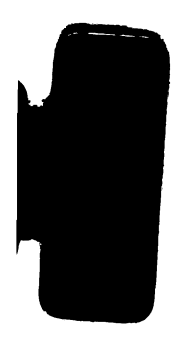
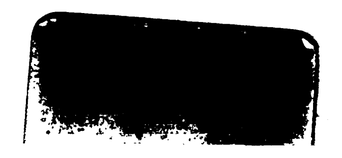

WIDENER LIBRARY
HX Q2NS O



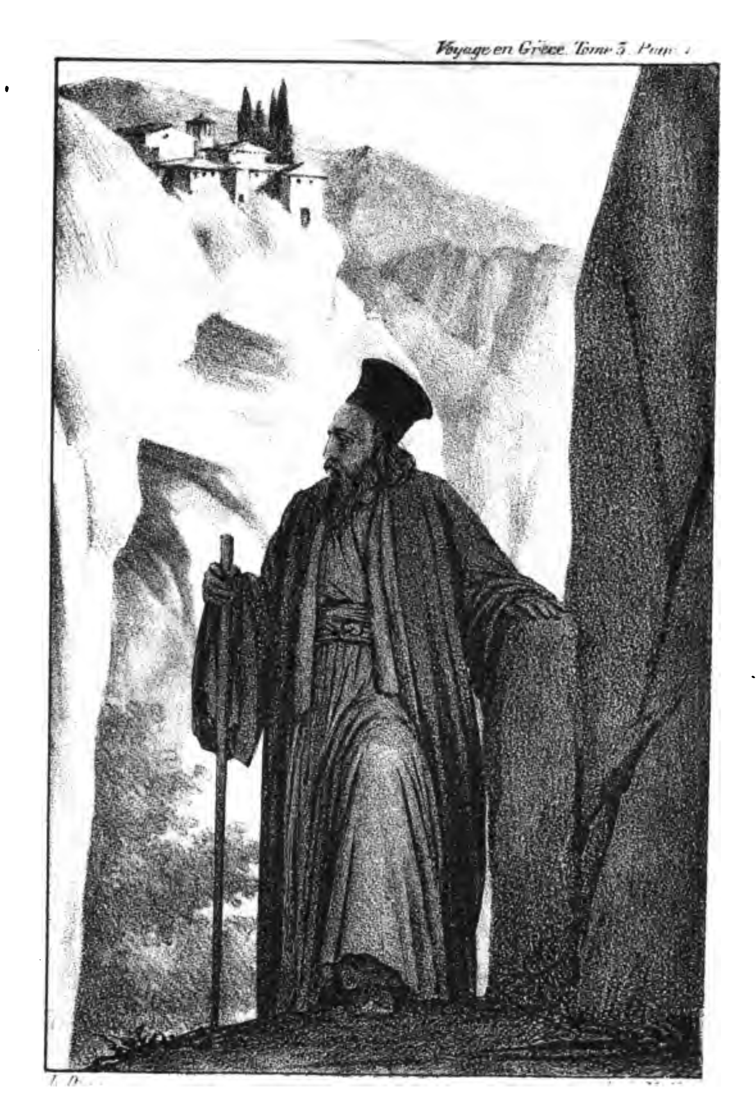

SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS



VOYAGE
DE
LA GRÈCE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.



Un Caloyer aux Météores de Thessalie

VOYAGE

DE

LA GRÈCE,

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI, PACHA DE JANINA; CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE; ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BONN, AU BAS-RHIN; CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES, VUES ET FIGURES.

Deuxième Édition

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,
LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVI.

VOYAGE

DE LA GRÈCE.

MACÉDOINE.

SUITE

DU LIVRE SEPTIÈME.

ORESTIDE.

CHAPITRE IV.

Réception. — Assemblée des notables. — Cérémonies usitées à cette occassion. — Ruines de Célétrum. — État moderne de Castoria. — Description de son lac et des environs. — Ichthyographie du Goulianos. — Restes d'Argos-Oresticum près de Crépéni. — Route de Castoria jusqu'au mont Bôras surnommé Baxor et Vitzi. — Opinion sur les Hyperboréens. — Cours du Vardar-Sarigul, ou Érigon. — Route de Castoria à Caïlari. — Ruines de Palæo-Chori, anciennement Doberus. — Commencement des plaines de l'Émathie.

NÉOPHYTOS, archevêque de Castoria, qui m'avait accordé l'hospitalité, reçut, dans l'après-midi, la visite de tous les primats grecs de la ville, auxquels il me présenta. C'étaient, comme dans les grandes villes de la Romélie, de riches négociants qui avaient des maisons

de commerce à Vienne, à Leipsick, à Dresde, et à Moscou. Les uns parlaient allemand, d'autres slave, un petit nombre savait l'italien, et presque tous possédaient dans un grand degré de perfection le grec littéral, qui fait maintenant la base de l'éducation publique dans les écoles de la Grèce. J'observai que ces marchands, malgré les habitudes contractées à l'étranger, se conformaient, en paraissant devant leur métropolitain, à l'étiquette ancienne d'adoration, qu'ils remplissaient en se prosternant et en s'avançant respectueusement jusqu'à ses pieds, d'où ils ne se relevaient qu'après avoir reçu sa bénédiction et baisé sa main. Après cette cérémonie, chacun prenait successivement place à côté du prélat, qui les traitait en frères. Lorsque tout le monde fut réuni, on me prévint qu'on allait s'occuper des affaires de l'éparchie, objet ordinaire des délibérations de cette réunion religieuse et civile, à laquelle un évêque suffragant et les diacres furent admis, en prenant séance au-dessous des notables.

On agita plusieurs questions relatives au trésor de la métropole, dans lequel les chrétiens et les Turcs même placent souvent des fonds à l'intérêt courant de dix et de douze pour cent, qu'on fait valoir par l'entremise des négociants, sous la responsabilité des archevêques et de leurs successeurs, qui sont solidairement responsables des capitaux et des intérêts. On appela ensuite plusieurs causes en conciliation ; et on m'expliqua comment les chrétiens, dans ces lieux éloignés de la corruption, étaient encore dans l'usage d'évoquer leurs différends particuliers par-devant leurs juges spirituels et leurs pairs laïcs, suivant la parole de l'apôtre, qui leur ordonne d'éviter de porter leurs procès aux

tribunaux des *juges infidèles* (1). Les décisions rendues sur les affaires de cette session, qui avaient pour objet des dettes, ou la police de quelques querelles domestiques, me parurent mesurées et sages. Je remarquai que les parties entendaient leurs sentences sans récrimination, et j'en conclus que ces sortes d'assises, présidées par la charité évangélique, valaient bien, dans leur simplicité, celles que nous connaissons. « Vous voyez, me dit l'archevêque, une des institutions « qui remontent au siècle de Constantin : ce monarque « et ceux qui lui succédèrent, regardaient comme la « plus belle prérogative de la couronne, celle de rendre « la justice à leurs sujets. Pour nous, qu'ils nommaient « *leurs ministres*, il ne nous reste plus du *pouvoir* « *judiciaire* que le droit de conciliation; mais malgré « les vices du cœur humain, il est rare qu'on appelle « de nos prononcés par-devant l'autorité des cadis. »

La séance étant terminée, l'archevêque se retira, en me laissant avec quelques volumes de la Byzantine, ouvrage qu'on trouve dans les métropoles et les principaux couvents de la Grèce, et je ne le revis qu'après le coucher du soleil. On était alors dans le carême des apôtres, qui précède la fête de saint Pierre et de saint Paul; quoique le maigre fût de rigueur, on avait ordonné de servir de la volaille, et de dresser la table à l'européenne. Cet appareil, dans un pays où l'usage est de manger à la turque, cessa de me surprendre quand je sus que *Sa Sainteté* avait vécu avec les *Francs* à Constantinople et à Smyrne. On permit, à ma prière, à un évêque suffragant qui se trouvait de passage à la

(1) Epist. B. P. 1, c. 6.

métropole, de prendre place avec nous. Mais malgré mes instances, je ne pus faire dispenser les diacres et quelques moines du mont Athos, du service de laquais, qu'ils remplirent en se tenant debout derrière nous. J'appris qu'il en était ainsi, par rapport à eux, dans tous les archevêchés, avant qu'ils parviennent aux fonctions supérieures de l'épiscopat. Cette coutume ne tient pas, comme on pourrait se l'imaginer, à l'obédience ecclésiastique, mais aux mœurs des Orientaux, chez qui la domesticité est, dans toutes les classes de la société, le chemin ordinaire de la fortune et des honneurs, s'il peut y avoir des honneurs sous un gouvernement tyrannique.

L'Orestide (1), dont Castoria est maintenant la capitale, après avoir occupé une vaste étendue de pays, fut anciennement limitée dans sa périphérie par l'Élymée, l'Émathie et l'Éordée (2). Paul-Émile, après la conquête de la Macédoine, ayant, en vertu des ordres du sénat, divisé les peuples de ce royaume par troupeaux, auxquels il fut défendu de se marier, ni de faire commerce, ou d'acquérir des biens, hors du territoire qui fut assignée à chaque portion de leur population, classa cette contrée dans la troisième région, qu'il comprit entre l'Axius, le Pénée et le mont Bôra au septentrion (3). L'historien qui nous apprend ces attentats du peuple romain, donne, dans une autre

(1) Polyb., excerpt. legat. IX, p. 1111.

(2) Quicquid est quod procedit in Macedonicum Sinum, et Adriaticum salum. c. 1. Solin, Polyhist., c. XV.

(3) Tertia pars facta, quam Axius ab oriente, Peneus amnis ab occasu cingunt: ad septentrionem Bora mons objicitur.
Tit.-Liv., lib. XLV, c. 29.

partie de ses décades (1), la position de Célétrum, ville de l'Orestide, située dans une péninsule, communiquant avec la terre-ferme par un col étroit, et environnée d'un lac qui baignait ses remparts. Il décrit si clairement la marche du consul Sulpicius et la position de Philippe, qu'on ne peut méconnaître, au premier aspect des lieux, la ville dont il parle, en voyant Castoria (2). Procope, historien peu fidèle et très-ignorant en géographie, laisse également apercevoir qu'il veut parler de Célétrum, lorsqu'il dit que l'empereur Justinien rebâtit une ville de Thessalie, appelée Dioclétianopolis, dans la presqu'île de Castoria, et qu'il l'appela de son nom, Justinianopolis. Mais comment Célétrum avait-elle pris antérieurement le nom de Castoria? Voilà ce que l'historien ne dit pas. C'est par les itinéraires d'Antonin qu'on peut à ce sujet former quelques conjectures vraisemblables, puisqu'on l'y trouve appelée *castra*, *les camps*, ou *châteaux*, dénomination de laquelle les Grecs auront fait Castoria, comme les Albanais en déduisent maintenant celle de Castron. Les historiens du Bas-Empire, Cantacuzène (3), Anne Comnène, Georges

(1) In Elimeam se recepit; inde impetum in Orestidem fecit, et oppidum Celetrum est aggressus, in peninsula situm. Lacus mœnia cingit; angustis faucibus unum ex continenti iter est.

Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 40.

(2) Procop., *De Ædif.*, lib. IV.

(3) Cantacuzene la place dans la Botticie; Anne Comnène dit qu'elle est située sur un promontoire qui s'avance dans un lac, où il se termine par des rochers abruptes; que ses tours et ses bastions lui donnent l'aspect d'un camp, ce qui l'a fait appeler Castoria. Anne Comnen. lib. VI, sub init. Turc. græc. lib. II, p. 175. Leo Allat. lib. III, de Tpl. Capt. c. 11.

Acropolite, ainsi que l'auteur de la Chronique de Janina, ne connaissent Célétrum et n'en parlent que sous le nom de Castoria. Elle se trouve sur la route de toutes les armées des Grecs du Bas-Empire, dans leurs guerres contre les Triballes, ou Bosniaques, et les rois de Servie. L'Acropolite dit qu'il passa de là dans une de ses marches, pour entrer dans l'Albanie, par Achrida, Prespa et Sidero-Castron (1). Au même chapitre, il rapporte que, pour se rendre à Elbassan, il laissa derrière lui les Serviens, Castoria et Achrida, en faisant ainsi route d'orient en occident (2). Voilà, je pense, une position aussi bien indiquée qu'elle peut l'être; et il ne me reste plus, par l'examen des lieux, qu'à confronter si l'emplacement de Célétrum, tel que Tite-Live le décrit, répond à celui de la moderne Castoria. C'était encore une place importante et sans doute catholique, lorsque Boemond, après avoir traversé la Servie, y arriva pour célébrer la fête de Noël. De Castoria, dit son historien, il se rendit à Palagonia, où il y avait un château habité par des hérétiques, qui fut pris, détruit et les habitants brûlés. On arriva de-là au Vardar (Bardarus), où l'on se battit contre les milices turques et pinzinaques ou bosniaques que les empereurs grecs tenaient à leur service. (3).

---

(1) Ἔπειτα τὴν Ἀλβανίαν κατέλαβον, ἦλθον εἰς Ἀχρίδαν, Πρέσπαν, Σιδηρόκαστρον, etc. G. Acropol. Logot., *Chron.*, c. 67.

(2) Τῆς πρὸς τὸ Ἀλβάνον φερούσης ἡπτόμην, καὶ δὴ τὰ Σερβία παρήλθων καὶ παραμείψας τὴν Καστορίαν, καὶ τὰ περὶ τὴν Ἀχρίδα παρεγκλίνας, ἀφικόμην περὶ τὸ Ἀλβάνον. *Ibid.*.

(3) Gest. francor., lib. I, c. 4.; Robert. Monach. hist. Hierosol. lib. II, p. 36.; Balderic. archiespic. hist. Hierosolim., lib. I, p. 92.; Guibert, ibid. 488.

Le col de la presqu'île qui l'unit au continent a huit toises environ de largeur, à son origine, entre les eaux du lac au-dessus desquelles il ne s'élève guère de plus de trois pieds dans sa partie basse, que je crois avoir été coupée par un fossé; il se resserre encore dans un moindre diamètre, à l'endroit où il est fermé comme il l'était sans doute par un mur flanqué de trois tours, dont celle du centre est percée d'une porte qui donne entrée dans la ville. A partir de là, le terrain, divisé par une arête, va en s'élevant et présente au nord et à l'orient le quartier habité par les Turcs, qui a une fort belle vue sur la partie orientale du lac, au-delà duquel on découvre des villages et des arbres répandus au loin. Au revers occidental et méridional de la Spina, sont distribuées, par îles, les maisons des Grecs, au-dessous desquelles se prolonge, dans la partie basse, voisine du lac, l'*Ovraïo-Machalé* ou *Faubourg des Juifs*, qui sont relégués, comme presque par-tout, dans les fanges. Ces divisions par peuples et par religions, occupent l'entrée de la presqu'île qui s'élève en amphithéâtre, jusqu'au couronnement d'une butte, sur laquelle est bâtie la métropole. En face de cette éminence, le terrain s'incline au sud-est, d'où il se relève brusquement pour s'unir à la partie montueuse de l'antique Célétrum, qui était assise sur un entablement de rochers nus stériles et calcaires.

Il est probable que la portion de la presqu'île occupée par la ville actuelle, faisait partie des ouvrages militaires de Célétrum, car on s'accorde à dire qu'elle n'est habitée que depuis la conquête des Turcs. En effet, c'est après être entré dans cet endroit montueux, qui est

hérissé de rochers, parsemé d'inégalités, entrecoupé de crevasses et comme bouleversé par des commotions souterraines, qu'on commence à suivre les traces des constructions anciennes. Mais quelles ruines retrouve-t-on ? décrépites comme la terre qui les porte : on ne voit que des places publiques embarrassées de ronces, des thermes renversés, et les soubassements de soixante-dix églises implantées les unes sur les débris des temples, les autres sur des constructions grecques, et toutes détruites de fond en comble. Je ne pus rien démêler d'intéressant au milieu de ces décombres, que l'acropole, espèce de fort quadrangulaire, dont la maçonnerie atteste le travail des Romains et les restaurations de Justinien. Des chèvres broutaient quelques capriers sauvages qui serpentent entre les masses éboulées de ses remparts ; des serpents faisaient entendre leurs sifflements du fond des caveaux funéraires violés par la cupidité. Je demandai en vain à ceux qui m'accompagnaient comment s'appelait la ville que je voyais. Ils levaient les épaules : *Qui sait cela* (Ποίος τὸ ξεύρει) ? et ils étaient étonnés comment je pouvais m'intéresser à connaître de pareilles choses. Les habitants de Célétrum et de Justinianopolis (car ces deux villes se sont succédées) ignorent les catastrophes qui ont changé la face des lieux qu'ils habitent ; et les archontes ainsi que leur archevêque n'en savaient guères plus à cet égard que les pâtres. Ainsi tout passe et tout s'oublie jusqu'aux villes sur la scène du monde ; et aux lieux où brillèrent les solennités de la religion et les pompes du siècle, règne maintenant le calme effrayant de la solitude et l'oubli profond de ce qui exista.

Une nouvelle ville s'est élevée à côté de Célétrum, Castoria, qui compte maintenant une population de quinze cents familles chrétiennes, turques et juives; et quoique considérable, son église ne paraît dans les annales de l'Orient que vers le neuvième siècle (1). Le métropolitain Néophyte me dit que son trône archiépiscopal avait cessé de relever depuis l'année 1768, de l'exarque autonome de Lychnidus ou Ochrida, qui n'est plus qu'un titre *in partibus* de la daterie du patriarchat de Constantinople. En vertu de ce changement, on lui avait conféré le titre d'exarque de la Bulgarie, église qui formait une juridiction spéciale dans la hiérarchie orthodoxe, avant les changements qui se sont opérés dans l'Illyrie Macédonienne, par suite de l'apostasie de quelques cantons chrétiens et de la suppression du siége de Lychnidus.

Comme j'avais besoin de repos, je ne fis d'abord que quelques promenades en bateau sur le lac, avec l'archevêque, qui me donna plusieurs fois à dîner au couvent de saint Anastase. Dans d'autres excursions, nous visitâmes le monastère de la Sainte Vierge, où

---

(1) CASTORIA PROTOTRONE.

Évêques connus.

Joasaphat, metropolitain 1564
Hierotheus ....
Dionysius....... au siècle XVII

LEQUIEN., *Oriens Christ.*

Dans les invasions des croisés en Orient, Rome, qui marchait à leur suite, établit en 1210 à Castoria un évêque latin nommé l'abbé de Commanville.

Innocent. III, epist. 139.; lib. XIII, Hist. belli sacri n. 9, t. 1. Musæi italici Mabillon., p. 145.

les moines nous firent boire des vins cuits du pays, qui ne le cèdent en rien aux meilleures qualités connues. Enfin, dans une de ces courses, nous entrâmes avec notre bateau dans une caverne qui s'avance sous la presqu'île, et un de nos bateliers y prit deux poissons engagés dans une madrague en roseaux, qui lui firent des morsures aux jambes, quoiqu'ils fussent petits comparativement à ceux de la même espèce, que le lac nourrit (1).

Nous étions dans la saison où ses eaux pures et limpides offraient encore une fraîcheur salutaire qui contribua à me rétablir de l'affaiblissement que m'avait occasionné le séjour de Gréveno; mais on me dit qu'elles verdissaient constamment en été, à cause de la floraison des plantes aquatiques appelées Stratiotes (2),

(1) Celui de ces poissons que j'examinai est appelé *goulianos* par les Grecs, *ïaï* par les Turcs, et *son* par les Bulgares. Sa forme consiste dans les caractères suivants : Tête aplatie et ovalairement arrondie, quatre narines aux bords supérieurs et antérieurs de le bouche. Entre son ouverture et les yeux placés postérieurement, sortent deux antennes charnues implantées au limbe supérieur de la bouche; branchies ouvertes aux parties latérales de la tête, divisées intérieurement en quatre feuillets; langue jaunâtre fixe, quatre bosses ovalaires au pharynx, dents pareilles à celles des chiens de mer; deux petites nageoires au-dessous des branchies; rudiment de nageoire dorsale au tiers supérieur de la longueur du poisson, nageoire abdominale se prolongeant depuis l'ombilic jusqu'à la nageoire caudale, avec laquelle elle se confond; peau lisse, brune, sans écailles et gluante; chair noire, dure, de difficile digestion, et peu estimée, surtout dans les gros goulianos qui pèsent jusque au-delà de deux quintaux, qu'on débite par tranches dans les marchés de la Romélie.

(2) Στρατιώτης, v. Paul. Æginet. lib. VII, p. 255.

communes aux marais et aux flaques stagnantes, quoique le lac de Castoria ne soit pas dans ce cas. Les paysans nous apportèrent plusieurs fois, dans nos tournées, des écrevisses qu'ils pêchent dans la Sdréotza, ainsi que des perches d'un goût exquis, qu'on prend du côté de Piacos. J'appris que le lac occasionnait des fièvres épidémiques dans la ville et aux environs, surtout lorsque l'automne était sec; que ceux qui font usage de ses eaux doivent les laisser déposer et rafraîchir dans des vases de terre, avant de s'en servir pour boisson, et que, pendant l'été, l'usage du poisson occasionnait des diarrhées à ceux qui s'en nourrissent.

Après avoir entièrement reconnu la presqu'île, je visitai les bords du lac qui me restaient à parcourir, car déja, en venant de Piacos à Castoria, j'avais vu une partie de son littoral. En reprenant mon exploration depuis le col de la presqu'île, je suivis vers l'orient, pendant une demie-lieue, en bateau, une rive partout inaccessible, qui servit à m'expliquer l'unique passage étroit (*fauces angustæ*), dit Tite-Live (1), qui conduisait à Célétrum, où il n'y avait qu'une seule porte pour entrer, c'est-à-dire celle qu'on voit maintenant, et pour approches que la partie où se trouvent les jardins et les moulins. A l'endroit où le rivage s'abaisse, je remarquai un tchiftlick composé de dix familles Bulgares; une demi-lieue plus loin, Sédoma; et trois quarts de lieue au N. O., le village de Systévo. Que le lecteur veuille me pardonner l'énumération barbare de ces lieux qui seraient indignes d'occuper son attention, s'ils ne servaient pas à le guider à travers un pays, où souvent

(1) Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 40.

quelque nom antique, confondu dans une pareille nomenclature, m'a mis sur la voie pour me conduire à des découvertes historiques. La nature semble s'être complue à embellir cette partie de l'Orestide d'une multitude de monticules, au milieu desquels se présentent les hameaux de Longa et de Tchicovitza, bornés au nord par un ravin profond, réceptacle des torrents de ce versant, qui envoient leurs eaux au lac par ce large canal (1).

Une gorge de deux milles de longueur, d'orient en occident, qui commence au-dessous de Clandoropina, village célèbre par son monastère de la transfiguration (τῆς μεταμορφώσεως), aboutit à Photinitza, bâti dans une plaine verdoyante, à l'endroit où le lac reçoit le tribut éphémère d'un torrent. De ce point, en longeant le rivage, on arrive (2) à Mavrovo, bourg de cent cinquante maisons, auprès duquel il se tient (le 25 septembre, v. s.) une foire annuelle appelée *Panégyri-Dobéri*. Les habitants racontent que cette assemblée, qui avait lieu autrefois à Cosmopolis, a été transférée dans la vallée de Castoria à l'époque où cette ville fut érigée en métropole ecclésiastique, renseignement qui ne permet de fixer la date de cette translation qu'au neuvième siècle. Mais quelle était cette ville appelée Cosmopolis, et d'où venait le nom donné à

(1) Le premier de ces villages est distant de trois quarts de lieue de Sédoma, et Tchicovitza d'un quart de lieue de Sédoma; de là à Clandoropina, il y a une demi-lieue.

(2) De Clandoropina à Photinitza E. et O., deux milles; de Photinitza, après avoir doublé un coteau, une demi-lieue S. S. E., Listitza, cinquante familles bulgares et turques; de Listitza à Mavrovo, S. S. E., une demi-lieue.

cette foire? ces deux circonstances me firent soupçonner que je ne devais pas être éloigné de l'antique Doberus.

Les marchands de la Bosnie orientale, de la haute Albanie, de la Dassarétie, de la Thessalie, de l'Épire et de la Macédoine, qui ont tenu la foire de Stronga près d'Ochrida, terminent par celle de Doberí, l'année commerciale de la Romélie, qui s'ouvre au printemps à Mavronoros dans la Stymphalide, non loin de Gréveno. Cette marche du commerce, qui remonte peut-être aux temps anciens, me donnant, au lieu de ruines, une tradition particulière, je m'appliquai à suivre ce fil, afin de retrouver les villes anciennes. Ainsi en poursuivant mes explorations, je parvins à ressaisir plusieurs particularités essentielles qui, sans cette méthode, m'auraient échappé.

Je retrouvai par ce moyen, à un quart de lieue de Mavrovo, Crépéni, qui n'a maintenant qu'une population de huit familles, restes infortunés d'une bourgade de mille habitants, qui avait remplacé Argos-Oresticum (1), dont on déterre parfois, à peu de distance, quelques restes pélasgiques. Comme Oreste, leurs descendants semblent poursuivis par les furies; la peste, la guerre, la famine, ont miné les débris d'une peuplade à laquelle se rattache, par tradition, le souvenir de la suprématie de son origine. Comme les bourgs pourris d'Angleterre, Crépéni a conservé les priviléges de la colonie argienne; c'est encore le chef-lieu et la

(1) Ἀργος ὀρεστικόν, Strab., lib. VII, p. 326; Ἀργος, dans l'éparchie de Macédoine, sous un gouverneur; ὑφ' ἡγεμόνα, Const., Porphyr. *Them.*, lib. II, *Them.* 2; Steph. Byz.

résidence des Archontes; et les actes publics du canton de Castoria s'inscrivent toujours sous la rubrique de *Crépéni*, chef-lieu de l'Orestide, dont l'autonomie a survécu au royaume de Macédoine. C'est tout ce qui lui reste de sa splendeur, car les traces d'Argos Oresticum s'effacent chaque jour; et le temps emporte, comme à Célétrum, jusqu'aux vestiges de ses ruines. Je n'ai pu retrouver aucunes inscriptions dans ses décombres, le petit nombre de médailles que j'y ai vues entre les mains des primats, étaient des monnaies macédoniennes ou romaines, et des espèces courantes du Bas-Empire.

Une lieue au midi de Crépéni, je vis Dralista, et un peu en arrière, dans la montagne, le village de Slimista. C'est là que finit, en face de Piacos, la bordure du lac, et que passe la Sdréotza qui tombe dans l'Haliacmon au pont de Smighi. Le grand diamètre du lac, qui fut peut-être dans son origine le cratère d'un volcan, mesuré du N. six degrés O., au midi, est évalué à deux heures et demie de Turquie, sur une largeur de sept milles. Ses sondes, dans l'ordre où je les ai prises, varient depuis sept brasses jusqu'à trois pieds fond de vase, et il est probable qu'elles diminueront à cause des alluvions que les torrents ne cessent d'y verser pendant la saison des pluies. Le côté occidental contribue peu à cause de sa nudité à cette accumulation lente; mais la partie du nord-ouest, dominée par un contrefort du mont Vitzi et par la chaîne des monts Sarakina à l'orient, ne cesse de lui envoyer le détritus de ses coteaux labourés par d'innombrables torrents. C'est par la projection du Sarakina, que le mont Bòra dessine le Bermius; et c'est de ce noyau

central que dépend aussi le mont Vitzi qui, par le développement de ses contrepentes, forme la limite orientale de la première vallée de la Macédoine vers l'Épire. On verra se rattacher au même point les rameaux qui bordent le bassin du Drin, et les berceaux des affluents de l'Axius; car le mont Bôra, antagoniste gigantesque de l'Orbélus, est le point duquel partent les systêmes d'eaux qui abreuvent l'Illyrie Macédonienne, l'Éordée, l'Élymée, la Pélagonie et les vallées aboutissantes au territoire de Pella.

Cette indication générale, que je venais de saisir, et qui se ralliait aux observations déja faites sur l'orographie du Pinde, m'engagea à entrer dans l'examen d'une quantité de détails, qui m'obligèrent de prolonger mon sejour à Castoria. J'y établis, en conséquence, mon quartier, dans l'intention de me porter de plusieurs côtés, pour étudier la physionomie du pays; mais avant tout, je m'appliquai à reconnaître le canton de l'Orestide, qui confine au S. S. O. avec l'Éordée par le territoire de Croupitza, limitrophe de celui de Caulonias. Après avoir visité sa ligne occidentale, je dus prendre le parti de pénétrer au nord jusqu'à Florina, canton de la Pélagonie; enfin je résolus de m'avancer à l'orient vers le Sarigul (1), territoire compris dans l'Émathie. Comme je croyais pouvoir errer librement dans cet espace, je recueillis mes souvenirs afin de découvrir les villes anciennes placées à proximité de mes routes. Je fis en même temps mes préparatifs de manière à voyager sans bagage, avec peu de monde, résolu à vivre au hasard, et, comme l'étranger prudent,

(1) Sarrigul, ou Sarigiol, lac jaune.

à m'arrêter où commencent les dangers qu'on ne brave jamais impunément sans compromettre le succès d'un voyage de longue haleine.

Ma première excursion fut vers le mont Bôra. Je n'avais pour escorte que deux hommes armés, avec lesquels je m'aventurai en prenant la route de Monastir ou Bitolia, capitale de la Romélie ou Macédoine Cisaxienne, lorsque je partis du village de Longa, situé à la partie supérieure du mont Sarakina. Je ne pouvais plus lier conversation avec les paysans que nous rencontrions, qui sont, la majeure partie, Bulgares; et cette circonstance me donna presqu'envie, dès le début, de renoncer à mon entreprise. Mais le premier pas était franchi, on aurait pu interpréter tout autrement mes motifs; et l'amour-propre, qui nous fait parfois faire bien des sottises, eut, dans cette occasion, un heureux succès. Nous descendîmes des hauteurs de Longa, pendant deux milles, jusqu'à Visani, laissant trois quarts de lieue à l'occident le village de Sistévo. Mon horizon, malgré l'élévation du plateau sur lequel nous nous trouvions, était borné, de ce côté, par une lisière de montagnes couvertes de forêts sombres qui se perdent avec leurs créneaux dans la région des nuages. Je remarquais que les torrents et les ruisseaux portaient leurs cours à l'orient, sans pouvoir connaître vers quel bassin ils se rendaient. Dans ce doute, je marchai durant une lieue, entre les flancs boisés de la gorge appelée Papso Derveni, qui commence presqu'au sortir de Visani; et à cette distance, me trouvant dans la région moyenne du mont Vitzi, je commençai à distinguer les divers mouvements de ses chaînes latérales. Quoique le mois de juin fût déja avancé, ses sommets

étaient encore chargés de neiges (1), vers lesquelles les bandes d'ours et de chamois, amis des frimas, se retiraient, à l'approche des bergers Valaques et Bulgares, qui remontaient des vallées de l'Axius et de l'Érigon, dans ses pâturages. De là, nous entrâmes sous les nefs redoutées et redoutables de ses forêts, séjour ordinaire des brigands, qui rendent souvent ce passage funeste aux voyageurs. On hâta le pas pour en sortir; et dans une demi-heure, nous arrivâmes au gué d'une rivière que les Bulgares appellent Vardar du Sarigul ou lac jaune (2), pour le distinguer du Vardar Axius, vers lequel il coule.

Le Vardar du Sarigul, qui, suivant toute apparence, est l'Érigon des anciens, tire ses sources des glaciers du mont Bôra, situés dans la région que les paysans nomment Baxor, au-dessus des villages de Smourdèz, Presnitza et Chroûlia, dont le plus éloigné est estimé à sept lieues de distance de Castoria (3). Je devais être dans la partie de la Macédoine où se trouvait enclavée la peuplade et la ville des Duriopes ou Deuriopes, qui fut fondée par Philippe, père de Per-

---

(1) Les Schypetars, ou Albanais, sont les seuls qui appellent *Bóra* le mont Vitzi, parce qu'il est toujours chargé de frimats, le nom de *Bora* signifiant, en schype, *neige*.

(2) Ἐρειγῶνον, fleuve de Macédoine, nommé par Arrien, Ptolémée et Tite-Live, qui le fait descendre de l'Illyrie à travers la Péonie, dans l'Axius. Dans l'Épiteme de Strabon, il est appelé Ῥιγίνια, et Sophianus lui donne le nom de *Vistritza*.

Ortel., v. Cedreu. t. II, p. 709.; Zonar. t. II, p. 226.

(3) Smourdèz, trois heures et demie N. N. O. de Castoria; de Smourdèz à Presnitza, deux heures et demie, et une lieue de là à Chroûlia; en tout, sept heures.

sée. Je commençais à m'orienter; le Vardar du Sarigul, ou Érigon, qui tombe dans l'Axius, coulait devant moi, je pouvais espérer de retrouver la ville de Persée, qui fleurit non loin de l'antique Stobi (1); mais de quel côté porter mes pas, à qui m'adresser, dans la sauvage Deuriopie, qui n'est plus habitée que par des Bulgares intraitables et à demi sauvages, évalués à cent trente familles, réparties dans les trois hameaux que je viens d'indiquer? Il fallait pousser en avant, mes guides l'exigeaient; et dans une heure de marche, que nous fîmes au pourtour d'une haute montagne, nous découvrîmes le bourg de Machala, composé de cent cinquante familles Turques et chrétiennes, parlant bulgare. Nous nous trouvions hors de la vallée de l'Érigon, au bord d'une rivière coulant dans la même direction, qui est peut-être l'Osphagus, ayant à droite les plaines de la Pélagonie, qu'on parcourt pendant quatre milles pour arriver à Florina (2).

Je ne pus savoir s'il existait des ruines aux environs de la route que nous avions tenue. On me nomma quelques vieilles palanques construites par les Turcs,

---

(1) Δευρίοπος πόλις Μακεδονίας. Strab., l. VII, p. 326, 327. Oppidum in Deuriopo condere instituit. Pæoniæ ea regio est prope Erigonum fluvium, qui ex Illyrico (*) per Pæoniam fluens in Axium amnem editur. Haud procul Stobis, vetere urbe, novam urbem Perseïda, ut filio majori honos haberetur, appellari jussit. Tit.-Liv., lib. XXXIX, c. 53. Δουρίοπος. Steph. Byz., Cellar. II, 13, p. 664.

(2) Une rivière venant du N. O. coule en-deçà de Florina, d'où l'on compte sept heures de chemin au pas de caravane, jusqu'à Monastir, ou Bitolia, capitale du sangiac de Romélie.

(*) On verra ailleurs que le mont Bôra était attribué à l'Illyrie.

dans le temps des guerres d'Amurath contre Scanderbeg, qui sont maintenant abandonnées. Peut-être qu'en faisant des recherches, on parviendrait à trouver les ruines de quelques villes macédoniennes, quoiqu'il soit difficile de croire que le mont Bôra ait été le séjour de la civilisation et des arts. Ses escarpements paraissent plutôt avoir formé, de tout temps, la frontière entre le pays classique et les régions réputées barbares. Qui sait même s'il ne conviendrait pas de placer au-delà de cette montagne, le pays de ces Hyperboréens qui habitaient au nord de la Grèce(1), et que les prêtres de Délos, afin de relever l'importance de leurs offrandes, transportaient dans les régions voisines du pôle, où l'imagination de Pindare(2) plaçait un printemps perpétuel, dans lequel les hommes coulaient une vie

(1) Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, t. VII, p. 113 et 127; et dans le t. XVIII des mêmes mémoires, Fréret dit: « Le mont Pindus, qui borne la Thessalie au couchant et au midi, est une branche de la grande montagne qui domine la Grèce au nord, en enveloppant la Macedoine sous le nom de Boras, et en séparant la Péonie de la Dardanie, d'où elle s'avance jusqu'au golfe Adriatique, où elle divise l'Illyrie de l'Épire, sous le nom d'Acrocéraune.

(2) Le poëte Olen de Lycie, dans un hymne qu'il a composé pour les Achéens, nous apprend que les Hyperboréens étaient une nation qui habitait sous le pôle, et qu'Hercule était venu de là en Achaïe et à Délos. Après Olen, Melanopus a fait un cantique en l'honneur d'Apis et d'Hécargé, où il dit que ces déesses étaient venues du pays des Hyperboréens en Achaïe et à Délos. Pour Aristion le Proconésien, il s'est contenté de faire une légère mention des Hyperboréens, quoiqu'il eût pu nous en apprendre plus de particularités qu'un autre, ayant voyagé chez les Issédons. Paus., lib. V, c. 7.

de dix siècles, exempts de vieillesse et d'infirmités, livrés tout entiers aux plaisirs et aux fêtes (1)? Sans s'égarer dans les fictions, on pourrait, je pense, réussir à prouver que l'Hyperborée des anciens fut la Bosnie, dont les habitants expédiaient les dons adressés à Apollon, par l'Illyrie, d'où ils arrivaient dans l'Épire pour traverser la Grèce et l'Eubée, où ils étaient remis aux habitants de Tènos, qui les présentaient aux autels du dieu de Délos (2). Au reste, j'abandonne mon hypothèse aux érudits et à ceux qui savent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les pays imaginaires de la mythologie, créés par Pindare pour embellir la plus haute poésie que les fils de Mémoire aient jamais fait entendre aux mortels.

J'aurais voulu pénétrer à Florina, mais une maladie épidémique qu'on croyait être la peste, nous força de rétrograder vers Machala, village près duquel nous passâmes la nuit dans un khan ouvert à tous les vents, d'où nous rentrâmes le lendemain à Castoria, par la route que nous avions suivie la veille. J'étais furieux contre mes guides qui, non contents de m'avoir fait payer au poids de l'or les moindres services, m'avaient contrarié dans toutes mes recherches. L'un d'eux, qui avait été chef de voleurs, s'était conduit de façon à me mécontenter; je voulus choisir des hommes plus dociles et sur-tout moins exigeants, avant d'entreprendre d'autres excursions.

Mon économie, toute juste qu'elle était, manqua

(1) Pind. Pyth., *od.* X, v. 53; Simonid. cit. par Strab., lib. XV, p. 711; Plin., lib. IV, c. 22.

(2) Voyage d'Anacharsis, c. 76.

pourtant de déconcerter mes projets. Les gens que je congédiais furent raconter par la ville, *que je demandais les noms des villages par-tout où je passais, que j'écrivais le pays;* et il n'en fallait pas davantage pour alarmer un peuple inquiet et soupçonneux. Ce bruit parvint jusqu'à l'Aïan de Castoria que je connaissais, près duquel je trouvai un Turc parlant très-bien français, qui sut en imposer à la malveillance. Cet homme, qui avait été attaché à la légation d'Ali effendi d'Argos, ambassadeur de Sa Hautesse à Paris, embrassa ma cause comme la sienne propre. J'admirais, sans avoir l'air de rien comprendre, le talent naturel des drogmans, dans sa manière de présenter la question : *Les Francs sont des fous*, disait-il à l'Aïan, *qui courent par vaux et par monts, pour étudier de vieilles pierres, dont vous ne voudriez pas vous servir pour faire de la chaux, et il faut les traiter comme de grands enfants*. Puis quand il me parlait en français, langue qu'il était assuré que personne excepté moi n'entendait : *Les Turcs*, me disait-il, *n'ont pas d'idée de vos sciences; ils vous suspectent, et ils me suspectent moi-même dans ce moment, parce qu'ils ne comprennent pas ce que je vous dis.*

Tout en faisant partie double mon interprète manœuvra si adroitement qu'il ramena l'opinion en ma faveur, et j'obtins beaucoup plus que je n'osais espérer. Les chevaux de poste furent mis à ma disposition, je pus agir et demander sans crainte d'être éconduit; mais ce qui porta mon crédit au plus haut point, ce fut quand on vit le Caïmacan (lieutenant général) du Romili-Valicy, qui se trouvait à Castoria, venir me

rendre visite à la métropole, et déclarer que je pouvais librement voyager dans toute l'étendue de son gouvernement. La grace était trop indéterminée, pour en profiter entièrement, et je n'en usai qu'avec une sage réserve, d'après l'avis de mon ami le conseiller d'ambassade, qui me dit en nous séparant : *Profitez du moment et méfiez-vous des Turcs.*

Comme cette faveur, qui m'avait été accordée sans réflexion, pouvait m'être ravie par un caprice, je partis le lendemain pour Caïlari. Afin de prouver à mes guides que je ne conservais aucun ressentiment contre eux, malgré leurs mauvais procédés, je les repris à mon service, persuadé qu'il faut savoir tirer parti, même de ses ennemis. Ces hommes, étonnés de ma conduite, en changèrent aussi avec moi ; et au lieu d'être récalcitrants, je les trouvai empressés à prévenir mes désirs. Ce fut sous ces auspices que nous montâmes en bateau pour nous rendre au village de Mavrovo, où les chevaux de poste avaient été expédiés, pour nous éviter le détour du lac.

Ce hameau, que j'ai déja indiqué, est situé à l'ouverture d'une vallée, qu'on remonte pour arriver à Vlacho-Cleïsoura (1). Cette ville, habitée par cinq

(1) Détails topographiques. Sur la route que nous suivimes, on laisse, à trois milles de Mavrovo sur la gauche, Gorintzi, situé au milieu des torrents; un mille de là à l'est, Sérilovo; de Sérilovo, deux milles dans la même direction, Comanitzovo, bourg turc et bulgare de cent cinquante feux; au-dessus, dans la montagne, Cholitza; et le monastère des Saints-Anargyres, trois quarts de lieue plus loin; enfin deux lieues au N. O., on découvre Vomvacos.

A gauche, après avoir dépassé Comanitzovo, sont situés à un

cents familles de Valaques Dassarets, la plupart réfugiés de Moschopolis, est surnommée par les Grecs, Cosmopolis. Ses habitants croient que la colonie par laquelle elle fut fondée, arriva dans les hauteurs du mont Sarakina, vers le quinzième siècle, temps où les Turcs qui désolaient la Macédoine obligèrent les chrétiens à se retirer dans les montagnes les plus inaccessibles pour éviter l'esclavage ou la mort. Depuis cette époque, la population s'est accrue d'une foule de Valaques qu'une sorte d'instinct porte à rechercher les régions froides, voisines des forêts, des pâturages et des eaux glaciales qui sont leurs délices. On me cita parmi les habitants de cette ville, plusieurs riches marchands et des Kiradgis, qui commençaient alors à fréquenter la route que notre commerce venait de se frayer à travers la Bosnie, jusqu'à Costaïnitza.

A une demi-lieue au-dessous de Vlachocleïsoura, nous laissâmes à droite le village de Mocréni, nom qu'on retrouve cité par les historiens de Scanderbeg, pour nous rendre aux ruines d'une ville ancienne, que mes guides appelaient Palæochori. J'appris que la foire de Debri avait été transférée, après la destruction de cette ville, à Mavrovo. Cette circonstance me fit réfléchir que les restes de l'enceinte de cette place, qui est entièrement de construction hellénique, pouvaient être ceux de Doberus, ville citée par Hérodote(1), et

quart de lieue, Cotori, et en regard, dans la gorge, Bobista; enfin un mille au N. O., Zagoritza.

(1) Δόϐηρος, Hérod., liv. V, c. 16; Ptolem., lib. III, c. 13, qui l'écrit Δήϐορος; Plin., lib. IV, c. 10, appelle ses habitants *Dobrienses*; Thucyd., lib. I, 144, 98, 145, 100; Steph. Byz.; Palmer. Græc. antiq. p. 211.

qu'on trouve mentionnée sous le nom de Diobouros, jusqu'au siècle de Constantin Porphyrogenète (1). Je ne remarquai parmi les décombres, qu'un petit nombre de fragments de colonnes, et les signes d'une destruction fort ancienne. De là nous descendîmes dans les plaines de la la Pélagonie, ou Péonie, comme d'Anville les appelle, plaines autrefois habitées par le Bryges, au milieu desquelles on marche pendant une lieue jusqu'à Rachista, et de là durant cinq milles pour arriver à Caïlari, carrefour des chemins qui conduisent de l'Épire à Philippopolis et dans la Bosnie (2).

CHAPITRE V.

Éordée. — Cantons de Bichlistas et de Croupitzas. — Sources de l'Haliacmon. — Routes entre Castoria et Piassa, anciennement Piaste. — Origine et cours de la Dévol. — Retour par sa vallée supérieure, et le mont Sarakina, à Castoria.

Les parties septentrionales et orientales du canton de Castoria étant relevées aussi exactement que le permettaient deux excursions rapides, je dirigeai mes recherches au N. O. et à l'occident, vers l'Éordée, province mixte qui dépendait anciennement de la Macédoine Cisaxienne et de l'Illyrie. Je voulais terminer dans ce voyage la description de la chaîne du Pinde,

(1) Διόϐουρος, Const. Porphyrog., *Them.*, lib. II, c. 2.

(2) De Caïlari à Catranitza, bourg de deux cents feux, quatre heures; une lieue S. E., on voit le village de Grammaticos; de là à Ostrovo, situé au nord de l'ancien lac Bégorites, on compte trois lieues; et quatre lieues à l'E. d'Ostrovo, on trouve Vodéna, près de laquelle coule une rivière venant du lac Lodovo.

à travers la Candavie, et tâcher de pénétrer, s'il était possible, jusque dans la vallée du Drin; mais combien de nouvelles difficultés se présentaient?

Ali pacha avait évité de me donner un boïourdi (ordre) pour aller à Ochrida, en disant que je pouvais toujours me mettre en route, qu'il me le ferait parvenir; et comme je devais m'y attendre, il ne l'avait pas expédié. Il m'avait fermé de la même manière l'entrée de Monastir, route par laquelle, sans m'en douter alors, je devais bientôt voir paraître mon frère, dont l'itinéraire complétera cette partie de mon voyage; enfin d'autres obstacles compliquaient ceux de ma position. Mon Turc protecteur était parti pour Constantinople; le gouverneur de Castoria attendait de moi des présents que je n'avais pas à lui donner; il fallait le laisser dans l'espérance, et profiter des restes d'un crédit chancelant, afin de continuer mes excursions. Comment aurais-je pu me résoudre à quitter la partie, sans examiner les passages des monts Candaviens? Comment ne pas explorer le grand chemin qui vit tant de fois passer les légions romaines, et plus tard les bandes de nos croisés? J'avais supporté la fatigue, la faim, et bravé les dangers dans les cabanes des Bulgares et dans les caravansérails, qui sont les réceptacles de la peste. Ces idées, loin de m'intimider, enflammaient mon courage; et je résolus d'opposer l'opiniâtreté à tout ce qui pouvait contrarier mes desseins. Dès que j'eus, pour la troisième fois, obtenu des chevaux, je m'élançai en aventurier vers l'Éordée, sous la direction de mes guides.

Une lieue à l'occident de Castoria, je reconnus les montagnes de Caulonias, et par les pics du Smolica,

la direction de Conitza, dont j'étais éloigné, en style de caravane, de trois *conaks*, ou *logements d'été*, qui font plus de vingt-cinq lieues marines (1). La diaphanéité du ciel me permettait d'embrasser un horizon qui m'offrait l'ensemble de tous les lieux que je connaissais, et de ceux vers lesquels je me dirigeais, lorsque, après une demi-lieue de marche, nous arrivâmes à l'ouverture de la vallée d'Ormani. Une rivière, qui coule entre le village de ce nom et celui de Zoupanista, se rend à la petite Dévol, que les habitants regardent comme une des branches primitives de l'Haliacmon. Le pays, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, me parut bien cultivé et couvert de vignobles, ce qui me fit présumer qu'on doit trouver un grand nombre de villages au midi de cette vallée.

Après avoir dépassé Ormani, qui n'est éloigné que d'un quart de lieue de Zoupanista (2), je vis, un mille plus loin, Ticphéni et Sclivéni, d'où coule une rivière qui conflue avec celle que j'avais rencontrée. On m'as-

---

(1) Le conak est d'environ huit heures de chemin. Cette manière d'évaluer les distances se rapporte à celle de *journée* employée par Pausanias, quand il dit :

Λιλαία δὲ ἡμέρας μὲν ὁδὸν καὶ ὥρᾳ χειμῶνος ἀπέχει Δελφῶν κατιοῦσι διὰ τοῦ Παρνασσοῦ. Lilée est éloignée d'un *jour de marche* d'hiver de Delphes pour ceux qui prennent le chemin du Parnasse.

Lib. X, c. 33.

(2) Nom slave dérivé de *Zuppan*, ou *Iupan*, titre de dignité correspondant à celui de préfet d'une province.

Voy. Ioann. Luc. de regn. Dalmat. et Croat., c. 13; Cang. in Alexiad., p. 347; Cinn., p. 67; Gotefrid. monach. S. Pantal. ann. 1285 et 1290. Wilhel. Tyr., lib. XII, cap. 4.

sura que ces affluents, qui conservent de l'eau pendant toute l'année, roulent, ainsi que l'Haliacmon, des paillettes d'or. La montagne d'où ils descendent dépend de la chaîne du mont Sarakina, dans laquelle un géologiste laborieux pourrait faire des recherches intéressantes, en examinant la coupe ainsi que le lit des torrents, à défaut de fouilles, qu'il n'est pas possible d'exécuter, et qu'on ne pratiquerait qu'au détriment du peuple, qui se serait enfoui dans les mines, si malheureusement on en découvrait d'assez riches pour tenter l'avidité. Au-dessus de Sclivéni, on me fit remarquer un beau monastère dédié à saint Nicolas, patron des Bulgares, qui le représentent toujours dans leurs églises sous le costume d'un guerrier monté à cheval et armé de pied en cap, attributs dont ils revêtent presque tous les saints, quelle qu'ait été leur condition dans le cours de cette vie mortelle.

Des hauteurs de Selivéni, nous commençâmes à descendre au S. quart E., en traversant une pente entrecoupée de monticules, qui occupe l'espace compris entre les deux rivières que j'ai indiquées, auxquelles se rendent un grand nombre de ruisseaux innominés. Je relevai dans cet espace, à partir de Sclivéni, au bout d'une lieue de chemin, Tzétéroki, bourgade de cent feux; un mille plus bas, Zélini; et un tiers de lieue au-dessous, Tzourni. Ces bourgs ou villages, que j'avais en vue, sont habités par une population mixte de mahométans Bardariotes et de chrétiens Bulgares, ainsi que Zalécosti, réunion de cent vingt maisons, situé une demi-lieue plus bas au midi. Les chrétiens, opprimés dans l'exercice de leur culte par les Turcs, se sont retirés de Zalécosti depuis quelques années,

pour fonder, une demi-lieue plus loin, le village de Galistas, au bord de la branche du fleuve Haliacmon qui prend sa source dans les monts Cauloniens, au-dessus de Bossigrad.

Nous guéâmes le cours entier de la petite Dévol, avant d'arriver à ce village, en laissant à main gauche, dans la montagne, un tchiftlik de douze familles, qui est la propriété d'un bey de Castoria. Nous avions, dans la même direction, une vallée richement cultivée, et des coteaux boisés, ou couverts par intervalles de ces vignobles qui donnent les vins cuits de la Macédoine, dont les mahométans les plus scrupuleux usent comme médicament, sous prétexte qu'ils ne sont pas compris dans la classe des boissons défendues par le prophète. Un cadi, qui en était grand amateur, me disait à ce sujet que si Mahomet avait connu ce vin, il aurait fait un verset exprès pour en prescrire l'usage, le créateur n'ayant pas donné une pareille boisson pour le seul plaisir des chrétiens.

Du gué de la petite Dévol, nous employâmes une heure pour arriver au pont de Croupistas, qui est éloigné de deux lieues de celui de Smighi, que j'ai fait connaître. Nous y trouvâmes des Bohémiens, occupés à rechercher les parcelles d'or que le fleuve roule avec son sable. Les uns étaient répandus sur la grève, qu'ils exploitaient en épluchant le limon; d'autres retiraient de ses eaux des toisons ou de vieilles couvertures en laine, qu'ils y plongent pour arrêter les paillettes; quelques-uns lavaient ces précieux oripeaux dans des baquets, et tous étaient occupés d'un métier qui n'enrichit personne. Leur procédé attira mon attention, par sa conformité avec celui que décrit Ap-

pien (1), en parlant des orpailleurs qui habitaient au voisinage du Caucase. Ceux-ci me dirent qu'ils établissaient leurs ateliers depuis les sources de l'Haliacmon jusqu'à la descente de Phili, au canton de Gréveno, lieu où le fleuve, devenu rapide et profond, ne leur permet plus d'exploiter le minéral qu'il roule dans ses sables. Comme je leur demandai ce qu'ils faisaient dans la saison des pluies, ils me répondirent qu'alors ils s'occupaient à creuser des auges en bois (scaphidia), et à tisser des panier en osier, qu'ils portent dans les villes voisines, où ils vendent leur or réduit en lingots aux orfèvres; le reste du temps ils volent des poules, et disent la bonne aventure à tout venant.

Il est probable que l'Haliacmon était compris au nombre des mines d'or de la Macédoine (2), et que celles du mont Pangée n'étaient pas les seules exploitées. Il est même vraisemblable qu'au temps de Midas, qui fut chassé par Carnaus de son royaume, on n'avait

---

(1) Καὶ οἱ περίοικοι κώδια θέντες ἐς τὸ ῥεῦμα βαθὺ μάλα, τὸ ψῆγμα ἐνισχόμενον... αὐτοῖς ἐκλέγουσι· καὶ τοιοῦτον ἦν ἴσως τὸ χρυσόμαλλον Αἰήτου δέρος. App., *Bell. Mithridatic.*, p. 242,

Les habitants (du Caucase) plongent des toisons dans les ruisseaux, et arrêtent par ce moyen les paillettes d'or qui s'y attachent; et c'est peut-être là ce qui a donné lieu à la fable de la toison d'or d'Æétès.

(2) La défense d'extraire les métaux d'or et d'argent fut une des conditions imposées par les Romains aux Macédoniens qu'ils avaient subjugués: *metalla quoque auri atque argenti non exerceri.* Tit.-Liv., lib. XLV, c. 29.

C'était des mines voisines du mont Pangée, que Philippe retirait annuellement mille talents en or, estimés à 5,400,000 liv. Diod., lib. XVI, p. 413.

pas encore ouvert le sein de la terre pour en arracher ce métal, et qu'on se contentait alors, comme dans la Grèce redevenue barbare, d'en recueillir les parcelles que le chrysophore Haliacmon roule sans doute depuis la création du monde (1).

Croupitzas, d'où nous étions peu éloignés, est situé à onze milles de Castoria. On y compte deux cents familles mahométanes, qui se prétendent issues des premiers conquérants de la Macédoine, et cent familles chrétiennes, auxquelles on a permis d'avoir quelques églises. Comme nous ne traversâmes pas le fleuve pour nous porter sur sa rive droite, je ne saurais dire s'il s'y trouve des antiquités, ni si Croupitzas est l'ancienne Zapara dépendante du gouvernement militaire de Macédoine, qui comprenait la partie septentrionale de ce royaume voisine de l'Illyrie (2). On m'indiqua, à peu de distance, un varochi (faubourg) fondé par une centaine de familles valaques émigrées de Voschopolis, qui conservent leurs mœurs, et vivent partagées entre le soin des troupeaux, l'agriculture et l'art de fabriquer les tissus grossiers de laine destinés aux vêtements du peuple.

---

(1) On achetait à Athènes, pour battre monnaie, de l'or de la Lydie et de quelques autres contrées de l'Asie mineure ainsi que de la Macédoine.

THUCYD., lib. IV, c. 105; ARISTOT., t. I, p. 1153.

(2) Η' ἐπαρχία Μακεδονίας Β', ὑπὸ ἡγεμόνα. Πόλεις Η'· Στόλοι, Ἄργος, Εὔςραῖον, Πελαγονία, Βάργαλα, Κελενίδιον, Ἁρμονία. Ζάπαρα.

CONST., PORPHYR., lib. II, *Them.* 2.

VIII[e] province de la seconde Macédoine; gouvernement militaire; huit villes : Stoli, Argos, Eustraion, Pélagonie, Bargala, Célénide, Harmonie, Zapara.

En remontant à l'O. N. O. du tchiftlik de Zéli, près duquel nous nous étions arrêtés pour dîner avec nos provisions, nous nous trouvâmes, dans trois quarts d'heure de marche, au monastère de Tzoûca, fondé sous l'invocation de saint Michel. Nous avions devant nous, au midi, Nestrancé, bourgade bulgare de cent vingt feux, au-dessous de laquelle coule la branche de l'Haliacmon qui prend ses sources au mont Grammos, à la distance d'environ quatre lieues O. S. O. L'inclinaison du terrain qui s'élève en face de la vallée que parcourt la petite Dévol, donne à cette partie du bassin la forme d'un amphithéâtre, qui dégorge ses eaux dans le berceau aurifère de l'Haliacmon. De nombreux villages, la fumée de plusieurs autres que je ne pouvais distinguer, me donnaient l'idée d'une partie du monde éloignée du choc des guerres et des révolutions, où *le bonheur* aurait pu habiter, si son séjour appartenait à la terre. Mais hélas! à quels hommes l'a-t-il livrée? Les Turcs que je rencontrais grinçaient les dents en voyant un chapeau, et ne me regardaient qu'avec horreur. « Quel est *ce chien*, ou *cet infidèle*, que vous accompagnez, » demandaient-ils à mes guides? « *Que ne lui faites-vous, d'un coup de sabre, la barbe par le milieu du corps!* » Je feignais de ne pas entendre ces lâches propos. Les paysans chrétiens, de leur côté, levaient les yeux au ciel, quand ils étaient sûrs de n'être pas aperçus des gens de mon escorte; ils faisaient des signes de croix pour me dire qu'ils étaient orthodoxes; et s'ils pouvaient me parler à l'écart, c'était pour me demander si quelque *roi chrétien* ne prendrait pas pitié de leurs misères?

Le cours de la branche occidentale de l'Haliacmon

nous séparait de Sfétédéla, nom bulgare, qu'on me dit signifier saint Nicolas. Ce village, habité par deux cent familles turques et chrétiennes, est peu éloigné des ruines d'une ville pélasgique, qu'on croit être Pélion, citée par Tite-Live comme une forteresse placée sur la route qui conduisait de Célétrum dans la Dassarétie, et dont l'occupation était favorable pour faire des excursions dans la Macédoine (1). Les moines, qui y ont remplacé les garnisons macédoniennes et romaines, y attirent un concours nombreux de fidèles, auxquels ils montrent, comme étant l'image autotype de saint Nicolas, une sculpture grossière, digne de sortir des ateliers de quelque artiste de l'école de Saint-Luc. Cependant les caloyers prétendent tenir cet objet précieux de la piété de Scanderbeg, qui l'avait apporté, dit-on, de Raguse, ville enrichie de nos jours du reliquaire le mieux assorti de la chrétienté. Ils l'exposent à la vénération publique dans une panégyrie purement religieuse, qui a lieu chaque année au mois de décembre.

Un mille et demi à l'occident de Sfétédéla, on découvre Tchétérochi, village de cent familles mahométanes, ennemies déclarées des Turcs de Bossigrad, jadis la terreur de la Macédoine, mais maintenant courbées

---

(1) Ἔστι δὲ καὶ Πηλίον Ἰλλυρίας πόλεως, ἧς μέμνηται Κουάδρατος.
STEPH. BYZ.

Ab Celetro in Dassaretios processit, urbem Pelion vi cepit... Sita et opportuna urbs erat ad impetus faciendos in Macedoniam. TIT.-LIV., lib. XXXI, c. 40.

Arrien en parle comme de la place la plus forte de la Macédoine, au temps d'Alexandre-le-Grand.
ARR., *De Expedit. Alex.*, lib. I.

bées sous le joug d'Ali pacha. A deux lieues, vers l'occident, on m'indiqua Pisidéri et le défilé de ce nom, qui conduit à travers le canton de Caulonias, par Lexovico, au pont d'Ostaniza. Je fus vivement tenté de rentrer par cette gorge dans l'Épire; mais a la seule proposition que j'en fis, mes guides déclarèrent qu'ils ne consentiraient ni à m'accompagner, ni a me laisser pénétrer dans cette contrée inhospitalière. Ainsi il fallut pour la seconde fois renoncer à un projet que j'avais à cœur, par suite de leur mauvaise volonté, pour laquelle je leur dois, depuis que j'ai connu les dangers qui m'environnaient, plus de reconnaissance que de blâme.

Nous poursuivîmes donc notre route vers Bichlistas, éloigné de huit milles; et au tiers de la route, nous passames près de Tumbéni, d'où nous eûmes en vue plusieurs villages, desquels on ne voulut pas me dire les noms. La ville de Bichlistas, puisque les Albanais la qualifient de *Casabas*, si on peut donner ce nom à une poignée de maisons en torchis renfermant cinq cents Albanais mahométans, s'élève en terrasses sur le penchant du Pinde, près des sources d'une des branches de l'Haliacmon, qui porte son nom, jusque par le travers d'Anasélitzas, et au-dessous, celui d'Indgé-Cara-Sou, qu'il tient peut-être de la ville de Jénidgé, située non loin de son embouchure. J'aurais désiré finir la journée à cette halte; mais les guides me représentèrent que la populace y était féroce, et que je pourrais y être insulté; enfin ils me donnèrent de si bonnes raisons, que je consentis volontiers à pousser en avant.

Le chemin direct, ou route de poste entre Castoria et Bichlistas, d'où j'avais dévié pour observer le cours

des eaux, est côté à six lieues et demie pour les courriers (1); et comme on peut en juger, j'avais fait de longs détours. Cette fois, nous ne nous repliâmes qu'à la distance d'un quart de lieue, pour venir passer la nuit au pied des murailles d'un caravansérail, où personne de la compagnie ne fut tenté de loger, à cause de son extrême malpropreté.

On ne parlait que bulgare dans ce cloaque; ainsi je ne pouvais me faire entendre avec ce que je savais de mots, on ne me répondait que par des signes négatifs; et il fallut en passer par ce que voulurent mes guides. Comme ils étaient intéressés à la conservation des chevaux, ils trouvèrent de la paille hachée et de l'orge pour les nourrir. Pour moi, il fallut souper avec quelques morceaux de biscuit que j'avais en réserve, car il n'y avait dans le khan que du pain de maïs chanci et des oignons, qui n'auraient pas décidé un Pythagoricien affamé à rompre le jeûne. L'appétit qui assaisonne tout, me fit trouver mon biscuit délicieux, l'eau excellente; et la fatigue de la journée me procura un sommeil si profond, que le soleil commençait à poindre, lorsque je me réveillai, aussi dispos que si j'avais soupé à table d'hôte, et reposé dans la meilleure auberge de France.

Dès qu'on eut bridé les chevaux, car on ne les desselle, ni ne les étrille jamais en voyage, nous nous acheminâmes, en remontant au N. O. un terrain libre et ondoyant à cause des collines, jusque par le travers

---

(1) Savoir : à deux lieues entre Castoria et Scliyéni; trois de ce village à Rapchista, et une heure et demie de Rapchista à Bichlistas.

de Bossigrad, bourg restant deux heures et demie à l'O. dans la chaîne du Pinde. Nous franchîmes ensuite un coteau boisé d'une demi-lieue de développement ; et un mille plus loin, nous passâmes sur un pont en pierre la Dévol, un peu au-dessous de Zapoundgi-Cupressi. Cette rivière, qui prend, comme je le dirai ci-après, ses sources dans le mont Bôra, forme de grandes sinuosités jusqu'à Pias, ou Piassa, d'où elle pénètre dans le vallon de Gortcha, ou Ghéortcha, qu'elle parcourt pour couler vers Elbassan, et de là à travers le Musaché, jusque dans l'Adriatique, où elle se décharge presque parallèlement au fleuve Apsus.

De Zapoundgi-Cupressi, nous employâmes une heure et demie pour arriver à Piassa, bourgade de quatre-vingts familles albanaises, qui occupent vraisemblablement le territoire des Piastes, peuplade macédonienne citée par Étienne de Byzance (1). J'avais dépêché en avant un courrier à Méhémet bey, parent d'Ali pacha de Janina, pour lui demander l'hospitalité et les moyens de continuer mon voyage par Ghéortcha jusqu'à Ochrida. A peine mon exprès était-il parti, que je réfléchis qu'en demandant tant de choses à-la-fois, je pourrais bien n'en obtenir aucune ; et l'événement ne tarda pas à justifier que j'avais agi inconsidérément. Arrivé à l'entrée de la ville, je trouvai mon envoyé avec un tchoadar du bey, qui me dit que son maître n'avait pas d'ordre du visir pour me recevoir, et qu'il fallait prendre là-dessus mon parti. Sans paraître déconcerté, je dis au sbire de retourner vers son chef, pour savoir *si, n'ayant pas ordre de me recevoir, il*

(1) Μακεδονικὰ δὲ εἰσὶν ἔθνη καὶ οἱ Πιαςαί. STEPH. BYZ.

avait celui de me repousser; que je désirais savoir là-dessus à quoi m'en tenir, pour aviser à ce que je ferais. A cette question inattendue, il paraît qu'on délibéra longuement, car il s'était passé près d'une heure, lorsque je vis paraître le médecin du bey, qui m'offrit un logement en ville, en protestant que son maître était très-fâché de ne pouvoir me laisser passer outre. Comme je vis que je n'en pourrais tirer rien de plus, je le fis remercier de son obligeance équivoque, et je songeai à m'éloigner d'un lieu où je ne pouvais recevoir que des affronts (1).

Après avoir délibéré avec mes guides, on résolut de remonter le cours de la Dévol au nord, jusqu'à Bobsouri, village bulgare, où nous vînmes passer la nuit. Nous eûmes trois lieues à faire pour y arriver, en parcourant une vallée solitaire et déserte; on me dit que de là à Doubéni, il y avait trois lieues nord, et que la rivière prend ses sources à Tournovo, une lieue au-dessus dans la même direction. Dans cette traverse, elle reçoit par sa droite les rivières d'Ostima et de Zélovo, villages éloignés entre eux de cinq milles, et de deux lieues de Doubéni. Ce furent là les renseignements vagues dont je dus me contenter, puisqu'il n'était pas en mon pouvoir de mieux faire.

Le lendemain de ce jour marqué par des contra-

(1) Ismaël, bey Piassa, n'eut aucun tort personnel dans cette affaire. J'ai su, plus de quatre ans après, d'une personne digne de foi, que si j'avais insisté, il m'aurait laissé passer. Dans ce cas, il avait ordre de me faire assassiner dans les montagnes; et on aurait fait pendre pour se justifier un village entier, s'il l'avait fallu. Sa résistance honnête, car elle le fut, me sauva la vie, et épargna des crimes à celui auquel ils ne coûtaient pas de

riétés de toute espèce, nous partîmes avec la pluie, en dirigeant à l'est-nord-est, le long de la base du mont Sarakina, qui envoie plusieurs ruisseaux à la Dévol; et au bout de deux lieues, je vis à gauche Drénovini, situé dans les flancs d'un contre-fort du mont Bôra. De là nous marchâmes trois lieues en montagne pour arriver au village d'Aposchépos, auprès duquel sont les sources de la petite Dévol; et nous eûmes quatre milles à faire de là jusqu'à Castoria, où je rentrai avant la nuit.

Mes reconnaissances particulières finissent ainsi, comme on le voit, à Piassa et à la vallée de la Dévol, mais ayant fait voyager dans la suite une personne capable d'observer, qui résida deux ans à Ghéortcha, à Elbassan et à Ochrida, j'ai pu, au moyen de ses plans et de ses recherches, compléter la description de l'Illyrie macédonienne et de la Dassarétie, jusqu'au confluent des deux Drins. Cette conquête géographique faite par l'entremise d'un individu que je n'ose nommer, est cependant loin de me consoler de n'avoir pu explorer moi-même cette partie ignorée et barbare de la Turquie. Je la donne donc comme une suite de renseignements nécessaires aux voyageurs qui pourraient se déterminer, s'ils sont assez protégés, à pénétrer dans un pays aussi sauvage que les solitudes de l'Afrique, surtout dans la partie des Dibres et de *Calcandéren*, ou *montagne des Boucliers*.

---

remords, quand sa politique y était intéressée. J'étais déja, sans m'en douter, l'objet de ses soupçons.

CHAPITRE VI.

Illyrie macédonienne. — Dassarétie. — Route de Piassa à Ghéortcha. — Ruines de Sélasphoros, ou Déavolis. — Population des cantons de Dévol et de Ghéortcha. — Distances entre cette ville, Moschopolis et Bérat. — Contrée de Malik. — Lac de ce nom. — Route jusqu'au lac Lychnidus. — Sa périgraphie. — Source de Saint-Naum. — Ruines d'Achrida. — Division, étendue, population de son Sangiac. — Route entre Ochrida et Elbassan. — Cantons de Resné et de Prespa. — Lac de ce nom et de Drénovo. — Dénomination des peuplades voisines du confluent des deux Drins. — Distances indicatives de la position de Critchovo dans le mont Bòra. — Ses rapports avec le Lac-Oulak, ou Arnaoutlik, frontière de Bosnie.

L'Éordée de Tite-Live embrassait une grande partie des cantons de Croupistas et de Bichlistas, à travers lesquels je viens de tracer des itinéraires. Les habitants primitifs, qui en furent chassés, antérieurement au siècle de Thucydide (1), avaient fondé des colonies chez les Physques, nation que Ptolémée place dans l'Illyrie macédonienne, où elle fut probablement transférée de la Mygdonie, province voisine de l'Axius (2). Ainsi dans la Grèce ancienne, comme dans la Grèce asservie, les hommes furent toujours le jouet des conquérants, qui, après les avoir décimés par le fer, les parquaient au gré de leurs caprices, pour peupler

---

(1) Thucydid., lib. II, p. 170; Φύσκαι, Ptolem.; *Eordenses*, Plin.; Ἐορδοὶ, Herodot., lib. VII, §. 185.

(2) Suivant Ptolémée, il paraîtrait que les Physques habitaient à l'occident de l'Éordée, ce qui prouverait qu'ils avaient émigré de la Mygdonie.

les contrées qu'ils voulaient exploiter dans le sens de leurs convenances particulières. Les véritables Éordéens n'existaient plus dès le temps de Paul-Émile; des Lyncestes, des Callicoënes, des troupeaux de Pénestes esclaves habitaient aux environs de la Candavie, ainsi que dans les vallées du canton de Caulonias; et le char du vainqueur de Persée roulait déja sur les débris d'un grand nombre de villes, lorsqu'il subjugua cette partie de l'Illyrie.

Strabon, qui écrivait sa géographie après cette révolution, dit que la voie Egnatienne, commençant à Dyrrachium, passait par Héraclée en traversant le pays des Lyncestes, celui des Éordéens, Édesse et Pella, d'où elle aboutissait à Thessalonique (1); ce qui ne s'accorde pas avec la description de Tite-Live, comme le remarque Cellarius (2). Mais qui nous dira, pour éclaircir cette question, comment s'est perdu le nom d'Éordée, qu'on ne retrouve plus cité depuis le temps de Constantin Porphyrogénète (3), et celui même du royaume de Macédoine, que ses habitants ignorent maintenant, car là comme ailleurs les souvenirs de la gloire antique sont effacés avec l'éclat attaché aux plus puissants empires de l'Orient.

Je me trouvais à l'entrée des défilés de la Candavie, lorsque je dus rétrograder de Piassa par la vallée du mont Bôra, vers Castoria. De cette ville, dont je m'éloignais à regret, la distance avec Ghéortcha, est

---

(1) Strab., lib. VII, p. 223.

(2) Cellar., *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 13.

(3) Ἐορδέα, Constant. Porphyr., *De Them.*, lib. II, c. 2; Ἐορδαῖα, Steph. Byz.; Ἐορδία, Thucyd., lib. II, 144, 99.

de dix milles à l'ouest-nord-ouest, partie en plaine, et partie en montagne. Avant de passer devant cette place, la Dévol, grossie de plusieurs rivières, reçoit, par sa rive gauche, la Donavesti, qui est peut-être le Pancasus, ou Panyassus des géographes, comme la Dévol est leur Génussus. Cette dernière rivière prend sa source au mont Sboké, chaîne très-élevée, que les écrivains du Bas-Empire appellent *Deabolis montes*, qui se déploie couronnée de pins et ombragée de forêts, de l'orient au couchant d'été, parallèlement au mont Saint-Spiridion, par des pentes étagées couvertes de hameaux et de pâturages, qui s'inclinent vers le lac Lychnidus.

Ghéortcha, située dans cette vallée, paraît une ville moderne, car on n'y remarque aucune trace d'antiquités. Son vaivode, qui relève du Romili-Valicy, est aussi de nouvelle institution; et son archevêque n'est historiquement connu que vers l'année 678, s'il est, comme il le prétend, le successeur des prélats des Gotthia, siége compris dans le catalogue des cent neuf métropoles du patriarchat de Constantinople (1). Détaché, par le schisme, du siége de Rome, duquel il relevait, lorsque l'église ne formait qu'une grande famille, Ghéortcha fut soumis à la discipline de l'exarque d'Achrida, d'où il est rentré sous la hiérarchie immédiate de Constantinople. On compte dans cette ville, déchue de son importance, cinq églises, une mosquée, et en tout treize cents familles, dont les deux tiers sont chrétiennes. La juridiction du métropolitain embrasse l'étendue du canton, ainsi que le

(1) Banduri, lib. VIII, p. 235.

Maliki ou subdivision des montagnes; et ses revenus, qui consistent en dotations et en redevances, se montent à douze mille piastres. Juge et protecteur des fidèles, il jouissait d'une autorité très-étendue avant que cette contrée fût envahie par Ali pacha, qui l'a démembrée du gouvernement de la Romélie, auquel elle reviendra tôt ou tard, parce que l'usurpation ne consacre nulle part le droit de propriété.

Trois quarts de lieue au sud-est de Ghéortcha, dans la croupe inférieure du mont Sboké, on trouve les ruines d'une ville appelée par les habitants, la vieille Dévol (1). Elle a probablement succédé à Sélasphoros, place bâtie par les Grecs, déja sujets de Rome, sur les ruines de l'antique Créonium, ouvrage des Pélasges (2); car les vieux murs qu'on trouve aux environs, sont surmontés de restaurations romaines, qui présentent à leur base une construction en masses cyclopéennes. Les chrétiens ont bâti dans cette enceinte, et peut-être sur le terrain de quelque temple, l'église qu'ils appellent Analipsis. Un ruisseau qui tombe dans la Donavesti, sépare cette partie de la montagne d'un autre contrefort sur lequel s'élève un monastère dédié au

(1) Leunclav. pand. turc. c. 126. Deabolis non procul a Prespa lacu. Gott. Stritt., II, 643. Évêché.

V. prov. Macédon. Diœces. illyr. orient. XXVIII.

ORIENS CHRIST.

(2) Ce n'est point sur le lac Lychnidus, mais aux environs du Maliki, qu'il faut chercher Creonium, Κρεώνιον, et Géronte, Γεροῦντα, qui est peut-être la même ville que celle de Gotthia, dont Polybe fait mention. Hist. V. c. 108. p.620, 621.

prophète Élie. On porte les revenus de ces deux retraites à huit bourses, ou quatre mille francs, qui servent à entretenir douze religieux consacrés à la prière et au travail des mains. Ce versant envoie aussi un grand nombre de ruisseaux et de torrents à la Dévol, fleuve impétueux, quand les hivers versent des flots de neige et de pluie dans le désert de la Candavie, mais qui devient guéable dès que l'été commence à se faire sentir.

En regard du monastère d'Analipsis, à une lieue de distance, à cause des inégalités du terrain, ést situé le village de Dévol, qui conserve le titre de chef-lieu de canton, quoique réduit au même état que Crépéni, capitale de l'Orestide. J'ignore s'il se trouve des antiquités aux environs; mais c'est encore en son nom que sont régis vingt villages habités par des chrétiens schypetars et bulgares formant six cent soixante-douze familles, ou trois mille trois cent soixante individus. La richesse principale de ces montagnards consiste en troupeaux, dont le beurre, le fromage et les toisons, qu'ils vendent en partie, servent à leur fournir le numéraire avec lequel ils soldent leurs tributs, et le peu d'objets tirés de l'étranger, qui sont nécessaires à leurs besoins. Sur la ligne du village de Dévol, on trouve plusieurs hameaux, parmi lesquels celui de Poïani m'est seul connu nominativement; et au bout d'une lieue et demie, on arrive au fleuve Saint-Spiridion, qui emprunte son nom de celui de la montagne dont il sort (1).

(1) C'est dans ce canton qu'il faudrait rechercher l'emplace-

A la rive opposée de la Dévol, deux lieues à l'ouest-nord-ouest de Ghéortcha, on trouve le village de Malik ou Moleschos (1), et trois quarts de lieue plus loin, celui de Caménitza. Le lac Maliki est un élargissement du fleuve qui forme une lagune de deux lieues de long sur un mille et demi au plus de diamètre, jusqu'à l'endroit où il s'épanche par une cascade de quatre brasses de hauteur dans le canton des montagnes. C'est à cette distance que finit le district de Ghéortcha, qui renferme à lui seul six mille quatre-vingt familles laborieuses.

Les productions de cette partie des gorges candaviennes sont le riz et le maïs, qu'on cultive aux bords du lac, qui se dessèche presque entièrement pendant l'été. Le lin, le coton qu'on récolte en petite quantité, suffisent aux besoins d'hommes qui vivent contents des richesses indigènes. C'est pourquoi on dit communément que ce canton ne donne rien et ne consomme rien; et comme on paie peu de redevances, et qu'on ignore toute espèce de luxe, le superflu n'est pas chose nécessaire pour ses habitants. Les femmes, les veillards et les enfants filent ou tissent les capes qui servent à les habiller. Les paysannes cultivent les champs; leurs maris gardent les troupeaux; et du prix de la vente de quelques chèvres, ou de quel-

---

ment des villes d'Antipatria, Enchelonas, Ceræa, Bautia, Orgysum, mentionnées par Polyb. *Ibid.* ut sup.

Quant au nom de Poïani, il est possible que ce soit Pobiana évêché dont il est question dans l'Oriens Christianus, Povinc. Maced. Diœces. illyr. orient. XIX.

(1) Évêché. *Voy.* Oriens Christian. t. II. p. 283, 284.

ques moutons, on achète des armes, seul objet recherché comme parure chez un peuple libre et guerrier. Les grands propriétaires vivent des produits de leurs terres, et accumulent les épargnes qu'ils font à l'étranger, où ils mènent des compagnies albanaises qui s'enrôlent à prix fixe sous leurs drapeaux, comme le faisaient autrefois chez nous les aventuriers. Telles sont les mœurs des habitants de la Dévol et de Ghéortcha, cantons enclavés dans les déserts de la Candavie (1), où les invasions des barbares refoulèrent sans doute les peuplades qui s'y sont perpétuées, en conservant la plus belle prérogative de la liberté, celle de se faire respecter, sans manquer aux devoirs envers leur souverain, qu'elles sont toujours prêtes à défendre contre l'étranger.

L'Albanais incivilisé des bords des Génussus, avec tous les vices inhérents à la barbarie, chérit son pays. Né pour la guerre, il conserve ses armes en conduisant ses troupeaux; et quand il laboure, son fusil et son sabre sont à la tête du champ qu'il cultive. Formé à de longues excursions, accoutumé aux bivouacs, il part au moindre signal, et il suit la première voix qui l'appelle au combat. Il a entendu raconter à ses pères, au coin du foyer rustique, les histoires de leurs guerres; ils lui ont vanté les richesses des pays lointains, et la soif de l'or enflamme son imagination. Sans s'informer des distances, sans redouter les climats, il vole indifféremment au-delà du Danube pour servir les hospo-

---

(1) Deserta Candaviæ. Senec., *Epist.* 31; *De Bello civili*, l. III, c. 79; Cic., *Orat. de Provinc. Consularib.*, c. 2; *Ep. ad Attic.*, lib. III, *Ep.* 7; Strab., lib. VII, p. 327.

dars de Valachie, ou vers les sables brûlants de la Libye, mais toujours dans l'espérance de rentrer parmi les siens, chargé de dépouilles et d'argent qu'il destine à enfouir dans des montagnes, d'où il ne sort jamais que des hommes et des troupeaux. Mais quel plaisir de se montrer aux siens richement vêtu, de pouvoir garder les troupeaux en veste galonnée; car quelle que soit la fortune d'un Albanais, s'il augmente son luxe, il finit sa vie comme il l'avait commencée, en retournant à la houlette.

Le versant méridional du Sboké présente, parmi les peuplades qui l'habitent, des mœurs plus pastorales et plus douces. Séjour des Dosques, ou Toxides, les plus beaux et les plus braves des Schypetars, une colonie de Valaques Dassarets s'était fixée au milieu d'eux, comme uu essaim d'abeilles industrieuses s'établit parfois dans le creux des rochers, autour desquels mugissent les torrents. Pasteurs vigilants, ouvriers économes, ces Valaques, qui se prétendaient descendus des Romains établis dans la Candavie par Quintus-Maximus, avaient relevé, dans le onzième siècle, sur les ruines de l'antique ville des Mosches, celles de Voschopolis (1); et d'un simple camp de bergers, cette colonie était devenue la métropole commerciale de l'Épire. On y comptait, vers le milieu du siècle dernier, près de quarante mille ames; et en 1788, sa population, augmentée d'un tiers, promettait des superbes destinées aux chrétiens de cette partie presque ignorée de la Grèce. Les écoles de Voschopolis florissaient; la civilisation s'annonçait, sous les auspices de la religion et

(1) Quatre lieues au S. O. de Ghéortcha.

de ses ministres ; mais le génie du despotisme, ennemi de toute prospérité, pouvait-il souffrir qu'une ville libre s'élevât dans le sein de son empire ?

Les hordes mahométanes de Dagli et de Caulonias donnèrent les premières le signal des malheurs, en commençant à détrousser et à assassiner les caravanes qui fréquentaient les marchés de Voschopolis. De leur côté les beys turcs de Musaché, sous prétexte de secourir les sujets molestés du Grand-Seigneur, mirent garnison dans la ville ; et après dix années de dévastations, de rapines et de guerres, Voschopolis disparut de la surface de l'Albanie. Deux cents cabanes, habitées par des pauvres bergers, sont tout ce qui reste de cette ville, que la misère ne tardera pas à ensevelir sous les vastes décombres qui attestent encore sa splendeur passée. L'Apsus, qui parcourt la vallée des Mosches au milieu d'une multitude de villages incendiés, dans un cours de douze lieues jusqu'à Bérat, n'arrose plus que des plaines silencieuses et des tombeaux, tristes monuments de l'anarchie dévorante, et ce n'est qu'en approchant de la rivière de Bitocouchi, qu'on recommence à apercevoir des traces de vie et de culture.

C'est, je pense, à la vallée de l'Apsus appelé Charzan ou Cauloni, et à la décharge du lac Maliki, que dut se terminer la partie occidentale de l'Éordée, qui confine, par ces deux aboutissants, aux sangiacs de Bérat et d'Elbassan, que j'ai décrits, en traitant de la partie occidentale de l'Illyrie Macédonienne. On pourrait retrouver aux environs les ruines de Molysque, ville épiscopale qui existait encore dans le treizième siècle et dont la population apostasia vers l'année 1750. Il me

reste maintenant à faire connaître le pachalik d'Ochrida, qui renferme la Dassarétie, située dans la Prévalitaine des Byzantins, et la Dardanie, jusqu'aux rochers de Calcandéren.

Ce n'est plus la terre des demi-dieux, riche en souvenirs, embellie des illusions de la mythologie, ornée de l'intérêt de l'histoire, que j'ai à décrire. Je n'ai plus à prononcer les noms harmonieux des villes de la Grèce ; j'entre dans le royaume de ce Gentius (1) qui ne parut un moment, les armes à la main, devant les Romains, que pour décorer la pompe triomphale de son vainqueur. Il me reste à faire connaître l'extrémité septrionale de la quatrième région de la Macédoine située au-delà du mont Bôra, qui confinait d'une part à l'Épire et de l'autre à l'Illyrie, à laquelle Paul-Émile donna Pélagonie pour capitale. Les poëtes et les historiens de l'antiquité cessent de me guider : il faut, pour me reconnaître, débrouiller le chaos de la Byzantine et des siècles théologiques.

J'aurais aimé, pour varier mes tableaux, à rappeler les lieux témoins de la valeur de Scanderbeg; mais le dernier des héros de la Macédoine n'a pas un seul historien digne de sa gloire, dans lequel on puisse trouver des matériaux capables de se lier à une description.

La Dassarétie, province illyrienne (2), commence à l'issue septentrionale du défilé de Mocréna, du côté

---

(1) Tit.-Liv., lib. XL, c. 42. Se rendit au préteur Anicius avec sa femme et ses enfants, *ibid.*, lib. XLIV, c. 32, 33; jeté dans les prisons de Rome, *ibid.*, lib. XLV, c. 35; et enchaîné avec son épouse au char du triomphateur, c. 43. lib. XLV, c. 2. p. 30.

(2) Δασσαρῖται ἔθνος Ἰλλυρίας, Steph. Byz.; Polyb., lib. V, c.

du lac Lychnidus. Une lieue au nord-nord-ouest de Ghéortcha, après avoir traversé la Dévol sur un pont, si on tourne au nord, on ne tarde pas à entrer dans un défilé arrosé par une faible rivière qu'on suit durant une lieue et demie jusqu'au-dessous du village de Panta-Vinia. Près de ce bourg on trouve une acropole ruinée, qui est peut-être celle de Sation (1), et presque en face, une lieue à l'occident, on aperçoit le hameau de Mocréna qui fut une dépendance de Lychnidus (2). Au-dessous et au nord de ces deux colonies bulgares, commence un espace libre qui se déploie à la distance de quatre milles jusqu'au lac Lychnidus, dont l'étendue s'annonce comme une Méditerranée, dont on distingue confusément les bords opposés.

De la tête d'un pont jeté presque à la décharge de la Môcra dans le lac, en dirigeant au nord-est, si on prolonge la courbe des montagnes pendant deux lieues, on arrive à la source de Saint-Naum. Tout auprès, on trouve le monastère bâti sous l'invocation de ce prophète par l'empereur Justinien, qui le dota, suivant une bulle d'or (χρυσοβοῦλα), en vignobles, champs labourables et moulins, dont les revenus, joints aux produits des troupeaux, s'élèvent encore à près de cent bourses, qui servent aux frais du culte, à l'entretien de soixante moines et aux aumônes répandues sur

---

108. App., *De bello Illyrico* 757. p. 1195. Tit.-Liv., lib. XXXVII, c. 34; *ibid.*, XXXI, c. 33, *ibid.*, XLV, c. 26.

(1) Theophylact. Epist. 65, in qua Boemundi irruptionem in Illyricum narrat, tractum Achridensis regionis vel urbi conterminum Μοκρὸν appellatum testatur. Palmer.

(2) Il y avait près du lac Lychnidus une ville de ce nom, Σατίωνα. POLYB., lib. V, c. 108, p. 621; TIT.-LIV., lib. XXVII.

ceux qui réclament les secours de ces pieux hospitaliers. La décharge de la fontaine, sur laquelle il y a un pont, est un de ces fleuves souterrains semblables à l'Arion de Raguse, ou à la fontaine de Vaucluse, et les habitants regardent celle du prophète Naum comme l'origine du lac Lychnidus. En arrière du couvent, on voit un grand village et une tour qui sert de poste à une garde d'Albanais préposés à l'exaction des péages. Au-dessous du monastère, coule la rivière de Saint-Naum, dans laquelle on pêche une quantité prodigieuse de truites; et au-delà on monte la butte sur laquelle exista Lychnidus (1), que Tite-Live place dans l'Illyrie, et Ptolémée dans la Dassarétie (2).

Les auteurs qui parlent d'Achrida représentent cette ville comme une forteresse importante dès le temps des rois de Macédoine (3), située au carrefour des routes de ce royaume et de l'Illyrie. Strabon laisse entrevoir (4) qu'elle avoisinait plusieurs lacs, circonstance qui s'applique à ceux de Maliki, de Lychnidus, de Prespa et de Drénovo.

Sans oublier son ancien nom de Lychnidus, qu'on trouve cité par Hiéroclès le grammairien, qui y a joint celui de métropole (5), dénomination que Vesseling

(1) Tit.-Liv., lib. XLIV, c. 21; Steph. Byz.

(2) Ville de Macédoine dans le pays des Dassarets.
PTOLEM., lib. III, c. 13.

(3) *In excerpt. Legation.*, il est dit qu'on donna à Plevratus Lychnida et Parthus, villes de l'Illyrie appartenantes à Philippe.
POLYB., Hist. VII, p. 1506.

(4) Strab., l. VII, p. 327.

(5) Λυχνίδος μητρόπολις. C'est ainsi que l'écrit incorrectement

et Paulmier de Grenteménil (1) corrigent, en écrivant Lychnidos; ces auteurs, dis-je, avant lesquels je citerai le Scholiaste de Ptolémée, qui écrivait postérieurement à l'invasion des barbares, y joignent la dénomination d'Achrida. Ils l'avaient sans doute empruntée des Bulgares, qui l'avaient peut-être à leur tour dérivée d'Acri, mot du grec qu'on parlait au temps de Justinien, qui signifie une éminence, dénomination parfaitement caractéristique de sa position.

Si l'on en croit Christodore (2), cette ville aurait dû sa fondation à Cadmus; mais son autorité ne repose sur aucune tradition connue. Procope, qui ne parle pas des guerres des rois de Macédoine et des Romains, dans lesquelles on nomme cette forteresse, ni de l'époque à laquelle elle reçut la foi, qu'on peut approximativement fixer au quatrième siècle de l'église, puisqu'on voit la hiérarchie de ses évêques commencer à Denys, qui siégea au concile de Sardes (3); la

---

Constant. Porphyrog., *Them.*, lib. II, c. 2, dénomination que le grammairien Hiéroclès avait rectifiée à sa manière.

(1) Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. IV, c. 35.

(2) Lychnadus, que le phénicien Cadmus avait fondée. Il serait possible que cet écrivain eût confondu Cadmus avec Midas qui fonda une colonie dans la Dardanie. *V.* Herodot. VIII, 138. Justin, VII, 1.; Con. Narrat. I, apud Phot. 186.

(3) Achrida, Lychnidus E. au V. S. Exarchat de la Dacie au VI. S. de Bulgarie au IX. S. La liste de ses évêques, que donne le P. Lequien, est de cinquante, depuis Denys, qui siégea au concile des Sardes, jusqu'à Josaphat, qui vivait en 1721. Sa juridiction spirituelle s'étendait sur les métropoles des Castoria, Pelagonie ou Bitolia, Prelepé, Vodena, Coritza, et Selasphore, aujourd'hui Gheortcha, Belgrade, Canina (Berat), Tiberiopolis ou Stranitza,

classe (1) dans le thême de la nouvelle Épire, dont l'étendue comprenait l'Illyrie macédonienne jusqu'à Lissa. Il rapporte ensuite qu'ayant été renversée en même temps que Corinthe par un tremblement de terre arrivé sous le règne de Justin, dont les secousses, qui se renouvelèrent la treizième et la dix-septième année de la guerre des Goths, couvrirent la Grèce entière de ruines (2), elle fut relevée par l'empereur Justinien (3). Mais l'historien étant fort ignorant en géographie, rejette la Justinienne première dans la Dardanie, en disant qu'elle succéda à Taurésium et non pas à Lychnidus. De là le conflit d'opinions entre les géographes sur l'emplacement de la Justinienne première, qu'ils croient être Kiustendil (4), sans faire attention que l'Achrida *Justinianæ primæ* était située dans la province de la nouvelle Épire, comme Procope le dit lui-même. Mais s'il faut être en garde contre son érudition, on doit en

---

Gréveno; sur les évêchés de Sisanium (Chatista), de Moglena, des Molesches, de Prespa, des Dibres, de Kitzavo, de Cora et de Mocri. OR. CHRIST.

(1) Procop., *Liv. des Anecdotes*.

(2) Nicéphor., *Callist.*, lib. XVII, c. 3.

(3) Procop., *De Ædificiis*, lib. IV.

(4) Ce qui semble justifier Procope aux yeux de ceux qui regardent Kiustendil comme la patrie de Justinien, c'est qu'on y a trouvé une inscription par laquelle la flatterie le qualifiait des titres de *Alamanicus*, *Gothicus*, *Francicus*, *Germanicus*, *Anticus*, *Alanicus*, *Vandalicus*, *Africanus;* lui qui était tributaire de la plupart de ces peuples et entre autres de Théodebert, roi de Français. Il payait même une sorte de rançon aux Bulgares. Suid. in voce Βούλγαροι. Gott. Stritt. Sclavic. c. V, § 41. ad Ann. C. 552.

rabattre sans doute beaucoup de la magnificence des édifices, qu'il était, dit-il, impossible d'énumérer; car comment se seraient-ils entièrement effacés? On sait que cet historien ne doit être cité qu'avec réserve; mais ce qu'on peut apprendre de lui, c'est que la patrie de Justinien fut illustrée par ce monarque dans la personne de ses prélats, des titres d'archevêques métropolitains des Illyriens, des Daces proprement dits, des Daces riverains, de la seconde Mœsie, de la Dardanie, de la Prévalitaine-province, de la seconde Macédoine, et d'une partie de la seconde Pannonie (1). Dans la suite, on ajouta, aux titres canoniques des métropolitains d'Achrida, celui d'exarques de toute la Bulgarie, qu'ils ont porté jusqu'à l'extinction de ce trône ecclésiastique autonome. Codinus (2) nous apprend de son côté que l'archevêque d'Achrida et celui d'Héraclée du Pont, avaient le privilége de consacrer le patriarche œcuménique de Constantinople. Enfin Georges Acropolite rapporte dans sa chronique qne l'archevêque d'Achrida prétendait au droit de revêtir les Césars de Byzance de la pourpre, et de ceindre leur front du diadème impérial (3).

---

(1) Decernit Justinianus, ut primæ justinianæ patriæ nostræ, pro tempore sacro sanctus Antistes, non solum metropolitanus, sed etiam archiepiscopus fiat, et cæteræ provinciæ sub ejus sint auctoritate; id est tam ipsa mediterranea Dacia, quam Dacia ripensis, nec non Mœsia secunda, Dardania et Prevalitana provincia, et secunda Macedonia, pars etiam secundæ Pannoniæ.

Novell., XI. Cujas, ad dict. Novell.

(2) Codin., *Lib. de Offic. Constantinop.*, c. 20.

(3) Τὸ βασιλικὸν περιδιδύσκει τοῦτον διάδημα, ὡς ἔφασκεν, αὐτόνομος

Après la mort de Justinien, les Bulgares, au temps de leur roi Mochrus, qui avait fondé une ville sur l'emplacement de Sationa, à l'issue du défilé de Mocréna, changèrent le nom de Lychnidus et de Justinianopolis, à cause de la haine qu'ils portaient aux Romains, en celui d'Achrida (1). Mais ce nom fut-il donné à la ville dont il est question, ou à celle qui est maintenant appelée Ochrida par les Grecs, et Ochri par les Turcs? Quant à Lychnidus, à laquelle succéda la ville de Justinien, on ne peut la méconnaître, sous le rapport de sa position, que Cedrenus décrit (2). C'est, dit Malchus, qui paraît avoir copié cet auteur, une place située sur une hauteur, dans une position forte, abondante en sources, au milieu d'un pays fertile en grains (3). Enfin je tire une dernière autorité du témoignage des modernes, qui appellent les ruines de cette ville, Justinianopolis. Il ne reste plus de tous ses monuments qu'une enceinte bastionnée et crénelée, avec quelques débris d'églises. Quant aux médailles découvertes parmi ses décombres, elles sont macédoniennes (4), romaines, et des siècles du Bas-Empire.

Une tour, occupée par un poste de dervendgis, est le seul lieu habité de cette solitude. En descendant de

---

ῶνί καὶ μηδενὶ εὐθύνας ὀφείλων δοῦναι, καὶ διὰ τοῦτο ἔχειν ἐξουσίαν βασιλέα στέφειν.

(1) Anne Comnène, liv. XII, p. 371, *édit. du Louvre.*

(2) Cedrenus ad annum mundi 6526. *De Basilio imperatore.*

(3) Πόλις ἐπὶ λόφου κειμένη ὑψηλοῦ. Καὶ πρὸς μὲν τὴν Λύχνιδον ἐπελθὼν καὶ πηγῶν ἔνδον πλήρη. MALCH.

(4) La plus importante de ces médailles porte à l'exergue : ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΠΡΩΤΗΣ. Je n'en connais aucune autonome.

ses hauteurs, après avoir passé sur un pont en pierre une rivière qui vient de la partie de l'est, on laisse à droite, dans l'espace de deux lieues et demie de chemin, deux grands villages, et une belle maison de campagne. Ces délices (chazi) sont la *villa* de Dgéladin bey, gouverneur actuel d'Ochrida pour Ali pacha, son oncle, qui a usurpé le gouvernement de la Dassarétie. Au-delà de ce palais, on passe encore sur un pont une des rivières qui se rendent au lac; et en tournant au nord-ouest pendant deux milles et demi, on arrive à l'entrée de la moderne Ochrida, dont les habitations, disséminées comme celles de toutes les villes albanaises, occupent une surface de trois quarts de lieue d'étendue.

C'est au temps des despotes de Servie, sous le règne de leur roi Samuel (1), qu'on place traditionnellement la fondation de la nouvelle Ochrida. Elle devait être considérable dans le quatorzième siècle, époque à laquelle Scanderbeg défendait l'Albanie et quelques-unes des contrées adjacentes, puisque Barletius dit que ce prince y envoya Smerctius, un de ses lieutenants (2), pour en prendre la défense. On sait comment elle fut réduite par Amurath, et que sous Bajazet I[er] on y rebâtit une citadelle sur le mont Pieria, qui est aujourd'hui le quartier des chrétiens et du gouverneur (3).

---

(1) Vers l'année 1014. Ce fut, dit Anne Comnène p. 371, à cette époque que le lac et le pays prirent le nom d'Achrida ou Mochrida, de Mocrus roi des Bulgares qui fut ensuite surnommé Samuel.

(2) Barletius, fol. 204.

(3) Piéria; cette montagne était-elle celle des Muses? Voici

Peu d'années après la conquête des Dibres, ou Dardanie, par les Turcs, dont les habitants furent forcés d'embrasser le mahométisme (1), Ochri, comme le prononcent les indigènes, devint le chef-lieu d'un sangiac, ou pachalik à deux queues, relevant du Sérasker de Romélie, qu'on divise en onze cantons comprenant la Dassarétie, la Dardanie et une partie de la Prévalitaine. Ainsi l'Achrida des Bulgares, qui est celle connue de nos jours sous les noms d'Ochrida et d'Ochri, est donc une ville qu'il ne faut pas confondre avec Justinianopolis, qui fut entièrement abandonnée à l'époque de l'invasion des Scytho-Sclaves dans la Macédoine.

La moderne Ochrida est une ville de cinq mille habitants, bâtie à l'orient du lac Lychnidus, au pied d'un promontoire baigné par les eaux sur trois de ses côtés. Le château qui la défend est situé sur un escarpement du mont Piéria, auquel on monte par une rampe es-

---

les éclaircissements vagues que nous fournissent les Byzantins sur sa position : *La Bulgarie, proche Salonique, s'appelait autrefois Péonie ; sa capitale est Achris.* Cang., p. 284. *Not. in Ann. Comn.* Alexiad. *Achris, métropole de la Bulgarie macédonienne, ville occidentale située sur le mont Pieria.* Πόλις ἑσπέριος ὑπὸ τὴν Πιερίαν τὸ ὄρος κειμένη. *Cette montagne Pieria était près du grand lac, d'où le Drin, ou Drymon, coule au septentrion.*

NICEPH., lib. XVII, c. 28.

(1) En 1446, Hégyre 850, toutes les églises chrétiennes du pays d'Arnaoute furent converties en mosquées, et pour faire autant de victimes expiatoires qu'il serait en son pouvoir, en signe de réparation à Mahomet, Amurath II ordonna, sous peine de mort, que tous les Épirotes fussent circoncis. Cette méthode fit des prosélytes sans nombre, et tout le pays fut en peu de temps initié à la foi mahométane. Cantemir, l. II, §. 30.

carpée. Il faut plus d'un quart-d'heure pour arriver à la première enceinte qui est irrégulièrement bastionnée, sans fossé ni revêtement. La porte d'entrée est défendue par une double muraille très-épaisse et crénelée, sur laquelle il se trouve quelques canons hors de service. En avançant sur cet escarpement jusqu'à la partie la plus élevée au-dessus du lac où elle finit perpendiculairement, on entre dans une seconde enceinte, qui couronne le rocher. Sa distance de la première est de six cents pas, et le pourtour de ses murailles de quatre à cinq cents toises. Un palais ou sérail, une mosquée, des magasins, des écuries encombrent cette enceinte où il n'y a d'eau que celles des citernes, et qui, mieux fortifiée et pourvue de vivres, serait aussi susceptible de défense, que difficile à attaquer, sa position n'étant commandée d'aucun côté.

Dgéladin bey, neveu d'Ali Tébélen, qui était alors gouverneur du sangiac d'Ochrida, n'était pas homme à sentir l'importance de la ville qu'il habitait. Il faisait fabriquer des kiosques au lieu de s'occuper de fortifier ses bastions. Cependant il avait ordonné de construire quelques ponts, seul genre d'édifices qui soit encore assez bien entendu en Turquie (1).

(1) On en compte cent, bâtis en pierre, sur la route de Sign à Constantinople, vingt-huit sur celle de Janina à Stronga; mais comme ils ont été élevés d'après des dispositions testamentaires, et qu'on ne les entretient pas, la plupart tombent en ruines.

Sangiac, ou Drapeau d'Ochrida.

Noms des provinces anciennes.	Noms des cantons modernes.	Nombre des villages.	Airs de vent des chefs-lieux prises d'Ochrida.
Dassarétie...	Ochrida..........	Schypetars.. 60	
	Resné...........	Bulgares ... 25	E. N. E.
	Bogradessi........	Mirdites.... 18	O. S. O.
	Starova..........	Toxides.... 50	S. O.
Dardanie....	Stronga..........	Guègues.... 50	N. O.
	Micri-Grûca	Mirdites ... 14	O. S. O.
	Dibri-Apano......	Guègues ... 57	N.
	Dibri-Cato........	Guègues ... 15	N.
Prévalitaine et Illyrie....	Mégali-Grûca	Mirdites.... 50	S. O.
	Gôra (la montagne).	Mirdites ... 14	S. O.
	Mathis..........	Mirdites (inconnu).	O.
Total des villages connus.....		 353	

Le sangiac d'Ochrida confine à l'est-nord-est et au midi avec le département du Romili-Valicy; au nord, avec le Drin, qui le sépare du pachalik de Scodra, ou Scutari; au nord-est, il a ses limites avec Calcanderen; et enfin par Starova et Micri-Grûca, il avoisine le territoire de Bérat; et le canton de Mathis le rend frontière d'Elbassan.

La capitale de ce département, le plus sauvage et le moins connu sans contredit de la Turquie d'Europe, renferme six mosquées, trois églises, un grand nombre

de bains, et une population de treize cents familles, dont six cents seulement sont mahométanes. Les villages habités par des chrétiens latins et des Turcs, possèdent quinze cents familles, qui composent, avec celles du chef-lieu, un total de quatorze mille six cents individus, auxquels on pourrait ajouter plus de trois mille Arnaoutes nomades.

En sortant d'Ochrida, on suit pendant deux heures le bord du lac. Le chemin qui est large et uni, n'est traversé que par quelques ruisseaux venant du N. E. A cette distance, on arrive à la décharge du lac Lychnidus, qui forme le Drin dont le cours se dirige au septentrion, pour se réfléchir à l'occident, en traversant les Dibres, d'où il se rend à la mer, au-dessous d'Alessio (1). A l'issue du lac, on trouve Stronga (2), ville qu'il divise en deux quartiers réunis par un pont en bois construit dans l'endroit le plus étroit du goulet. On attribue à Samuel, roi des Bulgares, l'assainissement de cette contrée, qu'il opéra en réunissant les dérivations du lac en un seul canal (3) et en nettoyant les canaux ou réservoirs, qui fournissent comme au temps de Strabon une grande quantité de poissons (4).

---

(1) Lychnidus lacus, unde Drinus fluvius versus septentrionem effluit, deinde versus occidentem deflectens, in Ionium mare se exonerat, ad Illissum castellum.

CEDREN. et CUROPALAT., *De Off. Constantinopolitanis.*

(2) Στρόγγες. Procop., *De Ædif.*, lib. IV.

(3) Cedren. p. 745.; Gott. Stritt. Bulgaric. c, XII, §. 156.

(4) C'est de ces canaux qu'est derivé le nom de Stronga. Στούγαι en langue Bulgare signifie fossé, étang, rivière. On y pêchait une grande quantité de poissons dont une partie du produit revenait annuellement au fisc impérial. (Theophylact. arch. Bulgar. Epist. 41. Ioann. Phoc. in descript. terr. sanct. n°. 20.

A l'endroit où le Drin sort du lac pour prendre son cours au septentrion il est très-large, et ne se rétrécit qu'au-dessous de Stronga, où il s'enfonce dans une ravine profonde encaissée par de hautes montagnes. La population de Stronga, dont le quartier le plus considérable est situé à la rive gauche du Drin, au lieu où il se tient annuellement une foire considérable le 8 septembre, est de trois mille habitants, dont un cinquième à peu près sont mahométans; et son canton, composé de cinquante villages, compte douze cent cinquante familles, ou six mille deux cents individus de race albanaise. Le Drin établit à cette distance, par sa rive droite, la démarcation entre la langue bulgare et celle des Schypetars Guègues, qui occupent la Dardanie et la Prévalitaine, jusqu'au pied du Monténégro, repaire des hordes esclavonnes gouvernées par leur Vladica, ou Saint-Évêque.

Les promontoires qui s'avancent dans le lac au midi, ainsi que les bords du Drin, sont garnis de tours habitées par des soldats chargés de la police du canal, et d'exiger les redevances qu'on prélève sur le produit de la pêche. Ainsi chez les peuples barbares, comme parmi les nations civilisées, l'industrie du pauvre est soumise à l'avidité du fisc; et les Turcs, habiles à faire argent de tout, n'ont pas laissé tomber en désuétude les douanes établies par les Césars de Byzance (1), les droits de parcours, ceux de la pêche des fleuves, des lacs, et des rivières, ainsi que les péages

(1) Les douaniers sont appelés *telonia* par les auteurs latins; on les trouvait dans tous les ports dès une haute antiquité. *Comment. Æneæ Poliorcet.*, p. 1696, edit. Amstelod. 1670.

des ponts inventés par la féodalité des siècles barbares, dont ils s'appliquent les profits.

Du quartier occidental de Stronga partent deux chemins qui conduisent l'un au nord dans les Dibres, et le second en remontant le lac, par sa rive occidentale, au défilé qui donne entrée dans la vallée inférieure de la Dévol, et à Elbassan. En prenant sur cette berge la direction méridionale, on laisse à gauche deux grands villages habités par des pêcheurs ; et à l'extrémité d'une forêt de six milles d'étendue, on arrive à *Starova de Bogradessi*, hameau situé sur un plateau cultivé. Trois milles à l'ouest dans la montagne, on montre les ruines d'une forteresse que les habitants appellent la *Vieille-Stronga*, mais qui est plutôt Héraclée, ville par laquelle passait un chemin de communication aboutissant à Barnunte en Macédoine (1).

Au sortir de Starova de Bogradessi, le sentier se bifurque en se dessinant d'une part au bord du lac, et de l'autre, en serpentant sur le flanc des montagnes. Il faut suivre la première de ces routes pour arriver à Bogradessi, petite ville avec château-fort, qui est le chef-lieu d'un des cantons du sangiac d'Ochrida. D'après sa position elle paraît occuper l'emplacement d'une des stations romaines désignées dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de *tres tabernæ*, que l'auteur place à XXV. M. P., et son commentateur à XXVIII. M. P. de Lychnidus, ou Justinianopolis (2). Son arrondissement comprend dix-huit villages répandus dans la vallée du Génussus, dont la population, jointe à celle

(1) Polyb., *In Fragment.*, lib. VII, p. 1506.
(2) Antonini Augusti Pii itinerarium, p. 329.

de Bogradessi, est évaluée à huit cent quarante familles, ou quatre mille deux cents individus, la plupart mahométans.

Deux milles au sud de Bogradessi, on traverse une rivière torrentueuse venant de l'O., et à deux lieues de là, après avoir prolongé la bordure montueuse du lac, qui se recourbe au S. S. E., on trouve Starova, bourg de deux cent cinquante feux entièrement habité par des Turcs albanais. Le territoire de ce canton, qui aboutit au fleuve Saint-Spiridion, est cultivé par une population de dix-huit mille cinq cents individus, répartis dans cinquante villages disséminés sur les montagnes et dans les vallées de la Dévol. C'est du fond de ces retraites ignorées que sortent les milices arnaoutes, qu'on trouve au service de la plupart des pachas de l'empire ottoman, où plusieurs de ces hommes à demi-sauvages sont parvenus malgré, leur ignorance, à des postes éminents. On citait de mon temps l'exemple encore récent, qui ne sera pas sans doute le dernier dans un pays où une valeur brutale conduit à la plus haute fortune, d'un Turc appelé Souli Starova, qui, deux fois proscrit pour ses brigandages, parvint au poste de Romili-Valicy, et, comme tous les rebelles heureux de la Turquie, mourut puissant et honoré parmi les siens.

Le lac Lychnidus, dont je viens de donner la périphérie, qualifié de vaste par Scymnus (1) est un de ces réservoirs desquels sortent ordinairement les fleuves

(1) Scymnus Chius, v. 429 ; Diodor. Sic., *ad ann.* 3, CV, Olymp.

permanents. Enveloppé d'un bourrelet montueux formé par un contrefort du mont Bôra, et d'une autre part circonscrit par les dépendances des Pyrénées Candaviennes (1), on peut évaluer sa circonférence à vingt-quatre lieues et demie. Dans cette étendue, son grand diamètre, mesuré du nord au midi, est de sept lieues sur quatre et demie de largeur, d'orient en occident. Ses eaux limpides, comme le cristal des fontaines, qui lui méritèrent le nom de *Lychnis*, ou *transparent*, permettent d'apercevoir, par dix et jusqu'à quatorze brasses, son fond sablonneux. Comme au temps de Strabon (2), ses pêcheries sont si abondantes, qu'on y sale une prodigieuse quantité de truites, qui s'exportent dans les marchés de la Romélie et de l'Épire.

Au S. O. du canton de Starova, commence celui de Mégali-Grûca (*le grand défilé*) qui est peut-être le Pylos des itinéraires romains. Son territoire confine au midi avec l'enclave de Malik et le villaïéti de Cadi pacha, qui dépend du sangiac de Bérat. Molécha, qui est son chef-lieu, était compté au nombre des évêchés suffragants de l'exarque autonome de Bulgarie(3), avant l'apostasie de ses habitants, qui prirent simultanément le turban vers l'année 1766. La population, presque toute turque, est maintenant de trois cents familles, ou ou quinze cents ames, qui habitent des villages éloignés et répandus jusque dans le mont Dgîrad.

(1) Georges Acropolite, en parlant de la défection du despote Michel, dit qu'il fut repoussé avec les siens dans les Pyrénées qui séparent la nouvelle de la vieille Épire.

(2) Strab., lib. VII, p. 327.

(3) Oriens Christianus.

C'est à travers le mont Bagora qu'existe la route de communication avec Elbassan, ville éloignée de dix-huit heures de marche d'Ochrida. C'est au moyen d'un itinéraire entre ces deux places, que nous allons rattacher les parties flottantes de la description de l'Illyrie grecque et de l'Illyrie Macédonienne, dont nous venons de parler.

Les Byzantins et quelques historiens des croisades, parlent souvent du Bagora, qui séparait le bassin d'Ochrida du territoire de Dyrrachium. Anne Comnène (1) nous montre Alexis I, vaincu devant Avlone par Robert chef des Normands, passant le fleuve Charzane, réunissant ses troupes dans l'impénétrable forêt de Babagora, et arrivant par Stronga à Achrida, d'où il se réfugie à Devol, ou Deabolis. Ces indications à grands points sont vagues, et il est bon d'entrer dans quelques détails, pour répandre des lumières propres à faire connaître cette contrée.

Au sortir de Stronga on suit pendant une heure les débris d'une chaussée pavée qui a dû faire partie de la voie Egnatienne. En tournant de là au S. O., on entre dans un défilé creusé par les eaux d'un torrent, qui se décharge dans le lac Lychnidus. Au bout d'une heure, en remontant son cours, on tourne à l'O. pour franchir un col étroit, qui aboutit à un bassin marécageux. On traverse cette flaque d'eau sur une chaussée pavée de douze pieds de largeur, qui aboutit à un autre défilé. Avant d'y entrer on laisse à droite sur le penchant d'une colline, un village Arnaoute, ayant en regard

(1) Anne Comnène, p. 122, 126, 135.

une vieille forteresse, dont on est séparé par une rivière qui forme un marais.

A cette distance on est à quatre lieues d'Ochrida, et on pénètre dans une gorge servant de lit à une rivière dont le cours se dirige à l'O. C'est probablement une des sources mères du Scomius, fleuve de l'Illyrie grecque, mentionné par les anciens. On suit ses berges et on le traverse pendant trois heures de marche, sans avoir aucunes habitations en vue. La voie presque impraticable s'élargit à cette distance, et on plonge sur la vallée du Scomius que les Schypetars appellent Bregoui-Scome. Bientôt après on trouve des champs cultivés, on aperçoit des villages épars sur les coteaux, et on arrive au fleuve qui coule du midi au nord. On prolonge sa rive droite jusqu'à un pont en pierre d'une seule arche sur lequel on le passe pour arriver au village de Cucuse, situé en montagne. On prend, afin d'y monter, une chaussée de quatre pieds de largeur, qui a trois quarts de lieue de développement pour atteindre à ce repaire escarpé, qui est habité par des Schypetars toxides; on est à huit lieues d'Ochrida et à dix d'Elbassan.

Des hauteurs de Cucuse, on découvre à une lieue de distance le bourg de Dgirad, qui donne son nom à un des cantons de la moyenne Albanie. Dans la partie opposée du vallon, on distingue quelques hameaux épars, au milieu des montagnes et dans les forêts, qui s'élèvent jusqu'à la région des neiges, dont l'éclat a fait donner le nom d'*Albi* et *Albani montes* à cette contrée d'éternelle barbarie. La chaîne qui borde la rive droite du Scomius est la plus élevée, car quelques uns de ses pics dominent la zône des glaces : il est pro-

bable que cette charpente escarpée se rattache au mont Orbelus près de Prisrendi et à la chaîne du Bôra que nous avons signalée.

En descendant de Cucuse, on quitte, à trois heures de distance, la direction de la vallée qui court du S. au N. O., pour entrer dans les montagnes de gauche, en marchant à l'ouest. On gravit un contrefort qui s'avance vers le Scomius, dont la direction se recourbe à l'occident, en enveloppant une vaste vallée. On marche de là pendant trois heures jusqu'à un vallon latéral, qui se deploie du S. E. au N. O., dans le bassin du Scomius. On descend ensuite par un sentier scabreux au bord du fleuve, qu'on passe sur un pont en pierre de trois arches, et on marche sur sa rive droite, jusqu'à un khan fortifié. Le visir de Berat entretient garnison dans ce caravanserail, qui est établi à la frontière de son département. On aperçoit trois villages situés sur la rive gauche du fleuve.

Au-delà du khan, on traverse un torrent; et on entre sur une route large de dix-huit pieds, qui est taillée dans le rocher, perpendiculairement au fleuve, pendant l'espace d'une demi-lieue; la gorge s'ouvre à cette distance en face d'une plaine riche et cultivée. On s'éloigne du Scomius, qui décrit une courbe au midi, et dans une heure de marche, on entre à Elbassan, ville qu'on a fait connaître dans la description de l'Illyrie grecque (1).

En revenant au bord du lac Lychnidus, dont nous nous sommes éloignés pour décrire une route impor-

(1) *V.* T. I, liv. III, c. 8 et 9 de ce voyage.

tante, nous reprenons le cours de notre topographie. A l'O. de Bogradessi, se trouve en seconde ligne le villaïéti de Micri-Grûca (*petit défilé*), qui confine avec le mont Dgîrad, Stronga et Elbassan. Sa population, comprise dans quatorze villages principaux, car il y en a plusieurs dans les montagnes qui forment des tribus libres, est portée à trois cent cinquante familles, ou dix-sept cent cinquante individus. Cette contrée de l'Albanie Guègue, comme celle des montagnes, abonde en pâturages. On nourrit dans ses prairies des chevaux vigoureux, qui sont la monture ordinaire de la cavalerie légère albanaise, et des bœufs d'une très-belle espèce. On en tire pour le commerce extérieur qui aboutit à Durazzo, des fromages, du miel, de la cire, des peaux de lièvres, de blaireaux, et des laines, qui s'exportent particulièrement à Ancône, aux approches de la foire de Sinigaglia. Telles sont les parties occidentales du sangiac d'Ochrida, où le voyageur chercherait probablement en vain des traces d'antiquité, car les Grecs et les Romains ne furent jamais que de passage, ou campés, sur cette terre inhospitalière et barbare.

Le Drin, qui sort au septentrion du lac Lychnidus, entre dans une vallée connue, dès la plus haute antiquité, sous le nom de Dardanie (1), et maintenant appelée pays des Dibrans, voisins des Scodrians, qui sont probablement la postérité des Scordisques, issus des Galates (2). On croit que la dénomination de Dibre

(1) Dardania. Oros. Ptolem. Mysia dicitur a Wolfg. *Vid.* Ortel. Cedren. p. 745.

(2) Tit.-Liv., lib. XL, c. 57, 58.

vient de l'esclavon *dobro*, *bon*, qui lui a été donnée à cause de la fertilité de son territoire. Sous ce rapport la même abondance y règne de nos jours; et cette contrée, ainsi que le dit Barletius, historien de Scanderbeg, qui y avait voyagé, est encore divisée en haute et basse Dibre (1) appelées par les Schypetars *Dibre Sipre* (ou Dibre supérieure), et *Dibre Post* (ou Dibre inférieure). Après avoir coulé pendant cinq lieues à travers le canton de Stronga, le Drin entre dans celui de la haute Dibre, en formant par sa rive gauche la frontière orientale du canton de Mathis, ou Madias, qui est en grande partie habité par les chrétiens latins appelés Mardaïtes, ou Mirdites, que je ferai connaître en parlant des Schypetars en général (2).

A sept lieues de Stronga, le Drin, augmenté d'une quantité considérable de rivières, de sources, et de torrents, arrive, en parcourant la vallée de Modrissa,

---

(1) Duas namque Dibras regio habet illa, sicut natura, ita etiam hominum distinctione sejunctas: et alteram vero inferiorem, alteram superiorem, Epiri accolæ vocant. Inferior plana fere tota est, frugiferis circumdata campis, et rerum omnium fertilibus. Albani et Epirotæ incolunt loca aspera. Superior Dibra montuosa, ferax tamen. — Barlet., *In Vitâ Scanderb.* lib. I, p. 17; Argentorat. 1537.

(2) Au sud-ouest de ce canton, se range celui de Gôra, qui embrasse les montagnes de Gozagni, chaîne dont les pentes accompagnent la rive gauche du fleuve Mathis, jusqu'à son confluent avec l'Orochée, qui coule au-dessous d'Orocher, capitale des Mirdites, éloignée de cinq lieues de Croie. La population de ce villaïéti, qui reste à décrire, comprend quinze chefs-lieux, sur lesquels on n'a pas de données, parce que leurs habitants belliqueux ne paient ni tributs, ni cens, et ne dépendent que de Dieu et des lois qu'ils se sont données.

au-dessous de la haute Dibre, ville habitée par deux mille familles de Schypetars guerriers et marchands. Le canton, qui ressort du tribunal de son cadi, comprend cinquante-sept villages renfermant, avec la population de la ville, vingt-un mille quatre cents individus, parmi lesquels on compte trois mille hommes capables de porter les armes à l'extérieur, et environ huit mille combattants pour les foyers; car dans cette contrée, les hommes et les femmes deviennent autant de soldats, quand leur indépendance est menacée.

Huit lieues au nord de la haute Dibre, est située la ville de la basse Dibre, dont la population est de sept cents familles. Celle de son canton, répartie dans quarante-trois villages, est évaluée à dix-sept cent quarante, ce qui fait en tout douze mille deux cents individus chrétiens du rit catholique et mahométans. Le pays, comme le dit Barletius, est plat, rempli d'excellents pâturages, abondant en chevaux, en bestiaux, grains et fruits de toute espèce.

Chaque canton des Albanies a sa direction particulière vers laquelle il porte ses migrations. Les uns envoient l'exubérance de leur population guerrière vers le Danube; d'autres, du côté de Constantinople et dans l'Asie mineure. Les Dulcignotes passent dans les régences de Tripoli et de Tunis; les Dibrans, plus féroces, forment la soldatesque d'Alger; et c'est vers cette contrée barbare de l'Afrique qu'ils s'acheminent au sortir de l'enfance (1). Aussi il n'est pas rare de rencontrer dans cette partie de l'Europe que je dé-

(1) L'avant dernier dey d'Alger, qui a si courageusement résisté à l'amiral Exmouth, était un aventurier de la basse Dibre.

cris, des hommes parlant la langue franque, vêtus à la barbaresque, qui connaissent les principaux ports de la Méditerranée, et de trouver un accès plus facile auprès d'eux que dans la partie montueuse de la Dardanie. C'est à l'extrémité septentrionale du territoire de la basse Dibre que finit le sangiac d'Ochrida et le gouvernement du Romili-Valicy.

Pour terminer le trait descriptif de la Dardanie, je dois faire mention du canton de Plécha, relevant du sangiac de Scodra, qui renferme soixante villages habités par quinze cents familles mahométanes ou chrétiennes du rit latin. Son territoire, qui couvre les deux rives du Drin, confine au N. O. avec l'évêché d'Alessio, ou Leschi; à l'occident avec l'enclave des Mirdites autonomes, et au N. E. avec le pays des Colasciniens, brigands disséminés par hordes, dans la chaîne des monts Ibaliens, où ils sont subordonnés à des *cnèz*, ou *comtes*.

A l'orient de cette région peu connue, se placent les sangiacs de Prirsend et de Calcanderen (1), qui sont séparés du gouvernement de Bosnie par le *Lacoula*, ou Arnaoutlik, pays sauvage, dont les habitants, parlant le schype, adonnés au brigandage, descendent par bandes jusques dans les plaines de Cossovo, pour attaquer les caravanes.

Au midi de Calcanderen, sangiac qui ne compte que cent dix villages habités par cinq mille familles presque toutes mahométanes, on trouve Costèvar, canton suffragant, qui lui est égal en population; et enfin Critchovo, place éloignée de treize lieues de Mo-

(1) Montagnes des porteurs de boucliers, ou Tavasbars.

nastir, d'Ocrida et de Calcanderen. Cette ville est le chef-lieu d'un sangiac à deux queues, duquel relèvent cent villages renfermant vingt-sept mille cinq cents habitants parlant le slave, qui sont presque tous mahométans. Son territoire, dans une étendue qui m'est inconnue, confine au midi avec celui de Resné, ou Resnia, dernier villaïéti de la satrapie d'Ochrida.

Le vallon à l'origine duquel commence le canton de Resné (1), s'ouvre circulairement au penchant méridional du mont Bôra, qui enveloppe, par une contrepente elliptique partant de son centre, le rivage oriental du lac Lychnidus. Pour pénétrer dans cet étage, qui fut peut-être le séjour des Penestes, en partant d'une ligne moyenne entre Justinianopolis et Ochrida, quatre lieues à l'orient au-delà des montagnes, on trouve Prespa, ville de six cents familles mahométanes et chrétiennes, de race bulgare. Il est souvent fait mention de cette place dans les derniers temps du Bas-Empire. Les historiens de cette époque la représentent comme étant la capitale de Samuel, roi des Bulgares. Ils nous révèlent comment ce barbare, après s'être emparé du Péloponèse, de la Hellade et de la Thessalie, transporta à Prespa les reliques de saint Achille, évêque de Larisse (2). On voit ensuite comment les Allemands et les Français pillèrent cette ville, en détruisant, sans respect pour les choses sacrées, l'église dédiée à saint Achille, que les Scytho-Slaves y avaient fait construire (3). Prespa, Pélagonie, Sosque, Molysque et

(1) Six heures de Monastir ou Bitolia.

(2) Gott. Stritt. Bulgaric. c. XI, §. 143. ad ann. 978.

(3) Zonar., t. II, p. 228; Gott. Stritt. Bulgaric. c. XIV, §. 199. ad ann. 1073.

Belgrade, acropole située sur la Polina, devinrent plus tard des barrières possédées par les Normands (1). Dans la vallée qui se prolonge au midi, on compte vingt-six villages entremêlés de groupes d'arbres, environnés de champs, de prairies et de vignobles, qui fournissent aux besoins de sept à huit mille paysans robustes et dignes d'être heureux. Les deux sexes, également favorisés par la nature, ont quelque chose des peuples du nord dans la physionomie, dans la carnation colorée, et la chevelure, qui est généralement de couleur châtain, et quelquefois blonde.

Huit milles au sud de Resné, en prolongeant le cours de la rivière qui descend du mont Bôra, on arrive à Prespa (2), archevêché et chef-lieu de canton. La ville, située à peu de distance d'un lac de deux lieues de longueur sur quatre milles de diamètre, renferme trois cents familles chrétiennes et cent environ qui professent la religion mahométane. Au milieu du lac, on remarque quatre îlots et une île qui s'élève en forme de cône couronnée par une église et un monastère dédiés aux archanges, chefs de la milice céleste, qui remplace un château bâti dans cet endroit par Radomer, prince de Servie (3).

(1) Hist. de CP. liv. V, p. 140.

(2) Ce prélat prend les titres de métropolitain d'Achrida et de Prespa, et celui qui vit actuellement est un nommé Callinique. Ὁ πανιερώτατος καὶ θεοπρόβλητος ἅγιος Ἀχρίδων καὶ Πρεσπῶν κύριος Καλλίνικος. La suscription des lettres patriarchales qu'on lui écrit porte encore : *A l'archevêque de Justiniana, très-bienheureux archevêque de la première Justinienne, d'Achrida et de toute la Bulgarie, le très cher frère en Dieu de notre médiocrité.*

V. Codin. p. 419.

(3) Gott. Stritt. Bulgar., c. XII, §. 168.

A deux cents toises, au midi du lac de Prespa, on en trouve un second appelé Drénovo, dont le grand diamètre est de trois milles sur un et demi de rayon. Ses eaux, qui émanent sans doute du lac supérieur par un canal souterrain, s'épanchent par une rivière de dix milles environ d'étendue, dans la Devol, ou Genussus (1), avec lequel elles confluent avant l'entrée de ce fleuve dans la vallée de Gheortcha. Comme les affluents augmentent considérablement la quantité des eaux dans la saison des pluies, les lacs que je viens de nommer ne forment à cette époque qu'une masse commune, et ce n'est qu'au mois d'avril qu'ils se divisent en deux bassins séparés. Les paysans, peu habiles à observer, croient que celui de Prespa absorbe ses eaux, qui reparaissent à la source de Saint-Naum, d'où elles se déchargent dans le lac Lychnidus, cherchant fort loin l'explication d'un phénomène naturel qui se passe sous leurs yeux.

On compte, dans la vallée de Prespa, quarante-six villages bulgares, habités par deux mille trois cents familles, ou onze mille cinq cents individus.

Drénovo, bourgade de trois cent vingt-quatre feux, a dans sa dépendance, autour du lac et sur les bords de la rivière qui en sort, huit villages renfermant, d'après le dénombrement des papas, seize cent vingt individus. Ces paysans, ainsi que les riverains du lac de Prespa, indépendamment des produits de l'agriculture

---

(1) Cette rivière est surnommée par les écrivains des croisades *Dæmonis flumen* et *flumen Diaboli*.

Fulcher. Carnot. gest. peregrin. in Gest. Dei per Franc. p. 386, 562.

et de leurs troupeaux, retirent des bénéfices considérables de la pêche, sur-tout par la salaison d'une grande quantité de carpes et d'anguilles, qu'on exporte dans les marchés de la Romélie et de l'Albanie.

C'est à la Devol, dont la rivière de Resné, qui descend du mont Bôra, est une des sources, que je termine la description de la partie septentrionale de l'Illyrie Macédonienne, qui complète, avec ce que j'ai dit dans ce voyage(1), la topographie du royaume de Macédoine. Telles sont de nos jours les contrées situées en dehors de la Grèce, qui furent très-peu connues des anciens, avant que les Romains, sous la conduite du proconsul Curion, subjuguassent les Dardaniens et étendissent leurs conquêtes jusqu'aux rives du Danube (2).

CHAPITRE VII.

Départ de Castoria. — Note sur les Bardariotes. — Route sur la rive gauche de l'Haliacmon. — Arrivée à Chatista; origine de cette ville, sa description. — Ruines de Galadré, dans le mont Bermius. — Itinéraire par distances de Chatista à Cojani. — Cours de l'Haliacmon, villes et villages situés sur ses bords. — Route entre Cojani et Larisse. — Autre route par Verria jusqu'à l'Axius, ou Vardar. — Retour à Gréveno.

Après avoir mis en ordre mes notes, et voyant qu'il

---

(1) T. I, l. III, c. 6, 7, 8 et 9 de ce voyage.

(2) L'an de Rome 682. En décrivant la Bosnie, nous rattacherons ces positions à celles de Pristina et aux sources de l'Axius ou Vardar.

n'était pas possible de faire d'autres excursions aux environs de Castoria, je songeai à quitter cette ville. Le temps de la faveur était passé; et comme je n'avais pas de présents à donner à l'aïan, je m'estimai heureux d'obtenir des chevaux de poste, et de pouvoir diriger ma route vers Chatista.

Je venais de faire des conquêtes géographiques en explorant un pays nouveau pour la science, et en retrouvant au milieu de la poussière de quelques villes anciennes, les Guèbres Bardariotes, qui sont établis dans la Macédoine depuis le huitième siècle de notre ère (1), et je m'éloignai en méditant d'autres découvertes

(1) L'établissement des Bardariotes sur l'Axius, qui de leur nom est maintenant appelé Bardar, ou Vardar, paraît dater du règne de l'empereur Théophile (829 — 842). Quatorze mille Perses, selon Léon le grammairien (ad calcem Theophanis, p. 450. A. Περσῶν χιλιάδων ιδʹ), ou trente mille, selon Zonare (II, 151, B.), avaient quitté leurs pays pour échapper aux mahométans. Ces hommes, qui avaient les vices des fanatiques et des troupes mercenaires, ayant été reçus dans l'empire grec, voulurent se révolter contre le souverain dans l'armée duquel ils servaient, et placer sur le trône de Constantinople leur chef Théophobe, descendant des Sassanides, qui était chrétien et élevé dans le palais de Byzance. Théophobe déconcerta leurs projets en se réfugiant dans le camp de l'empereur; et celui-ci accorda une amnistie aux rebelles; mais il dispersa leur armée trop nombreuse pour la tranquillité de l'état : Οὓς διένειμεν ἐν τοῖς θέμασι κατασκηνώσας, dit Léon le grammairien (loc. citat.), καὶ εἰς τοῦρμας ἀποκαταστήσας, οἱ (peut-être faut-il lire αἵ) μέχρι τοῦ νῦν λέγονται Περσῶν. Le père Goar traduit : *Quibus per turmas divisis in diversis regionibus assignavit habitationes, qui usque hodie Persarum turmæ appellantur.* Le même auteur, dans ses Notes sur Codin (De Off. Aulæ Constantinopolitanæ, édit. Paris 1648, fol., p. 75, c. Βαρδαριῶται), dit que les Vardariotes étaient

vertes. Plein d'espérances, je revins jusqu'au pont de Smighi, d'où je marchai pendant quatre lieues en suivant la base verdoyante du mont Bermius, jusqu'au bourg de Bogotzico, où nous nous refugiâmes aux approches d'un orage qui commençait à éclater. J'appris des habitants, qui sont d'origine bardariote, mais restés chrétiens, que de père en fils tous sont maçons, exerçant leur métier à Constantinople et dans les principales villes de l'empire, où il sont parfois appelés en vertu d'ordres supérieurs, comme les souterrazzis de la Londgiaria. Plusieurs d'entre eux, à cause de leurs voyages, parlaient différentes langues, et mon hôtesse, femme d'un *mastoras*, (*maçon*), me fit la conversation en français, qu'elle avait appris dans une maison de Pera-lez-Constantinople, où elle avait été bonne d'enfants avant d'être l'épouse d'un Macédonien.

Persans d'origine : *Persarum antiquum genus a Theophilo imperatore circa Bardarium Macedoniæ fluvium*, Ἄξιον *prius dictum, ex Zonara translatum a fluvio nomen accepit.* Zonare donne ensuite d'autres détails (II. 151. B.) : Καὶ οἱ Πέρσαι δὲ συγγνώμης πάντες ἠξιῶντο, καὶ οὐδέν τι αὐτοῖς ἐπενήνεκτο ἕτερον, ἢ οὐχ ὁμοῦ πάντες εἶναι εἰάθησαν, ἀλλ' ἐς μυριάδας συναγόμενοι τρεῖς διῃρέθησαν, καὶ διεσπάρησαν, καὶ ἑκάστῳ θέματι χιλιάδες δύο ἀπενεμήθησαν, ὥστε τοῖς τῶν θεμάτων στρατηγοῖς καὶ ὑποκεῖσθαι καὶ πείθεσθαι. *Le pardon fut accordé à tous les Perses*, et on ne leur infligea d'autre peine que de *ne former plus un corps. Comme ils étaient trente mille, ils furent divisés par deux mille, et repartis dans les provinces, avec ordre d'être soumis et d'obéir aux préteurs.*

On serait, d'après cela, embarrassé d'expliquer comment ces trente mille Guèbres, qui avaient pour évêque le prélat de Poliana (aujourd'hui Cogliana, ville ruinée voisine de Cara-Verria), suffragant de Thessalonique (Oriens Christianus), parlaient le

Il fallut quitter Bogotzico avant la fin de la pluie, et nous traversâmes des vignobles qui s'étendent jusqu'à un carrefour éloigné d'une demi-lieue. Je vis là une grande croix plantée à l'intersection du chemin que nous suivions, avec un autre sentier qui traverse la montagne à l'est, où il aboutit à deux villages dont j'ignore les noms. Nous entrâmes ensuite dans une autre sinuosité formée par le retrait des montagnes qui envoient plusieurs ruisseaux au fleuve, et au milieu de ce demi-cercle, nous arrivâmes à une chapelle dédiée à saint Michel, devant laquelle il y avait un tronc dans lequel nous déposâmes notre offrande. Les Turcs et nos guides m'assurèrent que jamais personne n'attentait à ce trésor des aumônes, et que les Schypetars mahométans les plus avides le respectaient; chose qui prouve que l'empire de la religion est plus puissant

---

turc tartare, puisque j'ai vu des fragments des évangiles traduits dans cette langue pour leur usage, lorsqu'ils étaient chrétiens? Mais cela s'explique : la langue des Sassanides, dont ils descendaient, était le pehlvi, je le sais; mais Codin (p. 56) dit que les Bardariotes adressaient leur félicitations à l'empereur en langue turque ou bien en persan; et il rapporte que, dans une fête, μετὰ γοῦν τὸ πάντας τοῦ παλατίου πολυχρονίσαι κατὰ τὴν τάξιν αὐτῶν, μέχρι καὶ τῶν Βαρδαριωτῶν, κατὰ τὸν πάτριον καὶ τούτων φονὴν (*leg.* φωνὴν) εἰσέρχονται καὶ οἱ ψάλται. Ne pourrait-on pas dire plus raisonnablement encore que ces *trente mille guerricrs* provenaient des tribus turcomanes, qui, tout en adoptant le culte du feu et la religion des Perses, pouvaient cependant avoir conservé leur langue, car les mots Πέρσαι, Περσιςὶ, Ἀραβιςὶ, Τουρκιςὶ sont synonymes pour les Byzantins, qui ont écrit sans critique ni discernement.

parmi les barbares que chez les nations civilisées, où le sanctuaire même n'est pas toujours à l'abri de la cupidité sacrilège. Le terrain entrecoupé de torrents d'un fond rouge, que nous parcourions, était alors couvert de moissons, et à une lieue et demie de Bogotzico, après avoir franchi plusieurs croupes du mont Bermius, nous atteignîmes la rivière de Sadovo, dont les sources existent deux lieues et demie à l'orient dans la région culminante de la montagne.

Des bords de cette rivière, sur laquelle il y a deux moulins, nous fîmes une demi-lieue pour arriver au-dessous de Drènovo, village de quarante familles chrétiennes, dont les demeures sont situées auprès de plusieurs sources d'eaux vives qui s'épanchent par deux ruisseaux distincts dans le fleuve Haliacmon. Une demi-lieue plus loin, nous vîmes Pelica, d'où descend un ruisseau qui se rend au fleuve. Au-delà du contrefort qui encaisse sa rive gauche, s'ouvre à l'E. N. E., dans les flancs du mont Sinazygos (dénomination que prend ici le Bermius), une gorge de trois lieues et demie de profondeur, qui s'élève jusques dans la région des sommets, desquels coule un autre ruisseau tributaire de l'Haliacmon. A sa droite, on remarque le village de Sadovo, et un tchiftlik situé au bord d'un torrent qui descend du mont Mouritchi. Nous guéâmes par le travers de ces deux villages le cours réuni des rivières, et un mille au-delà nous laissâmes à gauche Sélitza, bourg de trois cents familles grecques réunies, à titre de tchiftlik, aux domaines du visir Ali pacha de Janina.

Au-dessous de Sélitza, nous passâmes à gué la Vilaine, rivière du mont Mouritchi, que nous suivîmes

par sa rive gauche durant une lieue et demie, jusqu'à sa décharge dans l'Haliacmon. A une lieue de ce confluent, après avoir parcouru un terrain saccadé, on traverse un ruisseau qui vient du mont Bourenos; et après une montée rapide d'une demi-heure, on arrive à Chatista. Mon étonnement fut grand, en traversant le bazar orné de belles boutiques, de trouver des maisons bien bâties, de jouir du spectacle d'une ville entièrement grecque, ayant un air d'aisance et de propreté qu'on ne trouve nulle autre part dans la Turquie. Je ne fus pas moins enchanté de l'accueil obligeant que me firent les archontes, parmi lesquels je trouvai un de mes compatriotes, M. Reynaud, homme rempli d'amabilité, qui s'était établi dans le pays sans perdre de vue sa patrie. On m'assigna le logement dans la maison de ville, pied-à-terre ordinaire des envoyés de la Porte Ottomane qui parcourent la Macédoine, et ce fut de là que je poursuivis tranquillement le cours de mes observations.

Chatista (Σιάτιϛα), que dom Vaissette (1), dans sa géographie, appelle Sisanü, le père Lequien (2), Sisanium, et l'auteur moderne de la nomenclature des éparchies grecques, Sizanion, fut fondée vers le douzième siècle, par des bergers valaques. Attirés et retenus ensuite par l'étendue et la bonté des parcours du mont Bermius, la colonie primitive donna à son établisse-

---

(1) Géograph., t. II, édit. in-12.

(2) Il ne fait mention que d'un seul de ses évêques. ....Episcopus Sisanii, anno 1576. — Turc. græc. lib. VII, p. 507. Provinc. Dardan. Diœces. Serv. 1. Or. Christ.

ment le nom de *Buono*, *Bon*, à cause de la qualité des eaux d'une fontaine près de laquelle elle planta ses tentes. Les habitants qui racontent cette histoire, disent que la population ayant augmenté, on fonda la ville basse, qui fut appelée *Gérania*, ou *la Bleue*, et que le nom de *Chatir-Tente* resta à la partie haute située près de *la source bonne*. Mais ces noms ne furent pas, à ce qu'il paraît, adoptés par les métropoles valaques, qui lui donnèrent celui de Tiritza, à cause de ses fromages, et dans la suite on fit, de *Chatir* et de *Tiritza*, la dénomination de Chatista, qu'elle porte maintenant dans la Macédoine. Ce fut sur ces particularités que roulèrent mes entretiens avec les archontes, qui se glorifiaient de posséder dans leur ville une métropole erigée depuis l'extinction de l'exarchat d'Ochrida, et d'avoir un archevêque recommandable par ses vertus, auquel ils donnaient le surnom de *Spanos*, ou *imberbe*, parce que la nature l'avait privé de ce signe de virilité. Mais personne ne put me dire ce qu'était devenue la population valaque de Chatista, ni comment elle avait été remplacée par des Grecs; on se regarda quand je fis cette question.

Chatista, bâtie dans la moyenne région du mont Bermius, au penchant d'un ressaut entouré de quatre mamelons sur lesquels s'élèvent des églises environnées d'arbres, et divisée comme dans son origine, renferme sept cents maisons et quelques centaines de cabanes aux extrémités. La partie haute s'étage au penchant méridional de la montagne; et la partie basse, qui a retenu le nom de *Gérania*, est bâtie au pourtour d'un entonnoir demi-circulaire, dans lequel coulent les eaux de *la bonne fontaine*: ainsi ce qui exista primitive-

ment se retrouve encore à-peu-près dans les noms, et le temps n'a fait ici que perfectionner au lieu de détruire. Les habitants prétendent que l'évêché de Selitzas, qu'ils appellent Sizanion, fut transféré dans le seizième siècle à Chatista. Le métropolitain devint à cette époque leur seul chef; mais son autorité ne s'étend plus guères qu'au spirituel sur les habitants divisés en quinze éphimeries desservies par autant de prêtres qui achètent leur charge à vie. Quant au temporel, les affaires d'administration, telles que le paiement du caratch et des redevances, s'acquittent à Sarigiol; et par une combinaison qui n'est pas sans exemple, le contentieux ressort au tribunal d'Alassona, ville distante de dix-huit lieues. Il résulte de cet éloignement heureux pour les chrétiens, qui ne peuvent jamais trop désirer d'être séparés du contact des Turcs, qu'ils portent la plupart de leur causes au tribunal paternel de leur archevêque; et ce prélat, par ses vertus conciliatrices, maintenait une union toute particulière entre les chrétiens. La plupart de ses ouailles étaient, à la vérité, des marchands qui, ayant fréquenté Vienne, Leipsick et l'Allemagne, semblent avoir pris quelque chose de la franchise germanique, et perdu ce que l'esprit grec a d'astucieux. Aussi Chatista était le séjour de la paix; son école, une souce pure de morale, et cette excellente peuplade, un exemple d'union qu'on peut proposer aux chrétiens de l'Orient.

Le vêtement des hommes est la cape pour les pauvres; et l'habit à la longue, avec un énorme calpac, est la livrée des riches. Quant aux femmes, je ne saurais dire où elles ont pris des modèles pour se défigurer sous le travestissement qu'elles portent. Si l'étranger

est frappé de l'extravagance des dolmans à queue d'hirondelle, des cheveux épars et du petit bonnet de galérien avec lesquels les dames de Péra se croient les plus avenantes du monde ; pour se faire une idée des modes, il faut voir les Macédoniennes de Chatista couvertes d'une housse de velours galonnée et brodée avec de petits morceaux d'étoffe représentant divers objets. Parfois un pont chinois forme le dos entier d'une de ces robes, ou bien ce sont des cyprès, des kiosques, et toujours quelques objets d'une grande dimension, de manière qu'un arbre et quelques maisons habillent convenablement une dame; et nos paravents seraient pour elles une belle parure. A l'exemple des Juives, elles cachent leurs cheveux avec un bandeau de mousseline surmonté de la mitre bardariote (1), à laquelle est attaché un bonnet rouge en forme de rescille garni de sequins et de colifichets, qui tombe au-dessous des reins. Dans cet équipage bizarre, il n'est pas douteux qu'elles ne se trouvent très-élégantes, puisqu'elles disputent entre elles à qui aura le plus long bonnet, et j'en ai vu qui leur descendaient jusqu'aux talons. Comme dans tout l'Orient, une femme grecque ne se croirait pas parée sans le rouge et le blanc dont elles se recrépissent le cou et la figure, en y mêlant un cirage qui fait qu'on peut se mirer dans l'éclat de leurs charmes. On sème à travers tant d'appas, comme sur un autre empyrée, en guise de mouches, des étoiles faites de follicules d'or; et il n'est pas de grande dame qui n'ait parmi ses ustensiles de toilette, à côté des pots

---

(1) La coiffure bardariote, appelée Ἀγγουρωτὸν, était pareille a celle des Perses. — *Voy.* Codin de off. aul. CP. c. V, n. 53.

de céruse et de carmin, un livret d'or pour s'enluminer la figure.

On vante dans toute la Macédoine les pâtisseries, et surtout les *pites*, espèce de gâteaux feuilletés, de Chatista, dont on fait des envois jusque dans l'Épire. Ses vins sont également renommés, et ce sont, à mon avis, les meilleurs de la Macédoine.

La chaîne supérieure de montagnes, éloignée de trois quarts de lieue E. S. E. de Chatista, est appelée Gerbéna. Ses vallées, qui abondent en pâturages, sont remplies de cerfs, de chevreuils, de gibier de plusieurs espèces, et de bartavelles d'un fumet exquis. Au-delà de cette première ligne, se déploie celle du mont Bourenos, au revers duquel à une lieue et demie de distance, on trouve les ruines d'une ville hellénique, que je crois être la Galadrée de Tzetzès (1), qu'il place dans la Macédoine, et qui, je pense, n'a été vue d'aucun voyageur. Je partis de cette ruine pour mesurer les rapports de distances entre Vendgia et Galéos, village qui servit à reconnaître ma position.

Je venais de ressaisir un fil indicateur qui m'apprenait que je me trouvais dans la véritable Piérie (2), partie centrale de la Macédoine, puisque Lycophron donne l'épithète de *lion de Galadrée* à Alexandre-le-Grand (3). Quoique ma curiosité ne trouvât aucun

---

(1) Chaladra. Tzetzès.

(2) Γαλάδραι πόλις Μακεδονίας ἐν Πιερίᾳ. STEPH. BYZ.

Χαλάδρα..... ἀφ' ἧς ὅλην τὴν Μακεδονίαν φησίν. Chaladra, ville capitale de Macédoine. TZETZES, *apud Lycophron.*, v. 1444.

(3) Χαραδραῖος λέων, lion de Charadrée. *Id.* v. 1441, et Polyb. lib. III. Galadraïcum, Γαλαδραϊκόν.

aliment dans ces ruines, je fus ravi d'une découverte à laquelle j'étais loin de m'attendre, car je marchais au hasard. Les paysans, de leur côté, me dessillèrent les yeux, en m'apportant des monnaies d'Alexandre, de Philippe, de Démétrius, qui me prouvèrent que je foulais une terre consacrée par les arts. Mais je ne pus lui donner qu'un coup-d'œil, et j'estimai à vue de pays, qu'entre Galéos et Vendgia, villages de cent familles turques, il y a trois heures de chemin a l'orient de Chatista, et quatre et demie jusqu'à Caraïani, ville voisine de Poliana, aujourd'hui Cogliana, ancien évêché des Bardariotes, suffragant de Salonique, dont on ne trouve plus que les ruines.

Cette première excursion ayant relevé mon courage, je résolus de tenter d'autres explorations, et je parvins à connaître les routes qui aboutissent au Vardar, et à Larisse dans la Thessalie, voies qui servent à faciliter l'intelligence de Tite-Live, et à expliquer, quand je décrirai la Thessalie, une partie du troisième livre des commentaires de César.

Pour arriver à l'embranchement de cette double voie, on marche, au sortir de Chatista, pendant une lieue au midi, sur le flanc du mont Bourenos, à travers un terrain rocailleux couvert de vignobles, sans avoir aucuns villages en vue. On éprouve des émotions presque à chaque pas qu'on fait sur ce sol classique; quoique dans le désert, je retrouvais des objets marqués par un si grand nombre de souvenirs, que mon imagination même ne pouvait suffire pour comprendre comment tant d'événements mémorables ont pu se succéder sur un aussi petit espace?

A la distance où j'étais arrivé, on entre dans le défilé

de Cojani, qui fut autrefois la route de Pella, sentier dangereux, à l'ouverture duquel on trouve un poste militaire. Ce chemin solitaire, enveloppé de montagnes nues et calcaires, dans lequel on marche pendant deux lieues, est partout d'un accès commode pour les caravanes qui font le commerce entre la Macédoine Cisaxienne et la Thessalie. En débouchant de ses sinuosités, on descend dans la plaine de Sarigiol, vaste campagne dépouillée d'arbres et dépourvue d'eau, qu'on traverse pendant deux lieues, sans apercevoir autre chose que deux villages isolés à de grandes distances. Mais en approchant de Cojani, la scène change, le tableau s'anime et se meuble d'une multitude de hameaux peuplés par des mahométans Coniarides (1), qui vivent dans la simplicité de l'âge d'or, contents de leurs fruits, contents de leurs troupeaux, satisfaits de leurs cabanes, et ne demandent au ciel que ses douces influences et des jours de paix.

Pour faire connaître, avant de passer outre, le versant oriental du mont Bermius, il me suffira de dire qu'à une lieue de l'entrée du défilé dont j'ai parlé, si on remonte au N. N. E., on trouve Bagna, bourg de cent vingt familles chrétiennes, et trois lieues au-dessus le *Brouto* (2). Au-delà de cette rivière, dans la direction un peu rapprochée de l'Orient, à trois lieues de ses bords, on entre à Florina, point auquel viendront se rattacher d'autres itinéraires.

---

(1) Colonies asiatiques transportées dans la Macédoine par Amurath, en 1390. — Stritt. Got. Tartaric. c. XI, §. 117.

(2) Βρουτὸς Pruth, c'est le même nom grécisé, qui aura peut-être été donné par les barbares, à cette rivière de la Macédoine.

Cojani, ville de deux mille cinq cents habitants, n'a rien de remarquable sous le rapport de l'antiquité. A quatre lieues de là, en tournant au S. S. O., on passe à Vanitchès, séjour de deux cents familles bulgares, qui sont la plupart kiradgis ou loueurs de chevaux pour le transport des marchandises; tout près est situé le village de Calliouni, composé de soixante familles chrétiennes, adonnées à la culture du safran, dont on fait des exportations jusqu'en Hongrie. Un mille au-dessous, on traverse l'Haliacmon ou Indgé-Carasou en bac pour gravir le sentier raboteux tracé sur des coteaux escarpés, qui s'étagent jusqu'à Servia, évêché suffragant de Thessalonique (1).

Entre Cojani et Servia la distance est de quatre heures de marche pour prendre le bac sur lequel on traverse l'Haliacmon, et à un quart d'heure de sa rive droite on monte à cette ville. On se trouve alors dans le territoire antique des Bottiéens qui faisait partie de la Pierie (2), car il est probable que ce nom historique fut donné à tort par les Byzantins, aux montagnes voisines d'Ochrida. L'évêché de cette ville comprend dans sa juridiction trente-six bourgs ou villages, dans le nombre desquels on compte Cojani.

(1) Servia aut Serbia. Serviorum civitatis episcopum neminem reperi Damiano antiquiorem qui circa annum 1720 sedebat. Damiano di Servo. Or. Christ. — Urbs hæc non parva ad confinia Bottieæ et Thessaliæ jacet. Gott. Stritt. Servic. c. XII, § 228.

(2) Piérie. Cette dénomination est appliquée à plusieurs contrées de la Grèce. Il y avait, comme on l'a dit, une montagne de ce nom près du lac Lychnidus. *Voy.* Ptolem., lib. III, c. 13; Tit. Liv., lib. XXXIX, l. 26; XLIV, c. 43; Plin., lib. IV, c. 10; Schol., *In Argonaut.*, v. 31, lib. I; Steph. Byz.

A deux lieues de Servia, en continuant à prolonger l'Haliacmon par sa rive droite, on arrive à Velvendos (1), bourg de quatre cents vingt-huit feux, situé à une demi heure de marche du fleuve. Le ciel semble avoir béni cette contrée, qu'il a protégée au milieu de l'anarchie. Il n'est pas rare de trouver assis autour du même foyer vingt et jusqu'à trente individus nés d'un même sang. Pères, mères, fils, petit-fils, arrière-neveux servant le même Dieu, parlant un idiome commun, exerçant des professions paisibles, offrent au voyageur le tableau des mœurs patriarchales, dont le type a disparu de la vieille Europe. Robustes, laborieux, avides d'instruction, les Velveniotes présentent au sein de l'antique Pierie, un spectacle qu'on ne rencontre nulle autre part.

A côté de champs bien cultivés, qui donnent toutes les espèces de grains connus, s'élèvent des vignobles, des oliviers, et une multitude d'arbres à fruit. Le lin et l'huile sont des objets de commerce; et le coton filé par les femmes, ou mis en tissus appelés phlocotis (προσώπια), est exporté jusqu'à Constantinople. Des moulins à eau, situés dans la ville et hors de la ville, ainsi que trois moulins destinés à fabriquer l'huile de lin, font la richesse de plusieurs maisons. Comme l'industrie est mère de toute prospérité, les habitants de Velvendos y ont fondé des écoles, entretenues aux frais de la commune. Là, de jeunes néophytes de la

(1) Βελβενδὸς, ἤ κατ' ἄλλους Βελβαινός, κωμόπολις. Toute cette contrée, si belle, si florissante a été dévastée en 1823 par Abouloubond, pacha de Thessalonique. *Voy.* Hist. de la régénération de la Grèce.

liberté, éternel objet des espérances du peuple grec, apprennent à lire et à écrire, en se servant des caractères inventés par Cadmus. Dans une autre école les adolescents s'instruisent dans la langue d'Homère et de Thucydide, et en 1815 on a osé former une bibliothèque à Velvendos.

Tel est l'état de cette ville qui relève pour le spirituel du pieux évêque de Servia, et pour l'administration publique du canton de Tcherchamba (1), situé à l'E. de l'Haliacmon, d'où il s'étend jusqu'au lac de Sarigiol. Velvendos ignorerait presque l'existence des Turcs sans la présence d'un vaivode, d'un cadi et de deux délégués d'Ali pacha, qui rappellent aux Grecs l'asservissement de leur pays. Tous les dimanches les coniarides turcs du canton de Tcherchamba envoient à Servia trois de leurs *ichthiàri*, ou vieillards, qui, réunis avec autant d'Archontes grecs, annuellement choisis par le peuple, examinent les affaires et entendent les réclamations des habitants du canton. Il est rare que les procès ne se terminent pas entre eux; il est plus rare encore qu'il y ait des discussions orageuses. Après la séance, les magistrats des deux religions se rendent les uns à l'église, les autres à la mosquée; l'Éternel a préservé la Pierie du fléau des scandales religieux.

Deux lieues à l'orient de Velvendos on arrive à la base du mont Pierides; et deux lieues plus loin, en pénétrant dans ses ressauts, on trouve un beau plateau appelé Mavraki, à cause de son aspect noirâtre. Son

(1) Nom turc d'un des jours de la semaine correspondant à notre mercredi.

étendue est de deux lieues quarrées environ, et on n'y rencontre que des bergers simples comme la nature, ou des Klephtes qui y trouvent un asyle assuré contre les poursuites des mahométans.

A l'extrémité orientale de cette plaine, si on traverse un escarpement couvert de sapins et de mélésiers qui forment une forêt d'une lieue quarrée dans tous ses diamètres, on monte à un second plateau couvert d'une verdure fraîche, à l'extrémité duquel on trouve une fontaine ombragée d'un seul arbre, avec des degrés sculptés dans le roc. On serait tenté de croire que cet amphithéâtre serait celui ou se célébraient autrefois des jeux semblables à ceux d'Olympie, mais en les examinant on reconnaît qu'ils servaient d'escalier pour arriver à un souterrain qui était peut-être consacré aux nymphes Libethriades, objets des chants d'Hésiode et du culte de la crédule antiquité. Des gradins conduisent dans l'intérieur de cet antre redouté des pâtres et des paysans, qui le regardent comme le séjour des sorcières (ἐξωτικαί). On craint d'en approcher et de couper même un arbre dans les bois qui l'avoisinent. Chacun fait à ce sujet des récits merveilleux; et quand les femmes des villages voisins voient se former des orages sur le Mavraki, elles crient, Meli-Gala (du lait et du miel), euphonie employée pour conjurer les génies, objet de leur terreur. Des hommes capables d'observer, qui ont pénétré dans la grande caverne du mont Pieria, n'y ont trouvé aucun vestige d'antiquité.

Deux lieues au N. E. de Velvendos on remarque Cataphygion, village de cent quatre-vingt maisons, construites partie en bois et partie en terre, qui dépend au civil d'Alassona, et pour le spirituel de l'é-

vêché de Servia. Le terrain est peu fertile, et les habitants, qui sont tous bucherons ou charpentiers, n'ont guères de commerce qu'avec les Velveniotes.

On place cinq lieues au N. de Velvendos, Drascos, village de soixante familles grecques; et deux lieues au N. de celui-ci, Cocova, bourg de cent cinquante maisons. Une demi-lieue au dessous de ce village, qui relève de Verria, est situé le monastère du Prodromos, ou précurseur, Orphée du christianisme, dont la voix annonça l'arrivée du Messie. Cet édifice fut bâti en 1100 par Denys, saint de nouvelle canonisation dans l'église orthodoxe, qui éleva une chapelle dédiée au prophète Hélie, sur la plus haute coupole du mont Olympe. Le monastère dont nous parlons est situé au milieu d'une forêt d'oléastres, de myrtes, de lauriers et d'alaternes qui bordent l'Haliacmon. Il renferme cent soixante dix cellules, plusieurs salles et une église desservie par cent religieux. On a attaché à sa mense plusieurs metoecies ou succursales, des vignobles et des fermes appelées *Agrous*. Asyle consacré par la philanthropie chrétienne, tout étranger y est reçu gratuitement, soit qu'il marche à pied en demandant le pain de l'aumone, ou qu'il voyage à cheval; l'*archontarikion* réunit le pauvre et le riche, auxquels on fournit des provisions pour continuer leur route.

C'est dans ce couvent qu'on conserve le testament du fondateur, qui renferme, indépendamment des statuts de l'ordre, l'histoire de ses voyages, la liste des Adelphates ou prébendes soumises à des redevances. En vertu de cette charte, les religieux de Prodromos prélèvent sur chaque famille de Velvendos une oque de lin filé, et divers autre tributs qui sont payés

à titre de droit féodal. Il est probable que cet usage remonte au temps de l'invasion des Normands, dans cette partie de la Macédoine, où ils s'établirent au milieu des calamités de l'empire, en s'associant aux Turcs, dont quelques hordes étaient encore chrétiennes (1).

Ce serait vers l'embouchure de ce fleuve, qui porte son cours à l'orient et à l'E. N. E. pour se rendre au golfe Thermaïque, qu'il faudrait déterminer le gisement des ruines de Dium (2), d'où l'on pourrait, en remontant pendant vingt stades ou deux milles et demi du côté du mont Olympe, rechercher le lieu où fut érigée la colonne funéraire surmontée d'une urne, qui renfermait, dit-on, les cendres d'Orphée (3), et le tombeau d'Euripide, dont les mânes reposent dans la

(1) « J'ai entendu raconter à des vieillards, disait à ce sujet « Anne Comnène, que l'état de la capitale était si déplorable, « qu'on n'en vit jamais de pareil. On n'apprenait chaque jour « que des nouvelles désastreuses au sujet des incursions des Turcs « et des Normands, qui attaquaient l'empire à l'orient. Robert, « leur duc, avait des traités d'alliance avec le sultan qui était en « Asie, et Raymond son fils tenait alors ses quartiers d'hiver à « Larisse. » Tels était les Paladins dont on reconnaît encore de nos jours les traces, par celles des institutions qu'ils léguèrent à ces belles et malheureuses contrées.— Ann. Comnen. p. 91, 92, 105, 114, 166, ad Ann. 1082.

(2) Thucyd., lib. IV, 260, 78; Scol. Homer. ad Iliad. B, v. 538. Cette ville était encore florissante au temps d'Antonin le pieux, comme on le voit par une de ses médailles. Polybe en fait mention, Hist. IV, 62, ainsi que Arrien, lib. XLVII; Tit.-Liv., lib. XLIV, 7.

(3) Pausan., lib. IX, c. 30, p. 769. Diodor. Sicul. l. XVII. § 16. Arrian, l. 10, c. XI.

silencieuse Pierie (1). J'ai toujours regretté de n'avoir pu faire ces explorations, que des indications presque positives m'auraient facilitées. J'aurais peut-être exhumé de cette partie ignorée de la Macédoine, le stade, où, comme dans le Péloponèse, les Macédoniens célébraient des jeux olympiques fondés par Archélaüs (2), qui sans doute avaient accumulé dans ce coin du monde, des trophées, des consécrations, des monuments, des statues, et des objets d'autant plus précieux à retrouver, qu'ils sont entièrement inconnus des savants.

Servia peut être considérée comme la limite naturelle de la Macédoine et de la Thessalie, plutôt que le cours de l'Haliacmon, adopté par les anciens pour ligne de séparation entre ces deux provinces. Il faut descendre de là pendant une lieue et demie pour arriver au défilé de Saranta-Poros.

Ce chemin, qui était autrefois très-fréquenté, fut celui par lequel, après avoir franchi les monts Candaviens, traversé l'Élymée, passé le Rhedias, Pompée pénétra dans la Thessalie pour disputer à César les restes de la liberté expirante de Rome. Le Saranta-Poros, qui est probablement le Titarèse, arrose cette gorge dangereuse, en coulant à travers les bois qui voilent le cours de ses eaux écumantes, dans un trajet de deux lieues. Après avoir passé cette rivière, qui se recourbe

---

(1) Δῖον· ἔςι καὶ Μακεδονίας ἔνθα τὸν Ὀλυμπιακὸν ἀγῶνα ἐτέλουν.
STEPH. BYZ.

(2) Χαῖρε μελαμπέπλοις, Εὐριπίδη, ἐν γυάλοισι Πιερίας τὸν ἀεὶ νυκτὸς ἔχων θάλαμον. — Salve Euripides, qui in pullatis Pieriæ vallibus sepultus perpetuam noctem dormis. Antholog. lib. III, c. 25, epigr. 30.

au midi, on descend en plaine et on arrive, dans quatre heures de marche, à Alassona (1), que le cours du Saranta-Poros enveloppe au midi. De là à Tcheritchani, toujours en plaine, on compte trois heures, jusqu'à Tournovo, et trois entre cette ville et Larisse. Cette route est celle des caravanes; mais comme elle est souvent noyée en hiver, elles sont obligées de gravir alors le mont Milonas, et ce détour ralonge le chemin d'une lieue environ pour gagner le pont du Penée, construit en face de Larisse.

De Cojani, d'où j'ai détourné l'attention du lecteur pour jalonner une route historique qui aboutit au fond du bassin de la Thessalie, si on tourne à l'est quelques degrés S., après avoir parcouru une plaine de deux lieues, on trouve Salinaria, village turc de cinquante feux; et une lieue au-delà dans la même direction, deux belles fontaines revêtues en maçonnerie. Les voyageurs s'arrêtent ordinairement à cette halte, avant de monter le coteau boisé de Dédéléri, village mahométan (2) assis sur le penchant d'une colline verdoyante.

C'est à cette limite que commence le canton de Tcherchamba dont nous avons déja parlé. Ses quatre prin-

---

(1) Ὀλοοσσών, ville de la Magnésie, Hom., *Il.* 2, v. 739; Eustath., Strab., lib. XI, p. 440.

Église de Demonico et d'Elassone.

Siméon, au synode de Photius, 867.
Grégoire destitué par le patriarche Josaphat.
Damascenus....
Arsenius, accompagnant le patriarche Jérémie II en Moscovie.
Athanasius...... 1721.

(2) Une lieue de distance de Salinaria.

cipaux villages, situés à cinq lieues de distance du lac de Sarrigiol, sont désignés sous la dénomination commune de Belidès. C'est aux environs de ces hameaux et du lac jaune qu'il faudrait rechercher les ruines de Punteses et de Soscus, châteaux forts construits par Pierre d'Aulps, qui combattait sous les drapeaux de Boemond : toute cette contrée fut autrefois française (1).

Une vallée de quatre lieues d'étendue, couverte de villages peuplés par des Turcs Coniarides, s'étend depuis Dédéléri jusqu'au mont Xéro-Livado, au pied duquel on trouve les restes d'un grand village situé à l'entrée d'un défilé de trois quarts de lieue, couvert de bois et très-étroit, qui aboutit à Verria, ville regardée comme l'ancienne Béroé (2).

La mythologie fait remonter son origine aux époques riches en fictions, qui lui donnent pour fondateurs Phéron, ou, selon d'autres, Béroé, fille de Macédon. Strabon (3) dit qu'elle était située au penchant du mont Bermius; Pline (4) lui assigne le second rang parmi les villes de la Macédoine; et Ptolémée (5) la place dans l'Émathie, distinction qui n'existait plus dès le siècle de Constantin Porphyrogénète, par lequel elle est classée dans le thême de la préfecture macédonienne. C'était encore une place forte en 579, devant laquelle le khan des Abares fut mis en déroute (6).

---

(1) En 1348, les villes et châteaux dépendants de Berrhoé étaient Staridela (Sarrigul), Petra, Sescos, Devra, Strobus et Notia. Gott. Stritt. Servic. c. XI, § 227.

(2) Βέροια, etc. Steph. Byz. Marcian. Perieges, *V.* 629.

(3) Strab., lib. VII, p. 330.

(4) Plin., *Hist.*, lib. IV, c. 10.

(5) Ptolem., lib. III, c. 13.

(6) Gott. Stritt. Avaric. c. IX, §. 8.

Ces titres et son importance ont disparu ; mais le souvenir du passage de l'apôtre vit encore parmi les descendants des chrétiens qui reçurent de saint Paul (1) les premières semences de cette religion divine, seul héritage et dernière consolation des peuples d'une contrée autrefois libre et florissante. La moderne Béroé, que les Grecs nomment Veria (Βέροια), et les Turcs *Caraveria* ou *Carapheria*, chef-lieu d'un métropolitain (2) et d'un cadi, ne possède plus maintenant que deux mille cinq cents habitants. On comptait trois cents villages compris dans sa juridiction, il n'y a pas vingt ans, mais ce nombre a diminué par l'émigration des Grecs qui ont passé dans l'Asie-Mineure. L'extrémité du mont Bermius, sur lequel est située Veria, est le point de partage de deux rivières qui s'épanchent, l'une par le défilé de Xéro-Livado, vers Naousse (ΝΑΟΥΣΗ), et l'autre, par un versant opposé, dans l'Haliacmon (3).

Trois lieues au N. O. de Veria on arrive à Naousse, ville de deux mille maisons, qui relève pour le spirituel de l'évêché de Veria : ses habitants sont Grecs et Bulgares. Fortifiée d'un cordon de murs, depuis soixante-dix ans, elle mit, en 1804, quatre mille hommes sous les armes pour se défendre contre Ali pacha, qui ne s'en empara que par famine, au bout

(1) Const. Porphyrog., *Them.*, lib. II; Act. Apostol., c. 17, vers. 12.

(2) L'église de Berrhéa est comptée parmi les métropoles de l'orient avant l'année 347. *Voy.* Or. Christ.

(3) Une lieue et demie de la rivière de Caraveria, Lachana village de quarante familles bulgares ; quatre lieues et demie de là jusqu'au pont du Vardar, kan, poste de dervendgis, lieu de péage.

de dix mois de siége. Arrachée à sa domination immédiate depuis quelques années elle est rentrée sous la protection du Kislar aga ou chef des eunuques noirs du sérail, dont elle est la dotation, et un primat grec nommé Zaphyros y commande une garnison composée de trois cents chrétiens.

Le pays offre un des plus beaux aspects connus. Les montagnes de l'Émathie qui bornent son horizon donnent naissance à une rivière que les habitants regardent comme une émanation du lac d'Ochrida à cause qu'elle nourrit une grande quantité de truites. Le fait de la naissance de ce fleuve aurait du s'expliquer plus naturellement, s'ils avaient réfléchi que, près du sommet de la montagne de laquelle il jaillit, il existe une caverne, au fond de laquelle on entend le bruit d'une grande masse d'eau coulante. On aperçoit de ses hauteurs, et de la ville même de Naousse un lac situé entre Pella et Janitza, au milieu duquel s'élève une île, ou l'on déterra en 1805 un bas-relief de dix palmes de longueur sur huit de largeur, au sujet duquel nous n'avons pu nous procurer que des données insignifiantes.

Le vin de Naousse est un des meilleurs de la Macédoine. Comme on n'a pas de celliers, on place les tonneaux, dont quelques-uns contiennent jusqu'à trois mille mesures de douze oques l'une, sur les courants d'eau qui passent au-dessous des maisons. Les raisins qui donnent ce vin ont une saveur acido-styptique, ce qui fait qu'on ne le boit guères que la quatrième ou cinquième année après la vendange. On remarque aux environs de la ville quelques petites manufactures de sabres et de fusils, ainsi que des moulins pour le bled et pour les huiles d'olive et de sésame.

Malgré l'importance des villes qu'on vient de signaler, la plus pittoresque par son site est Vodéna, qui a reçu son nom des Slaves, à cause des eaux abondantes qu'on y trouve. Cedrenus indique sa position au faîte d'un rocher escarpé, à travers lequel s'échappent les eaux du lac d'Ostrovo, après s'être frayé des canaux souterrains (1). Le voyageur qui se rend de Salonique à Vodéna, qui en est éloignée de dix-huit heures, aperçoit à plusieurs lieues de distance ces eaux jaillissantes en cascades, dont l'effet ressemble à un prestige d'optique plutôt qu'à une réalité. Au N. de Vodéna coule une rivière appelée Kouscovo, en se déployant vers Tevo, village dépendant de Salonique, et maintenant envahi par Ali Tébélen, qui occupe ainsi l'entrée de la route commerciale de Salonique à Vodéna et à Monastir, marché général de la Macédoine Cisaxienne (2).

(1) Cedren. t. II, p. 70. Glycas, p. 309, 310.

(2) Heures.	Minutes.	Route de Vodena a Monastir.
1....	....	Vladovo, village.
2....	....	Village de Kouscovo, brûlé par les Klephtes; la rivière de Kouscovo prend ses sources 1/2 h. au N. O. passe sous une haute montagne d'où elle renaît pour inonder une plaine, où, après avoir formé le lac Lodovo, elle coule vers Vodena.
	30	Au nord on arrive au lac d'Ostrovo, autour duquel on compte plusieurs villages dont les principaux sont Ostrovo, Uslukeui, et Rossilo.
	....	Mont Camille, infesté de Klephtes depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'octobre, temps où les neiges les forcent de s'éloigner.
2....	....	Kournitziva, situé sur une haute montagne.
2....	....	Voustara.
3....	....	Landes, pays stérile.
7....	....	Monastir ou Bitolia.
17	30	

Après avoir pris les renseignements que je desirais sur la partie de la Macédoine qui confine avec le mont Olympe, je partis de Chatista, pour rentrer dans l'Épire, en remontant le cours du Rhédias, jusqu'à ses sources dans le Pinde. D'après ce plan, mon chemin me conduisait de nouveau par Gréveno; et nous partîmes, en laissant à gauche le sentier de Cojani, pour traverser des vignobles qui couvrent la rive gauche de l'Haliacmon. Je vis, au bout d'une lieue et un quart de chemin, Janco, village de quatre-vingts familles bardariotes, situé à la rive droite du fleuve, que nous passâmes une lieue plus bas, sur un pont en pierre de cinq arches d'inégale grandeur. Une longue inscription turque porte qu'il fut construit par un romili-valicy, en action de graces de ce qu'une de ses femmes avait été miraculeusement sauvée des eaux de l'Haliacmon, dans lequel elle était tombée; aussi ne lui donne-t-on maintenant d'autre nom que celui de pont du Pacha.

A peu de distance, notre caravane s'arrêta au khan de Gréveno, et presque en face, je vis dans une grande caverne une bande de Bohémiens orpailleurs occupés à faire le triage des paillettes d'or qu'ils avaient ramassées dans l'Haliacmon. Quoique fort réservés, je recueillis de leurs aveux des documents assez précis pour me permettre de croire qu'on pourrait, avec quelques soins, retrouver les mines dont les eaux du fleuve entraînent un détritus très-considérable. Enfin du pont du Pacha, nous mîmes quatre heures pour arriver à Gréveno, où je résolus de ne séjourner que le temps nécessaire pour obtenir des chevaux de poste et des guides capables de me conduire dans l'Épire, en

parcourant une route qui n'est connue et fréquentée que par les habitants du pays.

CHAPITRE VIII.

Départ de Gréveno. — Emplacement de Maroneia. — Reconnaissance du cours et des sources du Rhédias, ou Venetico. Voie romaine appelée Vasiliki-Strada, ou route royale. — Sa direction vers Appollonie. — Détails sur le plateau supérieur du Pinde compris entre la Macédoine et la Perrhébie.

Le maître de postes de Gréveno, qui ne s'était pas corrigé malgré la leçon qu'il avait reçue à mon passage par cette ville, ayant tardé à nous envoyer les chevaux, nous ne pûmes nous mettre en route qu'à huit heures du matin, moment où la chaleur commençait à se faire sentir. On partit, c'est le point capital en Turquie, car du reste une fois acheminés, il faut nécessairement gagner du terrain pour arriver aux logements qui sont toujours placés à des distances considérables. Mes guides, qui étaient Grecs, après avoir chargé et rechargé les chevaux de bagages, en blasphémant tous les saints de la légende, demandèrent la bénédiction à leur archevêque, et prirent la tête de la caravane, qui s'était grossie de plusieurs marchands, que des affaires de commerce appelaient à Périvoli et à Avdéla. La colonne étant en mouvement, les postillons se retournèrent pour nous souhaiter *la bonne heure* (καλὴ ὥρα), et ils entonnèrent la chanson ordinaire des caravanes (1).

---

(1) Bernard de Montfaucon, pag. 221, rapporte qu'il y avait très-anciennement des chansons des mariniers, des meuniers et

On fit route à l'ouest demi-quart sud pendant un mille, entre deux collines couvertes de bois taillis, qui aboutissent au renflement des terres dont l'exhaussement encaisse la rive droite du Rhédias. Nous parcourûmes pendant une heure et un quart cette avant-scène des Haliacmonts, au milieu des futaies de chênes répandus par bouquets, qui se groupent vers Mavronéos, ville appelée Mavroneia par Constantin Porphyrogénète (1). A droite, presque parallèlement, se présentait Mavronoros, village connu par la foire annuelle qui s'y tient. Plus loin, j'apercevais Dovrani, et inférieurement Dervèna, pauvres villages peuplés d'ilotes chrétiens, entre lesquels coule le torrent qui passe à Gréveno. Six milles au nord-ouest, je découvrais les rochers appelés les *Deux-Frères*, placés comme deux cippes, qui servent à signaler l'entrée du grand défilé du Pinde au-delà du Rhédias.

En quittant Mavronéos nous entrâmes dans une gorge peu profonde, où l'on trouve une fontaine et une rivière qui se recourbe au sud-ouest pour confluer avec le Venetico. Un demi-mille plus loin, on laisse à gauche une vallée et on entre dans une forêt d'une lieue d'étendue, au débouché de laquelle on arrive au Rhédias, qui serpente entre des rives argileuses. Comme il y avait alors peu d'eau, nous pûmes le passer à gué (2), et nous mîmes une demi-heure pour monter

---

des caravaneurs. Philostorgius, l. II, c. 2, dit qu'Arius s'était servi de ce moyen, afin de propager ses erreurs : Ἄσματά τε ναυτικὰ, καὶ ἐπιμύλια, καὶ ὁδοιπορικὰ γράψαι· καίτοι αὖθις ἕτερα συντιθέντα εἰς μελῳδίας ἐντεῖναι, ἃς ἐνόμιζεν ἑκάστοις ἁρμόζειν.

(1) Μαρώνεια. Const. Porphyrog., *Them.* II, lib. II.

(2) En hiver, les caravanes font un détour d'une demi-lieue

à Tista, en suivant une voie antique que les paysans appellent route royale (*vasiliki strada*). Cette partie délabrée d'un chemin de construction romaine, appartient à la voie indiquée dans les tables théodosiennes, qui, d'Apollonie et de Byllis, comme le porte l'inscription citée dans ce voyage (1), remontait la vallée de l'Aoüs par Phourca, Conitza et Avdéla, d'où elle descendait à travers la Stymphalide, vers Tricala dans l'Hestiotie.

Tista, où nous mîmes pied à terre pour dîner, est bâti dans la moyenne région du mont Spileon (2); j'avais trois quarts de lieue au sud-est un monastère, au-delà duquel on m'indiqua, à la rive droite du Rhédias, les ruines d'une ville macédonienne, et au nord, à la même distance, Visino, dont la population mahométane se prétend issue des conquérants de la Macédoine. Devant nous, à l'orient, coulaient les eaux d'une multitude de sources qui se rendent au Venetico après avoir fait tourner plusieurs moulins. Je calculai approximativement que la hauteur du mont Spileon est d'environ dix-huit cents pieds, ainsi que sa chaîne qui se prolonge au midi comme un rempart flanqué de tours enlacées par des festons de sapins.

Au sortir de Tista, nous reprîmes le tracé de la route royale, que nous suivîmes pendant un quart de lieue, sous des nefs majestueuses de pins. Bientôt après, en nous élevant dans le Pinde, nous entrâmes dans la

---

par Visino, où elles passent le Rhédias sur un pont en pierre d'une seule arche, qui est de construction romaine.

(1) T. I, L. III, c. 6, p. 340 de ce voyage.

(2) Montagne des Cavernes.

zone des sapins, où je vis les restes des feux allumés par les Valaques, qui remontaient alors dans leurs stations d'été. On aurait pu compter par ces foyers le nombre des peuplades, leurs haltes, les directions qu'elles suivent, tant l'ordre d'habitude est invariable dans leurs marches. Mes guides me nommaient les défilés qu'elles prennent pour se répandre dans leurs parcours, qui embrassent l'étendue entière des plateaux supérieurs du Pinde.

A une lieue de Tista, dans le défilé qui s'ouvre entre le Spileon et les Haliacmonts, où nous marchâmes jusques par le travers de Lavden (1), village restant une demi-lieue au nord-ouest, sur le penchant d'une montagne couverte de hêtres et de sapins, je distinguai, une demi-lieue au nord, Chercagna, et dans l'ouest, à pareille distance, Voidinico, bourgade de cent familles albanaises et bohémiennes, qui possèdent des usines dans lesquelles on fabrique des batteries de fusils et de pistolets, ainsi que des clous pour ferrer les chevaux. Des rivières qui descendent des villages que je viens d'énumérer, confluent avec le Venetico par sa rive droite, et une seule par sa gauche, après avoir fait mouvoir des moulins entourés de forêts qui se déploient à des distances considérables.

De l'entrée du vallon de Lavden sur lequel je plongeais, nous montâmes pendant une heure pour arriver à l'ouverture d'une autre gorge qui se déploie du nord au midi, entre les flancs occidentaux du mont Spileon et le versant oriental des Haliacmonts. Nous rencontrâmes plusieurs paysans qui prenaient ce che-

(1) Lavden. Le défilé a un mille et demi d'étendue.

min pour se rendre à Crania (1), bourg situé au bord de la Milias, près de la route commerciale de Mezzovo à Gréveno. Nous n'avions aucuns villages en vue dans cette vallée, mais des camps de Valaques établis le long de la rivière qui la traverse dans un cours d'une lieue et demie. Nous n'eûmes de cette hauteur qu'un détour à faire et une descente d'un demi-mille pour arriver au monastère de la Sainte-Trinité, près duquel on trouve une fontaine bien entretenue. Des femmes y remplissaient leurs barils, et comme on leur demanda si nous pouvions loger au couvent, elles répondirent que les *bons pères* qui l'habitaient avaient été mangés par les ours, et qu'il n'était plus habité. Il fallut, en conséquence, pousser en avant. A peu de distance, nous vîmes l'image de la sainte Vierge incrustée dans une colonne; un demi-mille plus loin, nous passâmes le Rhedias sur un pont en pierre orné à ses angles de quatre chênes d'une prodigieuse grosseur. De cette halte ordinaire des voyageurs, je relevai, une lieue au nord-ouest dans les Haliacmonts, Smixi, bourg valaque de trois cents feux, et en regard à l'occident, Avdéla, colonie égale en population. Un quart de lieue au-dessous de leurs versants, auxquels on communique par des ponts jetés entre les contre-forts du Pinde, nous passâmes de nouveau le Venetico, et les marchands qui nous avaient suivis nous quittèrent pour se rendre dans les établissemens valaques. Le dernier pont du fleuve, que nous rencontrâmes bientôt après, est établi au-dessus du confluent de quatre rivières formées par ses sources, qui sont éloignées d'environ

(1) T. III, l. VII, c. 1 de ce voyage.

quatre milles les unes des autres. Au-delà nous serrâmes les montagnes que nous avions sur la gauche, en nous élevant par un talus couvert de spath micaceux que les rayons du soleil faisaient briller comme des pierres précieuses, et dans un quart d'heure nous atteignîmes Perivoli, où nous prîmes notre logement jusqu'au lendemain dans la maison du *proestos*, ou *syndic*, qui nous accueillit de la plus mauvaise grace du monde.

Perivoli, bourg de trois cent cinq familles valaques, venait de recevoir sa population d'été, qui s'y trouvait réunie depuis une quinzaine de jours. La végétation commençait à se montrer sur ses coteaux ; les cormiers et les micocouliers développaient leurs feuilles, et les rossignols que j'avais entendus dans les bosquets de l'Amphilochie, trois mois avant, recommençaient ici leurs concerts pour célébrer le printemps; les fleurs alpines de cette région sortaient du sein des glaciers; chaque jour produisait des merveilles, auquel le jour suivant en ajoutait de nouvelles. Les coteaux et les vallons s'embellissaient, et les neiges qui avoisinaient encore les sources du Rhedias ne devaient pas tarder à se dissoudre. L'air était cependant vif, et comme au temps des équinoxes, où le printemps lutte contre les derniers froids de l'hiver, nous éprouvâmes, après le coucher du soleil, un orage mêlé de grêle et de neige qui blanchit encore les pics les plus élevés des Haliacmonts. Les primats, qui vinrent après souper me rendre visite, me racontèrent que Perivoli appartient au vacouf de Kitab-hané de Constantinople, et qu'Avdéla et Smixi sont compris pour les taxes avec Gréveno, qui relève du sangiac du Romili-Valicy. Cet ordre

est établi antérieurement au temps de la conquête, qui n'a changé que l'application des tributs; car avant cette époque, au lieu de verser au trésorier du Kitab-hané, Périvoli était une des dotations de l'église de Sainte-Sophie, et les autres villages payaient à César leurs redevances, par l'entremise des prefets du thême de la Macédoine.

Mon dessein n'étant pas de m'arrêter à Périvoli, nous partîmes au point du jour avec un détachement de piqueurs qui se mettaient en marche pour aller à la chasse aux ours, et nous eûmes leur compagnie jusqu'au dernier ressaut du Pinde (1), d'où ils se dirigèrent vers le Mavronoros. Pour nous, nous entrâmes sur un plateau découvert qui me permit de prendre le gisement du Tchépel-Ovo (2), point culminant de la Perrhébie, et nous descendîmes ensuite, pendant une demi-lieue, à travers un bois de pins baigné par une rivière qui s'enfonce dans une gorge couverte de forêts ténébreuses. Laissant à droite cette vallée, nous mîmes une demi-heure à franchir un rameau du Mavronoros, et nous trouvâmes à pareille distance une seconde rivière, qui conflue au nord-ouest avec la première pour se rendre à l'Aoüs. Ainsi, en coupant d'orient en occident la ligne des montagnes, je rentrais des versants de la Macédoine dans ceux qui épanchent leurs eaux dans l'Adriatique. A cette distance, le Smolica

(1) A une demi-lieue de Périvoli, se trouve le dernier ressaut du bassin de la Macédoine.

(2) Tchépel-Ovo, montagne remplie de glaciers, restant six lieues au N. O. C'est le point auquel j'ai rattaché mes topographies du côté de Conitza.

me restait sept lieues au nord par son sommet; vers la Thessalie je considérai de nouveau la direction des faîtes arrondis du Mavronoros, et je vis, d'après mes relevés faits depuis la hauteur de Piassa, que la direction générale de la chaîne Pindique se projette du nord-ouest au sud-est. Malgré l'aridité de quelques pics, je pus aussi me convaincre que tous furent autrefois couverts de terre végétale, tant à cause des parties argileuses qui existent dans leurs encaissements, que des arbres dont leurs étages sont garnis jusques dans les plus hautes régions.

Des bords de la rivière, nous descendîmes pendant une demi-lieue, en laissant à gauche une montagne qui s'élève dans l'angle des deux affluents de la Voïoussa, que nous venions de passer, et nous traversâmes un coteau sillonné de plusieurs ruisseaux, qui finit à Boboussa, premier village du canton de Zagori, dont la distance avec Perivoli se trouve cotée sur la carte. Malgré l'encaissement de ce village, j'y vis une population vigoureuse, sans goîtres, quoiqu'elle boive des eaux de neige fondue, et bien différente des Savoyards, qui vivent dans de pareilles positions. Les maisons n'avaient plus l'élégance de celles des villages de la Macédoine, mais je remarquai que toutes étaient environnées de jardins remplis de végétaux, et d'une quantité considérable de rosiers. L'Aoüs, qui coule au-dessous des habitations, murmurait au fond d'un lit profond, rempli des débris des montagnes, parmi lesquels je vis des silex marbrés et des fragments de granit cendré. Comme son cours était peu rapide, nous le guéâmes pour prendre le grand défilé du Zagori, dans lequel nous fûmes engagés pendant six

milles avant de pouvoir sortir des forêts de cèdres et de sapins, qui s'éclaircissent en approchant des sources de la branche Lacmique de l'Inachus, dont le cours traverse la Perrhébie d'occident en orient.

CHAPITRE IX.

Appendice à la description de la Macédoine. — Route de Thessalonique à Pella. — Cours de l'Echedorus. — Tekeli, Lapra, Harabli. — Pont de l'Axius, ou Vardar. — Sarili. — Tumulus répandus dans la plaine. — Lac Lydias. — Arrivée à Palatitza, anciennement Pella, capitale du royaume de Macédoine. — Ruines de cette ville, partie appelée Pella. — Tumulus, situé sur la route de Jenidgé. — Position de Jenidgé.

La peste qui avait désolé Constantinople depuis 1814 ayant ralenti ses ravages, M. Barbié du Bocage, fils aîné du géographe à qui nous devons les cartes du Voyage d'Anacharsis, quitta Salonique, dans l'intention de décrire les ruines de Pella.

« Nous partîmes, dit-il, de Thessalonique le 15 février 1817, par un temps froid, en prenant la porte du Vardar, située au nord de la ville, et nous suivîmes la route de Jenidgé, qui passe au pied des collines de Pella. A droite en dehors des remparts, sur un des flancs de la montagne qui sert d'appui à la ville, nous prolongeâmes par sa base un cimetière turc hérissé de colonnes sépulchrales. Les torrents rapides qui coulent à travers ce coteau après avoir balayé sa surface, emportent avec leurs eaux les débris des corps en putréfaction, qui, croupissant dans une mare située près de la porte du Vardar, causent souvent par leurs exhalaisons des épidémies aussi dangereuses que la peste.

En vain on connaît les effets délétères de ce cloaque; en vain on a vu les avalanches rouler des milliers de cadavres à demi-dévorés dans la tombe, comme cela arriva en 1790, à la suite des pluies de l'automne; en vain on se rappelle qu'à cette époque plus de la moitié de la population périt victime de cet événement, qui avait empoisonné l'atmosphère; les Turcs continuent à encombrer de leurs morts ce lieu de désolation et d'effroi.

Après un quart-d'heure de marche, on entre dans une route bordée de haies composées de roseaux qui servent de clôture à des jardins marécageux, la plupart plantés de vignobles, de figuiers et de platanes, à l'ombre desquels les habitants de Salonique aiment à se promener, quoique exposés au danger de gagner des fièvres, dont les étrangers sur-tout ne peuvent guérir qu'en quittant le pays. Malgré les avis justifiés par l'évènement, l'expérience n'empêche pas qu'on ne fréquente ces méphytiques bosquets, et surtout le *Bech-Tchinar*(1), lieu embelli de kiosques par Ismaël bey de Serrès, lorsqu'il était gouverneur de la capitale moderne de la Macédoine transaxienne.

Arman, ou plutôt Orman-Kéui(2), qu'on aperçoit à droite à une lieue et demie de Thessalonique, est un des villages concédés par Amurath II à la famille Gavrinos, issue du conquérant de la Macédoine, qui existe encore dans une lignée faible et indigne du nom de celui qui fit son illustration (3).

---

(1) Bech-Tchinar; les cinq platanes sont maintenant abattus, mais le nom est resté au lieu où ils étaient plantés.

(2) Orman-Kéui, village de la forêt.

(3) Il n'existe plus aujourd'hui que deux rejetons de cette

Arrivés dans la plaine, comme le vent du nord soufflait avec violence, nous doublâmes le pas pour nous diriger vers le khan de Tekeli. Dans le chemin que nous fîmes, nous traversâmes pendant un quart de lieue des landes arrosées par un ruisseau dérivé de l'Échedoros, qu'on coupe à trois lieues de distance de la mer, pour le service d'un moulin à poudre. Comme on était en hiver, ses eaux plus abondantes inondaient alors la plaine, dans laquelle elles forment des marais. En dehors des inondations, on voit des terrains cultivés et des pâturages couverts de troupeaux, surtout dans la saison où les neiges forcent les bergers d'abandonner les montagnes. Après avoir côtoyé ces grandes lagunes, nous parvînmes au lit naturel de l'Échedoros, qui ne verse plus comme autrefois ses eaux dans le canal de l'Axius. La quantité de limon ayant depuis longtemps obstrué son berceau primitif, il s'est frayé un nouveau cours vers la mer, dans laquelle il tombe deux lieues au-dessous de Thessalonique, et les attérissements qu'il accumule font présumer qu'il prendra peut-être un jour une direction différente. Les fondrières qui bordent ses rives obligèrent nos guides à chercher un gué, que nous trouvâmes en suivant la trace des roues des chariots dont les paysans se servent pour transporter leurs denrées. Enfin, après l'avoir traversé, ainsi que deux petites rivières, nous arrivâ-

---

grande famille, qui n'ont qu'un seul héritier de leurs trésors et de leurs vastes domaines. L'aîné de ces deux frères, Sour Achmet bey, est le père de cet enfant. Le second frère, Selim bey, plongé dans la dévotion et entièrement retiré du monde, mène une vie toute contemplative, qu'il passe à commenter le Coran, et à composer des amulettes cabalistiques.

mes à Tekeli, premier *menzil-hané* ou *poste*, éloigné de deux lieues et demie de Thessalonique.

Il paraîtrait, d'après la carte de Danville, basée sur l'itinéraire de Jérusalem, que le lieu où nous nous trouvions est la station appelée *ad decimum*. Les habitants, qui ignorent cette particularité, ont une grande vénération pour les restes d'une mosquée annexée à un teké ou couvent de derviches, dont le nom est resté à ce village. C'est maintenant le rendez-vous de chasse des Turcs et des Francs de Salonique, qui trouvent aux environs une grande quantité de lièvres et de gibier de toute espèce.

Après avoir pris notre repas, nous remontâmes à cheval, et bientôt nous passâmes un ruisseau fangeux, en laissant à droite les villages de Lapra (1) et d'Harabli (2) remarquables par un petit bois à l'entrée duquel on voit un tepé ou tumulus (3) qui n'a été fouillé par personne. Au-delà on découvre les hauteurs de Daoudbal, village placé dans un pays sain qui a engagé plu-

(1) Lapra. Je crois que le nom de ce village est dérivé du mot schype, *léporé*, qui désigne un lieu abondant en lièvres.

(2) *Harabli,* mot arabe qui signifie *ruines*. Les auteurs anciens semblent placer dans cet endroit l'ancienne ville de Loctès.

(3) Ces tumulus, que les Turcs appellent *tepé*, sont communs dans toutes les parties de la Macédoine et de la Thessalie, par lesquelles passèrent autrefois les armées gauloises, lors de leurs invasions dans la Grèce; et ils ressemblent en tous points à ceux qu'on voit dans la Troade. Il en existe plusieurs derrière la ville de Salonique, qu'on pourrait fouiller sans être aperçu ni inquiété.

sieurs Turcs riches à y bâtir des maisons de campagne. Sa distance de Thessalonique, qui n'est que de trois lieues et demie, permet aux Européens fixés dans cette ville, de s'y rendre pour rétablir leur santé ou pour se soustraire au mauvais air pendant la saison des fièvres. Dans le restant de la route qui traverse la plaine jusqu'au Vardar, on aperçoit plusieurs autres villages dont je ne pus parvenir à connaître les noms.

Le pont qui venait d'être refait à neuf, quoiqu'en bois, me parut élégant et solide; ce qui me fit penser que sa construction avait été dirigée par quelque ingénieur plus habile que ne le sont les Turcs. J'y comptai soixante-onze arches, dont vingt-huit sont appuyées à une île qui disparaît dans les grandes crues. Deux pavillons situés aux extrémités lui servent d'ornement, et une porte en charpente placée au milieu, qu'on peut fermer, en fait une espèce de filet dans lequel on prend les voleurs qui cherchent à passer des terres du Romili-Valicy dans le sangiac de Salonique, et réciproquement de cette province dans la Macédoine cisaxienne. Une spina, ou arête, qui le divise dans sa longueur, indique le chemin que les voitures doivent suivre pour passer d'une rive du fleuve à l'autre sans se croiser. Nous vîmes plusieurs de ces chariots employés à transporter les vins de Naousse (1), et j'appris que la restauration du pont était due aux soins d'Ismaël, bey de Serrès, dont la famille a joué pendant

(1) Naoussa, (Niagosta; les Grecs écrivent Ναούση), ville située à vingt-deux heures de Salonique; fait un comerce considérable en vins.

ces dernières années un rôle considérable dans la Macédoine.

Au sortir de ce pont, nous entrâmes dans une plaine où l'on voit un khan que nous passâmes sans nous y arrêter, en traversant un pays couvert de tumulus funéraires, qui s'étend jusqu'à Sarili. Un janissaire qui nous avait devancés nous attendait au caravansérail, où nous fûmes hébergés pêle-mêle avec nos chevaux dans une écurie.

Sarili (1), que je vis le lendemain, est un village peu considérable situé sur la route qui conduit à Jenidgé-Vardar, place de commerce, renommée surtout à cause de ses tabacs à fumer, qu'on regarde comme les meilleurs de la Macédoine. Comme nous n'avions rien à voir ni à rechercher dans le lieu où nous nous trouvions, et que je ne pus même apprendre comment s'appelaient les villages que nous avions en vue, nous partîmes en dirigeant au midi, vers une rivière qui coule du nord au sud vers le lac Lydias (2). Au-delà d'un pont sur lequel nous la passâmes, je vis près du chemin un cimetière turc couvert de cippes formés des colonnes tirées des ruines de Pella; et après avoir contourné plusieurs coteaux, je m'arrêtai devant deux tumulus de forme oblongue, dont le plus grand, que je mesurai, a cinquante-trois pieds de long sur quatre de large par sa base, et trente-trois de hauteur perpendi-

---

(1) Sarili, le jaunâtre; sa population est bulgare.

(2) Λυδίας. Fluvius est qui agrum macedonicum et bottiæicum disterminat. Ptolem., Herodot., Strab., *Epitom.*; Æschin., *Orat.*, citat. ab Ortel.

culaire. Aussitôt que nous l'eûmes dépassé, nous commençâmes à marcher sur le territoire de Pella, qu'Hérodote(1) place dans la Bottiéie, à l'extrémité de l'Émathie. A droite se déploient de vastes campagnes, dans lesquelles les Bulgares, avec leurs charrues attelées de buffles, étaient occupés à tracer des sillons aussi étendus que l'espace qui se présentait devant eux, de sorte que les laboureurs paraissaient alignés et travailler dans un même champ. A gauche, et presque devant nous, jusqu'à la mer, nous étions entourés de marais et de lacs, lorsque après avoir doublé quelques collines, nous eûmes connaissance de Pella.

La capitale des rois de Macédoine ne se présente point dans sa désolation aux regards du voyageur, telle qu'Athènes ou Corinthe, avec les débris de sa splendeur antique. On la devine plutôt qu'on ne reconnaît sa physionomie, à sa position sur une éminence qui s'incline au couchant d'hiver et par les marais qui l'environnent; mais on cherche en vain ses remparts, sa citadelle, les digues destinées à défendre des inondations les temples, les édifices et les monuments de sa grandeur passée (2); les Romains, les barbares et le temps ont tout effacé.

---

(1) Herodot., lib. VII, §. 123. Eustath. ad Dionys. Perieget. v. 918 et seq. Il faudrait rechercher entre cette ville et Sarili, les ruines d'Ichné.

(2) ..... Pellam pervenit consul, quam non sine causa delectam esse regiam advertit. Sita est in tumulo vergente in occidentem hibernum; cingunt paludes inexsuperabilis altitudinis, æstate et hieme; quas restagnantes faciunt lacus. In ipsa palude

On sait que Pella primitivement appelée Bounomos prit son nom historique de son fondateur et dut son illustration à Philippe (1), que des raisons puissantes déterminèrent sans doute à fixer le siége de son royaume dans un lieu mal sain, mais d'un accès difficile. Augmentée par Alexandre et ses successeurs, elle s'était élevée à un haut degré de puissance avant d'être prise et saccagée par les Gaulois, fléaux précurseurs des Romains, qui la désolèrent, ainsi que la Macédoine. Peu éloignée du Lydias et de l'Axius, elle dominait le Delta compris entre ces fleuves, et elle aurait sans doute attiré vers elle le commerce, si Thessalonique, qui n'en est éloignée que de sept lieues, n'avait offert un hâvre plus commode et plus propice à l'abord des vaisseaux. On peut donc croire que c'était sous le rapport de sa position, et peut-être à cause de la difficulté des approches, qu'elle avait été choisie pour devenir la métropole de la Macédoine, plutôt que sous des considérations commerciales, étrangères aux

---

qua proxima urbi est, velut insula, arx eminet, aggeri operis ingentis imposita : qui et murum sustineat, et humore circumfusæ paludis nihil lædatur. Muro urbis conjuncta procul videtur : divisa est intermurali amni, et eadem ponte juncta : ut nec, oppugnante externo, aditum ab ulla parte habeat : nec si quem ibi rex includat, ullum nisi per facillimæ custodiæ pontem, effugium. Tit.-Liv., lib. XLIV, c. 46.

(1) Strab., lib. VII, p. 323, 330; lib. XVI, p. 752; Mela, lib. II, c. 3; Steph. Byz. in v. Βούνομος et Βουνόμεια. Polyb. hist. lib. IV, c. 65, excerpt. legat. LXXXV, p. 1264; edit. Casaub. Thucyd. hist. lib. II, c. 144, 99, c. 145, 100; Ptolem. lib. III, c. 13. 49, 20; 40, 6.

vues des souverains, qui ne les comptaient alors que comme des moyens secondaires de puissance. Le cours des eaux, le gisement du terrain qui se trouvent, à quelque variante près, comme Danville les a indiqués sur sa carte, expliquent les descriptions qui nous ont été transmises par les anciens. Je distinguais le cours principal de l'Axius, qui, après avoir versé une partie de ses eaux dans le lac Lydias, se rend directement à la mer, en déposant ses vases vers le cap Bernous (1). Je voyais les bâteaux pêcheurs remonter son canal jusqu'au pont de Colakia (2), lorsque mes regards s'arrètèrent sur le malheureux village d'Allah-Kilissa (3) ou Palatitza (4).... Soixante cabanes habitées par des Bulgares, une tourelle renfermant une garnison de douze Albanais commandés par un soubachi, voilà ce qui reste de Pella et de sa

(1) L'Axius, après avoir fourni des eaux au lac Lydias, poursuit son cours directement à la mer, et dépose ses vases le long du cap Bernous. Cette entrée se comble au point qu'on peut prévoir qu'il viendra un temps où le fond du golfe de Salonique ne formera qu'un grand lac. Aujourd'hui, on ne trouve plus que seize brasses d'eau dans cette partie de l'impasse, et les bâtiments qui veulent gagner la rade sont obligés de suivre la côte de la Thessalie, pour éviter les bas-fonds du promontoire, qui s'avance trois quarts de lieue en mer.

(2) Colakia, pont en bois près de l'embouchure du Vardar, prend son nom d'un village situé à peu de distance, qui est de la juridiction de l'évêque de Campanias, suffragant de Salonique, dont la résidence est à *Capso-Chori.*

(3) Allah-Kilissa, Allah-Hissar, la tour de Dieu.

(4) Palatitza, les petits palais.

gloire; voilà la population et les forces militaires qui ont succédé aux Macédoniens. Un mahométan commande, le fouet à la main, dans la ville qui vit naître Alexandre; et le sol paternel de ce monarque, dont la puissance s'étendit depuis les bords de l'Adriatique jusqu'aux rives de l'Indus, est la propriété d'Achmet, fils d'Ismaël, bey de Serrès.

Si la désolation et les destinées de Pella font naître des réflexions douloureuses sur l'inconstance de la fortune et les vanités des empires du monde, la barbarie de ses modernes habitants n'est pas moins capable d'exciter les regrets du voyageur, qui retrouve en eux tout ce que la xénélasie et l'ignorance ont d'odieux et de repoussant. Malgré les ordres du commandant de Palatitza, ce ne fut qu'après une vive altercation, et l'argent à la main, qu'on nous reçut dans une chaumière, où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour y déposer nos bagages. Bientôt après, nous en sortîmes pour parcourir l'emplacement sur lequel était Pella, en nous dirigeant vers une église en pierre, qui est dédiée à saint Paul, que les Grecs surnomment le saint apôtre. Les enfants, attirés par la singularité du vêtement européen, nous suivaient comme des objets de curiosité, tandis que des chiens féroces, non moins étonnés sans doute de voir des étrangers, nous relançaient avec fureur. Cependant quelques personnes accoutumées à voir des Francs à Salonique, nous accostèrent pour nous vendre des médailles et des petites figures en terre cuite. Nous parcourûmes, entourés de ces brocanteurs, un grand terrain couvert de tombeaux, de débris formés de briques et de tuiles, jusqu'à la fon-

taine du village, sur laquelle je lus les deux mots suivants, seuls restes d'une inscription mutilée : ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣ. En descendant à l'occident, je relevai le gisement de Pella, tel qu'il est décrit par Tite-Live, au penchant d'une double colline. Les restes de remparts construits en très-grosses pierres, qui couronnent le plus élevé de ces coteaux, me portèrent à croire que la citadelle avait dû exister dans cette partie supérieure du village ; et en descendant au midi, je suivis l'alignement d'un autre mur d'enceinte, que les habitants désignent maintenant sous le nom particulier de Pella. Sa direction aboutit à un bassin carré, de construction turque, dont le revêtement a pour base une *substruction* hellénique, qui déborde de tous côtés son enceinte. Je remarquai dans le lac Lydias, aujourd'hui Jenidgé, la décharge de la rivière qui vient de cette ville ; celles de la rivière qui vient de Naoussa, et de plusieurs sources. N'ayant plus rien à voir près des lacs ni dans une ville où il reste une mine précieuse d'antiquités à exploiter, si on pouvait y faire des fouilles, nous retournâmes vers la cabane bulgare, où nos janissaires avaient préparé le repas ordinaire des voyageurs, le pilaf, mets très-estimé des Orientaux.

Dans l'après-midi, je dirigeai mes recherches du côté de Jenidgé, ville considérable, et renommée à cause de ses tabacs, qui est éloignée à peu près d'une lieue de Pella. Je vis, à l'entrée de la route qui passe à peu de distance de la fontaine que j'ai indiquée, un tumulus ouvert, dans lequel j'entrai afin d'en connaître l'objet, la forme et les dimensions, et pour savoir si ces tertres furent, comme on l'a prétendu, des buttes sur

lesquelles les Turcs arboraient l'oriflamme de leurs armées, ou bien des tombeaux antiques (1).

Lorsque nous eûmes terminé notre visite dans l'intérieur du tumulus, nous retournâmes à Salonique par le chemin que nous avions suivi les jours précédents.

---

(1) Le tumulus dans lequel nous pénétrâmes, présente une galerie de vingt-deux pieds quatre pouces de longueur sur six pieds huit pouces de largeur, qui aboutit à deux salles carrées parallèles, dont l'une est presque détruite par le trou servant d'entrée, et l'autre par une ouverture pratiquée au centre d'un mur épais. Nous continuâmes à descendre vers un second corridor, par une pente rapide tracée sous une voûte qui aboutit à une galerie horizontale de cinquante-trois pieds quatre pouces sur dix pieds huit pouces de largeur, où nous vîmes deux niches qui ne nous laissèrent plus de doutes que les galeries et les caveaux surmontés de buttes en terre étaient des lieux consacrés aux sépultures. Une troisième passe nous donna entrée dans une dernière salle voûtée en cintre de treize pieds quatre pouces sur douze de diamètre de l'est à l'ouest. Comme ces souterrains avaient été visités, nous n'y fîmes aucune découverte; mais il est probable qu'en fouillant ceux qui sont restés intacts, on y ferait quelques trouvailles importantes.



LIVRE HUITIÈME.

TRIBALLIE OU BOSNIE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sommaires sur la Bosnie. — Itinéraire depuis les frontières de la Dalmatie, à travers la Bosnie et la Macédoine, jusqu'à Mezzovo dans le Pinde. — Route depuis la Cettina jusqu'à Travnik. — Passage du mont Polog-Livno. Snitza, ou Schwitza. — Kouprès ou Kupris-Scopia. — Travnik. — Situation de cette ville.

Après avoir fait connaître la Macédoine Cisaxienne et ses provinces, il convient de donner, comme complément de nos descriptions, quelques aperçus sur l'antique Triballie, visitée par M. Hugues Pouqueville, dont l'itinéraire est un des plus complets qu'on ait encore publiés. Parti de Paris au mois de décembre 1806, il avait, pour me rejoindre à Janina, traversé l'Italie et parcouru une grande partie des provinces illyriennes, lorsqu'il rencontra à Zara M. David, nommé consul général de France à Travnik, avec lequel il entra en Bosnie.

Une accumulation de montagnes chargées de frimas et couvertes de forêts, situées entre le 30° 32' et le 38° 18' de longitude, et les 42° 25', 45° 17' parallèles, comprend, dans un espace de soixante-dix lieues d'étendue

sur quatre-vingts de largeur, la Triballie, qui est connue dans l'histoire sous le nom d'Illyrie, et de nos jours sous celui de Bosnie. Renfermée à l'occident, au nord et à l'orient entre le Verbaz, la Save et la Drina, elle a pour frontière au midi, le royaume de Syrmius, dont Alexandre-le-Grand fut vainqueur (1), et les montagnes de la Zachlumie ou Herzégovine. Subjuguée par le peuple-roi antérieurement au siècle d'Auguste, puisque Curion, vainqueur des Dardaniens, avait conduit des légions jusqu'aux bords du Danube, dès l'an de Rome 682, sous le consulat de Gellius Poplicola et de Cn. Cornelius Lentulus Clodianus; réduite en province romaine au temps du triumvirat, les Césars de Byzance ne furent troublés dans sa possession que vers la fin du IVe siècle. Les Sarmates qui s'en emparèrent alors en furent chassés vers la fin du Ve siècle par les Avares et les Bulgares qui s'y déchirèrent jusqu'au temps où elle passa sous la domination des Krales de la Prévalitaine. Ces roitelets possédaient la Triballie, nom que lui restituent les historiens semi-barbares de la Byzantine, lorsque les Serviens l'envahirent au milieu du VIIe siècle, et la conservèrent jusqu'à l'année 1136 de notre ère. A cette époque la Bosnie passa sous la domination des rois de Hongrie, qui la firent administrer par des bans, ou vice-rois, jusque vers le milieu du XIVe siècle (2).

Il est faux comme quelques historiens l'ont écrit que

(1) Plut. in vit. Alex. § XIX.

(2) Voy. pour les divisions en préfectures, en thèmes etc. Onuphr. Panvin. p. 338, edit. de Paris. 1588. Zosim. lib. II, Amm. Marcell. lib. XXVI, c. 5; Justinian. Novel. II; Theodoret. Hist. eccles. lib. V, c. 17.

l'Évangile ait été annoncé aux Illyriens de la Triballie par saint Paul et saint Jérôme. La Bosnie n'était pas moins sauvage alors qu'elle ne l'est de nos jours. L'apôtre, qui n'aurait pas manqué de le dire, ne parcourut, comme on peut en juger par son itinéraire, que la Troade, l'île de Samothrace, sanctuaire des hautes initiations, Neapolis, qui est peut-être la moderne Naoussa, Philippes, Amphipolis, Apollonie, Thessalonique, Berrhoé, et Athènes, d'où il se rendit à Corinthe et ensuite à Nicopolis. Saint Épiphane nous apprend que saint Jérôme ne parut que dans la Béotie et l'Achaïe, d'où ses reliques furent transportées à Constantinople, la vingtième année du règne de Constance. Ce ne fut guères qu'au temps de l'hérésie d'Arius que les premières semences de la foi furent répandues dans la Patzinacie ou Bosnie. Les évêques n'y envoyèrent même pendant long-temps que des missionnaires dont les travaux spirituels furent interrompus par l'invasion des Bulgares, qui étaient payens. C'était au moment où Mahomet apparaissait dans l'Orient. L'église semblait ébranlée jusques dans ses fondements, lorsque l'empereur Heraclius fit venir de Rome des prêtres et des diacres, afin d'annoncer l'Évangile aux Illyriens. Ils baptisèrent les Croates, les Serviens, les Zachlumites, les Treboniens (1); mais les Bulgares refusèrent de se convertir. Malgré les soins charitables des papes Nicolas I, Adrien II et Jean VIII, la lance d'Odin ne cessa de recevoir les hommages des Patzinaces que vers le commencement du XI[e] siècle, temps où la Croix fut plantée dans toute l'Illyrie.

(1) Constant. Porphyrogen. de Administ. imper. c. 31, 32.

La conquête était importante, mais il paraît que les nouveaux adeptes ne persévérèrent pas long-temps dans la pureté de la foi primitive. Les Paterniens ou Pauliciens qui habitaient aux environs de Philippopolis, où ils avaient été établis en colonies par l'empereur Jean Zimiscés, infectèrent bientôt les Bosniaques de leurs erreurs. Les bardes ou maîtres de ces sectaires qui les engageaient à rejeter une partie des écritures, ne tardèrent pas à les porter à proscrire le dogme de l'Eucharistie, la nécessité du baptême; et leur fanatisme, après avoir occasionné des guerres de religion, amena peu de temps après la ruine de l'état (1).

Depuis 1355 jusqu'en 1460, la Bosnie fut une arêne de discordes, et l'évêque de Modrissa, légat apostolique du St. Siége, ayant conseillé de cesser de payer tribut aux Turcs, le vainqueur de Constantinople, Mahomet II, se précipita sur la Bosnie, suivi de ses hordes altérées de carnage. On prétendit alors que les Pa-

---

(1) Les Paterniens étaient des Manichéens mitigés. Anne Comnène, Zonaras et Glycas disent qu'après les avoir vaincus on les incorpora dans l'armée impériale. Le premier de ces historiens les représente comme des hommes intrépides : Γένος δὲ οἱ Μανιχαῖοι φύσει μαχιμώτατον, καὶ αἵματι ἀνθρώπων λαφύσσειν ὥσπερ κύνες ἀεὶ ἱμειρόμενον. Timothée prêtre de Constantinople dans son traité περὶ τῶν προσερχομένων τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ les qualifie de Manichéens, parce que Paul de Samosate leur chef fut disciple de Manès. Ils passèrent de la Thrace en Italie et en France, où on les appela Chazares, Bohémiens, pauvres de Lyon, Picards, Albanais, Paterins, Patelins, Bigots, comme portent les actes des assises de Jérusalem, parce qu'ils consacraient en récitant le *pater noster*.

Voy. Meurs. lib. VIII; varior. Divin. Ann. Comn. lib. IV, 6, VII; Hist. Cedren. p. 532. Balsam. ad Canon. 19, Synod. Nicen. Gott. Stritt. Summar. de Bosnis.

terniens et les Grecs, poussés au désespoir par les persécutions des catholiques, avaient appelé les Turcs. Quoi qu'il en soit, ils ne furent pas plus épargnés que les autres habitants, et le pays dévasté ne présenta bientôt qu'une scène de ruines et de désolation. Thomas II., qui régnait alors, fut contraint de se retirer dans la palanque de Cloutch, où il dut accepter les conditions du vasselage qui lui furent proposées par Mahomet. Il se rendit, muni du traité qui lui garantissait le trône à ce prix, au seuil impérial de la tente du sultan. Il comptait sur la foi jurée; mais au lieu de recevoir son serment, on lui signifia, ainsi qu'aux grands, d'embrasser l'islamisme et de se faire circoncire. Le devoir d'un prince chrétien était de mourir! Thomas devait cet exemple au monde et à la postérité. Il fut livré aux bourreaux, écorché vif, et attaché ensuite à un poteau, où il servit de but aux flèches des Mahométans. Telle fut la fin du dernier roi de Bosnie, et la preuve constante du mépris des sultans pour les têtes couronnées qui règnent sur la chrétienté.

Voilà ce que les historiens nous apprennent relativement à la Bosnie. Les moralistes qui prétendent que la crainte est pour les tyrans le supplément des remords, ont trop généralisé ce paradoxe, car jamais un Turc ne se repentit d'avoir versé le sang d'un chrétien; leurs princes foulèrent toujours aux pieds les sceptres des rois pasteurs des enfants de la rédemption.

Le mont Polog (1), qui borne à quelque distance la

---

(1) Polog. Id loci nomen patriâ Serbiorum linguâ sonat, *nemus dei.* Gott. Stritt. Servic. c. VI, § 75. On dit qu'il y a existé un volcan, mais on n'en découvre aucunes traces.

Cettina, qu'on passe en bateau au-dessus de Sign, forme du côté de la Turquie une suite de collines qui s'élèvent par étages jusqu'à sa sommité, ce qui rend cette pente assez douce; mais à peine le voyageur a-t-il atteint l'endroit appelé *la Torre*(1), qu'il aperçoit un pays dans lequel il faut descendre comme au fond d'un abîme. Ce versant rapide, qui sépare la Dalmatie de la Bosnie, du côté de Clissa, est couvert de bois et de rochers, à travers lesquels les chevaux passent avec peine pour arriver dans la plaine de Livno, baignée par des ruisseaux dont les eaux réunies forment une rivière qui circule entre des pâturages couverts de troupeaux. Un khan qu'on y trouve (2) est la dernière station des voyageurs qui passent en Dalmatie.

La plaine de Livno qui a quinze lieues de long, est bornée dans le sens de son petit diamètre par le Polog, et au N. E. par une chaîne parallèle moins élevée, dont le nœud principal dépend de la Croatie autrichienne. Une suite de collines dont la hauteur est peu considérable, se détachent perpendiculairement des deux grandes contrepentes et divisent la plaine en deux bassins, qui sont ceux de Livno et de Douvno. Ces deux cirques dessinés en forme d'entonnoirs versent les eaux qui s'y rendent dans deux précipices dont l'ouverture a cent pieds de diamètre. Suivant l'opinion des habitants du pays, le Catavothron ou dégorgeoir de Livno

(1) De Sign à Cettina, on compte quatre milles, et du bord de cette rivière, quatre et demi jusqu'à la *Torre*, ou *Tour*.

(2) Les khans de la Bosnie sont de vastes granges au-dessus desquelles on a bâti des cellules, meublées d'un tapis grossier, et échauffées par un poêle que la température froide du climat rend très-nécessaire.

conduit ses eaux par dessous le Polog dans la Cettina, et celui de Douvno les décharge dans la Narenta, le restant de la plaine est cultivé (1).

Au nord-est, à trois lieues de distance du Polog, on découvre Livno, petite ville bâtie en amphithéâtre sur la croupe des montagnes, dans un emplacement entouré de rochers, et flanqué par le ravin dans lequel coule la Pistritza. Tout auprès sort une source abondante qui se dirige avec la rivière que j'ai indiquée, vers Ocrikan, situé au nord-ouest. La ville vers laquelle on marche, entourée de murs et de tours garnies de vieux canons, est regardée comme une place inexpugnable par ses habitants, qui forment une population turque de six ou sept mille ames. Farouches, et ennemis implacables des chrétiens, peut-être parce qu'ils en sont voisins, ils ne permettent pas que les Dalmates pénètrent dans cette enceinte, et ils ont si souvent maltraité ceux qui s'y sont hasardés, que le commerce des grains et des bestiaux se fait maintenant à Bilibrick, village de quatre maisons, situé au pied du Polog. Livno, qui dépend de l'Herzégovine, est gouvernée par une famille héréditaire dont les ancêtres ont embrasssé le mahométisme, depuis l'époque de la conquête.

---

(1) Les environs du bassin de Livno renferment Glamotsch 40 familles catholiques. Pot-Polog situé à 400 toises du chemin 40 *id.* Au-delà coule la Stourba, qui a 10 toises de largeur, 2 pieds de profondeur dans ses plus basses eaux, fonds de sable et de vase. Sur ses bords on remarque Gourgore et Cosmorin 80 familles catholiques. En avançant on traverse Veliki Goubert 50 *id.* Mali Goubert 50 *id.* restant à gauche. On passe la Dschabia qui reçoit à peu de distance la Pistritza venant de Livno. On compte dans cette direction huit villages catholiques ro-

On découvre de Livno le prolongement de sa plaine, qui se déploie en suivant à l'orient la chaîne des monts Bébii, dont la projection court vers Douvno, ville de l'Herzégovine. Dans la route de Travnik, si on se dirige toujours au nord-est, après avoir franchi les ressauts qui dominent Livno, et parcouru durant quatre lieues un pays aride, on descend à Snitza, ou Schwitza, grand village situé au fond d'une gorge arrosée par une rivière. Il y a là un khan qui est le meilleur de toute la route, où les Turcs, plus hospitaliers que les Bosniaques, qui entrent en fureur à la vue seule d'un chapeau, reçoivent les étrangers avec égards (1).

---

mains renfermant une population de cent vingt familles qui ont pour pasteurs des religieux de l'ordre de St-François.

(1) Au sortir de Livno le chemin s'élève sur une pente entrecoupée de torrents, dans lesquels on aperçoit le double mouvement des eaux et des feux souterrains. On laisse a trois ou quatre cents toises sur la droite Ismaël Schcker et Sebher-Kiagaitschi hameaux peu considérables, et après avoir doublé ce contrefort ou arrive à la Schwitza, qui conflue avec la Douwna. On la passe sur un pont en pierre de cinq arches aboutissant à une chaussée étroite pavée qui traverse la prairie jusqu'à Schwitza, village de quarante maisons situé à l'embranchement des chemins de Kuinn, d'Imoski et de Travnick. Cinq cents toises plus loin, on remarque d'énormes pierres taillées et disposées comme le sont celles des monuments celtiques de la Basse-Bretagne. Enfin deux mille toises plus loin, on passe aux sources de la Schwitza, qui sortent de deux cavités profondes, couronnées par d'énormes rochers, au faîte de l'un desquels on aperçoit un château construit dans le moyen âge.

A partir de cet endroit après avoir marché pendant trois quarts de lieue on arrive au point de partage des eaux qui s'épanchent dans la mer Noire par les affluents du Danube et dans l'Adriatique par le cours de la Narenta, de la Douwna et

A une heure de distance de Schwitza, commence une autre plaine un peu moins vaste et moins fertile que celle de Livno, quoique couverte d'herbages : c'est le rendez-vous des nombreux troupeaux qu'on conduit en Dalmatie. Il n'y a d'habitations qu'aux extrémités de cette vallée, dont le principal village est celui de Kuprès (1), avec une palanque entourée de palissades à tra-

de la Schwitza. Ici finissent les montagnes de roche calcaire nues et irrégulières formant la limite des versants qui partagent les eaux entre les deux mers qu'on vient de nommer.

(1) Kuprès ; on prononce Kouprès, mot qui signifie *pont*. Cette bourgade est éloigné de huit milles de Schwitza. La plaine de Kuprès est très étendue, et on n'aperçoit ses villages qu'au penchant des montagnes, où l'on remarque Rilitch et Malovara, qui sont habités par soixante familles chrétiennes. La Miliaska qui traverse cette contrée, court de droite à gauche, et de ses bords jusqu'à Kuprès on compte Pototschanié, Kokavitza et Verlé. Kuprès est une place de cinquante maisons qui a pour chef un ban ou capitaine héréditaire, avec une garnison de vingt pandours dont l'artillerie consiste en deux vieilles pièces de canon, qu'on tire aux fêtes du baïram.

On s'élève, en sortant de Kuprès, pendant une demi-heure sur la pente assez douce d'une montagne, dont le versant opposé est couvert par une vaste forêt, qui s'étend jusqu'à Akhissar. Le sol est tourmenté et silloné par une grande quantité de torrents qui se déchargent dans le Verbaz. Le chemin s'élargit en s'éloignant de la montagne jusqu'au confluent de la Prousechtka dans la Semeschnitza, qui coule ainsi que la Verbaz dans des vallons riants et fertiles. Le château de Akhissar consiste dans un donjon flanqué de cinq tours liées par un mur d'enceinte qui a 400 toises de développement.

En s'éloignant d'Akhissar on guée la Prousechtka; plus loin on traverse deux fois la Semeschnitza, dont on suit la rive gauche jusqu'à son confluent dans le Verbaz. On passe cette dernière rivière sur un pont en pierre de cinq arches, avant d'entrer à

vers desquelles on voit quelques petites pièces de canon posées sur des pierres, au sommet de tours à moitié écroulées. Le khan des voyageurs est en dehors de ce prétendu fort, dans lequel il ne leur est pas plus permis d'entrer qu'à Livno. Kuprès et ses dépendances sont gouvernées par un capitaine peu riche et puissant, qui est vassal du pacha de Scopia.

La campagne, couverte de glace jusqu'à la fin d'avril, à cause de l'élévation de son plateau, est sujette en hiver aux effets de la tourmente, surtout quand le redoutable bora se fait sentir. Il se passe peu d'années sans que des hommes et des bestiaux ne soient engloutis sous les neiges dont le vent forme des tourbillons; et même en temps calme il faut se diriger sur l'alignement des jalons plantés pour indiquer aux caravanes le chemin qu'elles doivent tenir. On rencontre fréquemment dans cette solitude des cabanes de bois couvertes d'écorces d'arbres, posées sur des roues, que traîne d'un lieu à l'autre un attelage de dix à douze bœufs, tandis que toute la famille suit à pied sa demeure ambulante. Ces sortes d'habitations tartares sont dans la Bosnie celles des Zingari, ou Bohémiens, qui professent une espèce de mahométisme, se livrent

---

Scopia bourg de 200 maisons situé au confluent de l'Obreska avec le Verbaz. On retrouve l'Obreska à deux lieues de Scopia, où après l'avoir traversée deux fois, on prend une rampe boisée de sept cent toises de longueur qui forme le versant des eaux dont le cours se partage entre le Verbaz et la Comarsitza. La descente est plus longue et moins roide que la montée; de là jusqu'à Trawnick on voit Grouben-Khan, Volovitza village de quarante feux, Charré hameau de quarante familles chrétiennes et Ocakié bourgade de cent maisons disséminées sur un coteau.

à différents métiers, et aussi pauvres que méprisés, vivent sans patrie et sans résidence fixe.

En quittant Kuprès, on monte une colline boisée, du haut de laquelle on domine un grand et sombre tableau qui charme et surprend les regards. C'est une vaste forêt de sapins, de mélésiers et d'arbres verts, qui couvre de hautes montagnes et descend dans leurs étroits vallons; on voit dans les espaces libres plusieurs plantes des Hautes-Alpes, et notamment la camomille double. Un chemin assez large sillonne la pente orientale de ces montagnes, et au milieu des bois qu'il traverse, on trouve un kiosque et un abreuvoir dans lequel l'eau est apportée par des canaux de bois posés à quelques pouces au-dessous du sol. A peu de distance, on rencontre une cabane construite avec des troncs d'arbres, habitée par un poste de Pandours, qui donnent des escortes aux voyageurs, ainsi que cela se pratique dans le mont Polog et aux défilés regardés comme dangereux.

Après deux heures de marche, on plonge sur la riche vallée de Scopia, qui présente de tous côtés des champs cultivés et des habitations nombreuses (1). Le Verbaz, qui coule au pied de la chaîne orientale des montagnes, reçoit une foule de rivières dont les eaux fertilisent ce plateau, qu'on trouve d'autant plus gracieux, que ses sites forment un contraste frappant avec l'épaisseur des forêts qu'on vient de traverser.

(1) Scopia 6 h. S. O. de Travnik, population 3000 habitants, dont 800 turcs, 300 grecs et 1700 catholiques. Le Verbaz prend sa source dans la chaîne des monts Radissa, et se rend à la Save, qui se décharge dans le Danube.

Sur les derniers mamelons de la chaîne occidentale, on aperçoit Prussatz, place autrefois fortifiée, qui fut le dernier boulevard dans lequel les Bosniaques se défendirent contre les Turcs. Elle domine la vallée du Verbaz, qu'on passe deux lieues plus loin au nord, sur un pont en pierre de trois arches, pour entrer à Scopia, résidence d'un gouverneur, auquel la Porte donne dans ses firmans le titre de pacha de Clissa (1). La situation de cette ville, bâtie à l'entrée d'une vallée qui conduit à Travnik, aurait dû lui donner une grande importance. Cependant, malgré sa position, sa population n'est que de trois mille ames, parmi lesquelles on compte les deux tiers de chrétiens des rits grec et latin. Le khan est dans la ville, parce qu'elle n'a ni murs ni fortifications; et quoique sale comme tous les gîtes de cette espèce, les Turcs qui le tiennent y étant hospitaliers et polis, on s'y trouve à son aise.

De Seopia, le chemin qui conduit à Travnik traverse une étroite et profonde vallée, plus boisée que cultivée, dans laquelle coule une rivière qu'on passe plusieurs fois à gué pendant une route de trois lieues. A cette distance, on franchit une montagne couverte de beaux arbres, pour entrer dans une gorge à-peu-près semblable, arrosée par la Lassova. Cette rivière, qui descent du mont Secca, charrie des paillettes d'or, et ce serait vers ses sources qu'il faudrait rechercher la mine indiquée par Pline, que les Romains exploi-

(1) Forteresse de la Dalmatie voisine de Spalatro, appartenant à l'empereur d'Autriche. On voit ainsi que la Porte, qui ne renonce jamais à ses droits, a des pachas *in partibus*.

taient encore sous le règne de Néron. On y retrouverait également une fontaine coulante, dont les habitants assurent que les eaux ont la propriété de guérir les fièvres tierces. A partir de la Lassova, on arrive dans deux heures de marche à Travnik.

Cette ville, qui est la résidence du visir de Bosnie, resserrée entre deux montagnes, ne se découvre qu'au moment où l'on y entre. Le sérail, ou palais du pacha, situé sur le bord de la rivière, est un vaste bâtiment en bois sans architecture et d'une construction fort grossière. La cour, remplie de fumiers, est entourée d'écuries, au-dessus desquelles tourne une galerie qui conduit à plusieurs cellules, dans lesquelles logent les gens du satrape qui y sont entassés. Dans un des angles et sur une des façades, se trouvent le divan et plusieurs appartements pour le visir, et l'ensemble de cet édifice a la coupe d'une grande auberge de Suisse ou d'Allemagne; mais les toits, construits en planches, noircis par la moisissure, ont une couleur d'ardoise qui donne à cette masse incohérente la couleur lugubre d'une demeure habitée par une horde de Tartares nouvellement sortis de leurs forêts.

Travnik, comme toutes les villes turques, vue dans son ensemble des hauteurs qui la dominent, est, surtout en été, pittoresque et agréable. De grands arbres qui s'élèvent autour des toits bleuâtres des maisons, des minarets qui élancent dans les airs leurs pinacles dorés, un château délabré servant de prison d'état (1), des quartiers groupés par étages, des eaux tombant de toutes parts, présentent des points de vue délicieux

---

(1) Il y a quatre canons de fer qu'on tire dans les solemnités.

et vraiment romantiques. Mais aussitôt qu'on pénètre dans ses rues mal pavées et fangeuses; dès qu'on voit de près ses maisons de bois mal construites, leurs fenêtres fermées de doubles grilles comme celles des prisons, le charme cesse, et de tristes réalités succèdent à d'agréables illusions.

Près de Travnik, un village nommé Dolaz, qui semble former un de ses faubourgs, est la résidence de mille à douze cents chrétiens latins, qui exercent différents métiers dans la ville, et la situation dans laquelle il se trouve serait excellente, s'il n'était pas dépourvu d'eau. Cependant, comme c'est le seul lieu habitable pour eux, à cause du fanatisme des mahométans, ils remontent chaque soir vers leurs habitations, qui sont fort propres. Un peu plus loin, on voit un autre village habité par des chrétiens orthodoxes, qui, après avoir été marchands et plus souvent voleurs de grands chemins, reviennent cultiver leurs terres, quand ils ont assez gagné dans l'une ou dans l'autre de ces deux professions.

Au-dessous de ces deux villages, la Lassova entre dans une plaine qui conduit à Bosna-Serail, d'où elle parcourt une vallée latérale où l'on trouve Guècia-Gôra (1), village habité par des chrétiens latins, chez lesquels les franciscains ont une mission relevant du couvent de Sojnitza, résidence du vicaire apostolique. C'est de cette retraite que sortent les religieux qui célèbrent l'office divin et administrent les sacrements dans tout le canton de Travnik.

L'origine des missions latines dans cette partie de la

(1) Village dépendant de la banlieue de Travnik.

Bosnie remonte à l'année 1332. Les frères de l'ordre de Saint-François, André de Sardaigne et Jean d'Angleterre, s'étant rendus de Raguse auprès d'Étienne Cotroman, ban de la Triballie, le ramenèrent ainsi que ses sujets dans le giron de l'église d'Occident (1), et depuis ce temps Rome n'a pas cessé de nommer des évêques en Bosnie. Le premier est celui de Trébigné, qui est toujours choisi parmi les religieux jacobins de Raguse. On peut l'appeler *in partibus*, car il ne serait pas mieux accueilli par les Tréboniens, que notre saint évêque d'Hermopolis ne le serait des Égyptiens, s'il lui prenait envie de résider au milieu de ses ouailles, parmi lesquelles on ne compte que des mahométans et quelques chrétiens de la Ceinture (2). Le second évêque, qui prend le titre de Douvno, réside à Sojnitza ou Phoïnitza dans le couvent du Saint-Esprit. Il comprend dans sa juridiction la Srébrarnitza (3) et le sangiac de Serraglio. Il est l'œuvre des missionnaires placés sous son inspection, qui sont de l'ordre des Mineurs-Observantins, car ils élisent eux-mêmes leur évêque qui doit être bosniaque : la cour de Rome lui alloue un traitement de six à sept cents francs. Les vertus apostoliques sont le plus bel apanage de sa prélature; et ce roi des sacrifices célébrant les saints mystères sur un autel portatif qu'on place au milieu d'un

(1) Luccar. Ann. Raus. lib. II, p. 54.

(2) C'est-à-dire circoncis et baptisés. On prétend que ces sectaires professent l'hérésie d'Eutychès et de Dioscore qui fut anathématisée au concile d'Éphèse.

(3) Srebrarnitza, mot esclavon qui signifie terre d'argent. Il en existe une mine qui est ramifiée et combinée, sans y être mêlée, avec un quartz jaunâtre.

cimetière, n'est pas moins grand aux yeux de l'Éternel que les pontifes entourés des pompes du siècle, qui paraissent en souverains dans le sanctuaire d'un Dieu de paix et d'humilité.

Pourquoi une aussi noble mission que celle du clergé de Bosnie est-elle entachée d'un fanatisme qui porte les prêtres à abuser de la crédulité? Comment par exemple le bras d'un ministre des autels inflige-t-il la bastonnade à ceux qu'il ne devrait que bénir, en les réconciliant avec le père des miséricordes? Qui pourra jamais justifier les jeûnes excessifs imposés à des femmes; l'usage de leur faire porter à la messe un baillon, au milieu duquel on fait passer la langue qui reste pendante hors de la bouche?.... Tout Bosniaque est superstitieux. C'est le pays où règnent les sorciers, les revenants, le loups-garoux et les vampires. Il n'est pas rare de voir des mahométans confondant le profane et le sacré, faire dire des messes quand ils sont malades, recevoir le baptême et l'extrême-onction, qui, rendus à la santé, retournent à la mosquée et persécutent les chrétiens.

Malgré sa barbarie, la Bosnie était au XV[e] siècle une des principales routes de communication avec Constantinople. Jean Chenau est un des premiers voyageurs qui en a donné le tracé, depuis Raguse jusqu'à Andrinople (1), en ces termes que nous conservons. « Partis, dit-il, de Paris le 5 janvier 1547, veille des Roys, « nous étant rendus à Raguse, nous arrivâmes le 13 mars

(1) Voyage de Paris à Constantinoble, etc. fait par très-noble homme Jean Chénau, par lui mis et rédigé par écrit en 1547, 1548, 1549. Ms. de la Biblioth. du Roi, fonds de Baluze, n° 8471.

« à Trebign, ville située sur la rivière de ce nom. De là « nous passâmes à Sernich et cheminâmes par des mon- « tagnes les plus rudes et les plus arides que possible. « Puis vinmes à Cochis, pays qui est une ville à la « turcquesque assez marchande, où y a ordinairement « ung Sangiac. Puis arrivâmes à Plennie, village de « Zadrima, où les maisons sont toutes de bois. Nous « passâmes à un autre assez beau village, appellé Pré- « poville; et de là près d'ung monastère, nommé Santa « Sava, où y a plusieurs moines qui vivent à la grecque « et monstrent le corps de Santa Saba aux passants. Les « Turcqz l'ont en révérence et y font des aumosnes. « Tout joignant il y a un petit chasteau nommé Myli, et « couchasmes au village joignant icellui. Apres vinsmes « à Nova Bazard, ville non fermée mais assez mar- « chande, où demourasmes ung jour pour changer che- « vaux.

« Au partir de là, montasmes le mont d'Argent (Sre- « banitza), qui est fort hault et fâcheux : on y tire l'argent « qui vaut un grand revenu au soultan. Vismes à côté « Nisse, antiennement bonne ville, et maintenant réduite « à ung village; puis passâmes la rivière Morana ou Mo- « raca. La plupart des femmes de ce pays portent les « cheveux coupés et aulcunes les ont longs et un chap- « peau sur leurs testes fait de drappeau sans aulcune « forme ne façon, où elles ont pendues des Patenostres « de verres, quelques pièces d'argent et anneaux aux « oreilles.

« Puis arrivasmes à Malessich, grand village près la « ville de Sophie, de là à Bassarchie, à Congnusse, grand « village, à Philippopoli et à Andrinople, où nous « trouvâmes le grand seigneur appelé soultan Soliman.

« Peu de jours après notre arrivée, nous eusmes la nou-
« velle de la mort de nostre roi François premier. »

Comme la Bosnie ne fut jamais qu'un lieu de passage des Romains, on ne trouve, ni sur la route que je viens de décrire, ni aux environs de Travnik, aucunes traces d'antiquités. Les Triballes, les Pannoniens, toujours barbares, vivaient probablement sous des tentes; et, passagers comme les hordes nomades qui n'appartiennent à la terre que pour la durée de leur vie, ils n'ont laissé de souvenirs que dans quelques romances pareilles aux poésies herses, où l'on retrouve des souvenirs confus de leurs batailles, des clairs de lune, de larges boucliers, et des palissades de bataillons.

Ces hymnes composent les fastes historiques des Illyriens, et la chanson d'Asan intitulée le *Divorce* arrache encore des larmes aux sauvages bosniaques. Voici cette pièce telle que la traduction m'en fut donnée à Raguse par feu Marc Bruere, consul de France (1).

« Quelle blancheur dans ces vertes forêts ! sont-ce des neiges ou des cygnes ? Hélas ! les neiges seraient fondues, les cygnes envolés. Ce ne sont ni des neiges ni des cygnes, mais les tentes d'Asan Aga, où il demeure gémissant et blessé. Sa mère et sa sœur l'ont visité; son épouse serait venue aussi, mais la pudeur la retient.

« Asan, guéri de ses blessures, mande à son épouse fidèle : « Ne m'attends plus ni dans ma maison blanche

(1) Cette pièce avait été communiquée à l'abbé Fortis par M. Bruere, qui a laissé une quantité de poésies slaves inédites qu'il avait recueillies et traduites.

« ni dans ma cour, ni parmi mes frères aux poignards « redoutables. »

«En recevant ce fatal message, l'épouse reste triste et affligée; lorsqu'elle entend les pas des chevaux dans la maison de son seigneur. Elle monte sur une tour pour finir ses jours en se précipitant du haut des créneaux. Ses deux filles la suivent en criant : « Mère chérie, ar- « rête ; ces chevaux ne sont pas ceux d'Asan notre père ; « c'est ton frère le bey Pintorovich qui vient t'embrasser ». A ces mots l'épouse d'Asan courant les bras étendus vers son frère : « Vois ma honte extrême, s'écrie-t-elle, « il me répudie, moi dont les flancs lui donnèrent cinq « enfants ! »

« Pintorovich se tait, et tirant d'une bourse de soie vermeille un papier qu'il lui présente : « Il t'est permis, « dit-il, de recevoir la couronne nuptiale des mains « d'un nouvel époux, dès que tu seras retournée dans « la maison blanche de nos pères. »

« L'épouse affligée prend l'écrit, baise le front de ses fils et les joues de rose de ses deux filles; mais elle ne peut se séparer de son fils au berceau.

«Le sévère Pintorovich l'en arrache, l'entraîne et la ramène dans la maison de son père.

« Peu de temps après, sept jours à peine écoulés, de toutes parts on demande la jeune et charmante veuve, issue d'un sang illustre.

« Parmi les nobles prétendants on distingue le cadi d'Imoski.

« Cher Pintorovich, ô mon frère, ne me livre pas à « un autre époux, s'écrie-t-elle, mon cœur se briserait « dans ma poitrine en pensant à mes enfants aban- « donnés. »

« Pintorovich est sourd à ses prières. Elle le conjure alors d'écrire ces paroles au cadi :

« La jeune veuve te salue et te mande, quand tu viendras l'enlever, accompagné des seigneurs de Svati, « de lui apporter un voile, afin qu'en passant devant « la maison d'Asan, elle ne voie pas ses enfants orphelins. »

« Le cadi, au reçu de la lettre, rassemble les seigneurs de Svati pour aller chercher son épouse et lui porter le long voile qu'elle demande.

« Ils partent, ils arrivent, l'épouse s'achemine avec eux. Arrivée devant la maison d'Asan, ses deux filles l'aperçoivent, et ses deux fils courent à sa rencontre, en criant : « Mère chérie, reste avec nous, entre, prends « des rafraîchissements. »

« La triste veuve d'Asan, entendant les cris de ses enfants, prie un des seigneurs de s'arrêter : « Que je « distribue, dit-elle, à ces orphelins quelque gage de ma « tendresse. »

« Les chevaux s'arrêtent. Elle donne à ses fils des brodequins d'or, de beaux voiles à ses filles, à l'innocent qui est au berceau elle envoie une robe.

« Asan, témoin de cette scène, s'écrie : « Revenez à « moi, mes enfants, laissez une mère au cœur d'airain, « qui ne ressent plus pour vous aucune pitié. »

« A ces mots l'infortunée pâlit, tombe et expire en voyant s'éloigner ses enfants (1). »

---

(1) Voyez, pour le texte slave de cette romance, le Voyage en Dalmatie de Fortis.

CHAPITRE II.

Itinéraire de M. H. Pouqueville, depuis Travnik jusqu'à Guilan, frontière de la Macédoine.

La neige couvrait la terre depuis plusieurs mois, et elle tombait en abondance, lorsque je me disposai à quitter Travnik pour me rendre à Janina. La saison était rude, les routes dangereuses; et, quoique vêtu à la turque, comme j'ignorais la langue du pays que je devais traverser, le costume oriental pouvait seul me mettre à l'abri d'un peuple féroce. M. David me voyait partir à regret, et j'aurais cédé aux instances qu'il me faisait de rester jusqu'au printemps, si le désir de revoir mon frère ne l'avait emporté sur toutes les considérations possibles.

Il fut arrêté que je me mettrais en route le 1er mars au matin. Mehemet-Choreb, pacha (1), alors visir de Bosnie, et depuis capitan-pacha, m'avait muni d'un firman du sultan Selim, afin de me faire respecter sur la route. A ce diplôme souverain, il joignit un boïourdi autographe, par lequel il était ordonné aux commandants des villes situées sur ma route, *de me traiter avec respect*, *de fournir à tous mes besoins*, *de me loger*, *et défrayer*, *sans recevoir aucune gratification;* et la conclusion de cet ordre pompeux, qui était *l'expression de sa volonté absolue*, portait la menace *de peine capitale envers les contrevenants*. Il

(1) C'est le même que les Grecs appelent Topal pacha, ou le boîteux.

avait en même temps chargé un tartare fidèle de m'accompagner, et *de me remettre bien portant* auprès de mon frère, duquel il devait lui rapporter un certificat des bons services qu'il m'aurait rendus.

La voix du muezzin venait à peine d'appeler les musulmans à la prière de l'aurore, que j'étais déja sur pied, m'imaginant que l'heure fixée pour le départ était celle à laquelle on partait. Cependant le jour parut; il se passa une heure, il s'en écoula une autre, lorsque le tartare arriva, et, du ton d'un homme qu'on aurait fait attendre depuis long-temps, demanda si les bagages étaient prêts, si tout était arrangé, parce qu'il fallait sur-le-champ se mettre en route. Je lui fis répondre par un domestique morlaque qu'on l'attendait depuis le matin; et aussitôt on s'empressa de descendre les bagages dans la cour. Je me disposais moi-même à sortir, lorsqu'on m'avertit que mon homme était retourné en ville, et que les chevaux n'avaient pas encore paru.

Je compris par ce retard, si on en usait ainsi dans la capitale et sous les yeux du visir, à quelles contrariétés je devais m'attendre loin du maître. Je vins, en faisant ces réflexions, me rasseoir auprès du feu, résigné à mon sort, comme un homme qui allait dépendre de la volonté de gens dont il ne pouvait se faire entendre, lorsqu'à onze heures, les chevaux, le tartare et sa suite arrivèrent avec fracas; alors on chargea précipitamment, et nous partîmes.

Ire Poste.—*Route E. S. E.*, 8 *heures de chemin.*

En contournant, au sortir de la ville, le rivage de la Lassova, mes tartares me montrèrent, non loin

des fourches patibulaires (ornement accoutumé de la résidence des visirs), un tombeau éclairé par quelques lampes, qu'il me dirent être celui d'un de leurs sultans. Nous entrâmes ensuite dans une plaine de quatre lieues de diamètre, baignée par la même rivière, qui se détourne à l'E. au dessous de Boussovatz, et dans quatre heures de marche, nous arrivâmes à Iacovatz, ou Jovtza, village et menzil-hané, ou poste, où l'on prend des chevaux pour les routes de Constantinople et de l'Herzégovine. Son bassin, enveloppé de montagnes boisées, est arrosé par plusieurs ruisseaux tributaires de la Lassova, qui, après avoir traversé Travnik et Boussovatz, tombe dans la Bosna.

IIe Poste. — *De Jovtza à Seraglio E.*, 8 *heures.*

De Jovtza pour se rendre à Seraglio, ou Bosna-Serail, on traverse encore une fois la Lassova, et on entre dans une vallée étroite couverte d'arbres, qui aboutit au mont Longovi, des flancs duquel tombe une rivière dont le cours se dirige vers la Bosna. Nous employâmes une heure et demie à franchir cette montagne; et à une demi-lieue de sa base, nous entrâmes dans la plaine de Seraglio (1), ville qui s'annonce avec

---

(1) *Détails de route.* — Route de Travnik à Séraglio.

A une demi-lieue de Travnik, Slimeno et Ottachan, villages, chacun de cinquante maisons.

La vallée de la Lassova s'élargit à l'endroit où elle reçoit la Xéterniza, et elle forme un bassin qui peut avoir deux lieues quarrées. Aux flancs des montagnes, on voit Boutschitsché, Glavenit, Progratschitschi, et Zabilié. On passe près de Vitschezc et d'Ogouiki, on traverse un affluent de la Lassova, et,

la magnificence sauvage de la capitale de la Bosnie, par le nombre de ses villages, de ses troupeaux, et l'affluence des caravanes qui fréquentent son bazard. Après avoir passé plusieurs fois, pendant trois lieues de chemin, la même rivière, nous prîmes une chaussée pavée, qu'on suit jusqu'à l'entrée de la ville. Seraglio, ou Bosna-Serail, bâti au penchant des montagnes qui se rattachent dans le lointain à la chaîne du Polog, entre des monticules et en plaine, offre, vue de loin, le coup d'œil le plus enchanteur. Mais à mesure qu'on approche, le charme disparaît, et au tableau le plus riant succède celui de la malpropreté et de la misère. Quoiqu'il fît encore très-froid, le dégel qui commençait contribuait à augmenter la fange de la ville, et je vis dans les rues des animaux crevés dont les ca-

---

bientôt après, cette rivière, sur un pont en bois de quatre arches dont les piles sont en maçonnerie. A un quart de lieue de là, on sort de la belle vallée qu'elle arrose, et d'où elle s'éloigne pour aller se jeter à trois lieues de distance dans la Bosna. On double un contre-fort et on traverse un vallon appelé Kosistza, où l'on voit un village de quarante maisons qu'on laisse à quatre cents toises sur la main droite. Les montagnes sont peu élevées, leurs pentes sont douces et tapissées de forêts de charmes, de hêtres, de frênes et de peupliers.

Bompovatz, ou Bonssovatz, bourg de deux cents feux, est traversé par la Kositza, qu'on suit jusqu'à Longoi-Khan, où on la passe sur un pont en bois qui a dix toises de largeur. Le chemin suit un de ses affluents qu'il coupe près de sa source. On franchit ensuite un col qui donne entrée dans la vallée de Fognitza, et on arrive au khan de Iacovatz.

Après avoir dépassé ce gîte, en suivant un ruisseau qui se jette dans la Fognitza, on découvre Orakovo, bourg de cent maisons, et on passe la rivière que l'on vient de nommer, sur

davres exhalaient une odeur insupportable, sans que les Turcs eussent l'air d'en être incommodés.

L'historien de Raguse Luccari nous apprend que Cotroman bâtit en 1270, sur le mont Iakotina, le château de Vrack-Bosna, au dessous duquel se forma Seraglio, qui est traversée par la Migliaska et bornée à l'orient par la Bosna : on comptait de son temps dans cette ville dix mille feux (1).

Seraglio, dont le prince Eugène incendia plusieurs quartiers en 1697, est, après Andrinople, une des métropoles la plus importante et la plus séditieuse de la Turquie d'Europe. Sa population, que les gens du pays portent à quatre-vingt mille ames, calcul que je crois

---

un pont en bois. On entre bientôt après dans la vallée de Lépénitza qui a sept cent toises de largeur moyenne. Cette contrée présente l'aspect de la prospérité; les montagnes sont couvertes de villages habités par des chrétiens; le pays abonde en mines de fer, et en eaux minérales qui ont fait donner à Lépénitza le surnom de *Kisclé-sou* ou *eau acide*. Goménitza, Otpra, Vorgovo, Khreschewo, Plodscko, réunion de six cents familles chrétiennes, sont les lieux les plus remarquables de cette riche et charmante vallée.

Le chemin s'élève immédiatement sur une montagne boisée, et au bout de trois heures de marche on débouche dans le vallon de Zouliowina. Grabofsi, hameau de trente feux, Bilicjo qui en compte soixante, Kobiliaglava cinquante, Cracovitza soixante, Rogalitza quatre-vingts, varient et embellissent ses différents aspects. La Zouliowina qui conflue avec la Bosna, est guéable dans presque toutes les saisons. Blaju, long village de cent feux, Vil-Bosna, hameau de quarante maisons, sont les seuls endroits qu'on rencontre ensuite, avant de déboucher dans la vallée de Bosna-Sérail.

(1) Lucc. ann. Raus. lib. I, p. 16, 17.

exagéré, est renommée par sa turbulence (1); ce qui n'empêche pas son commerce d'être considérable. « Les « maisons des agas sont, comme au temps du sieur Poul- « let, qui visita Seraglio au commencement du seizième « siècle, composées de grands murs sans fenêtres pareils « à ceux des couvents de religieuses. Les demeures des « particuliers sont construites en bois sur un plan « quarré, au milieu duquel on remarque une lanterne

(1) Bosna-Sérail, capitale du royaume de Bosnie, est située à cinq journées de caravane des frontières de la Dalmatie, et à seize heures de distance de Travnik. Sa population varie entre quarante et cinquante mille ames. C'est la résidence du mollah, ou grand-juge de la province, de l'aga des janissaires, et de l'archevêque grec. C'était autrefois celle des visirs; mais un de ces satrapes ayant fait décapiter une partie des principaux seigneurs de la ville, les habitants obtinrent qu'à l'avenir ils ne résideraient plus parmi eux. On bâtit en conséquence pour eux un palais à deux journées de Seraglio, dans un village appelé Travnik, qui est devenu la ville de ce nom. Mais quand un pacha vient gouverner le sangiac, il passe ordinairement par la capitale, où il a le droit de demeurer trois jours, pendant lesquels il reçoit l'hommage des grands, et donne l'investiture de la pelisse aux différentes autorités. Seraglio fournit à toute la Romélie des ustensiles en cuivre doré et étamé, des poignards richement travaillés, des cuirs et plusieurs autres articles d'une grande consommation.

Quiclet, qui y passa en 1658, dit qu'on y comptait cent une mosquées, cent soixante-neuf fontaines, des bains, de vastes bazards, etc. Deshayes, *voyage de Constantinople*. — Son évêché latin fut érigé à la fin du XVI[e] siècle, par le pape Clément VIII. Ce prélat était nommé par l'empereur comme roi de Hongrie et la chambre des domaines de Hongrie lui payait annuellement cent ducats. — Géograph. ecclés. de D. Vaissette, t. II, p. 157, édit. in-12, Paris 1755.

« pour donner passage à la fumée, la coutume étant de « faire le feu au milieu du logis.

« L'extrémité de la ville vers Belgrade est élevée « sur une colline, d'où il descend un petit ruisseau, « lequel est tellement conduit, qu'il fait tourner cin- « quante moulins d'un même cours qui sont si indus- « trieusement placés par étages, les uns en dessous des « autres, que la même eau fait tout moudre. La roue « sur laquelle elle tombe, n'est pas posée sur le côté de « l'édifice, comme elle l'est parmi nous, mais tout au « bas et mise de plat sur un pivot contre terre, ayant « son étendue parallèle à l'horizon et faisant la même « figure qu'une pirouette tournée sur une table.

« Cette machine est emportée par la résistance que « la chute de ce ruisseau rencontre dans les canelures, « qui vont toutes de sa circonférence en diminuant « vers son centre. Elle ne pourrait pas mouvoir un « poids aussi pesant que celui de nos meules, mais « n'ayant pas besoin de beaucoup d'eau et étant fort « commode, elle mérite l'attention des mécaniciens (1). »

La situation de Séraglio entre des montagnes qui se rapprochent à la distance de six cents toises sur les bords de la Migliaska, à l'endroit où cette rivière débouche dans la plaine, et le nombre de ses maisons, répandues sur les coteaux, remplissent la vallée, dont la perspective est terminée par le château qui couronne une éminence coupée à pic dans une hauteur de quatre cents pieds. Nulle ville avec quelques soins ne serait mieux située, car sa plaine est baignée par la Bosna, ainsi que par la Gelouwitza, et la Roucawitza, qui se

(1) Relations du Levant par le S. Poullet, T. I, p. 103, 104.

jettent dans la Migliaska où elles portent le tribut de leurs eaux.

Comme le voisinage des Français faisait fermenter les têtes bosniaques, qui se croyaient à la veille d'une invasion, je me gardai bien de présenter le boïourdi du visir pour réclamer le logement, et mon tartare ne l'exhiba qu'afin d'obtenir des chevaux de poste. Ainsi nous logeâmes dans un khan, sans oser en sortir; et dès que le jour parut, nous nous hâtâmes de partir.

III[e] POSTE. — 9 *heures E. S. E. de Seraglio à Pratza.*

En quittant Seraglio, on gravit une colline couverte de vastes cimetières, en laissant à gauche son château-fort, bâti au sommet d'une montagne très élevée; et après une demi-heure de marche, on descend brusquement jusqu'au fond d'un abîme dans lequel serpente la Migliasca, qui prend ses sources dans le mont Ivan (1). On suit péniblement, l'espace d'une lieue,

(1) *Détails de route.* — Au sortir de Bosna-Sérail, on gravit une pente rapide par un sentier pressé entre la montagne et la Migliaska qui a vingt toises de large. A mille toises du pont sur lequel on la traverse, on passe un affluent peu considérable sur un pont en bois. Trois quarts de lieue plus loin on voit Bogolossa-khan, les débris d'une ancienne forteresse, et on guée aussitôt la Longoboska qui conflue avec la Migliaska. On suit son cours scabreux pendant huit cents toises jusqu'aux khans de Dscheremesti et de Longoboska à travers de belles prairies qui aboutissent à la Migliaska qu'on retrouve près de Davalschitsche-khan. La nature qui était jusque là âpre et sauvage, se montre sous des formes gracieuses. On passe deux fois de suite, à la distance de deux cents toises, la Migliaska au-dessous de Palhé, chef-lieu d'une contrée habitée par des no-

sa rive dangereuse; et après l'avoir passée sur un pont en pierre d'une seule arche, on tourne au N. pour franchir des montagnes arides, au-delà desquelles j'aperçus des pics éloignés couverts de sapins. Nous ne tardâmes pas à descendre de ces hauteurs; et après avoir doublé un contrefort, nous entrâmes, au bout de quatre heures, dans le bassin de la Drina, territoire couvert, pendant quatre autres lieues, de villages, de champs et des prairies. A son extrémité, nous traversâmes un bois de pins d'un quart de lieue de diamètre, et à deux milles de sa lisière, nous arrivâmes à Pratza, village situé au fond d'un vallon boisé, où l'on ne trouve qu'un caravanserail et sept ou huit maisons bâties au bord d'une rivière qui se rend à la Drina, dont le cours servait encore de limite entre la Bosnie et la Servie, vers le milieu du XII[e] siècle (1).

---

mades qui ont leur cabanes et leurs bergeries sur le penchant des montagnes. On remonte pendant une heure le cours d'un affluent de la Migliaska où l'on remarque Kedni-khan, Poavity-khan, Kolledisch et Gozovitch, villages qui renferment quatre-vingt-dix familles chrétiennes.

En sortant de cette vallée le chemin s'élève au milieu des forêts jusqu'à une arête qui sépare le versant des eaux de la Migliaska de celles coulant par la Pratza dans la Drina. Au bout de cinq quarts d'heure, on traverse la Pratza à gué pour suivre sa rive gauche. Un quart de lieue plus loin, on parcourt un terrain peu étendu couvert d'énormes pierres taillées, les unes en parallélépipèdes, les autres en prismes, et quelques autres en pyramides : il est probable que ce sont les cippes de quelques tombeaux des anciens Triballes.

(1) Cinamm. p. 59; Nicet. Choniat. p. 61.

IVe Poste. — 8 *heures S. E. de Pratza à Tchaïnitza.*

De Pratza, après avoir guéé trois fois, dans deux milles de chemin, la rivière qui coule vers Tchélebi-Bazard, on met trois heures à franchir les ressauts d'une montagne escarpée, dont la descente est extrêmement rapide (1). Arrivé à sa base, on a devant soi une plaine de trois milles, qui se termine à la Drina, qu'on traverse sur un pont en bois et en très-mauvais état, à la tête duquel on voit le beau village de Gorousdé. Au-

(1) *Détails de route.* En quittant Pratza on passe la rivière de ce nom, et au bout d'une lieue on arrive à Barra-khan, village dont les maisons sont disséminées dans la plaine. On franchit ensuite un escarpement d'où l'on plane sur les montagnes sauvages de l'Herzegovine. Un contr-efort qui se détache de la hauteur où l'on est, se termine par une pente extrêmement roide près de Podgorana. On entre dans la vallée de la Vinistka où l'on remarque Khan-jarovitch, village de quinze feux, et de là on entre dans la gorge de Orsche-khan, hameau de quarante maisons qui est entouré par la Ragnana. Le chemin suit le cours de la Vinistka jusqu'à son confluent dans la Soponitza près de Goradja, ou Gordza, bourg situé au confluent de la Soponitza avec la Drina qu'on passe sur un pont en bois de quatre-vingt toises, coustruit sur des piles en pierre. Le chemin qu'on suit à partir de cet endroit enfile le vallon de Kosara jusqu'à Bezda et Roveni, où la Kasara se décharge dans la Drina.

A six cents toises au-dessus de Kosara, on laisse à main droite le village de Hassan Baschitza, et dans trois quarts d'heure de marche on descend à Millinovo-khan, halte située au confluent d'un ruisseau avec la Janina. Le chemin remonte le cours de cette rivière dont le vallon renferme les hameaux de Blouschitschi, Batischi, Gorgué, Kamené, et on arrive bientôt après à Tchaïnitza.

delà de la rivière, on parcourt une plaine d'une demi-lieue fort bien cultivée, et on entre dans une forêt entrecoupée de collines, qui s'étend jusqu'à la palanque démantelée de Goradja. On fait, à partir de là, six milles à travers les montagnes; et, après être descendu l'espace d'une demi-lieue, on trouve le khan de Tchaïnitza, station ordinaire des caravanes, que nous dépassâmes, afin de monter à la ville, où notre logement était marqué. Les chefs de cette bourgade, qui se compose de deux cents familles turques, informés par mon tartare de l'arrivée d'un Français, vinrent me rendre visite; et j'en reçus des amitiés auxquelles je répondis par quelques petits cadeaux, qu'ils reçurent avec plaisir.

Ve Poste. — *E. S. E., 8 heures de Tchaïnitza à Tastligé.*

Au sortir de Tchaïnitza, on gravit pendant une lieue les montagnes qui dominent son bassin, et on fait près de neuf milles dans un sentier saccadé, tracé entre les ondulations des chaînes qui se déploient au loin, couronnées de forêts. On descend ensuite dans la vallée de Tastligé, dont la largeur est d'une demi-lieue; et après l'avoir traversée, on prend une chaussée rapide, bordée de garde-fous, pour monter à la ville, qui est située dans une haute région (1). Tastligé, séjour

(1) *Détails de route.*—Tchaïnitza, bourg de deux cents feux, il y a des fabriques de couvertures et de draps grossiers. On s'élève en le quittant sur une montagne où l'on n'aperçoit, pendant trois heures de marche, que les villages de Bouristché, Bolanis-khan, et Kherché. Tastigé est traversé par la Verhou-Bres-nitza, qui tombe dans la Deshockina dont les eaux se rendent

de quatre cents familles turques, plonge du N. O. sur un bassin traversé par une rivière qui tombe dans la Lim, au-dessous de Priépol. Je vis, en parcourant les rues, une inscription latine sur la fontaine du bazard, que la crainte de me compromettre au milieu d'un peuple soupçonneux m'empêcha de copier.

VI[e] POSTE. — *E.*, 12 *heures de Tastligé à Priépol.*

On marche à travers la chaîne des montagnes qui séparent la Drina de la Lim, par un chemin enveloppé de forêts et entrecoupé de torrents, qui partagent leurs eaux entre ces deux rivières tributaires de la Save. A mi-chemin, nous fîmes halte au kiosque de Strana, où nous trouvâmes ce qu'il fallait pour allumer du feu, un sac rempli de café moulu, une cafetière, et personne pour nous servir. Mes tartares, qui connaissaient cette halte, se mirent aussitôt à nous faire du café à raison d'une tasse par personne, et ils en déposèrent le prix dans un tronc servant de comptoir. Je sus que personne ne faisait tort au propriétaire, qui s'abandonne, avec une sécurité digne de l'âge d'or, à la bonne foi des passants. On me dit que cet homme bienfaisant venait de temps en temps renouveler les provisions, prendre son argent; et il est probable qu'il trouve son compte à soutenir ce café, puisqu'il est connu et respecté de tous les voyageurs, qui en parlent comme d'un établissement d'ancienne date (1).

à la Drina : Slinobazar et Polié sont les deux seuls villages qu'on découvre dans ce vallon.

(1) *Détails de route.* — Montagnes arides; Millovitch, ha-

Priépol, qu'on trouve à six lieues de Strana, après avoir franchi des montagnes épouvantables, couvertes de forêts, est situé dans une position agréable, à la rive droite de la Lim (1). Ses maisons, au nombre de cinq cents, sont environnées de vergers délicieux, et son horizon est borné à peu de distance par des montàgnes sévères. Les agas vinrent encore me faire visite, ils me présentèrent leurs pipes pour fumer; et autant que je pus comprendre leur conversation, elle roula sur la guerre des Serviens, contre lesquels ils paraissaient extrêmement animés.

VII[e] Poste. —*E. S. E.*, 10 *heures de Priépol à Siénitza.*

Aux portes de Priépol, on traverse un torrent considérable, qui se rend à la Lim, et on monte immédiatement pendant une demi heure, une colline noirâtre couverte de bois taillis (2). A gauche, au fond d'un

meau de quarante feux, Djwiesda de quarante feux, Gié de trente feux, affluent de la Contansca qui se jette dans la Lim auprès de Bélitzi. Pont en bois de huit cents toises appelé *Schéranpol*, formant une espèce de chaussée; village de ce nom, soixante feux.

(1) La Lim tombe dans la Drina, au-dessous de Rachigrad.

(2) En partant de Priépol, on traverse la Belouschnitza. Ce torrent rapide prend son nom d'une ancienne église grecque, ruinée, bâtie sur ses bords. Tout auprès, on remarque Kosapitza, village de 20 feux; et sur la route on compte Biclolabré, au-dessous duquel on guée le Bibliaska, torrent qui roule de cascades en cascades jusque dans la Milloschewa. Le vieux château ruiné est appelé Isargik, et quand il serait en bon état, la hauteur à laquelle il est situé le rendrait inutile. On trouve

vallon, on voit les ruines d'un grand couvent incendié par les Turcs, et au-delà, dans la même direction, une forteresse ruinée qui couronne une montagne à pic, dont la base est entourée par un affreux précipice. Au bout d'une heure de marche sur le versant que nous suivions, nous arrivâmes à une forêt de pins, à laquelle on venait de mettre le feu par ordre de Malik, pacha de Pristina, afin d'en chasser les brigands auxquels elle servait de repaire. En évitant la lisière sur laquelle les vents étendaient des torrents de flamme et de fumée, dont le bruit, semblable au roulement des vagues, retentissait au loin, nous continuâmes notre route pendant six lieues, en montant insensiblement une chaîne sourcilleuse, sur le plein sommet de laquelle nous fîmes une lieue et deux autres pour descendre à Siénitza. Cette ville, défendue par un mauvais château quadrangulaire, située au milieu d'une plaine fangeuse et remplie de flaques d'eau qu'on traverse sur une chaussée pavée fort étroite, renferme neuf mosquées et sept cents maisons, divisées en îles séparées par l'Orasca, qui traîne ses eaux croupissantes vers Jéni-Bazard.

---

au pied de l'obélisque sur lequel il est bâti un village de 30 m., qui porte son nom. Le pays est boisé, les vallées sont profondes, les montagnes escarpées, le roc se montre à nud, et le seul gîte est Skrate-Karaoul, corps-de-garde isolé.

Pour sortir du bassin de la Miloschewa, le chemin s'élève en pente très-rapide jusqu'à Karaoula, pendant trois quarts d'heure, village de 20 m., pente douce, caravansérail isolé appelé Potissima. Le restant du chemin est à travers des pâturages sans arbres, où l'on remarque les villages de Lopitsch, Djettova et Vouvetz. La rivière qui porte le nom de ce dernier hameau se décharge dans la Morave.

VIII[e] Poste. — *E. demi-quart S.*, 10 *heures de Siénitza à Jeni-Bazard.*

De Siénitza, (1), on suit pendant deux lieues la plaine fangeuse dans laquelle cette ville est bâtie, et on passe à cette distance sur un pont en pierre, délabré, sa rivière, dont on prolonge le côté gauche pendant six milles. On ne voit dans toute cette étendue ni arbres, ni buissons, mais une campagne nue, des coteaux arides, et une plaine aussi dangereuse, à cause de la tourmente, que celle de Kuprès près de Livno. Malgré les signes sauveurs plantés de distance en distance, il ne se passe guère d'années sans que des voyageurs et des caravanes entières n'y soient engloutis sous les tourbillons de neiges, lorsque l'aquilon déferle sur cette contrée malheureuse. Après cinq heures de fatigues depuis Siénitza, nous trouvâmes un khan adossé à une palanque, qui a une faible garnison, et à une lieue de cette sta-

(1) Setzenitza. Gott. Stritt. Servic. c. IV, § 42. — *Détails de route.* On passe, en sortant l'Iblanitza qui tombe dans le Vouvetz après avoir fertilisé le territoire de Tchispaille, Bagortzi, Bogoutza, villages habités par cent familles chrétiennes. Les rivières situées sur la route sont la Vappa qu'on passe sur un pont près de Kaslé et de Stavanis. De là on arrive à la Dubitz : après l'avoir guéée on trouve Dogoleuski, Brignistché, et on entre dans le bassin de Jeni-Bazard. On remarque alors Dospolia et Goloubé, bourgades situées près de la Lioutska, qu'on passe plusieurs fois à gué jusqu'à Dorni-Kan, où elle reçoit la Tergoviska dans un vallon parallèle à celui de la Lioutska, avant sa jonction avec la Naska; on relève les positions de Posega et de Sidnitza, villages de 40 m. chacun. On double un contre-fort et on entre dans le bassin de l'Orasca, qui prend ses sources dans les montagnes de l'Albanie, et confine avec l'Ibar.

tion, nous revîmes la rivière qui s'engouffre dans une gorge étroite de quatre lieues de longueur, à l'extrémité de laquelle on arrive à Jéni-Bazard.

La position de cette place au fond d'un vallon, et ses maisons jetées en amphithéâtre sur le penchant des coteaux, me firent croire uu moment que j'entrais dans une ville de l'Europe civilisée. Mais quand j'eus passé l'Orasca, mes illusions se dissipèrent; et arrivé au château qui commande la ville, je frémis en voyant ses créneaux chargés d'une multitude de têtes humaines, que les Bosniaques avaient exposées comme des trophées de leurs victoires sur les Serviens. Des myriades de corbeaux dévoraient ces restes hideux, en poussant de sinistres croassements; et mes tartares s'exhalèrent à cette vue en imprécations contre leurs ennemis vaincus. Pour moi, je me hâtai de m'éloigner de ce charnier dont l'enceinte, palissadée et flanquée de quatre bastions défendus par un fossé sec, ne mériterait pas même l'attention d'un régiment de troupes légères; le restant de la ville, qui compte une population de douze mille ames, est ouvert et sans défense.

Jeni-Bazard, capitale de la Rascie, possédait autrefois une église métropolitaine suffragante de Raguse, qui avait été bâtie par Esè le Macédonien (1). C'est à sa situation qu'est dû son nom de marché neuf, parce qu'elle est l'entrepôt de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie et de la Hongrie. Les marchands de ces différentes provinces s'y réunissent annuellement vers la fin de septembre, et il s'y tient une foire d'un mois, dont la clôture a lieu le jour de la fête de Saint-Dé-

(1) Luccar. Ann. Raus. lib. I, p. 26.

métrius. C'est à Novi-Bazar, reprise par les Turcs, sur les Serviens qui ne purent suivre les plans du synode de Sémendria, qu'est fixée la limite du sangiac de Bosnie. C'est là que finit l'usage de la langue slave, et qu'on commence à parler le schype ou albanais, de sorte qu'après avoir parcouru la Triballie, on peut dire qu'on entre dans le pays des Scytho-Slaves, que les modernes appellent Arnaoutlik et Lac-ou-lak.

Comme on me donna le logement par billet, je ne pus me dispenser d'envoyer un de mes tartares complimenter le gouverneur Méhémet, pacha à deux queues, suffragant du visir de Travnik. Son excellence voulut bien, à son tour, reconnaître cette politesse, en me députant un de ses officiers, qui me dit les choses les plus honnêtes de la part de son maître, par lequel il était chargé de s'informer des particularités de mon voyage, article sur lequel la difficulté de la langue me permit peu de le satisfaire. Il me dit que la route de Bagnisca était très-dangereuse; et il finit par m'offrir deux pistolets montés en vermeil, qu'il portait à sa ceinture, en m'assurant que je serais dans le cas d'en avoir besoin pour ma défense. Je savais déja par expérience qu'un Turc, quel qu'il soit, n'offre jamais un présent que pour en obtenir un plus considérable. Je fis donc répondre à l'officier du pacha que, n'ayant apporté aucune chose précieuse de France pour lui offrir en échange, je ne me permettais pas d'accepter son cadeau. Alors il remit tranquillement ses armes à sa ceinture, et me quitta en disant qu'il reviendrait bientôt accompagné du souper que son maître avait ordonné de m'apporter du sérail; mais je ne revis ni cet homme, ni le souper, sur lequel heureusement je ne comptais pas.

Le lendemain il fallut attendre les chevaux, et je n'eus pas lieu d'en être fâché, puisque ce retard me fournit l'occasion de sauver un soldat russe des mains de la populace qui voulait le massacrer. A la faveur de mon travestissement, je me précipitai au milieu d'une horde de furieux qui levaient les poignards sur cet infortuné; je l'arrachai de leurs mains, et j'envoyai représenter au pacha, par un morlaque avec lequel j'avais langue, combien il était affreux de laisser assassiner un prisonnier de guerre sans défense. Son excellence me fit répondre qu'il le prenait sous sa protection immédiate, et que je pouvais partir tranquillement.

IXe Poste. — *S. S. E.*, 9 *heures de Jéni-Bazard à Bagnisca, ou Bagno.*

Au sortir de Jéni-Bazard, je trouvai une escorte de pandours, que le pacha avait expédiés pour m'accompagner jusqu'au-delà des forêts. Nous gravîmes aussitôt pendant une lieue un versant dont les eaux s'épanchent dans l'Ibar, rivière qui conflue avec l'Orasca, pour se porter à la Morave. Nous tournâmes ensuite à l'O. l'espace d'une lieue et demie, afin de prendre le penchant des montagnes qui aboutit au khan du Dervin. En rabattant de là au midi, nous fîmes route dans cette aire de vent pendant quatre lieues, entre des sommets scabreux couverts de forêts qui semblaient se perdre dans les nues; et nous descendîmes, par une pente dangereuse d'une lieue de développement, dans un vallon, où, après avoir longé pendant une demi-lieue

la frontière de Servie, nous arrivâmes à Bagno, ou Bagnisca (1).

Bagnisca, appelée Bagnaluck et Lukca par les Chronographes de la Bosnie, fondée par Tuchelg, fut le lieu où naquit Étienne I[er], roi de Triballie. C'est à lui que sont dus les ponts en pierre bâtis sur la Bloccia et l'Ossomciza, rivières qui arrosent le district de Tuchegl. Mais on ne trouve plus le magnifique hôpital qu'il y fit construire (2). Ce village, qui n'a que quarante ou cinquante maisons, offrait les traces récentes de la guerre qui embrasait alors la Servie et la Bosnie. J'y vis un couvent grec, une mosquée et quelques édifices récemment et réciproquement brûlés par les partis qui luttaient depuis plusieurs années au milieu des succès et des revers. Malgré le fanatisme des habitants, qui sont les plus féroces de l'Arnaoutlik, je n'y fus pas aussi mal reçu que je m'y attendais (3).

---

(1) *Détails de route.* — A trois quarts d'heure de Novi-Bazard, le chemin suit la croupe d'un contre-fort qui borde l'Orasca, en se terminant au midi vers la Bagnisca, à son confluent dans l'Ibar. On passe à Rogonosho-Khan, à Visoké-Karaoul, et à Kadiasche, poste situé au bas de Ghémiz-dag ou montagne d'argent, ainsi nommée à cause des mines d'argent qu'on y exploitait avant la conquête des Turcs.

(2) Luccar. ann. Raus. lib. I, p. 25.

(3) Les cartes allemandes qui nous font connaître cette partie de la Bosnie, sont fondées sur des reconnaissances militaires faites en 1789. On sait qu'à cette époque le maréchal baron de Laudon, fit pousser par ses hussards des courses jusqu'à Bagnaluk, dont ils brûlèrent quelques maisons. Cette expédition avait été entreprise pour couvrir sa marche à travers le Sirmio, qu'il traversa à la tête de vingt bataillons, pour aller mettre le siége

Xᵉ POSTE. — *S. E., 4 heures de Bagnisca à Voutchitern.*

Après avoir passé la rivière torrentueuse de Bagnisca (1), qui interrompt souvent les communications entre les quartiers du village situé sur ses rives, on marche à travers des coteaux cultivés; et au bout d'une lieue, on se trouve au pied d'une grande et belle forteresse appelée Mitrovitza, bâtie sur une montagne qu'on laisse à droite; et à une demi-lieue de là, nous arrivâmes à la Mitrovitza, sur laquelle on voit les débris d'un pont de dix arches. Je mesurais de l'œil avec inquiétude le cours rapide de cette rivière, lorsque mes tartares me firent signe de mettre pied à terre. Ils chargèrent un araba, ou charrette élevée, de nos bagages et des selles de nos chevaux, et ils y attelèrent des buffles pour le traîner à travers le fleuve. Pour moi, on m'attacha, les yeux bandés; sur un de ces buffles, et les tartares ainsi que nos postillons ayant affourché une semblable monture, s'élancèrent avec moi dans la Mitrovitza, en me faisant entendre de ne pas toucher à mon bandeau, dans la crainte d'être ébloui par le courant. J'avoue que je ne fus pas entièrement docile à cette instruction; je soulevai le châle pour voir où je me trouvais, en m'abandon-

devant Belgrade. Ce fut dans cette campagne, que notre immortel général Kléber fit ses premières armes.

(1) La distance entre Jéni-Bazard et Pristina, qui se trouve évaluée ici à dix-huit heures, n'est cotée qu'à seize dans les itinéraires des courriers; savoir, huit heures de Jéni-Bazard à Bagnisca; deux heures de Bagnisca à Mitrovitza; deux heures entre ce bourg et Voutchitern, et quatre heures depuis cette ville jusqu'à Pristina.

nant à l'instinct de l'animal, qui, après avoir dérivé fort loin, prit terre de l'autre côté de la rivière, où des paysans nous attendaient. La charrette et nos chevaux étant également arrivés, on rechargea les bagages, et quoique mouillés jusqu'aux épaules, nous nous remîmes en route. La journée était calme, et la température douce, car sans cela j'aurais succombé. Nous traversâmes Mitrovitza, bourg de trois cent cinquante familles, chef-lieu d'un canton riche en froment, vin et chanvre, et nous guéâmes une petite rivière au sortir de sa dernière rue. A peu de distance, nous en passâmes une seconde, et à une demilieue de ses bords, le guides me dirent que nous étions sur les terres de la Romélie, province dont le sangiac à deux queues de Pristina fait partie. Nous eûmes, depuis la frontière, deux lieues et demie de chemin à parcourir entre des coteaux cultivés, pour arriver à Voutchitern, ville de quatre cents familles mahométanes, alors gouvernée par Achmet, vaivode dépendant du pacha de Pristina.

XI[e] Poste. — *S. E.*, 5 *heures de Voutchitern à Pristina.*

Nous quittâmes Voutchitern dès que nous eûmes obtenu nos chevaux et pris une tasse de café, et nous dirigeâmes au sud-est en plaine, l'espace de deux heures de chemin. C'était le jour des dangers; nous dûmes encore passer la grande rivière de Schinitza sur un pont en bois en si mauvais état, que nous fûmes en danger de périr; au-delà, nous entrâmes dans la vaste plaine de Cossovo (1), célèbre par la victoire qu'Amu-

(1) La ville de Cossovo ou Cossova, située hors de vue des

rath I[er] remporta sur les forces réunies de Lazare, despote de Servie; de Marc, prince de Bulgarie; et de quelques-uns des principaux seigneurs de l'Albanie. Elle était, au moment où je la vis, couverte d'une quantité de troupeaux et de camps volants de Bohémiens. A six milles de la rivière, mes guides me montrèrent le tombeau de sultan Amurath, qui, le jour même de sa victoire sur les chrétiens, fut assassiné d'un coup de poignard par un Servien attaché au service du despote Lazare (1). On voit, dans l'intérieur de ce monument funéraire, quelques lampes allumées, dont l'entretien est confié à des derviches qui habitent un teké bâti dans une enceinte murée et environnée d'un bois mélancolique et silencieux.

Laissant à droite le tombeau de sultan Amurath,

---

voyageurs, est, dit-on, habitée par quatre mille Bosniaques et deux mille Schypetars Lac-oulaks. A mi-chemin poste de Dervendgis. On voit sur la route Sananza, Gratza, Babilmont, qui comptent ensemble 150 familles chrétiennes. A partir de Cossovo, il y a un chemin pour les voitures, qui conduit à Vissa en Servie.

(1) Cette bataille, qui fut suivie de la mort d'Amurath, se donna en 1448, la vingt-troisième année du règne de ce prince. Chalcocondyle appelle cette plaine *Çosobus* Κόσαβος, les Hongrois Rigomezrye. Bonfinius dit qu'elle est située entre la Rascie et la Bulgarie, et qu'elle est traversée par la Schitnitza. Jo. Leunclav., *Pand. Hist. Turc.*, p. 134. Luccar. en parle dans les termes suivants: « Murat re de Turchi penetrò in Campo di Merula, il quale i Tedeschi chiamano *Amseveld* ou *Ambsfeld*, gli Ungari *Rigomezen*, e gli Turchi *Cossovo*, che significa *campo di oche;* ed alle rive del fiume *Sitnizza*, ruppe ed ammazzò Lazzaro conte di Servia, tradendolo Vuk-Brancovich suo genero. Nondimeno in questo luogo restò morto esso Murat, da Milosc Kobilich barone di Tientiskte in Helmo (Herzegovine). »

Lucc., lib. II, p. 73.

nous fîmes un mille en montant la pente douce d'un coteau, jusqu'à des tombeaux, parmi lesquels mes guides m'indiquèrent celui du chrétien qu'ils nomment Bayractar (porte-enseigne), qui donna la mort à l'empereur mahométan. Nous descendîmes pendant un quart de lieue; et après avoir doublé un coteau, nous découvrîmes Pristina, où nous entrâmes dans dix minutes. Les tartares qui avaient voyagé de conserve avec nous, nous quittèrent dans cet endroit, pour continuer leur route vers Constantinople.

Pristina (1) est une ville de quinze cents feux; la chronique de Raguse dit que c'est la même ville qui était appelée Prislava (2). Ses rues fangeuses, son commerce peu étendu, la misère de ses habitants, et le gouvernement du sanguinaire Malik pacha, qui commandait alors, y répandaient un caractère particulier de deuil et de terreur. Je ne crus pas convenable de rendre visite à cet Arnaoute, ennemi juré des chrétiens, qui était rentré depuis quelques jours dans son antre, après une expédition contre les Kersales, voleurs les plus fameux de la Romélie. Des ouvriers étaient occupés par ses ordres à retrancher la ville qu'on croyait menacée par les Russes. Les paysans, qui travaillaient par corvée, terminaient un fossé sec de dix pieds de large sur six de profondeur, derrière lequel on élevait un rempart en fagots d'épine plantés verticalement et assujettis par des pieux. Les Turcs, en admiration devant *ce chef-d'œuvre*, me demandèrent si la place, ainsi fortifiée, n'était pas imprenable; et je répondis de manière à contenter ces grands enfants barbus.

---

(1) Pristenum Πρίστηνον. Gott. Stritt. Servic. c. IX, §. 149.

(2) Lucc. lib. I, p. 25.

XII[e] POSTE. — *E. S. E.*, 8 *heures de Pristina à Guilan* (1).

Dans une marche pénible de quatre-vingt-onze heures

---

(1) Comme Pristina, éloigné de 12 h. de Prisrendi, est le point de séparation des routes qui conduisent à Constantinople, en Bosnie et dans la Romélie, nous croyons utile d'insérer la notice suivante dont on appréciera l'importance.

Itinéraire entre Constantinople et Pristina.

NOMS DES VILLES, bourgs et villages.	DÉSIGNATION des lieux de passage.	ÉTAT DES CHEMINS.	DISTANCES en heures de route de 20 au deg.	MENZIL-HANÈS ou postes aux chevaux.
Constantinople.....	Capitale....	Plaines, collines.....	....	Il n'y a point de postes entre Constantinople et Andrinople ; on loue des chevaux à chaque halte.
Kuchuk-tchécmedjé.	Bourg......	*Idem*	3 1/2..	
Tchitflick..........	Palanque....	*Idem*	2 1/2..	
Buoiuk-tchekmedjé.	Bourg......	Plaines..............	2......	
Coumbourgas.......	*Idem*.......	*Idem*	2......	
Buhados	*Idem*.......	*Idem*	2......	
Sylivri............	Ville.......	Plaine et côteaux....	4 1/2..	
Geutnetleu.........	Bourg......	Plaine..............	3 1/2..	
Tchiorlu...........	Ville.......	*Idem*	6......	
Karastoran........	Bourg......	*Idem*..............	4......	
Bourgas...........	*Idem*.......	*Idem*..............	4......	
Eski-baba.........	*Idem*.......	*Idem*	6......	
Capsa	*Idem*.......	Chemin entre collines.	4......	
Andrinople........	Ville.......	Plaines	6 1/2...	M. H.
Moustaï pacha	Bourg......	*Idem*	2 1/2..	ou 1re poste.
Hebibdjé.....	Palanque...	*Idem*	3 1/2..	M. H.
Haenaonli.........	Bourg......	*Idem*..	4 1/2..	
Uzüm-Giova.......	Ville.......	*Idem*	3......	
Semisché..........	Palanque ...	*Idem*	9......	M. H.
Papezi....	Bourg	*Idem*	5......	
Philippopolis......	Ville.......	*Idem*	6......	M. H.
Tatar-Bazardgick...	*Idem*.......	*Idem*	9......	M. H.
Bagna.............	Village.....	....	4......	M. H.
Samakow..........	Ville.......	Plaine et montagnes..	8.	
Dubnitza.	Bourg......	Montagnes et vallons.	6......	M. H.
Kiustendil.........	Ville	Vallées, montagnes..	6......	M. H.
Egrideré Palanca...	Village.....	Montagnes, mauvaise route............	12......	M. H.
Coumanova	Ville.......	Route entre montagnes............	6......	M. H.
Uskioup...........	*Idem*.......	Montagnes, chemin de vingt pas percé dans le roc......	6......	M. H.
Katchukique.......	Palanque....	Pays dangereux......	12......	
Pristina...........				
TOTAL des heures de poste entre Constantinople et Pristina.			153 h.	

de chemin depuis Travnik, j'avais éprouvé des fatigues et des contrariétés sans nombre. Malgre les firmans du grand-seigneur et du visir dont j'étais muni, et l'argent que je distribuais largement, on m'avait refusé du pain dans quelques endroits, et partout nous n'avions obtenu des chevaux de poste qu'avec de grandes difficultés. Pour cette fois je manquai de rester à Pristina, et ce ne fut qu'après de vives altercations, que nous pûmes sortir de cette ville (1).

---

(1) *Détails de route entre Pristina et Scopia.* — Au sortir de Pristina on entre dans une plaine évaluée à trente lieues quarrées, couverte de villages habités par des chrétiens. Une demi-heure, plateau; village de Deschglavista; Lepestch, rivière qui se perd dans les terres. On évalue la population chrétienne à plus de trente mille ames. A l'extrémité de la plaine on arrive à la Lepenz, qui prend ses sources dans les montagnes situées au nord de Scodra, près du Lugothin ou Tchiagalaslassi, pic qu'on découvre de vingt lieues à la ronde; cette rivière se rend au Vardar. On fait remarquer, dans la vallée quelle arrose, Katschianick, bourg qui fut le chef-lieu des Haïdouts jusqu'en 1807 qu'ils en furent chassés par Rechid, pacha de Calcandéréa, ville éloignée de huit lieues. De Katschianick la vallée se rétrécit pendant une demi-heure, jusqu'à un rocher percé dans une longueur de quarante pieds, sur dix de large et autant de hauteur. Après avoir parcouru cette galerie, en suivant pendant deux heures la Lepentz, on entre dans la plaine de Scopia, qu'elle traverse pour se rendre au Vardar. Avant d'entrer à Scopia, on remarque cinquante-trois arches d'un grand aquéduc, construit en pierres et en briques, qui portait autrefois les eaux de la Lepentz dans cette ville.

On découvre, à vingt lieues sur la droite, une chaîne de montagnes qui court nord et sud. C'est un contre-fort de la grande chaîne des Alpes qui, après avoir enveloppé la Bosnie, se dirige à l'orient où elle forme les Balkans, en séparant les affluents du

Pendant deux lieues nous marchâmes dans une campagne couverte de bois taillis et de vignobles, qui se termine par une grande plaine cultivée. A quatre lieues de Pristina, nous commençâmes à gravir le lit d'un torrent obstrué par des milliers d'arbres; et à une lieue de là nous entrâmes dans l'empire de la mort. Békir pacha, pour atteindre les haïdouts, avait mis le feu à des forêts dont une partie était réduite en cendres, tandis que l'autre brûlait encore; de sorte que nous marchâmes pendant trois lieues au milieu d'un incendie qui s'était arrêté à peu de distance de la ville de Guilan, ou Hilan. Par je ne sais quelle combinaison, on me conduisit directement au palais de Mustapha bey, frère de Malik pacha, qui était gouverneur de cette place. Je vis dans les cours des voyageurs dévalisés par les voleurs, qui avaient assassiné quelques jours avant des marchands aux portes de la ville, misérable assemblage de deux ou trois cents maisons, dont les habitants tremblaient au seul nom des *haïdouts*.

Le sérail de Son Altesse était une miniature de celui de Travnik. Deux avenues de fumiers conduisaient de la porte extérieure des cours jusqu'au bas de l'escalier qui aboutit à la salle de réception, éclairée par des fenêtres closes avec des feuilles de papier huilé. Comme j'étais extrêmement harassé, et qu'on savait que je n'étais pas chargé de présents, je fus dispensé de la vi-

Danube de ceux de la Méditerranée jusqu'à la mer Noire. Plusieurs contrepentes, souvent plus élevées que la chaîne principale, s'en détachent vers le sud. Elles dessinent les golfes de la mer Égée, dont les îles sont regardées comme le démembrement des vastes promontoires qui découpent les côtes de la Grèce, de la Macédoine et de la Thrace.

site de cérémonie, et introduit sans préambule dans un appartement dont les décorations bizarres attirèrent bien moins mon attention que la nombreuse compagnie qui le remplissait.

Sur un large sopha qui entourait ce salon, étaient accroupies plus de trente personnes de physionomies et de costumes différents, qui semblaient frappées d'immobilité. C'étaient pour la plupart des derviches hideux nouvellement arrivés de la Mèque; des calenders aux bonnets pointus, en possession de raconter les histoires des Mille et une Nuits, et de deviner les sorts; des faquirs persans, auxquels on attribue le pouvoir d'enchanter les serpents, dont les arcs et les carquois étaient suspendus aux crochets qui garnissent les murailles. Mais celui qui semblait fixer l'attention était un scribe habile à dessiner le *toura*, ou chiffre du pacha, en tête des papiers sur lesquels il expédie ses commandements. Ma présence ne parut pas faire la moindre impression dans cette grave assemblée, car aucun des individus ne porta les regards de mon côté. Mon tatare lui-même, qui était sans doute honteux de conduire un chrétien (1), après m'avoir fait jeter un petit matelas dans l'angle du sopha, près d'un feu qui me fit grand plaisir, alla se prosterner aux pieds d'un homme assis en face de moi, dans l'angle opposé du divan.

A l'ampleur de sa coiffure, à la couleur verte de son

(1) Le sultan, le grand-visir et les osmanlis bien pensants qualifient de *Domousdgis* ou *gardeurs de cochons*, tout turc attaché au service d'un ambassadeur, d'un consul et d'un chrétien, quelle que soit sa qualité.

turban, je reconnus que c'était un ouléma (homme de loi), et de plus un descendant du prophète. Je crus deviner qu'il se faisait raconter tout ce qu'on savait à mon sujet; car j'entendis répéter les mots de *djaour*, *infidèle*, et de *Travnik*, qui étaient pour moi des signaux de reconnaissance à travers la conversation, après quoi on lui déroula mes firmans et mes boïourdis. Tandis qu'il en prenait lecture, j'examinais cette tête unique en laideur, dont la difformité était encore augmentée par la privation d'un œil, lorsque se tournant vers moi, *sa sagesse* (c'était son titre) me fit un salut accompagné d'un sourire qui acheva de le défigurer. Puis d'un geste, il congédia le tatare, qui passa chez le bey pour lui remettre les dépêches du visir de Travnik, et lui donner des renseignements sur mon compte.

J'allais m'assoupir à demi-asphyxié par la fumée des pipes qui formait un nuage épais dans le salon, lorsque mon tatare, suivi d'un juif déguenillé, vint me ranimer. L'Israélite me dit, en mauvais vénitien, qu'il était envoyé par le bey, dont il était l'Esculape, afin de s'informer de ma santé, et de savoir ce que je désirais pour mon souper. «Mon maître, dit-il, dont vous voyez la magnificence, veut que vous soyez traité comme son frère; ainsi vous pouvez ordonner et disposer de tout ce qui vous plaira.» Puis, prenant le ton confidentiel, il ne me laissa pas ignorer que son altesse me traitait avec une distinction particulière; que tout récemment elle avait refusé de loger un général français qui se rendait avec un détachement de soldats à Janina. Ce récit me frappa. Quels étaient ces Français, d'où venaient-ils, qu'allaient-ils faire à Janina?

voilà sur quoi l'Hébreu ne sut, ou ne voulut pas me répondre.

Comme le soleil était encore sur l'horizon, ce juif, qui faisait les fonctions de gentilhomme de cour, voulant, à ce qu'il prétendait, *m'enchanter*, offrit de me montrer les beautés du palais et du parc de son altesse, ce que j'acceptai pour m'éloigner un moment de la société dans laquelle je me trouvais.

J'ai donné le coup-d'œil d'entrée du palais du prince de Guilan, auquel la salle de réception répondait admirablement, ce qui me dispense de parler de ses ameublements; mais qu'on me pardonne de m'arrêter un moment devant les peintures à fresque qui décoraient un long corridor traversé par des solives appuyées sur des perches. Indépendamment de la ville de Constantinople, qu'on trouve représentée dans tous les sérails de l'orient, sous la forme d'un amas de maisons et de minarets, ayant pour fond la mer, des vaisseaux et des poissons, car il faut que tout entre dans la composition de ces sortes de tableaux, on voyait une quantité de ponts jetés sur des rivières, des cyprès, des pavillons, et des cimetières. D'un autre côté, l'artiste avait peint des fontaines, des chevaux, des bœufs et des lacs, avec ce talent que tout Paris admira dans les dessins de la tapisserie de la reine Mathilde, qui fut exposée en 1803 dans la galerie royale du Louvre. Mais le génie de l'artiste semblait avoir réservé toute la finesse de ses pinceaux pour exécuter une scène entière de son imagination. C'étaient deux cigognes aux prises, se battant à coups de dgerid (espèce de javelot), entourées de chevaux, d'ânes et de mulets, qui paraissaient être les juges du camp. A travers cette rare

composition, on remarquait des fruits et des fleurs imaginaires, une longue suite de versets du Coran, des devises coloriées écrites en turc et en persan, ainsi que des chiffres cabalistiques qui n'étaient pas la partie la moins baroque de cette galerie orientale.

Comme le jour baissait, je demandai à voir le parc, et j'y étais, sans m'en douter, depuis un moment. Comment m'y serais-je en effet reconnu? c'était un champ labouré ensemencé d'orge et ceint d'une haie d'épines. Je ne pus cacher ma surprise. Le juif, qui n'en comprenait pas la cause, me dit, en souriant mystérieusement, comme s'il eût voulu me charmer de plus en plus : *Adesso, adesso, vedrà la vostra signoria; A présent votre seigneurie va voir.* En effet, après m'avoir fait passer entre quelques halliers qui commençaient à se couvrir de feuilles, j'aperçus une espèce de colombier couvert en chaume, qui était le kiosque *merveilleux* dans lequel le bey venait *ruminer* et reposer son indolence pendant les chaleurs de l'été.

Mon *cicerone* voulait m'engager à monter à ce pavillon; mais la voix du muezzin qui annonçait la quatrième prière, nous fit quitter le parc; et je regagnai le selamlik, dans lequel je retrouvai les mêmes personnes dans les mêmes attitudes où je les avais laissées. Peu après, mon tatare, suivi de plusieurs domestiques, parut, apportant mon souper, qui se composait d'une jatte de lait aigre, de trois œufs nageant dans un plat de beurre, de *trachana*, espèce de pâte fermentée, d'un morceau de viande rôtie que le juif me présenta dans la paume de sa main, et d'un pain cuit sous la cendre. Comme la fatigue m'avait ôté l'appétit, et que ces mets étaient peu propres à l'exciter, je n'y touchai

presque que des yeux, et le festin, pour lequel le bey n'avait pas fait grand frais, resta à peu près intact.

J'allais m'étendre pour dormir sur mon sopha, quand l'ouléma borgne, qui avait mangé avec la voracité d'un derviche, dans la compagnie de ses confrères les faquirs et les calenders, daigna m'adresser la parole par l'intermédiaire du trucheman israélite. *Sa sagesse* entama la conversation, en me demandant comment j'avais trouvé le sérail du bey et son parc; si nous avions d'aussi belles choses en France? Ma réponse ayant été satisfaisante pour l'orgueil musulman, *sa sagesse* voulut savoir si nous avions en France des arbres, des fontaines et du pain; enfin s'il était vrai que Bonaparte fût un grand astrologue. Tant de questions, jointes à la lassitude qui m'accablait, ayant hâté le moment de mon sommeil, je fus dispensé de répondre à ces demandes niaises et oiseuses.

Le lendemain, je quittai Guilan, non sans avoir vidé ma bourse; car ici, comme dans tous les gîtes où j'étais descendu depuis Travnik, chacun tendit la main, et la position dans laquelle je me trouvais, ne me permettait pas de faire des mécontents.

CHAPITRE III.

Notice sur Osman Passavan Oglon. — Suite de l'itinéraire depuis Guilan, à travers la Macédoine et le Pinde, jusqu'à Janina. — Note indicative de la marche d'un détachement de canonniers français, depuis Raguse jusqu'à Tchaïnitza.

Nissa ou Naïsse, patrie de Constantin-le-Grand, Aladgia-Hissar, Khouzchoulu, Uskiup ou Précop, Iéni Buzard, Pristina subirent, en 1737, le joug des Allemands, qui sacrifièrent, ainsi qu'on l'a toujours fait depuis, les chrétiens qu'ils avaient fait insurger. On prévoyait le même sort pour les Serviens, quoique victorieux, lorsque je traversais la Bosnie, et l'événement n'a que trop bien justifié cette vérité, que depuis les traités conclus entre Abimelech et Abraham, le roi de Grave et Isaac, jusqu'aux pactes de paix perpétuelle jurés de nos jours, tous les princes ont compté les peuples pour rien (1).

L'Autriche qui avait fait révolter les Serviens, travaillait à les anéantir; mais on devait auparavant songer à abattre les têtes de quelques chefs, objets de l'idolâtrie du peuple.

Osman Passavan Oglon, le plus fameux entre les rebelles de cette époque, avait une sorte d'origine marquée du sceau de la fatalité. Il descendait à la troisième génération de Passavan, chef de bande, natif de Tousta en Bosnie, qui confondant le christianisme et

(1) Genes. IX, 7; XXI, 23; XXVI, 29.

l'Islamisme dans ses idées superstitieuses, allait à la mosquée et venait entendre la messe chez les Franciscains de l'Herzégovine, avec lesquels il buvait à la santé du pape. Passavan étant mort en héros de grand chemin, empalé à Pristina, laissa pour successeur un fils unique appelé Omer, qui, après s'être signalé dans les guerres contre l'Autriche, reçut pour prix de ses services les villages de Boursa et de Kirsa à titre de fiefs militaires. Devenu bientôt après Baïractar ou porte-enseigne du sangiac de Vidin, Omer parvint à un tel degré d'audace qu'il porta bientôt ombrage aux seigneurs de Vidin. Il ne sortait qu'environné d'hommes armés, précédé de tumbeleks ou tymbales en peau de mouton, et son insolence devint telle que Melek pacha résolut de s'en défaire.

Tous les moyens sont bons pour perdre un homme en Turquie, et Méleck s'étant adressé pour le faire tuer à un des plus fameux braconniers du pays auquel il donna deux bourses, celui-ci se mit aussitôt en quête pour frapper la victime désignée. Il touchait au terme de son entreprise! mais soit frayeur, remords ou tout autre motif, l'assassin embusqué dans un fourré, apercevant Omer, vient à sa rencontre. « Fais, lui dit-il, « retirer tes gens. » Et après un moment de silence : « Omer, poursuivit-il, tu vois devant toi un assassin. « Ta vie a été deux fois au bout de mon fusil, deux « fois mes mains ont tremblé : Allah ne voulait pas ta « mort. » Puis tirant de sa poche les deux bourses qui lui avaient été données par Meleck pacha : « Voilà, « s'écria-t-il, le prix de ton sang. »

Omer, informé en détail de l'attentat dirigé contre sa personne, remet deux bourses au Turc chargé de

l'assassiner. « Rends, lui dit-il, à Meleck l'argent qu'il « t'a donné pour commettre un crime, et accepte celui « qui est le prix d'une bonne action; mais garde-moi « le secret. » Puis appelant son fils Osman auquel il raconte ce qu'il vient d'apprendre, il lui déclare ses dernières volontés, en l'obligeant à le venger s'il venait à succomber, comme tout semblait l'annoncer.

Nulle part la différence entre la parole et la pensée, n'est aussi grande qu'en Turquie. Omer, rentré à Vidin, envoya aussitôt complimenter Meleck pacha, et se montra avec plus d'audace qu'il n'avait encore fait. Chaque jour il bravait l'autorité, et les choses en vinrent au point qu'on lui signifia de quitter Vidin. — Il refusa en déclarant qu'il ne craignait personne. — On insista. — Il fit pendre les estafiers envoyés pour le saisir, en blasphémant le prophète et son Coran. — Alors les oulémas réunis en cour de justice condamnèrent Omer, comme sacrilége, à la peine capitale. — A cette déclaration, Omer se barricade dans son palais! Mais on l'attaque avec des torches, et il doit fuir pour se dérober aux flammes. Dans ce moment il n'est plus occupé que d'Osman, son fils et son vengeur. Il le couvre de son corps; il lui fraie un passage à coups de sabre : pour lui, pris les armes à la main, il est conduit et décapité au pied du tribunal de Meleck pacha.

Osman, échappé aux poignards des fanatiques de Vidin se réfugia chez les Schypetars guègues de l'Arnaoutlik, où il s'associa aux bandes qui dévastaient la Romélie. Il servit ensuite un pacha d'Ypeck, jusqu'en 1787, temps où Joseph II et Catherine II ayant déclaré la guerre à la Turquie, le son de la trompette

rappela le proscrit sur les bords du Danube. Il n'osa se rapprocher de Vidin, pour ne pas compromettre Ibrahim son frère, qui y végétait dans la vie contemplative. Comme il avait réuni sous son drapeau particulier une foule de Schypetars chrétiens et mahométans, il se fit connaître de Mavrogénis, hospodar de Valachie, et il entra à son service. Il s'y distingua, et ce fut dans les campagnes qui eurent lieu jusqu'en 1791, qu'il fit connaissance avec un de ces hommes nés pour se créer par leur génie et par leur caractère une grande et vaste réputation.

Georges, plus connu sous le nom de *Czerni*, né sur la paroisse Saint-Nicolas de Nanci, après avoir servi en qualité de tambour dans un régiment autrichien, avait déserté pour passer au service des Serviens. Sa qualité de Français, qu'il cherchait à faire oublier, avait cependant percé, et tous les braves à ce nom étaient accourus autour de lui, en le saluant du nom de libérateur. L'imagination des Grecs les porte à croire que Czerni Georges et Passavan-Oglon se lièrent par le serment du *Vlum* ou *fraternité*, qu'ils prononcèrent après avoir communié ensemble : mais la chose n'est ni probable, ni susceptible d'être prouvée.

Les bords du Danube semblèrent être le lieu d'où devait partir le signal de la régénération de la Grèce. Czerni-Georges, d'un côté, et Passavan, d'un autre, commencèrent à attirer les regards des aventuriers, et les agas de Vidin, qui redoutaient celui-ci, l'ayant engagé à lever une compagnie franche, il pénétra jusqu'aux environs de Temesvar et d'Hermanstad.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter comment Passavan, obligé de se replier sur le Timok, participa

aux intrigues qui coûtèrent la vie à Mavrogénis, décapité à Sistof; et il nous suffit de dire que, retiré à Kirsa, il y institua, en 1792, ces hordes de brigands connus sous le nom de Kirsales ou Kersales, qui sont devenus depuis si fameux dans la Romélie. On sait comment, échappé sous un travestissement, la tête d'un de ses séides, qui s'était dévoué pour lui, fut exposée à la porte du charnier impérial des sultans, avec une inscription portant que c'était celle du rebelle Osman Passavan, chef des Haïdouts. Cette nouvelle fut communiquée aux légations de Péra qui sont toujours les plus mal informées de ce qui se passe en Turquie, lorsqu'on apprit que celui dont on célébrait la mort, venait de s'emparer de Vidin, où il avait débuté en faisant pendre tous ceux qui avaient contribué à la mort de son père. On cria au prodige! et la Porte s'empressa d'envoyer les insignes du pouvoir à celui qu'elle n'avait pu ni vaincre, ni réussir à faire assassiner.

Suivant un usage immémorial pratiqué dans les gouvernements de haute et lâche tyrannie, le divan, en légitimant les attentats d'Osman Passavan, lui suscitait des ennemis. Il se vit, non sans quelque inquiétude, attaqué par Tersénik Oglou Papoen (fils du laboureur), uni à Giurgef pacha et à Constantin Hypsilantis, qui était alors hospodar de Valachie. Il triompha de ses ennemis; et le rebelle heureux, dont la biographie méritera un jour quelques pages dans l'histoire, touchait à son heure suprême au moment où je traversais la Bosnie.

Je trouvai, à la sortie de Guilan, une escorte de quinze cavaliers, que Moustapha bey avait jugé à pro-

pos de me donner, pour traverser le mont Orbélus, qui était alors infesté de brigands arnaoutes.

Pendant une heure et demie de marche, nous parcourûmes une plaine cultivée et couverte d'arbres fruitiers, à l'extrémité de laquelle nous commençâmes à nous élever dans les ressauts de la montagne, que les habitants appellent Glubotin. Là recommençait le tableau de deuil et de désolation que j'avais eu sous les yeux les jours précédents. Tout était brûlé ou en feu; des pans de forêts s'écroulaient avec fracas, tandis que d'autres régions commençaient à s'embraser. Mon escorte s'arrêta pour se préparer au combat; on visita les armes, on serra les sangles des chevaux, et chacun s'étant remis en selle, nous nous avançâmes, prêts à recevoir les voleurs, ou à les attaquer, s'ils nous avaient disputé le passage. Nous défilâmes, durant sept heures de chemin, dans cette attitude, d'abord en gravissant la montagne pendant six milles jusqu'aux sources de l'Axius, ou Vardar, et en descendant ensuite l'espace de cinq lieues la vallée que ce fleuve parcourt avant de déboucher dans la Macédoine.

Il m'est difficile de trouver des expressions pour peindre la physionomie de cette contrée sauvage et dévastée, où tout est ennemi et cruel. Nous voyagions entourés de feux, de torrents débordés; et de distance en distance, aux endroits où la gorge s'élargit, nous vîmes des camps d'Arnaoutes, contre lesquels nous échangeâmes quelques coups de fusil, qui heureusement n'atteignirent personne de notre caravane. Enfin une lieue avant d'arriver à la poste, la vallée, qui s'ouvre, nous laissa apercevoir Coumanova, situé dans un enfoncement dépouillé d'arbres. Les montagnes voi-

sines, nues et calcinées, n'offrent dans le lointain qu'un rideau de tristesse; et le Vardar, qui s'enfonce entre ses rives, semble fuir en se précipitant de ces lieux agrestes. La ville, qui consiste en trois cents maisons, était alors commandée par Mahmoud bey, lieutenant du Romily-Valicy. On me dit que les habitants, qui sont propriétaires de nombreux troupeaux (1), exportent leurs laines à Salonique, et vendent l'excédant de leur bétail aux bouchers de Sophia et d'Andrinople.

XIV[e] POSTE. — *S. S. E., 10 heures de Coumanova à Tchiouperli.*

En dehors de Coumanova, où je passai la nuit, commence une plaine cultivée entre montagnes, que nous traversâmes, en passant plusieurs fois le Vardar. Nous franchîmes ensuite de grands coteaux; et dans deux heures de marche, je vis trois villages bulgares, et le bourg de Cratova, bâti en montagne sur la rive gauche du fleuve. Enfin au bout de quatre lieues, j'arrivai au Khan-Capelan (Khan-du-Tigre), situé dans un pays fertile environné d'arbres, sur le bord d'une rivière qui se rend au Vardar.

Après avoir passé ce fleuve sur un pont en bois, et guéé plusieurs torrents qui coulent dans sa direction, nous mîmes trois heures à contourner une montagne couverte de vignobles à sa base; et nous entrâmes, par une descente rapide, dans la plaine de Tchiouperli. Comme la route ne présentait plus d'obstacles, nous

(1) Ces pâturages sont ceux dont il est fait mention dans l'Anthologie, lib. VI, epigr. 22.

SUID.

marchions rapidement vers la ville, lorsque je crus distinguer dans un cimetière qui couronne une hauteur, deux hommes vêtus à l'européenne. Curieux de savoir qui ce pouvait être, je poussai rapidement mon cheval, et je reconnus deux militaires français assis sur un tombeau, appuyés sur leurs fusils armés de baïonnettes. Pour approcher d'eux, je me frayai le passage au milieu d'une troupe d'enfants turcs qui les accablaient d'injures qu'heureusement ils ne comprenaient pas. Soit que ces soldats eussent remarqué mon empressement, ou que mes traits fussent différents de ceux des personnes qui m'accompagnaient, car rien ne me distinguait pour l'habillement, ils se levèrent précipitamment, et me demandèrent si je n'étais pas le frère du consul de Janina. D'après ma réponse, ils me prièrent de me rendre au khan où se trouvait leur commandant, qui avait appris dans la matinée que je tenais la route sur laquelle il les avait placés en védettes pour m'attendre et m'inviter à le venir voir. Je quittai ces soldats, en leur promettant de me rendre le plus tôt que je pourrais auprès de leur chef, qu'ils me dirent être très-malade. J'entrai en ville; et au détour d'une rue, je trouvai un des postillons que j'avais expédiés en avant, qui nous conduisit au logement qu'on m'avait destiné.

A peine y étais-je entré, que j'y vis paraître M. Ponceton, capitaine d'artillerie, accompagné d'un tatare, qui venait me renouveler l'invitation de son colonel; et quoique brisé de fatigue, je déférai aussitôt à sa demande. Chemin faisant, les Turcs nous saluèrent par un torrent d'injures, et en nous lançant des pierres, dont une assez grosse atteignit le capitaine entre les

épaules. Les tatares qui nous accompagnaient nous engagèrent à retenir notre colère, et j'en sentais trop la nécessité; car que faire contre une multitude que la vue des chrétiens avait mise en fureur. Nous continuâmes donc notre route au milieu des cris et en esquivant comme nous pûmes les pierres qui pleuvaient de toutes parts.

Arrivé au khan, j'y trouvai les Français assiégés; les portes qu'on avait fait fermer et traverser de chaînes étaient assaillies par un attroupement de quatre à cinq cents fanatiques qui cherchaient à les briser, en poussant des hurlements épouvantables. Comme il fallait traverser cette horde, nos tatares fondirent sur les plus mutins, et la vue de leurs poignards fut suffisante pour dissiper cette multitude que l'impunité seule enhardissait.

Le colonel Nicole, que je trouvai couché par terre, les jambes enflées et couvertes d'ulcères, était beaucoup moins occupé de ses souffrances, qu'à calmer la fureur des soldats, qui, ayant été maltraités par la populace, voulaient à toute force se venger des coups qu'ils avaient reçus. Je me joignis à lui et au capitaine, pour leur représenter qu'il était de la dernière témérité d'engager une lutte contre toute une ville insurgée; que le premier coup de fusil tiré sur les Turcs entraînerait infailliblement notre perte; qu'il fallait souffrir, pour se faire gloire un jour d'un courage bien supérieur à une bravoure vulgaire. Au nom de *gloire*, qui retentit toujours efficacement dans le cœur d'un Français, les esprits se calmèrent. Je conseillai cependant au capitaine Ponceton, qui commandait le détachement, de tenir les portes constamment fermées; car il

était difficile, malgré la bonne discipline de ces excellents militaires, de compter sur leur modération.

Lorsque le calme fut rétabli, je demandai au colonel Nicole où il allait et quel était l'objet de son voyage; et comme il me dit que c'était sur la demande d'Ali pacha qu'on l'expédiait avec ses artilleurs à Janina, je ne pus m'empêcher de me récrier sur l'inconséquence d'une pareille démarche. Je compris dans mes reproches secrets le consul-général mon frère; mais j'appris dans la suite qu'il n'avait pas été consulté, et que cette affaire avait été négociée à son insu, comme toutes les intrigues qui étaient dans ce temps à l'ordre du jour (1).

(1) La route des canonniers, depuis Raguse jusqu'à Tchaïnitza, qui se rattache à mon itinéraire à travers la Bosnie, fut la suivante :

Départ, le 14 février 1807. De Raguse à Bergat, 2 heures, et autant de là jusqu'à Ivan-Kiralovich; d'Ivan-Kiralovich à Slano, 9 h., village de trois maisons; une demi-h. de Slano, à sa rivière qu'on passe en bac; route N., 1 h. et demie et montagne, vallon de Gloubigné; 2 h. et demie N. E., Jabitza; 3 h., Yvicha; de Gloubigné à Stolatz N., 4 h., rivière qui coule vers la Narenta, montagne d'une h. de développement; une demi-h. N., Palanca-Troussina; une demi-h. de descente, vallon de trois quarts d'h.; Novesign, entrepôt de Mostar; Lioubovich. 2 h. N. O.; de Novesign à Dobropoli, 6 h. N., lac de Dobritza, source de la Moraca, qui se rend au lac de Zenta, ou Labéatis; de Dobropoli N. E., 2 h., Gasco; 1 h. et demie, Mialich, résidence des juges de la province; de Mialich au khan de Verbaz, 2 h. et demie, mont Chemerno, source de la Zem, qui se rend au lac de Scutari; de la Narenta, qui tombe dans l'Adriatique; du Drin blanc, qui conflue avec le Drin noir, et de la Drina, qui se mêle avec la Save, près de Schabatz. Du khan de Verbaz au point culminant du Chémerno, faîte supérieur des monts Ar-

Après avoir calmé les esprits, j'envoyai chez le commandant turc, pour lui faire des représentations énergiques, relativement à la sûreté des Français. Cette démarche amena des explications : il demanda à voir les firmans ; et comme j'éludai de le satisfaire, il envoya un de ses officiers dont la présence suffit pour rétablir l'ordre. J'engageai ensuite le colonel Nicole à quitter avant le jour cette ville inhospitalière, et à faire reposer sa troupe dans des khans situés loin des lieux habités. Je lui promis en même temps de partir, dès que j'aurais pris un peu de repos, et de faire diligence pour arriver promptement à Janina, afin d'informer Ali pacha de ce qui se passait. Après cette entrevue, je regagnai mon logement, et j'observai sur mon chemin que la tranquillité était rétablie.

Tchiouperli, que les Turcs prononcent Kuprulu (le pont), située près de l'emplacement de Bylazora, est une ville de deux mille maisons bâties en amphithéâtre au penchant des deux rives de l'Axius, qui divise la Macédoine du nord au midi. Comme je n'étais pas dans une position favorable à rechercher les antiquités, je dus me contenter d'apprendre que cette place est le point central des routes du commerce de la Bosnie,

---

diens, 2 h. N. E., route de cent toises de long sur six pieds de large, taillée au ciseau en escaliers dans le roc, avec une demi-voûte; 1 h., rivière Drina; 1 h. au-delà, tombeaux des voyageurs assassinés par les Monténégrins; 1 h. E. N. E., on repasse la Drina, sur un pont en bois; 1 h. et demie N. E., khan et village de Kintista; de ce khan E. N. E., 5 h. et demie, Fotchia, sur le Drin blanc, dix mille habitants, quinze mosquées; de Fotchia E., montagne de 3 h., direction N.; 1 h. E., forêt de 1 h. et demie; plaine, une demi-h., Tchaïnitza.

de la haute Albanie (1) et des provinces situées à l'orient de l'Axius. Ce fut là tout ce que je pus savoir; et comme les chevaux me furent fournis dès le soir, je partis vers minuit.

XV[e] POSTE. — *S. S. O., 11 heures de Tchiouperli à Prélépé.*

En quittant Tchiouperli, on suit pendant plus d'une heure, une route large et commode; au-delà on passe à gué plusieurs rivières qui se rendent au Vardar; enfin on monte ensuite pendant près de quatre heures pour arriver an khan de Babouna, ou Visir-Khan. Malgré l'obscurité de la nuit, je pus distinguer que le pays à travers lequel nous avions voyagé est en partie couvert de culture et de forêts. Le caravansérail où nous fîmes halte, afin de laisser reposer nos chevaux, est situé à la distance que Danville indique sous la rubrique appelée *ad fines*, aux confins de la Péonie et de la Pélagonie.

(1) *Route des caravanes entre Salonique et Scutari d'Albanie.*

	Lieues de 20 au degré.
De Salonique à Kelkétz	9
De Kelkétz à Doïran	6
De Doïran à Stroumdgia	12
De Stroumdgia à Stip	8
De Stip à Kuprulu, ou Tchiouperli	18
De Kuprulu à Skiup	10
De Shiup à Calcandéren	8
De Calcandéren à Prisrendi	10
De Prisrendi, pendant trois jours dans un désert, jusqu'à Scutari	34
Total des lieues	115

C'était probablement une station romaine, et, depuis, le relais d'une des postes établies par les empereurs de Constantinople. On entretenait, dit Procope, quarante chevaux et autant de palfreniers dans chacun de ces établissements, jusqu'au temps de Justinien, qui en supprima un grand nombre et institua, par économie, la poste aux ânes, dans plusieurs provinces de l'empire : les Turcs ne se sont pas encore avisés d'une pareille réforme.

Le soleil venait de se lever quand nous partîmes du khan de Babouna, d'où nous fîmes cinq lieues entre des montagnes tour-à-tour cultivées et couvertes d'arbres. Nous descendîmes de là pendant une demi-heure, et nous marchâmes ensuite l'espace d'un mille et demi, dans une vaste et riche plaine pour arriver à Prélépé (1).

Cette ville, citée parmi les évêchés suffragants d'Achrida, qui se rapporte assez bien à la position que Danville appelle *ad præsidium*, et dont il est souvent fait mention par les historiens du Bas-Empire sous le nom

(1) *Itinéraire des caravanes traversant de Scutari en Albanie, par Monastir et Prélépé jusqu'à Salonique.*

	Lieues de 20 au degré.
De Scutari à Elbassan	18
D'Elbassan à Monastir	16
De Monastir à Prélépé	8
De Prélépé à Cafadar	8
De Cafadar à Démir-Capi	8
De Démir-Capi à Coumlé-Keu	10
De Coumlé-Keu à Avret-Hissar	12
D'Avret-Hissar à Salonique	12
Total des lieues	92

de *Prilapus oppidum* (1), présente un aspect délabré, quoique sa population soit évaluée de mille à onze cents familles mahométanes et chrétiennes. Malgré son peu d'apparence, on y fait un commerce considérable en grains, laines, moutons; et la foire qui s'y tient annuellement est une des plus considérables de la Romélie. C'est en remontant au nord-ouest qu'on découvre une ville ruinée appelée *Marco-Crale-Palanca*, construite à l'extrémité des défilés du mont Balathista. On avait autrefois découvert une mine d'argent aux environs, mais le peu de profit qu'on en retirait l'a fait abandonner. Il n'en est pas de même des rivières, que les Zingari exploitent, et surtout celle de Ticfiche, où ils ramassent un sable aurifère qu'ils vendent secrètement aux Juifs. Comme je me trouvais là sur les terres immédiatement soumises à l'autorité d'Ali pacha (car il n'y avait pas de romili-valici établi à Monastir), je commençai à respirer; et en disant que je me rendais à Janina, j'obtins tout ce que je demandai.

XVI[e] Poste. — *S.*, *8 heures de Prélépé à Monastir.*

De Prélépé à Monastir, ou Bitolia, il y a huit lieues de chemin, Dans cette route, après avoir marché pendant deux lieues entre des montagnes, on parcourt des plaines couvertes de moissons, de vastes prairies remplies de trèfle, des plateaux abondants en pâturages, où paissent de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de menu bétail. Au bout de quatre heures

(1) Gott. Stritt. Servic. c. VI, § 67. Oriens. Christian. t. II, p. 283, 284.

on passe sur un pont la Zirna, rivière qui prend ses sources au N. E. dans les montagnes, d'où elle coule à l'ouest de Prélépé, pour tomber dans le Vardar au bout de sept lieues de cours. Quelques rivières et de grandes flaques d'eau qui ne tarissent jamais, entretiennent et doublent de toutes parts la fertilité par la succession de plusieurs récoltes, dans ces riches campagnes, auxquelles il ne manque pour les embellir, que des arbres, ornement de la nature, et un gouvernement capable de protéger les cultivateurs.

Monastir, qui compte quinze mille habitants, chrétiens, turcs et juifs, est traversé par une rivière appelée Péristéra, dont la source principale existe dans le mont Dovletgic. C'est sur les bords de cet affluent du Vardar, en remontant au nord-ouest, qu'on découvrirait l'emplacement de *Stobi* (1), d'où les modernes ont probablement dérivé le surnom de Bitolia, qu'ils donnent à Monastir, qui est la capitale moderne de la Macédoine cisaxienne. Le blé, le maïs et les autres grains sont toujours à des prix très-bas dans le marché de cette ville, à cause de la difficulté des débouchés, mais l'on en exporte une grande quantité de laines, de cotons, de peaux d'agneaux, de buffles et on y fait des remontes de chevaux, qui passent, par le moyen des caravanes, en Hongrie.

En suivant le cours de la Péristéra, qui conflue avec l'Axius, on trouve un peu au midi les restes de Pélagonie, appelée par les habitants la Vieille-Bitolia. Ses remparts, quoique ruinés existent, et le romilivalici avait permis aux Grecs, moyennant une légère

(1) Tit.-Liv., lib. XL, c. 21.

somme d'argent, d'en enlever des marbres pour bâtir une église.

Il n'y avait pas, comme je viens de le dire, de romilivalici à Monastir, et Ali pacha y commandait depuis plusieurs années. C'était, à la vérité, plutôt par ses intrigues qu'en vertu d'une cession de la Porte, qui continuait à y nommer des séraskers *in partibus*, auxquels la prudence ne permettait pas de s'établir dans une ville livrée aux partisans et aux embûches du satrape de Janina. L'archevêque, qui prend le titre de métropolitain de Bitolia, est, après le sérasker, le personnage le plus riche et le plus puissant de la ville. Les juifs, qui y sont très-nombreux et pauvres, y professent leur religion dans toute sa latitude primitive, épousant simultanément, comme les Turcs, plusieurs femmes, et vivant dans l'atmosphère de leurs illusions. Quoique trompés par plusieurs faux messies, ils croient constamment à sa manifestation, chaque fois qu'ils rencontrent un étranger dont la physionomie leur rappelle les traits sous lesquels les Talmudistes le représentent. Alors, comme les Quakers(1), qui soupirent après l'apôtre saint Jean, ils s'approchent respectueusement de l'étranger, et il s'est trouvé plus d'un intrigant qui a abusé la synagogue de Bitolia.

---

(1) Les Scèkers, Waitters ou Quakers sont persuadés que l'apôtre St-Jean qu'ils attendent doit venir du comté de Suffolk, et d'autres disent de la Transilvanie. S'ils rencontrent quelqu'un dont la physionomie leur plaise, ils entrent en connaissance et lui disent respectueusement : Mylord, ne seriez-vous point l'apôtre St-Jean que nous attendons ?

Hist. du fanatisme par Brueys. p. 26, 27.

XVII[e] POSTE. — *S. O.*, 6 *heures* ½ *de Monastir à Florina.*

Nous marchâmes, comme le jour précédent, à travers les riches plaines de la Romelie, ayant en vue, pendant six lieues, des villages épars sur des monticules, et des herbages couverts de bêtes aumailles, qui s'étendent jusqu'à *Fouroun*, ou Florina. Au-dessous de cette ville, qui doit être peu éloignée de l'ancienne Scurium, coule une rivière qui tarit en été; le pays et les coteaux voisins abondent en blé, vins et cotons. Quoique la population ne soit que de sept cents familles chrétiennes et mahométanes, son bazard est un des plus fréquentés de la province. Chaque dimanche, on y voit arriver des caravanes de Castoria, de Monastir, de Chatista et de Cojani. Ce commerce fait que le cadi et l'aïan sont fort riches, tant à cause des droits qu'ils perçoivent sur les marchandises, que des avanies dont ils savent tirer un parti lucratif.

XVIII[e] POSTE. — *S. O.*, 10 *heures* ½ *de Florina à Caïlari.*

La montagne sur laquelle se déploie la ville de Florina, se rattache dans le lointain aux chaînes qui dominent les environs de Castoria. Après avoir passé la rivière qui fait un coude au sud-est, nous vîmes un village ruiné, au milieu duquel des bergers avaient établi leurs tentes. A peu de distance, j'aperçus un cerf paissant tranquillement au milieu d'un troupeau de chèvres gardé par des Bulgares, tant est grand sur cette terre solitaire l'état de paix entre l'homme et les

animaux. Après trois lieues de marche, nous passâmes une rivière appelée Bruto, que je crois être l'Érigon, qui, après avoir reçu les eaux de Florina, se rend au Vardar. De là nous fîmes encore trois lieues en plaine entre des coteaux jusqu'à Bagna, village de cent vingt familles Bulgares, qui envoie plusieurs ruisseaux à l'Érigon; et à une lieue au-delà, nous entrâmes dans un défilé que les gens du pays appellent Bogasi, dans lequel nous marchâmes pendant une heure et demie. A un mille de son débouché, nous passâmes entre Alban-Keu et Culguilar, villages qui réunissent une population de deux cents familles bulgares. Enfin, à huit milles de cette halte ordinaire des caravanes, nous arrivâmes à Caïlari, bourgade de deux cents feux, que les tatares appellent Sarigiorla et Caraianina.

La population de ce chef-lieu du canton de Sarigul passe pour être la plus douce et la plus hospitalière de la Romélie. Comme je trouvai dans le khan où j'étais descendu, un tatare d'Ali pacha qui se rendait à Janina, je le chargeai d'une lettre pour mon frère, par laquelle je l'informais de mon arrivée en Turquie, et de l'apparition du détachement commandé par le colonel Nicole.

XIXe Poste. — *O. S. O.*, 12 *heures de Caïlari à Gréveno.*

Au sortir de Caïlari, on marche une lieue et demie en plaine, et on gravit ensuite pendant trois heures le mont Bourénos, dont le développement est d'une lieue et demie jusqu'à Chatista, et Gréveno fut le terme de cette journée de marche. Je me dispenserais de rap-

porter le reste de cet itinéraire, s'il n'était pas nécessaire de faire connaître aux voyageurs les dangers qu'on éprouve en hiver au passage du Pinde, lorsque cette montagne se trouve encombrée par les neiges.

XXe Poste. — *O. S. O., 22 heures de Gréveno à Janina.*

De Gréveno au pont jeté sur le Vénético, près de son confluent avec la Milias, nous fîmes quatre lieues au milieu des forêts de pins et de sapins, pour gagner le khan, situé dans la haute région du Pinde. La neige et la tourmente nous ayant obligés d'y chercher un abri, semblaient conjurés pour nous retenir au terme de notre voyage. Deux jours entiers s'étaient succédés, sans nous permettre d'entrevoir le moment où nous pourrions quitter un gîte dans lequel on nous avait refusé, en payant, jusqu'à une poignée de paille pour coucher. Je commençais à désespérer, et mes tatares, non moins inquiets, semblaient accablés, lorsque vers le milieu de la troisième nuit, nous fûmes réveillés par les cris d'une cinquantaine de Valaques, qui frappèrent à la porte, en demandant *le frère du consul de France*, qu'ils avaient ordre de transporter avec *les gens de sa suite* au-delà des montagnes, *par commandement* du visir Ali pacha.

A ce nom redouté, les gens du caravansérail qui nous avaient maltraités, se jetèrent à mes pieds en demandant grace, car ils se regardaient déja comme pendus; mes tatares, de leur côté, se ranimant, tombèrent sur eux à coups de fouet, et l'hôtellerie fut jusqu'au jour dans la plus grande confusion; pour moi,

je me contentai de faire venir ces gens à pied avec les traqueurs, jusqu'à Mezzovo.

Le lendemain nous prîmes la route de Janina, que j'aperçus pour la première fois des hauteurs du mont Mitchikeli. Nous avancions rapidement, lorsqu'après avoir doublé la butte de Castritza, je vis un Français, montant un cheval superbe et vigoureux, qui s'avançait vers nous. Ce ne pouvait être que mon frère, mon cœur me le disait; c'était lui : je me précipitai entre ses bras. Fatigues, dangers, peines, tout fut oublié; et ce jour de notre réunion est encore dans mon souvenir un des plus heureux de ma vie.



SCHYPETARS, OU ALBANAIS.

CHAPITRE IV.

Essai sur les Schypetars, vulgairement appelés Albanais et Arnaoutes. — Opinions diverses relativement à leur origine. — Aperçu approximatif sur le temps de leur arrivée dans la Grèce. — Mentionnés par Ptolémée et par Pline. — Désignés comme Asiatiques du Caucase. — Leurs divisions principales, en Guègues, Mirdites, Toxides, Japys et Chamis.

AVANT de poursuivre la narration des parties de mon voyage, qui vont m'éloigner de l'Épire et de la Macédoine, il est à propos de faire connaître les Albanais qui habitent ces provinces, et dont nous retrouverons des tribus nombreuses dans le Péloponèse, à Athènes, et dans quelques îles de la mer Égée.

Le nom de Schypetars est nouveau dans la géographie de l'Europe; et ceux qui ont écrit sur cette nation apprendront peut-être pour la première fois, que c'est la dénomination générique des Albanais, dont la force inaperçue et toujours croissante, tend à couvrir la Grèce d'une nouvelle race d'habitants. Comment ce peuple se trouve-t-il dans l'Europe? Étranger à la terre classique, par son langage, par ses mœurs, et par sa physionomie, pourquoi a-t-il échappé aux observations des voyageurs? Les Schypetars sont-

ils aborigènes de cette partie de l'empire ottoman connue de nos jours sous le nom d'Albanie? Descendent-ils des Colches, qui s'attachèrent à la poursuite de Jason, après son expédition dans leur pays (1)? Seraient-ils, dans cette hypothèse, la postérité des Schetechips ou Albaniens, qui habitaient au voisinage de la mer Caspienne (2)? Voilà les questions sommaires que je crois utile de résoudre d'une manière sinon évidente, au moins plausible, avant d'exposer les observations que j'ai recueillies pendant un séjour de dix années au milieu des diverses peuplades de l'Albanie.

Affirmer que les Schypetars sont indigènes dans la Grèce, me paraît une assertion hasardée. En vain ceux qui soutiennent cette proposition prétendent que les Macédoniens parlaient une langue différente de celle des Grecs (3), il faudrait, pour reconnaître les soldats de Philippe dans les Schypetars, d'autres preuves que le passage suivant de Plutarque, sur lequel un écrivain moderne (4) fonde son système : *Alexandre est*

---

(1) Hist. de l'Établiss. des Col. grec., par R. Rochette, t. II, p. 198.

(2) Les *Scheteckips*, les *Caspiens*, les *Katks* ou *destructeurs*, les *Tavasbars*, ou *porteurs de boucliers épais*, les *Albans*, les *Huns*, les *Amazones*, les *Légisdans*, les *Alains* ou *Albaniens*, sont placés par les géographes arméniens entre le 42° et le 45° lat., 66° et 68° long.

(3) Ce dialecte était grec, comme l'idiôme des Lacons; les médailles macédoniennes ont toutes des inscriptions grecques, d'où on conclut que les Schypetars ne peuvent être issus des Macédoniens. C'était l'opinion de Chalcondyle : οὐδενί τε γὰρ συμφέρονται ὅτι μὴ Μακεδόνων γένος. p. 283.

(4) Ange Masci, Traité de la nation albanaise.

né le sixième jour du mois Hécatombéon, que les Macédoniens appellent Loos. Ce mot de *Loos* se retrouve bien encore altéré dans l'idiome des Albanais, pour désigner le mois des hécatombes ou juillet, qu'ils appellent *Loonari* et *Alonar;* mais il me semble que cette dénomination dérive plutôt du verbe grec *alonizo*, qui signifie *fouler*, par laquelle on désigne le mois de Juillet, à cause que c'est celui du *foulage* des grains, qu'on sépare de la paille sur des aires au milieu des campagnes (1). Le passage suivant, sans être concluant, soulèverait plutôt un coin du voile des siècles : *Achille* (2), dit le même auteur, *reçut en Épire les honneurs divins, et dans le langage du pays il était appelé Aspete.* Le nom d'*Aspete* se retrouve aussi dans la langue des Schypetars; ils prononcent à la vérité, *Ichpeïte;* voilà la seule différence, car il signifie parmi eux, comme aux temps antiques, ὠκύπους *homme aux pieds légers;* épithète qu'Homère donne au héros de l'Iliade. Il est encore en usage pour désigner par *Aspate* (3) et *Spache*, un de ces cour-

(1) Le moment de fouler les grains est annoncé par des criées publiques dans chaque village, et l'heure où il commence est indiquée chaque jour, afin que le préposé du fisc, chargé de prélever en nature la dîme des grains, se trouve au battage, et puisse surveiller toutes les aires dans une certaine étendue de pays. Aussi ce mois est d'un intérêt si général pour le cultivateur, qu'on ne le connaît que sous le nom d'*alonari.* Celui des vendanges, qui se font du 13 septembre au 13 octobre, est aussi appelé *Teritzi*, de *terpò*, *tourner*, *danser;* parce qu'on presse alors le raisin.

(2) Achille vivait environ 1184 ou 1270 ans avant J.-C. Son nom propre était Ligyron. Apollod. l. I, c. 13, § 6.

(3) Procope, lib. II, nous apprend qu'il y avait une nation

riers à pied dont on se sert pour la correspondance privée dans la Turquie d'Europe ; et ces piétons sont presque tous, dons la Romélie, de la peuplade des Dibres, appelée *Paske* et *Spache*. (1). Que conjecturer de ces documents ? Qu'il y avait originairement dans l'Épire un peuple différent des Grecs ? Je suis loin de tirer cette conséquence, toute naturelle qu'elle paraisse, et de dire qu'Achille était un Seythe, auquel ses compatriotes rendirent les honneurs divins ; et quand cela serait prouvé, je n'en conclûrais pas que les Albanais fussent Macédoniens.

Peu de temps après l'expédition de Jason dans la Colchide, où il établit des colonies grecques (2), on vit des essaims de barbares sortir du fond de la Tartarie et des environs de la mer Hyrcanienne, les uns pour passer en Italie, et les autres pour s'avancer à l'occident, en contournant le Pont-Euxin, où l'on perd leurs traces aux frontières de la Dacie (3). Vers ce temps,

---

nombreuse de la Perse appelée Aspétiane ; mais il serait difficile d'en conclure que les Albanais en descendent, quoiqu'il y ait encore une tribu appelée Aspate dans les Dibres.

(1) Ces coureurs à pied, dont je me suis servi pendant dix ans pour ma correspondance entre Janina et Thessalonique, et que j'ai souvent envoyés jusqu'à Constantinople, portent une petite sonnette attachée à la jambe, afin de se faire reconnaître des embuscades de voleurs qui les respectent. Leur équipage consiste en un havresac, où ils renferment les lettres qu'ils roulent dans une toile cirée. Ils ont pour leurs provisions un *torva*, ou sac en crin, dans lequel ils conservent un morceau de pain et des oignons pour leur nourriture, et ils portent un long bâton pour se défendre contre les chiens des bergers. Les Grecs ont leur *pezodromi*, qui font le même service.

(2) 1350 ans avant J.-C.

(3) *V.* la carte, *Occiduæ migrationes*, etc., par L. Petit Radel. 1814.

on remarque des habitants de la Colchide, attachés à la poursuite de celui qui avait pénétré dans leur pays, former des établissements dans la Crète, en Italie, autour de l'Adriatique, et fonder Colchinium sur les côtes de l'Illyrie macédonienne. Voilà, ce me semble, la période à laquelle on peut rapporter l'arrivée en Europe des Schypetars Albans, ou Albaniens, qui demeurèrent confondus avec les Illyriens, et sujets ou ennemis de rois de Macédoine, suivant les vicissitudes de la fortune et des temps. Pendant une longue suite de siècles, les Albanais restent comme oubliés, lorsque Thucydide, en parlant de l'expédition de Sitalce, roi des Thraces, contre Perdiccas, renouvelle leur souvenir, en indiquant le lieu de rassemblement de ces peuplades barbares de l'Illyrie, à Doberus; où elles s'organisaient pour fondre du haut de leurs montagnes sur la Macédoine transaxienne (1). On reconnaît à ce trait l'existence oubliée des Schypetars, que Ptolémée nous montre, dans le deuxième siècle, sous le nom d'Albanais, au bord du fleuve *Scombi*, maintenant appelé *Tobi*, habitants dans la ville d'*Albanopolis* (*Elbassan*), où leur postérité s'est perpétuée (2). Il nous apprend en quelque sorte le nom des Schypetars, auxquels il donne celui de Skirtones, dont il place les tribus à la frontière de la Macédoine, du côté du La-

(1) Thucydide, lib. II, § 144, 98, § 145, 100.

(2) Ἀλϐάνων, Ἀλϐανόπολις. Ptolémée, après avoir parlé des Albanais, nomme les Skirtones (Σκιρτῶνες), mot qu'on peut traduire par *sauteurs*, qui qualifie parfaitement l'agilité de ce peuple de montagnards, que les Turcs appellent *chèvres de montagne*; mais je pense que cet auteur l'emploie ici comme synonyme de Schypetars. PTOLEM., liv. III, c. 13.

beatis, lac qu'il ne nomme pas (1). Pline donne à ce même peuple, qu'il divise en douze tribus, le nom de *Scirtari*, sans entrer dans aucun détail (2); et il indique dans leur voisinage Colchinium ou Dulcigno, qui eut pour fondateurs une colonie de Colchos.

Après le témoignage de ces deux écrivains, on cesse encore d'entendre parler de ces hordes. Les Schypetars, qui suivirent sans doute le sort du royaume de Macédoine, restent confondus et enveloppés dans la dénomination générique de Macédoniens et d'Illyriens, suivant la volonté des conquérants, toujours occupés de démarcations topographiques pareilles à celles qui se reproduisent de nos jours sur la carte. Mais étrangers à ces distributions de pays, les Albanais, du haut de leurs montagnes, assistent à la chute des empires; et sous quelque nom qu'on les désigne, ils semblent défier les maîtres éphémères du monde, qui peuvent à leur gré tracer des frontières et envahir des provinces, mais auxquels l'irrésistible puissance de Dieu ne permet pas plus d'effacer le type des nations, que d'aplanir les montagnes et de détourner le cours des fleuves.

Il est probable que c'est de ces peuples dont les Byzantins parlent dans plusieurs endroits de leurs histoires. Ce fut, dit Anne Comnène, par un *Scythe aussi*

---

(1) Le lac Labéatis, dont Ptolémée ne parle pas, est maintenant appelé Zenta.

(2) Plin., lib. III, c. 22. En rapprochant la consonnance, Scirtars et Schypetars se ressemblent, et l'on dit maintenant indifféremment l'un ou l'autre. Les principales peuplades restées en place sont les *Colentini* ou *Colasciniens*, les *Separi* ou Schypetars, les *Epetini* ou *Spaches*, les *Grabœi* ou habitants de *Grabia*.

léger que Mercure, qu'Alexis, duc de Dyrrachium, fit part à l'empereur du débarquement de Boëmond en Illyrie(1). *Les Scythes*, poursuit-il, *qui étaient aux ordres de Cantacuzène*, *campé sur le fleuve Charzane (Apsus)*, *commencèrent l'attaque contre les Français*. Ce n'étaient point des nomades vivant sur des chars (*Amaxobii*), ajoutent les écrivains du moyen âge, mais des peuplades guerrières. Enfin les Albanais sont reconnus après la tourmente; ils reparaissent comme ces caractères gravés sur les rochers que les flots de la mer baignent, sans pouvoir les détruire; et Magius Patavinus, en annonçant leur *origine asiatique*, les proclame *enfants du Caucase* (2).

Cette opinion avait été avant lui celle d'Æneas Sylvius; et il serait sans doute à désirer, comme l'observe Paulmier, que ces auteurs eussent indiqué les sources où ils ont puisé un renseignement de cette importance. Je l'ignore comme lui, mais nous allons voir la confirmation de ce qu'ils avancent, dans les homonymies

---

(1) Ann. Comm. p. 371, 372. 2 id. p. 392. Gott. Stritt. Serv. c. XIII, § 260.

(2) Albania dicitur ab Albanis populis asiaticis, qui a Tartaris expulsi istic consederunt. Mais à quelle époque? Un auteur plus moderne nous laisse dans le même doute, quand il dit: *Albania prese nome dagli Albani d'Asia, che scacciati da' Tartari vi vennero in questa parte di Macedonia, che è situata fra il fiume Boiana che Plinio domanda Burana, la Cimara o scogli di Acroceranni, mar Ionio e le montagne Camoli e Statci. Ma sotto nome d'Albania scorre ancora Epiro, paese che comincia di Vallonia dagli antichi detta Avlon navale, sino al golfo di l'Arta o Ambracia, dove abitano Chaoni e Tesproti popoli feroci.* Luccar., lib. III, p. 86.

des différentes peuplades des Schypetars établies dans l'Illyrie macédonienne et dans l'Épire, avec celles des hordes qui ont vécu entre les Palus Méotides, la mer Caspienne, et la région qui s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Arménie (1).

Les Schypetars, appelés Albanais par les Européens, Arvanitès par les Grecs, Arnaoutes par les Turcs et les Arabes des régences barbaresques, ne se connaissent pas entre eux sous ces dénominations. Schetechips, ou Schypetars d'origine, ils forment quatre familles issues d'une même origine, savoir, les Guègues et les Mirdites, les Toxides, les Japys et les Chamides.

Je sais qu'il n'y a pas de faits authentiques pour confronter les peuplades de l'orient et de l'occident, dont je vais donner l'énumération; mais éclairé par l'histoire et sans violenter les mots, on peut reconnaître dans les Guègues, les Gosks ou Gogs, que les géographes arméniens placent entre le quarante-deux et le quarante-troisième parallèle, par le soixante-troisième degré de longitude. Les Mirdites, dans cette comparaison de dénominations, rappellent à leur tour les Mardaïtes, dont l'étymologie, dans la langue Schype comme dans le persan moderne, signifie *les braves*. Les Toxides ou archers, seront les Lezgisdans (2), ou sa-

---

(1) Je préviens le lecteur que je donne ces sortes de rapprochements et ceux qui suivront, d'après les géographes arméniens, sans y ajouter une confiance absolue. Je conçois combien il reste de vague dans certaines applications, et les érudits sauront assez distinguer ce qui est historique de ce qui n'est que tradition, sans que j'entre dans des détails de critique qui ne sont pas du ressort d'un voyageur.

(2) Ce nom dans langue des Ossi signifie *homme* (leg) et c'est

gittaires des bords de la mer Hyrcanienne, ou les Dosques(1); les Chamis, une colonie des Schumiks (2); et les Japys de l'Acrocéraune, issus de la Japygie, un essaim dont on retrouve une homonymie sur la côte voisine de l'Italie. De cette division principale des Schypetars en quatre grandes familles (car les Mirdites et les Guègues parlent le même idiome), dérivent une quantité de branches collatérales, que je ferai connaître à mesure que j'avancerai dans ma narration. On verra, en conséquence, reparaître au voisinage de l'Adriatique plusieurs tribus de ces trois cents nations de langues diverses, que Timosthènes, cité par Pline, range aux environs des Palus Méotides, du Pont-Euxin, et sur le plateau de la petite Tartarie (3), jusqu'à la mer Caspienne.

---

peut-être une tribu de ce peuple qui a reçu la dénomination de Legues ou Lezgisdans.

(1) Δόσκοι. Strab., lib. X, p. 495.

(2) Schumiks, 63° et 64° long., 46° et 47° lat.

(3) Timosthènes, cité par Pline, dit que trois cents nations, parlant (suivant Strabon) trente-neuf langues différentes, fréquentaient le marché de Dioscuriade, ville de la Colchide, où les Romains employaient pour leurs affaires le ministère de cent trente interprètes. *Hist. Nat.*, liv. VI, c. 5.

CHAPITRE V.

Division des Schypetars par langues. — Première langue, peuplades diverses des Gogs, ou Guègues; leur origine; Mardaïtes, ou Mirdites. — Seconde langue, Lezgisdans, Dosques, ou Toxides. — Troisième langue, Japyges, appelés maintenant Japys. — Quatrième langue, Schumiks, ou Chamis.

Les Grecs divisaient leur langue harmonieuse en quatre dialectes, qu'ils rapportaient aux Doriens, aux Ioniens, aux Éoliens et aux Athéniens, sans doute comme dérivant des peuplades-mères de leur nation. On sait que la France désignait anciennement aussi le nord et le midi de son territoire, en *langue-d'oui* et en *langue-d'oc;* et comme si rien ne devait se perdre sur la terre, on trouve cette distinction de peuple et de topographie chez les Schypetars, établie par les dialectes. Étrangers aux démarcations qui ont fait tour-à tour de leur pays des thèmes, des éparchies, des préfectures, des provinces consulaires, des mansoubs ou pachaliks, ils semblent avoir oublié et peut-être ignoré ces dénominations de l'autorité, pour ne se classer que par langues, qui forment la Guégaria, la Toskaria, la Japouria et la Chamouria, idiomes dont la racine commune porte dans ses rhythmes et dans ses variantes un caractère qui est devenu le type distinctif des pays habités par les quatre grandes tribus desquelles descendent toutes les hordes que je ferai connaître. Ainsi se classaient probablement, dès les premiers âges du monde, ces trois cents peuplades parlant seize, et suivant d'autres, trente-neuf langues dif-

férentes (1), établies entre la mer Hyrcanienne et les Palus Méotides, que les anciens comprenaient sous la dénomination générique de Scythes et de Celto-Scythes, comme les Albanais de nos jours se connaissent entre eux, dans toutes les provinces, sous celle de Schypetars.

Je n'entreprendrai pas de remonter aux oracles de la prophétie, pour discuter si les Guègues sont issus des tribus de Gog; il suffit de savoir qu'il existait des Gogues au voisinage de la mer Caspienne, afin de baser ma première homonymie. J'ajouterai que du nom de Gogs ou Gogues, qui s'écrivait peut-être Kogs, a pu dériver celui de Guègues, sous lequel ils sont maintenant connus.

La première langue, ou Guégaria, s'étend depuis Budua, frontière de Cattaro, en contournant le Monténégro (2) jusqu'aux limites de l'Herzégovine, et au midi jusqu'à la ligne du Drin. Là se trouvent, dans la partie littorale de l'Adriatique, appelée Kraïna, Budua, homonyme des Budins, peuplade voisine de la mer Caspienne; Antivari, fondé par les Antibarriens asiatiques (3); Dulcigno, qui dut son origine à une colonie de Colchos (4); les Zogs (5), qui ont donné leur

(1) Ptolémée, liv. VI; Strab., lib. XI, p. 498; Ælian. *Var. Hist.*, liv. 2.

(2) En esclavon, *Czerna-Góra;* en turc, *Cara-Dag*, la montagne noire; en schype, *Mail-Zèze.*

(3) Antibarani. Mela. *De Sit. Orb.*, lib. I, c. 2.

(4) Dulcigno, Olchinium, Colchinium. Ptolem., Tit.-Liv., lib. XLV, c. 26.

(5) *Zogs*, en langue schype, *poulets.* Ne serait-ce pas plutôt les Ζύχοι, peuplade caucasienne dont la dénomination de Zogs ou

nom à un lac du pays; les Murdes, et les Chiscangs, voisins du lac Labeatis.

En remontant à l'est de ce canton, on entre sur les terres du Zadrima, dont Scutari, ou Scodra, est le chef-lieu, dans lequel on énumère les Bardi (1), les Koutchioti (2), les Leporosches (3), les Mousselims, tribu de Mossul, les Boukmirs (4), les Dardes (5), les Drivastes, qui sont un amas de brigands Rasciens, et les Grouémirs (6).

A l'orient et au nord du Zadrima, entre la Boliana et le Zem, qui tombe dans le lac Labeatis, sont situés les Poulati, les Chôti, chez lesquels on trouve les peuplades des Mogouls, des Castrati, des Bogous, des Siwans ou Soans, et plus à l'ouest les Pascoli, que les Turcs appellent Kolbans, ou pasteurs. Dans l'intervalle, entre la Moraca et la Târa, rivières qui, réunies à la Lim, forment le cours du Zem, habitent les Scodrans (7), les Panâni, ou Pannoniens, qui confinent avec les Colasciniens, montagnards féroces dont les bandes désolent souvent l'Herzégovine et la Bosnie (8). Enfin la chaîne de séparation entre les rivières qui coulent dans le lac de Zenta et les affluents du Drin,

---

Tsoogs signifie *hommes*. Je passe sous silence les *Murdes*, les *Chiscangs*, dont je n'entends pas la signification.

(1) Nom donné aux prêtres des Manichéens ou Paterniens.

(2) Koutchioti, les *oiseleurs*.

(3) Leporosches, *mangeurs de lièvres*.

(4) Boukmirs, *mangeurs de bon pain*.

(5) Dardes Δάαι νομάδαι. STRAB., p. 304, 511 et 515.

(6) Grouémirs, *amazones* ou *belles femmes*.

(7) Scodrans, dans la partie nord du Monténégro.

(8) Colasciniens ou *Colentini*.

est peuplée par les Clementi, mission catholique, dont l'évêque, nommé par le saint siége, réside à Saba ou Sarda (1). Telles sont les hordes principales de la Guégaria, dont les noms s'accordent avec ceux de quelques nations du Caucase.

La seconde division de la langue guègue comprend les *Mirdites*, ou *braves*, qui forment la grande majorité de la population du pachalik de Croïa. Comment ce peuple intrépide, les *Mardaïtes*, n'ont-ils pas été découverts dans ce coin de l'Europe où il vivent depuis tant de siècles, fidèles à la religion de leurs pères, soumis à l'église romaine, visités par les missionnaires de la Propagande? Pourquoi personne, si ce n'est Cantelli, dans sa carte, n'en a-t-il parlé (2)? Comment s'est-il fait que les historiens de Scanderbeg n'aient pas nommé les Mirdites, qui battirent tant de fois Amurath et les mahométans? La chose paraîtrait inexplicable, si on ne savait dans quel esprit ont été rédigées ces vieilles chroniques, où l'on donnait tout aux fables chevaleresques de quelques champions bardés de fer et grands pourfendeurs d'hommes, sans penser aux soldats qui firent leur gloire. On avait perdu de vue les bons modèles dans le genre de l'histoire; et les capucins du collége de Loretto, depuis cette époque, n'ont vu dans les Mirdites que des faibles à soutenir

(1) Les missionnaires actuels qui j'ai consultés disent que cette ville est l'ancienne Ardes. Il s'y trouve des ruines romaines, qui me portent à croire que ce sont celles de la capitale dont il est fait mention par Polybe, qui nomme les Ardéens Ἀρδυαῖοι, dans son récit de l'expédition de C. Fulvius contre les Illyriens. Hist. lib. II, c. 2. *Vide* Steph. Byz. Pacat. Théodos. *Panegyr.*

(2) *V.* Carte de Cantelli.

dans le sentier de la foi, sans s'occuper de leur origine ni de leur histoire. Je vais donc tâcher de remplir cette lacune qui manque au récit des migrations d'un peuple connu de l'Asie, dont la postérité habite aux portes de l'Europe, avec laquelle elle a eu de fréquentes communications, et faire reconnaître les *Mardes* dans les Albanais du fleuve Mathis.

En puisant aux sources de l'antiquité, on peut présenter les parties les plus intéressantes des annales du monde. La mythologie, qui prend le genre humain au moment de la formation des sociétés, signale en quelque sorte le départ des peuples du Caucase, que l'histoire nous montre ensuite, depuis trois mille ans, circulant autour des mers intérieures; s'avançant sous les mêmes latitudes, en s'éloignant des portes de l'aurore, sans cesser de voir le soleil se lever pour eux dans les mêmes points de l'horizon; suivant les grandes chaînes des montagnes, et vivant dans des lieux agrestes, où ils ont conservé le type primitif de leurs mœurs sauvages.

Dans cet ébranlement successif de l'Orient, le savant Anquetil Duperron s'empare des Mardaïtes, qu'Hérodote prétendait être issus des Perses (1), trois cent trente ans antérieurement à l'ère chrétienne, au moment où ces Scythes quittent le zénith du soixante-neuvième degré de longitude (2), et il suit leur mar-

---

(1) Clio. c. CXXV. Strab. lib. XI, p. 507, 524.

(2) Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XLV, p. 93 et suiv.

Danville, *Orbis veteribus notus*, semble avoir deviné les Schypetars Mardaïtes, quand il dit : « La même inclination au bri-

che jusqu'au milieu du sixième siècle. Dans cette période, qui est à peu près de neuf cents ans, il nomme les Antibaranis, que je retrouve à Antivari, les Mathi-Antibaranis, ou Antivariens du fleuve Mathis, région habitée par les Mirdites et par les Ibalis; et enfin les Tibarinis, ou Dibrans, au nord desquels sont établies les peuplades schypes des Spassis, que je crois être les Pasks (1), et celles des Kalkanderens, ou Tavasbars (2). Ainsi, autour des Mirdites, se trouvent comme groupées huit peuplades de Schypetars, que leur homonymies rattachent aux nations Mardes, qui étaient Scythes d'origine (3); et il est probable qu'on pourrait en découvrir un plus grand nombre, si ce pays était examiné en détail par un voyageur capable d'en saisir toutes les nuances (4).

Chez une nation qui a oublié jusqu'aux traditions, il n'est pas aussi facile de suivre les traces de son histoire; disons mieux, la chose est impraticable; ainsi on ne peut déterminer au juste l'époque de l'arrivée

---

gandage fait retrouver des *Mardi* en plusieurs cantons de l'Orient. » Que n'a-t-il indiqué ces cantons ? Je pense qu'il avait lu la carte de Cantelli; mais faisait-elle alors autorité ?

(1) Pask, par le 67° long., entre les 45° et 46° lat.

(2) Tavasbars, porteurs de boucliers épais. Kalkandéren, en schype, signifie la vallée des boucliers, et c'est le nom de la contrée qui sépare la Bosnie de l'Albanie, où habitent les Schypetars Laks-Oulaks.

(3) Plin., *Hist. Nat.*, lib. VI, c. 16.

(4) Les voyageurs ont remarqué que les nations barbares se distinguent assez généralement par le nom d'*hommes*, et qu'elles désignent les autres peuplades sous des dénominations injurieuses.

des hordes que je viens d'énumérer dans l'Illyrie Macédonienne. Le savant académicien(1) qui suit les migrations des Mardaïtes jusque entre le septième et le huitième siècle, nous fait voir leurs guerriers dans le Libau, comme un jour l'histoire représentera les Schypetars dans l'Égypte et dans l'Arabie, où leurs bandes combattent maintenant sous les ordres de Méhémet-Ali pacha, contre les Wahabites(2). Ne pourrait-on pas présumer que Justinien Rhinocete, qui rappela douze mille de ces braves de la Syrie, les transporta à l'extrémité occidentale de son empire, dans l'Illyrie, où ils existent maintenant? Le pays des Mirdites, dont Oross, ou Orocher est le chef-lieu et la résidence de leur *prink* ou *prince* (car ils sont autonomes), comprend les affluents et la rive droite du fleuve Matis, ou Matia. Dans ces vallées habitent les peuplades des Latchi, ou Lazes, nation Mingrelienne, des Sumagni, et des Grèchis, homonymie des Grisks peuplade du Tanaïs, qui sont les dernières familles des Guègues vers le lac Lychnidus.

Au midi de la Guégaria, sur le versant des montagnes qui envoient leurs eaux à l'Adriatique, commence

---

(1) Anquetil Duperron, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. L, p. 1 et suiv.

(2) Depuis l'évacuation de l'Égypte par les Français, les Schypetars, attirés par l'espoir du butin, se sont portés en foule dans ce royaume. Ce furent eux qui vainquirent les Anglais au combat d'Abou-Mandour en 1807. Les Toxides à cette affaire étaient commandés par Omer Brionès de Berat. Depuis ce temps, les Chamides y sont passés par détachements considérables, et tous servent maintenant sous les drapeaux de Méhémet Ali, nouveau soudan de Memphis.

à la rive droite du Genussus, la Toskaria, qui est la seconde division par langues de l'Albanie. Les historiens des derniers temps du bas-empire rapportent comment Bajazet, craignant que les Scythes appelés Toxari ne renversassent ses projets, extermina leurs chefs et en transporta un grand nombre à Thermes en Macédoine et sur les bords de l'Axius, où Amurath en forma des colonies (1). Chardin, dans son Voyage en Perse, rapporte qu'étant arrivé dans la Mingrelie, il y trouva une nation appelée Toxide, conformité absolue de dénomination avec celle des Toxides du Musaché; et il est probable que, dans les différentes parties de l'ancien hémisphère où ils habitent, elle a été donnée par les Grecs à une nation de *porteurs d'arcs*, originaire des bords de l'Étil.

C'est sur la ligne de ce fleuve d'Asie, en descendant du quarante-quatrième ou quarante-sixième degré de latitude, entre le soixante-sixième et le soixante-huitième de longitude, que sont échelonnés les Albans, les Huns, les Albaniens, qui sont surnommés Alains, et les Lezgisdans, placés au défilé du Schirovan en Albanie(2). Les Lezgisdans, dont le nom répond à celui de sagittaires, ne sont-ils pas, suivant toute apparence, les mêmes que les Toxides, nom dérivé du grec, et qui signifie *archers*? Or, on sait que les Albanais excellèrent de tout temps, aussi bien que les Scythes, dans le maniement des armes de jet, que le fusil, dont ils se servent encore avec une grande adresse, a rempla-

(1) Calcond. p. 53. Gott. Stritt. Tataric. c. XI, § 417.

(2) Ptolem. lib. V, c. 12. Strab. lib. XI. Plin. VI, c. 15. Tact. Ann. l. VI, 33. Hist. lib. I, 66.

cées depuis la découverte de la poudre; voilà jusqu'où je peux développer mes conjectures sur cette langue.

Berat, que les écrivains de la Byzantine appellent Pulchériopolis; Sozomènes, Berytos (1); les Sclaves, Beligrad; et les Turcs, Arnaout-Beligrad, pour la distinguer de Belgrade du Danube, est le chef-lieu actuel de la Toskaria, qui comprend le Musaché (*Moschica regio*(2), ou *Nouvelle-Épire*). Les historiens de Scanderbeg et un petit nombre de chroniqueurs des derniers temps du Bas-Empire sont les seuls qui ont désigné la Taulantie sous ce nom asiatique; je retrouve donc chez les Musachéens, les Mosches et une ville appelée simultanément Moschopolis par les Albanais, et Voschopolis par les Valaques du Pinde. Au S. E. de cette région j'aperçois encore une similitude de nom avec les Géorgiens de l'Ibérie, dans les Gheurgis, qui sont les habitants de Ghéortcha. Je n'ai pas de pareils rapprochements à faire à l'égard des Tomorites ou habitants du Tomoros, chaîne improprement attribuée anx monts Cérauniens (3); mais peut-être les Cauloniens descendent-ils des Candusiens, peuple de l'Hyrcanie (4). Je ne vois les Dévoliens (5), les Parthiniens, voisins d'Elbassan (6); les Skrapariotes, les Po-

---

(1) Βήρυττος. Sozomene, lib. II, c. 3, et *in lege juris*, 7. §. *de censibus.*

(2). Moschica regio. Il y avait un temple bâti par Phryxus avant l'expédition des Argonautes. STRAB., lib. XI, p. 498.

(3) Stritter. Bulgar. c. 12.

(4) Anonyme de Ravenne, p. 755.

(5) Οἵ τε τὰς Διαβόλεας νεμόμενοι Ἀλβανοὶ νομάδες.
CANTACUZ., lib. II, c. 55.

(6) Cantacuz., lib. II, c. 32.

goniotes, habitants du canton de Pogoniani (1), et les Libisdiotes (2), tous de langue toxide, mentionnés que par les Byzantins; et je m'abstiens, faute d'objet de comparaison, de former des hypothèses que j'ai peut-être déja trop étendues.

Deux opinions se présentent au sujet des habitants de la Japouria, qui est la troisième langue des Schypetars. Descendent-ils des Iazyges, que nous perdons de vue dans leur marche par terre auprès du Pruth, où ils paraissent s'être mêlés avec les Daces et les colonies romaines qui, sous Trajan, fondèrent la ville de Jassi? La chose n'est pas probable; et une explication toute naturelle se présente à l'observateur. L'homonymie de la Japygie d'Épire se trouve en vue des terres de l'Acrocéraune, sur le continent de l'Italie, où les Japyges furent connus dès la plus haute antiquité (3). Les peuples de cette contrée, suivant Magius Patavinus, avaient donné naissance aux Épirotes appelés Albanais, et ils tiraient eux-mêmes leur origine des anciens Albans sortis de la Colchide (4).

---

(1) *Id.*, lib. III, c. 12. Des Gérides étaient sortis les Avares et les *longues barbes*, ou Lombards, *Hist. Miscell.* XIV, et sans doute les *Barbus*, ou *Pogonianéens*.

(2) Libisdiotes, peuplade établie dans le vallon de Janina, au bord du lac Libisdas, ou Lapchistas.

(3) Virgile dit qu'Argyripe est bâti sur le mont Gargan (monte S. Angelo), dans les champs de la Iapygie. *Æneid.*, XI, v. 247.

Strabon place positivement les Iapodes (Ἰάποδες) à l'extrémité de l'Illyrie. Lib. VII, p. 217 et 218. Anton. Liberal., *Mét.*, c. 31.

(4) Epirotæ, qui et Albani appellati sunt, ex Albanis priscis et nobilibus Italiæ populis, qui Colchidis etiam portionem incoluerunt, originem traxisse dicuntur. MAG. PATAV.

Cette opinion, fondée sur d'anciennes traditions, négligée par Barletius, se trouve reproduite dans les écrits d'un de nos vieux chevaliers, dont le récit mérite d'être rapporté : « *On dit que les Épirotes, qui sont aussi parlés Albanois, descendirent jadis de ces nobles et anciens peuples d'Italie, qui pareillement tindrent certaine portion de la Colchide : de laquelle si quelqu'un disoit que le langage albanois ou épirotien fust dérivé, peut-estre, selon mon jugement, ne seroit-ce à lui mal opiné : attendu que Strabon a escrit qu'il y a là seize langues en usage : joint aussi que le pape Pie II, homme très-docte ès-droits divin et humain, et aucuns modernes qui ont suivi Troge Pompée, sont presque de cette opinion. Et de fait, dit Troge Pompée, que la source des Albanois est d'origine italienne ; assurant que les Albanois suivirent Hercule au partir d'Italie, après avoir tenu pendant un espace de temps dans le mont Alban les troupeaux de Géryon, par lui amenés en cette province, alléché de la fertilité des herbages. De ceux-ci sont issus les Albanois : desquels partie fait sa demeure au Péloponèse, partie en Macédoine, ou bien Albanie ou Épire* (1).

Si cette migration, comme je le présume, est exacte, il faut en conclure que les Japys, ramenés dans l'Épire

(1) Duplessis, *Hist. de G. Castriot*, l. II. L'autorité de cet écrivain s'accorde avec celles d'Æneas Sylvius, de Magius Patavinus, de Luccari, de Davity, Description générale de l'Europe, t. IV, p. 1143; Crus., Annal. Suevic.; Cotovich., Itiner., p. 1114, et avec l'opinion générale des Schypetars.

par Hercule, sont établis dans les monts acrocérauniens, plus de douze cent cinquante ans avant l'ère vulgaire(1). Comme tous les peuples, les Schypetars auraient donné des noms empruntés de leurs pays primitifs, à différents lieux de celui où ils s'établirent. Ainsi les Chimariotes ou habitants *des torrents* (2), seraient les homonymes des Gispicks, ou *bruits d'eau*(3), et le val d'Aorso rappellerait les Aorses (4), vallée où fleurit Oricum et Palæste, *lieu consacré aux furies* (5); les Arberi, ou Abari, qui habitent aux sources du faux Simoïs, seraient la postérité des Avares, tribu des Gérides; et les Skruélés ou *têtes nües*, qui donnent maintenant leur nom à la chaîne orientale de l'Acrocéraune, les Scythes qui, au rapport de Quinte-Curce (6), n'avaient pour coiffure que la fronde avec laquelle ils lançaient des pierres à leurs ennemis, manière de combattre qu'ils ont long-temps conservée (7). Je ne hasarderai aucuns rapprochements sur les Taulantiens, qui

---

(1) La naissance d'Hercule, fils d'Alcmène, étant rapportée à l'an 1289 avan J.-C. *Rationarii Temporum*, Lib. I.

(2) Χίμαῤῥα signifie le pays des torrents.

(3) Gispiks, 43° lat., 66° long.

(4) T.-Liv. XIV, c. 26; Daorseis, Daorizi Plin. lib. I; Strab. l. VII, p. 315; Δαούρσιοι Ptolem. Δάρσοι Appian. Illy. Δάρσιοι Steph. Byz. Carte. *Ex Tentamine.* PETIT RADEL.

(5) Ovid., *Fast.*, lib. IV; César. *Bell. Civil.*, lib. III.

(6) Fundâ vinciunt frontem, hoc et ornamentum capitis et telum est. QUINT.-CURC.

(7) Les Albanais sont extrêmement nécessiteux, peu de passants leur eschapent, ils n'attaquent jamais un homme qu'a coups de pierre; mais ils le ruent si adroitement qu'ils ne manquent guère leur but, en les lançant avec un gros bâton fendu par le bout. DULOIR, Voyage du Levant, p. 305.

sont les Caninotes de Canteli; mais si je passe à l'orient des Avares, dans la vallée que baigne le Celydnus, j'y vois les Argyrines, aujourd'hui appelés Argyro-Castrites, peuplade parlant le schype, qu'Étienne de Byzance range au nombre des nations épirotes (1). Entre les Argyro-Castrites et les Avares, je retrouve (2) les Kardouchi, ou Cardikiotes; et à Ducatès, résidence ancienne de l'évêque de Byllis, les descendants des Pélasges Myrmidons de la suite de Néoptolème, fondateurs primitifs de cette ville, auxquels Michel Ducas, de la famille des Paléologues, a donné son nom. Telles sont les principales peuplades des Schypetars existantes aujourd'hui dans la Japygie, ou Japourie, canton qui relève des sangiacs de Berat et de Delvino.

La langue des Schumiks (3), ou Chamis, ne comprend que les Massarakiens, les Aïdonites, ou peuple de Pluton, habitants des bords de l'Achéron; les Souliotes et les Parguinotes, qu'on voit paraître entre le quatorzième et le quinzième siècle, sur les rochers de la Cestrine, dans la région peuplée autrefois par des Pélasges, *Selles* d'origine, dont les ancêtres habitaient aux environs de Dodone.

Il est probable que les nations dont je viens d'énumé-

---

(1) Steph. Byz. *V.* Ἀργύρινοι, et l'*Hist. de l'Établiss. des Col. Grec.*, t. II, c. 10, p. 372.

(2) Καρδοῦχοι. Xénophon, *Expéd. de Cyrus*, lib. VII, p. 333, aujourd'hui Cardiki.

(3) On trouve encore chez les Tartares Caspiens une tribu appelée Koumyks qui habite vers les parties inférieures des rivières Sundsha, Koisu, non loin de la région occupée par les Achæi Caucasiens. Les villages modernes sont Bragun, Endery et Kostek.

rer la longue série, vivaient confondues avec les Grecs dans l'Illyrie et dans l'Épire, lorsque après le débordement de Patzinaki, ou Botzinaki dans la Triballie, à laquelle ils donnèrent le nom (1) de Bosnie, parurent à l'orient de nouveau barbares destinés à changer la face de la Grèce. Déja on avait vu les Vandales conduits par Gizeric, et les hordes d'Alaric, dévaster la terre classique (2), les Goths, envoyés par Totila, désoler l'Épire (3), lorsque les Scytho-Slaves, franchissant le Danube, inondèrent la Macédoine, l'Épire, le Péloponèse et toute la Grèce, où ils étoient établis vers le milieu du dixième siècle.

C'est peu après cette époque de désastres qu'on parle des Albanais dans la Morée, aux lieux où ils existent encore; à Bardounia, que Laonicus appelle Barbostenis; à Lâla, dans le mont Pholoé; dans la Sicyonie, la Corinthie et l'Attique. On ne sait comment les Scytho-Slaves, qui parlaient le slave, abandonnèrent ces contrées; leur retraite se perd au milieu de la confusion; ils ne laissent que des traces de leur invasion, dans les dénominations de Voda, appliquée au mont Panachaïcos, à cause des eaux abondantes qu'il verse du côté de Patras; de Zagora, donnée au Pélion de Thessalie, et de Zagori, appliquée à la Perrhébie d'Épire. On est surpris de n'apercevoir que dans le

(1) En 899 depuis J.-C., ils avaient été chassés par les Uzes de la Valachie, où ils étaient établis.

(2) De 474 à 478 depuis J.-C. STRITTER, *Vandal.*, c. 5.

(3) En 553, les Goths, expédiés avec trois cents vaisseaux par Totila, ravagent Corcyre, Syvota, le pays de Dodone, Nicopolis, Anchisus (Onchesme). STRITTER, *Gothic.*, c. 8.

lointain leur nombreuse population répandue depuis la Théïsse jusqu'aux bouches de Cattaro, tandis que les Schypetars, qui leur sont étrangers par le langage, se relèvent sur les débris de la Hellade, qu'ils semblent destinés à couvrir d'une population supérieure en énergie aux Grecs, qui s'éteignent en détail.

Il fallait sans doute cette vigueur qui prend sa source dans la barbarie, pour que les Albanais débarrassés, on ne sait comment, des Scytho-Slaves, résistassent à de nouveaux barbares sortis de l'Orient, qui étaient destinés à changer la face de l'empire, lorsque les Turcs, descendus du Caucase, maîtres de l'Asie mineure et de la Thrace, se précipitèrent sur la Grèce, et les premières bandes qui pénétrèrent dans l'Albanie, en 1395, y firent une quantité considérable d'esclaves. Turacan, qui saccagea Janina, en 1424, fit élever devant cette ville une pyramide de deux mille têtes d'Albanais, dont le meurtre fut vengé, en 1439, par Scanderbeg. Mais, après la mort de ce grand capitaine, ils durent subir le joug des infidèles. L'ordre de Bajazet, qui leur avait commandé d'embrasser la religion du prophète, fut renouvelé; mais si les habitants de la plaine obéirent, les Mirdites, inébranlables, qui firent tête à l'orage, sont restés fidèles à l'unité de l'église. Les orthodoxes qui purent gagner les montagnes, se replièrent vers les cantons de la Chimère, de Souli, de Parga; et ceux que les rochers ne purent défendre, passèrent dans le Péloponèse. Mais bientôt harcelés et poursuivis par les Turcs, les uns gagnèrent les monts Géraniens, et les autres durent chercher un asyle dans les îles d'Hydra, de Spezzia, de Poros, de Salamine, de Psara et jusqu'en Cypre, où il en existe encore quel-

ques colonies restées chrétiennes. D'un autre côté, ceux des Schypetars qui étaient devenus mahométans par force, ne tardèrent pas à s'accommoder d'un culte favorable aux passions humaines.

Sous Bajazet, ils prennent rang dans les *ortas* ou hordes de Janissaires, ils paraissent dans tous les démêlés sanglants de ce règne, ils figurent successivement, mais toujours en corps de nation, à la bataille de Varna, à la journée de Cossovo (1). Égorgés en masse, à Constantinople, par ordre de Soliman Ier (2), ils y reparaissent sous son successeur, et fondent, sur le Bosphore, le village d'Arnaout-Keu. Ils se mêlent bientôt après dans les affaires publiques, aux orages politiques, et depuis ce temps on les rencontre comme volontaires soudoyés dans toutes les satrapies de l'empire ottoman.

Tels sont les considérations et les rapprochements sommaires que j'ai cru à propos d'exposer sur cette nation, avant de parler de ses mœurs et de livrer aux savants assez de matériaux pour juger à quels peuples, en particulier, les Schypetars appartiennent par leurs idiômes.

CHAPITRE VI.

Caractère physique des Schypetars, ou Albanais, et des femmes albanaises.

Les Guègues sont regardés comme les plus sauvages habitants de l'Albanie. Enfants belliqueux du Caucase, une structure athlétique, des yeux noirs, un nez régulier, les dents fortes et courtes, une barbe épaisse,

---

(1) Stritter, *Servicorum*, c. 17 ; *Vlachicorum*, c. 2.

(2) Cantemir, lib. III, §. 13.

un luxe de vigueur et de santé, annoncent qu'ils sont de la race primitive des hommes dont l'Asie fut le berceau. Brunis par le soleil à cause de leur vie pastorale ou guerrière, qui les oblige de vivre en plein air, ils ont le teint basané des Grecs, dont ils diffèrent par la force musculaire, par la fermeté des chairs et le développement de la charpente osseuse, qui leur donne le type des Circassiens, dans une taille moyenne de cinq pieds et demi, stature commune de cette nation féroce et robuste. Les vêtements rouges dont ils se drapent, les armes dont ils sont chargés, l'épaisseur de leurs moustaches, la villosité de leur poitrine, rehaussent l'éclat de leurs masses de cavalerie et de leurs hordes aux jours meurtriers des combats.

Les Mirdites et les tribus des chrétiens latins répandus dans les vallées et au milieu des montagnes voisines des deux Drins, avec des formes moins prononcées, quoique robustes, mais plus nobles, plus dégagés, ont quelque chose de sévère et de mélancolique dans les traits. Soumis sans être esclaves, ils portent sur leur front les traces de la gloire des soldats de Scanderbeg; et sujets aussi fidèles que guerriers intrépides, ils ne souffrent ni le mépris ni les empiétements, ni les insultes de la tyrannie. Le vêtement des chevaliers français du temps des croisades est le costume de ces Mardes illyriens, que la foi de Jésus-Christ console et soutient dans l'état précaire où ils sont réduits. Une saie blanche à la Tancrède, qui tombe jusqu'aux genoux(1), serrée autour des reins avec une ceinture, est leur vêtement, et un camail noir attaché sur leurs

(1) En parlant des Mardes, Quinte-Curce dit: *Vestis super genua est, comæ proeminent hirtæ.*

épaules, dont ils agrafent le collet en forme de capuchon, sert en hiver et dans le mauvais temps à couvrir leur tête, qui n'est abritée que par une calotte en feutre, tandis que leur front bronzé et luisant réfléchit les rayons du soleil comme un talc sombre. Un cothurne de bure et des soques enlacés autour des malléoles, complètent ce costume simple et sévère d'un peuple tout entier adonné au métier des armes, et dont les besoins ne se sont pas étendus jusqu'à l'usage des chemises.

Les Toxides se présentent sous un aspect moins sauvage que les peuplades de la Guégaria. Plus immédiatement soumis à l'autorité, moins libres, mais riches, l'aisance dont ils jouissent a modifié les dons naturels du sang géorgien qui coule dans leurs veines. Grands et agiles, leur taille est svelte, leur démarche facile, et leurs traits assez réguliers sont animés par un regard fin et perçant. Des yeux bleus, un front petit, une chevelure fauve, un nez romain sans courbure, un cou délié, un tempérament sanguin, constituent le fond de leur caractère physique parmi les Albanais, dont ils sont la plus belle peuplade. Dans leur habillement, on retrouve l'ancien costume héroïque : chaussure, cothurne, chlamyde, toge, ceinture, cotte tombant aux genoux; et s'ils couvraient leur tête d'un casque, si des panaches se mêlaient aux ondes de leurs belles chevelures, on les prendrait pour les soldats de Pyrrhus (καρηκομόωντες Ἀχαιοί).

Les Japys, habitants des montagnes sourcilleuses de l'Acrocéraune et des rivages inhospitaliers de cette partie de l'Adriatique, ont le caractère de la férocité empreint dans tous les traits. Rebut des Schypetars, race

impie des Sisyphes et des brigands qui ne vivent que pour désoler la terre, ils forment une caste séparée(1). Petits, maigres, rabougris, hideux, malpropres, on peut dire d'eux à plus juste titre que des Dardaniens, qu'ils ne sont lavés que trois fois dans leur vie (2); leur taille commune est d'environ de cinq pieds. Vieux dans l'enfance, ils ont le teint de leurs rochers hâves et calcinés par le temps. Leurs mouvements sont convulsifs, leur regard est sinistre, et du fond d'une poitrine débile, ils n'exhalent que des sons grêles et glapissants. Uniquement adonnés au vol, ils marchent dans les ténèbres; et leur œil distingue, malgré l'obscurité, la proie qu'ils désirent, qualité qui les fait rechercher plus que leur bravoure dans les guerres de partisans, où ils causent des dommages considérables à l'ennemi. Les vêtements des Japys sont semblables pour la coupe à ceux des Toxides, mais de couleurs sombres; et leur saleté, regardée comme une marque de bravoure, fait qu'ils pourrissent sur leurs corps le linge grossier de leurs chemises et la bure dont ils s'habillent. Un fech ou calotte rouge, auquel pendent quelques tresses de soie qui tombent sur le cou, est leur coiffure distinctive. Après cette peuplade, figurent les Chimariotes, moins barbares, voisins de Port-Panorme; les Argyro-Castrites, dont les habits égalent en blancheur la neige des montagnes de la Chaonie;

---

(1) Phrantzès les qualifie de brigands et de pillards, capables de tous les excès. Lib. III, c. 23.

(2) A leur naissance, la veille de leur mariage, et à la mort; ce qui prouve que les ablutions funéraires remontent à une haute antiquité.

les Cardikiotes, renommés par leur bravoure, et à jamais célèbres par leurs malheurs (1).

La beauté reprend son empire sous un ciel plus clément. Aux bords de la mer Ionienne, au milieu des sites enchanteurs de la Thesprotie, dans les bocages toujours verts que la Thyamis et l'Achéron embrassent dans leurs cours sinueux, vivent les Chamides. Jadis fortunés au sein de leur anarchie, on les reconnaissait à leurs cheveux blonds ou châtains, à la vivacité de leurs traits, à la mélancolie de leurs yeux, à la délicatesse de leur peau, et on les citait comme les plus beaux et les plus généreux des Schypetars. Adonnés au commerce, braves dans les orages politiques qui les divisaient, ils s'avançaient vers la civilisation. Leurs demeures élégantes et propres, leurs villages disséminés sur des plateaux romantiques, offraient, au milieu d'un peuple armé, l'image de la vie patriarchale. Libres, sans lois, exempts de tributs, ils ne reconnaissaient de maîtres que Dieu, auquel ils offraient leurs prières dans l'église et dans la mosquée; les fruits de leurs champs surpassaient leurs besoins. Tant de bonheur ne pouvait durer sur la terre; et le voyageur qui reverra ceux des Chamides échappés au glaive du satrape de Janina et aux ravages de la peste, reconnaîtra difficilement ces hommes, diaprés de broderies en or, couverts d'un costume éclatant, et chargés d'armes précieuses, qui semblaient être une colonie des soldats de Pyrrhus, riches du butin de Troie, nouvellement débarqués dans l'Épire.

Les femmes, moitié la meilleure du genre humain,

---

(1) *Voy.* Hist. de la régénération de la Grèce.

esclaves chez les peuples barbares, considérées comme des êtres destinés à la reproduction par les Orientaux, se nuancent parmi les Schypetars, suivant le caractère des hordes auxquelles elles appartiennent. Armigères chez les Schypetars du Drin, un regard fier, une démarche altière disent qu'elles sont les compagnes et les mères de ces hommes endurcis à la fatigue, accoutumés aux dangers, qui bravent d'autant plus volontiers la mort, que les plaisirs de la vie leur sont inconnus (1). Dans leurs voyages, la ceinture chargée de pistolets, escortées par des dogues terribles soumis à leur voix, on les prendrait pour Diane ou ses compagnes; et plus d'un Actéon paierait la peine due à sa témérité, s'il osait les approcher. Ainsi, jusque dans un sexe destiné aux plus douces occupations de la famille, a passé le goût d'une race qui semble ne pouvoir vivre sans armes (2). On les voit dans les combats, quand le foyer paternel est menacé, nouvelles amazones, prendre place dans les rangs des guerriers, et les exciter au carnage. Chrétiennes ou mahométanes, aucunes ne portent le voile inventé par la jalousie orientale; belles de pudeur et de chasteté, c'est en donnant une nombreuse famille à leurs époux qu'elles excitent leur amour et qu'elles s'attachent leur cœur et leur affection.

Les Toxides, modestes et réservées, font l'ornement des harems qu'elles embellissent. Que la Géorgie et la Circassie cessent de vanter les charmes de leurs oda-

(1) Et minus mortem timet, qui minus deliciarum novit in vitâ. VEGET.

(2) Ferax gens, nullam vitam rati sine armis; ceci peut s'appliquer aux Albanais. Liv. XXXIV, c. 17.

liques; le Musaché et les vallées du Tomoros possèdent des trésors de beauté dignes des couronnes de l'amour. De grands yeux bleus animés d'un feu céleste, des cheveux blonds ou châtains bouclés comme ceux des Graces, un nez délicat, une bouche suave, l'élégance de nos aimables Françaises, sont les dons des femmes de la Toskaria. A leur taille svelte, à la délicatesse de leurs pieds, on les prendrait pour des divinités antiques, ou pour ces nymphes dont le prophète orna le paradis promis aux élus; tout retrace parmi elles les modèles les plus parfaits de la beauté.

Les femmes de l'Acrocéraune, esclaves des Japyges barbares, condamnées au travail, abruties, dégradées, flétries par l'intempérie des saisons et par la dureté de leur condition, hâlées par la réverbération d'un soleil qui embrase les rochers où elles sont errantes, n'ont ni traits ni tournure. Leur physionomie devient presque hideuse chez les Arbéris, ou Avares, qui touchent au golfe d'Avlone. Une peau noire et huileuse, un sein flasque, des cheveux rudes et lisses, en font des objets presque dégoûtants. Compagnes des Dardaniens, elles vivent avec eux en communauté de misères, ne connaissant que des délassements rustiques, et pour plaisirs, que la natation, dans laquelle elles peuvent défier les plus intrépides plongeurs.

Les Chamides thesprotes ont l'angle facial grec, de grands yeux noirs et une longue chevelure châtain. Leur peau délicate, quoique brune, la projection d'un col du plus beau galbe, un port voluptueux, le pied fin et délicat des Albanaises, sont les caractères généraux de leur beauté, qu'on voit encore briller parmi les Parguinotes, et qui ne se trouvent plus chez les Sou-

liotes, soumises, comme les Acrocérauniennes, aux travaux accablants de la campagne. Ainsi la beauté n'est spécialement départie qu'aux femmes albanaises du Tomoros et de la Thesprotie. Mais combien cet éclat fugitif leur est chèrement revendiqué! Pareilles aux roses de leurs solitudes, la durée de leur éclat est éphémère. Mariées à douze ans, mères avant l'âge, les rides de la vieillesse sont empreintes sur le front d'une femme de vingt-cinq ans. Son teint fané, le ton mou de ses chairs annoncent qu'elle a été prématurée, en devançant la saison maternelle de la vie. Cinq lustres ont été pour elle le cours entier de son empire.... Elle ne peut plus espérer de plaire. Elle se résigne au chagrin d'être délaissée! Le dégoût naît de l'abandon; elle néglige le soin de sa parure; et si la mort lui enlève ses enfants, elle se consume rapidement et ne tarde pas à les suivre au tombeau.

Cette sensibilité exquise, aggravée par une mélancolie naturelle que les plaisirs de nos sociétés, qui leur sont inconnus, ne peuvent distraire, est plus active encore chez les Albanaises mahométanes, auxquelles l'absence de toute morale religieuse laisse à peine entrevoir les consolations d'un avenir au-delà du terme de la vie (1). Uniquement élevées par la volupté, qui rapporte leur éducation toute entière aux plaisirs, les passions exercent de bonne heure sur elles leur action puissante. Données sans aimer et sans être aimées à un époux absolu, leur vie se passe à supplanter, ou à

---

(1) On sait à quelles conditions Mahomet promet le paradis aux femmes, et les docteurs de sa théologie ne leur accordent pas en général le don de l'ame immortelle.

combattre des rivales; et leur imagination, portée vers un objet unique, est sans cesse en activité. La beauté, qui passe avec rapidité, les avertit chaque jour du déclin de leur pouvoir; et si la fécondité, qui peut seule maintenir la durée de leur importance, ne répond pas à leurs souhaits, le désir d'être mères les porte aux plus dangereuses tentatives. De là vient cet emploi commun des philtres, causes trop ordinaires des consomptions utérines, qui moissonnent les plus belles albanaises au printemps de leur vie.

Les femmes Guègues, dont j'ai fait connaître le caractère, sont exemptes de ces calamités, et les paysannes chrétiennes y sont entièrement étrangères. Plus rapprochées de la nature, peu empressées de plaire à leurs époux, elles ne demandent au Ciel que le bonheur d'être mères. Elles n'ont connu des passions que l'influence qui conduit au but de la nature, et leur ame se concentre exclusivement dans les détails de l'administration domestique. Levées avant l'aurore, elles filent la laine destinée aux vêtements de la famille, ou elles vaquent au service de la maison; et leurs occupations, après des jours employés au travail des champs, finissent lorsque tout repose dans la maison. La mahométane opulente de la Thesprotie repose dans le gynécéon (1), sur une estrade parfumée; et la paysanne, comme au siècle de Rhée, dort sur la natte de paille, enveloppée d'une grossière couverture de laine, à côté de son époux rassasié de pain de

(1) Gynécéon, ou harem, est l'appartement des femmes; l'époux seul y est admis comme dans le sanctuaire où la famille se reproduit.

maïs ou de gland de Chaonie (1). Tels sont les traits physiques généraux des albanais et des femmes de cette nation, qui varient selon les peuplades auxquelles elles appartiennent, et d'après les différentes conditions de leur naissance. Il me reste à examiner les Schypetars sous l'influence de la religion, pour les suivre dans la chaîne de l'ordre moral et civil.

CHAPITRE VII.

Les Schypetars, considérés sous l'influence de la religion en général. — Mœurs des Mirdites latins, dirigés par les missionnaires catholiques. — Administration composée de deux éphores, ou Prinks (princes). — Mœurs des Schypetars orthodoxes et mahométans. — Diverses tribus albanaises. — Comparaison.

L'aspect libre du ciel, l'action d'un air vif et pur, qui influent d'une manière puissante sur les peuples des montagnes, paraissent avoir donné une organisation particulièrement énergique aux Schypetars. Il est probable que les tribus du Caucase dont ils descendent, en quittant leurs déserts pour se rapprocher des Grecs et se mêler avec eux, en prenant de leur civilisation ce qui pouvait améliorer leur sort sans se laisser amollir par les arts, durent se trouver dans une condition meilleure que celle de l'état de nature auquel elles étaient

(1) Le gland doux de la Chaonie, qu'on fait cuire comme des châtaignes, est encore en usage dans quelques tribus albanaises. C'est à ce fruit, qui n'est pas la faîne, que Virgile fait allusion :

......Alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ.

Georg., lib. I, v. 7 et 8.

originairement réduites (1). Il est probable qu'ils entrèrent alors dans la vie sociale, en adoptant la théologie des divinités mythologiques. La doctrine religieuse du temps leur montra les Champs-Élysées, séjour d'une autre vie pour les justes, et le Tartare réservé aux coupables, lieu de peines éternelles, dont Socrate mourant ne parle à ses disciples que comme d'un objet de doute. Ces emblêmes étaient peu propres à polir les mœurs de barbares tels que les Schypetars; mais quand le secret de l'éternité fut révélé à l'église de Corinthe, lorsque le *dieu inconnu*, auquel les Athéniens avaient élévé des autels sur le chemin du Pirée, comme s'ils l'eussent attendu du côté de la mer, fut annoncé aux peuples de la terre, un changement aussi prodigieux qu'imprévu s'opéra dans les mœurs. Des peuplades encore demi-sauvages et indomptées devinrent curieuses d'entendre la *bonne nouvelle*. Elle retentit enfin dans les montagnes de l'Illyrie; et les Schypetars, en recevant, avec la parole de l'*évangile*, la régénération de la coulpe dans les eaux du baptême, s'énorgueillirent de courber leurs fronts indomptés devant la Croix.

Ce changement mémorable de religion ne devait s'opérer chez une peuple indépendant et superbe que par des moyens extraordinaires. Aussi l'église albanaise le rapporte-t-elle au siècle de Néron, lorsque, par ordre de l'empereur, on brûlait les chrétiens à Rome (2),

---

(1) L'homme gagne, en s'éloignant de l'état de nature, non seulement sous le rapport des commodités et du bonheur de la vie, mais encore sous celui de la longévité.

(2) « Aux supplices des chrétiens, dit Tacite, on ajoutait la « dérision. On les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire

comme des torches enduites de poix pour éclairer les rues et les fêtes publiques. Les proscrits témoins des supplices de leurs évêques, de leurs frères, et de la profanation des églises, se réfugièrent avec les saintes écritures dans les montagnes de l'Illyrie macédonienne (qui, pour cela peut-être, reçut le nom de *Macedonia salutaris*) (1), où les semences de la parole divine furent déposées dans un sol fertile. Après cette révolution, qui améliora les mœurs, les Mirdités prirent une direction à part. Soumis aux Césars de Byzance, ils furent les plus fermes appuis du trône, aussi long-temps que le monarque respecta les *droits imprescriptibles* de leurs consciences. Mais quand le schisme vint troubler l'église, lorsqu'une ambition fatale à l'un et à l'autre parti sépara Rome de Constantinople, sans se perdre dans les divagations de l'école, sans vouloir éclaircir les prétentions d'une prééminence vraie ou fausse, les Schypetars de l'Illyrie macédonienne s'attachèrent par sen-

---

« dévorer par les chiens; on les attachait en croix, ou l'on en-
« duisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit comme
« de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres
« jardins pour ce spectacle; et, dans le même temps, il donnait
« des jeux au cirque, se mêlant parmi le peuple, en habit de
« cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quoique coupables
« et dignes des derniers supplices (l'historien romain parle ici
« en homme prévenu injustement contre les chrétiens), on se
« sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient
« immolées moins au bien public qu'aux passe-temps d'un
« barbare. »

TACITE, *Annales*, liv. XV; trad. de Dureau de la Malle.

(1) *Macedonia salutaris;* on trouve cette dénomination employée par Paulmier qui l'appelle Macédoine libre.

Græc. Antiq., lib. I, c. 14, p. 85.

timent à l'Occident, d'où la foi avait été apportée à leurs ancêtres. Ils restèrent ce qu'ils avaient été, et on commença à les appeler *Latins*, à cause de l'église à laquelle ils demeurèrent fidèles. En vain on employa, pour les détacher de sa communion, les suggestions, les promesses et la force de l'autorité, toutes les entreprises des Cantacuzène et des Paléologue, méditées sous le spécieux prétexte de répression de brigandages et de redevances de tributs, prouvent qu'on ne put jamais parvenir à les soumettre. Cette période fut celle où les Mirdites cessèrent tous rapports avec les tribus orthodoxes; et de cette séparation, bientôt devenue plus générale par l'arrivée des mahométans, dérivèrent peut-être les dialectes de la langue schype, qui, comme tous les patois d'un idiôme, paraissent être le résultat de l'isolement des peuplades, plutôt que celui de nations d'origine différente.

L'indépendance religieuse des Mirdites, fixée après une série d'événements qui tenaient aux commotions de l'Orient, valut à la Prévalitaine et à la Macédoine illyrienne des franchises qui, comme toutes les lois d'exception, durent être dans l'intérêt de l'état. Mais la liberté de conscience que ces Schypetars avaient obtenue par leur résistance, quand elle aurait dû leur être accordée au nom du ciel, par la puissance qui en général n'a de droits qu'à la protection de tous les cultes, les fit toujours regarder comme des sujets à moitié rebelles. On voyait à la cour de Constantinople d'un œil d'envie, qu'un pontife étranger nommât aux siéges archiépiscopaux et aux évêchés de la haute Albanie, à l'exception du Monténégro, qui avait adhéré au parti de l'église d'Orient; et les Latins n'étaient respectés

que parce qu'ils se montraient dans une attitude guerrière. Fiers d'avoir conservé leur religion, les Guègues et les Mirdites, unis par les liens de la valeur et de la charité, déployaient avec une noble simplicité la majesté du culte catholique dans les villes de la haute Albanie. Saint Serge et saint Bacchus avaient une vaste cathédrale à Scodra; la Vierge d'Orocher était la patrone des Mardaïtes du fleuve Mathis; saint Roch était invoqué comme le protecteur d'Épidamne ou Dyrrachium, et l'Acrolisse possédait une église miraculeuse dédiée à saint Alexandre. Tout présageait des jours de paix aux chrétiens, lorsqu'un orage formé dans l'Orient vint éclater sur l'Albanie.

Les Turcs, maîtres de la Thrace, eurent à peine passé l'Axius, qu'on apprit, au centre des missions latines, leur arrivée dans les Dibres par l'incendie des villages; et il fallut le courage des Mirdites pour arrêter ces hordes sanguinaires au pied de leurs montagnes. Des tribus entières, enveloppées par le débordement des barbares, les villes surtout durent se soumettre et choisir entre la mort, l'esclavage, ou la honte d'abjurer leur religion. Quelques-unes choisirent ce parti; et comme la tourmente dura pendant plusieurs années, l'apostasie aurait été générale, sans le secours de Georges Castriot, plus connu sous le nom de Scanderbeg, qui brisa ses fers pour accourir au secours des Latins. Alors les événements changèrent de face : au nom du nouvel Alexandre (1), se réveillèrent les sou-

---

(1) Georges Castriot n'est connu dans la haute Albanie que sous le nom de Scanderbeg, ou le bey Alexandre; il tenait ce titre de bey (duquel est dérivé le nom de *bers*, ou *baron*, de

venirs de la gloire antique, qui enflamma d'une ardeur incomparable les chrétiens consternés; et le rocher de Croïe fut le terme des ravages du féroce Amurath. Cependant, après la mort du dernier des héros chrétiens de la Grèce, les affaires des Mirdites prirent une tournure fâcheuse. C'étaient toujours les mêmes hommes qu'au temps de Scanderbeg, mais harcelés par les Guègues devenus mahométans, et de frères unis naguères par la religion, ennemis fanatiques et implacables, ils parurent douter de leur existence. Ceux de leurs compatriotes qui avaient servi dans les Abruzzes, lorsqu'en 1461 Ferdinand avait donné à Castriot l'investiture de la terre de *Saint-Pierre in Galatina*, avaient laissé dans le souvenir des Mirdites le récit de l'intérêt que les princes chrétiens et le pape prenaient à leur existence. Alors ces hommes continuellement exposés à la fureur des Turcs, portèrent leurs vues au-delà de l'Adriatique, pour implorer l'assistance de la chrétienté. Mais les temps étaient changés, et la ferveur des croisades était éteinte. Les rois de Naples n'offrirent aux Mirdites qu'un asyle, en cas de malheur, dans les terres de l'ancienne Japygie; et Emmanuel Ier, duc de Savoie, auquel ils voulurent faire hommage de leur pays pour les couvrir de son pavillon, ne paraît pas avoir fait attention à leur demande (1).

---

nos anciens historiographes), du sultan à la cour duquel il avait été élevé comme ôtage, de la même manière que les Romains élevaient les fils des rois tributaires de l'empire.

(1) Les Albanais, dans leur requête, qui est de 1592, adressée à Charles Emmanuel Ier, dit le Grand, duc de Savoie, prennent le titre de Macédoniens.

Une armée d'une nature toute divine, composée de soldats invincibles, devait leur apporter des moyens de salut plus efficaces que ceux de leur alliance avec des princes accoutumés à se conduire d'après les vues d'une politique abstraite. Le père commun des fidèles, dont la dynastie, comme l'église militante, sera éternelle, avait inutilement appelé, par l'organe de Paul II, l'attention des princes chrétiens sur les dangers des Albanais, quand ses successeurs, animés de l'esprit de charité, envoyèrent des secours apostoliques dans la haute Albanie, afin de conforter et de soutenir les fidèles. Les soldats évangéliques qui parurent les premiers sur cette terre arrosée du sang des chrétiens, trouvèrent un peuple que la persécution avait exaspéré et rendu féroce, retranché dans les montagnes, vivant au milieu des forêts, où il n'avait que des cavernes et des tentes pour habitations. C'était à-peu-près l'état où les peuplades de la Dévol avaient été réduites, lorsque Andronic eut relancé les Albanais dans les Alpes de la Candavie (1); mais la tourmente et les haines étaient beaucoup plus violentes lorsque les premiers missionnaires descendirent dans la vallée de la Matia. Il était difficile de faire entendre aux Mirdites qu'ils devaient être les sujets respectueux d'un monarque au nom duquel on avait égorgé leurs familles, renversé leurs églises et brûlé leurs vil-

---

(2) *Voyez* Cantacuzène, lib. II, c. 32; lib. I, c. 55; Laonicus Chalcondyle, lib. VIII. Paulmier dit à ce sujet que le nom d'Albanie vient d'*Alpes*, ou *Albes*, *blanches*, à cause qu'elles étaient chargées de neiges; et de là dériverait le nom d'Albanie; mais cela est tout-à-fait conjectural, puisque les neiges ne sont pas permanentes dans la Candavie. PALM., lib. I, c. 14.

lages. Il fallait une vertu surnaturelle pour les engager à ne voir dans les Turcs que les enfants d'un même Dieu. Cependant la soumission au prince fut consentie ; mais une nation qui avait vaillamment fait tête à des ennemis dont elle avait à craindre la perfidie, ne voulut pas déposer les armes, qui étaient sa seule garantie. Les Mirdites prirent donc le parti qu'on devait attendre d'eux : ils se soumirent en restant armés ; et leur courage les maintint dans le *droit de propriété*, que les lois turques dénient aux chrétiens. Terribles dans les combats, vindicatifs par tempérament, justes jusqu'à l'inflexibilité, acceptant le martyre sans le chercher, ils restèrent dans un état de guerre continuel vis-à-vis des mahométans. Retranchés sur le droit naturel, ils voulurent non seulement que *le sol paternel leur appartînt, mais que leurs personnes libres fussent affranchies de la capitation ; que leur culte fût respecté, et qu'ils pussent avoir chez eux des missionnaires romains et des églises.*

A ces conditions, qui furent accordées par le sultan dans l'intention *de les violer*, ils se déclarèrent ses sujets, et s'engagèrent à le servir de leurs bras et à leurs frais dans les guerres étrangères. Ces principes étant consacrés, toute infraction de la part des Turcs devint un motif de courir aux armes ; et les occasions ne manquèrent pas. Une injuste agression était hautement poursuivie et vengée, sans recourir à des tribunaux fallacieux composés de mahométans ; un chrétien assassiné occasionnait de sanglantes représailles, et le meurtre d'un missionnaire causa plus d'une guerre sacrée (1).

(1) En 1804, des Guègues mahométans de Scodra pendi-

En vain les religieux prêchaient la paix, le fanatisme opposé au fanatisme voulait du sang; et son effusion tourna cette fois à l'avantage de la justice. Les mahométans, dans ces guerres auxquelles ils donnaient lieu par quelque crime, ayant toujours en résultat des désavantages, cessèrent d'attaquer les Mirdites, pour reverser leur haine sur les chrétiens des villes et des villages établis dans les plaines.

Vers le milieu du seizième siècle (1), les Mirdites, moins harcelés par les implacables ennemis du nom chrétien, tournèrent leurs vues vers les idées premières de l'ordre social. Ils savaient que le défaut d'ensemble qui avait souvent paralysé leurs opérations, venait de l'absence d'un point central, d'où devait partir la direction des affaires. Leurs vieillards étaient souvent divisés dans les conseils des villages, et ils résolurent de se donner des chefs qu'ils appellèrent prinks, ou princes. Le premier qu'ils élurent fut un des descendants de la famille des Lech (Alexandre) nommé Zacharie, dont parlent les historiens de Scanderbeg; et ils déclarèrent que sa lignée, par ordre *de primogéniture*, continuerait à les commander *dans le pays et à la guerre*. Ils donnèrent ensuite un collègue à ce chef,

---

rent, par partie de plaisir, un capucin. Les Latins, informés de cette atrocité, saisirent cinq Turcs, qu'on trouva pendus aux portes de la ville, avec une lettre adressée au visir portant ces mots : *Cinq pour un, et si pareil crime arrive, ta tête en répondra.* Le satrape, tremblant, envoya des présents aux Mirdites, et ne parvint pas sans peine à les calmer.

(1) Tout ce qui est étranger aux faits tirés de l'histoire est le résultat de mes recherches et de mes observations faites sur les lieux.

dans la personne des abbés mitrés d'Orocher, qui furent déclarés les seconds magistrats de la nation. Cette décision spontanée, comme toutes les inspirations qui constituent les états naissants, valut aux Mirdites plus de considération de la part des Turcs, et un repos intérieur qu'ils n'avaient pas encore connu. On ne tarda pas même à en éprouver d'autres avantages : les satrapes commencèrent à établir des rapports avec l'abbé mitré d'Orocher, et ils s'humanisèrent jusqu'à contracter des capitulations avec le prink Lechi, pour obtenir des soldats qu'on trouve maintenant à la solde des pachas de l'Albanie, et dans les armées du grand-seigneur, quand ils en sont légalement requis.

Ces mercenaires conservent dans l'état de servitude qu'ils contractent volontairement, leur caractère national. Ils ne s'engagent jamais que sous le commandement de leur prink ou de quelqu'un de sa famille, à prix fixe, pour un temps déterminé, emmenant avec eux leur aumônier, qui exerce librement les fonctions de son ministère, ainsi que je l'ai vu pratiquer à Janina, où, depuis plusieurs années, Ali pacha tient un corps de cinq cents Mirdites à son service. Si la durée de la capitulation militaire avec les éphores d'Orocher est pour un bail de plusieurs années, ils expédient au terme de douze mois d'autres soldats pour relever ceux qui, passé ce temps, doivent rentrer dans leur pays. Il résulte de là que les Mirdites ne perdent jamais de vue leur patrie ; et, soit instinct ou calcul, ils font tout pour ne pas affaiblir leur caractère national. Fiers et calmes, braves et paisibles, vivant en famille sans xénélasie, affables et réservés, on les voit toujours simples, toujours unis, et rassemblés sous les yeux de leur chef.

Différents des autres Albanais, les devoirs de la religion sont la grande affaire de la vie. Leurs plaisirs ne s'annoncent ni par les sons de la lyre, ni par des éclats bruyants; à peine entend-on dans leurs camps quelques chants mélancoliques qui expriment la tristesse naturelle de l'homme. Leurs jeux sont la lutte, la course la saltation et le disque, auquel ils s'exercent avec des pavés d'un grand poids, qu'ils lancent à des distances indiquées. Accoutumés à la sobriété, buvant peu de vin, rarement il s'élève entre eux des rixes et des batteries. Mais autant ils sont doux, autant ils sont implacables; une injure veut satisfaction, et n'admet point d'excuse; le sang demande du sang. En vain les religieux leur donnent pour exemple l'Homme-Dieu pardonnant à ses ennemis; cette morale n'est pas entendue. Heureux quand on peut tempérer la loi du talion par le rachat du sang; alors les vengeances cessent, on dresse un acte pardevant les juges, portant que, moyennant une somme convenue, tout ressentiment est éteint; et jamais une pareille convention n'est éludée. Si cet accord n'a pas lieu, la satisfaction se poursuit à outrance; on passe des mois entiers à observer son ennemi, car la querelle ne se vide jamais par un duel, ni en champ clos; on épie ses demarches, et plus la poursuite est pénible, plus on jouit du résultat quand on lui a donné la mort. Quoique chrétiens, le mot de pardon ne peut jamais sortir de leur bouche; ils ne cèdent pas même à cette heure où les considérations humaines s'évanouissent pour nous. *Si je meurs*, disait un Mirdite blessé dangereusement, à son ennemi, avec lequel les missionnaires croyaient l'avoir reconcilié; *si je meurs*, *je te pardonne*, *oui* ;.... et se levant brusquement en por-

tant la main vers ses armes : *mais si je vis, je te tuerai.* La violence ouvrant ses plaies, il expira en proférant ces paroles (1).

Si le sang bouillant de l'homme du Caucase se reconnaît à la soif de la vengeance qui dévore le Mirdite, des vertus tempèrent cette imperfection d'une nature sauvage. A côté du penchant aux ressentiments, on remarque la plus grande indulgence pour les faiblesses humaines, qu'on n'attribue jamais à la dépravation du cœur, mais à la folie et à l'égarement de l'esprit; on les trouve enfin dans toutes leurs actions amis sincères, ennemis sans fard; et les vertus, ainsi que les vices, paraissent chez eux sans déguisement.

Dans les tribus latines soumises à l'autorité turque, et surtout dans les villes, les catholiques, exposés aux persécutions des mahométans, retrempent leur courage dans l'assistance des missionnaires, qui sont leurs consolateurs et souvent même les avocats des chrétiens de la plaine, dont ils prennent la défense jusque auprès des tribunaux mahométans, devant lesquels ils ne craignent pas de comparaître pour la cause de ceux dont le salut est confié à leur sollicitude. C'est dans ces occasions, comme dans l'accomplissement de leurs devoirs, qu'ils déploient toute la sainteté de leur apostolat. Exempts de vues temporelles, ils suppléent par la ferveur au

---

(1) Ces paroles sont la traduction affaiblie de celles que les missionnaires me rapportaient en mauvais italien : *Se morrò, ti perdono, sì...... ma se vivrò, ti lamperò.* Les bons religieux parlaient le langage du chrétien à un guerrier dont les principes consistent à ne se réconcilier qu'en versant le sang de son ennemi.

nombre; et dans les jours désastreux des épidémies, ils semblent se multiplier. Privés d'églises et d'oratoires, partout où dominent les mahométans, qui n'ont de tolérance que la réputation, ils se transportent dans la solitude pour prier. C'est au milieu des campagnes, sous les nefs des bois, qu'ils célèbrent les saints mystères à l'abri d'un pavillon qu'on dresse en plein air. L'inconstance des étés et des hivers, les distances, ne ralentissent ni leur zèle, ni celui des fidèles; et comme aux premiers jours du monde, *les princes des sacrifices* offrent, sous le dôme du ciel, leurs prières au dieu qui bénit les moissons et les humbles cabanes. Mais c'est surtout dans la célébration de l'office divin, à la lecture de l'évangile et au chant du symbole des apôtres, récités en langue schype, que les Albanais semblent pénétrés de la parole éternelle. Les cœurs sont ouverts à la puissance de la grace, et il est bien rare que la cérémonie religieuse ait lieu sans être mêlée de larmes, lorsqu'ils entendent la promesse faite aux chrétiens de l'éternité du royaume de J.-C. : *Cujus regni non erit finis.*

Les missions, si utiles et si dévouées de la haute Albanie, ont traversé tous les orages; et dans l'absence du souverain pontife, malgré la tourmente qui agitait l'Europe, elles se sont soutenues. Les colléges établis à Fermo et à Lorette, où s'instruisaient leurs prêtres, furent remplacés par quelques maisons établies à Corbina et au bourg d'Orocher, qui ont fourni des ministres que les aumônes de l'Espagne, versées par un consul établi à Scutari (1), n'alimentent plus,

(1) Jusqu'en 1804, l'Espagne avait entretenu à Scodra un

mais auxquelles les catholiques ont trouvé, malgré leur indigence, le moyen de suppléer pour les besoins du culte. Ainsi l'église militante se soutient au milieu des infidèles ; et il est probable qu'elle attirera l'attention du collége de la propagande, si le tableau suivant, tout incomplet qu'il est, parvient à sa connaissance.

État des quatorze missions latines dans la Haute-Albanie, en 1814.

Archevêchés.	Evêchés suffragants.	Lieux des résidences.	Nombre des missionnaires.	Population catholique.	OBSERVATIONS.
Durazzo....	....	Corbina...	Séculiers.. 14	Inconnue.	La propagande instituée par Grégoire XV doit s'assembler un lundi de chaque mois en présence du pape pour délibérer. Elle se compose de plusieurs cardinaux, d'un protonotaire apostolique, du secrétaire-d'état, d'un juge référendaire de l'une et de l'autre signature, de l'assesseur du St.-office et du secrétaire de la congrégation. Son palais, situé à l'extrémité de la place d'Espagne, est destiné aux néophytes étrangers et aux évêques *in partibus*. On y a aussi établi une imprimerie en toutes sortes de langues étrangères pour des livres d'église et de prières, selon l'usage romain.
Suffragants..	Scodra....	*Idem*.....	*Idem*..... 47	45,000	
	Saba.......	Sarda.....	*Idem*..... 63	50,000	
	Alessio....	Orocher..	*Idem*..... 35	55,000	
	Antivari...	*Idem*.....	Capucins.. 2 Séculiers.. 4	Inconnue.	
Servia......	....	Jacovo...	 13	*Idem*.	
Suffragants..	Poulati....	*Idem*.....	Capucins.. 3 Séculiers.. 5	*Idem*.	

On ne pourra contester, d'après les faits dont je viens d'entretenir les lecteurs, que la religion catholique, sans rendre les Mirdites parfaits, n'ait au moins eu une influence avantageuse sur leurs mœurs. L'évangile aurait sans doute également profité, parmi les Schypetars orthodoxes des autres langues ; mais confié

consul, afin de donner assistance aux missionnaires, et il est à desirer qu'un poste aussi éminemment utile soit rétabli.

à des ministres peu éclairés, ses semences n'ont fructifié qu'à travers un sol pierreux et aride. Les Chimariotes, tantôt unis à la communion romaine, et tantôt séparés de son unité, suivant leurs intérêts, font maintenant partie de l'église grecque, et ne sont pas moins connus par leur versatilité, que par la légèreté, indice de l'humeur capricieuse qui les caractérise. Les Arbéris et les Ducatiotes, chrétiens ou mahométans, peuvent être regardés comme des barbares; et on est étonné comment une pareille peuplade existe aux portes de l'Europe civilisée. C'est parmi eux qu'on trouve ces unions étranges entre chrétiens et Turcs, ces coutumes qui ne font consister le culte que dans de vaines pratiques, et l'absence de toute morale religieuse. Ces peuplades, dont le brigandage, l'impudicité et des goûts révoltants, sont la triste et déplorable condition, mériteraient mieux que nos villes policées les secours d'une mission, qui pourrait y produire de véritables et saintes conversions. Les Souliotes et les chrétiens Thesprotes, dont j'ai fait connaître la gloire et les malheurs (1), ont prouvé par leur dévouement héroïque qu'il étaient dignes d'être chrétiens ; et les nommer, c'est les rappeler comme les derniers des braves et des martyrs généreux de l'Épire. Ainsi, les Schypetars chrétiens sont supérieurs, par les qualités morales, à ceux qui ont embrassé l'islamisme.

Mahomet, en bâtissant la première mosquée sur *un terrain arraché à un orphelin*, consacra en principe la violation de la propriété; maxime dont ses sectateurs firent une si cruelle application dans les plus

---

(1) Hist. de la régénération de le Grèce.

belles contrées de l'ancien continent, où nous les voyons établis, non-seulement en maîtres du domaine public, mais encore des biens des particuliers. Il ne suffisait pas à ces barbares, lorsqu'ils envahissaient les terres des chrétiens, de se baigner dans le sang de leurs habitants, d'en faire des esclaves; ils en voulaient à leur religion, qu'ils cherchaient à détruire par la double action de la violence et de la séduction. Ce moyen ébranla quelques ames timides ou égoïstes, qui se rangèrent du côté du vainqueur, en s'associant à ses dogmes, et d'autant plus fortement à sa haine, qu'ils ne pouvaient éviter les reproches et le mépris de ceux dont ils cessaient d'être les co-religionnaires. Il résulta de ce déchirement une antipathie générale entre les Turcs et les chrétiens, qui ne virent dans les rangs opposés que des apostats, et de l'autre, que les tyrans des enfants de J.-C.

Les mahométans, qui ont un ordre de principes à eux, ne se croyant tenus à l'observation d'aucun engagement contracté avec les *infidèles*, mirent en pratique dans leurs rapports, le mensonge, la déloyauté, et tout ce qui est contraire au droit naturel. D'après leurs idées religieuses, ils regardèrent le meurtre d'un chrétien comme une œuvre méritoire aux yeux de la divinité (1); le rapt des femmes, comme un pri-

(1) En 1807, des hadgis, ou pélerins mahométans, qui revenaient de la Mecque, avaient fait vœu, dans une tempête, de massacrer les premiers chrétiens qui se présenteraient au lieu de leur débarquement. Arrivés au port d'Avlone, ils chargèrent les douaniers avec fureur, tuèrent des femmes, des vieillards, des enfants; et ce ne fut qu'en assommant ces bêtes furieuses qu'on mit fin à leurs excès.

vilége de leur suprématie; et sans remords, ils se crurent permis tous les attentats contre des hommes qui rejetaient *l'apostolat de leur faux prophète*. Il ne faut donc pas s'étonner, d'après de pareils principes, si le caractère des Schypetars mahométans, entièrement livrés à leurs passions, est dissolu, faux, cruel et féroce. De là ces ravages, ces sévices outrés envers les chrétiens, qui se trouvèrent en nombre inférieur pour se défendre. Mais il ne s'agit pas malheureusement ici du passé : comme chez les Romains, si le seigneur turc d'un village est assassiné au milieu de ses raïas, quoique le coupable soit connu, tous les vassaux n'en portent pas moins le châtiment.

Je me résume dans l'ordre des faits que j'ai exposés, pour dire qu'anciennement les Schypetars, modelés sur les Grecs, durent participer à leurs vertus et à leurs vices. J'ai montré les chrétiens latins zélés, fervents, probes, loyaux, vindicatifs et superbes; les orthodoxes inconstants et dissolus. Chez les Schypetars mahométans, je n'ai trouvé que des hommes cruels, altiers et dédaigneux par fanatisme, traîtres, avides, menteurs et sans foi dans leurs conventions. Les catholiques n'ont qu'un vice capital, la vengeance, qui résulte peut-être de l'absence des lois, plutôt que de leur tempérament; mais ils respectent leur parole. Les Albanais du rit grec, accoutumés à la facile indulgence de leurs ministres, avec lesquels ils traitent du pardon de leurs crimes, se croient lavés par une absolution qui les réconcilie avec le ciel.

De pareilles mœurs, malgré leur irrégularité, supposent dans les esprits une arrière-pensée des récompenses et des peines de la vie future; mais chez le Schy-

petar mahométan, il n'existe rien de pareil. Il est, dans ses idées, *le maître de la terre habitable*, *le prince de tous les hommes qui ne sont pas de sa religion*; *et comme il n'adore l'Éternel ni en esprit*, *ni en vérité*, criminel sans pudeur, il ignore le repentir. Les Albanais chrétiens déplorent les malheurs de la faiblesse humaine; ils s'en accusent devant le père des miséricordes; le mahométan, au contraire, s'en fait honneur. Un visir de Scodra égorge, au milieu d'une fête, des officiers autrichiens conviés au banquet de l'amitié, et il se glorifie de son crime, comme d'une prouesse (1). Ali pacha érige un marbre sur lequel il fait inscrire l'année, le mois et le jour où *six cent soixante-douze Turcs*, auxquels il avait accordé une capitulation, furent égorgés par son ordre et sous ses yeux, aux bords du Célydnus (2). Il raconte à l'étranger la longue série des assassinats qui lui ont assuré le pouvoir, et son ame n'en paraît pas émue. Je dirai donc hautement, que la religion chrétienne a tempéré les mœurs sauvages des Albanais; que le mahométisme les a portées au dernier point de dépravation; que les Schypetars restés fidèles à la foi de J.-C. ont des vices, et que ceux qui ont embrassé l'islamisme n'ont ni vertus, ni conscience.

---

(1) Le repentir des fautes n'est point connu chez les Mahométans, d'après le principe de leur loi portant, *qu'il suffit de mourir dans l'islamisme pour être sauvé*.

Voy. Tableau gén. de l'emp. Ott. t. I, 146; t. II, 214.

(2) Voy. pour le massacre de Cardiki, l'Histoire de la régénération de la Grèce.

CHAPITRE VIII.

Caractère et mœurs des Schypetars dans l'ordre social; dispositions particulières de leurs bourgs et de leurs villages; leurs divisions en partis ou pharês. — Guerres civiles; femmes albanaises médiatrices pour traiter la paix. — Noblesse albanaise. — Législation particulière des Japys; leurs conseils ou aréopages. — Manière de se gouverner.

On a vu les Schypetars sous l'influence des religions qu'ils professent, tels que doivent être des hommes presque étrangers à la civilisation; et mon but, après avoir jeté un coup-d'œil sur ce qu'ils furent dans tous les temps, est maintenant de les faire connaître tels que je les ai observés.

Le Scholiaste de Denys Périégète, en parlant des Mardes, que j'appelle les Mirdites, dit qu'ils sont *voleurs* et *habiles archers* (1); et les historiens nous représentent les Scythes du Caucase, desquels descendent les Schypetars, sous les mêmes traits. Ces habitants des bords de la mer, tels que les Albanais actuels des plages du golfe de Volo, s'adonnaient à la piraterie, cachant au retour de leurs expéditions, comme ceux-ci le font à l'approche du capitan-pacha, leurs barques dans les bois; courant le pays à pied de nuit et de jour; emmenant des esclaves, qu'ils laissaient aisément racheter; vivant de leurs chasse ou de leurs brigandages (2);

---

(1) Λησταὶ καὶ τοξόται ἄνδρες.

EUSTATH. sur le vers 1019, ed. Oxon. 1697.

(2) *V.* Mémoires de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres, t. XLV; par Anquetil Duperron.

et en cela les Schypetars sont encore les mêmes hommes; tous sont adonnés à une vie dure et accoutumés au pillage (1), vigoureux, robustes et d'un regard fier (2). Tels sont les traits généraux répétés à peu près par tous les écrivains, qu'on trouve épars dans les notions qui nous sont parvenues relativement aux peuplades du Caucase.

Chalcondyle (3) avait entendu parler des Caucasiens que Zonare surnomme Massagetes établis dans l'Illyrie, quand il représente les Schypetars sortis de Durazzo, s'emparant des régions maritimes de la Macédoine, des villes d'Argyro-Polychné et de Castoria, parcourant la Thessalie et fourrageant le pays d'alentour, comme gens n'ayant le pied ferme nulle part. Passant de là dans l'Acarnanie sous la conduite de leur capitaine Spataphoros, sous prétexte d'y mettre leurs troupeaux aux pâturages, il nous les montre massacrant le prince Isaac, qu'ils surprennent dans une partie de chasse, s'emparant d'Arta, capitale de l'Ambracie, mettant à la chaîne, et vendant à l'encan, Grecs, Triballes, Napolitains, Catalans, Français, et toujours Scythes, se repliant vers les montagnes du Musaché, chargés, de butin et de carnage. Enfin, en 1453, on les voit dévastant le Péloponèse, dont ils causèrent la perte, en refusant, de concert avec les Moraïtes, de payer tribut à Mahomet II.

---

(1) Cultu vitæ aspera et latrociniis assueta.

QUINT.-CURT., lib. VI, c. 6.

(2) Dura corpora, stricti artus, minax vultus, major animi vigor. TACIT.

(3) Lib. IV, § XI. Zonare, t. I, p. 590.

Cotowich, qui les avait probablement vus de près, dit qu'ils sont « voleurs et loups ravissants, endurcis à « la peine, aux mésaises, indomptés, prompts à tou- « tes factions, tellement agiles et dispos, qu'ils cou- « rent par les montagnes comme daims et chamois, « presque tous pieds nus(1). » Stritter ajoute que leurs peuplades répandues jusqu'au Caucase excellaient dans l'art de fabriquer des cuirasses, professaient la religion de J.-C. et parlaient une langue particulière (2).

Suidas, qui entre dans des détails particuliers au sujet des Mardaïtes (3), nous trace leur caractère physique et moral, définition que Strabon appelle *idea* (ἰδέα), en les représentant comme un peuple adonné tout entier au brigandage, incapable de reconnaissance et d'être assez effrayé par les châtiments pour l'empêcher de reprendre ce qu'il voulait envahir. Mais peut-être ce jugement était-il trop sévère, puisque Strabon affirme que parmi ces Scythes, il y avait des *Dahes* ou pasteurs, pareils aux Pascoli de la haute Albanie, qui s'occupaient du soin des troupeaux (4); d'autres peuplades uniquement adonnées à la chasse, tels que les Leporosches; et que d'autres étaient agriculteurs; conditions qui supposent des mœurs sociales. Il est donc vraisemblable que les écrivains ont donné une signification trop étendue au titre de λησταὶ ou *vo-*

---

(1) Itinerar., p. 1114.

(2) Chalcond., p. 248, 24, ap. Gott. Stritt. Alanic., c. VI, § 93.

(3) *Voyez* ce lexicographe, art. 1 et 2. Μάρδοι· ἔθνος τὸ πᾶν λησταί, etc., etc.

(4) Strab., lib. XV, p. 727.

leurs, qu'ils appliquent à tout un peuple. Les Mardaïtes, comme les Schypetars que la tyrannie n'a pas encore atteints, étaient pauvres, braves, libres, et en guerre avec tout ce qui les entourait, autant par instinct que dans l'intérêt de leur conservation. Le désert était leur domaine, comme il est celui des Arabes. A l'exemple des Bédouins, ils fondaient sur l'étranger avec la rapidité du vent, ils se glissaient entre les rochers, parmi les arbres, et sans les apercevoir, on était percé de leurs traits.

Pourquoi Arrien et Quinte-Curce blâment-ils ce genre de guerre d'un peuple qui usait de ses moyens naturels contre le dévastateur de l'Asie; et quel était le voleur, d'eux ou d'Alexandre? Le héros grec était-il le vainqueur du Granique et d'Arbelles, quand il jurait d'exterminer tout un peuple parce qu'un Scythe lui avait volé Bucéphale? Les Mardaïtes, non moins braves que les Macédoniens, mais plus sages que leur roi, lui renvoient son cheval avec des présents; à ce trait, on peut dire de quel côté était la modération et la générosité, et il n'est pas difficile de deviner dans quels rangs se trouvaient *les brigands* et *les véritables héros*. Il faut donc être en garde contre les historiens, pour juger un peuple d'après leur témoignage, et s'en rapporter moins à leur opinion qu'aux traits physionomiques qui percent dans leurs écrits, malgré les couleurs dont ils se servent pour déguiser leurs préventions. Cette remarque sert en même temps à tirer d'autres conséquences que celle de Suidas, qui déduit le *manque de foi* dont il accuse les Mardaïtes, de *leur pauvreté*, tandis qu'Arrien en fait dériver *leur bru-*

voure; car on pourrait dire avec plus de raison, qu'étant pauvres ils étaient vertueux, dans l'acception des Romains, qui rapportaient ce sentiment à l'amour exclusif de la patrie.

Le Schypetar de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire, est le Marde vicieux, intrépide et ami de ses montagnes, qu'on traite aussi de brigand. Adonné dès l'enfance à une vie vagabonde, ennemi de toute subordination, il ne semble né que pour consommer et détruire. L'état errant et précaire des peuples de montagne, en le mettant aux prises avec les besoins, dut en faire originairement un chasseur, et, suivant les circonstances, un voleur ou un soldat. Mais quand les familles se rapprochèrent; quand elles eurent transformé leurs camps mobiles en villages; lorsque des bourgades furent bâties et peuplées d'Albanais; d'autres intérêts s'établirent sans changer totalement les mœurs. On vit toujours une nation rapace et avide, des hommes insensibles et durs comme les sauvages qui laissent mourir leur semblable de faim à la porte de leurs huttes, ou vendant comme esclave l'étranger que le malheur pousse sur le rivage de leur inhospitalière Tauride. Mais de pareilles coutumes ont-elles quelque chose d'extraordinaire chez des barbares, quand le droit de naufrage, celui d'aubaine, et l'armement en course, existent encore parmi les nations civilisées de l'Europe? Les Schypetars, qui n'ont ni écrivains, ni artifices pour cacher leurs vices et leurs défauts, se montrent à découvert. Inconstants, toujours prets à changer de parti, à servir ou à trahir un maître, selon leurs intérêts, les serments les plus solennels ne peu-

vent les attacher au sort de celui qui n'aurait en partage que la justice et l'infortune (1). Cependant la plus grande perversité est dans leurs chefs ; de là vient le cahos de cette politique d'intrigues qui ressemble aux basses manœuvres des filoux, les alliances fondées sur l'avarice et la vengeance, les confédérations sans unanimité et sans vie, et leurs liaisons vides de principes aussi éphémères que leurs résolutions.

De ces défauts qui dérivent de l'anarchie, il résulte qu'il ne peut y avoir parmi les Schypetars ni volonté fixe, ni ensemble, si ce n'est dans le cas où le foyer et l'autel sont menacés par un ennemi étranger. Mais comme on n'a rien à craindre de semblable, chaque canton libre se compose de villages indépendants, et ces hameaux, de pharès ou partis (2), qui reçoivent volontairement l'impulsion d'un ou de plusieurs chefs que chacun d'eux se choisit. Une phara se forme à son tour d'une famille ; et, dans ce systême, les plus nombreuses ou les plus opulentes sont toujours les plus puissantes, en raison du nombre d'hommes qui leur appartiennent ou qu'elles peuvent soudoyer. Cet ordre, si on peut lui donner ce nom, n'a donc pas la simplicité du patriarcat des Arabes, mais plutôt une analogie avec les turbulentes associations des sau-

---

(1) Venalesque manus, ibi fas, ubi maxima merces.

(2) Phara ; cette division répond à la Mora des Spartiates. Les grandes pharès ont leurs polémarques, et ces chefs leurs bouloukbachis, ou commandants de peloton. Mais les subdivisions sont loin d'être déterminées comme chez les anciens. *Voy.* Xénoph., *De Rep. Laced.*, p. 686 ; Thucyd. liv. V, c. 65 ; Harpocr., *in* Μόρων ; Maussac, *ibid.* ; Meurs., *Lect. Attic.*, lib. I, c. 16 ; etc.

vages de l'Amérique, parce que les haines tiennent toujours non seulement les pharès, mais les familles et souvent même les individus qui en font partie, dans la défiance, et, à proprement parler, dans un état d'hostilité permanente.

Par suite de cette habitude des esprits, qui les rend nécessairement inquiets et soupçonneux, il arrive que les bourgades et les villages albanais ont dans leur construction une forme particulière et distinctive des autres hameaux. Chaque maison est crénelée, ou percée de meurtrières masquées par un enduit extérieur, et toujours isolée, hors de la portée d'une autre habitation. Les familles d'un même parti, ou d'une souche commune, en s'éloignant comme par branches collatérales du chef dont elles descendent, forment par échelons des quartiers autour d'un mamelon, ou sur un plateau escarpé, de manière à pouvoir se secourir, sans cesser d'être en garde contre les entreprises des gens de leur propre *phara*. Comme à Sparte, au temps des Dioscures, une ville est une suite de villages habités par des individus retranchés dans leurs tristes demeures, où ils se barricadent dès qu'il est nuit, dans la crainte d'une surprise. Ainsi la liberté d'un peuple dans l'état de nature, n'est que gêne, privations, alarmes et crainte de ce qui l'approche ou de ce qui l'environne. Cependant cette vie remplie de dangers a des charmes incomparables pour les Schypetars; ils sont esclaves de leur barbarie, et ne peuvent concevoir comment un homme obéit à un autre. Ils se glorifient des chaînes qu'ils se sont données, des dangers dont ils sont la cause; et j'ai connu un aga de Lexovico, qui se vantait de n'avoir pas osé passer depuis dix ans

dans un quartier de la ville qu'il habitait, où il aurait été assassiné par ses ennemis; mais il les désespérait par sa constance à se tenir sur ses gardes en vivant claquemuré, et il se regardait comme l'homme du monde le plus indépendant.

Des pharès entières ont souvent des inimitiés implacables; elles ne passent que de nuit et furtivement dans certaines rues. Chaque circonscription a ses puits, ses citernes, ses fours et son marché à part, et on se dispense d'aller à l'église ou à la mosquée, pour n'y pas rencontrer un ennemi. Cet état malheureux est uniquement propre à la cité; les soins de l'agriculture et des troupeaux ne souffrent que très-rarement des effets de la discorde; car hors des bourgs et des villages, chaque tribu vaque tranquillement à ses occupations, et on ne se bat que dans ses foyers. Ainsi, j'ai vu les moissonneurs faire tranquillement la récolte, dans la vallée de Drynopolis, tant que le jour durait, et se fusiller après souper, lorsqu'ils étaient rentrés en ville; danser ensemble aux jours du bayram, chômer les panégyries, et voler des fêtes au combat, traitant la chose aussi légèrement qu'une partie de chasse ou tout autre passe-temps.

La guerre peut éclater entre deux maisons d'une même phara, ou de quartier contre quartier, sans que les autres y prennent part. Mais si un village ou une ville se déclare contre une ville ou quelque autre hameau, la chose prend un caractère sérieux. Ces querelles, comme aux siècles homériques, arrivent souvent pour l'enlèvement d'un Adonis, pour le vol de quelques chèvres, très-souvent à cause des limites des parcours; et les différends ne pouvant se terminer par

l'organe des lois, qui n'existent pas chez un peuple anarchique, on a recours à la voie des armes (1). Alors on s'assemble, on délibère, le haines privées s'ajournent dans les pharès; et quand on doit marcher contre une peuplade entière, on se prévient de part et d'autre, non par le ministère de *hérauts porteurs de caducées*, mais en chargeant *un passant ou un muletier* d'annoncer qu'on s'attaquera dans tel temps. Il est difficile de s'imaginer en pareil cas combien d'intrigues on emploie et à quels moyens on a recours pour augmenter le nombre de ses partisans ou pour débaucher ceux des autres.

C'est après s'être bien assuré de l'infériorité des forces d'un ennemi qu'on marche contre lui; sans cela chacun reste chez soi, en disant *qu'on est en guerre*, et on ne pense qu'à se dérober réciproquement des moutons et des chèvres. Si on entre en campagne, c'est en tâtonnant. On cherche à s'emparer d'un défilé pour interrompre les communications; on regarde comme une prise d'avant-postes l'incendie des moulins, qui prive un village de ses farines; et le triomphe est marquant si on peut occuper des hauteurs assez rapprochées de l'ennemi pour l'insulter, *en lui chantant des injures*. Dans ces actions, on serait surpris de voir avec quelle sagacité les Schypetars savent choisir leurs positions, qui sont ou des rochers derrière lesquels ils s'établissent, ou des plateaux difficiles à tourner, pourvus d'eaux et de bois, d'où ils peuvent à volonté fondre sur l'ennemi, ou se retirer au besoin.

(1) *V.* Odys. XXI, v. 15 et seq. relativement au vol des mulets et des juments d'Iphitus.

Un village situé dans une pareille position coûte souvent des siéges aussi longs, et sans doute aussi bien conduits que celui de Troie.

Il faut avoir assisté à ces guerres antiques pour y croire; il faut voir les héros de la Grèce moderne embusqués sans se retrancher, se provoquer, s'insulter, attendre qu'un homme se présente pour tirer, et s'enfuir quand ils ont du pire, pour bien comprendre les combats décrits dans l'Iliade. Il faut surtout entendre chacun se vanter après une action, assister aux festins où l'on mange les moutons volés, qui sont rôtis en plein air, et parfumés d'origan, pour jouir des scènes que la poésie a si brillamment parées de la richesse de ses couleurs. Rien n'a changé à cet égard sur la terre des demi-dieux et des héros; et si on labourait les champs d'Ilium tandis que les Grecs assiégeaient la capitale de Priam; si les Troyens, de leur côté, vendangeaient sur les coteaux du mont Ida pendant le blocus, il arrive souvent aux Albanais de lever un siége à la veille du succès, pour aller ensemencer leurs terres, faucher leurs prés, ou bien chercher dans leurs familles des provisions qui leur manquent. Telles sont les mœurs belliqueuses des peuplades, qui donnent peut-être, plus qu'on ne le pense, la juste mesure de celles des temps héroïques.

Cependant il arrive parfois qu'une ville ou un canton, conduits par leurs seigneurs, mettent en campagne une armée, de deux ou trois mille hommes, forces non moins redoutables pour le temps, que celles de Sparte contre Messène. Alors la guerre prend un caractère analogue à un pareil développement de moyens militaires. On ne voit point à la tête de la colonne

flotter des drapeaux; car c'est une querelle civile qu'on va vider entre frères, et l'étendard ne s'arbore que contre un ennemi extérieur. On a ses jours de marche fixes, on campe, on établit des signaux de nuit; et quand on est parvenu en face de l'ennemi, on se tapit derrière un épaulement en pierres qu'on construit, si on ne peut pas choisir un poste flanqué de rochers. Des partis se détachent pour fourrager et faire des esclaves; d'autres tâchent de reconnaître la position de l'ennemi; et après plusieurs escarmouches, on pense à engager une affaire générale. Pour cela on choisit un beau jour, on s'avance en se traînant comme un chasseur qui craint d'effrayer le gibier qu'il poursuit; et sans observer d'ordre ni de tactique, on se lève brusquement en poussant de grands cris, afin d'épouvanter l'ennemi. Si celui-ci reste dans ses lignes, on le provoque par des chants injurieux, ou par des postures indécentes; on le menace de brûler ses villages, de le tondre, de traîner en esclavage ses femmes et ses enfants. Alors il est rare que les esprits aigris n'engagent pas une action générale qui, pour dix hommes tués de part et d'autre, est regardée comme une bataille dont on parle vingt lieues à la ronde. Après une lutte aussi mémorable, on conclut des trèves (1) afin d'enterrer les morts et de leur ériger des tombeaux en maçonnerie solide avec des inscriptions pompeuses.

S'il arrive qu'on se rencontre à l'improviste; qu'à la chute d'un brouillard un parti se heurte par hasard contre un autre parti; après le premier feu, on s'at-

(1) Les Albanais appellent ces trèves ἀναχωχαί; les Grecs, ἐκεχειρίαι, διακωχαὶ, et les Turcs, *mouchaveré*.

taque avec le sabre et le poignard, on se saisit corps à corps. Mais un cri se fait entendre : *nou vras*, *ne tue pas*; la fureur tombe, on se sépare, chacun relève ses blessés et emporte ses morts. La même philanthropie ne préside pas aux succès, lorsque par surprise, ou après de longs efforts, on s'empare d'un village; il faut du sang à la fureur. On fait tomber des têtes, le peuple est traîné en esclavage; et les maisons, abandonnées au pillage, sont livrées aux flammes.

Ces guerres amènent rarement cependant des résultats assez décisifs pour que le vainqueur puisse dicter la paix à un canton ennemi. C'est après de longs blocus, à la suite des ravages, lorsque les troupeaux ont été enlevés par un parti maître de la campagne, et lorsque la disette se fait sentir dans les familles, qu'on pense à traiter. Le Schypetar, trop fier pour s'humilier, confie alors le soin du *salut public* à la médiation des femmes. Les Albanaises les plus recommandables, celles qui tiennent aux premières familles, reçoivent la mission importante de négocier un rapprochement; et la plus belle moitié du genre humain est destinée, chez ces demi-sauvages, à tempérer l'âpreté de leur passions brûlantes.

Ambassadrices de paix, les Albanaises, investies du respect public, traversent, sans danger et sans crainte, les hordes belligérantes; et il n'y a pas d'exemple d'une insulte faite au caractère vénérable de leur sexe. Elles n'abordent point un superbe ennemi; la sévérité des mœurs interdit une telle communication; et c'est dans les harems des chefs ennemis que s'établissent les négociations. Si la nature a mis dans le cœur des femmes une secrète rivalité, elle leur a donné, avec la dou-

ceur, un langage persuasif et mystérieux pour déplorer les malheurs domestiques. Des larmes éloquentes coulent de leurs yeux; au lieu d'établir des discussions insidieuses, elles pleurent, elles déplorent les communes misères de leurs familles, elles gémissent sur le sort de ceux qui ont péri, de ces hommes qui étaient presque tous leurs frères ou leurs parents, car les liens de la consanguinité sont très-étendus parmi les Schypetars. Elles s'entendent comme ces ames célestes de Platon, qui sont destinées à s'aimer sous toutes les formes de la reproduction humaine. Animées d'un même intérêt, elles parlent la paix, qui doit conserver et leur rendre des époux, des fils, des frères et le bonheur. Coalisées par ces sentiments, les Albanaises deviennent, par le plus tendre penchant, autant de ministres pacificateurs. Elles font agir auprès de leurs époux irrités, leurs enfants, leurs filles embellies par les prières timides; et ces négociations, dignes de la plus haute civilisation, manquent rarement d'atteindre leur but. Les haines les plus envenimées se calment à la voix de la piété filiale; et les différends restent *suspendus*, sans être *terminés*, l'idée des Schypetars étant que la paix ou la guerre *sont des bienfaits ou des calamités temporaires*.

Parfois les femmes deviennent un gage d'alliance, qui n'est guère plus sacré chez ces barbares que parmi les rois. On célèbre des noces, les paysans chantent l'épithalame, payent le vin et les moutons; et il arrive souvent après cela qu'un beau-père se défait de son gendre, quand il l'a abusé, ou que celui-ci renverse l'homme auquel il est uni par les liens du sang; tant il est vrai que le droit de nature ne se règle jamais que par la perfidie et la violence.

Telles étaient les mœurs des Schypetars thesprotes et chaoniens jusqu'en 1813, temps où Ali pacha avait rangé toutes les tribus sous son autorité; et telles elles se reproduiront, lorsque son pouvoir cessera d'agir sur un peuple immuable, que la crainte comprime, mais dont elle ne peut effacer le caractère.

On demandera sans doute comment, dans cette partie de l'Épire, les Albanais se sont trouvés, au sein même de l'anarchie, sous l'empire de la féodalité, et d'où leur vient cette forme particulière du gouvernement gothique. La solution de cette question pourrait se prendre dans la marche de l'ordre social, qui conduit un peuple privé de lois à obéir aux plus braves, et, quand le droit de propriété est fixé, aux plus riches, parce qu'ils peuvent solder des hommes de guerre, ou leur concéder des terrains usurpés, à titre de redevance. Mais si on se rappelle que les Normands et les Catalans ont fondé des villes dans la Thesprotie et dans le Musaché, où ils ont long-temps commandé, il est assez simple de penser que les chefs albanais, en succédant aux paladins, prirent de leurs usages ceux qui s'adaptaient le mieux à leur convenance. De là, mais seulement parmi les Schypetars mahométans légalement habiles à posséder, viennent les beys, qui constituent cette espèce de noblesse que Plutarque appelle *vertu de race* (ἀρετὴ γένους)!

Cette race est le sujet et la matière d'une caste exclusive, un don de lignée, qui fait qu'un bey riche ou pauvre, logeant dans un colombier, gardant ses moutons à cheval, armé de toutes pièces, afin de ne pas déroger du titre de *cavalier*, se croit supérieur aux visirs et à tous les hommes. Cette morgue d'une vertu qui n'est pas

du propre de l'individu, d'une qualité émanée du hasard, et, au dire de Charron, *par chétifs instruments* (1), est d'autant plus remarquable que les Turcs, auxquels ils sont soumis, n'accordent de considération qu'à la personne revêtue du pouvoir. Chez les Guègues, parmi les Toxides, dans le Chamouri, la qualité de noble a la plus grande influence dans les rapports sociaux, où l'on distingue les *gens de bien* des *gens de bonne famille*, qui ne sont pas toujours les plus estimables. Les beys n'ont cependant, pour se reconnaître, ni titres, ni chartriers, ni blasons, ni insignes, ni priviléges, et leur noblesse ne les exempte pas des avanies d'un satrape roturier, qui les soumet à la bastonnade, et les fait, sans procédure, attacher à la potence.

La Iapourie et les cantons libres de l'Acrocéraune, qui sont habités par des chrétiens orthodoxes, se rapprochent d'un gouvernement moitié patriarcal et démocratique. Les bourgs et les villages, divisés en pharès, élisent, dans le sein de chaque tribu, une et plus souvent deux personnes considérées pour leur probité, auxquelles on remet le soin de juger les différends privés, et de traiter ce qui peut avoir rapport avec les autres pharès. Ces magistrats, qui prennent le nom de *gérontes*, ou *vieillards*, tiennent leurs sessions privées, et leurs délibérations secrètes, avec la condition de faire part de leurs décisions à la tribu dont ils sont les juges. Celle-ci ne peut appeler des sentences pour dettes, redressement de dommages et de police, mais elle doit approuver ou rejeter les résolutions qui ont pour objet la paix ou la guerre.

---

(1) Ab utero, conceptu et partu. *Osée*, 9.

Les dettes sont ordinairement contractées à terme et par billet. Si la dette est exigible d'un étranger, on lui écrit pour en réclamer le paiement. En cas de silence ou de refus, on a recours aux chefs de sa tribu, afin de l'obliger à payer. Lorsque ceux-ci refusent de faire droit, ou ne le peuvent pas, le créancier arrête le premier compatriote du débiteur qui lui tombe sous la main. Il le met à la chaîne, l'accable de mauvais traitements, le force d'écrire à son débiteur, qui est bientôt contraint à se libérer par la famille du captif. Dans les cas ou les parents d'un homme arrêté sont obligés de faire l'avance de la somme due, celui-ci se pourvoit, à son retour, par-devant les gérontes de son village qui lui allouent des dédommagements et prennent les armes afin de rendre leur sentence exécutoire.

S'il arrive, dans un bourg ou dans un village, que deux familles de pharès différentes commencent la guerre pour vider une querelle, les gérontes des autres tribus s'assemblent pour connaître les causes d'un mouvement qui trouble la tranquillité, et l'information s'appelle *enquête en scandale*. Ils appellent alors à leur conseil les gérontes des factions belligérantes, afin de connaître le motif de la rupture; ils donnent leur avis en conciliation *verbalement*, en signifiant aux députés, qu'en cas de non acceptation, ils seront soumis au jugement général des primats du village; mais ce protocole est plutôt de forme que de rigueur. Après cette *admonestation*, les gérontes se retirent vers les parties hostiles de leur tribu, auxquelles ils font part de l'avis du premier synode. On en discute les propositions; et si elles sont rejetées, si le recours au jugement du grand conseil, composé de tous les

primats, n'est pas accepté, la guerre, qui a commencé, devient avouée, et se poursuit aux risques et périls des dissidents.

Quand les querelles se propagent et deviennent communes à plusieurs pharès, si elles en appellent au conseil-général des gérontes, et que leur arbitrage soit accepté, chacun expose, par l'entremise de ses députés, les motifs qui ont engagé sa tribu à recourir à la force; et les vieillards entrent en *conclave* pour délibérer sans témoins. Souvent plusieurs jours se passent avant qu'on ait trouvé les moyens de conciliation; et quand on y est parvenu, la décision est donnée *par écrit* pour être communiquée aux pharès guerroyantes, afin d'en délibérer. Si une d'elles, ou toutes ensemble, ne sont pas satisfaites de la résolution de la diète locale, elles peuvent protester et demander des assesseurs de leur village ou des villages voisins; ce qui leur est octroyé comme tribunal en dernier ressort. Mais après la résolution appelée *décret* (ψήφισμα) (1), si un parti ou tous refusent d'y déférer, le village qui est le théâtre de la guerre et les hameaux voisins s'unissent contre les récalcitrants, et les obligent, par le moyen des armes, à se soumettre à l'arbitrage public. C'est de cette manière que se traitent les querelles intestines. Pour ce qui est des guerres unanimes de cantons ou de villages entiers, ainsi que des ligues, elles ne se résolvent que dans le sénat, composé de tous les gérontes. Dans tous les cas, c'est à tort que M. Masci a voulu trans-

(1) En schype, ils appellent ce décret *achama*, ou *traité*, mot dérivé du turc pour signifier une convention publique tendante à établir la paix.

porter les mœurs des Germains dans les aréopages des Schypetars; on n'y agite pas les armes en signe d'approbation, on n'y délibère point au milieu des festins, mais après des discours prolixes et bruyants, et sous le masque d'intrigues qui surpassent les détours les plus insidieux de la chicane et les trames les plus atroces de la ruse et de la perfidie.

CHAPITRE IX.

Mœurs privées, coutumes et usages des Schypetars.

Le vol et les larcins sont traités avec une facile indulgence par un peuple chez qui *le brigandage est considéré comme une partie de l'industrie nationale* (1). Les Albanais des Dibres, accoutumés à infester les routes de la Bosnie et à servir chez les Barbaresques sont estimés parmi leurs compatriotes en raison du butin qu'ils rapportent. Quoique moins li-

(1) Grotius remarque que cette manière d'envisager le vol était ordinaire dans la Grèce, *Droit de la Guerre*, liv. II, c. 15, n. 5. Thucydide nous apprend qu'on demandait aux étrangers, sans les offenser, s'ils étaient *brigands* ou *pirates*. On trouve de pareilles mœurs dans Homère. Les Lacédémoniens, qui ne valaient peut-être pas les Schypetars, approuvaient le vol comme propre à former les jeunes gens à l'adresse et à la vigilance. A. Gell., lib. II, c. 18. Épicure soutenait qu'il n'y avait point de mal à voler, mais à se laisser prendre, Arr., *in Epict.*, lib. III, c. 7, p. 278. La Sorbonne, plus réservée, n'a décidé ce cas de conscience dans le sens d'Épicure, qu'en faveur des contre bandiers, contre les fermiers généraux et les maltôtiers.

bres, les Schypetars épirotes exercent aussi ce métier. J'ai vu à Prémiti un Toxide qui ne manquait jamais de faire ses campagnes annuelles (qu'on appelle *courbéta*, ou *corvée*) au-delà du Vardar; et connu pour un voleur fameux, il était le coryphée de son quartier. Les idées reçues à cet égard sont qu'un individu qui ne lèse ni ses voisins ni l'autorité locale, et qui paie de sa personne, n'a usé que de ses droits naturels. Aussi la carrière du vol public est-elle regardée comme celle des premières armes d'un Albanais, et quand il est heureux, c'est le chemin pour parvenir aux premières dignités de l'empire, s'il joint à ce titre celui de mahométan. C'était la voie qui, dans ces derniers temps, avait élevé Passevan Oglon au pachalik de Vidin; Ismael, bey de Serrès, qui ne voulut jamais de titres publics, au commandement de la Macédoine transaxienne. J'en avais, dans mes rapports particuliers, un exemple plus direct, en entendant Ali pacha de Janina me raconter comment, de chef de bande, il était devenu visir. Il s'extasiait, lorsqu'il croyait voir revivre ses inclinations dans un de ses petits-fils, dont il croyait faire le plus bel éloge, en disant que ce jeune rejeton du crime serait, *comme son grand-père*, *un brave voleur*, *qui mangerait ses frères et ses voisins.*

Cette oposition avec nos principes pourrait être révoquée en doute, si on ne savait pas que le barbare, ou le méchant, *n'est qu'un grand enfant* (1). La maturité de l'âge dérive *de la civilisation*, comme la sagesse, *de la crainte de Dieu;* et c'est à la morale religieuse et civile que la société doit sa supériorité et

---

(1) Vir malus, puer magnus. HOBBES.

son bonheur. La vie de l'Albanais, abandonné comme une plante sauvage, ne commence qu'à l'époque des passions; et les préjugés du foyer paternel le suivent jusqu'au tombeau. Élevé dans l'erreur de ses capricieuses volontés, il essaie ses premières forces contre sa mère, en l'accablant d'injures dès qu'elle le contrarie; et parvenu au développement de sa vigueur, s'il peut impunément abuser d'une brutale supériorité, il est rare qu'il n'en fasse pas usage contre les auteurs de ses jours. Par une conséquence naturelle de cette immoralité, le parricide, le meurtre d'un frère, l'empoisonnement domestique, sont considérés avec une déplorable indifférence. Cependant, si le scandale devient public, le coupable est forcé de s'éloigner; mais au bout de quelque temps son crime ne manque pas de tomber en désuétude. Tel est le tableau de cet état où l'anarchie donne naissance au despotisme le plus cruel du fort contre le faible. Là, on voit le fils armé contre son père, un père dénaturé donnant la mort à ses enfants, et, par l'impunité des crimes, tout un peuple s'accoutumer aux forfaits. Les délits sont excusés en faveur des hommes; toute la sévérité est reversée contre les femmes. Créatures innocentes et asservies, pour la moindre faute, sur un simple soupçon, sans enquête, sans être entendues dans leur défense, un époux, et, dans son absence, des frères ou des beaux-frères, peuvent disposer de leur vie. Êtres infortunés, jamais une douce parole ne sécha leurs larmes; dès l'enfance, maltraitées par leurs frères, et pendant la longue durée de leur vie, elles ne sont considérées par les barbares que comme des espèces destinées à la reproduction.

L'amour, comme on peut l'imaginer, ne pré-

side jamais à l'hymen des Albanais, qui n'est réglé que par les vues particulières de leurs parents. Les jeunes filles, séparées de la société, soumises à la plus rigoureuse surveillance à cause de l'importance qu'on attache à l'idée mystique de la virginité, ne doivent avoir aucune espèce d'instruction, même dans les familles aisées. On fiance au berceau les enfants des deux sexes, sans leur permettre de se voir et de se connaître durant les jours de leur innocence, ni lorsqu'ils croissent en âge. Il arrive fréquemment que les fiancés ignorent qu'ils sont promis, une pareille disposition étant l'affaire et le secret de leurs parents, qui les en instruisent lorsque bon leur semble. Quand ce temps est arrivé, c'est ordinairement à l'époque de douze ans pour les filles et de dix-huit pour les garçons, le père du futur député un de ses parents vers celui de la fiancée (1), afin de requérir la conclusion du mariage. Si la demande est acceptée, le proxenète remet alors au père de la fille un anneau comme gage d'alliance, et il stipule la dot que l'époux doit donner à celle qu'il obtient. Ainsi, comme au temps des patriarches, on peut dire que acheter une femme et se marier sont synonymes (2). Les personnes riches règlent cette dot en denrées, ou en bestiaux, et les gens du peuple en argent comptant. Cent chèvres, autant de moutons, deux mulets, quelques paires d'ânes, qu'on donne en pareil cas, sont regardés comme

(1) Les Grecs lui donnent le nom de νύμφη, et les Albanais, celui de *Vahëssa* et de *Nouse*.

(2) *Voy*. la Bible de D. Calmet, préf. sur le Deutéronome, 425.

une fortune; et les chanteuses de profession ne manquent pas de célébrer une telle munificence dans l'épithalame qu'elles improvisent.

La cérémonie du mariage ayant eu lieu, la femme est conduite à la maison de son époux, qui la voit pour la première fois. Elle se prosterne pour lui baiser la main, et elle dépose à ses pieds un sac et une corde, pour exprimer qu'elle est destinée à porter les fardeaux et à conserver les provisions du ménage. Le jour qui la livre à un maître absolu, le jour du mariage, est cependant sa fête, et l'unique fête da sa carrière mortelle. Couronnée de fleurs éphémères, parée de ses habits nuptiaux, elle préside au banquet des femmes; et la poésie des sauvages, non moins mensongère que celle des courtisans, célèbre souvent des charmes qu'elle n'a pas, en lui promettant un bonheur qu'elle ne connaîtra jamais. A peine cette journée de triomphe est-elle finie, que les peines commencent, pour ne finir qu'avec sa vie. Cependant il est d'usage que la nouvelle épouse, pendant le premier mois de son mariage, conserve encore quelques prérogatives. Après l'avoir initiée aux détails du ménage, lorsqu'on lui a fait connaître le puits ou la fontaine où elle doit puiser l'eau, la forêt où elle ira couper le bois qu'elle doit apporter sur ses épaules, elle a le droit, pendant le cours d'un mois lunaire, de traverser le village, la quenouille au côté, montée sur un âne, le front ceint du *flammeum*, ou voile écarlate, pour vaquer à ses travaux. Passé ce temps, les prérogatives cessent; et après avoir déposé le bandeau nuptial, la femme n'est plus admise à la table de son époux qu'aux fêtes

solennelles de l'année, et n'a, pour se nourrir avec la famille, que les débris de son repas. Dans les voyages, le dos chargé du berceau qui renferme le nouveau né, elle suit à pied son mari, dont elle porte aussi le fusil sur l'épaule, tandis que celui-ci, accroupi sur son mulet, fume et rumine tranquillement. Le maître impérieux ne daigne pas abaisser un regard sur sa compagne haletante, baignée de sueur; et cette femme, qui croit sa condition juste, s'irriterait d'être l'objet de la compassion de l'étranger qui plaindrait son malheur. Il en est de même quand on s'interpose pour empêcher une Albanaise d'être battue; et toutes crient à l'indifférence, lorsqu'un mari les néglige au point de ne pas les corriger, en leur administrant des châtiments corporels.

Cependant ces femmes opprimées conservent encore dans leur condition quelques sentiments tendres. Elles entourent le berceau de leurs enfants des plus douces sollicitudes de la maternité. C'est aux roucoulements de leur voix amoureuse que s'endort le nourrisson, charmé de leurs nénies (1); et c'est par des baisers qu'il est caressé à son réveil. Elles épient les sons de sa bouche enfantine; elles saisissent son premier regard, elles tremblent au premier pas chancelant qu'il forme sur l'aire où il reçut le jour. Elles aiment aussi leurs maris; la crainte qu'ils leur inspirent ne peut éteindre

---

(1) Cette chanson des berceuses commence à chaque vers par le mot *Nènè, mère.* Stace l'appelle un long récitatif qui porte au sommeil : *Longa somnum suadere querela.*

Theb., lib. V, v. 616.

l'amour qu'on doit au chef de la maison. Comme l'Albanais est voyageur, par instinct et par nécessité, son épouse ne le laisse pas partir pour ses longues excursions, sans coudre dans ses vêtements, ou sans lui faire porter quelques objets à son usage, comme souvenir et comme préservatif, dans l'idée que *la femme est toujours le bon génie de l'homme.*

Combien sont cruelles ces séparations, qui privent une famille de son appui naturel. Si l'Albanais passe à l'étranger, on flaire de temps en temps ses habits, on consulte, quand il est éloigné, les devins, on interroge les sorts, pour savoir ce qu'il fait et où il se trouve. Durant les veillées de l'hiver, si la lampe pétille, si des champignons ignés se forment autour de la mèche, on en tire des présages favorables. Mais on s'alarme des aboiements prolongés des chiens pendant la nuit : leur maître souffre, ils répondent à ses gémissements; *Vongaï,* disent les femmes; elles se frappent la poitrine, et elles improvisent de chants lugubres entrecoupés de sanglots.

Le léger Albanais éprouve de son côté le veuvage du cœur, dans ses campagnes d'outre-mer. Des sables brûlants de Memphis, il porte un regard inquiet vers ses montagnes. Il se rappelle les glaciers du Pinde et du Tomoros; et il ne supporte sa condition que soutenu par l'espérance de revoir les bosquets, les fraîches vallées où il passa son enfance; et il n'oublie jamais sa patrie, quelque amour que son ame avide ait pour les richesses. Tout devient pour lui, dans son absence, présage heureux ou malheureux; et il ne respire qu'entouré des souvenirs et des illusions de son pays. C'est alors qu'il baise avec émotion une lettre venant de sa chère patrie; avec quel secret plaisir il regarde

de temps en temps le sequin qu'il a détaché du bonnet de sa fille, pour le porter comme talisman (1).

Mais je crois revoir ces scènes de nuit qui occupent sa turbulente activité dans ses foyers. Chargé d'amulettes, le Schypetar a profité de l'obscurité d'une longue nuit d'hiver pour exercer son industrie. Il a entendu le bêlement des troupeaux parqués en plein air; il rôde autour des bergeries; il attend que le feu des bivouacs s'assoupisse; c'est le moment où les pasteurs fatigués ont cessé de veiller. Les astres ont marqué le milieu de la nuit dans le ciel; il se glisse en rampant jusqu'aux avant-postes où les chiens molosses sont embusqués; il les charme en leur jetant un appât imprégné d'opium, avec lequel il les endort; et quand toute surveillance a cessé, il fond sur sa proie, comme un loup avide de carnage. Maître de son butin, le Iapys charge sur ses épaules un agneau dont il brise la trachée artère avec ses dents, afin de l'empêcher de bêler et de donner l'éveil; il fuit, il regagne sa demeure, souvent distante de plusieurs lieues, car il commet toujours ses vols au loin; et bientôt il oublie, dans un festin où sa proie est mangée, les fatigues de la nuit orageuse qu'il a bravée.

Ces sortes d'entreprises se renouvellent surtout aux approches de grandes fêtes, pendant lesquelles les plus pauvres montagnards passent le temps en festins. C'est aussi de cette manière que les Klephtes pourvoient à leurs approvisionnements; et il est même des cérémo-

(1) Les enfants des deux sexes portent une calotte garnie de sequins et de pièces de monnaie; et souvent la dot d'une paysanne est attachée à cette espèce de coiffure.

nies, comme celle de couper les premiers cheveux d'un adulte (1), dans lesquelles il est de précepte que les convives soient régalés aux dépens d'autrui. Il faut qu'un chevreau, ou un mouton dérobé, figurent sur la table, pour apprendre à celui qui reçoit les pistolets, symbole de la robe virile chez un peuple armé, que sa carrière est le brigandage; son métier, celui de la guerre; et qu'il est honorable de vivre de butin. Après cette initiation, le Schypetar est admis comme soldat dans les pharès; et il peut briguer du service où bon lui semble. Il prend alors part aux jeux militaires, qui sont le chant accompagné de la lyre, le disque et la lutte, délassements antiques des héros. Aussi, dans les camps, on voit chaque soir le chef d'une phara assis à la porte de sa tente sur un tapis, ayant son favori en regard, frapper sa lyre perçante d'une plume agile, et comme Achille aux rivages troyens, charmer un nouveau Patrocle, qui est son écuyer. L'enfant de l'Acrocéraune et du Pinde chante alors les actions des guerriers et le trépas de ses amis. Les beys se réservent, dans les solennités, le droit d'égorger les agneaux, de les déshabiller, de découper les viandes; et plus d'un divin Automédon, plus d'un Ménœtiades,

---

(1) Au huitième siècle, les gens de qualité faisaient couper les premier cheveux de leurs enfants par des personnes distinguées qui en devenaient ainsi les parrains. Cette coutume, qui remonte à des temps plus anciens, subsiste dans toute sa force chez les Schypetars mahométans, qui choisissent, pour cette cérémonie, des compères parmi les chrétiens. Ainsi ce fut Hiérothéos, archevêque de Janina, qui pratiqua de mon temps la Κορσσίνη sur Salik pacha, troisième fils d'Ali, visir de Janina, dont il était à ce titre le *Nonos*, ou *parrain* de la chevelure.

égal aux dieux, compagnons de leur seigneur, s'honorent de tourner la broche et de vaquer aux soins de la cuisine (1). Par suite de ces usages, j'ai vu le frère naturel d'Ali pacha, Jousouf Arabe, surnommé l'*Hémovore* (2), saigner lui-même les moutons, réclamer l'honneur de préparer mon souper, et quoique très-âgé, jouer de la lyre après le repas pour faire danser ses palicares.

De pareilles coutumes, qui sont générales chez les Schypetars, et le plaisir qu'ils montrent à verser le sang, attestent une férocité caractéristique. Hélas! que ne se borne-t-elle, cette soif du sang, à verser celui des animaux destinés à la nourriture de l'homme! mais elle s'étend trop souvent sur son semblable. Le ressentiment de l'Albanais poursuit ses victimes jusque dans les bras de la mort, et la terre classique semble à cet égard peuplée par ses habitants primitifs. Le fils de Thétis et de Pélée (3) accomplissait la volonté de Jupiter, *en faisant servir de pâture aux chiens et aux oiseaux du ciel, les corps des héros dont il envoyait les ames dans les enfers;* Ali pacha, dont le dieu inspirateur est la vengeance, ordonne que six cent soixante-douze mahométans, égorgés dans le caravansérail de Chendria, restent privés de sépulture. Achille sacrifie l'armée à son ressentiment; le Schypetar divinise la vengeance, fille des Euménides (4), plus terrible que

(1) *V. Iliad.*, lib. IX, depuis le vers 185 jusqu'au vers 225.

(2) Αἱμοβόρος, *buveur de sang.* — *Voy.* Hist. de la régénération de la Grèce.

(3) *V. Iliad.*, lib. I, depuis le vers 1 jusqu'au vers 5.

(4) Hésiode la dit fille des ténèbres. Ἡ Νέμεσις Νυκτὸς θυγάτηρ.

la colère; le Schypetar poursuit le cours des représailles contre un ennemi; et s'il ne peut l'atteindre, s'il meurt avant d'être satisfait, il en lègue le soin dans un testament authentique à ses fils et à leur postérité. Rien ne meurt que l'homme sur ce sol volcanique, séjour des passions brûlantes qui s'y reproduisent avec la vie. Pourquoi ne se tournent-elles pas vers un plus noble but? que ne forment elles, non ces héros que l'humanité désavoue, mais les Praxitèles, les Platons, ou d'autres Léonidas, pour y rappeler les sciences et la gloire, qui furent son partage antique?

J'arrive au dernier période de l'homme, lorsque la terre qui l'a nourri s'ouvre pour le recevoir dans son sein; et je retrouve, dans les mœurs des Schypetars, les coutumes que Rome avait empruntées de la Grèce, qui les tenait peut-être des Égyptiens. Dès qu'un Albanais a rendu le dernier soupir, les parents et les amis, rassemblés dans la maison, poussent d'affreux hurlements, en se frappant les cuisses, tandis que les femmes s'arrachent les cheveux et se roulent par terre, en faisant retentir les airs de cris perçants. Après ce premier mouvement, qui tient du délire (1), on lave

Homère la présente sous la forme d'une vieille accablée de maux et d'années, γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν. *Iliad* γ'.

(1) Chez les Schypetars mahométans et chrétiens, l'usage est de laver les corps morts. On gémit, on crie, pour exprimer la douleur, ou pour rappeler la mort à la vie; et on paie, pour ce service, des femmes autrefois appelées ἐγχυτρίστριαι, *præficæ*, qui donnent le mode et la cadence aux éjulations. Les pleurs et les cris recommencent le troisième jour chez les chrétiens, en mémoire de la résurrection de J.-C.; le neuvième à cause de son apparition; et le quarantième, en commémoration de son as-

le cadavre, que l'on pare de ses plus riches habits et de ses armes, pour le déposer sur une natte; et il reste confié à la garde des femmes, tandis que les hommes se retirent à l'écart pour gémir. Celles-ci, comme anéanties par la vue de celui dont elles vont bientôt se séparer, après être restées plongées dans la douleur, sont ranimées par l'épouse, qui entonne l'éloge funèbre du mort. Sa naissance, sa condition, son âge, sa beauté, ses qualités, ses actions, sont le texte du récitatif mesuré qu'elle psalmodie, et dont chaque période est soutenue par les chœurs de pleureuses, qui donnent le mode, la cadence et la mesure. La force des idées, l'exactitude de la rime, le ton éminemment tragique, semblent animer l'inspirée et électriser ses compagnes, qui s'ensanglantent la figure avec leurs ongles, et se frappent la poitrine avec violence.

A cette femme épuisée de douleur, qui succombe comme la Pythonisse fatiguée du dieu qui remplit son sein, succède la fille bien-aimée, ou la plus proche parente du mort, qui prend pour texte de son élucubration une des qualités du défunt, dont elle forme une élégie rimée. Enfin toutes se remplacent successivement; et ces myriologies, mêlées d'éjulations lamentables, durent jusqu'au moment des funérailles, qu'on célèbre suivant les rites religieux du culte auquel le Scythe des montagnes appartenait.

---

cension. Les Albanais qui suivent la religion mahométane disent que l'éjulation du troisième jour a lieu parce que le mort a perdu entièrement ses traits; le neuvième, à cause du commencement de la dissolution du cadavre, et le quarantième, parce qu'alors le cœur lui-même périt.

CHAPITRE X.

Diététique, habitudes, travaux et longévité des Schypetars, dans la vie privée.

Le Schypetar est généralement sobre, et cette qualité, imposée par la nécessité aux tribus qui habitent des montagnes stériles, devient chez les Mirdites et les Toxides établis dans les vallées de la moyenne Albanie, la conséquence de leur aversion pour l'agriculture, et du goût dominant qu'ils ont pour le métier des armes (1). Un morceau de pain de maïs, du fromage, des olives, des oignons, rarement de la viande; voilà la nourriture commune, que les gens riches varient parfois du produit de leur chasse, et de quelques pâtisseries enduites de miel. Comme les femmes et les chrétiens attachés aux tchiftliks sont les seuls qui s'adonnent à la culture, on ne sème guère que la quantité de grains nécessaires aux besoins de la vie. Le jardinage est presque entièrement négligé par suite de l'incurie; et à l'exception de quelques plantes potagères, on a peu de ressources en ce genre. Le peuple, dans les jours d'abstinence, se nourrit d'herbes sauvages bouillies, avec un simple assaisonnement

---

(1) A la guerre, ils ne mangent, comme les Grecs le faisaient, que de l'ail et du fromage.

Ἥδομαι, ἥδομαι
Κράνους ἀπηλλαγμένος
Τυροῦ τε καὶ κρομμύων.

Comédie de la Paix (chœur), v. 1126 et seq.

d'huile, de vinaigre et de sel. Cependant, si la paresse n'était pas prédominante, on aimerait à faire bonne chère. Les chrétiens, qui se ménagent quelquefois des morceaux fins à leur manière, pour célébrer leurs fêtes, engraissent ordinairement, pour celles de Noël, des cochons qu'on tient resserrés dans des bauges, où ils prennent un développement considérable par la nourriture qu'on leur donne, autant que par le défaut de mouvement, qui ne leur laisse faire aucune déperdition de substance. Les mahométans excellent dans l'art d'engraisser les oies, qu'ils clouent par une patte pour les priver de tout exercice, en leur donnant à manger, et très-peu à boire; ainsi les gourmands sont partout les mêmes; mais chez les Albanais, la sensualité ne se porte guère plus loin. Les mets sont simples : un agneau ou un chevreau, rôtis en entier, sont des mets de roi; une tête de mouton cuite au four est regardée comme un plat friand, ainsi qu'une carpe et une truite préparées de cette manière. Le four public est toujours chaud; c'est la cuisine des riches et des pauvres, qui peuvent à toute heure y porter leur pain, leur plat de viande, de poisson, de légumes, d'oignons, et tous les ragoûts qu'ils veulent faire cuire. C'est aussi le rendez-vous des commères, qui recensent les faits et gestes du quartier, en racontant, sous le sceau du secret, les grandes nouvelles de leurs coteries. Aussi le possesseur d'un pareil établissement, est un personnage fort important, et surtout très au courant des caquets de ses pratiques.

Ce n'est guère que dans les villes où l'on jouit d'un pareil avantage pour la cuisine; car les paysans ont dans leur maison un petit four en terre; souvent même ils font seulement cuire le pain sous la cendre,

sans le faire lever. Le Schypetar perd tout-à-fait ces ressources quand il voyage; alors il se contente d'un pain de maïs mal cuit, qu'il achète à la porte des caravansérails; et pour boisson, de l'eau des sources et des rivières. C'est un luxe, quand il se permet de faire la dépense d'une salade d'olives ou d'oignons; il ne fait presque jamais qu'un seul repas par jour; et sans la pipe, qui lui procure une sorte d'ivresse, on ne pourrait pas croire comment il supporterait, avec ce régime, des marches longues et pénibles. Parfois il se trouve réduit aux plus cruelles privations; alors il se serre fortement le ventre avec la large ceinture dans laquelle il porte ses pistolets et son poignard; cette compression semble apaiser la faim; et comme il peut alors dormir, il puise une vigueur nouvelle dans le sommeil. Mais si l'Albanais est résigné dans la détresse; s'il est frugal par nécessité; quand il trouve l'occasion de manger *gratis* (*bèdchava*), sa voracité surpasse alors de beaucoup la sobriété forcée dont je viens de parler. C'est surtout aux dépens des monastères que les Schypetars mahométans se regalent le mieux, et après s'être abondamment repus, ils exigent souvent des religieux une indemnité pour avoir *usé leurs dents*, en mangeant les provisions du couvent. J'ai vu deux convives de cette espèce dévorer dans un seul repas une chèvre du poids de vingt livres, engloutir comme entremets plusieurs douzaines d'œufs durs, s'échauffer d'ail, boire et s'endormir sur la table, plutôt que de la quitter en y laissant quelques débris. Qu'on ne pense pas qu'un pareil excès est causé par la diète; les mêmes hommes se gorgent tant qu'ils ont quelque chose, et ne cessent de manger que quand la sueur leur monte

au front. J'en conclus que la sobriété est forcée chez les Schypetars, et que la voracité leur est naturelle.

Dans la vie privée, l'Albanais se lève avec l'aurore, et son premier besoin est la pipe. Le pasteur, qui bivouaque sur les montagnes, devance le jour pour conduire ses troupeaux dans les pâturages; tandis que le propriétaire se livre à la chasse ou reste accroupi à la tête du champ que sa femme et ses enfants labourent, ensemencent, ou moissonnent, selon la saison de l'emblavement ou de la récolte.

La famille d'un Schypetar se compose, comme aux premiers âges du monde, *de la femme et du bœuf né pour le labourage* (1). Usurpant les droits de la ménagère, le berger trait ses chèvres, presse le lait dont il extrait le beurre et le fromage, qu'on conserve dans des outres. Le guerrier dédaigneux croirait déroger par le travail des mains; il attend tout de sa famille; hautain, taciturne, il tient à la main le bâton de commandement; il exige les soins, les services et les secours de ceux qui dépendent de lui; et il n'entre dans les détails domestiques que pour troquer ou vendre l'excédant des produits. Il charge sa femme d'un sac rempli de denrées qu'elle porte au marché; il est le seul maître du pécule, et le détenteur des clefs sous lesquelles on renferme les objets de quelque valeur. Son occupation est d'entretenir ses armes, de pourvoir au soin de sa chaussure, à la confection de ses cartouches, à la conservation de ses munitions de guerre; et il passe le reste de son temps à fumer et à végéter. L'Acro-

(1) Hesiod. Œuvres et Jours, v. 376.

céraunien porte au loin ses regards sur les mers, pour découvrir les vaisseaux qui excitent sa cupidité; et l'habitant de Ducatès trompe par des feux, la science du pilote, afin de l'attirer au milieu des brisants. Au signal d'un naufrage provoqué par cette ruse, ou par le courroux des mers, ces perfides montagnards fondent sur les débris du vaisseau échoué au pied de leurs rochers; ils enchaînent les étrangers que la tempête a épargnés, ils pillent et ils s'attribuent la propriété de l'infortuné, par un principe appelé droit de naufrage chez les peuples policés, et qui n'est partout qu'un lâche et flétrissant brigandage.

Le travail de la famille et la rapine constituent donc les moyens d'existence des Schypetars, jusque dans leur vie privée; et comme le cercle de leurs besoins est peu étendu, ils ne consomment guère que les productions de leur cru. Les grandes époques de la nature sont marquées à cet effet par des fêtes; et la tonte des troupeaux, qui est la première, s'annonce sous ces auspices. On coupe aussi le poil des chèvres, ainsi qu'on le pratiquait, suivant Aristote, dans la Cilicie; et de leur dépouille on fabrique des abats qui servent, comme dans l'antiquité, aux vêtements des matelots, des soldats et des paysans. Ces sayons sont l'habillement de durée à l'usage des Albanais, qui ne redoutent avec cette étoffe, ni les rochers, ni les halliers. C'est leur chlamyde, leur manteau, leur guérite lorsqu'ils sont en embuscade, leur lit, en un mot, leur vêtement et leur maison portative. Comme chez les Hébreux, la tunique en poil de chèvre est aussi le signe du deuil et de l'infortune. L'étiquette veut qu'on se présente la cape sur le dos devant son seigneur, et qu'on

s'en couvre pendant la durée du temps qu'on pleure un parent. Robe virile, vêtement du soldat, abri du pasteur, la cape remplace encore la haire et le cilice, chez les caloyers ou religieux qui se consacrent à la retraite et à la pénitence.

L'étoffe de cette bure épaisse est l'ouvrage des Albanaises. Elles fabriquent aussi les toiles de coton destinées aux besoins du ménage, qui, par leur contexture, leur servent à la fois de chemise et de robe. C'est à ces travaux, et à quelques tricots, que se borne l'industrie nationale, qui suffit à un peuple étranger à beaucoup de besoins; et comme le montagnard, une fois pourvu d'armes, les transmet à ses enfants; comme il achète peu de choses de l'extérieur; les salaires acquis au service étranger, les épargnes, le produit des excursions, sont mis en réserve, pour les posséder à la manière de l'avare, sans en jouir. Un pareil pays n'offre donc ni production, ni consommation, et doit par conséquent rester anarchique, barbare et malheureux.

Les Schypetars sont loin de juger leur condition d'une manière aussi défavorable, quoiqu'ils aient des objets de comparaison, à cause de leurs voyages lointains. Les uns ont séjourné en Égypte; un grand nombre ont habité à Constantinople; presque tous les Chimariotes ont servi dans le royaume de Naples; et l'expatriation, loin de tempérer leurs mœurs, paraît les fortifier dans la barbarie; car, rentrés dans leurs montagnes, ils redeviennent Arnaoutes. D'où vient cet endurcissement, si ce n'est de l'attrait pour une vie sauvage dans laquelle ils ne voient que le droit d'être libres? Mais il est fa-

cile de juger, par ce que j'ai dit, à quel prix ils jouissent de la liberté, et si elle mérite ce nom.

On pourrait peut-être penser que les Albanais éprouvent peu de besoins, qu'ils sont exposés à moins d'incommodités que l'homme des sociétés civilisées; et ce serait encore une erreur. S'ils connaissent peu ces maladies honteuses qu'un autre hémisphère a importées dans la vieille Europe; si les cancers, fléau de la beauté; les scrophules, maladie des grandes villes; les vapeurs, filles des boudoirs et des romans, leur sont étrangers, ils paient leur dette à la nature par d'autres infirmités. La folie, la cécité, l'épilepsie, les fièvres, les ophtalmies, la peste, qui surpasse tous les fléaux, forment chez eux une épouvantable compensation dans la balance des maux. L'habitude de vivre en plein air, le défaut d'une nourriture abondante et substantielle, donnent à l'adolescence un air de vieillesse. Les rides sillonnent le front d'un homme de vingt-cinq ans; sa barbe est blanche à trente-cinq, tandis que des cheveux noirs ombragent encore ses épaules. La vieillesse s'annonce avec les neuf lustres de l'âge; et le terme moyen de la vie ne dépasse guère soixante ans, dans la classe commune des hommes; car, comme presque dans tous les pays, les gens aisés vivent plus long-temps que les paysans livrés à la fatigue et aux travaux. Je pourrais suivre l'Albanais dans les détails des privations auxquelles il est condamné par le manque des jouissances du cœur; mais je me hâte de conclure, en disant que quelque malheureuse que soit la condition de l'homme civilisé, son sort est préférable à celui du sauvage. Il serait à desirer de savoir ensuite, par des observations exactes, si la vie n'est pas plus courte chez les

hommes rapprochés de l'état de nature, que parmi nos paysans; si les artisans ne vivent pas plus que les laboureurs, pour arriver à l'autre extrémité du cercle, où commence l'excès des jouissances, et rapprocher ainsi la barbarie du luxe de la civilisation, par la comparaison de la longévité des nations dans les diverses conditions sociales.

CHAPITRE XI.

Colonies et milices albanaises répandues dans la Turquie d'Europe et à l'étranger.

On a vu, par ce qui précède, comment les Schypetars, sortis du Caucase, fixés dans la Grèce sous les parallèles de leur pays natal, initiés au culte mythologique par leur implantation au milieu des Hellènes, embrassèrent la religion chrétienne, se divisèrent par le schisme, et devinrent, par l'apostasie d'un grand nombre, au lieu d'un peuple de frères, des ennemis fanatiques et irréconciliables. Après ces crises religieuses, qui eurent une influence marquée sur les mœurs, il reste à indiquer leurs principales émigrations, leurs colonies et la direction que suivirent des hommes belliqueux, auxquels une activité naturelle donna des impulsions particulières.

Niger et Castaldus ont tous deux raison, lorsqu'ils désignent le Musaché et le canton de Tomoros comme le pays des Albanais; mais ils n'indiquaient par là que celui de la langue des Toxides. Avant ce temps, les Schypetars étaient répandus dans la Prévalitaine; et

suivant Cantacuzène (1), après avoir envahi l'Épire, ils s'étaient avancés, depuis 1348 jusqu'en 1410, de proche en proche, dans l'Acarnanie, où ils étaient établis. Les fragments publiés par Stritter nous les montrent à cette époque aux prises avec les Bulgares, qu'il confond avec les Valaques, sur les bords de l'Achéloüs. On les perd ensuite de vue, jusqu'au moment où Chalcondyle parle de leur passage dans la Morée (2), où ils étaient appelés comme auxiliaires par les Grecs, lorsque les Turcs, commandés par les lieutenants de Mahomet II, menaçaient ce royaume. Malgré ce secours, il paraît que les Grecs délibéraient pour quitter leur pays, qu'ils étaient près d'abandonner, lorsque le sultan, ajournant ses projets, conclut avec eux un traité. Le départ fut en conséquence suspendu; mais à peine débarrassés de ces alarmes, les Moraïtes tombèrent bientôt dans un autre danger. Les alliés perfides qu'ils avaient appelés à leur défense, prévoyant que les pro-

(1) Cantacuzène, lib. I, c. 12.

(2) Chalcondyle, lib. VIII. *Voyez* une partie de ce livre. Coriolan Cepion, dans son Histoire de Venise, *ab urb. condit. Venet.*, *ad annum* 1375, parle des Albanais établis en Morée, qu'il appelle Épirotes, en ces termes: « Per omnes urbes Peloponesi quæ Venetorum sociæ ac subditæ sunt, habent Veneti mercenarios equites natione Epirotas, quos græco verbo *Stratiotas* vocant, viros magni animi et ad omne facinus peragendum paratos, qui crebris excursionibus, totam illam partem Peloponesi, quæ Othomanis subjecta est, devastantes, fere ad solitudinem redegerunt. Hæc gens, naturâ ipsa hoc illi tribuente, et rapacissima, magisque ad prædam quam ad prælium apta atque instructa.... Præ ceteris pollent qui Neapolim civitatem Peloponesi in Argio agro sitam habitant.

Lib. III, p. 44, *Argentorati* 1611.

jets des mahométans n'étaient que différés, résolurent, à la persuasion d'un de leurs chefs appelé Pierre-le-Boiteux, de ne plus obéir à des princes pusillanimes, mais de prévenir les Musulmans dans leur conquête, en se rendant maîtres du Péloponèse. Le même historien ajoute que les mercenaires Albanais, tournant alors leurs armes contre les naturels, ravageaient les villes, enlevaient les habitants qu'ils faisaient esclaves, et par les renforts qu'ils recevaient, allaient devenir les maîtres du pays, si les Moraïtes n'eussent volontairement cédé la presqu'île au grand-seigneur. Turachan, son visir, parut donc comme un libérateur dans le Péloponèse. Vainqueur des Schypetars, il les chassa du plat pays, en les relançant dans le Taygète et dans le mont Pholoé, où ils fondèrent les villes de Bardounia, au défilé des portes que Chalcondyle appelle Barbo-Stenis; et Lâla, dans le mont Pholoé. C'est donc à l'année 1450 qu'il faut rapporter l'implantation permanente des Schypetars dans la Morée; et il n'est pas douteux que ces bandes, qui étaient destinées à combattre contre les Turcs, n'avaient pas encore embrassé le mahométisme; car, sans cela, comment se seraient-ils trouvés à la solde des Grecs? comment nommerait-on un de leurs chefs Pierre-le-Boiteux? Je dirai, en traitant de la Morée, de quelle façon dut s'opérer le scandale de l'apostasie; car on n'a que des données approximatives sur cet événement, et relativement aux colonies albanaises de l'Attique.

Après leur défaite, rejetés dans les montagnes, les Albanais se retrouvent au sein de leur élément primitif; ils y vivent en corps de nation, et ils impriment même au pays où leurs hordes se retranchent, les dénomina-

tions nationales que le temps n'effacera peut-être jamais. Ainsi comme M. L. Petit Radel fait observer que sous le nom de Palasgan, de Paphlagan, et autres synonymies, les Pélasges désignèrent toujours le sol qu'ils habitèrent; de même aussi les Schypetars errants, dont le pays est appelé Arvanitia, nomment leurs cantons ou colonies, *Arvanita Choria*, *Arnaoutlik*, par-tout où ils s'établissent. Les noms d'*Albanie* furent ainsi donnés par ces nouveaux habitants aux montagnes poétiques du Péloponèse, déja dépouillées des illusions mythologiques qui en avaient fait les délices et le plus grand charme.

Les Schypetars restés chrétiens et errants de montagnes en montagnes, avaient formé des colonies considérables dans la Béotie, aux Thermopyles et jusque dans l'Eubée, avant le XVI[e] siècle. Duloir, qui voyageait au Levant vers 1650, parle de plusieurs villages albanais situés dans l'Aulide. « Ils composent, dit-il, « une grande partie de la population de la Grèce, et « ce sont les seuls hommes qui conservent inviolable- « ment le sentiment de la liberté. Ils ont une langue « particulière que autres qu'eux n'apprennent jamais. « Leur habit est différent de celui des Grecs; il res- « semble plutôt au vêtement des paysans de France, « et sur la tête, qu'ils ont rase, ils portent un chapeau « gris-blanc, pointu, qui est si petit, qu'à peine en « couvre-t-il le sommet. Ils demeurent ordinairement « ensemble comme dans un cloître.

« Leurs femmes sont jolies; j'en ai vu de plaisam- « ment coiffées.... Pendant qu'elles font à la maison « leur beurre et leur fromage, les hommes sont à la « campagne pour garder leur troupeaux, et pour vo-

« ler indifféremment tous ceux qu'ils recontrent. » Ils étaient alors fixés jusque dans le mont Parnès (1).

Tandis que les Schypetars s'établissaient au midi de la Grèce, d'autres peuplades, comme par un instinct naturel, recherchaient le territoire de l'Iapygie, qui avait été le séjour de leurs ancêtres. Sous le règne de Scanderbeg, une colonie s'était établie, en 1461, dans l'Apouille; et cet essaim précurseur, après la mort de Castriot, fut suivi, en 1467, de hordes nombreuses, qui, cédant à la nécessité, fuyaient devant les mahométans, auxquels ils avaient inutilement opposé toutes les ressources de la valeur et du courage. Ces temps malheureux sont déplorés dans une lettre adressée à Philippe, duc de Bourgogne, par le pape Paul II (2), qui, joignant l'autorité à l'exemple, étendit sa charité paternelle sur les Albanais, en leur envoyant des missionnaires, afin de les soutenir et de les fortifier contre l'ennemi de la foi. La cour de Naples se montra également compatissante pour ces infortunés, qui débarquaient sur ses côtes, quelquefois par troupes entières, ayant un chef à leur tête, mais plus souvent en petit

(1) Relat. du voyage de Duloir, lettre X à M. l'abbé Ménage.

(2) « Les Albanais, écrivait le souverain pontife, sont égorgés « ou traînés en esclavage, les villes qui soutenaient pour nous « les efforts des Turcs, ont succombé. Les pays voisins de la mer « Adriatique, épouvantés par la commotion générale, sont « frappés de terreur. Partout on voit la terreur, l'affliction, « l'esclavage et la mort. C'est une chose affreuse d'entendre le « récit des désordres, de voir les barques chargées de fugitifs « qui abordent aux terres d'Italie. Des familles sans pain, « chassées de leurs demeures, errent sur nos plages, levant au « ciel leur voix et leurs mains suppliantes. »

nombre. Les émigrations durèrent depuis 1478 jusqu'en 1532. Après ce temps, on ne vit plus paraître que de loin en loin quelques barques chargées de fugitifs; et tout versement de population albanaise dans la basse Italie cessa sous le règne de Philippe II. Le calme s'était rétabli dans l'Illyrie macédonienne; et les chrétiens qui s'y étaient maintenus contre les infidèles, informés que leurs compatriotes d'Italie n'étaient guère mieux traités par les barons napolitains que par les Turcs, se résignèrent à leur sort, et s'appliquèrent à l'améliorer sous le gouvernement que la Providence leur avait donné, sans s'expatrier. On resta donc, des deux côtés de l'Adriatique, comme on se trouva placé par les événements; et les Schypetars de la Iapygie italienne, d'après un recensement fait en 1800, composaient, dans le royaume de Naples, où ils ont prospéré sous les Bourbons, un total de cinquante-neuf villages, dont la population était évaluée à soixante-trois mille neuf cent vingt individus, professant la religion chrétienne du rit grec et romain.

Il résulte des faits rapportés jusqu'à présent, que dans tous les temps, les Albanais qu'on pourrait appeler les *Pélasges caucasiens*, fondèrent des colonies, sans se mêler avec les autres nations, et passèrent comme mercenaires au service des princes qui voulurent les payer. Leur pays, depuis le temps de la conquête par les Turcs, n'a pas encore changé à cet égard. On sait que les Chimariotes fournirent des troupes au souverain pontife à plusieurs époques. Garnier, dans son Histoire de France, règne de Louis XII, dit, d'après Paul Jove, que ce fut un étrange spectacle de voir le saint Père défendu par une troupe d'infidèles,

contre l'armée du Roi Très-Chrétien. Les Vénitiens avaient précédemment pris à leur service un corps de de cinq cents *cavaliers turcs* commandé par Jean l'Épirote (1). Ils en enrôlèrent plusieurs compagnies pendant le siége de Candie; mais comme ces sortes de soldats, avant d'être chrétiens ou musulmans, sont Albanais, la seigneurie s'en dégoûta et consentit à les laisser passer à la solde de Naples, où ils forment encore le régiment royal macédonien. Ce fut à cette occasion que le roi Charles III revendiqua ses droits sur l'Albanie (2), dans le protocole ordinaire du style de chancellerie, qui attribue à certains monarques les vains titres de rois de Cypre, de Jérusalem, etc., sur lesquels ils n'ont pas même une ombre d'autorité. Mais ce n'est pas seulement dans le royaume des Deux-Siciles que les Schypetars se sont enrégimentés comme soldats mercenaires; on les voit mêlés dans nos guerres civiles, au temps de la faction des Guises (3), et sous les drapeaux même

(1) Daru, Hist. de Venise, liv. 33. Nous observerons que les historiens ont confondu les Schypetars venus des parties de l'Orient soumises aux Mahométans avec les Turcs. Le nom chrétien de Jean, qui était leur chef, aurait dû les avertir que c'étaient des Albanais restés fidèles à la religion de leurs pères.

(2) Le roi catholique Charles III, en déclarant national le régiment d'Albanais, dit: *Le roi, ayant considéré le titre de propriété qu'il a sur le pays des Grecs qui composent le régiment d'infanterie royal macédonien, ainsi que ses droits à ranger ces peuples au nombre de ses vassaux légitimes, a résolu et déclaré que ledit régiment sera regardé comme corps italien, et comme tel, jouira de toutes les préférences et prérogatives qui lui appartiennent.*

(3) Paulmier avait connaissance de ces milices. « Sæpe ex eâ gente itali principes et præcipue Veneti copias accersunt, quas

de Henri IV, auquel les ligueurs faisaient un reproche d'avoir employé des *Albanois*. Comines cite avec éloge leur cavalerie légère. « C'étoient, dit-il, vaillants hommes « qui fort travaillent un ost. » Jaques de Volterre les représente comme des dévastateurs (1). Ils se trouvaient à la bataille de Fornoue contre Charles VIII, roi de France. L'auteur du siècle de Louis XV nous les montre rangés sous les drapeaux autrichiens, et toujours aussi bons soldats que leurs ancêtres (2).

C'est vraisemblablement, comme on le verra ci-après, de cette communication avec les Français que les Schypetars ont emprunté un grand nombre de mots de notre langue, qu'on retrouve dans leur idiôme. C'est sans doute aussi de nous qu'ils ont pris, pour ornements de leurs armes et de plusieurs ustensiles de fer, les fleurs de lis qu'on y remarque comme embellissements. Si on est surpris de voir nos emblêmes parmi ce peuple, le voyageur ne s'étonnera pas moins un jour de retrouver les sérails des beys qui combattirent contre nous en Égypte, peints des trois couleurs qui furent long-temps celles d'un grand peuple, et d'entendre comme nationale parmi les Valaques du Pinde, la chanson triviale de *la Carmagnole*, qui signala les premiers embrasements de la révolution.

Maintenant les Albanais ne s'expatrient plus que pour servir auprès des visirs et des puissances de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, où ils sont

---

vocabulo græco στρατιώτας dicunt; et ad nostram usque Galliam etiam eorum equestres copiæ pervenerunt, sub factionis Guisianæ ducibus militantes. PALMER., lib. I, c. 14.

(1) Volter. Rer. Italic. script. t. XXIII, p. 176.

(2) Voltaire, Précis du siècle de Louis XV, c. 21.

connus sous la dénomination d'Arnaoutes (1). Le recrutement, qui est volontaire (2), a lieu dans les pharès par un chef qui s'intitule, de sa propre autorité, boulouk-bachi, ou commandant de peloton. Plus un pareil aventurier a de fortune ou de réputation, et plus il parvient à réunir de soldats; de façon que tel chef aura deux cents hommes sous son drapeau, et tel autre dix, car il n'y a rien de fixe à cet égard. Le boulouk-bachi, recruteur, discute et règle avec les hommes qui se présentent, le prix de leur solde, qui varie depuis huit jusqu'à quinze piastres par mois à raison de chaque individu, pour entrer dans les troupes des pachas d'Albanie, et qui est du double quand on s'engage pour passer outre-mer. Souvent on accorde une haute paie, en raison de services anciens comme voleur; titre équivalent à celui de *chevalier errant*.

La solde du boulouk-bachi dépend des conditions qu'il fait avec un pacha, qui prend en considération l'importance de la horde que celui-ci commande, sa réputation personnelle, et son rang. Dans tous les cas, la puissance à laquelle il s'attache lui alloue taïm et konak (étape et logement) pour lui, ses domestiques et ses chevaux.

Les soldats admis sans considération d'âge, ni de taille, sont tenus de s'armer et de s'équiper à leurs frais (3). L'habillement est laissé à leur volonté, et ils le

(1) Lors de mon départ, on commençait à recruter, dans les montagnes de l'Épire, des soldats pour le service de Naples; et je sais que le régiment de Macédoine a pu se recomposer.

(2) Les Épirotes donnent à ces sortes de soldats le titre de ἐθελονταί ou *volontaires*.

(3) La durée de l'âge militaire des Schypetars est de quarante-deux ans, savoir, depuis dix-huit jusqu'à soixante.

font suivant leurs moyens. Quant à l'armement, il se compose d'un fusil, de deux longs pistolets, d'une giberne fournie une fois pour toutes de quarante cartouches, d'un sabre ou d'un coutelas, qui augmentent leur embarras plus que leurs moyens offensifs. Quelques chefs portent par luxe, plutôt que pour leur défense, une cuirasse et des cothurnes massifs en argent, qui s'ouvrent et qui se ferment avec des charnières, comme les armes de nos anciens preux. Sur cet article, la vanité albanaise ne s'arrête qu'où ses moyens pécuniaires l'obligent de se restreindre; et tout calculé, l'équipement du moindre soldat est beaucoup plus coûteux que celui de nos fantassins.

Du moment où le Schypetar entre en activité de service, on lui donne le logement et les vivres, qui sont d'une oque de pain de maïs, sans distribution de viande, ni de légumes. Dans les postes qu'on leur confie, tels que la garde des ponts et des défilés, ils se construisent des cabanes; et au lieu de recevoir leur ration journalière, ce qui serait impossible, on leur alloue annuellement trois cents oques de farine, fournies par les villages auprès desquels ils se trouvent stationnés, qui portent cette dépense en déduction de leurs contributions. Dans les places de garnison, les milices sont logées chez les chrétiens exclusivement, non avec cette sage distribution qui allége le fardeau d'hôtes toujours incommodes, mais entassés par bandes dans une maison, dont ils chassent les propriétaires, afin de s'emparer de leurs meubles. Les pelotons qui sont destinés au service des vigies, passent souvent des années entières dans une tour isolée, sur une plage déserte, sans autre nourriture que du pain de maïs (cou-

ramana) ou de calembok (bobota), qu'ils mangent avec quelques têtes d'ail, n'ayant que de l'eau pour boisson.

Dans ces quartiers, qui sont de véritables repaires de brigands, il n'y a ni garde, ni patrouille, si ce n'est pour voler; jamais d'exercice, ni de manœuvres, aussi nécessaires à la science militaire qu'à la santé des troupes. Dès qu'il est nuit, on retire l'échelle d'une tour, ou bien on ferme les portes d'un château, quand il en a; et pourvu qu'on soit barricadé dans une chambre, on croit que la place est en sûreté. Sans attention pour l'ordre, comme sans subordination, chacun mange quand il a faim, dort ou veille quand il lui plaît; et parfois un Albanais, chantant à tue-tête, interrompt le sommeil de tous ses camarades. La danse, voilà la grande occupation; du reste, on végète, on dévore tout ce qui tombe sous la main; et les villages trop voisins de pareils défenseurs sont désolés par leurs rapines. Cependant chacun prend soin de ses armes; et comme elles forment le principal objet de luxe, elles sont toujours brillantes et en bon état. On quitte aussi de temps en temps sa chemise (car, les Mirdites exceptés, tous les Albanais en portent), afin de la laver; plus souvent on se contente de la passer sur un feu de paille, pour la purifier d'un excédant importun d'insectes, avec lesquels le Schypetar est toute sa vie en guerre. Chaque soldat coupe et fabrique lui-même sa chaussure, fond ses balles, fait ses cartouches, cuit son pain sous l'âtre, ou dans un trou creusé en terre; voilà ce qui s'appelle servir.

De pareilles milices sont, au demeurant, traitées à-peu-près comme elles travaillent. Les boulouk-bachis,

de qui soldent un mois d'avance aux gens qu'ils enrôlent, ne déboursent plus rien, dès qu'ils sont entrés au service d'une puissance quelconque. A leur arrivée au point déterminé, ils remettent au pacha la liste nominative de leurs palicares, recouvrent ce qu'ils ont avancé, et le trésor du prince reste chargé de la paie, qui s'effectue par la main du Belouck-bachi. Après cette formalité, comme il n'y a jamais de revue, les chefs trouvent les moyens de grapiller. Telle horde bien comptée, forte de deux cents soldats, parce qu'on en avait emprunté à quelque capitaine complaisant, ou qu'on s'était procuré des figurants d'occasion, ne comptant pas soixante hommes effectifs présents au drapeau, il arrive qu'on cumule des rations; mais une avanie bien conditionnée manque rarement de régulariser cette escroquerie, qui se pratique sur-tout dans la Turquie d'Europe (1).

---

(1) C'est toujours d'un bayram à l'autre, c'est-à-dire au terme de douze mois lunaires, qu'on paie la montre des troupes sur appel nominal, et en dressant une liste nouvelle des hommes présents. On a soin, quelques jours avant ce temps, de hausser le cours des monnaies avec lesquelles on doit les solder, et même de supprimer les étapes, afin d'obliger les Albanais à déserter, en leur coupant les vivres. Chez Ali pacha, qui ne manquait jamais de pratiquer ce stratagême économique, le lieu de la revue était un de ses jardins ou de ses vastes salons. Les soldats, appelés par ses secrétaires, entraient en s'étouffant par une porte étroite et formaient un cercle autour de lui. On s'informait du temps de leurs services non payés, sur lesquels on les chicanait; et quand il y avait des doutes, ils étaient admis à les résoudre, en jurant *sur l'Évangile*, ou *sur le Coran*, déposés sur des coussins, qu'il leur était dû à raison de tant par mois, depuis tel ou tel temps. Alors on leur déli-

C'est à l'étranger que le service est avantageux aux Schypetars. Les chrétiens de quelques peuplades, tels que les Chimariotes, n'ont guère vendu jusqu'à présent leur servitude qu'aux rois de Naples, et dans ces derniers temps, aux puissances qui ont occupé les Iles Ioniennes, dont elles ont tour-à-tour reçu solde et honneur pour les servir, les trahir, et mériter leur mépris; parce que, n'ayant rien à conserver, ils n'avaient, comme tous les mercenaires, rien à défendre.

Ceux des tribus sauvages du mont Dgîrad et du canton de Caulonias prennent une autre direction. De leurs pharès sortent ces voltigeurs qui s'associent aux Haidouts Kersales, voleurs redoutables dans la Romélie. Chacun de ces cavaliers thraces, car presque tous, quoique appelés Arnaoutes, sortent du Balkan, prend à sa solde un Albanais leste et adroit qu'il porte en croupe dans ses expéditions, afin d'en composer un corps d'éclaireurs, pour faire le service de maraudeurs(1). On sait comment les Mirdites tirent leurs

---

vrait un bon sur le trésorier, par lequel ils étaient renvoyés au saraf juif, qui les payait avec des espèces d'or rognées, auxquelles il avait soin d'entre-mêler des sequins faux. Quant à la solde des morts, des déserteurs et des absents, même pour cause de maladie, elle était de plein droit acquise au satrape, qui, plus d'une fois, a fait pendre des boulouk - bachis pour finir ses comptes avec eux, et s'emparer en même temps de leurs biens. Ainsi le service des Albanais auprès des chefs de leur pays n'est pas tout profit pour eux.

(1) Deshayes rapporte dans son voyage que ces Haidouts sont des chrétiens réduits au désespoir par les mauvais traitements des Turcs. « Ils sont quelquefois trois cents de compagnie. Il fait « fort dangereux de les rencontrer, lorsqu'ils ont advis du pas-

moyens d'existence du service, qui se borne, pour l'étranger, à s'enrôler chez les princes chrétiens de la Valachie et de la Moldavie.

Les avantages de l'expatriation sont plus profitables aux Schypetars mahométans. La religion, qui les rapproche des Turcs, fait qu'ils composent les milices séditieuses de l'Égypte, qu'ils entrent dans la garde des satrapes de l'Asie mineure, et qu'ils sont reçus au service des régences barbaresques, où ils se distinguent par leurs intrigues, leur mutinerie, et un esprit d'audace qui les a souvent élevés aux premières dignités de l'empire ottoman et de ses régences.

Les Albanais ne seraient, d'après l'historique de leurs mœurs, que des brigands armés, turbulents, anarchiques; et ils ne sont guère connus que sous cette physionomie sauvage (1). Cependant, si on observe leurs colonies répandues dans la Corinthie et dans l'Attique, Argos, qu'ils ont relevée de ses ruines, Athènes, qu'ils vivifient, on verra qu'en s'éloignant de leur vie primitive, ils tendent à s'améliorer sans perdre rien de leur énergie, et il n'est pas rare d'en trouver des compagnies qui passent jusque dans l'Asie mineure pour y

« sage de quelque Turc de qualité, ou des ambassadeurs de la « seigneurie de Raguse qu'ils savent porter leur tribut au grand « Seigneur. » Voyage du Levant, p. 68.

(1) « Nous rencontrames dit Deshayes, grand nombre d'Albanais qui s'en allaient en Natolie, pour y moissonner et tirer « quelque advantage de la lascheté et fainéantise des Turcs qui « habitent le pays : ce qu'ils font touts les estés, s'en retournant « chez eux, après que la saison est passée, pour y couler « l'hyver avec le peu qu'ils ont gagné. »

Ibid. p. 80 et suiv.

CHAPITRE XII.

De la langue schype, ou albanaise.

On peut appliquer aux langues en général ce qu'Ovide dit des nymphes de la cour de Doris : *Elles ne se ressemblent pas, mais elles ont toutes un air de famille* (1). Les philologues prétendent que les homonymies numériques, celles de père, mère, frère, enfin que tous les noms appartenants à la famille servent à faire reconnaître l'origine commune des hommes. Suivant leur systême, les dénominations qui ont constitué les premiers rapports de la chaîne sociale se retrouvent d'une manière consonnante, ou analogue, dans le sanscrit, le persan, le grec, et les principales langues connues. En admettant cette hypothèse, ils concluent que les familles des hommes, qui sont répandues sur la terre, descendent d'un père commun, et sortent d'un même berceau où elles ont puisé leurs premières expressions. Ainsi, disent-ils, les noms dont les hommes appelèrent les auteurs de leurs jours, les frères formés d'un même sang, les nombres par lesquels on se compte, furent des termes d'affection, de sentiment et de besoin, qu'on retrouve radicalement, quoique plus ou moins altérés, dans tous les idiômes. Ce premier pas dans le domaine de la parole devait former un vocabulaire aussi restreint que le cercle étroit des connaissances de cette époque, à moins, comme on l'assure, qu'Adam n'ait imposé des noms à tous les objets de la création, ce qui paraît

(1) ..... Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

douteux? Les branches collatérales de la première famille, en s'étendant, augmentèrent sans doute la collection des découvertes de la science du bien et du mal, et celle de noms particuliers pour désigner le palmier aux fruits dorés, et le serpent qu'il fallait éviter. Mais quand l'homme eut fixé ses regards sur la voûte du ciel, lorsqu'il eut observé le retour des soleils et la marche des astres, il sentit une double personne dans son être, et il s'éleva jusqu'à la divinité pour l'adorer. Ce serait à ces points généraux qu'il faudrait rapporter les noms qui, par leurs racines, leurs similitudes et leurs homophonies, pourraient constater l'opinion d'une origine commune et d'une langue mère (1).

Les idiômes durent s'altérer dans les branches collatérales des premières familles, lorsqu'elles furent obligées de se disperser (2), afin de pourvoir à leur subsistance. Le cri qui annonçait la découverte d'un fruit nouveau, la connaissance qu'on faisait avec des objets jusqu'alors étrangers, ne pouvaient être plus répétés avec les mots du foyer primitif, et les dialectes commencèrent à s'établir dans cette seconde période de la société humaine. Ainsi le *pain*, qui ne fut en usage que long-temps après les fruits et les racines; le pain, que l'Épire connut seulement quand le gland de la Chaonie et les produits de la chasse devinrent insuffisants aux besoins de ses habitants, est nommé de ma-

(1) D. Augustin. de Civit. Dei, lib. XVI, 10.

(2) Sous la dynastie de Phalée fils de Heber. C'est à lui que s'applique ce passage de l'Écriture : *In diebus ejus divisa est terra.* Gen. 10, 25.

nières bien plus différentes entre les nations, que les nombres indispensables pour désigner et pour classer les objets apparents. Cérès avait apporté les grains dans l'Attique, et Triptolême avait ensemencé la plaine de Rharos, long-temps avant que les peuples, qui mangeaient les grains bouillis ou torréfiés, eussent pétri le premier gâteau d'orge que la reconnaissance offrit sur les autels des Dieux. Il ne faut donc pas être surpris si un aliment inconnu dans l'Éden, ignoré encore aujourd'hui de plusieurs nations du globe, le *pain*, prit fort tard des noms particuliers chez les peuples qui s'en servirent à de longs intervallles, et dans des temps différents. C'est pourquoi on trouve différemment nommés les objets des arts, produit du besoin; les maisons qui succédèrent aux tentes et au couvert des arbres sous lesquels fut chanté l'épithalame du père commun des hommes, par la voix de l'innocence, au milieu des chœurs immortels des anges. Ainsi tout ce qui dut procéder de sociétés isolées reçut des dénominations propres, et par conséquent étrangères à la langue primitive.

On sait aussi que les religions introduisirent une langue nouvelle parmi les peuplades; et que les progrès de la civilisation nécessitèrent une nomenclature particulière. Je m'arrête à ces considérations parce qu'une trop longue dissertation serait déplacée dans un voyage destiné à rappeler quelques principes généraux à ceux qui cherchent à reconnaître la filiation des familles humaines, par les idiômes.

Les savants qui compareront les tables du vocabulaire schype, que je donne à la fin de ce chapitre, retrouveront peut-être, par les analogies de cette langue,

quelques traits spéciaux de ressemblance entre les Albanais de l'Illyrie macédonienne, et ceux qui habitaient au voisinage de la mer Hyrcanienne. Ils verront que le nom de *Dieu*, dans la prière, est le *hou* des faquirs, qui semblent avoir succédé aux gymnosophistes de l'Inde; car les termes de *zote*, *seigneur*; *imiath in zote*, *omnipotens*, que les Guègues lui substituent, *perendi*, *pater deus*, que lui donnent les Chamides, sont des qualités et non le terme sacramentel d'adoration. Ce nom, que l'homme trouva dans l'émotion de son cœur, fut le premier qu'il prononça sans doute, à la vue du jour solennel qui marqua sa carrière. Il serait intéressant pour les philologues d'examiner à quelles langues se rattachent le nom de *diel*, par lequel les Schypetars appellent le *soleil*, et ceux de *hen*, *lune*; *ré*, *nuage*; *kiel*, *ciel*; *iil*, *étoiles*; *groua*, *femme*; *oui*, *eau*; *lis*, *arbre*, pour savoir à quels peuples connus dans l'orient ils se rapportent. On pourrait rechercher ensuite d'où le Schype a pu emprunter les dénominations de *groure*, pour désigner le *blé*; de *bouk*, *pain*; *mail*, *montagne*; *det*, *mer*; on en conclurait quels furent les maîtres des Schypetars dans la science de l'agriculture, et on découvrirait peut-être leur pays natal. Il est facile au reste de préciser, par les termes grecs et latins, de quel peuple le Schypetar tient sa religion. On sait pareillement comment il a pu emprunter des Français les mots de notre langue épars dans le Schype, ces noms de *mik*, *ami*; de *kokos*, *coq*, *poule*, qu'il prononce et écrit comme nous; de *kémise* ou *chemise*. Mais il n'a pu trouver que chez les Arabes le terme de *géhenn*, pour exprimer l'*enfer*; il avait reçu celui de *paradis* des Grecs, qui

placèrent le bonheur dans un jardin, Παράδεισος. L'Albanais avait sans doute retenu des Scythes les cris de *ouou*, pour exprimer *la faim;* de *loufte*, pour caractériser *la guerre;* de *dgiarm*, pour nommer *le feu;* et de *koukoud*, afin de désigner *la peste.* Mais où a-t-il pris les noms chéris de *tatt*, *père*, ou *print*, *princeps familiæ;* de *mama*, *mère;* de *vla*, *frère*, et de *biro*, *enfant*, si ce n'est dans les premiers bégaiements de la nature?

La langue schype parlée a beaucoup d'analogie, dans ses intonations, avec le français; mais en l'examinant écrite, et en faisant le départ des mots, comme on opère dans la minéralogie, pour séparer les métaux, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est composée d'une multitude d'expressions appartenantes à des dialectes dissemblables. Cette observation, qu'on peut faire, n'est pas nouvelle pour les érudits, qui savent(1) que l'Albanais, comme ils l'appellent, est un mélange informe de plusieurs idiomes.

Leibnitz, d'après cette conviction, fut le premier qui entreprit de démêler leurs affinités avec les langues connues; mais son tableau synoptique, calqué sur une échelle peu étendue et d'après des renseignements erronés, n'a pas atteint le but que son savant auteur se proposait. On aurait pu opérer avec plus de fruit sur l'ouvrage du père Francesco Maria da Lecce, publié en 1716, pour l'usage des missionnaires(2), quoiqu'on n'y

(1) Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XVIII, p. 69.

(2) Osservazioni grammaticali nella lingua albanese, del P. Francesco Maria da Lecce min. oss. rif. e prefetto apostolico

trouve qu'un des idiômes de la langue schype, qui n'est entendu des Toxides et des Chamides, que comme le napolitain des Lazzaroni serait compris par un Toscan. La différence est encore plus remarquable dans l'Appendix de M. Hobhouse, qui, ne connaissant pas même le nom de la langue sur laquelle il a donné des notions, a compilé des noms, des verbes et une syntaxe (1), à l'école des paysans albanais de l'Attique. Cependant, quand il résulterait que ces deux écrivains auraient donné de bons ouvrages, il n'en serait pas moins vrai que les dialectes du toxide, du japys, et le chamide, seraient inconnus. Ainsi en ajoutant à mon tour un vocabulaire incomplet à ce qui est déja publié, je crois que les philologues auront assez de matériaux, avec les ouvrages précités, pour établir une opinion sur le schype. J'aurais pu faire mieux, en publiant une grammaire manuscrite, fruit des longs travaux d'un homme versé dans le schype et dans le grec vulgaire; mais comme un pareil ouvrage ne doit pas entrer dans mon plan, on pourra le consulter à la Bibliothèque du roi, où je l'ai déposé.

Le schype n'est point écrit avec des caractères ordinairement particuliers. Les mahométans se servent des signes turcs, quand ils correspondent entre eux dans cette langue, chose extrêmement rare. Dans les missions latines, on emploie les lettres romaines, auxquelles le

---

delle missioni di Macedonia, dedicate agli E. R. cardinali della sagra congregazione di propaganda fede in Roma. Dalla stamperia della sagr. congr. di prop. fed. 1716.

(1) A Journey through Albania and other provinces of Turkey in Europ and Asia, etc. By. J. C. Hobhouse. London 1813.

père Francesco Maria ajoute quelques signes pour représenter les sons qu'elles ne peuvent exprimer. Mais c'est là une écriture de pure convention, comme celle des prélats catholiques qui ont un alphabet particulier, qu'on peut consulter dans la grammaire manuscrite que je viens d'indiquer. Les Albanais orthodoxes emploient les lettres grecques; mais comme tous ces alphabets sont insuffisants, et que celui du clergé romain n'est pas d'un usage général, le suivant me paraît le plus propre, sur-tout pour un Français, à remplir les conditions nécessaires, afin d'écrire le schype.

A, B, K, D, E, Ê, É, F, G, H, I, L, M, N, O, P, R, S, T, U, 8 (ou), V, X, Z, Θ (thta), X (chii, ou chota), Ch, diphthongue française.

Le schype, comme toutes les langues mères, a trois genres (1), et il diffère de quelques-unes, en ce qu'il ne compte que deux nombres; savoir, le singulier et le plurier.

EXEMPLE.

M.	F.	N.
Imir,	imereia,	temirete.
Bonus,	*bona,*	*bonum.*

Les noms, dont le nombre des déclinaisons ne m'est point assez connu, pour le réduire à trois, comme le fait M. Hobhouse, et que ma grammaire schype ne précise pas, se déclinent sans article comme dans le latin.

(1) Dans la langue parlée, on n'en connaît que deux.

PREMIER EXEMPLE.

Singulier.		Pluriel.	
N. Gnégnéri,	*l'homme.*	N. Gnéres,	*les hommes.*
G. Gnérioute,	*de l'homme.*	G. Gnéréslté,	*des hommes.*
D. Gnérii,	*à l'homme.*	D. Gnériite,	*aux hommes.*
Ac. Gnegnére,	*l'homme.*	Ac. Gnérésité,	*les hommes.*
V. o Gnéri,	*ô homme.*	V. o Gnérees,	*ô hommes.*
Ab. Gnéri,	*de l'homme.*	Ab. Gnéréseté,	*des hommes.*

DEUXIÈME EXEMPLE. — *Masculin.*

Singulier.		Pluriel.	
N. Zote,	*le seigneur.*	N. Zotini,	*les seigneurs.*
G. Zotioute,	*du seigneur.*	G. Zotiniite,	*des seigneurs.*
D. Zotite,	*au seigneur.*	D. Zotiniet,	*aux seigneurs.*
Ac. Zotne,	*le seigneur.*	Ac. Zotiniite,	*les seigneurs.*
V. o Zoté,	*ô seigneur.*	V. o Zotinii,	*ô seigneurs.*
Ab. Zotinii,	*du seigneur.*	Ab. prei Zotiniisk,	*des seigneurs..*

TROISIÈME EXEMPLE. — *Féminin.*

Singulier.		Pluriel.	
N. Groua,	*la femme.*	N. Grouéna,	*les femmes.*
G. Grouet,	*de la femme.*	G. Grouénavet,	*des femmes.*
D. Grouese,	*à la femme.*	D. Grouénavet,	*aux femmes.*
Ac. Grouet,	*la femme.*	Ac. Grouénat,	*les femmes.*
V. o Groue,	*ô femme.*	V. o Grouéna,	*ô femmes.*
Ab. prei Grouié,	*de la femme.*	Ab. prei Grouénaschik,	*des femmes.*

Adjectif, suivant le père F. Maria, rectifié et adapté à la prononciation française.

Singulier.

	M.	F.	N.
N. indéfini.	Iloum,	eloume,	teloume.
	Beatus,	*beata,*	*beatum.*
N. fini.	Iloumi,	eloumeia,	teloumete.
G.	Teloumir,	theloumese,	teloumir.
D.	Teloumir,	theloumese,	teloumir.
Ac.	Teloumin,	teloumene,	teloumete.
V.	o Iloum,	o eloume,	o teloume.
Ab.	prei theloumit,	prei theloumet,	prei theloumet.

Pluriel.

	M.	F.	Neutre, par-tout
N.	Telonme,	telouma.	comme le féminin.
	Beati	*beatæ,*	*beata.*
N. défini.	Teloumte,	teloumat.	
G.	Teloumevet,	teloumavet.	
D.	Teloumevet,	teloumavet.	
Ac.	Teloumte,	teloumat.	
V.	o Teloume,	o telouma.	
Ab.	prei Theloumiak,	prei theloumask.	

Noms de nombre.

	M.	F.	N.
N.	Gni,	gniani,	gni.
	Unus,	*una,*	*unum.*
G.	Gnianit,	gnianese,	tegnai.
D.	....	....	....
Ac.	Gnania,	gnanme,	gnia.
Ab.	prei Gnanit,	prei gnanet,	prei gni.
N.	Dú,	du,	du.
	Duo,	*duæ,*	*duo.*
G.	Doue.		
Ac.	Dou.		
Ab.	prei Donouse.		

Tré, indéclinable.
Tres, *tria.*

Nombres.

Un	*gni.*	Seize	*gias me diet.*
Deux	*du.*	Dix-sept	*stat me diet.*
Trois	*tre.*	Dix-huit	*tel me diet.*
Quatre	*kattre.*	Dix-neuf	*nind me diet.*
Cinq	*pès.*	Vingt	*gniset.*
Six	*giast.*	Vingt-un	*gniset egni.*
Sept	*sctatt.*	Trente	*tridiet.*
Huit	*tette.*	Quarante	*diset.*
Neuf	*nind.*	Cinquante	*pesdiet.*
Dix	*diett.*	Soixante	*giast diet.*
Onze	*gni me diet.*	Soixante-dix	*stat diet.*
Douze	*di me diet.*	Quatre-vingt	*tiet diet.*
Treize	*tre me diet.*	Quatre-vingt-dix	*nind diet.*
Quatorze	*kattre me diet*	Cent	*kent.*
Quinze	*pès me diet.*	Mille	*mije.*

Noms des mois.

Janvier	*Jènar.*	
Février	*Scourti*	Brevis.
Mars	*Mars.*	
Avril	*Pril.*	
Mai	*Maj.*	
Juin	*Corich.*	
Juillet	*Loónar.*	
Août	*Gosti.*	
Septembre	*Gostovieste.*	
Octobre	*Chi-Mitri*...	Le mois de St.-Dimitri.
Novembre	*Chi-Mjli*	de St.-Michel.
Décembre	*Chi-Indré*	de St.-André.

Phases de la lune.

Du premier quartier à la pleine lune, ils disent: *Hen epliote*, lune se remplissant;

Et pour le reste de ses phases : *Ehen elipsoure*, lune décroissante.

Jours de la semaine.

Dimanche	*É Diel.*
Lundi	*É Hen.*
Mardi	*É Mars.*
Mercredi	*É Mercoure.*
Jeudi	*É Igniete*, ou *É en Gnitia.*
Vendredi	*É Premte.*
Samedi	*É Esciétoune*, ou *Estounia.*

Parabole de l'Enfant Prodigue, tirée de Saint-Luc, XV, v. 11 et suiv.; traduite en schype toxide, d'ordre d'Ali Tébélen, visir de Janina, à la demande de M. Pouqueville, en 1813.

GREC.	SCHYPE.
Εἶπεν ὁ κύριος τὴν παραβολὴν ταύτην.	Θᾶ ζιότ, ἡ μαδ κετε νόημ τοὺ γκήλητ.
11. Ἄνθρωπός τις εἶχε δύο υἱούς.	11. Νὶ ἐρὴ ἰκίς, ντὶ ντιέλμ.
12. Καὶ εἶπεν ὁ νεώτερος αὐτῶν τῷ πατρί·	12. Ἐ ἠθᾶ μ' ἠβόγκηλ, οτιάλε τάτε.
Πάτερ, δός μοι τὸ ἐπιβάλλον μέρος τῆς οὐσίας.	Ὦ τάτ' ἄμε πιεσένε καὶ μὲ μπιε.
Καὶ διεῖλεν αὐτοῖς τὸν βίον.	Καὶ ουντάητ' γκέενε τίμτ.
13. Καὶ μετ' οὐ πολλὰς ἡμέρας συναγαγὼν ἅπαντα ὁ νεώτερος υἱός ἀπεδήμησεν εἰς χώραν μακράν.	13. Ἐμὲ πάκ ντέτ' ἐημπλόθ γκῆθε, μηεηβογκη, λη ντιάλι, ἦκου ἐβάητ ντὲ νὴ κασαμπᾶ, μερ γκόναμ.
Καὶ διεσκόρπισε τὴν οὐσίαν αὐτοῦ, ζῶν ἀσώτως.	Ἐ άτιε πρις γκέενε τιτ, με γγιαλερι ντερν τελιγκε· ντε γκιουνά.
14. Δαπανήσαντος δὲ αὐτοῦ πάντα, ἐγένετο λιμὸς ἰσχυρὸς κατὰ τὴν χώραν ἐκείνην.	14. Ἐ κοῦρ ἐπρὶς άγ, γκήθε γκέενα; κλέ ὅυε μαδε, ντε ᾶτ κασαμπᾶ, ἀτιὲ.
Καὶ αὐτὸς ἤρξατο ὑστερεῖσθαι.	Ἐ άγ ῥριζόη τε μπένε ἥ βάρφιρα.
15. Καὶ πορευθεὶς ἐκολλήθη ἑνὶ τῶν πολιτῶν τῆς χώρας ἐκείνης.	15. Ἐ βατε ἐκεντρόη ντε νι φσίατάαρ καγ χαδ κασαμπᾶ.
Καὶ ἔπεμψεν αὐτὸν εἰς τοὺς ἀγροὺς αὐτοῦ βόσκειν χοίρους.	Καὶ ἐντρηγκόη ντε ἄρε τετίητ τε κουλὸν ντέ ρατ.
16. Καὶ ἐπεθύμει γεμίσαι τὴν κοιλίαν αὐτοῦ ἀπὸ τῶν κερατίων ὧν ἤσθιον οἱ χοῖροι.	16. Ἐ ἡ ντόυα ἡ ζέμερα τι γκος μπαρκουνε γκα α ρένιατ τι δρογαντέεβετ καὶ χαήνε ντε ρατ.
Καὶ οὐδεὶς ἐδίδου αὐτῷ.	Ἐ ντο νὶ νουκγιπ ἀτηητ.
17. Εἰς ἑαυτὸν δὲ ἐλθὼν, εἶπε·	17. Νιέρσε ἔρδεντε μέντετιητ, ἐθᾶ.
Πόσοι μίσθιοι τοῦ πατρός μου περισσεύουσιν ἄρτων, ἐγὼ δὲ λιμῷ ἀπόλλυμαι;	Σα σιρμπετόρε τατ μετι κανε μπόυκε, μπερἶκὲτ ἐ cῦ μπαρέμ γκα ὀυ ὀυγια.

18. Ἀναστὰς πορεύσομαι πρὸς τὸν πατέρα μου· καὶ ἐρῶ αὐτῷ·

Πάτερ, ἥμαρτον εἰς τὸν οὐρανὸν, καὶ ἐνώπιόν σου·

19. Καὶ οὐκέτι εἰμὶ ἄξιος κληθῆναι υἱός σου· ποίησόν με ὡς ἕνα τῶν μισθίων σου.

20. Καὶ ἀναστὰς ἦλθε πρὸς τὸν πατέρα ἑαυτοῦ.

Ἔτι δὲ αὐτοῦ μακρὰν ἀπέχοντος, εἶδεν αὐτὸν ὁ πατὴρ αὐτοῦ, καὶ ἐσπλαγχνίσθη.

Καὶ δραμὼν ἐπέπεσεν ἐπὶ τὸν τράχηλον αὐτοῦ, καὶ κατεφίλησεν αὐτόν.

21. Εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ υἱός·

Πάτερ, ἥμαρτον εἰς τὸν οὐρανὸν, καὶ ἐνώπιόν σου, καὶ οὐκέτι εἰμὶ ἄξιος κληθῆναι υἱός σου.

22. Εἶπε δὲ ὁ πατὴρ πρὸς τοὺς δούλους αὐτοῦ·

Ἐξενέγκατε τὴν στολὴν τὴν πρώτην, καὶ ἐνδύσατε αὐτόν.

Καὶ δότε δακτύλιον εἰς τὴν χεῖρα αὐτοῦ, καὶ ὑποδήματα εἰς τοὺς πόδας,

23. Καὶ ἐξενέγκαντες τὸν μόσχον τὸν σιτευτὸν θύσατε· καὶ φαγόντες εὐφρανθῶμεν.

24. Ὅτι οὗτος ὁ υἱός μου νεκρὸς ἦν, καὶ ἀνέζησε·

Καὶ ἀπολωλὼς ἦν, καὶ εὑρέθη.

Καὶ ἤρξαντο συνευφραίνεσθαι.

25. Ἦν δὲ ὁ υἱὸς αὐτοῦ ὁ πρεσβύτερος ἐν ἀγρῷ·

Καὶ ὡς ἐρχόμενος ἤγγισε τῇ οἰκίᾳ, ἤκουσε συμφωνίας καὶ χορῶν.

26. Καὶ προσκαλεσάμενος ἕνα τῶν παίδων αὐτοῦ, ἐπυνθάνετο τί εἴη ταῦτα.

18. Τε γκρίεμ βετεμ ντε ἡ μάτε τι θέεμ ἀτιντ.

Τάτε, φλέβα, καὶ ντρε κιελ ἐδε ντε ζωτριώτε.

19. Ἐ σοῦ νοὺκ γιαμ καντέε τὲ θόνεμ ντιάλε ἥτη; μπέεμ, ἐδε μοῦα σιρρὶ σιρμπετούαρ τίντε.

20. Ἐ ὀυ γκρὲ ἐ βά τε ντὲ γιατηντ.

Ἐκε μεργκοῦαμ, ἐπάα, γιαλιντ; ἐ ἁ ντζιτήση;

Ἐουβρεσοὺλ ἐζούρι ντὲ κιάφε ἐπούθι ἁ τὲ.

21. Ἐ ηθᾶ ντιάλ.

Ὦ τάτ, γιὰμ φαλετοῦάρ καὶ ντρε κιελ ἐδὲ ντε ζώτριώτε ἐ σγιὰμ καντεέρ, τε θονε με ντιαλη ἥτη.

22. Ἐ ἡ γίατιτ ὀυ θὰ, σερμπετόρε, βετ.

Ντζιέρη ἡ ῥρομπατα καὶ κᾳ τεπάρατε ἐ, βέσινε, ἀτῶ.

Ἐ δέ γιέπινε ὀυ νάζε ντὲ ντόρε τετήντ, ἐ κη πούτζε ντε κένμπε.

23. Ἐ δέ σίλιη βίτζινε τουσκίερε τὲ θὲρ τε ἐχάαμ τε γκηζόνεμι.

24. Ἐ κήη ἧς ντιαλ ἔμι, βτέκουρ, ἐ ὀυ γκάλι.

Ἐ ἧς, μπάαρτουρ ἐ ὀυ γκέντ;

Ἐνεσνενε πὲ μπεννε χααρένα.

25. Ἐ μὲ ἡ μάδε ντιάλ, ἧς ντὲ ἄρρε.

Ἐς μουν ντρὲ βέν, ὀυ ἀφερόυα ντὲ στεπίντ γγέγγι κένγγε ἐ βάλε·

26. Ἐ ἡ φολι ννὲ ἡ ντιάλ, ἐπιέντ τζὶς ντό γετ, ἤ γιὸ.

27. Ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ· ὅτι ὁ ἀδελφός σου ἥκει.	27. Ἐ ά ει ἠθᾶ κη ἠτ βελὰ ἐρδη.
Καὶ ἔθυσεν ὁ πατήρ σου τὸν μόσχον τὸν σιτευτὸν, ὅτι ὑγιαίνοντα αὐτὸν ἀπέλαβεν.	Ἐ θέριτ ἡ τάτη βιτζινε μανὰρ, ἐ ἐρδε σιντὸς.....
28. Ὠργίσθη δὲ, καὶ οὐκ ἤθελεν εἰσελθεῖν.	28. Ἐ ὀυ πεισμος ἐς ντόητ τε βιννέ.
Ὁ οὖν πατὴρ αὐτοῦ ἐξελθὼν παρεκάλει αὐτόν.	Ἐγιατιητ ἐντόλι ἐ η μπὲν ἐμπεν ριτζὰ ατίητ.
29. Ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπε τῷ πατρί· Ἰδοὺ, τοσαῦτα ἔτη δουλεύω σοι, καὶ οὐδέποτε ἐντολήν σου παρῆλθον, καὶ ἐμοὶ οὐδέποτε ἔδωκας ἔριφον, ἵνα μετὰ τῶν φίλων μου εὐφρανθῶ.	29. Ἐ ἄ ει ὀυ πριγγεγκι ἐ ηθὰ τάτητ; Γιὰ ηὶ χάκε βιὲτ σερμπὲν μέ τὶ ἐκοὺρ σὲ ντόλα γκα ἀφιαλε γιότε; ἐμούα ντο ννὲ ἔρε νουκου με δὲ, ντὸ ννε κατζικ; τε γκιζόν εμμὲ μίκ τὲ μίη.
30. Ὅτε δὲ ὁ υἱός σου οὗτος, ὁ καταφαγών σου τὸν βίον μετὰ πορνῶν, ἦλθεν· ἔθυσας αὐτῷ τὸν μόσχον τὸν σιτευτόν.	30. Ἐ τανὸ ἠτ' μπήηρ καὶ ἔγκρι γγεέν μὲ κούρβε ἔρδη· ἐθέεσβίτζινε μανὰρ πὲρ ἀτηρ τατήτ.
31. Ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ· Τέκνον, σὺ πάντοτε μετ' ἐμοῦ εἶ, καὶ πάντα τὰ ἐμὰ σά ἐστιν.	31. Ἐα ει θᾶ ὤ ντιαλ' ἐπ τι γκηθε γετενεμὲ μοναιὲ· ἐ δὲ γκηθε τε μήατε τετουα τε γέανε.
32. Εὐφρανθῆναι δὲ καὶ χαρῆναι ἔδει, ὅτι ὁ ἀδελφός σου οὗτος νεκρὸς ἦν, καὶ ἀνέζησε· καὶ ἀπολωλὼς ἦν, καὶ εὑρηθέ.	32. Ἐτανυ ἐιστε χάκεσε, τὲ χαρέψεμοι ἐτε γκη ζόνεμοι, ἐ κήη ἦτ βελὰ, ησε βτεκουρε, ἐ συ γκιὰλ, ἰδὲ ἡ μπάαρτουρ ἐ ου γγέντ.

Même Parabole, dans le dialecte Guègue ou Gog.

ỳ. 11. .... Gni nieri pat dou Dielm;

12. Eiθa mai vogheli; bab epem hissen ee giàas gi me perket; e te dou veλasne jau dau giàan.

13. E mas dissaa ditsc, i voghli mloθ ghiθ hissen e vet e sekoi ndè gni θee te largh, e atou e tretti ghiθ ghiàn mas uθesc kegja.

14. E massi emmaroi ghiθ, ndàt vilajet ubaa gni εij e foort, zuu fiiλ meu vorfenue.

15. E sckoi cju pestet gni nierit atti Scćherit, e ai zotnj c cjoj ndé catund met θiit.

16. E discerote me musc barkun evet me cuλos te θiive, e kurkusc nuk ja ipte.
17. Ai massandou raa ndé mendim, me vèthe eθ; housmégiarve ndé sctépii te timet utepròn buka, e une kétù podès uunit!
18. Bo eiòhem e sckoj te em at, e kam per tiθan; Bab, kam fjoue gieλs, e ouou.
19. E nuk jam i dégn meuθirr biri out: porr me bàn te jeem si gni housmégiarsc touou.
20. E u cjue e voit te ijatti. E paa merrit mir preiselargut e paa i jatti, ejuu θimt, e tue ngaa igitti duert me ghiaf te tii e emuer grouk ei puθθ fagiet.
21. Eiθaribbiri tet; Bab kam fioue gieλs, e touou, e nuk jam idègn meu θirr biri out.
22. Uθa ijabi housmégiarve vèt ferk bini pétcat emira; emavèseni e veni unaeen me dorte tij, e ma maθni.
23. E me bini gnì vic te majtun, ne prénie ba haam e et bai εiàfet.
24. Persé kouou diali em kaa kien dékun, e aset gniaaλ, ka kieu trèt eughièt; e fiλuen me baa aahengh.
25. Iscte ibiri imaθi ndèr ar e si erθ e navit sctèpii ndieu kangh e doueen.
26. E eθirri gnì housmégiaar e epevetti sckà jàn kebò pùn?
27. E ai iθà out veλaa kaa arθ, e utat kaa prée gnì vic te maim se i erθ scédòsc.
28. Kouou u iθnue, e nuk deset mehii ndè sctèpji. E i jatti, tii duel per jasctau e zuu mejulut.
29. E ai iθa bét: saa mòt pot scèrbj εouou, e kurr stè kam urθenit; as-gnì-hèr se kée prée gni eθ mee gran me migh te mii.
30. Ma mas si erθ kouou out biir issiλi mbassi, e cjarti hissen evèt me kurva, i prève gni vic te majtun, e te maim.
31. E i jatti iθà; biir, ghiθmon me mue jée kjèn eθθe jee e ghiθ ghiaja éme esct jòteja.
32. Kaa kjèn me uθ me gràn, e me baa sijafèt e gaεmend i persè kouou out vλàa kaa kjèn dékun e ugnaaλ, kaa kjèn trètun e sciοukiour εotit ughjèt.

N. B. Comme mon intention n'est pas de donner une grammaire, je place ici le vocabulaire des mots les plus essentiels, en prévenant que je réponds toujours à l'infinitif français par le présent de l'indicatif de la langue schype. Le Θ remplace *th*. Le X, la lettre correspondante de l'alphabet grec, qui se prononce comme notre *ch* devant l'*i*; l'*u* et le *ch* se prononcent comme en français, ainsi que nos trois E.

FRANÇAIS.	SCHYPE.	FRANÇAIS.	SCHYPE.
A.		Aujourd'hui ...	Sot.
		Aurore........	Mnate.
Adorer (Dieu)..	Falemi (Hou).	Autour	Verdale.
Affamé........	Patkaouou.	Avant	Repara.
Affliction......	Chelm.	Avoir.........	Kame.
Affligé........	Chelmouare.		
Agneau.......	Stiéra.	B.	
Aider....	Dich.		
Aigle.........	Stavraétos.	Bagne (bain)...	Ouchvase.
Aiguille.......	Guillepoure.	Baiser	Pouth.
Ail...........	Choudoure.	Baptême.......	Pakezouare.
Air...........	Air.	Barbare.......	Trache.
Aire..........	Gliem.	Barbe.........	Miékre.
Almanach	Kalender.	Bas (chaussure).	Tinck.
Alphabet......	Alpha.	Bas (en bas)...	Per posch.
Amant........	Indasoure.	Bât...........	Samare.
Amante.......	Groûa indasoure.	Bâtard........	Bestard.
Ame..........	Spirit.	Bâton	Pourtêke.
Amer.........	Farmik.	Battu.........	Rachoure.
Ami..........	Mik.	Beau.........	Boukre.
Ami intime....	Mik stret.	Beauté........	Boukouri.
Amitié........	Mikisi.	Bélier.........	Dasch.
Amour........	Dasoûri.	Beurre........	Ghialpe.
Anarchie......	Panome.	Bienheureux...	Eloume.
Ane..........	Gomar.	Bien né.......	Mir lere.
Ange.........	Angel.	Bisaïeul.......	Ghis.
Animal	Kavse.	Blanc.........	Éberde.
Année........	Vit.	Blé	Groûre.
Arbre	Lis.	Bleu..........	Éguelbre.
Archevêque....	Mitropolite.	Bœuf.........	Kåa et key.
Argent........	Argent.	Boire.........	Pii.
Arithmétique...	Logori.	Bois (silva).....	Pil.
Arme.........	Arme.	Bon..........	Mir.
Arsenal	Arsenal.	Bouc.........	Tziap.
Artichaud	Ghinard.	Bouche	Golia.
Artisan	Housta.	Bouillir.......	Zieii.
Astrologue	Astrolog.	Bourreau......	Dgélat.
Au-dessous	Repoch.	Bourse (valeur).	Koulete.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Boutique	Doukiau.
Bras	Dôra.
Brebis	Cele et Delia.
Bride	Poutour.
Bronze	Kipre.
Bru	Noussa.
But	Nichan.
C.	
Caché	Evsechoure.
Cacher	Evehech.
Camarade	Sok (lat. socius).
Canon	Topi.
Catherine	Katerin.
Cercle	Verdale.
Cerf	Laf.
Cerises	Kersi.
Certainement	Aston.
Champ	Are.
Changer	Droïte.
Chanter	Kantoui.
Chantre	Kantès.
Chapeau	Skiat.
Charbon	Fenguil.
Charrette	Karre.
Chasseur	Guettouar.
Chaud	Vape.
Chemise	Kamise.
Cheval	Câli, coale.
Chèvre	Dii.
Chevreau	Cheez.
Chien	Kien.
Christ	Krist.
Ciel	Kiel.
Cigne	Ytrouare.
Cimetière	Var.
Cloche	Campane.
Clocher	Campanar.
Clou	Gochde.
Col	Sverko.
Colère	Inat.
Colonne	Kolounne.
Combien	Sa.
Commandement.	Ourdourime.
Commère	Drikoule.
Communion	Koukim.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Communs	Liazem.
Comprendre	Katech.
Copie	Kopie.
Copier	Kopiar.
Coq	Kokos.
Corbeau	Korb.
Corneille	Sore.
Corps	Kourm.
Côté	Bigne.
Coton	Pambouk.
Couper	Kres.
Couteau	Θika.
Cri	Ekliare.
Croix	Crix.
Cuisse	Gniéraane.
Culotte	Brégue.
Cyprès	Kiparis.
D.	
Danger	Kindin.
Danse	Valle.
Danser	Glionai.
Dauphin	Delfin.
Décharger	Skarkoi.
Défilé	Grûca.
Demain	Neser.
Démon	Demon.
Dent	Dembe.
Derrière	Prepa.
Désastre	Prisoure.
Descendre	Tzirkam.
Dette	Borgi.
Diable	Tziale ou Dial.
Diamant	Diamant.
Dieu	Hou, Perendi, Imathe in zote.
Dinde	Gallos.
Dîner	Darkem.
Dire	Θom.
Discourir	Kouventoï.
Discret	Ifizekoure.
Doigts	Ghisti.
Donner	Giap.
Dormir	Flé.
Dos	Spatola.
Drapeau	Bayrak.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Droit	Drek.
E.	
Eau	Oui.
Eau-de-vie	Rak.
Éclairer	Féche.
École	Skolio.
Économie	Epsichisoure.
Écurie	Achour.
Église	Klisse.
Émeute	Trouboulire.
Encore	Akoma.
Enfanté,nouv.né.	Lère.
Enfanter	Piel.
Enfer	Gehen.
En haut	Eliart.
Ennemi	Chasm.
Ennui	Siklet.
Ensemble	Basque.
Entendre	Koupoutoï.
Épaules	Spatola.
Épervier	Chifter.
Erudit	Litoure.
Escargot	Borpol.
Esprit	Ment.
Étable	Stan,
Été	Véère.
Étranger	Ichouaï.
Étrier	Scala.
Étoile	Iil.
Évangile	Oûugil.
Excrément (stercus)	Muut.
Excuser	Deleme.
F.	
Face	Fakié.
Faim	Ouoû.
Faire	Bite.
Farine	Miel.
Faux	Kifzé.
Fer	Echor.
Fer à cheval	Pechtona.
Ferme	Apalto.
Fête	Ekremte.
Feu	Dgiarm.
Fève	Bathe.
Fièvre	Éthe.
Figues	Fiki.
Filet	Boche.
Fils	Biro.
Fin	Kiamet.
Flamme	Fiâme.
Flatter	Echaidepse.
Fleuve	Liomme.
Foie	Melsi.
Foin	Bar.
Fond	Fond.
Forêt	Pil.
Fort	Boure et iforte.
Forteresse	Kalia.
Foudre	Vetélit, skèpetim.
Four (à pain)	Four (per bouc).
Fourbe	Mariol.
Frère	Vla.
Fromage	Diathe.
Fruits	Pééme.
Fuir	Iki.
Fusil	Tufek.
G.	
Gagner	Diaforeps.
Gain	Diafouar.
Galle	Skepe.
Garanti	Vacouf.
Garçon	Dielme.
Gelée blanche	Mi ékoule.
Général	Ipare et loufiar.
Genitale muliebre	Pithi.
Genitale virile	Kare.
Genou	Genion.
Glace	Tzif.
Gourmand	Chames.
Gouverner	Zotiroï.
Grêle	Breser et bréchir.
Grenade	Mol et seke.
Guerre	Loufte et levton.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
H.	
Habillé	Istolisoure.
Habit	Roba.
Hache	Sépate.
Hardi	Koutourtzi.
Haricots	Fasole.
Herbe	Bar.
Héritage	Variflek.
Hériter	Varif.
Hibou	Foufoufeike.
Hier	Outié.
Homme	Mirdite.
Homme (vir)	Gnégnéri, bouse.
Huile	Val, vais.
I. J.	
Ici	Kétou.
Idole	Idoule.
Il faut	Donchete.
Injure	Ésare.
Innoncent	Evit.
Insulte	Ghéta.
Jambe	Gambe.
Jardin	Kopeste.
Jaune	Everde.
Jeune (juvenis)	Iri.
Jour	Di (lat. dies).
Juif	Ovre.
Jument	Péla.
L.	
Lac	Lake et Ghiol.
Laid	Samtouare.
Laine	Lesch.
Lait	Chionmest.
Langue	Ghiou et glouche
Lapin	Boute.
Lentilles	Gkros.
Lèpre	Félim.
Lessive	Alsive.
Lettre (épître)	Skrouan.
Lettres	Gramma.
Lévrier	Gliangoa.
Liberté	Eleytheri.
Lièvre	Lepore.
Lin	Linar.
Lit	Strat.
Livre	Ketab.
Loi	Nome.
Loup	Oulk.
Lune	Hen.
Lunettes	Khiali.
Lyre	Lyre.
M.	
Main	Dora.
Maison	Stipy.
Malade	Semoure et Palezit.
Maladie	Maraps.
Malle	Sépet.
Manger	Chae.
Marchand	Resper.
Marié	Imartouare.
Matelas	Plaf.
Matelot	Navt.
Matin (*mane*)	Mnatte.
Mauvais	Nou couste mir.
Mendiant	Foukara.
Mensonge	Arem.
Menteur	Yréem.
Mer	Det.
Mère	Mama.
Messe	Litourgi.
Miel	Mial.
Moi (*ego*)	Moi et moua.
De moi	Ed éou.
Mois (*mensis*)	Moiset mees.
Monsieur	Zote.
Montagne	Mail.
Mort	Vtékelo.
Moulin	Mole.
Mouton (*bélier*)	Daaschi.
Mouton (*castrato*)	Ghden.
Muet	Vouve.
Mulet	Mgulo.
Mur	Liede.
N.	
Neige	Bora.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Nettoyer	Karoïte.
Nez	Honde.
Niais	Gosgne.
Noir, e	Zu, Zèze.
Non	Io.
Nuage	Ré.
Nuit	Notte.
Q.	
Œuf	Vé.
Oie	Pata.
Oignons	Cheep.
Olives	Olivi.
Ombre	Yzi.
Oncle	Ounklie.
Or	Fliori.
Orange	Portogale.
Orge	Elpe.
Os	Kokal.
Oublier	Echarouaré.
Ours	Arousese.
Ouvrage	Ditzis.
Ouvre (la porte)	Ouchap (déra).
Ouvrir	Echar.
P.	
Paille	Cachte.
Pain	Bouke.
Paix	Dasouri, paké.
Papier	Karte.
Par	Per.
Paradis	Paradis.
Parenté	Soï.
Paresse	Partas.
Partage	Endare.
Patience	Sabré.
Pâturage	Koulim.
Pauvre	Chata.
Pauvreté	Varsiri.
Pays	Vend.
Pêches	Pieski.
Peigne	Krécher.
Pendu	Vartoure.
Perdrix	Tzélantza.
Père	Tatt, prink.
Perte	Daïme.
Pesant	Iremte.
Peser	Drake.
Peste	Koukoud.
Peur	Frike.
Pierre	Ghiour.
Piéton	Oulak, spache, ispeite.
Plaie	Plake.
Plainte	Kousouri.
Pleuvoir	Liai, biéehi.
Plomb	Ploum.
Pluie	Sisi, chii.
Plus	Tza.
Pluvieux	Gkithesi.
Poil	Koïm.
Poire	Darde.
Poisson	Pische.
Poitrine	Ghiouhou.
Pommes	Mole.
Porc	Der, mouchter, tose.
Porte	Déra.
Porte (défilé)	Dervend.
Poulain	Kali vogle.
Poule	Poule.
Poumon	Moustiri.
Pour	Per.
Poux	Mor.
Près	Afre.
Prisonnier (de guerre)	Ghézir.
Prédire	Ékaleche.
Premier (de l'an)	Épare (vitit).
Prêtre	Prift
Prostitué	Kourve kapet.
Prostituée	Bourbigroua.
Puits	Pous.
Q.	
Quadrupède	Kattrekibos.
Queue	Rik.
R.	
Rasoir	Brisk.

FRANÇAIS.	SCHYPE.	FRANÇAIS.	SCHYPE.
Reine.........	Bretele.	Ténèbres......	Izi.
Reins.........	Veselia.	Terre.........	Dé.
Renard........	Velpré,	Testicules	Glioki.
Repasser (du linge)......	Chékourioute.	Tête..........	Krucha.
Rêver.........	Deritoume.	Tonneau......	Bout.
Riche.........	Mirimal.	Tonnerre......	Ghémon.
Rien	Fare.	Toujours......	Daïma.
Rire..........	Keste.	Totalement....	Fare.
Roi.	Bret.	Trahison......	Papeslek.
Rôtir.........	Pieke.	Tronc........	Tronc.
Rouge........	Ekoukié,	Trou.........	Bire.
		Troubles......	Droupoulire.
		Tuer.........	Vras.
S.			
Sabre.........	Kol.	**U V.**	
Sage.........	Iourte.	Urine.........	Soure.
Saint.........	Chin.	Vache	Liopa.
Sainte Marie...	Chinda Maria.	Veau.........	Liopevogle.
Sangle........	Kolan.	Ventre........	Plentza.
Sceau (cachet)..	Voule.	Verdure.......	Liakara.
Sein..........	Sise.	Verre.........	Koupe.
Selle	Schali.	Vert..........	Everde.
Serment.......	Vé.	Viande........	Mich.
Soigneux......	Moukaet.	Vie...........	Gouel.
Soleil.........	Diel.	Vieillard......	Gnivit.
Sommet.......	Kiafa.	Vieux.........	Ivieter.
Son (furfur)....	Croumdé.	Vin	Verre ou vain.
Souliers.......	Chépouz.	Vinaigre	Outhoul.
Souper	Darkem.	Visage........	Nour.
Soupir........	Ach.	Vis-à-vis......	Karchi.
Source (fontaine).......	Krôia.	Vol	Évigedoure.
		Voleur........	Ivodi kousar.
Sourcil........	Vétoule.	Vîte..........	Ichepeïte.
Sucre.	Séker.		
Sur (super)....	Sipre.	**Y.**	
T.		Yeux.........	Soute.
Tempête.......	Fortouna.	FIN.	KIAMET.

QUESTIONS FAMILIÈRES.

Bonjour, monsieur ;	*Mirdite zote ;*
Soyez bien venu ;	*Miséerdé ;*
Vous portez-vous bien ?	*Kiche ben ?*
Il y a long-temps que je ne vous ai vu !	*Ichete koho ké ste pahatche !*
Je vous fais excuse si je n'ai pas fait mon devoir ; mais j'avais des affaires.	*To me simbatichis no kabetise poun timé ; kechi poun.*
Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ?	*Pseseret to muchohey ?*
Adieu, portez-vous bien.	*Nou ourat mire clioche.*
Combien y a-t-il d'ici à Prévésa ?	*Saha sahate ichté kétou ené Prevése ?*
Vingt-trois heures.	*Niset e trè sahate.*
Pouvons-nous arriver aujourd'hui à Prévésa ?	*Mounde en tarime ne Prevése sot.*
Oui, et de bonne heure.	*Éni é dechapeïte.*
Bonsoir.	*Mir pré ma.*
Comment vous portez-vous ?	*Kis ié ?*
Êtes-vous en bonne santé ?	*Ie mir scendos ?*
Je suis bien et je vous salue.	*I am mir é te falem.*
Venez-vous de votre pays ?	*Erde ma fisciati ?*
Oui, monsieur.	*Ii, zote.*
Quelle nouvelle portez-vous ?	*Ei haber nachi ?*
Rien de nouveau.	*As ghi haber.*
Pourquoi êtes-vous venu tard ?	*Persè erde manouar ?*
Parce que j'avais affaire.	*Diké se poune.*
De quel pays es-tu ?	*Gatché vendi ié ?*



LIVRE NEUVIÈME.

THESSALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Thessalie. — Ses divisions anciennes et modernes.

LA Thessalie, regardée comme le berceau des principales nations de la Grèce, ne portait point de nom particulier dans les siècles héroïques (1). Cependant elle fut vraisemblablement habitée dans ses parties montueuses, avant qu'Argus, fils d'Inachus, y conduisît les Pélasges (2), qui descendirent dans sa grande vallée, quand elle fut débarrassée des eaux auxquelles le tremblement de terre, dont l'effort sépara l'Olympe de l'Ossa, fraya un écoulement dans le golfe Thermaïque (3). Alors elle changea les noms de Pandore (4) et de Pyrrhea (5),

(1) Herodot. lib. VI, c. 176. Vell. Patercul. I, 3. Solin. Polyhist. c. 14.

(2) Odyss., lib. XIX, v. 177. Hérodote les appelle, *nation vagabonde*, ἔθνος πουλυπλάνητον; et Denys d'Halicarnasse, qui le copie, les place du côté du mont Olympe, lib. I, p. 14.

(3) *Voyez* Larcher, Chronol. d'Hérodote, c. VIII, p. 220.

(4) Πανδώρα, Strab. lib. IX, p. 444. Je présume que c'est l'enclave des Météores.

(5) Πυῤῥαία, *ibid*. p. 443.

qui étaient ceux des plateaux supérieurs du Pinde (1), pour prendre celui de Pélasgiotide, qu'elle emprunta de ses nouveaux habitants dont les essaims se répandirent dans le Tempé et sur les coteaux de la Magnésie (2). Alors les dénominations d'Éolide (3), que portait vraisemblablement la chaîne du mont OEta, et de Xinie, qu'on retrouve encore appliquée à la vallée voisine du lac Xinias (4), furent éclipsées par celle de Thessalie, lorsque Thessalus, chef d'une horde de Thesprotiens Épirotes, eut imposé son nom à cette province (5), qui conserva, dans ses subdivisions, celles de Phthiotide (6), d'Hestiæotide (7), de Thessaliotide (8) et de Pélasgiotide (9).

Lucain, embouchant la trompette épique, célèbre les origines mythologiques de la Thessalie, en comprenant dans son étendue, indépendamment du Pénée, les bassins de l'Achéloüs, de l'Évenus, et les vallées qui s'étendent jusqu'au Thermopyles. Mais sa description, plus poétique qu'exacte, n'est pas celle des géographes, qui s'accordent à donner pour limites à cette province, au septentrion, le mont Olympe; le Pinde, à l'occi-

---

(1) C'étaient probablement les cantons modernes d'Aspropotamos, où l'on trouve encore le village de Pyrrha.

T. II, l. VI, c. 11, p. 377 de ce voyage.

(2) Hist. de l'Établiss. des Col. Grec., t. I, c. 4.

(3) Diodor., lib. IV.

(4) Ξείνοι. Hesych. Ce lac est maintenant appelé Xini-Limni.

(5) Soixante ans après la prise de Troie.

(6) Herodot., lib. I, c. 56.

(7) Strab., lib. IX, p. 430, 437.

(8) Strab., *ibid.*

(9) *Ibid.*

dent; au midi, le mont Œta, qui dessine, parrallèlement avec l'Othrys, la vallée d'Hypate, qu'arrose le Sperchius aux ondes limpides; et à l'orient, la chaîne du Pélion. Ce fut, après les siècles héroïques, du centre de ces montagnes que sortirent les Achéens, qui donnèrent leur nom aux Hellènes chantés par Homère; les Étoliens (1), fils d'Hellen, frères des Doriens, desquels descendaient les farouches Lacédémoniens, et d'autres puissantes nations de la Grèce (2).

A cette époque, la Thessalie formait cinq divisions, dont la principale, qui portait son nom (3), était appuyée au couchant à l'Hestiæotide; vers le nord, à la Pélasgiotide; et au midi, à la chaîne du mont Œta. En voyant le pays (4), on conçoit comment chacune de ces contrées, par la nature de sa position, dut former une multitude d'autonomies, parce qu'occupant autant de forteresses naturelles par son emplacement, chaque ville se croyait une peuplade souveraine. Ainsi les Oëtéens, qui habitaient les escarpements de l'Aciphas et de l'Othrys, étaient divisés en quatorze cantons (5) indépendants les uns des autres (6). Les Phthiotes, les

---

(1) Diodor. Sicul., lib. IV, c. 67.

(2) Anacharsis, c. 35.

(3) Cellarius, lib. II, c. 13, p. 1057.

(4) Nicéphore Grégoras rentre dans cet aperçu topographique en termes presque équivalents : Aἵ τε γὰρ δυσχωρίαι τῶν ὀρῶν, οἷς ἡ φύσις πολλαχόθεν τὴν χώραν ὠχύρωσεν, ἀσφάλειάν τε καὶ θάρσος τοῖς ἔχουσι δίδωσι· τά τε φρούρια ἐφ' ὑψηλῶν ἱδρυμένα τῶν τόπων, ἀμήχανον ἡμῖν παρέξει τὴν πολιορκίαν. Lib. VII, c. 7, p. 154, B.

(5) Strab., lib. IX, p. 434. Traduction française de Strab. p. 97, 237, notes 5 et 6, p. 238, note. 1.

(6) Diod., lib. XVIII, p. 595.

Myrmidons, les Magnètes, et plusieurs autres, avaient leurs lois et leurs usages distincts; et tous étaient tellement distincts, que les rois de Macédoine asservirent sans peine ces autonomies ou états souverains, qui, n'ayant aucune centralisation, se trouvaient à la merci du premier conquérant.

Si on suit l'histoire de la Thessalie, on la voit réduite en province romaine, après la chute de Persée, et former dans la suite des temps le dix-septième thême (1) de l'empire des Césars de Byzance, sous l'autorité d'un préfet. Au lieu de cinquante-cinq villes qu'elle comptait au temps de Pline (2), on n'y en retrouve plus à cette époque que dix-sept, dont Constantin Porphyrogénète donne la liste dans son catalogue (3). Enfin, ravagée par les barbares, désolée par les bandes du marquis de Mont-Ferrat et des croisés français, elle reçut des Turcs, qui sont ses derniers conquérants, le titre de sangiac de Moulalick ou Tricala, soumis à l'autorité d'un visir.

Cette satrapie, dont les limites se rapprochent des démarcations anciennes, est bornée au nord et à l'occident par celles de Bitolia et de Janina. Au midi, elle confine avec les cantons de terre-ferme qui relèvent du sangiac de Nègrepont, dont l'étendue comprend l'Au-

(1) Gibbon, *Hist. de la Décad. de l'Emp. Rom.*, c. LIII, p. 344, t. XIV, dit que les thêmes étaient des gouvernements militaires. *Ibid.*, p. 344, note 12. Mauric. *Stratag.*, lib. II, c. 2, se sert du mot *thême* pour désigner une légion : mais on l'appliqua ensuite au poste et à la province qu'elle occupait.

DUCANG., *Gloss. Græc.*

(2) Plin., lib. IV, c. 8.

(3) *De Administrat. imperii*, lib. II, c. 2. Hierocl. *Grammat. Synecdem.*; p. 33, édit de Banduri.

lide, la Béotie, l'Attique, la Phocide, le littoral du golfe de Corinthe, les côtes de l'Étolie jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs, dans le N. E.; et à l'orient, elle aboutit au territoire de Salonique et au golfe Thermaïque.

Sangiac, ou Drapeau de Tricala.

Noms anciens.	Cantons modernes.	Chefs-lieux.	Nombre des villages qui en dépendent.	Aires de vent des chefs-lieux pris de Tricala.
		I[re] *division, Moulalik.*		
	Malacassis..	Valaques, *idem*.....	... 63 ...	De Tricala, O. S. O.
Dolopie......	Cacardista..	*Idem*, Cardista.....	... 20 ...	*Idem*..... S. S. O.
	Aspropot...	*Idem*, Caliki.......	... 35 ...	*Idem*..... N. O.
Agraïde......	Agrapha....	*Idem*, Agrapha.....	... 65 ...	*Idem*..... S. 1/4 O.
Æníanes.....	Nea-Patra..	T. G. J. Patradgik..	... 71 ...	*Idem*..... S.
Hestiæotide ..	Cachia.....	Grecs, Stagous.....	... 30 ...	*Idem*..... N. N. O.
	Moulalik...	T. G. J. Tricala....	... 150 ...	Tricala.
Thessaliotide..	Pharsale...	*Idem*, Pharsale.....	... 75 ...	De Tricala, S. E.
		II[e] *division, Féner.*		
	Larisse.....	T. G. J. Larisse....	... 200 ...	*Idem*..... E. N. E.
	Alassona...	T. G. Alassona.....	... 80 ...	*Idem*..... N. N. E.
Pélasgiotide ..	Olympos...	G. Rapchana.......	... 10 ...	*Idem*..... N. E.
	Tournovo...	G. Tournovo......	... 3 ...	*Idem*..... N. E.
	Platamona..	T. G. Platamona...	... 20 ...	*Idem*..... E. N. E.
Piérie.......	Caterin....	T. G. Caterin......	... 40 ...	*Idem*..... N. E.
	Agia.......	G. Agia...........	... 32 ...	*Idem*..... E.
Magnésie.....	Vélestina...	G. Vélestina.......	... 9 ...	*Idem*..... E. 1/8 S.
	Mavrovouni.	G. Déchani........	... 12 ...	*Idem*..... E. S. E.
	Volo.......	T. G. Volo........	... 24 ...	*Idem*..... S. S. E.
Phthiotide....	Armyros...	G. Armyros.......	... 20 ...	*Idem*..... S. E.
	Thaumacos.	G. Thaumaco......	... 13 ...	*Idem*..... E. S. O.
	Total des villages	....	... 962 ...	

En décrivant la Thessalie, nourricière de chevaux; la Phthiotide, pays aimé d'Apollon, lorsqu'il gardait les troupeaux d'Admète; la Magnésie, séjour des Centaures; et la région de l'Olympe, qui se vantait d'avoir possédé l'oracle de Dodone, dont l'hiérophante était un habitant de Scotuse; si on ne retrouve pas la

même investigation que dans la description de l'Épire, mon excuse est dans les circonstances qui contrarièrent trop souvent mes recherches. Le lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, distinguera facilement ce qui appartient à l'observateur, du canevas qui m'a été fourni par des hommes capables de bien voir, mais dont les idées n'étaient pas les miennes. Au reste la partie inconnue, qui est celle des montagnes, est mon ouvrage. J'ai scruté, comme on l'a vu, les retraites les plus dangereuses, pour reconnaître les sources de l'Achéloüs (1); et je vais compléter mon tableau, en entrant par la gorge du Pénée dans la Thessalie, que ce fleuve fertilise de ses eaux limoneuses. Pour les rivages voisins du golfe Thermaïque, j'ai dû faire relever le terrein, et me contenter de renseignements, parce qu'une politique ombrageuse m'a constamment fermé la route de cette contrée.

CHAPITRE II.

Route de Mezzovo à Stagous-Calabak. — Détermination des sources de l'Inachus. — Passage du mont Zygos. — Zygo-Khan. — Sources du Pénée, ou Salembria. — Aspect général de la Thessalie. — Positions présumées d'Irésia et d'Euthydrium. — Arrivée à Stagous-Calabak.

Une étude particulière de la haute région du Pinde m'avait appris à connaître, sous leurs noms modernes et par leur physionomie particulière, les diverses croupes de cette montagne qui donnent naissance aux fleuves de la Grèce continentale, lorsque j'entrepris d'explorer

---

(1) *Voyez* liv. VI, c. 11, de ce voyage.

le cours du Pénée. Personne n'avait visité les montagnes de l'Hestiæotide, ni les vallées que le fleuve parcourt jusqu'à Tricala, et je résolus de remplir cette lacune existante dans la description du territoire classique, qui était moins complète à cette époque que celle du Nouveau-Monde (1).

Je m'étais rendu pour la troisième fois à Mezzovo, dans l'intention d'exécuter cette dernière entreprise, et le premier crépuscule du matin répandait une lumière vague sur la vallée de l'Inachus, lorsque je descendis dans son cirque verdoyant. Dans deux milles de marche, nous passâmes les deux branches du fleuve, et nous atteignîmes le sentier du Zygos, qui fait partie du mont Pœus (2), que les modernes appellent Policiès et Politzi.

Nous avions traversé dans notre marche une forêt de sapins d'une lieue de développement, franchi une foule de torrents et de crevasses formées par les eaux qui découvrent les masses schisteuses du Pinde; lorsque nous atteignîmes sa région supérieure, où je remarquai un entablement de serpentine qui se prolonge dans tous les sens. Sa couleur est semblable à celle de la résine, louche à l'intérieur et brillante extérieurement.

Parvenus à cette hauteur, nous employâmes une heure pour atteindre le faîte de la partie du Policiès,

(1) La géographie, comme les autres sciences, dit un illustre académicien, divague dans ses recherches : nous avons négligé ce qui était près de nous pour nous occuper d'un autre hémisphère; et la plus grande partie de l'Amérique septentrionale est mieux connue aujourd'hui que la Grèce et le Péloponèse.

GOSSELIN, *Géograph. analysée des Grecs*, p. 22.

(2) Ποῖος, Strab., lib. VII, p. 327.

ou Zygos, que les modernes appellent Anilion, au moment où le soleil commençait à dorer les montagnes. L'Olympe, frappé de ses premiers rayons, exhalait des nuages diaphanes qui s'élevaient vers le ciel comme la fumée d'un holocauste offert aux immortels. Tout annonçait une journée radieuse du printemps. Les colonnes d'air parfumé qui montaient du fond des vallées nous rapportaient les odeurs suaves des pins et des arbustes fleuris. Les oiseaux chantaient, un doux frémissement agitait les feuilles des hêtres; et les bergers, au son des chalumeaux et de la flûte rustique, conduisaient leurs troupeaux, parqués en plein air, dans les pâturages encore couverts de rosée. Nous entendions les pas retentissants d'une caravane qui sortait du khan de Zygos pour entrer dans l'Épire, tandis que nous contournions une ligne de rochers qui barrent l'entrée de la Thessalie, en formant un rempart de six cents pieds de hauteur. Les guides, voulant me procurer une surprise, tirèrent quelques coups de fusil, dont la détonation fit sortir des crevasses des rochers une multitude d'aigles et de vautours à col nu. Après des mouvements incertains, je vis ces essaims d'oiseaux diriger lentement leur vol vers le mont Copanès (1).

---

(1) Luccari, qui écrivait en 1601, parle du mont Copanèz, dans la relation de la marche des Étoliens, qui se portèrent, en 1458, dans la Macédoine. « Gli Etoli usciti dalli confini loro passarono la montagna di *Kopaonik*, ove sono le miniere d'oro e d'argento, nella giuridizione de' Triconesi (habitants de Tricala) e v'abbruciarono Biclo-Bardo e Bicla-Zora (Bylazora) conosciuta da Plinio istorico. Ed arrivarono a Serrès in Macedonia, la qual città Niceforo imperadore fabbricò poco distante

Nous nous étions écartés du sentier pratiqué par les voyageurs, en laissant à gauche le khan de Zygos, refuge des caravanes quand la tourmente bouleverse cette région escarpée. Je remarquai autour de moi des masses nues en roche primitive, et je reconnus, dans quelques stratifications particulières, des bancs de coquilles marines intercalées dans des couches de pierre calcaire tendre. Je retrouvais ainsi à l'état de pétrification et agglomérés, ces mêmes fruits de mer que j'avais vus, pétrifiés isolément, sur le mont Copanèz (1). Nous étions sur un plateau isolé où les chevriers redoutent de se trouver, lorsque l'aquilon élève des tourbillons de neige qu'ils nomment δῖνοι. Je n'assistais heureusement qu'en idée à ces scènes terribles; car la *jeunesse de l'année*, pour me servir de l'expression des bergers du Pinde, qui donnent ce nom au *printemps*, rendait alors accessibles ces esplanades, sur lesquelles les vents déchaînés se livrent d'affreux combats, quand, vers les équinoxes, l'Iapys et Borée se disputent l'empire des airs.

En remontant au N., nous doublâmes le grand entablement du Zygos; et après avoir gravi, pendant un demi-mille, un sentier raboteux, nous descendîmes par une pente rapide dans le bassin de la Thessalie. Il était alors cinq heures et demie du matin; les vallons

---

da Anfipoli, l'anno del suo regno, nel qual tempo vi fece anco Dimerico (Demolica) al fiume Ebero, sul mar bianco, e tirò in canale il fiume *Acheloo*, che oggi si domanda *Aspropotamos* dalla chiarezza delle acque. Lib. III, p. 103 et 104.

(1) J'ai remis quelques-unes de ces pétrifications détachées au D. Holland, lors de son passage à Janina.

s'éclairaient, les points de vue s'animaient; les paysages, fortement dessinés par des croupes décorées de cèdres et de sapins, semblaient se réveiller avec les plantes. Cependant l'air raréfié par le retour de l'aurore devint assez piquant pour nous obliger de marcher à pied, afin de nous réchauffer; et mes guides profitèrent de ce moment pour se détourner vers la source principale du Pénée, afin de s'acquitter de leurs ablutions.

Après s'être lavés suivant l'usage légal, ils se prosternèrent du côté de la terre primitive, vers laquelle toutes les religions adressent leurs hommages (1). Pour moi, assis au bord de l'urne d'où le Pénée coule, par un conduit en bois, du milieu d'un revêtement en maçonnerie, mes regards erraient sur la Thessalie. Ses montagnes paraissaient alors s'élever à mesure que le soleil éclairait leurs gorges, comme elles semblèrent naître sous les yeux de Deucalion et de Pyrrha, quand les eaux décroissantes découvrirent, en s'écoulant, des terres et des régions nouvelles pour eux (2). Aux temps antiques, les Thessaliens qui m'accompagnaient m'au-

---

(1) La terre de Madian est le berceau de trois grandes religions. L'israélite se tourne de ce côté pour prier; l'autel des chrétiens et la mosquée des mahométans sont orientés vers l'Arabie, pays des miracles et des erreurs.

(2) Après le tableau du déluge, Ovide décrit ainsi l'apparition de la Thessalie :

Flumina subsidunt; colles exire videntur,
Surgit humus, crescunt loca decrescentibus undis,
Postque diem longam, nudata cacumina sylvæ
Ostendunt...........................

Metamorph., lib. I.

raient nommé la Perrhébie que nous traversions. Mariant leurs voix au son des lyres, ils auraient chanté la victoire d'Apollon sur le serpent Python (1); son amour pour Daphné, qui couronne celui dont elle refusa d'être l'épouse (2); Daphné (3), dont la verdure orne encore les rives du Pénée, sur lesquelles le voyageur aime à redire, dans la patrie des muses, les chants amoureux d'Ovide, et à se rappeler les souvenirs mythologiques qui associent la Grèce au domaine éternel de la gloire et de la poésie.

A un mille de la retraite, enveloppée de hêtres, dans laquelle le Pénée cache son origine, on passe sa branche mère pour marcher sur la base du Zygos Pros-Ilion, qui grossit son cours du tribut de plusieurs sources. Une évaluation approximative porte la distance entre les deux cippes qui couronnent le Policiès, à deux lieues et un quart N. E. S. O. Ces pics, qui s'élèvent audessus de la région ordinaire des nuages, sont tellement entrecoupés de précipices, que les bergers ne s'y engagent qu'avec précaution. Une autre observation me donna un rayon de huit milles, à vol d'oiseau, entre la partie culminante du Zygos An-Ilion, et celle du Copanèz au S. O. Ces lignes, que j'évalue après les avoir confrontées avec le témoignage des tra-

---

(1) Delius.... nuper victâ serpente superbus. *Ibid.*

(2) Primus amor Phœbi Daphne Peneïa.......
.........Conjux quoniam mea non potes esse,
Arbor eris certe, dixit, mea. Semper habebunt
Te coma, te citharæ, te nostræ, laure, pharetræ. *Ibid.*

(3) Daphné. Le laurier est encore appelé aujourd'hui *daphné* (Δάφνη) par les Grecs, et *déphné* par les Turcs.

queurs, furent celles dont je dus me contenter pour baser mes opérations; et toutes défectueuses qu'elles sont, elles serviront aux géographes, jusqu'à ce qu'on en ait pu prendre de positives.

J'avais dévié du chemin ordinaire des voyageurs, pour saisir la plus grande étendue possible de points de réconnaissance, et je rejoignis mes guides au khan de Malacassis, qui est éloigné de quatre lieues de pays de la ville de Mezzovo (1). Ce caravansérail, placé à la rive du Pénée, est entouré d'une scène pompeuse de montagnes couvertes de forêts qui enveloppent, une demi-lieue au N., Malacassis, bourgade de cinq cents feux. Cette peuplade laborieuse de Valaques a le même genre d'industrie que les colonies de Calaritès, de Caliki, et des Aspropotamites, dont elle partage l'opinion, par rapport à leur origine italienne (2).

En partant du khan de Malacassis, qui est protégé par un poste de Dervendgis, on traverse le Pénée sur un pont en pierre, situé au-dessous de son confluent avec une rivière qui vient du Zygos Pros-Ilion. Nous suivîmes ensuite pendant une demi-lieue la rive gauche du fleuve ombragé de platanes; et nous passâmes au khan de Mocossi, situé un mille et demi au-dessous d'un bourg de trois cents familles valaques; et un mille

(1) Cette route se réduit, pour le géographe, en une lieue et demie d'ascension depuis Mezzovo jusqu'à la crête du Zygos An-Ilion, et deux heures et demie de descente jusqu'au khan de Malacassis.

(2) Cette idée unanime d'un peuple sur son origine italienne, perce, indépendamment des auteurs que j'ai cités, dans tous les écrivains du dernier âge des Grecs. Βλάχων πολὺν ὅμιλον οἱ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται. *Cinnam.*, lib. VI.

plus bas au S. E., nous arrivâmes à la grande rivière du Zygos Pros-Ilion (1).

On m'indiqua les villages de Glizani et de Godovista, situés dans la vallée de la Godovasda, rivière bordée de forêts profondes, qui tombe dans le Pénée, après sept milles d'un cours entrecoupé de cascades bruyantes. Des campements de pasteurs valaques couvrent ces régions, qui nourrissent de nombreux troupeaux, et que les nomades cultivent en seigle, dont la récolte suffit à leurs besoins. C'est aussi dans ces retraites que se filent au fuseau les laines surges et les poils de chèvre employés à faire les abats et les vêtements des paysans, dont la simplicité n'a pas encore éprouvé le besoin d'employer les tissus des manufactures étrangères.

Tandis que nous longions le Pénée, j'observai dans son lit caillouteux les échantillons minéralogiques de ce versant du Pinde, qui ne le cède à aucune autre montagne pour la variété de ses productions fossiles. On remarque dans les torrents qui labourent les versants des montagnes depuis Mezzovo, des fragments de siénite, de porphyre, de serpentine, d'ardoise, de roche primitive micacée, et de jaspe de diverses

(1) Cette rivière prend ses sources quatre milles au midi de Milias; à deux milles de son origine, elle passe au village d'Aspri-Ecclesia; deux milles S. O., à Stayadèz; et trois milles de là, au midi, elle conflue avec le Pénée, en-deçà du khan de Zouranéous, un mille au-dessous du caravanserail de Mocosi, dont le village de ce nom reste quatre milles N. E. dans la montagne. A la rive droite du Pénée, on compte Glizani et Borovicha, villages florissants qui sont situés hors de vue dans les montagnes.

teintes. J'apercevais, à travers les éclaircies des bois de la chaîne de droite, les neiges du mont Copanèz ainsi que les faîtes éblouissants du Kiatra-Ombrosta ; et dans une lieue et demie de chemin, nous traversâmes plusieurs coudes du fleuve. A cette distance, nous nous trouvâmes au confluent de la rivière de Clinovo, que je crois être l'Anaurus (1), qui se rend au Pénée. Ses eaux claires, *que les vents ne troublent jamais*, prennent leur source six lieues à l'occident, dans les montagnes des Valaques aspropotamites, au-dessus de Vendista et du bourg de Clinovo (2). Dans la vallée qu'elles parcourent, on trouve des ruines, que je crois être l'enceinte de Palæphatus (3) ; et deux milles au-dessous, une acropole à base cyclopéenne, qui est peut-être celle d'Érétrie. On pourrait rechercher dans ce défilé, qui fut de tout temps le chemin de communication entre l'Épire et la Thessalie, les positions précises de ces villes, qui ne me sont connues que par indication ; mais les difficultés et le peu d'importance qu'elles offrent, valent-ils la peine d'entreprendre une pareille explo-

---

(1) Ἀναῦρος. Hesych. ; Hesiod. ; *in Aspide ;* Orph. ; *in Argon. ;* et Apollon. 1 et 3.

(2) Ses sources sont au-dessus de Dervendista et des Clinovo ; de là elles coulent entre Castagna, où sont situés les moulins de Tchacabendi, et le village de Tchâra. C'est entre ces quatre villages que sont les ruines présumées de Palæphatus. Une heure et demie N. E., l'Anaurus traverse la gorge de Vendista ; deux milles plus loin, il reçoit la rivière d'Aïvani, qui baigne les murs d'Érétrie ; et à une lieue de là, il s'unit au Pénée.

(3) Tit.-Liv. lib. XXXII, c. 13 ; quelques commentateurs prétendent qu'on doit lire *Palæpharsalus*, *l'ancienne Pharsale.*

ration ? Les montagnes qui s'élèvent de ce côté, présentent des coupes presque verticales, couvertes de magnifiques et hautes forêts.

Les bords du Pénée forment des marais dans lesquels les riverains cultivent du riz et quelques champs de maïs. Au-delà de ces lagunes, la vallée s'élargit, et on entre sur le sol d'alluvion qui couvre la Thessalie. Cependant de grands promontoires débordent encore la ligne des montagnes jusqu'au-dessous de Kéracha, village situé presque parallèlement avec Mégarki, bâti à la rive opposée du fleuve (1). Du khan de Khéracha, construit au bord de la route, on compte deux milles au pont de Lozesti, sur lequel on passe la rivière de Cachia, branche-mère du Pénée, qui porte plus bas le nom de Salembria. La Cachia, que je crois être l'Ion (2), descend du mont Flamouristi, région sauvage, à l'orient de laquelle commence la contrée des *Klephta-Choria*, ou *villages des voleurs*.

Cette contrée fut long-temps habitée par les chefs de bande qui ont disputé jusqu'à nos jours les armes à la main les restes d'une liberté que le satrape de l'Épire leur a ravie. Malgré son asservissement on y chantait encore leurs exploits. Les échos de l'Olympe redisaient les noms de Nicolas Cojani, que l'Allemagne comptait au nombre de ses majors d'armée; de Boucovalas, la terreur des Albanais mahométans; de Zi-

---

(1) Une demi-heure à gauche du khan de Kéracha, village de ce nom à une demi-lieue en montagne. A deux milles au-dessous du confluent de la rivière de Clinovo, une heure un quart S., Mégarki.

(2) Strab., lib. VII, p. 327. *Vide* Ἴων, Ortel.

tros, qui, pendant vingt ans, défendit les libertés des chrétiens d'Alassona; de Toscas, qu'on vit le fer et le feu à la main, chasser les Turcs de Gréveno, ville alors florissante; de Karali, qui régnait sur l'Olympe; de Blachavas, jadis maître de Cachia; d'un Macry-Athanasi et de Macrypoulios, qu'on comparait à Léonidas, et qui moururent pour les saintes lois de l'évangile, que celles de Sparte n'égalèrent jamais en morale, ni en sublimité. Cette région, qui vit les derniers enfants de la Thessalie, dont la fortune a condamné les généreux efforts, est encore habitée par d'audacieux montagnards. Mais les chants d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'on retrouve dans l'hymne sauvage de Boucovalas (1), ne

(1) Cette rhapsodie barbare se chante dans toute la Romélie, et jusqu'à Constantinople même, par les Schypetars. Quoique aussi vide de sens et de poésie que le *Ranz* de vaches, elle produit un effet magique sur les Albanais chrétiens. Nous dirons à ce sujet que nous n'avons jamais entendu chanter l'intercalation qui a été publiée par l'éditeur des Chants populaires de la Grèce. La date de cet hymne remonte à l'année 1730, époque où des mouvements populaires eurent lieu dans la Thessalie. Le Boucovalas dont il est question devint major au service de Russie et mourut à Jérusalem, où il s'était rendu en pélerinage.

Μπουκοβάλας ὦ μωρὲ, Μπουκοβάλας πολεμᾷ μὲ τοὺς Ἀρβανίτους
Ὦ μωρὲ Ἰάνη πάψε τὸ τουφέκι, πάψε τὸν πόλεμον,
Νὰ καταπάψῃ ὁ κουρνιαχθὸς, καὶ νὰ μὴ 'ντρέπῃ τὸ ἀσκέρι·
Μετριοῦνται οἱ Τοῦρκοι τρεῖς φοραῖς, καὶ λείπουν τρεῖς χιλιάδες.
Μετριοῦνται οἱ Ῥωμαιόπουλοι, καὶ λείπουν τρεῖς 'νομάτοι.
Οἱ δύο 'νάντιοι μὲ αἷμα σκοτωμένοι
Ὁ τρίτος ὁ καλλίτερος κεῖται 'ς τὸ τουφέκι.

Boucovalas combat contre les Albanais;
O Jean, cesse de tirer, le combat est fini;

frappent plus qu'une terre privée de ses défenseurs, et qui se dépeuple de jour en jour.

L'Ion, ou Cachia, prend sa source au versant méridional du Pinde, dans la même chaîne qui accompagne la rive droite du Rhédias, en formant la frontière entre la Macédoine et la Thessalie. C'est dans ses escarpements, non loin de Hiérachari, qu'on retrouve les ruines d'Irésia (1) et d'Euthydrium (2), que je place conjecturalement au voisinage de Zouranéous (3). D'après ces hypothèses formées sur le terrain, et en récapitulant ce que j'ai dit au tome premier de ce voyage (4), et dans la description de la Macédoine (5), on suivra la marche de Philippe, après sa défaite dans le défilé des monts Asnaüs et Ærope (6). On le verra quitter le mont Lingon (7), et entrer dans la Thessalie, dont il

---

Que les tourbillons de poussière tombent, et que le soldat n'ait pas à rougir.
Les Turcs se comptent trois fois, et il leur manque trois mille des leurs;
Les fils des Grecs se comptent, et ils n'ont perdu que trois hommes;
Deux frappés par devant sont morts avec leur sang;
Et le troisième, le plus brave, est étendu sur son fusil.

(1) Iresia, Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 13.

(2) Euthydrium, *id.*, *ibid.*

(3) En remontant la vallée de l'Ion, à un mille du pont de Lozesti, village de ce nom; six milles N., Conisko; Lépénitze, quatre milles N. O.; quatre milles N., Blachavas; six milles N. O. du précédent, sources de la rivière. Conisko et Blachavas forment la base d'un triangle au sommet duquel se trouve Hiérachari ou Irésia. Euthydrium était situé près de Zouranéous.

(4) T. I de ce voyage, liv. III, c. IV.

(5) T. II de ce voyage, liv. VII, c. I, II, III.

(6) *Ibid.*, t. I, liv. III, c. III.

(7) Ibi (in montem Lingon) stativis rex per aliquot dies ha-

détruisit les villes qu'il ne pouvait conserver. Après avoir échoué devant Phéra, on suivra le chemin qu'il tint pour rentrer en Macédoine, par la route qui conduit de Stagous à Gréveno (1). La contrée qui enveloppe ce défilé, dans lequel une armée moderne ne pourrait pas s'engager sans danger, possède encore une population chrétienne de deux cent quarante familles grecques et valaques, qui cultivent quelques gorges isolées, et nourrissent de nombreux troupeaux (2).

Du pont de Lozesti, sur lequel on passe la Cachia, on met trois quarts d'heure pour gagner la rivière des Météores; et à un quart de lieue de ses bords, on entre à Stagous-Calabak. On a devant soi une vallée bien cultivée, qui est arrosée par les eaux de la rivière qu'on vient d'indiquer. De l'autre côté du Penée, l'œil suit le développement de la chaîne pindique qui forme une vaste courbure, dont le Penée baigne la base en s'éloignant de la plaine de Tricca ou Tricala.

---

bitis, fluctuatus animo est, utrum protinus in regnum se reciperet, an reverti in Thessaliam posset. Inclinavit sententia, suum in Thessaliam agmen dimitteret, Triccamque proximis limitibus petit : inde urbes raptim peragravit.....Ita evastata sunt oppida, Phacium, Iresiæ, Euthydrium, Eretria, Palæphatus......et in Macedoniam transcendit.

TIT.-LIV., liv. XXXII, c. 13.

(1) T. II, c. LII de ce voyage.

(2) Deux milles E. de Hiérachari, Flamouristi; quatre milles S., Klizotadèz; deux milles S. O., la peuplade de Mavrili, voisine d'un lac que je n'ai pas vu, duquel sort la petite rivière des Météores.

CHAPITRE III.

Canton de Cachias. — Stagous-Calaback. — Orographie des Météores. — Positions présumées de Pialia et de Callitera — Partie du canton appelée Petchouri. — Ruines de Gomphi. — Route jusqu'à Tricala. — Indication de plusieurs rivières tributaires du Pénée.

Le canton de Cachia confine, dans l'arc des montagnes compris entre le N. O. et le N. E., avec ceux de Malacassis et de Gréveno; au S. E., il aboutit au territoire de Tricala, et à celui d'Aspropotamos vers le couchant d'hiver. Dans cette circonscription, ses subdivisions sont, le Sempti-Vlacho-Choria (des Valaques) dont je viens d'énumérer les hameaux, et le Petchouri, qui me reste à décrire.

Long-temps avant d'arriver à Stagous, que les Byzantins appellent Stagi, ou *les Saints* (1), j'avais aperçu les Météores. Mes regards se portaient vers ses hautes pyramides, les unes pareilles aux obélisques de l'Égypte, d'autres à des cônes tronqués, et quelques-unes à des statues colossales dont l'ensemble formait, suivant les aspects, une architecture de monuments entassés, ou des remparts gigantesques, tels que ceux des Titans, lorsqu'ils entreprirent d'escalader l'Olympe. Je doutais si j'étais frappé de l'aspect d'objets réels, ou de ces prestiges du mirage qui offrent au voyageur des tableaux décevants; et mes doutes ne se dissipèrent, sans

---

(1) Cantacuzen., *Hist.*, lib. II. Le nom de ce canton vient des couvents de religieux, qui ont, comme tous les ecclésiastiques, le titre générique de saints, ἅγιοι.

rien diminuer de la grandeur du spectacle, qu'en entrant à Stagous. Je contemplai long-temps les rochers, patrie de ces stylites séparés du monde, qui ont placé leurs retraites religieuses comme des phares élevés sur des rivages dangereux pour indiquer aux navigateurs égarés, parmi les écueils, le port du salut. Je brûlais de m'avancer vers cette nouvelle Thébaïde où les autels du vrai Dieu appellent chaque jour les pieux pélerinages de la sainte Sion, depuis que, sous le règne d'Andronic, la croix fut arborée sur les Météores de la Thessalie (1).

Je m'acheminai vers ces retraites, suivi de quelques gens du pays dont j'étais connu (car dans quelle contrée de la Grèce n'avais-je pas alors des amis), en laissant à mes gens le soin de nous loger comme bon leur semblerait. Nous ne tardâmes pas à nous engager au milieu d'un fourré de halliers, et nous fîmes un quart de lieue parmi les éboulements des cippes entrecoupés de torrents qui les minent, sans pouvoir rien démêler au milieu de leurs colonnades irrégulières. J'admirais ces pinacles, dont les uns sont couronnés d'arbrisseaux, d'autres nus, lorsque nous nous trouvâmes en face du grand couvent.

A la vue du signe auguste de la croix, un des guides s'écria, en voyant le monastère : Χριςὸς νικᾷ, *victoire*

---

(1) Un de nos poètes semble avoir eu cette retraite en vue, quand il dit :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port :
Ici l'ame se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

LA MARTINE.

à Jésus-Christ ! Cette exclamation d'un pauvre raïa thessalien me fit tressaillir de la joie qu'éprouve un passager fatigué des secousses de la mer, auquel on crie *terre!* Nous la touchions cette terre sanctifiée au sein du paganisme, cette terre où le chrétien du Pinde élève sa voix au milieu des airs pour annoncer l'éternité du Dieu vivant, à la face des temples du Prométhée arabe, qui déroba le feu du ciel pour incendier la terre. Notre courage redoublait à mesure que nous franchissions les étages de ces péristyles, qui s'élèvent depuis quatre-vingts jusqu'à trois cents pieds, lorsque nous arrivâmes au pied du Météoron, qui domine cette forêt de rochers, les uns inhabités, les autres couverts de chartreuses, et tous remarquables par la nature symétrique de leur coupe. Mais mes regards s'attachèrent particulièrement sur le couvent de Josaphat; l'échelle et le filet de corde venaient d'être descendus pour nous y enlever, lorsque je fis remercier les moines de l'hospitalité qu'ils m'offraient. La crainte de compromettre leur tranquillité auprès du satrape de Janina, qui suspectait mes démarches les plus innocentes, ne me permettait pas de satisfaire ma curiosité aux dépens de la sûreté de ces pieux cénobites. Je savais d'ailleurs, par les rapports de MM. Holland et Ramsay, qui avaient visité ensemble ces retraites (1), que leurs bibliothè-

(1) Voici ce que m'écrivait le docteur Holland à ce sujet :

« Nous arrivâmes au pied du rocher de Varlaam, après avoir passé par un sentier étroit, entre deux massifs qui ont plus de deux cents pieds de hauteur. Au sommet d'une de ces pyramides, nous aperçûmes sur notre tête le monastère de Varlaam où nous voulions monter. Nous étions au bas de la perpendiculaire d'un rocher débordé à son comble par un auvent

ques ne renfermaient rien d'intéressant. Ainsi je me contentai d'observer le gisement des lieux, avant de redescendre à Stagous.

Homère paraît avoir signalé les Météores, en parlant de l'âpre Ithome, voisine de Tricca (1), que Strabon place sur les bords du Curalius, au-dessus du confluent de cette rivière avec le Pénée (2), et dans le voisinage de Métropolis (3). Ce géographe, qui nomme, comme limitrophes d'Ithome, Tricca, Métropolis, Pélinna et Gomphi, indique sans doute les Météores, quand il dit que Thomé, *qu'on doit appeler ainsi, si on veut lui conserver son ancien nom*, *est situé dans un lieu fort par sa position*, *et hérissé de rochers escarpés*. Cette place n'était plus de son

---

ou saillant en bois destiné à faire arriver, en l'écartant de sa surface, le filet attaché à l'extrémité d'une corde qui devait servir à nous monter. Nous vîmes descendre, par le moyen d'une poulie, ce char aérien, que notre tatare ouvrit et garnit d'une cape, sur laquelle mon compagnon de voyage et moi nous nous assîmes. En quittant terre, le filet se ferma en nous enveloppant ; et, pressés l'un contre l'autre, nous montâmes rapidement, non sans un sentiment d'inquiétude, à la hauteur de deux cents pieds, en moins de trois minutes. Arrivés au niveau de l'auvent, on nous traîna, empaquetés comme nous étions, dans une chambre, où les moines ouvrirent le filet pour nous mettre en liberté. A la figure calme des religieux, je jugeai qu'ils regardaient ce voyage aérien comme une manœuvre qui n'a rien de dangereux. Notre domestique, qui avait escaladé cette hauteur entre les crevasses du rocher où il y a des échelles de corde, déboucha d'un souterrain au milieu du monastère où nous nous trouvions. »

(1) Hom., *Iliad.*, lib. II, v. 720.

(2) Strab., lib. IX, p. 438.

(3) Τῆς Μητροπολιτῶν ἐςὶ χώρας ἡ Ἰθώμη. *Id.*, p. 437.

temps qu'une bourgade déserte; et Cantacuzène, qui nomme Stagi, ne fait pas mention des Météores, ou bien il les confond avec cette ville située sur les coteaux voisins. Les moines font remonter leur origine, dans cette région agreste de l'Hestiæotide, au-delà du siècle d'Andronic. Ils racontent, à défaut de preuves écrites, qu'on y comptait vingt-quatre couvents; mais que les pics sur lesquels ils étaient bâtis s'étant successivement écroulés, ils ont été réduits à sept. Le plus considérable, qui est celui de Météoron, fut, suivant eux, fondé sous l'invocation de Josaphat, en 1371, par Jean Paléologue. Ils ajoutent que ce prince ne fit que renfermer dans l'enceinte qu'il construisit, les cellules de quelques ermites établis depuis long-temps sur cette pyramide, qui est la plus élevée de tous les rochers des Météores. En 1436, Marie Paléologue bâtit pour des religieuses un autre couvent qu'elle dédia à la Sainte-Trinité; et vers l'époque de l'invasion des mahométans, Nectarius et Théophanes de Janina fondèrent, en 1536, celui de Varlaam. On ignore les auteurs des couvents de Saint-Nicolas, de Rosaria et de Saint-Étienne, formés des débris de plusieurs autres monastères, que le temps, qui renverse les agglomérations peu solides des Météores, détruit et effacera entièrement.

L'espérance de trouver des manuscrits aux Météores, que la nature semble avoir placés pour être les archives de la terre classique, y avait attiré, en 1779, M. Biornstal, voyageur suédois, le premier qui ait vu cette contrée en observateur. Il nomme, parmi les monastères qu'il visita, plusieurs qu'on ne retrouve plus, et il ne découvrit dans leurs bibliothèques, que des fragments connus d'Hésiode et de Sophocle, des sermons, des ho-

mélies et quelques manuscrits peu importants. Les recherches infructueuses d'un homme aussi instruit, et les raisons que j'ai données', étaient suffisantes pour m'empêcher de monter aux couvents. Cependant j'hésitais, lorsqu'on me raconta qu'un frère servant (1), chargé du soin de la boulangerie, avait brûlé, petit-à-petit, pour allumer son four, une quantité considérable de manuscrits, qu'on tenait cachés dans des coffres, et cette circonstance, qui est malheureusement vraie, ainsi que les raisons précédemment alléguées, me détermina à rebrousser chemin du côté de Stagous.

J'examinai, en redescendant vers la vallée du Pénée, la situation des couvents élevés sur les pinacles des Météores. Les pyramides les plus ardues, les entablements, les crevasses même des rochers, sont garnis de cellules, d'oratoires et d'autels, construits par des anachorètes qui ont sanctifié toutes les parties de ce séjour aérien, dont ils se sont fait une patrie placée entre le monde et l'éternité. Mais pourquoi ces demeures, qui ne devraient être que l'asyle d'ames pures, ont-elles été transformées en prisons d'état, dont les moines sont les geoliers rigoureux? Comment

---

(1) Belon reproche la même barbarie aux moines du mont Athos. *Entre tous les six mille caloiers, qui sont par la montaigne en si grande multitude, à peine en pourrait-on trouver deux ou trois de chaque monastère qui sachent ne lire ne escrire: car les prélats de l'église grecque et les patriarches, ennemis de la philosophie, excommunient tous les prestres et religieux qui tiendroient livres et en escriperoient ou liroient autres que en théologie, et donnoient à entendre aux autres hommes qu'il n'était licite aux chrétiens d'estudier en poésie et philosophie.* Ch. XL, f. 37 et 38.

ont-ils pu se rendre complices des attentats de la tyrannie? La fausse position dans laquelle se trouve l'église d'Orient peut seule servir d'excuse à cette conduite.

J'ai su que les revenus des couvents des Météores, indépendamment des aumônes des fidèles et des bénéfices sur les pensions des prisonniers d'état, se montent à quarante bourses de rentes foncières, desquelles on en paie douze au satrape de Janina, et dix au patriarche. Le surplus est employé à l'entretien de quarante moines, en aumônes pour recevoir les voyageurs et les Albanais, parasites dévorants, qui sont le fléau des moines répandus dans la Grèce.

L'histoire naturelle des Météores, étudiée dans ses détails, offrirait des particularités propres à étendre la sphère de la géologie. Ses pyramides, qui sont formées d'une agglomération, se composent de fragments peu volumineux, parmi lesquels on remarque des granits rouges et gris, des gneis et des ardoises micacées, des chlorites, des siénites, du talc et des cailloux quartzeux. La plupart de ces matériaux présentent le *facies* de cailloux roulés, dont les aspérités auraient été usées par quelque frottement; et jusqu'à la base des pics cet amalgame n'est qu'un assemblage de la même espèce, excepté qu'il est composé de plus grandes masses. L'aspect général de cette forêt de mornes entièrement isolés offre l'aspect d'un verd noirâtre. Il est facile d'en compter les stratifications qui sont horizontales, et les plus remarquables peuvent être étudiées dans un précipice voisin de Stagous, ville située sur un sol parfaitement homogène.

Les masses de cette singulière création présentent

assez généralement des formes arrondies, et quelques-unes des segments de sphère. On conçoit facilement qu'une pareille contrée est dépourvue de toute espèce de végétation, et c'est avec raison que Eustathe (1) en parle comme d'un lieu aride, où des religieux seuls pouvaient implanter une Thébaïde, afin d'y vivre loin du monde et des persécutions des mahométans.

Il était nuit lorsque je rentrai à Stagous-Calabak; et mon parapluie fut le baldaquin sous lequel je m'endormis, après avoir soupé à la clarté mélancolique de la lune. Le lendemain, je repris mes descriptions, en portant mes regards sur la ville, située à un mille de la rive gauche du Pénée d'une part, et de l'autre à la base de la chaîne des Météores. Je sus que sa population se composait de deux cents familles chrétiennes, régies spirituellement par un évêque suffragant de Larisse (2), dont les revenus se montent à peine à quatre mille piastres. Quant à l'administration civile, elle était partagée entre un mousselim et un cadi, chargés de tourmenter et de juger bon gré mal gré les habitants du canton, dont le commerce le plus lucratif est celui des soies et des cotons, qui sont en grande partie achetés par les maisons juives de Larisse. Aux environs de Stagous, je remarquai des plants de mûriers disposés dans un ordre régulier, et des champs bien cultivés, qui donnent à cette contrée une physionomie de prospérité d'autant plus gracieuse, qu'elle contraste avec l'aspect âpre et sévère des montagnes du Pinde.

---

(1) Eustath. ad Iliad. lib. II, 236.

(2) Stagi, évêché suffragant de Larisse, est compté comme le dixième siége suffragant de cette métropole.

Catalog., cit. par Banduri, p. 240.

On découvre des hauteurs de Stagous, Phanari, ville du canton d'Agrapha, et l'entrée du défilé qui conduit dans l'Étolie. C'est par cette gorge et par celle de Clinovo, qu'on entretient des communications avec la partie méridionale de l'Épire. Le chemin qui aboutit au pont de Coracos, que nous ferons connaître en décrivant l'Agraïde, passe à Phanari, traverse l'Étolie et aboutit au golfe Ambracique. Ainsi se retrouve cette traverse *difficile et ardue*, qui abrégeait les rapports entre Gomphi et Ambracie (1).

Comme nous entrions sur le plateau de la Thessalie, je vis les paysans qui conduisaient, comme dans l'Amphilochie, de petites charrettes, qu'ils appellent *amaxis*, ou *char*, dont ils se servent pour transporter leurs denrées. A une lieue de Stagous, nous passâmes au village de Castraki, chef-lieu du coli de Petchouri, qui est une des divisions du canton de Cachia. Ce village étant appelé d'un nom par lequel les Grecs désignent les villes anciennes, je questionnai les habitants, qui m'apprirent qu'on trouvait effectivement à quelque distance à l'orient, des ruines appelées Cleïsoura. Cette conformité de nom avec celui de Gomphi, une clef, me fit présumer que j'avais retrouvé l'emplacement de cette ville, qui fut regardée de tout temps comme le boulevard de la Thessalie, du côté de l'Épire (2). Sa posi-

(1) Est iter a Gomphis Ambraciam, sicut impeditum et difficile, ita spatio perbrevi. Tit.-Liv. XXXII, c. 15.

(2) Γόμφοι. Plin., lib. IV, c. 8; Strab., lib. IX, p. 437; Cæsar., *Civil.*, lib. III, c. 81; Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 14; Steph. Byz., Procop. de Ædific. lib. IV, c. 3; Constant. Porphyrogen., *Them.*, II, lib. 2; Ecclesia Gomphorum, V, p. 113, 114, 115, 116, t. II, Oriens Christ.

tion était telle, qu'en la relevant, on en ferait encore la clef du principal défilé du Pinde et des gorges qui conduisent dans la Macédoine.

Comme je ne pouvais consacrer le temps nécessaire à examiner l'enceinte que je crois être celle de Gomphi, je pris le gisement des principaux villages du Petchouri (1), qui compte au nombre de ses ruines l'enceinte cyclopéenne de Pali, anciennement appelée Pialia (2). Je conclus de cette ville, située dans la chaîne des montagnes de Cachias, que j'avais devant moi le mont Cercetius (3), dont les historiens anciens font mention, en parlant des campagnes des armées romaines dans la Thessalie.

A une demi-lieue du caravanserail de Castraki, on passe une rivière venant des hauteurs de Libotchovo (4), que je crois être l'Ascuris (5), si, comme on l'assure

(1) Les villages de ce coli, orientés sur Castraki, sont Petchouri, deux heures E. S. E., et trois villages peu importants des Klesta-Choria. Une demi-heure O. de Petchouri, on trouve les ruines de Pialia, au revers d'une haute montagne; une heure O. de Pecthouri, Pervenda; et une heure O. de Castraki, Paraskévi, à la rive droite du Pénée.

(2) Pialia; près du village de Pali, enceinte cyclopéenne. Cette ville est attribuée à la Thessalie par Étienne de Byzance, qui la place sur le mont Cercetius (ὑπὸ τὸ Κερκετιὸν ὄρος). Une heure au S. O. de cette ruine, sur les bords de la rivière de Rasca, village de ce nom; une demi-heure E., Sinokérassa; une heure O., Glycho-Chori, et des forêts considérables.

(3) Cercetius, Κερκετιὸς (aujourd'hui montagnes de Cachia), mentionné par Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 14; Plin., lib. IV, c. 8; Ptolem. III, 13; Steph. Byz.

(4) Libotchovo et son monastère sont situés deux lieues à l'E. de Stagous.

(5) Ascuris; Tite-Live n'en parle que comme d'un lac, lib. XIV, c. 2.

(chose que je n'ai pu vérifier), elle sort d'un lac situé dans le mont Cercétius. En quittant ses bords, on marche en plaine, en laissant à gauche le village de Racsa et un tchiftlik; et au bout de deux milles, on passe la rivière de Voivoda, qui forme la ligne de démarcation entre le canton de Cachia, ou Hestiæotide, et celui de Moulalik, partie méridionale de cette contrée. La rivière que je viens de nommer prend ses sources quatre milles au N. E., entre Touloupista et Catiri, village voisin d'une enceinte hellénique regardée comme l'ancienne Callitèra (1). Cette dernière ville, jointe à celle de Piali, et à la position des Météores, au voisinage desquels Strabon place une bourgade de peu d'importance, sert à confirmer la position de Gomphi dans l'emplacement de Castraki, et à déterminer l'un par l'autre le gisement des quatre villes principales de l'Hestiæotide. On ne compte plus, dans la partie du canton de Cachia que je viens d'esquisser, qu'une population de cinq mille sept cent quinze chrétiens de tout âge et de tout sexe.

A une demi-lieue de Vaivoda, on laisse à gauche le village de Iabsi; une demi-lieue plus loin, le khan de Mertzi; et après avoir gueé une rivière venant du nord-est, on arrive, dans vingt minutes, à Tricala.

---

(1) Καλλιτέραι; Tite-Live attribue cette ville à la Macédoine, lib. XXXII, c. 13; et Ptolémée, lib. III, c. 13. 49, 30, 41, 10, la place dans une région qu'il nomme Bisaltie.

CHAPITRE IV.

Origine de Tricca, aujourd'hui Tricala. — Inscription trouvée dans les ruines de son chateau. — Notice sur quelques-uncs de ses médailles. — État actuel de cette ville. — Canton de Moulalik. — Route depuis Tricala jusqu'à Coutzouchèro. — Bac du Pénée. — Indication par distances jusqu'à Larisse.

Si les Météores et Castraki nous rappellent conjecturalement Ithome et Gomphi, car au milieu des révolutions qui ont bouleversé la Thessalie, on ne peut former que des inductions, le nom de Tricala et sa position font reconnaître, au premier aspect, l'antique Tricca (1). Cette ville, à laquelle les mythologues donnent pour fondatrice Trica, fille d'Asope, n'était pas moins célèbre, suivant eux, par la naissance d'Esculape, fils d'Apollon, monarque des Perrhèbes (2). Elle avait vu naître Podalire et Machaon (3), habiles dans l'art de charmer les douleurs et de guérir les maladies; le Léthé baignait ses remparts (4), et son territoire, nourricier de coursiers généreux (5), fut célèbre dès

---

(1) Τρίκκη, πόλις Θεσσαλίας, Steph. Byz.; Τρίκκα, Estiotidis Macedoniæ regionis urbs. Ptolem., lib. III, c. 13, 48, 6, 39, 0. Sophian. et Bellon., *Tricala*.

(2) Strabon dit qu'il y avait un temple très-vénéré d'Esculape, lib. IX, p. 437; et Eusèbe, lib. III, rapporte que ce dieu y avait reçu le jour.

(3) Podalire et Machaon, *Iliad.*, lib. II, v. 729.

(4) Strabon cite quatre fleuves de ce nom, l'un près de Magnésie, l'autre au voisinage de Gortyne, le troisième auprès de Tricca et le quatrième chez les Africains occidentaux, p. 478, 554, 281, 647.

(5) *Iliad.*, lib. VI, v. 729.

la plus haute antiquité. La position de cette ville au voisinage des Dolopes et à l'entrée des défilés du Pinde, y attira toutes les armées qui parcoururent la Thessalie pour défendre ou pour désoler cette province (1), jusqu'au temps du Bas-Empire, où elle figure encore sous son nom primitif, dans le catalogue de Constantin Porphyrogénète (2). Depuis cette époque, on la voit érigée par les Turcs en chef-lieu du sangiac du Moulalik (nom sous lequel ils désignent la province qui fut le berceau des Grecs); et l'église d'Orient continue à y nommer un évêque suffragant du métropolitain de Larisse (3).

Nulle ville ne pouvait être mieux choisie pour être le chef-lieu de la Thessalie. C'était aussi la métropole du gouvernement général de la basse Albanie; car, avant l'usurpation d'Ali pacha, le sangiac de Janina relevait du visiriat de Tricala. Le satrape, ou chef suprême de la Hellade, se trouvait ainsi à vingt-cinq lieues nord-ouest de Janina, dont il commandait les défilés; à treize lieues de Larisse, ville alors habitée par une population séditieuse de janissaires ennemis de l'autorité; et à douze heures en droite ligne de Pharsale, où les primats grecs de la plaine tenaient, chaque année, les assises

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 13; *id.* lib. XXIX, c. 25; Cæsar., *Bell. Civil.*, lib. III, c. 13. Près de là coulait un fleuve appelé Lethé, Strab., lib. XIV, p. 647.

(2) Constant. Porphyrog., *Them.*, lib. II, c. 2.

(3) X. Ecclesia Triccæ, ses évêques connus sont: Heliodore, auteur du roman de Théagène et Chariclée, VI[e] siècle. OEcumene, commentateur de l'Apocalypse et auteur présumé des œuvres apocryphes attribuées à St-Denis l'aréopagite.

Lequien, *Oriens Christianus*.

pour la répartition des impôts et la reddition de leurs comptes. Telle était, il y a quarante ans, l'organisation de cette partie de la Romélie, et d'une capitale dont on reconnaît à peine la physionomie.

Aux approches de Tricala, la perspective de ses côteaux boisés, et celle d'un fleuve majestueux qui traverse, dans son cours tranquille (1), une plaine bien cultivée, enchante le voyageur. La vue se porte, de la citadelle bouleversée et reconstruite par tous les conquérants qui ont désolé la Thessalie, sur les groupes d'arbres qui environnent dix églises, sept mosquées, et une synagogue bâtie au fond du quartier juif. Mais, dès qu'on entre dans la ville adossée au penchant méridional d'une colline, l'aspect change; et son bazard, couvert de treilles qui donnent une fraîcheur salutaire sous un ciel brûlant, est la seule particularité qui la différentie des autres places de la Turquie, dont la ressemblance est partout la même pour la malpropreté et le désordre des constructions.

Je dirigeai mes pas vers le château, où l'on m'assura qu'il se trouvait des antiquités; mais je n'y vis rien de remarquable; et, sans un derviche de ma connaissance, qui me fit remarquer une inscription funéraire, consacrée *à l'expression de la douleur d'une femme inconsolable de la perte d'un époux ravi par la Parque* (2), j'allais renoncer, par découragement, à

(1) Ælian. var. hist. lib. III, c. 1. Procop. Ædific. lib. IV, cap. 3.

(2) ΦΙΛΤΑΘΕΟΙCΙΚΕΛΟΝCΤΥΓΕΡΜΝΙΗΠΟΡΑΙΟΥCΙΝ : ΜΟΙΡΗΥΠΑΤΡΕΠΠΙΩΚΙΜΒΕΡΑΤΥΜΒΟΕΒΧΕΙ : ΟΝΠΙΝΥΤΕΠΑΡΑΚΟΙΤΙCΑΝΙΗΡΟΝΠΟΟΙΡΑ : ΘΑΨΕΝΑΚΟΙΜΗΤΟΙCΔΑΚΡΥCΙΝΑΝΟΛΟΜΑC.

toute espèce de recherches. Cet homme, sans être savant, m'indiqua le véritable emplacement de l'ancienne Tricca, qui se trouve au nord de la ville, et me procura plusieurs médailles autonomes, dont la plus remarquable portait une inscription en boustrophédon (1).

Malgré le plaisir que me causaient ces découvertes, je fus bien plus charmé du panorama magnifique de mon horizon. J'admirai, du haut de l'acropole consacrée au fils de Phébus Apollon, le disque du soleil, qui, en s'abaissant entre les sommets du Pinde, éclairait la chaîne des montagnes de Goûra, dont le cirque, agrandi par une illusion d'optique, relevait ses faîtes azurés sur des nuages éclatants des plus riches couleurs. Tout annonçait pour le lendemain la plus belle des journées, précédée d'une soirée délicieuse qui commençait, lorsque nous rentrâmes à notre logement.

Nous avions soupé en plein air, lorsqu'un de mes Albanais, après avoir préludé sur une lyre rustique, entonna le *Boucovalas*, et d'autres *chants guerriers*, auxquels les Grecs répondaient en chœur, en exécutant des danses vives et martiales. C'était la fin ordinaire de toutes nos soirées; mais la conversation s'engagea fortuitement sur des matières de religion, où les moins instruits se croient d'ordinaire les plus clairvoyants. Un ouléma entama un discours solennel sur le dogme du pont *Sirath*, « plus affilé qu'un sabre, qui est « dressé au-dessus de l'enfer, et sur lequel tout homme « doit passer. Les uns, disait-il, en gesticulant, le

(1) *Argent.* ΝΩΙΑΧΧΙϘΤ. Partie antérieure d'un cheval courant. R. Homme nu, avec son chapeau pendant sur le dos, s'efforçant d'arrêter par les cornes un demi-taureau bondissant.

« franchiront avec la rapidité de l'éclair, les autres au « galop; ceux-ci au pas ordinaire d'un cheval; ceux-là « le dos chargé de leurs péchés; d'autres tomberont et « iront au fond des abîmes infernaux. » Comme il n'y avait là que des chrétiens et des mahométans, *on damna à l'unanimité tous les juifs*. Le docteur mahométan ajouta, suivant le dogme du prophète, qu'après leur mort, ils étaient *métamorphosés en ânes pour porter en enfer les ames des mauvais islamites*. Jusque-là, tout allait bien; mais un Albanais ayant répliqué que dans ce cas ils y *voitureraient tous les derviches pour y servir de pâture à des serpents aussi épais que le cou des chameaux et à des scorpions gros comme des mulets bâtés;* comme il se trouvait un faquir dans la compagnie, il s'ensuivit une querelle, qui ne fut terminée que par l'arrivée d'un tatare d'Ali pacha, dont le fouet menaçant calma l'emportement des controversistes. Cependant on promit de *se revoir;* et pour cette fois, quoique étranger au démêlé, je jugeai convenable de ne pas coucher à la belle étoile.

Le canton de Moulalik, qui comprend la basse Hestiæotide (1), renferme cent cinquante villages habités par des paysans laborieux. Je pus prendre une idée de l'abondance du pays, d'après ce que me dit le

---

(1) Ce canton confine au N. et au N. O. avec ceux de Stagous et d'Aspropotamos; à l'O. et au S. O., avec Agrapha et Pharsale; à l'E., avec Larisse; au N. E., avec celui d'Alassona. Ses quatre colis ou subdivisions sont: 1° le Petchouri méridional; 2° le Gritziano, à la rive droite du Pénée; 3° l'Ardam, au N. E.; 4° le Rizo, sur la route de Tricala à Larisse.

médecin pensionné de Tricala (1), qui m'en donna un détail circonstancié. Comme il était Thessalien, j'appris de lui les malheurs de sa patrie, à l'époque de l'insurrection du Péloponèse; la ville, qui comptait alors plus de vingt-cinq mille habitants, la plupart chrétiens, était l'objet de la haine des Turcs, qui accusèrent les Tricalans d'avoir coopéré, en 1770, à la rébellion des Moraïtes. On leur supposa des intelligences avec les Russes. Ce reproche, qui est en Turquie le prétexte ordinaire des crises politiques, fut celui dont on se servit pour autoriser contre Tricala une expédition fomentée par les Albanais, qui massacrèrent, ou réduisirent en esclavage la moitié de ses habitants. Désolée depuis cette époque par plusieurs pestes, affligée chaque année des fièvres qu'exhalent les rizières, surtout quand le vent de Porta se fait sentir (2), on n'y compte plus que sept mille individus, dont le nombre diminue d'une manière effrayante.

Avant de quitter Tricala, je voulus examiner la rive du Pénée, ou Salembria, qui confine avec le territoire d'Agrapha. Ainsi une demi-lieue au sud-ouest de la ville, je relevai le village d'Agia-Môni, et à égale distance, le confluent du Pénée avec la rivière de Véternico, que je crois être le Phénix des anciens (3). Un

(1) *Medico condottato*, médecin payé par le public. Cet usage de salarier un Esculape pour une ville existait anciennement à Athènes et à Sparte. *Voyez* Aristophan. Acharn., v. 1029.

(2) Ce vent redouté est celui du S. O., qui apporte avec lui les émanations des marais de la plaine, qui s'étend entre Tricala et Pharsale.

(3) Φοίνιξ, Plin., Lucan., citat. ab Ortel.

mille au nord d'Agia-Moni, je pointai sur mon croquis, Béretzi, et, à pareille distance dans la même direction, Lestina. En partant d'une ligne moyenne tracée entre ces deux villages, on me conduisit, dans une heure de marche, à des ruines presque effacées, qui sont probablement celles de Métropolis(1). La position de cette place, qui était un des boulevards de la Thessalie, fermait au nord-ouest le défilé des montagnes habitées par les Æníanes, qu'on suit, comme je l'ai dit, pour se rendre, par Agrapha et le pont de Coracos, dans l'Acarnanie (2). Aussi voit-on cette forteresse occupée militairement dans toutes les guerres, ainsi que Gomphi et Tricca, pour s'assurer l'entrée de la Thessalie, ou bien afin de se ménager une retraite et des communications vers l'Épire et le golfe Ambracique. On pourrait en dire autant de Tricala, qui pourrait servir à un conquérant de camp retranché et de place de dépôt, en réparant le château pour y former à peu de frais des magasins considérables. Après avoir recherché des inscriptions, et inutilement essayé de reconnaître la construction de cette enceinte, je dus me contenter d'une seule médaille que les paysans me vendirent (3), et je rétrogradai vers Tricala.

---

(1) Μητρόπολις, Strab. l. XI, p. 437, Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 10; Dion., lib. XLI; Diodor., lib. XV; Cæsar., *Bell. Civil.*, lib. III, c. 80, 81. Ptolem. l. III c. 13; Steph. Byz., Const. Porphyrog., *Them.* 2, lib. II; Cellarius, lib. II, c. 13, p. 1058.

(2) *Voyez* le liv. de ce voyage qui traite de l'Acarnanie.

(3) Cette médaille, qui existe maintenant au cabinet du roi, est la suivante :

Argent. ΑΙΝΙΑΝΩΝ. ΕΥΞΕΝΟΣ. Homme nu debout, ajustant

Je rentrais avec répugnance dans cette ville, parce que la peste, qui désolait alors la partie orientale de la Thessalie, pouvait, d'un moment à l'autre, s'y manifester; je me hâtai donc d'en partir; mais sous quels auspices? Je m'avançais vers le foyer de la contagion, et nous fîmes nos dispositions, comme si nous étions entrés en pays ennemi. J'avais parcouru, peu de mois auparavant, la Thesprotie, désolée par ce fléau; et je retrouvais ici de nouvelles traces de désolation. Tournovo n'offrait plus qu'un vaste cimetière; Larisse était en proie à une effrayante mortalité; et la majeure partie des villages de la plaine que je découvrais se trouvaient déserts par la fuite des paysans, ou bien en deuil de leurs habitants. On offrait jusqu'à un sequin d'or de Venise (douze francs), pour la journée de travail d'un homme; mais la crainte de la mort l'emportait sur la cupidité. Les moissons se perdaient, faute de bras pour les récolter; l'épi doré réclamait en vain la faucille du moissonneur; ses grains retombaient sur le sillon qui les avait produits; les laboureurs qui avaient ensemencé ces belles campagnes n'existaient plus, et l'espérance de l'année était délaissée. La frayeur, ayant passé des cabanes dans les palais des grands, s'était emparée du visir Véli pacha, qui s'était retiré, avec sa famille et sa suite, dans les montagnes de la Magnésie, où il se tenait retranché, sans permettre à personne d'en approcher. Quelques Turcs fatalistes seuls

---

une fronde, et armé d'un carquois; dans le champ, deux javelots plantés en terre et une massue.

R. Tête de Pallas à droite, le casque orné de cinq chevaux de front.

étaient restés à Larisse avec les Juifs, qui, en trafiquant des dépouilles des pestiférés, répandirent, par ce commerce sacrilége, la peste jusqu'à Thessalonique, où plus de quinze mille personnes moururent dans cette année funeste à la Grèce.

Après avoir fait, dans notre course du matin, une lieue et demie en prolongeant le cours du Pénée, nous laissâmes, un mille sur la gauche, à la base des montagnes, les villages de Couraly et du Pyrioto, dans lequel on passe ordinairement. Par le travers de Couraly, qui est éloigné de deux lieues de Tricala, on aperçoit, à droite, des villages et un grand marais; et dans deux autres heures de marche, on passe à Coulcoutos, village appelé Balaluc par les Turcs. Un quart de lieue plus loin, nous fîmes halte au khan de Plocovo, et trois quarts de lieue au-delà, nous laissâmes à gauche le village grec de Siouti. Un Albanais, qui marchait en éclaireur à la tête de notre caravane, faisait écarter les paysans, qui se détournaient avec une déférence respectueuse. Nous suivions le bord du fleuve dont la courbe serre la base des montagnes d'Ardam, qui s'élèvent au septentrion (1), lorsque nous arrivâmes à une chaussée, pavée de douze à quinze pieds de large, pratiquée au bord d'un vaste marais formé par les sources abondantes qui jaillissent du pied des montagnes. Cette galerie, qui forme le seul chemin prati-

---

(1) Le chef-lieu appelé Ardam, village de trente feux, se trouve trois heures E. N. E. de Tricala; une demi-heure dans la même direction on indique Kéracha, et une multitude de villages qui ne peuvent prendre place que sur une carte de détails.

cable, peut avoir quatre à cinq cents pas de développement. Tout me portait à croire que nous étions peu éloignés de Pellina (1), qui commandait le col le plus resserré de la route ordinaire de Tricca à Larisse, car il est probable qu'on suivit toujours la rive gauche du Pénée, de préférence à une plaine fangeuse, pour communiquer entre l'orient et l'occident de la Thessalie. Enfin, en longeant un glacis entrecoupé de champs cultivés en coton, de vignobles et de plantations de mûriers, nous atteignîmes la rivière de Libérysso, qui prend ses sources, deux lieues au nord, près de Megalo Tzygoto (2).

Le Pénée se rapproche de plus en plus de la base des montagnes, au-dessous de Libérysso; et ses rives, dépouillées d'arbres, sont tristes et monotones. La plaine qui se déroule au midi, pareille à celle de la Beauce, ne présente que quelques villages situés à de grandes distances, sur des buttes isolées semblables à des dunes. Les plus rapprochés que nous avions en vue depuis Plocovo, village en face duquel la Salembria reçoit, par sa rive droite, une rivière que je crois être le Pamise (3), furent soigneusement relevés dans

---

(1) Pellina; il y avait deux villes de ce nom dans la Thessalie, dont l'une se trouvait probablement du côté de la Magnésie, sur le chemin de la Béotie. STEPH. BYZ.

(2) Megalo-Tzygoto, bourg de deux cents familles chrétiennes. La montagne sur laquelle il est situé est le point de partage des eaux qui se rendent au Pénée et au Saranta-Poros, ou Titarèse. Les principaux villages de cette contrée sont: une heure S. E., Vérindgia; une heure S. O., Hassan-Keu; une heure N. E., Tzoukéfliaka (*flamme éclatante*) et Sképhari.

(3) Hérodote et Pline placent un fleuve de ce nom dans la Thessalie. *V.* ORTELIUS.

le rapport de leurs distances respectives (1). Je notai également la position des hameaux de la rive gauche, jusqu'au confluent de l'Atrax dans le Pénée; et des hauteurs de Zarco, je déterminai la ligne qui sépare le coli de Gritziano du canton de Larisse.

A une lieue de Lybérisso, j'aperçus les croupes du mont Olympe, dont les sommets se dessinent majestueusement au-dessus de la région des neiges. J'avais probablement à ma gauche la chaîne du mont Phæstus (2), que les géographes placent sur cette rive du Pénée, qui reçoit, deux milles plus bas, la rivière de Micro-Tzygoto, que j'appelle l'Atrax (3), fleuve qui tenait son nom d'un roi des Lapithes (4). Au-dessus de cette bourgade, on retrouverait peut-être l'emplacement d'une ville ancienne, qu'on dit exister à dix milles

(1) Ces villages sont : une demi-heure S. de Plocovo, Zaboud-Tchiaous; de celui-ci, une heure S., Toutchicos, ou plutôt Tichos, près duquel on trouve des ruines que je n'ai pas vues; sur la même rive, en face du confluent de l'Atrax, Selim-Oglou; une demi-heure S. O., Tournovous; une heure S., Boubounista. Sur la ligne du canton de Larisse et du coli de Gritziano, je notai Rizavia, Petropoulo, Paraskévi et Kyrpali.

(2) Phæstum; Tite - Live en parle comme d'une ville de la Thessalie, lib. XXXVI, c. 13.

(3) Atrax, fleuve et ville de la Thessalie dans la Pélasgiotide. Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 15; lib. XXXVI, c. 10, 13. Ptolem. lib. III, c. 13; Strab., lib. IX, p. 440 et 673; Steph. Byz. Les magiciens de cette ville étaient, au rapport de Stace, très-fameux dans l'art des enchantements.

. . . . Qualis per nubila Phœbus
Atracia rubet arte labor. . . . .

Theb., lib. I.

(4) Bibl. d'Apollod. §. II, c. 7, 57. Diod. l. IV, § 37.

au nord, à trois quarts de lieue de cette rivière, qui naît du sein des montagnes. A deux milles de ses bords, nous laissâmes à gauche Zevlania; et après avoir doublé un contrefort blanchâtre comme les montagnes de la Sicyonie, nous eûmes deux milles à parcourir pour arriver à Zarco, place connue dans le moyen âge sous le nom qu'elle a conservé (1).

Cette bourgade, qui est éloignée de huit lieues et demie de Tricala et de quatre heures et un quart de Larisse, est habitée par six cents familles grecques, adonnées à l'agriculture et aux soins des troupeaux. Comme Zarco se trouve sur le passage des voyageurs et des caravanes, il s'y est établi plusieurs familles Valaques qui vendent des capes, et quelques maisons juives, dont les spéculations se portent sur l'achat des soies écrues. La crainte de la peste m'empêchant de visiter le bazard, je ne pus acheter aucune médaille; et je me contentai de recueillir par indication, la position des principaux villages (2) de son canton, qui confine, sur la rive gauche du Pénée, avec celui de Larisse. C'est dans cet endroit que les pasteurs valaques se réunissent au printemps pour aller vendre à Constantinople les troupeaux qu'ils nourrissent dans les pâturages de la Thessalie et de ses montagnes.

En nous éloignant de Zarco, où nous nous conten-

(1) Ζαρκὸς, Macedoniæ finitima. *V.* Gott. Stritt. Summar. de Serv. principib.; Zarco successit Dragoses Zarci filius. Les Tatares, qui mesurent le chemin à vue de pays, placent ce relais à 6 h. de Tricala et à égale distance de Larisse.

(2) Ces villages sont : Tzapournia, deux heures N., Sinitio et Coursovo, près du défilé qui aboutit au mont Milonas.

tâmes de faire provision de pain, nous fîmes route au nord-est en suivant la berge du Pénée, pendant six milles, pour arriver à Coutzochéro, village de trente feux, situé sur une hauteur, où il exista une acropole. Si ce château était relevé et fortifié, sa position à l'angle saillant d'un coude du Pénée pourrait en faire un point militaire d'une importance majeure.

C'est à Coutzochéro, qu'on prend la traverse qui conduit, par Alassona, dans la Macédoine (1). La plaine de la Thessalie forme, de l'autre côté du fleuve, une suite de coteaux qui encaissent l'Apidane (2), ou rivière de Pharsale, et les ruisseaux tributaires de son cours. Ce fut au-dessous de son confluent que nous passâmes en bac la Salembria, à huit milles de Larisse, presque en face du village d'Alif-Aga (3), où je suspends mon itinéraire, pour faire connaître les parties orientales de la Thessalie, qui complètent mes descriptions.

---

(1) *Voyez* t. III, liv. VII, c. VII de ce voyage.

(2) Apidanus ou Epidanus; ce fleuve est mentionné par Properce, Ovide, Strabon, Lucain, Thucydide, Orphée, Hérodote, Euripide, etc.

(3) Du gué des caravanes, près d'Alif-Aga, il y a huit milles jusqu'à Larisse, par Hassan-Tatari, Hadgi-Alari et Seïd-Keu, tchiftlik appartenant à Véli pacha, éloigné d'une demi-lieue des faubourgs de la ville.

CHAPITRE V.

Larisse. — Aperçu sur son canton et celui de Tournovo. — Cours du Titarèse, ou Saranta-Poros. — Villes anciennes situées dans sa vallée. — Gorge du Tempé. — Usage de faire voyager les abeilles. — Emplacement de Gonnus et de Cranon. — Embouchure du Pénée. — Route depuis Larisse jusqu'à Thessalonique.

Larisse, fondée par Teutamius (1), ou plutôt par Larissus, fils de Pélasge, fut la seconde ville de ce nom qui fleurit dans la Thessalie. Illustre dès son origine, célèbre ensuite par ses institutions, mêlée aux guerres des Grecs, courbée sous le sceptre du peuple-roi (2), conquise en 1205 par les Français, désolée par les Turcs, Larisse a conservé son nom, auquel les mahométans ont en vain voulu substituer celui de Iénitcher, qui n'est employé que dans le style de leur chancellerie. Indépendamment de sa dénomination première, qui a prévalu, on la reconnaît aux débris de ses édifices anciens, dans ses médailles autonomes, qui portent, avec l'emblême de Jupiter, le coursier bondissant de la

---

(1) Les géographes anciens comptaient onze villes de ce nom, et celle du *Pénée fut la seconde* de la Thessalie, ce qui fait probablement que son archevêque prend encore le titre de Δευτέρας Θεσσαλίας, la première Thessalie habitée ayant été les coteaux de la Magnésie et du Pinde.

(2) Tit.-Liv., liv. XXXI, c. 48; Strab., lib. IX, p. 440; Cæsar., *Bell. Civil.*, lib. III, c. 96; Pausan. Corinthiaç. Attic. 12, 4. Corinth. 58, 27. Lucan., lib. VI, v. 355; Steph. Byz.; Constant. Porphyrog., *Them.* 2, lib. II. Innocent. epist. t. 11, edit. Baluz.

Thessalie, à l'aspect de l'Olympe, du mont Ossa, et au cours majestueux du Pénée, qui s'enfonce entre leurs flancs escarpés.

Dès qu'on a traversé ce fleuve au-dessous de Coutzochéro, on revoit le territoire décrit par les historiens et chanté par les poètes. La Pélasgiotide déploie une suite de coteaux cultivés, qui encaissent le cours du vieil et torrentueux Apidane (1), en s'élevant vers la Magnésie. Entouré de sites nouveaux, le voyageur démêle les traits de cette contrée pleine de souvenirs. Mais ses regards reviennent vers le Pénée, qui fuit entre des bordures de saules et de platanes, jusqu'aux faubourgs de Larisse. Ce n'est plus au milieu des gymnases, des temples, des cirques où se donnaient les combats de taureaux (2), qu'il débouche, en déployant son cours (3). Toujours souverain, mais souverain d'une région désolée, il pénètre au milieu des quartiers fangeux d'une ville dont il paraît pressé de sortir, pour entrer en vainqueur dans le Tempé, où l'effort de ses eaux s'est frayé un passage.

Larisse, dépouillée de ses pompes et de ses monu-

---

(1) ......Ἀπιδανός τε μέγας καὶ δῖος Ἐνιπεὺς
Ἀμφὼ συμφορέονται ἀπόπροθεν εἰς ἕν' ἰόντες.

Le grand Apidane et le divin Enipée, réunis au loin, coulent ensemble dans un même canal. Argonaut. l. V, 39, 39.

..................Irrequietus Enipeus,
Apidanusque senex, lenisque Amphrysos et Æas.

Ovid., *Metamorph.*, lib. I, v. 580.

(2) Plin. lib. VIII, c. 45. Suet. in Claud. c. 21.

(3) Tite-Live lui donne le titre de *nobilis civitas*, lib. XXXI, c. 46, et Solin celui de *egregium oppidum*, Polyhist.

ments, Larisse, fière de posséder le tombeau d'Hippocrate, qui termina ses jours près de Tricca, berceau d'Esculape (1), avait reçu les bienfaits du christianisme, long-temps avant l'institution de son premier évêque Achille, auquel l'empereur Constantin confia le soin de son église (2). Fortifiée dans la foi, elle fut érigée en métropole dans le cinquième siècle; et son archevêque, en réunissant à ce nouveau titre celui d'exarque, eut pour suffragants quatorze archevêques, métropolitains, ou évêques, qui existent encore maintenant :

Archevêché de Larisse, Exarchat de Thessalie et de la Hellade.

NOMS des archevêchés, métropoles et évêchés.	LIEU de la résidence des prélats.	REVENUS en piastres turques.
Larisse, A. EX..........	Larisse..................	40,000
Pharsale, M.............	Pharsale.................	6,800
Agia, E.................	Agia.....................	3,000
Démétrias, M...........	Volo.....................	5,000
Scyathos et Scopelos, E...	Trikéri..................	3,000
Démoco et Lamia, A......	Démoco...................	7,500
Thaumacos et Zeïtoun, M..	Zeïtoun..................	6,000
Scotusse, E.............	Moscolouri...............	3,000
Gardiki, E..............	Gardiki dans l'Agraïde....	5,000
Radovitch, E...........	*Réuni à l'Arta*...........	5,000
Lidorion, M.............	Lidoriki.................	7,500
Litzas et Agrapha, E......	Fanari...................	7,500
Stagous, E..............	Calabak..................	4,000
Tricalon, E.............	Tricala..................	5,000
Pélion, E..............	*Réuni à Thèbes* (Zagòra)..	4,800

(1) Hippocrate né à Cos, après avoir séjourné à la cour de Perdiccas roi de Macédoine, mourut âgé de 104 ans et fut enterré à Larisse en Thessalie. — Steph. Byz. V. Κῶς. Suid. V. Ἱπποκράτης. — Tzetz. Chil. VIII, c. 155.

(2) Ces prélats offrent, depuis saint Achille, qui assista au

Malgré ses hautes prérogatives, le chef de l'église militante des Thessaliens avait été forcé, vers l'année 1770, de transférer son siége à Tournovo. Les chrétiens eux-mêmes étaient peu nombreux à Larisse, à dater de l'époque où *le labarum* de l'auguste Catherine II parut pour la première fois dans la mer Égée. Les Turcs, dont elle révéla la faiblesse à l'Europe, battus à Tchesmé, battus aux bords du Danube, et chassés de la Chersonèse Taurique; pour se venger de leurs défaites, déchargèrent leur colère sur les chrétiens désarmés, en égorgeant les ministres du seigneur, et en renversant la cathédrale dédiée à saint Achille, dont le nom, synonyme de celui du fils de Thétis, était le palladium des opprimés. L'exarque s'était éloigné depuis ce temps de sa métropole, à laquelle il est rendu, depuis que Véli pacha, fils d'Ali Tebelen, *a brisé la tête altière des janissaires*, en substituant son pouvoir aux caprices d'une soldatesque féroce, qui n'est plus redoutable qu'aux sultans.

Malgré cette victoire du despotisme sur l'anarchie militaire, quand quelque janissaire de Larisse apprend la naissance d'un enfant mâle dans la famille d'un chrétien, il envoie un mouchoir brodé au père du nou-

---

concile de Nicée, jusqu'en 1721, une succession de trente-neuf évêques et archevêques. LEQUIEN, *Oriens Christianus*.

Dans la notice des églises du patriarchat de Constantinople, de Nilus Doxa Patrius, rapportée par Leo Allatius, son exarchat renfermait dix-sept suffragants. Lib. I, *De Cons. eccl. occid. et orient*, c. 24.

On peut ajouter à la liste des archevêques de Larisse :

Porphyre	1807
Gabriel de Janina	1811

veau né, pour lui signifier que son fils sera à l'avenir son raïa. Nul ne peut se racheter d'un pareil patronage! L'enfant parvenu à l'adolescence passe ainsi sous la tutelle infame du premier venu des Turcs, qui en fait souvent l'objet de sa lubricité, jusqu'à ce qu'il lui plaise de le congédier pour aller végéter et souffrir dans l'abjection. En recevant le jour, et à peine régénéré dans l'eau du baptême, le Grec est ainsi marqué du sceau flétrissant de l'esclavage et de l'ignominie, par un lâche et stupide sectateur de Mahomet, qui souille et déprave sa jeunesse.

Larisse, comme toutes les villes turques, présente quelques grandes maisons, perdues au milieu d'un assemblage confus de cabanes. Au lieu de places publiques, on ne voit que des espaces remplis d'immondices, des flaques d'eau croupissante; et ses bazards, jadis renommés, perdent chaque jour leur crédit. Cependant nulle ville ne serait plus convenablement située (1) pour être le séjour d'une population heureuse et le centre d'un commerce étendu. Placée sous le plus beau ciel de la vieille Europe, rafraîchie par la température de l'Olympe, ombragée par le mont Ossa, entourée de coteaux couverts de productions variées, baignée par un fleuve que quelques travaux rendraient navigable pour les barques, pendant une grande partie de l'année, la capitale de la Thessalie prendrait un rang éminent dans la Grèce, à cause de sa position et

(1) Larisse est située à neuf lieues de la mer, du côté de Platamona; à douze du port de Volo, trente-deux de Salonique, cinquante-quatre d'Athènes, trente-sept de Janina, et cent quatorze de Constantinople.

des rapports qui s'établiraient dans ce grand marché. Les prodiges des temps anciens seraient surpassés, par l'industrie de notre civilisation. Les coteaux du Titarèse, les plateaux de la Magnésie, redeviendraient le séjour enchanteur de la prospérité d'un peuple qui ne demande qu'à être protégé pour sortir de ses malheurs, et auquel la connaissance des arts de l'Europe donnerait des avantages incalculables dans leur application aux manufactures.

Il est faux, comme l'ont avancé quelques géographes, que l'Olympe égale les Alpes en hauteur. Depuis long-temps cette exagération est réduite à sa juste valeur; et le fait seul de la fonte totale des neiges, qui a lieu chaque année sur ses sommets, suffirait pour détruire une pareille assertion, si on pouvait y ajouter foi. Je n'ai, pour évaluer sa hauteur, que le témoignage des anciens (1); et j'affirme que, vu de la région supérieure du Pinde, il m'a paru inférieur au Mavronoros. Or, comme le Pinde, dont il fait partie, n'est tout au plus qu'une chaîne subalterne dans l'orographie de l'Europe, il s'ensuit que l'Olympe et le Parnasse, qui en sont des dépendances, ne pourraient tout au plus être mis qu'en troisième ligne. On est particulièrement convaincu de l'exactitude de cette observation, lorsqu'on s'avance vers Tournovo, après avoir passé le pont du Pénée au nord de Larisse. L'Olympe, attribué par les géographes à la Macédoine et à la Thessalie (2), ne

---

(1) Xénagoras, cité par Plutarque, estimait la hauteur du mont Olympe à dix stades un plèthre moins quatre pieds (ou 960 toises), *Vit. Paul. Emil.* Bernoulli l'a trouvée de 1017 toises, ce qui n'est pas la moitié de la hauteur du Mont-Blanc.

(2) Pausan. Eliac. liv. II, p. 182, 31.

s'annonce pas, dans la gorge que baigne le Titarèse, par les pentes brusques et les cascades retentissantes qui caractérisent les Alpes!.... Lorsque, après avoir passé le pont de Beauvoisin, on remonte le cours bruyant de l'Arcq, quelque chose de sévère et de menaçant dit, en s'avancant entre les rochers *des échelles*, que la nature expire sur leurs faîtes. Ici, au contraire, l'Olympe, environné des plus douces couleurs, élève majestueusement ses croupes arrondies au milieu d'un effet suave de lumière, en laissant apercevoir à travers ses coupoles, au lieu des glaciers éternels du Mont-Blanc, des traces de verdure qui appellent les pasteurs dans des retraites délicieuses que l'été embellit de plantes et de fleurs alpines. L'Ossa, qui pyramide à l'orient, annonce aussi, par sa végétation, les Alpes; mais ces Alpes orientales sont celles de la Grèce, sur laquelle la main libérale de l'Éternel a répandu ses plus délicieuses harmonies pour toucher les sens, pour les émouvoir, pour les ravir, pour inspirer le génie, et non pour l'attrister par des images terribles. Toutes les scènes des pays de montagnes sont rassemblées dans ce cadre, mais avec des tons gracieux et des épisodes poétiques, qui furent recueillis par Homère, Hésiode, Pindare, et les fils de mémoire, dont les écrits attesteront à jamais ces tableaux d'une nature incomparable en beautés.

La vue de l'Olympe offre encore des aspects nouveaux, lorsque après avoir traversé le Pénée sur un pont en pierre de douze arches, on fait route au nord, vers la contrée dans laquelle les anciens plaçaient la Dodone des Pélasges thessaliens (1). En avançant vers

(1) Plusieurs géographes placent dans cette partie de la Thes-

Tournovo, au milieu d'une plaine entrecoupée de torrents, on reconnaît la justesse de l'expression de Lucain, lorsqu'il dit que l'habitant des bases de l'Olympe ignore que la constellation de l'Ourse brille au ciel (1) pendant la nuit entière; et dans une marche de huit milles, on arrive on Tournovo. Édouard Brown, qui visita cette ville en 1666, porterait à croire qu'elle fut plus considérable qu'elle ne l'est maintenant, puisqu'il y vit alors dix-huit églises et trois mosquées. Cependant son origine ne remonte, suivant la croyance commune, qu'au siècle d'Andronic-le-Vieux, qui y avait fondé un monastère sous l'invocation du prophète Élie. Mais l'état des lieux est bien changé depuis le temps où Brown parcourut cette extrémité de la Thessalie; car on ne compte plus à Tournovo que quelques familles turques, et trois mille Grecs, dont l'industrie s'était élevée, en 1810, à un point de splendeur tel, qu'on tira de leurs fabriques pour un million et demi de piastres d'alagias (2), de flocotis (3), et environ trente mille maroquins. Depuis la chute des fabriques d'Ambelakia et d'Agia, la Thessalie n'avait plus connu la prospérité que donne le commerce; son industrie allait reprendre son essor : mais, comme si la provi-

---

salie une Dodone, contre l'opinion d'Étienne de Byzance, qui rejette à ce sujet l'autorité de Philoxène, et dit que cette ville s'appelait Bodone, et non pas Dodone. STEPH. BYZ.

(1) Nec metuens imi Boreæ habitator Olympi
Lucentem totis ignorat noctibus Arcton.
LUCAN., *Phars.*

(2) Espèce de cotonnade rayée; on en fait aussi en bourre de soie.

(3) *Flocotis*, sorte de nappe d'un tissu pluché et très-commode pour s'essuyer, surtout au sortir du bain.

dence ne permettait jamais aux Grecs d'entrevoir que des espérances fallacieuses, la peste qui éclata en 1813 vint anéantir cette colonie d'industrieux artisans. Les tisserands et les tanneurs, moissonnés dans leurs ateliers, périrent comme frappés de la foudre; les fabriques, les teintureries devinrent désertes; et les retraites des montagnes ne purent dérober à l'épidémie que quelques individus, qui, en 1815, formaient à peine un noyau de quatre cents personnes capables de travailler.

Le faible canton de Tournovo se compose des villages de Dendra, Kabila et Amary, situé à la rive droite du Titarèse, ou Saranta-Poros (1), sur le chemin qui conduit à Alassona (2). Cette ville, éloignée de six lieues et demie du dernier village que j'ai nommé, est un vaivodilik suffragant de Larisse, quoiqu'une partie de ses villages soit enclavée dans la Macédoine. L'archevêque, poursuivi par l'intolérance mahométane, vit parmi les chrétiens de Tchéritchani, bourgade éloignée d'une lieue au midi du chef-lieu de son diocèse, qu'on croit situé sur l'emplacement de Gyrton (3). La chaîne du mont Milonas rappelle l'ancienne

---

(1) Tournovo; une heure et demie, Dendra, distant de trois quarts d'heure du Pénée, cinquante familles grecques; du chef-lieu N. O., une heure un quart, Cabila; d'*id.*, une heure un quart, Amary; de ce dernier village, six heures et demie au N. O., Alassona.

(2) Alassona, Ὀλοσσών. *Iliad.*, lib. II, v. 739; Strab., lib. IX, p. 440. Hésych. l'attribue à la Thessalie. STEPH. BYZ.

(3) Gyrton, Γύρτων. *Iliad.*, lib. II, v. 738; Strab., lib. IX, p. 439; Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 10; XXXVIII, c. 10, XLII, c. 54; Steph. Byz.

Mylæ (1), que Tite-Live attribue à la Thessalie. On n'a pas les mêmes indices pour désigner les positions de Phalanne (2), qui dut exister près de Tournovo, de Mopsum (3), que je serais tenté de placer à Cabila, et d'Élatée (4), au voisinage de Dendra.

On distingue au premier coup-d'œil, à leur physionomie saine et robuste, les habitants de la vallée du Titarèse de ceux de la rive droite du Pénée, dont le teint jaunâtre annonce l'air fiévreux de la contrée qu'ils habitent. Cette observation avait été faite par Brown, et elle frappera tous les voyageurs qui visiteront cette vallée, dont le Titarèse, aux ondes limpides, fertilise les campagnes. Cette rivière, qui n'est troublée que par les pluies abondantes de l'hiver, est la dernière que le Pénée reçoit par sa rive gauche, avant de se contourner au nord-est pour entrer dans le Tempé.

Au nom de cette vallée, les souvenirs riants de la mythologie se présentent en foule; et sa fraîcheur, ses sites pittoresques, étaient si renommés, que les poètes en appliquaient la comparaison à toutes les vallées délicieuses. Ainsi Horace nomme Tempé sa campagne; et Virgile, pour vanter le bonheur de la vie champêtre, place un Tempé au milieu des bois, asyle du repos et du sommeil (5). Ovide chante aussi cette retraite, *Hello-*

---

(1) Mylæ, Tit.-Liv., lib. XLII, c. 54.

(2) Phalanne, Φάλλαννα; cette ville se trouvait dans la même chaîne de montagnes que Alassona. Steph. Byz.; Strab., lib. IX, p. 440; Tit.-Liv., lib. XLII, c. 54.

(3) Mopsum, Μόψιον; Strab., lib. IX, p. 443. Tite-Live en parle comme d'un *tumulus*, lib. XLII, c. 61, 65; Steph. Byz.

(4) Elatée, de Thessalie; Steph. Byz.

(5) Virg., *Georgic.*, lib. II, v. 469; lib. IV, v. 317. Les

ria, Tempe (1). Stace célèbre celui de Thaumacos (2); et Théocrite, déplorant la mort de Daphnis, reproche aux nymphes de l'avoir oublié, en leur demandant si elles se sont laissé séduire par les délices de cette vallée (3). Lucain et Catulle redisent sa beauté; et le pieux Fénélon exprime le désir d'y porter ses pas, en les consacrant à une mission apostolique qui aurait tendu à régénérer la Grèce. « Je pars, dit le chantre de Télémaque, « plein de ce saint enthousiasme, où le sacré et le pro« fane s'allient avec la grace; je pars, et peu s'en faut « que je ne vole!.... La Grèce entière s'ouvre à moi; le « sultan, effrayé, recule; déja le Péloponèse respire en « liberté, et l'église de Corinthe va refleurir! La voix « de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens trans« porté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines pré« cieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux mo« numents, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet « aréopage où saint Paul annonça le dieu inconnu. « Mais le profane vient après le sacré; et je ne dédai« gne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le « plan de sa république. Je monte au double sommet « du Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes, et je « goûte les délices du Tempé! »

.... Arva beata
Petamus arva divites et insulas..........

---

anciens donnaient le nom de Τέμπη, Tempé, à toutes les gorges, κοιλώματα. Suid.

(1) *Fast.*, IV, v. 475.

(2) Theb., Theumesia Tempe, lib. I, v. 485.

(3) ....Nymphes des eaux, quel fut votre séjour,
Quand, brûlé d'un feu lent, Daphnis perdit le jour?
Étiez-vous sur le Pinde, ou le fleuve Pénée
Roulait-il sous vos yeux une onde fortunée?

THÉOCR., *Traduct. de F. Didot.*

Élien peint le Tempé avec des couleurs toutes pastorales(1); Pline le décrit en naturaliste(2), et Tite-Live, en historien chargé de transmettre les fastes militaires de Rome à la postérité, quand il fait connaître ses dimensions et les points fortifiés de cette gorge vers Gonnus, Condylone et Lapathunte (3). Tels sont les récits des anciens, auxquels l'auteur d'Anacharsis a ajouté le tableau enchanteur des Pélories, célébrées en mémoire de l'événement qui rendit la Thessalie aux enfants des Grecs, quand lePénée se fut frayé un passage vers la mer (4) à travers l'Histiæotide (5). Mais au lieu des cortéges couronnés de fleurs qui voguaient sur ses ondes, à peine aperçoit-on maintenant quelques esquifs chargés de ruches d'abeilles, qu'on y fait voyager pour picorer le miel odorant des coteaux de l'Olympe et du mont Ossa. C'est au printemps que ces théories nouvelles descendent des coteaux de la Magnésie, pour naviguer sur le Pénée, tandis qu'on porte dans des chars d'autres ruches, que les pasteurs conduisent au milieu des prairies de Pharsale, qu'ils quittent, lorsqu'elles sont épuisées d'ambroisie, pour suivre le printemps jusque dans la plus haute région des mon-

(1) Ælian., *Hist. Var.*, lib. III, c. 1.

(2) Plin., lib. IV, c. 8; lib. XVI, c. 44.

(3 Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 15; lib. XXXIII, c. 21; lib. XXXVI, c. 10; lib. XLII, c. 4, 67; lib. XLIV, c. 6.

(4) Voyage d'Anacharsis, c. XXXV. Meurs. in Πελώρ.

(5) Cette contrée fut primitivement située entre l'Olympe et l'Ossa, mais les Hellènes qui l'habitaient dès le temps de Deucalion en ayant été chassés par les Cadméens, s'établirent à Pindus dans la Doride où ils prirent le nom de Macèdnes.
Herodot., lib. I, 56.

tagnes. Ainsi c'est encore dans la patrie d'Aristée (1) que les industrieuses abeilles reçoivent des soins qu'elles récompensent par des récoltes abondantes de miel et de cire.

Le chemin qui conduit de Larissé au Tempé, que les modernes appellent *Derveni*, *Bogaz*, et parfois encore, comme au temps d'Anne Comnène, *Lycostomion*, *gueule de loup*, traverse à l'orient une campagne couverte de champs de coton, de vignobles, de plantations de tabac et de maïs. A cette distance le Pénée tourne brusquement au nord, pour entrer dans le Tempé. On le perd de vue pendant cinq milles; et après avoir contourné plusieurs *buttes tumulaires*, on arrive au lac Nézéro, qui est le Nesson de la Thessalie (2). Ce marais est traversé par une chaussée en pierre percée d'arches; et comme l'accumulation de ses eaux est produite par le gonflement du Pénée, il arrive souvent qu'on le cultive en entier, lorsque les années sont peu pluvieuses.

On aperçoit sur les coteaux voisins plusieurs tchiftliks appartenant aux beys de Larisse, disséminés dans un vallon intermédiaire qui s'enfonce dans le mont Ossa. Les plus remarquables de ces villages sont Kyrsali, Otmankeu, et Balamont. On remarque à gauche de la route le hameau de Derly; et après avoir franchi un ressaut qui s'élève au nord-est, on entre dans la

(1) Tristis Aristeus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans.........................

Georg., lib. IV, v. 355.

(2) Nesson, Νέσσων. Strab., lib. IX, p. 440 et 441, dit que c'était le nom d'une ville et d'un lac de la Thessalie, ainsi que Étienne de Byzance. STEPH. BYZ.

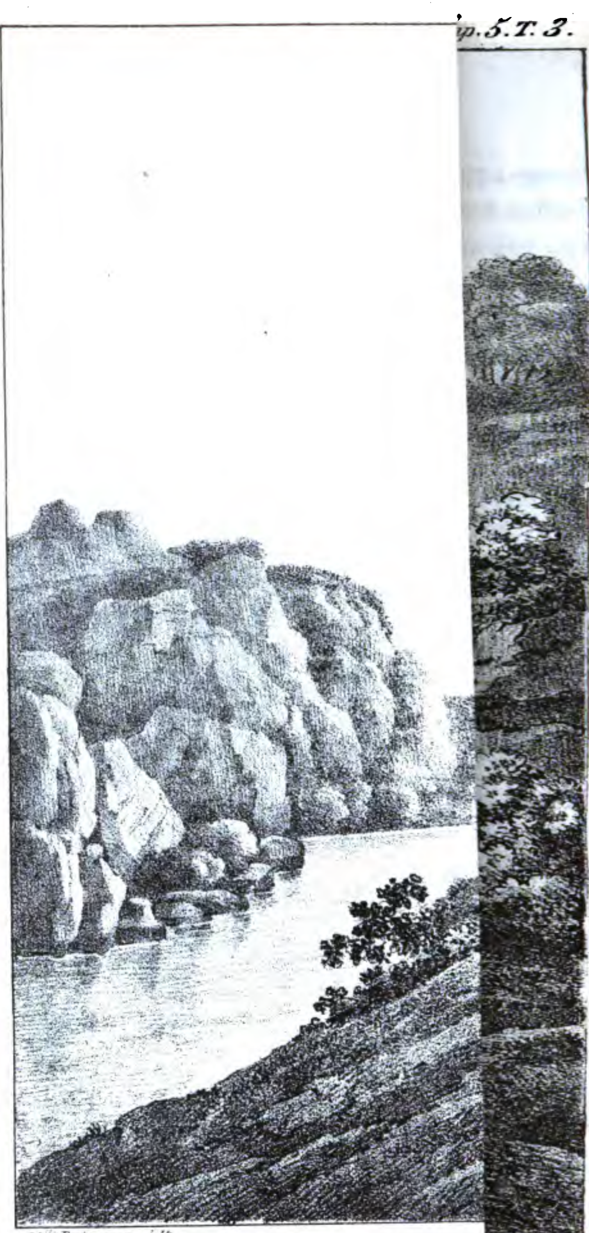
partie du Tempé que les modernes appellent gorge de Saratzlar. On voit la bourgade de Minarlykeui, dont les minarets se dessinent au milieu des forêts qui tapissent la rive gauche du Pénée. On laisse presque aussitôt à droite, sur la pente du Kissovo(1), des pans de murs situés parallèlement à d'autres ruines existantes à la rive gauche du fleuve, qui rappellent les positions de Mopsium et de Phalanne; et de là jusqu'à Baba, il y a une lieue et demie de chemin.

La bordure du Pénée, du côté de l'Olympe, est étroite; et à mi-chemin environ, on découvre, dans un de ses enfoncements, la chapelle de sainte Vénérande. On serait tenté d'affirmer que cet édifice est situé sur l'emplacement du hiéron où Apollon, vainqueur du serpent Python, se soumit aux purifications; car les chrétiens ont presque toujours bâti des oratoires aux lieux où les anciens avaient élevé des temples et des autels aux divinités mythologiques.

On arrive bientôt à Baba, petite ville éloignée de quatre heures de Larisse, qui est habitée par des mahométans doux et hospitaliers. A partir de la hauteur de Saratzlar, on marche sur la grève sablonneuse du Pénée, qui n'est bordé que de lauriers-roses et d'agnus castus, jusqu'à l'endroit où le Kissovo prend le nom de Grammenos. On est alors dans le lieu le plus resserré de la gorge, qui est encaissée par des rochers sur lesquels on voit les restes d'une forteresse à double

(1) Kissovo, montagne du lierre. Élien parle, dans sa description du Tempé, du lierre au sarment laineux de l'Ossa, qui s'enlace autour des arbres; et rien n'a changé sous ce rapport.

p.5.T.3.



M[lle] Robineau del[t]

VI

enceinte en pierres sans ciment, que les gens du pays appellent *Oro-Castron*, ou château de la montagne. On lit, à la surface du rocher, une inscription qui porterait à croire que cette partie du défilé fut fortifiée par un proconsul appelé Cassius Longinus (1); enfin on reconnaît un autre ouvrage romain dans quelques débris de murs voisins du pont de Baba(2).

---

(1) CASSIVS LONGINVS
· PRO. COS.
TEMPE MVNIVIT (*).

(2) Le Tempé étant un des points militaires le plus important, il nous a paru nécessaire de le faire connaître dans tous ses détails.

A cinq minutes de Larisse, on traverse des cimetières voisins de la rive droite du Pénée, où l'on remarque d'anciens marbres chargés d'inscriptions grecques et latines que personne n'a encore copiées.

Quatorze minutes plus loin on passe devant un corps-de-garde entouré de tombes, auprès desquelles on trouve des fragments de statues et des fûts de colonnes, avec quelques chapiteaux d'ordre corinthien.

A onze minutes de cet endroit on laisse sur la droite un tumulus.

Huit minutes au delà on aperçoit à main gauche un tumulus.

Cinq minutes plus avant on traverse un ruisseau au bord duquel il y a un tumulus qu'on laisse à main droite.

A trente-cinq minutes on pointe une île du Pénée et un sentier tracé à droite.

Neuf minutes; tumulus à gauche, sentier à gauche qui conduit au Tempé à travers un terrain marécageux; le Pénée fait un coude à gauche.

(*) Cet ouvrage serait-il celui d'un lieutenant de ce nom, qui servait dans l'armée de César à la journée de Pharsale?

Bell. Civil., lib. III.

Ce pont, solide, quoique restauré à diverses époques, se compose de vingt arches en pierre, avec voû-

---

Huit minutes, canal artificiel prolongeant la route, tumulus à gauche.

Vingt-cinq minutes, pont sur un ruisseau formé par une source sortant d'un monticule à droite qui est signalé par un arbre isolé.

Sept minutes, village à droite, on tourne à gauche et au bout de vingt-deux minutes, on prolonge un marais formé par les eaux d'une source qui jaillit d'un rocher voisin d'une église. On ne voit dans cette contrée que des buffles qui paissent dans le marais et des cigognes qui y chassent aux grenouilles.

Quatre minutes au N. E. tumulus à gauche, le mont Ossa à droite, au bout de huit minutes on laisse à droite d'anciens tombeaux. A sept minutes de ces sépulcres, on a la première vue de la gorge du Tempé dont le premier col est éloigné de Larisse de deux heures quarante-huit minutes de marche.

A treize minutes de cet endroit, on laisse à droite dans le mont Ossa le village de Erimo, et une source sur la gauche; et vingt-sept minutes au-delà on découvre les faîtes du mont Olympe. Quinze minutes en avant, tumulus, tombeaux, village situé un quart de mille à gauche; à cinquante-une minutes, autre village; à sept minutes, rivière qu'on passe sur un pont, ouverture de la vallée qu'elle parcourt dans le mont Ossa, avant de se décharger dans le Pénée. Onze minutes plus loin on apperçoit un village à main droite, et un second à onze minutes de ce point; enfin à quatorze minutes on se trouve vis-à-vis du hameau de Hadgi bachi. Le Pénée, dont on a suivi la rive droite, coule sous un berceau de platanes d'une hauteur extraordinaire.

On remarque à sa rive gauche sur un contrefort du mont Olympe un village avec une mosquée, et en regard sur l'Ossa une tour qui signale l'ouverture de la rampe par laquelle on monte à Ambelakia.

Le bourg de Baba situé neuf minutes plus loin et la gorge du Tempé présentent une scène ravissante mêlée d'arbres, de rochers, d'effets magiques de cascades, de projections d'ombres

tes et ciment. On remarque à son entrée, une tête de pont retranchée, qui est encore une fortification attri-

---

et de reflets admirables de lumière. Le Pénée continue à couler sous des nefs de verdure. Les escaliers en terrasses qui aboutissent à Ambelakia présentent un développement de quarante-cinq minutes d'ascension.

C'est à cette distance et entre ces deux villes, les plus charmantes de la Thessalie, qu'il faut marquer le second trachis ou col du Tempé. Il commence au saillant du mont Ossa qui plonge sur le Pénée à l'endroit où l'on a coupé le roc afin d'y frayer une voie praticable. La vallée ne tarde pas à s'élargir en découvrant des pâturages et des platanes sous lesquels les Grecs d'Ambelakia on fait construire un kiosque, où ils viennent jouir du frais pendant les journées brûlantes de l'été.

Dix minutes au N. E. de Baba et six cents pieds au-dessous du kiosque, on arrive à une coupure ou déchirement des montagnes que les habitants appellent trou du vent (ἀνέμου τρυπὰ) parce qu'il en sort une brise extrêment fraîche. Dix minutes à gauche, prairies, îlot couvert d'arbres et barrage pratiqué dans le fleuve pour alimenter un moulin. A trois minutes, nouveau rétrécissement du vallon, chemin taillé dans le roc ombragé à gauche par de magnifiques platanes qui prennent naissance dans le Pénée. A deux minutes îlot boisé, ravine formée par un déchirement qui s'ouvre dans le lit du fleuve. A quatre minutes de cette scissure, route de quatre pieds et demi pratiquée dans le rocher, base de plusieurs tours qui servaient à défendre ce col.

A quatre minutes plus loin la perspective du Tempé devient enchanteresse. La route couverte de majestueux platanes, les flancs de l'Olympe et de l'Ossa ornés de fleurs, d'arbres, de verdure entremêlée de buissons, de masses imposantes de rochers qui se projettent en forme d'entablements, encaissent le Pénée, dont les eaux sont dans cet endroit d'une blancheur laiteuse. A deux minutes on passe un ruisseau sortant d'un rocher situé à droite, et la ville de Baba relevée de cet endroit reste au nord six degrés ouest.

A dix minutes de là, le fragment d'une corniche isolée sur un

buée à Cassius Longinus, si toutefois il exista un proconsul de ce nom, chose que l'histoire ne nous apprend

---

rocher forme une ruine menaçante au-dessus de la route, où l'on reconnaît les traces d'une forteresse antique. En la contournant on remarque un superbe rocher, qui rendait cette place inaccessible de ce côté; il y avait un chemin couvert aboutissant au fleuve. Il est probable que c'est le chateau auquel Tite-Live prétend qu'il suffisait d'une garnison de dix hommes pour sa défense.

A quatorze minutes, fontaine qui s'épanche dans le Pénée, en traversant la route taillée dans le rocher. A sept minutes de distance le vallon s'élargit, le chemin travaillé avec le plus grand soin dans la pierre, s'élève sur un contrefort de l'Ossa, dont un prolongement s'étend sur le cours du fleuve. On aperçoit à sa gauche quelques champs cultivés, et quoique le Penée soit très-large, son lit est presque entièrement ombragé par une forêt de platanes. C'est sur les parois de la galerie dont nous parlons, qu'est gravée l'inscription de *Cassius Longinus :* on a découvert des petits caractères grecs entre les lettres romaines, mais personne n'a encore donné l'interprétation de ce palimpseste extraordinaire.

Les précipices qui bordent le pied du mont Olympe sont ornés de la plus belle végétation. L'horizon qui s'ouvre au nord permet de découvrir les golfes de Salonique et de Cassandre dont la perspective est terminée par le mont Athos. D'une hauteur voisine on domine la mer jusqu'au promontoire méridional de la Chalcidique, et la vallée du Pénée dans la direction de la mer.

A onze minutes de cet observatoire, on s'arrête auprès d'une fontaine, dont les eaux, mêlées à celles d'une multitude de cascades qui tombent de l'Olympe pendant la saison des pluies, forment une série de chutes retentissantes. Le lit du Pénée parsemé de rochers et d'îlots augmentant le choc des eaux, elles rendent cette partie de la gorge si bruyante qu'à peine y entend-on les roulements du tonnerre.

A quatre minutes, source sortant d'un rocher; deux minutes

pas. Quant au château d'Oro-Castron, je serais tenté d'y assigner la position de Gonnus (1), ville éloignée de cent soixante stades, ou six lieues environ, qui est la distance entre Larisse et le pont de Baba. L'inspection des lieux, à cause de l'étroitesse et de la coupe des montagnes, justifie cette conjecture, ainsi que les craintes des Thessaliens, lorsque Xerxès menaça de submerger leur pays, en fermant le Tempé par une digue capable de refouler les eaux du Pénée sur les plaines qu'il avait autrefois inondées. On conçoit que celui qui avait fait traverser l'Hellespont à son armée sur un pont de bateaux, et entrepris de couper l'isthme du mont Athos (2), était capable, au moyen d'un batardeau *facile à exécuter*, de couvrir la Thessalie d'un déluge artificiel, dont l'industrie moderne pourrait appliquer les effets à un système de navigation intérieure par le moyen de quelques écluses.

Le canton de Larisse finit au pont de Bacrima, qui est éloigné de trois heures de Baba, près duquel il

---

au-delà, ruisseau auquel les habitants attribuent des qualités médicinales : on le passe sur un pont.

A deux minutes l'Ossa diverge à droite, l'Olympe se réfléchit au nord, la vallée s'élargit, et un mille plus loin on arrive à un pont sur lequel on traverse le Pénée. Le restant de la vallée forme une plaine cultivée et boisée qui s'étend jusqu'à la mer. Les anciens donnent cinq milles d'étendue à ces gorges dont le développement est d'une heure trente minutes de chemin.

(1) Gonnus, Γόννοι, Eustath. ad Il. II, v. 573; Strab., lib. IX, p. 440; Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 10; *id.*, lib. XLII, c. 67; Steph. Byz. Elle est appelée Gonussa par Tzetzès, etc. *Vide* Ortel.

(2) L'élévation du mont Athos au-dessus du niveau de la mer est estimée par le capitaine Gauttier à 2063 mètres.

existe une bourgade de cent familles turques. En sortant du khan voisin du pont, qui a 135 pas de longueur, on entre dans le canton d'Olympos, qui confine avec ceux de Caterin, de Servia, de Platamona, d'Alassona et de Tournovo. Le premier village, qu'on trouve à une demi-lieue de Bacrima, dans une gorge du mont Olympe, est Crania, habité par trois cents familles grecques, qui cultivent les champs de l'antique Cranon (1). Quatre milles à l'est, de l'autre côté du Pénée, on aperçoit Pourla-Cato, village de soixante feux; et une lieue parallèlement au nord, dans une vallée supérieure, Pourla-Apano, voisin d'un lac appelé Mavri-Limni, qu'un village nommé Nézéro, situé sur ses bords, a fait confondre avec le *Palus Nessonis* de Larisse. Enfin une lieue au septentrion, on relève Arapchani, chef-lieu du canton d'Olympos (2), bourg habité par sept cents familles chrétiennes, qui possède une école grecque, fondée, il y a soixante-dix ans, par Denys, évêque de Platamona, dernière ville de la Thessalie, bâtie près de la mer (3).

---

(1) Les médailles qu'on trouve aux environs de cette bourgade sont les suivantes :

Bronze. Cavalier galopant à droite avec le pileus et le manteau.

R. KPNN. Diota posé sur un char, dans les roues duquel on voit un Jupiter Nicéphore et un aigle.

(2) Son rapport de distance avec Ambelakia, sur le mont Ossa, est de trois lieues.

(3) Les villages de ce canton sur la route de Salonique sont : à deux heures d'Arapchani, Caria, une heure de la mer; une heure N. E., Négani, près d'un pont sur lequel on passe le Sphetili-Sou, ou Mylis; deux heures au-delà, Caterin, chef-

Pour procéder méthodiquement dans nos topographies nous dirons qu'en sortant du khan de Bacrima, on suit pendant une heure la rive gauche du Pénée, qui se décharge à deux heures du pont dont on vient de parler, dans le golfe Thermaïque. Tournant ensuite au nord, on voyage dans une plaine appuyée aux vastes ressauts de l'Olympe et bornée par la mer qui reste à la droite du voyageur. Cette esplanade dont la largeur moyenne est d'une lieue et demie, est couverte par intervalles de champs cultivés, de vignobles négligés, de bois taillis, de halliers et de marais formés par les torrents. A peu de distance de Platamona, les montagnes se rapprochent de la mer, et un contrefort qui se détache du mont Olympe, tombe brusquement de l'est à l'ouest pour fermer ce passage qu'on peut regarder comme l'avant-poste et la première barrière située au septentrion de la Thessalie. On est à trois heures de marche du pont de Bacrima, lorsqu'on descend dans un ravin ombragé de platanes et arrosé par une rivière, qu'il faut traverser pour monter au fort de Platamona.

Platamona, vaivodilick, évêché, serait une place de guerre importante. Dans l'état où elle se trouve, sa défense consiste dans un mur sans revêtement, flanqué de tours disparates, ayant un réduit intérieur fermé par un gros bastion carré. Ce château renferme cent

---

lieu de canton, cinq mille habitants; sept heures N. E., pont d'Arapli, sur l'Haliacmon; de là au Vardar, six heures. Nous nous étions arrêtés à ces indications dans la première édition de ce voyage que nous allons compléter d'après des données nouvelles.

cinquante maisons turques, construites en bois, qu'on pourrait incendier d'autant plus facilement, qu'il est dominé à petite portée de canon par plusieurs éminences. En descendant de Platamona, on suit un défilé de mille pas de longeur, qui aboutit à une calanque, où les bateaux de Thessalonique viennent charger du charbon et du bois de chauffage.

En quittant le mouillage qu'on pourrait appeler le port de Platamona, on marche en plaine au milieu d'un terrain fangeux, en laissant à gauche les ressauts inférieurs du mont Olympe, qui fuyent au N. O. On suit par intervalles la grève de la mer, et à deux lieues de Caterin, on traverse à gué le Sphetili-Sou, divisé en deux branches, qui forment un lac avant de se décharger dans le golfe Thermaïque.

Caterin, située à seize heures de Larisse, est une ville de cinq mille habitants, bâtie au milieu d'une plaine, arrosée par une rivière qui conflue avec le Sphetili-Sou. La direction de ces rivières, le lac qu'elles forment, porteraient à croire qu'on est aux lieux où fleurit Dium (1), ville considérable de la Macédoine; que Platamona, dont nous venons de parler, est Héraclée; que le contrefort sur lequel elle est située est le promontoire Dotium, et la rivière qu'on passe avant de le franchir, la réunion de l'Æson et du Leucus des anciens. Nous ne faisons qu'indiquer sommairement ces faits, qui servent à expliquer une des marches les plus importantes de Paul-Émile dans son expédition

(1) Dium, était située au pied du mont Olympe, à 7 stades de la mer, Strab., lib. VII, p. 330; Polyb. Excerpt. Legat. LXXXVI, p. 1264; Tit.-Liv., lib. XLII, 38, 39.

contre Persée, dernier roi de Macédoine, sur laquelle nous donnerons quelques éclaircissements, après avoir conduit le lecteur jusqu'à Thessalonique.

En sortant de Caterin, on marche au N. E., entre des collines peu élevées, qui sont séparées par de profondes ravines, et au bout d'une demi-heure, on laisse à droite un beau village qui était la propriété de Sali aga, gendre de Veli-Tébélen. Toute cette contrée produit du blé et du coton. Après avoir franchi une série de coteaux séparés par des vallons presque incultes, on arrive dans trois heures à Kytros, village grec, entouré de jardins et de vignobles. Des ruines assez considérables, qu'on trouve à deux cents pas au nord, permettent de croire qu'on est sur le territoire de l'antique Pydna (1).

La route tracée entre des collines et des torrents dans une terre légèrement caillouteuse, conduit à travers des bruyères à Eleutherochorion, hameau situé à une lieue et demie de Kytros, et comme lui entouré de vignobles. On descend de là au bord de la mer, et on entre dans une vaste plaine qui borde le golfe Thermaïque. Au milieu des alluvions de cette campagne, le voyageur remarque de grandes salines, et après trois heures et demie de marche, il arrive au bord de l'Haliacmon, ou Indgé Carasou.

On passe ce fleuve profond mais peu large en bac, pour entrer dans une prairie fertile, couverte de troupeaux, qui a une lieue d'étendue jusqu'au Karasmack, fleuve qu'on croit être l'Érigon des anciens. On est à

---

(1) Pydna qu'on nomme aujourd'hui Cytrum. Strab. l. VII, p. 330; Schol. Demosthen. p. 3, Thucyd. Hist. lib. I, 34, Tit.-Liv., lib. XLII, 51; Palmer. exercit. ad Script. Græc. p. 302.

la décharge générale de toutes les grandes rivières de la Macédoine, dont le golfe de Thessalonique est le principal réceptacle. Le Karasmack se rend à la mer, par le Lydias, qu'on traverse sur un pont de trois cents pas de longeur, pour prendre terre au milieu d'un pays fangeux à cause des fréquentes inondations auxquelles il est exposé. A une demi-lieue de cet endroit, on passe au village de Vardar Keupreuleu, et une lieue et demie plus loin, on traverse l'Axius, à la pointe de l'île qu'il forme. En hiver, on est obligé de remonter jusqu'à un pont, qu'on a fait connaître dans l'itinéraire de Thessalonique à Pella.

Après avoir passé le Vardar, on trouve sur la rive gauche le village grec de Gondrogon, d'où l'on entre dans une plaine bien cultivée, et une heure après on arrive à Léply, où se trouve la poste aux chevaux. Tournant ensuite au S. E, il reste à parcourir deux lieues de chemin à travers des vignobles et des jardins pour entrer à Thessalonique, ville éloignée de seize heures de Caterin. Methone, Alorus, Ichnæ, furent les villes qui ornaient autrefois cette contrée, où leurs ruines sont à peu près inconnues.

Paul-Emile donne en quelques lignes le récit de sa campagne contre Persée. «Je traversai, dit-il, l'Adria-« tique, depuis Brindes jusqu'à Corcyre en un seul jour. « De là en cinq jours je me trouvai dans la ville de Del-« phes; dans cinq autres jours j'arrivai dans mon camp, « et dans les quinze jours suivants, je terminai hono-« rablement la guerre de Macédoine(1). »

Cette concision hautaine de Paul-Émile n'aurait appris à la postérité qu'une victoire rapide, sans les

(1) Plutarch. P. Emil. § 58.

détails qui nous ont été transmis par les historiens de la Grèce et de Rome. Persée se trouvait aux environs de l'Énipée, vers Kytros, ayant déja mécontenté les Gaulois qu'il avait appelés à son secours et réduit à ses propres moyens par la défaite de Gentius, roi des Illyriens (1), lorsque le général romain parut à l'extrémité septentrionale des défilés de la Thessalie. Le camp de Pau-lÉmile devait être au voisinage de Platamona, pays peu abondant en eaux, que les Romains se procurèrent en creusant des puits au pied du mont Olympe. Persée de son côté, appréhendant d'être tourné par les escadres romaines qui croisaient dans le golfe Thermaïque, se fortifiait au bord du fleuve où il était campé (2), détruisant toutes les sources, et se flattant d'épuiser l'ennemi en faisant traîner la guerre en longueur (3).

Paul-Émile, méprisant autant Persée qu'il redoutait la valeur des soldats macédoniens, déployait une surveillance plus grande et maintenait une discipline plus sévère qu'il n'en avait jamais existé dans l'armée romaine, sans prévoir l'issue de la guerre, lorsqu'il apprit la ruine de Gentius, que le prêteur Anicius avait envoyé captif à Rome. Malgré cette nouvelle, qui rehaussait le courage de ses soldats autant qu'elle consternait les Macédoniens, on délibérait si on attaquerait Persée dans ses retranchements, ou si on ferait tourner ses positions par Octavius, qui commandait la flotte stationnée dans les parages de Thessalonique. On

(1) Tit.-Liv., lib. XLIV, 26, 27.
(2) *Id. ibid.*, 32.
(3) Crever. a D. Lemaire cit. ibid., c. 33, n. 6.

proposait d'opérer une diversion en faisant un débarquement à Héraclée, lorsqu'on conseilla à Paul-Émile de tourner le mont Olympe par le sentier de Gythium (1), c'est-à-dire en remontant la vallée où se trouve maintenant Tournovo. Ce parti ayant été adopté, Scipion Nasica, gendre de l'Africain, s'étant offert pour conduire cette expédition, on lui adjoignit Fabius Maximus, fils aîné de Paul-Émile, qui, ayant surpris les Macédoniens préposés à la garde du défilé qu'on appelle de nos jours Dervin du Saranta-Poros, obligèrent bientôt Persée à abandonner le poste qu'il occupait et où il s'était retranché.

C'est Polybe, Plutarque, Tite-Live à la main, et la carte sous les yeux, qu'il faut lire cette partie de nos topographies, en suivant l'itinéraire que nous venons de tracer, pour comprendre les opérations militaires du général romain. Ce serait entre Caterin et le village moderne de Kytros, qu'il faudrait rechercher le champ de bataille où furent anéantis l'existence politique et le nom du royaume de Macédoine, dont Alexandre avait étendu la gloire jusqu'aux bords de l'Indus. On verrait sur quel terrain combattirent les deux armées qui occupaient les rives d'un fleuve où les Romains et les Macédoniens trouvaient l'eau nécessaire à leurs besoins. Quand le sort des armes eut fait passer la victoire aux mains de Paul-Émile (2), on suivrait Persée fuyant vers Pella, tandis que son vainqueur faisait égorger les Macédoniens réfugiés à Pydna. On ex-

(1) *Id. ibid.*, 35.

(2) Tit.-Liv., lib. XLIV, 41, 42; Polyb. XXIX, 6, § 11, § 13 et seq.

pliquerait de quelle manière dans deux jours de marche Pella, place inexpugnable par la quantité de ses lacs, tomba au pouvoir de Paul-Émile, qui termina la plus audacieuse des entreprises dans l'espace de quinze jours.

CHAPITRE VI.

Magnésie. — Ses divisions modernes. — Route de Larisse à Agia. — Téké d'Alicouli. — Philosophie épicurienne de son supérieur, ou Baba. — Détails topographiques, et aperçus sur ce canton.

J'appelle Magnésie cette partie de la Thessalie qui se déploie du nord-ouest au sud-est, dans une étendue de dix-huit lieues, depuis l'embouchure du Pénée jusqu'au cap Sépias, sur un rayon moyen de six lieues, entre le golfe Thermaïque et les plaines de la Thessalie (1). Cette région montueuse est divisée dans toute sa longueur par une chaîne qui, après avoir uni l'Ossa au Pélion et couronné le sein Pagasétique, se joint à la zone escarpée de l'Othrys, dont les rameaux, qui se groupent vers Agrapha, vont se rattacher aux faîtes du Pinde. Par ce système de contreforts enlacés les uns avec les autres, qui forment trente-quatre montagnes portant des noms différents (2), la Thessalie se trouve encaissée, et présente l'aspect

(1) Homère, Iliad. l. II, v. 748 et seq., dit que les Magnètes occupaient les côtes de la Thessalie depuis l'embouchure du Pénée jusqu'au mont Pelion : leur roi était Prothoüs qui descendait de Magnès fils d'Æolus. Ils avaient deux suffrages aux assemblées Amphictyoniques. Clavier, Premiers temps de la Grèce, t. II, 26.

(2) Eustath. ad Iliad. lib. II.

d'une Méditerranée abandonnée par les eaux, telle qu'Hérodote (1) et Lucain la décrivent. Quant à la Magnésie et aux montagnes qui environnent le bassin de la Thessalie, les historiens s'accordent à les regarder comme le séjour des peuplades primitives de cette province. C'est en effet dans leurs escarpements qu'on retrouve les enceintes cyclopéennes, telles qu'Oréo-Castron, Mopsium et Phalanne. Au-delà de ces villes commence l'obscurité de la géographie ancienne, qui indique à peine deux ou trois places peu importantes sur la côte, tandis que l'histoire nous montre les nations pélasgiques groupées autour du golfe Pagasétique, aux bords du lac Boëbis, et dans les vallées du mont Pélion. Ce fut sur les flancs de cette montagne qu'on coupa le bois pour construire le vaisseau *Argo*, qui le premier se sépara de la terre au port d'Iolcos, pour donner à l'homme l'empire des mers; événement que l'âge d'or déplore par la voix d'Euripide, mais auquel la Grèce dut sa civilisation.

Ainsi la haute antiquité ne nous représente que les bords de la mer, habités par des peuplades qui y avaient bâti des acropoles; et sans les invasions des Turcs, il est probable que la région montueuse du Kissovo serait encore abandonnée aux excursions temporaires des pâtres. Mais depuis les révolutions qui ont désolé la

(1) Τὴν δὲ Θεσσαλίην λόγος ἐςὶ τοπαλαιὸν εἶναι λίμνην, ὥςε γε συγκεκληϊσμένην πάντοθεν ὑπερμήκεσιν οὔρεσι.

Son dessèchement est attribué par cet historien aux Lapithes, dont le nom dérive de λαπάσσω, λαπάττω, *évacuer*, *curer*, *nettoyer*, qui élargirent ou curèrent le col du Tempé.

HERODOT., lib. VII, c. 129.

Grèce, il s'est formé dans ces hauteurs un canton aussi intéressant par sa population chrétienne qu'admirable par ses mœurs douces et industrieuses, qui porte le nom d'Agia (Sainte) parmi les fidèles, et celui de Ienidgé-Féner, aux archives impériales de Constantinople. Cette contrée de la haute Magnésie, ou si l'on veut, à la rigueur, de la Pélasgiotide, a pour bornes au septentrion le Pénée, ou Salembria; le canton de Phéner, ou Larisse, vers l'occident; celui de Thaumacos, du côté de l'Othrys; la mer, à l'orient; et dans la partie du sud-est, les cadiliks de Volo et de Vélestina. Ses subdivisions, dans cette circonscription, sont celles de Kissovo, qui comprend quatorze bourgades, et le canton de Déchani (1), duquel relèvent dix-huit autres hameaux florissants.

En faisant route de Larisse à l'orient, lorsqu'on a passé la rivière de Réjani, qui se rend au marais de Nézéro, on arrive, dans une heure de marche en plaine, au village de Capgilar, séjour de trente familles grecques adonnées à la culture d'un sol dont les produits sont riches et variés. Une lieue au sud-ouest, dans le rapport de six milles avec Larisse, on relève Sarinichi, village de quarante familles, dont un quart des habitants sont mahométans. Peu après on perd de vue le sentier qui conduit à Volo, pour pénétrer entre les bases ondulantes des coteaux de la Magnésie. Bientôt on laisse à gauche Sardilar, village de trente familles, environné de plusieurs fermes appartenantes aux beys de Larisse (2). De ce village, qui est éloigné

(1) Les Grecs prononcent *Déchani*, mais ils écrivent ΔΕΣΑΝΙ.

(2) Tous ces villages sont maintenant détruits ainsi que Agia;

d'une lieue et demie de Capgilar, dans une heure de marche à l'orient, on passe à Topouslar, dernier hameau de la dépendance de Iénidgé-Féner. Bientôt après on parcourt des vallons plantés de mûriers; et au bout d'une lieue et un quart de chemin, on laisse à gauche le bourg turc d'Alicouli, dont le Téké, qui est le plus riche de la Thessalie, est un chef-lieu de l'ordre des Bektadgis, secte que sa croyance religieuse rapproche de la doctrine des *Spinosistes*.

Le supérieur ou Baba de cette communauté, Cheik Achmet, que je connaissais, tout en appréciant à leur juste valeur les jongleries auxquelles il se prêtait, trouvait fort bon l'opulence qu'elles lui procuraient. Il disait que, dans ce monde, l'homme sage doit se garder de détromper la crédulité, quand elle lui est profitable; et raisonnant comme un saint homme d'hermite, il comparait ses derviches à un hôpital de fous, auxquels d'autres insensés fournissaient les moyens de passer leur vie dans l'oisiveté et la bonne chère. Au reste, sévère envers les siens, il présidait avec une gravité admirable à leurs convulsions et aux tours de gibecière de ces saltimbanques, qui retracent les mystères de la déesse de Syrie dans leurs orgies et leurs pratiques superstitieuses (1). Les meilleurs danseurs, ceux des faquirs qui s'appliquaient les plus vigoureux coups de pavés sur la poitrine, ou qui mordaient avec ténacité un fer rouge, étaient l'objet de ses caresses;

---

les armées turques ayant dévasté cette contrée en 1822 et 1823.

(1) Lucien dit que ces fanatiques se mutilaient dans leurs transports, après s'être exaltés au moyen de danses, des vociférations et par les sons de la musique. De dea Syria, t. II, 383.

et lorsque nous étions seuls, il les immolait au ridicule. Alicouli, qui est le séjour de ces moines, indépendamment de cent maisons turques bien bâties qu'il possède, est environné d'un grand nombre de sérails, où les riches mahométans de Larisse viennent en été reposer leur indolence au milieu des ombrages et des eaux fraîches de cette contrée, dont l'air est regardé comme le meilleur de la Thessalie.

Un quart de lieue au sud-est d'Alicouli, on passe auprès de Réjani, bourgade grecque, qui envoie au Pénée une rivière qu'on croit être l'Onochonus, ou Orcus (1); et deux milles plus loin, on arrive à Agia. Cette ville qui se présente comme un oasis civilisé au milieu de cette région, est le séjour de huit cents familles chrétiennes gouvernées spirituellement par un évêque jadis suffragant de Démétrias, qui relève maintenant de l'exarque de Larisse. De grandes maisons, des vergers couverts de mûriers et d'arbres fruitiers, annoncent cette capitale des Magnètes. Là, sous un beau ciel, au centre d'un plateau couvert de moissons, au milieu de sources et de ruisseaux permanents, auraient pu vivre, comme dans un autre Éden, six mille individus, unis par la conformité de religion et d'intérêts. La terre leur prodiguait des trésors, qui suffisaient à leurs besoins; mais les arts parurent, et avec eux la soif du gain éveilla d'autres

---

(1) Onochonus, ὀνοχῶνος, Plin., lib. IV, Hérodote raconte que cette rivière fut bue en entier par l'armée de Xerxès. *Polymn.* Serait-ce l'Onchestus, ὄγχηστος de Polybe? Hist. l. XVII, c. 16, p. 1053. Steph. Byz. C'est probablement d'après Lucain que Niger l'appelle Orcus.

intérêts. Au lieu d'exporter en nature, suivant l'usage, leurs soies et leurs cotons, on voulut les filer, les teindre sur les lieux; et on ouvrit des communications avec l'Allemagne. Des maisons grecques s'établirent à Vienne; et les résultats ayant été heureux, les habitants d'Agia aspirèrent tous à être marchands, manufacturiers, ou teinturiers. On ne tarda pas à dédaigner et à négliger l'agriculture; et parce qu'on était riche en espèces, les Grecs, au lieu de déguiser leur fortune, commencèrent à bâtir des palais. Des palais au luxe il n'y eut qu'un pas; et ce pas franchi, sans calculer l'inconstance des spéculations, ne tarda point à amener des faillites, qui entraînèrent à leur suite les séquestres, les procès dévorants et les dissensions domestiques, dans lesquelles on fit intervenir le satrape de l'Épire, qui, pour concilier les plaideurs, les dépouilla, afin de les mettre d'accord. On conçoit que ces catastrophes durent être suivies de la chûte des fabriques; et comme personne ne voulait retourner à la charrue, une langueur générale et une misère avilissante succédèrent au mouvement imprimé par le négoce. On se regarda long-temps avec l'espèce de stupeur qui suit les fumées décevantes de l'ivresse; mais ce fut pour tomber sous le joug d'un maître qui, en accablant ses vassaux d'impôts, de corvées et de redevances, leur apprit qu'ils n'étaient plus que les fermiers de leurs biens. Malgré cette décadence, Agia est encore une des villes chrétiennes les plus intéressantes de la Thessalie. La rivière de Milolavcos, grossie des eaux d'une multitude de sources, baigne ses jardins et ses vergers, qui s'étendent jusqu'à Valti-Revma, tchiftlik de Véli pacha, éloigné d'une lieue et demie d'Agia.

C'est à cette distance qu'on assigne la ligne de démarcation avec le territoire du canton de Mavrovouni; mais en remontant deux lieues au nord-est, on rentre dans la banlieue d'Agia, par Thanatos, bourg grec de trois cents feux, éloigné de quatre milles de la mer. Sa campagne produit de la soie, du coton, assez de grains pour nourrir sa population, et les meilleurs vins des coteaux de la Magnésie. A deux lieues d'Agia, dans la direction que j'ai tracée, et à une lieue de la mer, on trouve Capitcha (1); et comme point de reconnaissance parmi une foule de hameaux, Sélitchani, célèbre par ses monastères du Précurseur et de la Vierge (Προδρόμου καὶ Παναγίας), qui y attirent chaque année de nombreuses processions de pélerins. Enfin deux milles plus loin au nord-ouest, s'élève le tchiftlik d'Ormani, voisin de la fontaine Hémonie, que les Grecs appellent *Agiasma*, ou *source sacrée* de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle de ce nom, qui est bâtie dans son voisinage.

Le canton de Kissovo, qui comprend le versant oriental du mont Ossa, a pour chef-lieu Ambelakia, ville de quatre cent soixante familles chrétiennes, parmi lesquelles on compte à peine maintenant quatre ou cinq maisons au-dessus de la médiocrité. Ses primats, que j'ai connus, tout en exaltant leur splendeur passée,

(1) Capitcha, village de quarante feux; une heure et demie O., Névogliani, cinq cents habitants, vignobles, châtaigniers dans la région froide des montagnes; une demi-heure N., Bayram-Keu; une heure N. O., Selitchani; deux tiers d'heure N. O., Ormani; une heure S., Djouk-hané; une heure S., Agia, point central des relevés indiqués et de ceux qui suivront.

ont laissé pour le compte de l'israélite Bartholdi, le prétendu théâtre sur lequel *on jouait*, dit-il, *Misanthropie et Repentir*, et *la Loge des Francs-Mâçons* (1), qui n'aurait pas manqué de faire pendre tous les Ambélakiostes en masse, dans un pays où les sectateurs d'*Iram* sont regardés comme des athées. Il faut également mettre de côté ce qu'on a raconté de l'opulence de cette place, où il n'y a plus ni teintureries, ni manufactures, mais toujours des eaux fraîches, un ciel pur, et des habitants dont les femmes ne furent jamais *des nymphes légères fuyant comme des sylphes, à l'aspect des étrangers*, car ces robustes Thessaliennes sont vêtues de bure, portent de lourds fardeaux, et, comme toutes les paysannes, sont assujéties aux travaux de l'agriculture.

Une lieue au N. de la douce peuplade d'Ambélakia, on trouve Spilea (2), bourg de cent familles grecques adonnées à la vie pastorale; et au-delà commencent les escarpements du mont Ossa, quartier-général des klephtes qui infestent trop souvent la Thessalie. Au N. E., à deux lieues d'Ambélakia, on relève Laspochori et plusieurs villages (3) dont les habitants font le cabotage de la côte, qui n'eut jamais pour villes maritimes qu'Eurymènes (4) et Rhizus (5).

---

(1) Bartholdi, Voyage dans quelques parties de la Grèce.

(2) Spilea, les Cavernes; *Voyez* Anacharsis, c. 35.

(3) Laspochori, village de trente familles grecques; une heure S., Tchaïtzi, échelle d'Ambélakia; une heure S. E., Micheteremi; une heure un quart en descendant la côte au midi, Caritza, deux cents familles grecques; une heure un quart, Conomio, près duquel on trouve des ruines.

(4) Εὐρημεναὶ, Scylax, Tit.-Liv., lib. XXXIX, c. 25; Steph. Byzant.

(5) Ῥιζοῦς, Steph. Byzant.

La partie du canton d'Agia appelée Mavrovouni confine avec celle que je viens de décrire, et a pour limites, dans ses autres directions, Thaumacos, Volo, Velestina et le golfe Thermaïque. On compte dans son étendue dix principaux villages, dont le premier, en faisant route au midi, est Déchani, tchiftlik de cent cinquante familles grecques, appartenant à Véli pacha. Ce fils du satrape de l'Épire y a construit un sérail, près duquel il a fait creuser un lac formé des eaux du Milo-Lavcos dont l'aspect lui rappelle, comme aux Troyens retirés à Buthrotum, qui avaient reproduit Ilium aux bords du faux Simoïs, le tableau de Janina, séjour de son enfance, qu'il ne peut oublier au sein même de sa grandeur.

On entre aussitôt dans la plaine Dotius (1), où l'on voit Dogak-Keu et Kelméli, séparés par le Milo-Lavcos, qui se rend au lac Bœbis, que les modernes appellent Carlas (2). Les paysans de cette contrée, et ceux du Pélion, ont conservé une sorte de fierté qui les engage souvent dans des entreprises auda-

---

(1) Dotius, Δώτιον; Plutarch., *Quæst. Grec.;* Strab., lib. IX, p. 442.

(2) Déchani, anciennement Dotius; un tiers d'heure S. E., Dogak-Keu; une heure E., Kelméli; de Déchani, une heure S. E., Potamia; deux tiers d'heure E., Courava; deux tiers d'heure, Rizo-Milo; une demi-heure S. E., Canalia, près du lac de Carlas, dont les crues remontent jusqu'à cette hauteur.

Partie occidentale du Mavrovouni; une heure O. de Déchani, Kiolélar, et Hadgi-Michi, sept heures; partie du S. E., de Déchani, trois heures, Pési-Dendra, une demi-heure de la mer; Skiti, deux heures, une heure de la mer; quatre heures, Kéramidi, Silistrovo et Vénéto sur la côte.

cieuses, en les portant à se joindre aux pirates de Trikéri. D'autres, impatients du joug, passent dans l'Asie mineure, où le territoire de Pergame offre des ressources à leur industrie; et le plus grand nombre, attaché au sol paternel, soupire après la modération d'un gouvernement protecteur, que sa longue résignation et l'intérêt même des Turcs réclament pour leur avantage commun.

CHAPITRE VII.

Route de Larisse à Volo. — Cynocéphales. — Application d'un passage du trente-troisième livre de Tite-Live à la topographie moderne de la Magnésie. — Aperçus sommaires sur les cantons de Volo, d'Armyros et de Thaumacos. — Itinéraires entre les principales villes de la Thessalie orientale. — Archipel dépendant de cette province.

La route de Volo, qu'on quitte pour entrer dans le défilé qui conduit à Agia, se poursuit, à partir de Sarinichi, en divergeant au S. E. pendant quatre milles. A cette distance, les coteaux présentent par intervalles quelques rochers nus, dont la forme a pu faire naître la dénomination de Cynocéphales (têtes de chien). Pendant deux lieues, on remarque ces rangées de pierres saillantes, ainsi que plusieurs mamelons couverts de buissons; et cet aspect d'un terrain tourmenté se continue jusqu'à Hadgi-Bachi, dont la distance avec Agia est de six milles. A deux lieues de là, on est en vue de Kiolélar; et le point extrême du bassin de la Thessalie, dans cette direction, se termine à Pétra, village turc éloigné de neuf lieues de Larisse.

Tel est le relevé du versant occidental de la Magné-

sie, à la vue duquel on reconnaît le théâtre d'un de ces combats dans lesquels l'ambition des Romains, aidés des Étoliens, porta un coup fatal à la puissance de Philippe, dernier appui d'un pays déchiré par les factions. On peut expliquer les mouvements de T. Q. Flamininus, qui, après avoir débusqué le roi des défilés de l'Aoüs, par un stratagême (1), et éprouvé à son tour un échec sur l'Atrax (2), rentrait en scène, afin de décider une guerre dont l'issue était problématique à cause des événements qui avaient eu lieu. De son côté, Philippe n'avait pas attendu que les pluies de l'équinoxe fussent passées pour occuper les côteaux de la Magnésie; tandis que le consul, au bruit de son apparition, avait quitté son quartier d'Élatée en Phocide, en rassemblant tous les Grecs auxiliaires, avec lesquels il parut en dehors du Trachis, couronnant les hauteurs de Thaumacos. On s'observait ainsi; et le roi, posté dans un lieu favorable pour accepter ou refuser le combat, rappelait *à ses troupes, surprises plutôt que battues au défilé de Pyrrhus, l'événement de l'Atrax, glorieux pour leurs armes, en montrant à la phalange les plaines spacieuses de la Thessalie comme un terrain propre à ses manœuvres.* Flamininus, qui venait d'échouer devant Thèbes de Phthiotie, représentait aux Romains *l'honneur de leurs aigles, la grandeur de leurs travaux et l'éternité de l'empire, qui y était attachée.* De part et d'autre, on préparait une action décisive, par l'enthousiasme dont on remplissait les soldats, par l'habileté

---

(1) *Voyez* t. I, liv. III, c. IV de ce voyage.

(2) Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 15; et XXXVI, c. 10 et 13.

des mouvements et le choix des campements. Tantôt le consul feignait de prendre l'offensive, tantôt il cherchait, par une retraite simulée, à attirer l'ennemi sur un terrain propre à engager une affaire générale; et après mille stratagêmes, la journée des Cynocéphales (1) vit la défaite des Macédoniens. Philippe, vaincu, se retira cependant en bon ordre dans le Tempé, où, après avoir rassemblé les débris de son armée, il stipula une paix capable de soutenir le trône d'Alexandre, si les Grecs avaient mieux connu leurs véritables intérêts. Mais les temps étaient révolus; et les destins, qui avaient présidé à la fondation du royaume de Macédoine, sous Carnaüs, avaient fixé le terme de sa destruction à l'ère malheureuse de Persée.

Si on fait attention aux traits topographiques que je viens d'esquisser, on comprendra les détails consignés dans le trente-troisième livre de Tite-Live, relativement à la bataille des Cynocéphales. A l'orient de cette terre historique, on retrouvera le lac Bœbis (2), et la vallée qui porte encore le nom de Lamia (3), où

---

(1) Tit.-Liv., lib. XXXIII, c. 5, usque ad 13. Cette bataille se donna l'an du monde 3857; Olympiade CXIV, 4; U. C. IƆLVII.

(2) Bœbis: Il y avait une ville et un lac de ce nom, non loin duquel se trouvaient *Phérès*, *Bœbi*, *Glaphyras et Iolcos la bien bâtie.*

Οἱ δὲ Φερὰς ἐνέμοντο παραὶ Βοιϐηΐδα λίμνην,
Βοίϐην, καὶ Γλαφυρὰς, καὶ ἐΰκτιμένην Ἰαωλκόν.

Iliad. II, v. 712.

Strab., lib. IX, p. 436; Lucan., lib. VII; Plin., lib. IV, c. 8; Tit.-Liv., liv. XXXI, c. 41; Steph. Byz.

(3) Lamia, Λαμία; Polyb., lib. IX; c. 23. Excerp. légat XIII,

les riches habitants de Macrinitza ont des fermes et des maisons de campagne. On ne verra pas Vélestina, sans penser à Phérès (1), territoire chéri d'Apollon, lorsque ce dieu, banni de l'Olympe, garda les troupeaux d'Admète. Je ne sais quelle couleur harmonieuse, quelle aure suave sont encore répandues sur cette terre ornée de lauriers roses, de myrtes et d'arbres qui couvrent les coteaux et les promontoires du lac de Carlas. Dans le lointain, le Pélion aux *belles forêts* (2) relève ce tableau par la majesté de ses croupes, dont l'étendue enveloppe le golfe Pagasétique, où Thétis, couronnée de forêts, semble inviter les descendants du peuple de Pélée à partager la gloire de son alliance, en devenant encore une fois les premiers navigateurs de l'Archipel, au lieu d'en être les fléaux, tels qu'ils le sont, par leurs pirateries.

Volo, regardé comme l'antique Pagase (3), est le chef-lieu de cette contrée, séjour des Pélasges, qui compte dans sa juridiction vingt-quatre bourgs ou villages, entièrement habités par des Grecs. Son com-

---

Strab., lib. IX, p. 298; Diod., lib. XVII, c. 3, Tit.-Liv., lib. XXXIX, c. 23; Steph. Byzant.

(1) Phérès, Φεραί; *Iliad.*, lib. II, v. 711; Strab., p. 351, 360, 367, 405, 406. Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 14; Plutarch., *Vit. Pelopid.*; Cic., lib. II, *De Offic.*; Val. Maxim., lib. IX; Ovid., *In Ibin*; Steph. Byzant.

(2) Pélion, *Iliad.*, lib. II; Ovid., *Fast.*, lib. V; Tzetzès, *Chil.* 6, n. 95. Ptolem. lib. III, c. 13, 51, 20, 39, 20.

(3) Pagase, Strab., lib. IX, p. 434; Scylax; Ptolem. lib. III, c. 13, 50, 50, 38, 56.; *Apollon.*, lib. I, v. 411; Plin., lib. IV, c. 8; Mela, lib. II, c. 3; Ovid., *Hero. ad Leand. Epist.*, v. 175; Propert., lib. I, eleg. 20, v. 17; Lucan., lib. II, v. 715; Steph.

merce, qui se réduit maintenant à l'exportation des grains et de quelques balles de soie écrue, avait autrefois attiré l'attention des négociants français de Salonique, à la requête desquels M. le comte de Choiseul-Gouffier avait fait nommer un vice-consul honoraire résidant à Portaria (1). Maintenant cette échelle, oubliée de nos navigateurs, n'est plus fréquentée que par les Hydriotes, qui y chargent des grains de basse qualité pour l'Espagne.

Le canton de Volo ne comprend que les deux tiers de la mer intérieure, ou golfe Pagasétique, qui est entouré par les rameaux du Pélion. Au S. O., le canton d'Armyros (2), point extrême de la Thessalie, du

---

Byz. Voyez l'itinéraire par distances entre ces deux villes d'après M. Gell.

(1) Le dernier agent de France de Volo, résidant à Portaria, fut un nommé Barthélemi, natif de Lyon. Voyez pour la topographie l'itinéraire entre ces places.

(2) Armyros. Cadilik, évêché, cinq heures S. E. de Velestina quatre heures S. S. O. de Volo, sept heures N. E. de Zeïtoun, sur une rivière qui se rend à la partie du golfe appelée de son nom, compte trois cents familles turques et grecques; Platanos, quatre cents, une heure et demie S. E.; une heure de la mer, six heures de Volo; Tchiourpi, une heure S. E. du précédent, une heure un tiers du golfe; trois heures et demie S., Stélio, quatre-vingts maisons; cinq heures un quart d'Armyros, Hamaco, deux heures de l'île de Trikéri; une heure O., Coucoutos; une heure et demie du précédent, Cocosi. Sur la route d'Armyros à Zeïtoun, à la distance de sept heures, sont situés Vrignia, Cardiki, Gavrani et Kouphous.

Rapports généraux. D'Armyros à Thaumacos, quatre heures; avec Velestina, cinq; et trois heures un quart, avec Goûras, bourgade qui donne son nom à l'Othrys.

côté de l'Eubée, s'appuie au sein Pélasgique. Dans ses dimensions, par lesquelles il confine avec Thaumacos et Vélestina, il comprend vingt villages situés dans la vallée de l'Amphrysse, où fleurirent Thèbes *la fabuleuse*, célèbre par les malheurs d'Agavé (1), et les deux villes d'Alos, fondées par Athamas (2), près de la plaine de *Crocius*, que les modernes appellent encore maintenant *Cocos* et *Crocos*, dont Platanos est le chef-lieu.

J'avais passé sous silence le canton de Thaumacos (3) d'où la Thessalie se présente au sortir du défilé du Trachys, comme une vaste mer. Ici se terminaient mes observations, et je déplorais dans la première édition de ce voyage la perte de plusieurs autres recherches faites sur les lieux, mais à force de soins et de combinaisons je suis parvenu à compléter cette lacune. On pourra consulter pour l'archéologie Dodwell sur les parties de la Magnésie que je n'ai pu visiter. Les documents fournis par le capitaine Leacke, quelques mémoires insérés dans le recueil de Walpole, les voyages de Smart Hughes et du docteur Holland, serviront de supplément à ce qui manque dans mes topographies; nous nous contentons d'indiquer ces sources.

A défaut d'une exploration regulière, nous hasardons de donner quelques itinéraires propres à compléter les

(1) Apollod. liv. IX, c. 4, §. 1; liv. III, c. 4, §. 2; c. 5, §. 2.

(2) Strab., lib. IX, p. 300; Lucan., *Phars.*, lib. II; Ptolem. ib. III, c. 13; Steph. Byz.

(3) Thaumacos, Strab., lib. IX, p. 434; Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 4; Steph. Byz.

point de raccord, et la description de la partie orientale de la Thessalie.

I. *Itinéraire d'Ambélakia à Pharsale.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	45	Pour monter de la vallée du Tempé à Ambelakia.
	3	D'Ambelakia, ruisseau, passage difficile, tour.
	4	Ruisseau tombant de la montagne.
	7	Deux sources.
	24	Source, pas dangereux.
1	3	Descente, village entouré de jardins.
	28	Route entre le marais de Larisse et le Tempé.
	20	Village d'Érimo, source.
	10	Butte avec vestiges de fortifications.
	15	Tombeaux, marais, tumulus.
	24	Deux tumulus, marais, ponts.
1	6	Plaine, le mont Ossa à gauche, à droite route de Larisse, à gauche Necali, village.
	20	On traverse le chemin qui conduit des villages du mont Ossa à Larisse.
	13	Deux tumulus à droite.
	2	On traverse un chemin qui conduit à Larisse.
	19	Village.
	15	Chemin de Larisse à Volo.
	19	On traverse une route.
	4	Tumulus à droite.
	5	Éminence à gauche.
	30	Trois éminences situées près de Toler.
	16	Énébéler, bourg.
1	18	Plaine ondulée, cultivée, route S. 10' O. pente du terrain inclinée à l'est.
	10	Ruines d'une ville antique, Sarliki, village.
	4	Ruisseau. Restes d'un temple sur une éminence.
	4	Fontaine.
	15	Plaine ondulée direct. S. 6' O.
	7	Village à deux milles sur la gauche.
	5	Terme ou pierre de démarcation sur une éminence, à gauche.
	8	Patrassi, village.
	47	Village entouré de beaux arbres, à droite.
	5	Tombeaux turcs, village à droite.
	17	Kara-Demildgi, village à droite, fragments d'antiquités près d'un puits.
10	95	

Suite de l'itinéraire d'Ambélakia à Pharsale.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report, 10	*Report*, 95	
	6	Puits.
	23	Colline d'où l'on découvre la plaine de Pharsale et l'Otrys.
	28	Descente, fontaine, village à droite.
	39	Village à droite.
	7	On traverse l'Apidane réuni à l'Énipée, sur un pont de quatre arches, deux villages à droite.
	34	Vue de Pharsale.
	20	Pharsale.

Total, 13 heures 32 minutes de marche.

II. *Itinéraire entre Tolher et Larisse.*

	14	Deux villages, à deux milles à gauche.
	3	Tumulus, à deux milles à droite.
	25	Éminence couverte d'arbres à droite, village à gauche sur une hauteur.
	12	Direction N. 40° O. Rivière qui se rend au marais.
	27	Tumulus. Le mont Ossa à droite.
	7	Butte à gauche.
	6	Fin du contrefort de l'Ossa.
	4	Puits et sentier.
	26	Maimouri, village.
	14	Pont, rivière qui se rend au marais.
	8	Vignobles.
	5	Village, demi-heure à droite.
	10	Trois villages à gauche, à un mille l'un de l'autre.
	18	Village et mosquée, demi-heure à droite.
	37	On découvre à l'horison le Pinde.
	8	Village, deux milles à droite.
	8	Tumulus.
	7	Trois tumulus.
	10	Village, une heure à gauche, trois-quart de mille à droite, un tumulus.
	15	Tumulus à droite et à gauche.
	5	Tumulus.
	3	Larisse.

Total, 4 heures 32 minutes de marche.

III. *Itinéraire de Pharsale à Thaumacos.*

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
		On prend la direction ouest en suivant la base des montagnes, la plaine restant à main droite. Il existe un autre chemin qui traverse l'Othrys en faisant le sud.
	18	Rivière.
	9	Ruines d'un temple, fontaine, montée.
	19	Descente.
	11	Grotte dans la partie élevée du rocher à droite. Village, un mille à droite.
	5	Village à gauche, source, marais.
	10	Pont. Direction O.
	12	Second et troisième pont ou chaussée au milieu d'un marais dangereux.
	32	Direction S. O., source à gauche, ruines d'une ville antique.
	5	Route tournant à droite.
	4	Porte d'une ville ancienne, située entre deux éminences.
	9	Deux villages à droite, plaine de trois milles d'étendue.
	36	Mosquée à gauche, deux fontaines et des tombes à droite.
	4	Ruisseau.
	37	Rocher isolé.
	35	Défilé roide et scabreux.
	43	Thaumacos, vue générale de la Thessalie, ruines, inscriptions portant son nom.

TOTAL, 4 heures 49 minutes de marche.

IV. *Itinéraire de Thaumacos à Zeïtoun.*

	21	Fontaine à gauche, citerne, bain.
	15	Ruisseau sortant du rocher.
	8	Lac sur la droite.
	12	On sort du défilé, plaine entourée de montagnes.
	10	Plaine unie, lac considérable, anciennement appelé Xinias et maintenant Daoukli.
	35	Daoukli, village un mille à droite.
	5	Ruisseau qu'on passe sur un pont.
1	16	

Suite de l'itinéraire de Thaumacos à Zeïtoun.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report, 1	*Report,* 16	
	27	Colline à droite couverte d'arbres, ruines d'une ville ancienne.
	21	Moulin à gauche. On monte un contrefort de l'Othrys qui sépare la plaine de Pharsale de la vallée du Sperchius. Village à gauche sur une éminence.
	7	Ruisseau qui conflue avec une rivière, source, poste de Dervendgis entouré d'arbres.
	16	Défilé facile à défendre, ruisseau, montagnes argileuses couvertes de taillis.
	29	Sommet du plateau, on découvre Zeïtoun.
	5	Source, chemin saccadé.
	45	Défilé, poste de Dervendgis.
	10	Vue du golfe Maliaque, des Thermopyles et du mont Oëta.
	17	Vue du cap Cnémis.
	33	Descente, Tarazza, village.
	30	Zeïtoun.

Total, 5 heures 46 minutes de marche.

V. *Itinéraire entre Armyros et Volo.*

		Armyros, ville éloignée de trois milles de la mer.
	10	Route qui conduit au port.
	10	Forêt de chênes valloniers.
	2	Sentier.
	3	Route qui tourne à gauche.
	16	Rivière et moulin.
	11	Montagne à droite, village à trois milles sur la gauche.
	14	Torrent, chemin qui conduit à la mer.
	15	Rivière, ponts construits en pierres, Stakassi ou Stasouli, village.
	8	Plaine fertile.
1	13	Ruines présumées de Thèbes qui couvrent le penchant d'une montagne à gauche, acropole en construction pélasgique.
2	42	

Suite de l'itinéraire entre Amyros et Volo.

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report, 2	*Report*, 42	
	8	Tour formant l'angle de cette ville antique.
	2	Tumulus à gauche.
	2	Rivière, murs sur la route.
	11	Rochers taillés au ciseau. Tombes, fragments de colonnes ioniennes et doriques en marbre blanc, emplacement regardé comme étant celui du temple de Cérès.
	3	Vignobles, marais, la mer à droite.
	15	Port Pyrasus. Ruines modernes implantées sur des constructions antiques qui s'étendent sur une éminence située à gauche; les sables encombrent maintenant ce mouillage.
	5	Chemin tracé sur une plateforme près du rivage entre les montagnes et la mer.
	2	Ruines.
	28	Contour d'une baie.
	5	Vallée fertile, inhabitée, village incendié.
	5	Ruisseau sortant de la vallée.
	8	Promontoire, baie, tour.
	12	Ruines d'une ville.
	5	Murailles antiques.
	8	Butte.
	21	Ligne de rochers, partie septentrionale du golfe d'Armyros. On apperçoit Volo, Macrinitza, et les villages du mont Pélion.
	41	Vue de Pagase, plaine.
	17	Éminences.
	8	Torrent.
	2	Porte et remparts d'une ville antique, plusieurs autres ruines semblent indiquer l'emplacement de Démétrias.
	5	Cinquante-deux piliers d'un aquéduc peu ancien. Tumulus à gauche, deux îlots consacrés anciennement à Deucalion et à Pyrrha.
	5	Tombeau de marbre blanc, à gauche emplacement d'un hippodrome.
	10	Grotte avec des degrés taillés dans le rocher à gauche, qui est de marbre blanc, sarcophages, ruisseau saumâtre sortant de ce rocher.
6	30	

Suite de l'itinéraire entre Armyros et Volo.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report, 6	*Report*, 30	
	5	Tombes, caveaux funéraires, tumulus à gauche, rivière qu'on passe sur un pont, on entre dans la plaine de Volo.
	3	Autre pont sur la même rivière.
	15	Portaria.

Total, 6 heures 53 minutes de marche.

VI. *Itinéraire de Volo à Velestina.*

	5	Route en plaine, rocher à droite.
	8	Collines.
	15	Cabanes et bourg de Portaria à gauche, éminences à droite.
	10	Hameau et cabanes à droite.
	8	Montée, chemin tournant à gauche, village.
	12	Église ruinée sur un monticule.
	20	Tour située à l'extrémité d'une plaine inculte, tumulus.
	10	La plaine tourne à l'occident.
	9	On descend à droite, magnifique tumulus.
	9	Source, plaine de Vélestina, on découvre à droite le lac Boebis que les modernes appellent lac de Carlas, et on passe une rivière qui s'y décharge.
	20	Village à gauche restant à un mille un quart de distance, on découvre les monts Olympe et Ossa.
	2	Monticule isolé à droite.
	13	On traverse une route, deux tumulus à gauche.
	6	Tumulus à gauche.
	5	Rivière qui se rend au lac Boebis.

Total, 2 heures 41 minutes de marche.

VII. *Itinéraire de Velestina à Larisse.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	4	Douanes, torrent.
	6	On aperçoit de l'autre côté du lac Boebis un village au pied du mont Pélion.
	11	Vue d'une foule de villages bâtis dans les ressauts du mont Ossa, qui sont habités par des hommes adonnés au brigandage et à la piraterie.
	3	Blocs de pierre, fûts des colonnes doriques, village à un quart de mille sur la gauche.
	8	Village, maison de campagne, torrent.
	10	Village à gauche, colonnes, tombeaux, torrent, terrain marécageux.
	13	Tumulus à droite, autre tumulus détruit. Rocher isolé près du lac Boebis, dont on est éloigné de trois milles sur la droite. La plaine est bordée à gauche par les coteaux que les anciens appelaient Cynocéphales.
	15	Hadgina, village restant deux milles à droite.
	9	Torrent profond avec un pont, tumulus, butte isolée à laquelle est adossé un village qui fait face au lac Boebis.
	41	Pays bien cultivé.
	44	Village trois-quarts de mille à droite.
	6	Autre pont.
	7	Village éloigné de trois milles.
	5	Ruisseau limpide.
	20	Tombeaux, village.
	15	Mosquée.
	5	Tholer.
4	32	Larisse.
Total, 8 heures 14 minutes de marche.		

Les géographes qui raisonneront d'après les itinéraires au moyen desquels nous complétons la description de la Thessalie, retrouveront dans la moderne Thaumacos la ville dont Homère, Tite-Live et

Strabon font mention (1). C'est de là qu'on plonge sur la vaste étendue de la Thessalie, dont rien ne borne la perspective que l'horizon visuel qui s'y confond, de la même manière que les flots azurés de la mer, qui se perdent dans le vague indéterminé du ciel. C'est l'aspect d'un lac; et l'illusion est telle, que dans une étendue de plus de cent soixante milles on n'aperçoit aucune élévation assez marquée pour détromper le voyageur qui n'aurait pas entendu parler des plaines de la Thessalie. Thaumacos domine cet espace. Les maisons de la ville moderne, qui est de près de huit mille habitants, s'étagent sur les flancs escarpés d'une montagne couronnée par une forteresse, restaurée à diverses époques, et maintenant délaissée, dont la position formidable serait le boulevard sauveur du pays. Le khan où logent les voyageurs est situé au bas des précipices qui entourent la ville, sur la route qu'on prend pour se rendre à Pharsale, en traversant la contrée que les anciens surnommaient Ager ou Argos, c'est-à-dire *plaine* ou campagne (2).

En se dirigeant sur la ligne des monts Prantès, qui se rattachent à l'Othrys, on retrouverait aux environs du bourg d'Avraki, les traces de Thétidium, ville fondée en l'honneur de la déesse dont Achille reçut le jour;

(1) Iliad. lib. II; Bœot. 223; Strab. lib. IX, p. 434; Tit.-Liv. lib. XXXII, 4; Plin. lib. IV, c. 9; Crus. Turc. Græc. lib. VII, pag. 506.

(2) Strab. lib. IX, p. 440; Schol. Homer. ad Iliad. X, v. 141, Venet. p. 81; Eustath. ad Dionys. Perieget. v. 347; Hesych. voc. Πελασγοί. Clavier, Premiers temps de la Grèce, fait dériver ce nom du dialecte Macédonien où il est encore usité, voy. l. VII, ch. VII de ce voyage, Clav. t. I, p. 19.

Pras, Coronée, Éretrie, Narthacium et cette Éphyre qui eut un homonyme aux bords de l'Acheron (1). Ces villes homériques, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, quoique inconnues aux lieux où elles fleurirent, pourraient être reconnues par un investigateur éclairé. L'antiquité a tout embelli, mais elle n'a rien supposé; sa mythologie et sa géographie appartiennent à une histoire authentique. Thaumacos est encore un évêché (2), et le chef-lieu d'un des cantons de la Thessalie. Le ruisseau, la source, les bains qu'on trouve à une demi-lieue de cette ville, rappellent la position escarpée d'Olyssona (3), et le village de Daoukli (4), celle de Méliboée (5), dont les guerriers marchèrent au siège de Troie, sous les drapeaux de Philoctète, que les Grecs abandonnèrent dans l'île de Lemnos. Il est probable que les fils d'Esculape, Podalire et Machaon, ses compatriotes, n'avaient pas emporté avec eux la plante propre à guérir les blessures envenimées, qu'on recueillait sur le mont Pélion (6), car son délaissement ne provint que du mal dont il aurait été guéri par ce moyen curatif. Les villes que nous venons d'énumérer firent autrefois partie des domaines de Philoctète (7).

---

(1) T. I, liv. IV, c. VI de ce voyage.

(2) XIX. Ecclesia Thaumaci. Diœcesis Illyrici orientalis t. II, p. 127, 128, 129, 130. Oriens Christianus.

(3) Iliad. lib. II, Bœot. v. 224.

(4) Voy. Paul Lucas, carte jointe à son voyage en 1704.

(5) *Id. ibid.*

(6) Dicæarch. ap. Geograph. min. I, 2, p. 28.

(7) Le domaine de Philoctète se composait des villes de Methoné, Thaumacié, Meliboea, Olizon, Strab. liv. IX, p. 436, §. 6, n. 5.

Des hauteurs de Daoukli on domine sur le lac Xinias, près duquel fleurit Hellada, ville célèbre par la beauté de ses femmes (1), dont le nom est donné de nos jours au Sperchius, qui prend ses sources dans les glaciers du mont Œta. Les centaures modernes de cette contrée, ceux de l'Othrys et du Pelion, connus sous l'injurieuse dénomination de Klephtes ou brigands, habitent ces escarpements toujours propices à la liberté des opprimés, qui y bravent les efforts de leurs tyrans, depuis que la Grèce reçut successivement le joug des Romains, des Croisés et des Turcs. Le voyageur découvre le golfe Maliaque, le cap Cnémis et les escarpements des Thermopyles, qui s'offrent à ses regards en descendant vers Tarraza, village éloigné d'une heure de marche de Zeïtoun.

Nous avons donné les distances entre Thaumacos et cette ville, qu'on croit avoir remplacé Lamia ou Cyrtone, villes qui se sont peut-être elles-mêmes succédées, car dans ces contrées toujours agitées par de grandes commotions politiques, tout a changé et doit à jamais être exposé aux vicissitudes humaines. Cependant en méditant Strabon (2) nous serions portés à croire que Lamia et Cyrtone furent deux places distinctes, la première se trouvant plus voisine du Sperchius, et l'autre plus reculée dans la partie septentrionale des états d'Achille; mais ce n'est ici qu'une conjecture sur laquelle nous donnerons quelques éclaircissements dans une autre partie de ce voyage.

---

(1) Ἑλλάδα καλλιγύναικα, lib. II, Bœot. v. 190.

(2) Lib. IX, p. 434. Éclaircissements des traducteurs de Strabon correspondants à cette page, n. LIX, t. III.

« Ce district, dit Strabon, confinait aux possessions « des Asclépiades (1), qu'il touchait surtout vers son « N. O. et de même à celles d'Eurypylus et de Protésilas, « qu'il atteignait vers son N. E.; du côté méridional « il s'unissait au pays des Œtéens. » Ces cantons ont toujours constitué les domaines de quelque soldat conquérant. On les retrouve, après un long espace de temps, possédés par les Slaves, conduits par quelques aventuriers, décorés des titres de césars et de despotes. Arrachés en 1210 à ces usurpateurs, par les Français, on voit Henri, empereur de Constantinople, les distribuer à ses marquis, à ses barons, et les retirer pour les donner aux églises. Mais les seigneurs d'Athènes, le connétable de Romanie, Guillaume de Larisse, seigneur d'Armyros, le baron de Vélestina, la marquise de Montferrat, Geoffroi de Ville-Hardoin, bravant les décrets impériaux, les excommunications des évêques latins et les foudres du Vatican, surent défendre des propriétés acquises aux prix de leur sang, contre les empiètements d'un clergé dont le royaume ne fut jamais de ce monde, que sous des princes faibles et dégénérés (2).

Nous ferons connaître cette dernière région en décrivant le canton de Patradgick; c'est des états d'Eurypylus et de Protésilas, qui composent de nos jours

(1) La contrée des Asclépiades comprenait Stagous Calaback et Tricala. Il y avait par conséquent plus de 26 lieues de distance, c'est-à-dire toute la plaine de la Thessalie, entre ces états, qui étaient très restreints.

(2) Hist. de Constantinople sous les empereurs français, liv. II, p. 56, 57, édit. in-folio.

le Zagora, qu'il doit être question. Armyros, dont nous avons donné les distances avec Volo, mérite l'attention du voyageur. C'est à une lieue et demie de la première de ces villes qu'exista Thèbes la phthiotique, dont les remparts et l'Acropole sont encore reconnaissables, ainsi que les restes magnifiques du temple de Cérès. Le port Pyrase, Démétrias, qui succéda à Pagase, appellent l'attention du voyageur, qui est maintenant attirée et captivée par les contrées florissantes de Macrynitza et de Portaria. Ces bourgades, situées sur le mont Pélion, arrosées par les eaux les plus fraîches et les plus limpides, distinguées par leurs noms, ne forment cependant qu'une vaste et populeuse cité, qui se rattache à la place de Volo, au moyen des métairies des agas Turcs, qu'on voit éparses dans la campagne.

On a remarqué que les Turcs qui habitent dans cette délicieuse contrée sont doux et hospitaliers, tandis que les montagnards Grecs du Pélion sont agrestes et enclins à la férocité. La nécessité de résister à un gouvernement oppresseur, l'absence de garantie de la part du sultan, qui les a forcés à un état perpétuel de guerre, en a fait les palicares et les pirates les plus intrépides des contrées qui avoisinent le golfe Pagasétique et les îles de la mer Égée.

On en peut dire autant des peuplades qui habitent au N. du lac Boebis, dans les escarpements de l'Ossa, dont les repaires sont tour-à-tour les rochers des monts Titanes et les îles voisines du golfe de Volo. Nous avons fait connaître cette contrée en traçant plusieurs itinéraires, et il ne nous reste plus à parler que des îles qui

appartiennent à la Thessalie, afin de remplir notre tâche.

Ces écueils, situés en dehors du golfe Pagasétique, sont : Sarakino ou Spalmador, Chelidromi, Pelerisse, Praso-Nisi, Ioura, Piperi, Arsura, les Adelphes, Scopelos, Scangeros, Péparèthos et Skiathos.

L'île de Sarakino est formée par un rocher étroit, qui, signalé d'orient en occident, présente la forme d'un croissant. Sa longueur dans ce développement est estimée à huit milles, sur deux milles dans son plus grand diamètre. Le mouillage qu'on trouve dans sa partie septentrionale présente une baie assez profonde, abritée par des rochers, et au septentrion par l'île de Chelidromi. On trouve dans ce mouillage dix, quinze, jusqu'à vingt brasses de fond, tandis que la hauteur varie dans le canal ouvert entre les deux îles, depuis vingt jusqu'à cinquante brasses. Le rocher qui compose Sarakino est de nature calcaire, entremêlé de marbres cristallisés, qui n'offrent aucunes traces d'êtres organisés; et le point culminant de cette île peut avoir six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On trouve dans ses déchirures la scille maritime et le cistus ladaniferus, dont les Grecs mangent les baies. Cette anse solitaire n'est guère visitée que par les pirates, ou lorsque le vent force les barques qui se rendent de Thessalonique à Volo, de s'y réfugier. Quelques bergers thessaliens qui y transportent leurs troupeaux, y séjournent habituellement pendant l'hiver, temps où les habitants des montagnes se rapprochent des climats tempérés. Il est probable que Sarakino, connue des anciens sous le nom d'Eudimeia, était comptée au nombre

des stations navales des Athéniens, quoique Démosthène n'en parle pas dans l'énumération des ports qu'il appelle leurs quartiers d'hiver (1). Ce fut, dit-on, dans cette cité que Thésée mourut en exil; on n'y trouve aucunes traces de monuments.

Chelidromi ou Halonèse île voisine a environ douze milles de longueur, sur une largeur moyenne d'un ou deux milles. Son terrain, plus élevé que celui de Sarakino, est couvert de bois et de halliers qui poussent entre des rochers, entremêlés de couches de marbre blanc et jaune. On remarque au bord de la mer des couches calcaires, déposées sur la roche primitive, où les coquillages sont incrustés, et plusieurs autres indications peuvent faire croire qu'elle est d'une formation récente. La baie de Panormos, où les bâtiments abordent, offre une pêche abondante d'éponges, qui forment une branche d'importation, qu'on échange contre des grains. Quant au village qui porte le nom de l'île, il n'est habité que par cent cinquante familles grecques, douces et timides, adonnées à la pêche, et malheureusement exposées à la visite des pirates. On signale dans le lointain, Praso-Nisi et Peperi (2).

Du point culminant de Halonèse, le voyageur peut tirer des rayons géométriques sur les principales montagnes de l'Eubée. Il placera dans leurs gisements res-

---

(1) Vid. Demosthen. Philipp. I, p. 33, 123, 269, édit. de Lucchesini. Virgile vante le vin de quelques-unes de ces îles Georgic. lib. II, v. 91; Aristoph. Plut. 10, 22.

(2) Pipéri. Le point le plus élevé de cet écueil, suivant le capitaine Gauttier, est par long. 22, 11, 33, 0; lat. 37, 18, 15, 0.

pectifs les Adelphes, Scandgeros (anciennement Scandila), Joura et l'étendue de cet archipel, qui se termine en vue du mont Athos. Ces îles pourront être alignées avec le cap Saint-Georges, Bromiri, Platonias et les faîtes d'Argala qui forment l'extrémité du mont Pelion.

Scopelos, comme son nom l'indique, est une île entrecoupée de rochers et de précipices, dont la circonférence peut être évaluée à trente milles. Dans le canal qui la sépare de Chelidromi, on remarque le rocher de Saint-Élie, pic calcaire de la même nature que Scopelos, île qui contient deux bourgades. La plus grande, qui est située sur la côte orientale, se compose de mille habitations et de douze églises; et celle appelée Glossa, assise au versant de la côte occidentale, renferme le restant de sa population, qui est évaluée entre sept à huit mille ames. Cette terre chrétienne est le séjour d'un protopapas, qui peut librement y glorifier le Dieu rédempteur au milieu d'une population soumise et régie par les saintes lois de l'évangile. On y est vertueux: les chrétiens, riches de quelques gerbes et de leurs celliers, ont pour plaisirs la santé, et pour bonheur de nombreuses familles. Les raisins, les fruits et surtout le vin de Scopelos, qu'on exporte à l'étranger, méritent d'être regardés comme les meilleurs des îles de la mer Égée. C'est au port d'Agnotas, baie profonde et parfaitement abritée, située au voisinage de Glossa, que se font les échanges et le principal commerce de Scopelos. En 1764 les habitants ne se donnaient que deux cents ans d'antiquité. Leur colonie devait, disaient-ils, son origine au chef des cuisines du grand-seigneur, qui, sachant l'île déserte, y envoya des paysans de la Thessalie et de la Macédoine: elle fait maintenant partie des

apanages du capitan pacha, et on y compte huit mille chrétiens. Les cadis turcs, envoyés pour connaître les différends des insulaires, ne peuvent y résider que trois jours; les procès doivent être terminés dans ce délai et on ne dit pas qu'ils soyent plus mal jugés qu'ailleurs.

Après avoir navigué entre quelques îlots couverts de chênes verts, de pins odorants et de halliers, la première île qu'on trouve en navigant vers le golfe Pélasgique, est celle de Sciathos. Quoique plus grande et mieux partagée sous le rapport du terroir, que Scopelos, ses habitants semblent méconnaître ces avantages. On les accuse d'être voleurs et paresseux; et ce qui semble donner quelque poids à cette accusation, c'est que les terres qu'ils possèdent sont presque toutes cultivées par des paysans de Scopelos et de l'Eubée. Leur capitale appelé Livada, est située sur une presqu'île au N. On y compte deux cents familles intelligentes, mais peu industrieuses. Au midi on trouve, près du port, Oraio-Castron, résidence ordinaire d'un évêque qui prend les titres de Skiathos et Scopelos, dont la juridiction s'étend sur les îles que nous avons énumérées. La France eut autrefois un vice-consul à Chelidromi, ainsi qu'une mission, dirigée par le père Gresset, que son zèle portait à se rendre jusque sur les galères turques, afin d'y dire la messe, de consoler et d'administrer les esclaves chrétiens (1).

La côte de terre-ferme située en regard présente

---

(1) Inscription existante à Oraio-Castron :
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙCΑΡΑΤΡΑΙΑΝΟΝΑΔΡΙΑΝΟΝCΕΒΑCΤΟΝΟΛΥ-
ΜΠΙΟΝΟΑΡΧΙΕΥCΑΠΟΠΑΤΡΟCΦΙΛΙΠΠΟCΦΙΛΙΠΠΟΥΑΖΗΝΙΕΥCΕ
ΚΑΙΩΝ·

le cap Artemisium, qui rappelle les premiers désastres de Xerxès, et le mont Risæus. Tel est l'Archipel dépendant de la Thessalie que nous avons cru nécessaire de signaler, avant de reprendre le cours de nos topographies dans l'intérieur de cette province.

CHAPITRE VIII.

Cours de l'Apidane. — Marche des armées de César et de Pompée depuis Dyrrachium jusqu'à Pharsale, appliquée aux topographies de ce voyage. — Retour par la plaine, ou Campos, à Tricala.

L'Apidane, ou rivière de Pharsale (*Sataldgé-Potamos*), près duquel j'ai suspendu le récit de mon dernier itinéraire dans la Thessalie, afin de donner l'ensemble topographique de ses cantons; l'Apidane, dis-je, prend ses sources au versant des montagnes de Goûras, entre Thaumacos et Vélestina. La première de ses branches, qui a son origine au levant d'hiver, reçoit l'Énipée, ou rivière de Vlachoiani, un peu au-dessus de Pharsale.

Nous étions partis du khan d'Alif-Aga, en suivant les coteaux, et en nous dirigeant au midi à travers une campagne coupée de ruisseaux, lorsqu'au bout de quatre heures de marche nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à un caravansérail bâti dans la plaine. Nous étions à une lieue et demie de Pharsale, que les Turcs appellent Sataldgé; et comme cette ville était alors en proie à la peste, nous jugeâmes convenable de ne pas en approcher. Je renonçai donc à voir cette

place, ainsi que la vieille Pharsale, dont les murs sont l'ouvrage des Pélasges, peuples primitifs de cette terre tant de fois désolée par les fléaux de la guerre et des épidémies. Tout portait autour de nous l'empreinte de cette double calamité, au moment où j'y voyageais. Ce n'était plus, à la vérité, des armées qui avaient troublé la paix de la Thessalie; mais aux lieux où *l'aigle abattit l'aigle, où s'élevaient des débris de chars et des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes* (1), figuraient les ossements des derniers chefs de bande, qui, sous les ordres de Blachavas, avaient compromis le salut de la Thessalie; ou bien des fosses remplies des cadavres des pestiférés.

Revenu des premières impressions que m'avaient causées ces objets funèbres, je cherchai à reconnaître le terrain où Rome, par ses propres armes, décida la perte d'une liberté que la corruption de ses mœurs ne lui permettait plus de garder; ce champ historique *qui mit les loix aux pieds du crime, jus datum sceleri*; le théâtre enfin où César, vainqueur de Pompée, recueillit les palmes de la victoire, et prépara les *Ides de mars*, qui furent le terme de ses prospérités et de son ambition (2).

En considérant la nature des lieux que je venais de parcourir, l'aspect des campagnes, les gisements de La-

---

(1) Corneille, *Tragédie de Pompée*, act. I, scèn. 1.

(2) César fut assassiné au pied de la statue de Pompée dans le sénat, trois ans et neuf mois après la bataille de Pharsale, le jour des ides (15) de mars IↃCCX.U.C., l'an XLVI avant J.-C. Suet., 82; Dion., 44, 19; *Annæ Perennæ*, parricidium; *Calend. Pontif.*

risse, de Gomphi et de Métropolis, je ne pouvais plus douter que j'étais dans les champs ensanglantés de Pharsale. Nous entrions dans la saison où se donna cette bataille mémorable; *les moissons commençaient à jaunir* (1); et arrivé au moment de remonter dans l'Épire, je voyais aboutir à cette plaine, avec le terme de mes travaux, le plan des reconnaissances géographiques anciennes le plus nécessaire à expliquer, je veux dire les marches des armées romaines aux ordres de César et de Pompée, à travers l'Épire et la Macédoine, jusque dans le bassin de la Thessalie.

Si on se rappelle ce que j'ai dit relativement à Dyrrachium (2) et au cours des fleuves qui traversent l'Illyrie macédonienne occidentale, ou Musaché (3), en se reportant au texte des commentaires, on pourra prendre une connaissance exacte des opérations militaires de cette partie de la guerre civile. En repassant ensuite la description des montagnes de la Candavie, celle du canton de Ghéortcha (4), ce que j'ai dit au sujet d'Apollonie, d'Oricum (5) et des vallées de la haute Épire, il sera facile de me suivre et de m'entendre. Enfin, si on examine la marche rétrograde de Philippe devant Q. Flamininus, depuis les defilés de Pyrrhus jusqu'au mont Lingon (6), son combat sur

(1) César, après avoir fait sa jonction avec Domitius, s'approcha de Pharsale le XVI des Calendes de Sextilis (6 juin), au moment où les blés commençaient à mûrir.

(2) T. I, liv. III, c. IX de ce voyage.

(3) *Ibid.*, c. VII *id.*

(4) T. III, liv. VII, c. VI de ce voyage.

(5) T. I, liv. III, c. VI, *id.*

(6) *Ibid.* liv. *id.*, c. IV, *id.*

l'Atrax, celui des Cynocéphales, les Turpins et les Folards qui commenteront un jour les fastes militaires de l'antiquité pourront opérer sur l'ensemble de l'histoire dans la Grèce continentale. Ils saisiront avec facilité les plans de deux généraux, auxquels une gloire peu commune, de grands titres à l'amour du peuple et des soldats, un nom célèbre, une haute fortune, attachaient les destins de Rome, *sous le nom spécieux de bien public*, pour décider, non si elle serait libre, mais à quel chef elle obéirait; car une égale ambition avait divisé le *beau-père* et le *gendre*, en armant César et Pompée dans des partis contraires (1).

Je ne rappellerai point comment les chefs et les armées de Rome avaient quitté l'Italie pour arroser la Grèce de leur sang, ni les combats qui signalèrent leur arrivée dans l'Illyrie. Depuis le débarquement de César, les succès qui couronnèrent ses premières entreprises avaient changé; et Pompée, après avoir repoussé ses attaques devant Dyrrachium, venait d'être salué *imperator* (2) par son armée victorieuse. Le dictateur, qui s'était assuré de l'Étolie, de l'Acarnanie et de l'Amphilochie, par des corps d'armée aux ordres de ses lieutenants Cassius Longinus et C. Calvisius (3), ne tirant pas de l'Illyrie les vivres nécessaires pour son armée, et ayant échoué dans ses projets, crut devoir changer

---

(1) Les premières semences de la guerre civile avaient commencé à fermenter sous le consulat d'Afranius Nepos et de Q. Cecilius Metellus, l'an de Rome 694.

Motum ex Metello consule civicum bellique causas, et vitia, et modos. HORAT. II, 1, odar.

(2) *Bell. Civil.*, lib. III.

(3) *Bell. Civil*, lib. III, c. 9.

son plan de campagne. Réunissant à-la-fois toutes ses troupes, il renonce au blocus, dans lequel ses soldats périssaient en détail. Il harangue son armée, relève son courage, en lui rappelant ses victoires passées. Quelques actes de sévérité, mêlés à des éloges, font renaître la confiance parmi les siens, et sans délai, il quitte ses lignes vers la quatrième veille de la nuit (1), en se dirigeant sur Apollonie.

Pompée, averti, par le cri de départ, de la retraite de l'ennemi, se mit aussitôt à sa poursuite, et il ne put atteindre son arrière-garde qu'au bord du Génussus, où il fut repoussé avec perte. Ainsi, en calculant la distance entre Dyrrachium et ce fleuve, à trois heures de marche, on verra que cette action eut lieu quelque temps après le lever du soleil. Elle dut être de courte durée, puisque, peu d'heures après, César reprit son ancien camp d'Asparagium non loin de Cavailha (2), sans permettre à aucun fantassin, ni même à la cavalerie, qu'il fit rentrer par la porte Décumane (3), de s'éloigner pour fourrager. De son côté,

(1) Les veilles ou factions commençaient toujours au coucher du soleil. Le jour où César leva son camp étant le 3 des nones de Quintilis, ou 25 mai, le soleil s'était couché pour lui à sept heures moins six minutes; et en partant au commencement de la quatrième veille, à la tête de l'arrière-garde, il se mettait en route deux heures environ avant le lever vrai du soleil au-dessus de l'horizon; c'est-à-dire, vu le peu de crépuscule, au *petit point du jour*, que les Grecs nomment χαράματα.

(2) Cavailha, deux heures du fleuve Génussus.

(3) La forme du camp romain et sa distribution étaient presque toujours les mêmes. La porte qui conduisait à l'ennemi s'appelait la Prétorienne, et on nommait Décumane

Pompée rentra dans ses lignes. Comme elles étaient intactes, ses soldats, qui n'avaient rien à faire (1), se répandirent en fourrageurs dans les campagnes; quelques-uns même, à cause de la proximité de Dyrrachium, y retournèrent pour prendre leurs bagages, qu'ils avaient laissés à cause de leur départ précipité. César, profitant de cette circonstance, donne vers midi (2) le signal du départ, sort avec son armée, fait double marche, et campe huit milles plus loin (3), sans que Pompée pût le suivre, à cause de la dispersion de ses troupes.

César, qui avait expédié ses bagages en avant, dès

---

celle qui lui correspondait à l'autre extrémité du camp, par laquelle on allait au fourrage. Les portes latérales étaient désignées par des drapeaux.

(1) La première opération de l'armée, dès qu'elle était organisée, était de fortifier un camp, soit qu'on fût en pays ami ou ennemi; et la circonstance qui offrait une enceinte toute formée à Pompée, en donnant du répit à ses soldats, compromit le succès de sa poursuite contre César.

(2) Les Romains connaissaient un midi variable. Leur jour et leur nuit formaient constamment deux parts égales, quoiqu'il n'y ait division exacte du jour et de la nuit qu'à l'époque des équinoxes. Il est probable que pour cela on n'était pas obligé, comme l'ont cru quelques commentateurs, d'augmenter ou de diminuer la durée des heures. La chose se passait, suivant toute apparence, comme chez les Turcs, qui comptent toujours *douze heures* au coucher du soleil. Partant de ce point variable, ils disent au solstice d'été, que le soleil se lève (ἀνατολέσει) à *neuf heures et demie de nuit*, et au solstice d'hiver, qu'il ne paraît qu'à *deux heures de jour*, en finissant par compter douze heures, quand il passe sous l'horizon, temps où ils disent *qu'il a régné*, ἐβασίλεψε ὁ ἥλιος; comme nous disons, *le soleil est couché*.

(3) Vers Pékini. *Voyez* t. I, liv. III, c. IX de ce voyage.

le commencement de la nuit, partit le lendemain (1) à la quatrième veille, et en fit de même le jour suivant, où il cessa d'être poursuivi, sans avoir été entamé au passage des fleuves et des défilés, où Pompée, sans la faute commise à Asparagium, aurait pu le rejeter dans l'Acrocéraune, l'obliger immanquablement à se retirer vers Corcyre et à évacuer l'Épire. Ainsi le manque de discipline des Pompéiens laissa le dictateur maître d'exécuter ses plans. Couvert par l'Apsus, il dépose ses blessés à Apollonie, jette des renforts dans Oricum, rassure ses alliés, paie ses troupes, et prend sa marche à travers l'Épire et l'Acarnanie. Pompée, ne pouvant plus contrarier les opérations de son ennemi, se dirige de son côté à travers les montagnes de la Candavie, afin de se porter, par la Macédoine, dans la Thessalie.

Jusqu'à présent, les dates du journal de César m'ont guidé pour faire coïncider les positions anciennes avec les lieux indiqués dans ma topographie du Musaché. Il se trouvait le 27 mai à Apollonie, position éloignée de neuf lieues de Bérat en ligne droite; et il est probable qu'au lieu de remonter au N. vers cette ville, il prit son chemin par la vallée de l'Aoüs, route plus commode que celle des défilés, pour se rendre en Thessalie. Sans cela, il n'aurait pas été inquiet sur la position de Domitius, posté dans le canton de Ghéortcha; et il ne se serait pas vu forcé d'abandonner ce lieutenant avec son corps d'armée, qui ne dut son salut qu'à un hasard, par lequel il fut informé de la levée du blocus de Dyrrachium. Dans cette hypothèse, César dut

(1) Veille des nones de Quintilis, 26 mai.

employer deux jours pour se rendre à Tébélen, éloigné de seize lieues d'Apollonie, et mettre trois journées de marche pour arriver sur le plateau de Janina, où il dut camper vers le 2 juin, et faire sa jonction avec Domitius aux environs d'Æginium (1), ville des Acarnanes, ou plutôt des Athamanes, située au N. du golfe Ambracique. Dans cette position, où César retrouva Domitius, celui-ci n'avait pu effectuer sa retraite depuis la Gandavie qu'à travers les cantons de Caulonias et de Conitza, pour arriver, par la vallée du Caramouratadèz, au point par lequel l'armée du dictateur pouvait entrer dans la Thessalie, soit qu'elle prît le défilé du mont Policiès, ou, ce qui est plus probable, la route du pont de Dgenelli, par le mont Copanèz.

Pendant que ces manœuvres s'exécutaient, Pompée, dont les marches ne nous sont pas connues dans les mêmes détails que celles de César, entrait, par les défilés de la Candavie, dans la grande vallée de l'Haliacmon. Arrivé à la hauteur d'Alassona, il était descendu, en prenant la gorge du Titarèse (Saranta-Poros), à Larisse, où il se réunit à Scipion, le 12 des Kalendes de Sextilis, 10 juin, mais postérieurement à l'arrivée de César dans la Thessalie.

Dès-lors les deux armées se trouvèrent en champ clos. César, qui avait gagné les devants, avait pris d'assaut Gomphi, et occupait toutes les places situées à l'occident et au midi du bassin de la Thessaliotide. Après ces opérations, qui assuraient ses communications, trouvant une position avantageuse aux environs

---

(1) Vers le 4 juin, la veille des nones de Sextilis, jour de la fête d'Hercule dans le cirque.

de Pharsale, où la moisson presque mûre offrait des ressources à son armée, il résolut d'y camper pour attendre Pompée; et ces avantages, qui avaient été l'ouvrage de quelques jours gagnés sur son adversaire, lui rendirent les destins favorables.

Pompée, arrivé à Larisse, enorgueilli par le souvenir des succès qu'il avait obtenus devant Dyrrachium, invite l'armée de Scipion à partager avec la sienne *le prix d'une victoire qu'il tenait pour certaine;* et dans cette espérance, il se dirige vers Pharsale.

Cependant, en considérant la position et les ressources de César, un général moins prévenu que Pompée aurait compris que, par le gain d'une bataille, la guerre civile n'était pas terminée. Le dictateur, maître de Gomphi et de Métropolis, occupait l'entrée des défilés et des montagnes, qui, en cas de revers, lui offraient un asyle assuré, dans lequel il pouvait attendre des renforts, et d'où il avait la faculté d'improviser de nouvelles attaques. Pompée, au contraire, adossé au Pénée, n'avait de retraite, s'il était vaincu, que par Alassona; tandis que son rival, qui le débordait au nord, pouvait le devancer sur le Rhédias, l'enfermer dans la Bottiéïe ou dans le Tempé, et l'acculer à la mer. Mais on ne calculait que la victoire dans le camp patricien, et pour quelques avantages obtenus, on se croyait la fortune à jamais favorable. Si Pompée, quoique rempli de présomption, agissait avec une prudente lenteur, la bouillante noblesse de Rome l'accusait *d'aimer le pouvoir, de vouloir se faire servir par des prétoriens et des consulaires. Puis, certains du succès, les nobles se disputaient entre eux les dignités, les consulats et les emplois des années suivantes. Les*

uns s'adjugeaient les palais et les biens de ceux qui étaient dans le camp ennemi. Scipion, qui servait sous Pompée, dont il serait devenu le rival, si la fortune leur eût été propice, disputait à d'autres le sacerdoce de César. On dressait, par anticipation, des tables de proscription, des arrêts de mort, et des listes de confiscation contre les citoyens même restés à Rome, parce qu'ils n'avaient pas voulu émigrer. En un mot, chefs, soldats, ne rêvaient qu'argent, dignités ou vengeances personnelles; et sans réfléchir qu'il fallait vaincre avant tout, ils ne pensaient qu'à l'usage qu'ils feraient de la victoire. Brutus, qu'on trouva peu de jours avant la bataille occupé à méditer les ouvrages de Polybe, semblait seul douter du succès de la campagne, tandis qu'on mettait la victoire à l'ordre du jour.

César, attentif à la conquérir, cette victoire incertaine, amassait des vivres et relevait les esprits de ses soldats, éprouvés, et non vaincus par quelques revers. En faisant sortir chaque jour son armée de ses lignes, il cherchait à connaître si Pompée était dans l'intention d'engager une affaire; mais celui-ci, immobile au pied de ses retranchements, attendait que son adversaire se trouvât dans quelque mauvaise position afin de l'y attaquer.

César, qui avait deviné cette intention, résolut de son côté de harrasser ses ennemis, en les entraînant dans des marches et des campements, auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Il venait de faire abattre ses tentes, et le signal du départ était donné, au moment où le soleil, roulant des nuages ensanglantés, présage de la journée qu'il ouvrait dans la carrière infinie des siècles,

commençait à s'élever sur la Thessalie. Il aperçoit l'armée de Pompée en ordre de bataille devant ses retranchements; et suspendant la marche de ses soldats, il les convie et les dispose *à la bataille tant souhaitée que la fortune leur présentait enfin* (1).

Pompée, comme on l'apprit, avait aussi résolu d'en venir aux mains. Mais la veille de ce jour, qui fut le dernier de ses prospérités, soit que la fortune voulût le punir, ou lui conserver encore une ombre fugitive de ses faveurs, au sortir du conseil dans lequel il avait annoncé *la certitude de la victoire*, il se crut, dans l'erreur du sommeil, *assis à Rome, au milieu de son théâtre, et couronné aux acclamations du peuple !* Frappé de ce songe, il avait devancé le jour pour ranger ses légions dans la plaine. Les présages étaient favorables, mais il hésitait, lorsque la discorde, élevant son flambeau dans les airs, donna, avec le signal du combat, celui des parricides; et dans moins de six heures de temps, vingt-deux mille soldats de César terrassèrent quarante-deux mille guerriers, *soutiens de la bonne cause.* Pompée, qui n'avait calculé que la victoire, quittant aussitôt les marques du commandement, abandonne son camp; et sans s'arrêter à Larisse (2) gagne le rivage de la mer, où un vaisseau de

---

(1) Les brouillards sont fréquents même pendant l'été dans le bassin de la Thessalie; ainsi Lucain, dont j'emprunte ici les couleurs, avait puisé les siennes dans la nature du pays.

(2) Lucain, qui exalte Pompée jusque dans sa disgrace, s'exprime ainsi :

Vidit prima tuæ testis Larissa ruinæ,
Nobile, nec victum fatis caput.....

PHARS.

transport, sa dernière espérance, le reçoit pour le conduire aux rivages de l'Égypte, terme fatal de ses destinées mortelles (1).

César, aussi habile à vaincre qu'à profiter de ses succès, ayant coupé le chemin de Larisse aux fuyards, releva, dans cette journée, l'éclat de sa gloire, en leur accordant le pardon et la vie. Ainsi se termina la scène la plus tragique de la guerre civile, dans la plaine où je me trouvais, dix-neuf siècles après la mémorable journée de Pharsale, à la vue du soleil qui brilla pour César, comme il luit pour le paisible laboureur, dont le soc remue maintenant les cendres des Romains confondues, depuis tant de générations, avec celles des barbares et des Grecs asservis.

Les tumulus qui encombrent le Tempé, ceux qu'on trouve épars dans la Pharsalie, aux environs du Trachys et sur les bords du Sperchius, rappellent presque à chaque pas le souvenir des guerres dont la Thessalie fut de tout temps le théâtre. On retrouve entremêlés avec les tombeaux des Grecs et des Romains, ceux des Bulgares, commandés par leur roi Samuel, qui, après avoir vaincu le duc Grégoire Tarouité, fut bientôt après battu avec son fils Romain, par Nicephore Vranas, préfet de l'Occident (2). Basile Porphyrogénète, qui parcourait ces lieux quelque temps après, recula

---

(1) Ce fut vers le trente juin que Pompée s'embarqua pour l'Égypte, où il fut assassiné par ordre de Ptolémée, la veille de sa fête natale, quarante-huit jours après la bataille de Pharsale. Veille de Kalendes d'octobre, 17 août, an de Rome DCCVI, avant J.-C. 48.

(2) Gott. Stritt. Bulgaric. c. XI, § 146, an. c. 995.

d'effroi, lorsqu'en approchant de Zéïtoun, il vit les bords du Sperchius jonchés des ossements des Bulgares, et le rempart formidable qu'ils avaient construit afin de fermer le pas des Thermopyles (1).

L'Apidane, l'Enipée, Pharsale, Thaumacos, le Sperchius et les Thermopyles, sont toujours mentionnés sous leurs noms historiques par les écrivains de ces temps d'anarchie. C'est dans la chronique de Morée que les dénominations anciennes s'altèrent; ainsi Talanta s'y trouve désigné sous celle de Thalassina (2), et Tricca ou Tricala, y est appelé Catecalon (3). La géographie n'est pas mieux soignée dans le catalogue des évêchés Latins, suffragants du métropolitain de Larisse, où Rome avait nommé, au commencement du XIII[e] siècle, un archevêque que le souverain pontifie Innocent III chargeait de forcer les Grecs de rentrer dans le giron de Saint-Pierre.

Cette église imposée aux vaincus ne pouvait qu'en faire des sujets équivoques, et les désordres de ses évêques, qui étaient la plupart d'anciens soldats de Ville-Hardoin ou du duc de Montferrat, ne tardèrent pas à les rendre la fable et l'objet du mépris des Grecs. Une lettre du pape Innocent III reproche à un de ces cavaliers mitrés qui lui avait été dénoncé, « qu'après « lui avoir confié le soin d'une église avantageusement « dotée en blé, bestiaux, terrains, au lieu de remplir « ses devoirs, il avait fait murer les fenêtres de sa ca« thédrale, qu'il avait transformée en cellier, après en

(1) *Id. ibid.* § 171; Zonar. t. II, p. 227.
(2) Chron. de Morée, liv. II, p. 208, trad. de Buchon.
(3) *Id.* p. 210.

« avoir expulsé, sans respect pour le service divin, le « doyen, le chantre et les autres clercs. A ce sujet, « vous ayant, disait le père commun des fidèles, ad- « monesté, vous n'avez répondu à nos avis que par « des injures contre le saint Siége, et en chassant ce « qui restait de chanoines attachés à votre métropole...» Il paraît que cet évêque mourut dans l'impénitence finale au milieu des tonneaux dont il avait meublé sa cathédrale. On le voit remplacé au poste de Sidonie, qui est probablement Stagi, par quelques frères mineurs qui s'y succédèrent jusqu'en 1535 (1). Le catholicisme, depuis ce temps, est entièrement effacé de la Thessalie, qui persévérera à jamais dans le culte de ses pères.

J'ai dit que nous n'osâmes pas pénétrer à Pharsale, à cause de la peste; et il fallut me contenter de prendre le gisement de quelques villages, dont les noms ne peuvent figurer que dans une carte de détails. Je décrivis dans ma marche de retour vers Tricala, les bords d'une rivière qui est peut-être le Pamise; et à mi-chemin de Pharsale à Tricala, je vis le monastère de Vendonia, dédié à saint Bélisaire (2). A la gauche de la route que nous tenions, je relevai Krania et Moscolouri, ville épiscopale, renommée par une foire considérable, dont Pierre Gylle a fait mention dans son voyage, en racontant que de son temps on y trou-

(1) Oriens Christian. t. III; provincia Larissensis. E. V. p. 983, 984, 985, 986.

(2) Saint-Bélisaire; une heure et demie N. E., Paparantza; une heure et demie, Kyrpali; et jusqu'au Pénée; éloigné de trois heures et demie de Kyrpali, sont situés Paraskévi, Petropoulo et Rizavia.

vait encore des sorcières aussi fameuses que dans l'antiquité (1). Je suis porté à croire que cette petite ville est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne cité de la Thessalie (2), à cause de la grande quantité de médailles qu'on y découvre, parmi lesquelles j'en trouvai une romaine que je crois inédite (3).

La campagne, à partir de Moscolouri, présente plusieurs villages isolés sur des buttes (4), dont celui de Xyloparissi peut être pris comme point de reconnaissance, afin de trouver des ruines qu'on dit être voisines des fontaines Messeïs et Hypérie (5), qui existèrent près du lac Xinias, et non dans la plaine où les indiquent les géographes. Cette partie de la Pharsalie, qui jouit d'un air sain, y a attiré une population de cent trente familles chrétiennes, adonnées à la culture du coton, de la soie et du meilleur tabac de la Thessalie (6).

---

(1) Petrus Gyllius, *De Bosporo Thracic.*, lib. II, c. 16.

(2) Je n'ai pas de documents assez précis pour décider si cette ville occupe la position de Scotusse, ou celle de Ktimène. Quant aux villages situés en vue de Krania, ce sont Votivi et Viriani.

(3) *Bronze.* Tête laurée de Domitien. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΝ ΚΑΙCΑΡΑ ΘΕCCΑΛΟΙ.

R. Tête de Domitie. ΔΟΜΙΤΙΑΝ CΕΒΑCΤΗΝ.

(4) Moscolouri; une heure et demie N. O., Iorganandèz; une heure N., Courtcha; du premier, une heure S. O., Schimatôma, une heure et demie de là, Gribovo, et les sources du Pamise situées entre Courtcha et Xyloparissi, une heure S.

(5) Messeïs, Μεσσηΐς; *Iliad.*, lib. VI. Strabon la place, ainsi que la fontaine Hypérie, près d'une ville appelée Hellada, dont le nom est resté, au Sperchius de la Thessalie. Strabon., lib. IV, p. 432. Μελιτταία, Steph. Byz.

(6) Xyloparissi; une heure N. O., Coursovo; un tiers

Sur le chemin de Tricala, une lieue et demie au nord-ouest de Xyloparissi, on passe à Spathadès; deux lieues plus loin, à Meïsdani, village célèbre à cause de son monastère des Saints-Apôtres (1). Je cherchai vainement aux environs de Meïsdani les traces de Mélite, place forte, dont Philippe ne put escalader les remparts; malgré cela, je serais tenté d'assigner son emplacement au voisinage du hameau que je viens de citer (2). De là, jusqu'à Tricala capitale du Moulalik, où se termine cette partie de mon voyage, la distance est évaluée à trois heures de chemin (3).

CHAPITRE IX.

Mœurs des Thessaliens. — Bravoure des montagnards. — Habitudes, travaux et plaisirs des habitants actuels de la plaine et des montagnes.

Les mythologues représentent les habitants primitifs de la Thessalie comme un peuple belliqueux adonné au brigandage et ne respirant que la guerre.

---

d'heure N. E., Prodromi, du précédent; deux heures N. O., Vengia.

(1) On trouve dans ce monastère l'inscription suivante gravée sur un cippe.

ΚΟΙΝΤΑΑΦΡΟΔΙ. ΙΝΤΟΝΕΑΥΤΗΣΑΝΔΡΑΝΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝΑΝΕΘΗΚΕ.... ΗΡΟΣΧΡΗΣΤΕΧΑΙΡΕ.

(2) Polyb. Hist. lib. V, c. 98.

(3) Meïsdani; aux environs, il faut placer, une heure et demie S. O., Sotira; une heure un tiers au S. de celui-ci, les ruines d'Achorée. Sur la route de Tricala, on trouve Calivia, Clocoto, et plusieurs tchiftliks qui font partie des colis de Rizo et de Gritziano.

Les Lapithes, qualifiés d'impies, parce qu'ils s'opposaient à l'introduction des faux dieux parmi les Pélasges, avaient nettoyé le canal du Tempé (1). Les Centaures, fils d'Ixion et de la Nuée (2), avaient soumis au frein les coursiers destinés à partager avec eux les dangers de la guerre. Moniclès, dont le bras brisait les rochers; Pholo, qui se vantait d'être l'hôte du grand Alcide; et Nessus, que ce héros perça de ses flèches, avaient élevé les constructions cyclopéennes qu'on retrouve encore dans les montagnes (3), avant l'événement qui, sous le règne de Pélore (4), rendit habitable le bassin de la Thessalie. Mais quand des plaines nouvelles s'offrirent aux peuplades jusqu'alors reléguées dans les hauteurs, il dut s'opérer un changement con-

---

(1) C'était à l'admission du troisième Jupiter et des divinités célébrées par Hésiode. Clavier, Hist. des premiers temps de la Grèce, I, 137, n 2, 138, 222, 271; Biblioth. d'Apollodore, II, 7, § 7; Diod. lib. IV, § 37; Strab. lib. IX, p. 673.

(2) Les Centaures et les Hippobotes de l'Eubée formaient suivant toute apparence des corps de cavalerie, dans un temps où l'art de monter à cheval était peu usité dans la Grèce, car on voit toujours les héros d'Homère combattre à pied ou sur des chars.

(3) Les montagnes élevées furent les premières demeures des peuples :

Nos fœcunda manus viduo mortalibus orbe
Progenerat, nos abruptæ tum montibus altis
Deucalio neæ cautes peperere.

COLUM. DE HORT.

(4) Cet événement est raconté différemment par Hérodote, liv. VII, § 129; Senec. Quæst. Natur. VI, 25; Batton de Sinope en fixait l'époque au règne de Pélasgus II; Athen. Deipn. lib. XIV.

sidérable dans les mœurs. Si Jason et le bouillant Achille, ainsi que leurs sujets, conservèrent encore le type des qualités héroïques, elles durent s'effacer parmi les colonies établies sur une terre vierge et fertile. Satisfaites des trésors que la nature accordait à leurs travaux, elles renoncèrent à la chasse, au brigandage, et par conséquent au métier de soldat klephte ou d'aventurier. Ainsi nous trouvons, par une révolution dépendante d'un changement naturel, l'explication du témoignage opposé des anciens, relativement au caractère des Thessaliens.

Thamyris, Orphée et Linus, avaient été les poètes de l'âge héroïque; et depuis le changement physique dont je viens de parler, la Thessalie n'eut plus d'écrivains. Si on parle encore, après cette époque, de sa cavalerie, de ses archers (1), ils appartenaient aux habitants des montagnes, restés braves et guerriers. Comment concilier sans cela le témoignage de Possidonius (2), qui représente les habitants de Larisse, du Pénée, pareils aux soldats du Tassoni (3) : *Armés d'épées rouillées, la tête couverte de larges chapeaux pour se garantir du soleil; la figure voilée, afin de se préserver des coups d'air; traînant à leur suite des ânes chargés de vin et de vivres, et munis de flûtes de roseaux pour charmer leurs loisirs.* Ailleurs les Thessaliens sont représentés (4) comme *passant le temps à jouer, et plus occupés à vivre dans l'abondance qu'à bien vivre.* Les Pharsaliens

(1) Xenophon., *Hist.*, lib. VI, p. 581; Isocr., *De Pace.*

(2) Athen. Deipnosoph., lib. IV, c. 26.

(3) Tassoni, auteur du poëme burlesque de la *Secchia rapita*, *le Seau enlevé.*

(4) Theopomp, cit. par Athen. Deipnosoph., lib. XII, c. 4.

sont particulièrement taxés de débauche et de fainéantise; enfin la gourmandise était tellement nationale, qu'on disait proverbialement *un morceau de Thessalien*, pour signifier *un plat de résistance*. Aristophane, faisant allusion à cet appétit, donne à Jupiter des *bouchées de Thessalien*, *pour satisfaire sa voracité*; et tous les historiens s'accordent relativement au goût de ce peuple pour le luxe, les danses obscènes et les magiciennes, faiblesses qui attestaient également sa dissolution et l'obésité de son esprit. Aussi ces désordres des ames basses portèrent-ils les Thessaliens à trahir la cause sacrée des Grecs, dans la lutte de l'Orient contre l'Occident, en s'unissant à Xerxès, dont ils préféraient la magnificence et la somptuosité aux charmes de l'indépendance et de la liberté.

Saint Astérius dans une de ses homélies (1) peint les Thessaliens sous les mêmes couleurs, en parlant du luxe « des habits de soie des deux sexes, sur lesquels « étaient représentés des lions, des léopards, des ours, « des taureaux, des chiens, des bois, des rochers et « des chasses. Les riches qui avaient, dit-il, de la piété « s'attachaient de préférence à des sujets tirés de l'Ecri- « ture sainte et faisaient peindre sur leurs vêtements « J.-C. avec ses disciples, ses miracles, les noces de « Cana, le paralytique portant son lit sur ses épaules, « l'aveugle né, la femme touchant N.-S. par la frange « de sa robe, de manière qu'on voyait des galeries am- « bulantes de tableaux dans les promenades publi- « ques (2). » Parlant ensuite de leurs tables, il les re-

(1) St. Aster. homel. in Evangel. secund. Luc. de Divite et Lazaro nov. auctuar. Patr. bibliothec. a F. Combefiz. 1648.

(2) On peut voir à ce sujet l'estampe de l'amiral Apocauque

présente chargées de faisans, de vin de Tyr, d'aromates des Indes et des parfums qu'on mettait dans les mets, depuis que le luxe les avait introduits dans l'empire sous le règne de l'empereur Julien (1).

Des siècles se sont écoulés, depuis que les historiens nous ont donné ces détails; et malgré les révolutions, on trouve encore les Thessaliens tels qu'ils les ont peints. Braves et timides, audacieux et efféminés, actifs et apathiques; formant, comme autrefois, deux peuples différents suivant les localités, ils ont conservé les qualités qu'on leur attribuait, et les vices reprochés à leur indolence. L'habitant des montagnes repousse encore les dieux étrangers et les usurpateurs, tandis que les laboureurs de la plaine, accueillant toutes les fables, craignent jusqu'aux sorciers et aux revenants, qui ne sont formidables que chez les peuples plongés dans la barbarie. Mais que le voyageur respecte cette simplicité; que les superstitions des Thessaliens viennent, comme le dit Platon, soit des anciens sauvages du pays, soit de ceux qui ont consulté les oracles de Dodone, d'Amphise ou de Delphes, il ne faut ni s'en moquer ni les approuver. L'histoire est remplie de ces erreurs populaires. Les Romains consultaient les poulets pour les choses importantes, et les corneilles dans des circonstances ordinaires : c'était donc à tort que Juvénal se moquait du culte d'Apis, car il n'est pas plus ridicule de croire aux oracles d'un veau qu'à ceux des oiseaux. On doit des égards aux

---

au XIV[e] siècle, que Barvin à fait graver, p. 78, de ses Notes sur Niceph. Gregor.

(1) St. Aster., t. I, p. 8.

préjugés des peuples malheureux, il sont souvent leur unique et suprême consolation.

L'habitant des bords du golfe Pélasgique est encore ce marin intrépide qui brave les flots et les tempêtes, pour saisir sa proie au milieu des orages; et s'il s'adonne à la piraterie, c'est qu'une plus noble carrière est fermée à sa valeur. S'il avait une patrie et des lois, le Pélasge de Volo et de Trikéri, nouvel Argonaute, serait entreprenant, et s'élèverait aux plus brillantes entreprises; c'est le malheur seul de sa condition qui l'égare, en le poussant dans la carrière du vagabondage maritime.

Le Magnète, moins audacieux, mais brave, en oubliant la liberté, s'est consacré à d'utiles occupations. Si quelques-uns de ses enfants se joignent parfois aux bandes des klephtes de l'Othrys et du Pinde, c'est plutôt par erreur que par instinct naturel. Les habitants d'Ambélakia, d'Agia et des autres bourgades, leur montrent l'exemple du travail et de la soumission, qui sont les sources de la véritable prospérité. Ils n'étaient pas nés pour les aventures. Leurs pères, libres des occupations auxquelles ils s'adonnent, aiment le plaisir, la parure, l'élégance des maisons, et malheureusement les procès. Hors des affaires, leur vie entière se passe en intrigues, et, dans leur état habituel, on peut dire avec Plutarque, *qu'il n'y a de repos* pour un Thessalien que dans le tombeau. La discorde intestine, les jalousies, les dissensions publiques, les lâches délations, ne constituent-elles pas en effet un état de guerre plus funeste que celui qui enlève les hommes par les combats? Cependant la mollesse et le penchant au luxe établissent le chaînon moral qui les unit aux ha-

bitants de la plaine. Ils sont encore Magnésiens par quelques traits de caractère, et le nom de Magalios (*suavis*), si commun parmi eux, est l'indice de la douceur de leur caractère. Ils aiment les armes, mais pour escorter des processions, pour brûler de la poudre à l'occasion des fêtes patronales, et pour former de bruyantes confréries de pélerins de saint Michel. Cependant les orgies, qui sont la suite de ces réunions, amènent rarement des débats sanglants. Les *pénitents bleus ou blancs* du mont Ossa déposent leurs armes, afin de se prendre aux cheveux, et de s'égratigner comme des femmes quand ils ont des querelles à vider. Mais vers Phérès, parmi les habitants de Lamia et de Pagase, le poignard et le pistolet ensanglantent parfois les réunions populaires; et les noces de plus d'une moderne Thétis suscitent des rixes meurtrières entre les Centaures et les Lapithes de cette contrée.

A côté de ces mœurs, on trouve un usage qui tient peut-être à quelque coutume ancienne, dont le souvenir ne s'est pas perpétué dans l'histoire. Chacun sait qu'en Turquie il n'existe pas d'état civil. On se marie avec le simple billet d'un cadi, et on donne de même la sépulture aux morts, sans que jamais on ait pensé à constater les naissances, dont les papas tiennent quelquefois note en marge de leurs livres d'église. Chez les Magnésiens, on enregistre les enfants mâles, en inscrivant le jour de leur naissance et leur nom de baptême sur une feuille de laurier. Ainsi une feuille de l'arbuste révéré des antiques Thessaliens, feuille aussi fragile que l'existence de l'homme à son berceau, confiée à la mère, qui en reste la dépositaire, jusqu'au temps ou le fils contracte un mariage, forme les seules archives ci-

viles d'un peuple qui ne compte plus ses jours que par ceux de son esclavage.

J'ai nommé quelques-uns des chefs des klephtes de Cachia et de Malacassis, pour faire connaître, par des exemples mémorables, ce qu'on pourrait espérer des Thessaliens montagnards. La bravoure de ces capitaines, dont j'ai été témoin oculaire, suffirait seule, à défaut de l'histoire, pour prouver l'intrépidité de ces hommes, dont le caractère tranche d'une manière absolue avec celui des habitants de la plaine. Ainsi à côté des chênes robustes qui bravent les tempêtes, croissent d'humbles rosiers, ou des arbustes utiles et agréables par les fleurs et les fruits qu'ils donnent chaque année. Les paysans des bords du Pamise et de l'Énipée sont ces plantes précieuses qui produisent sans cesse de nouveaux trésors. Doués de peu d'énergie, grands, bien faits, propres dans la simplicité de leurs vêtements, prévenants et hospitaliers, ils passeraient volontiers leur vie dans l'oisiveté et les plaisirs, auxquels ils sont enclins. Ils aimeraient le luxe des vêtements; mais pense-t-on aux recherches de la vie, quand on possède à peine le nécessaire? Attachés à la glèbe, courbés sur le soc, occupés à travailler pour des maîtres avides, s'ils lèvent les yeux aux ciel, c'est afin de lui demander les pluies fécondatrices des moissons, dont les produits servent à les rédimer des tributs qui les accablent. Malgré cet état d'oppression, jamais on n'entend sortir de leurs bouches de plaintes ni de murmures; on ne remarque en eux aucune inquiétude, aucune arrière-pensée; et sujets aussi bons que dociles, ils ne faudrait, pour répandre le bonheur parmi eux, qu'être équitables à leur égard.

C'est sans doute au climat des bords du Pénée qu'il faut attribuer la douceur de ces cultivateurs; car les colonies turques d'Iconium, transplantées dans le Moulalik, y ont perdu leur férocité naturelle, pour prendre, avec le goût de la vie rustique, ses paisibles habitudes. Oubliant les armes qui leur servirent à ensanglanter cette terre qu'ils arrosent maintenant de leurs sueurs, les Coniarides vivent avec les chrétiens dans une inaltérable fraternité. Ignorant le blasphême, aussi simples que les doux habitants de Paphos(1), ou tels que les Ninivites, qui ne distinguaient pas la main droite de la gauche(2), ceux que j'ai entendu enviaient parfois, dans leurs souhaits naïfs, la condition de leurs troupeaux. *Que ne sommes-nous comme nos bœufs ou nos brebis, pour vivre sans soins et sans peché!* disaient ces simples mahométans. *Et vous, chrétien, que cherchez-vous dans nos campagnes? de vieux murs; des pierres écrites? Pourquoi voulez-vous savoir de quel côté coulent nos fleuves?* Et ils souriaient de pitié, quand je leur parlais des Grecs et des Romains. Mais si les morts ne les intéressaient pas, ils s'étonnaient comment je pouvais savoir par de vieux livres (3), que les vers détruisaient les moissons dans la Thessalie; cette remarque historique me rendit leur considération. Je m'informai si le pays abondait toujours en serpents: ils me con-

(1) Cette stupidité leur avait fait donner le nom de bœufs devenu proverbial: Βοῦς κύπριος. Suid.

(2) Jon. IV, 11.

(3) Theophrast., lib. VIII, c. 10.

firmèrent cette remarque (1), en ajoutant que leur morsure était peu venimeuse. J'appris d'eux l'époque et la manière d'ensemencer les terres, et je vis que leurs méthodes se rapportent en tout aux usages de l'antiquité. Je retrouvai aussi parmi les paysans les mêmes égards que leurs ancêtres avaient pour les cicognes (2); et si, comme au siècle d'Acrisius, il n'y a plus de peine capitale contre ceux qui oseraient les tuer, c'est qu'un délit pareil est impossible, dans l'opinion d'un peuple accoutumé à regarder ces oiseaux comme des espèces de bons génies, qui ne s'arrêtent jamais pour faire leur nids que sur les maisons des hommes recommandables par leur piété. Avec des traditions aussi innocentes, les vertus domestiques se perpétuent sur cette terre. Devenues règles populaires, elles font le bonheur d'hommes qui n'ont de consolation que dans le travail; et on peut dire avec plus de raison qu'Aristote, par rapport aux lois écrites (3), que Dieu a placé dans les usages du peuple son repos et son salut.

Ce bonheur des Thessaliens n'est cependant pas celui de la monotonie; comme les saisons, les plaisirs des habitants de la plaine alternent et se renouvellent. A l'époque des emblavements, montés sur leurs chars antiques, ils se rendent aux champs destinés à être labourés, où ils déposent les semences que la terre leur rend avec usure. Le printemps est annoncé par des épi-

---

(1) Theophrast. fragm. apud Phot. Bibliot. p. 1573, 1574.

(2) Plin., lib. X, c. 23; Plut., *De Isid.* et *Osir.*, t. II, p. 380.

(3) Ἐν γὰρ τοῖς νόμοις ἐςὶν ἡ σωτηρία τῆς πόλεως.

Rhet., lib. I, c. 3.

thalames ; les villages célèbrent alors des panégyries ouvertes au commerce, et quand l'été réchauffe la plaine, on cherche des asyles frais au voisinage des montagnes. La vendange, qui est suivie de la cueillette des cotons, rappelle les paysans dans la campagne ; et l'hiver leur offre à son tour le plaisir de la chasse aux oiseaux aquatiques, qui couvrent par myriades les grandes flaques d'eau et les étangs de l'Hestiæotide. Tels sont les délassements et les travaux que le cercle des années ramène pour les cultivateurs de la Thessalie, sauf les vicissitudes peu ordinaires d'un ciel dont les eucrasies favorisent le développement physique de l'homme, auquel il ne manque qu'un gouvernement tutélaire pour jouir du bonheur.



LIVRE DIXIÈME.

ACARNANIE.

CHAPITRE PREMIER.

Étendue et divisions de l'Acarnanie. — Ruines d'Actium. — Lac Myrtuntium, aujourd'hui Salténa. — Lac d'Échinus, ou Voulgari. — Ruines. — Vallée de Playa. — Anactorium. — Vonitza.

Le nom et les limites de l'Acarnanie sont confusément exprimés par les écrivains de l'antiquité. Homère ne fait pas mention des Acarnaniens dans son catalogue, peut-être, comme on le croit, parce qu'ils ne prirent aucune part à la guerre de Troie, quoiqu'un de ses scholiastes (1) prétende qu'ils y figurèrent sous le nom de Curètes. En examinant scrupuleusement les faits, il est probable que le critique a pris le change en confondant les habitants de Plévrone, c'est-à-dire les *Curètes*, ou *tondus*, avec les *Acarnanes*, ou *chevelus* (2), qui en étaient séparés par l'Achéloüs. Il n'est pas moins douteux, d'après Hésychius, qu'ils aient

(1) Auct. Brev. Schol., ad. v. 525, lib. I. *Iliad.*

(2) Ἀκαρνανία, χώρα κεχωρισμένη τῶν Κουρήτων πρὸς τῷ Ἀχελώῳ. Διὸ κάλοῦνται οἱ μὲν κειρόμενοι Κουρῆτες, οἱ δὲ ἀκούρευτοί Ἀκαρνᾶνες.

STEPH. BYZ.

été appelés Éphyriens (1), puisque dès les temps d'Hérodote, on les nommait Acarnaniens (2). Au reste, je ne parle qu'épisodiquement de ces étymologies, qui n'ont qu'une analogie éloignée avec la narration de mon voyage; et je rapporterai aussi succinctement ce que les géographes disent relativement aux anciennes frontières de cette province.

Strabon, qui se contredit parfois, après avoir placé au nord de l'Acarnanie les Amphilochiens et les Agréens, fixe les limites de son territoire à l'Achéloüs, qui la sépare de l'Étolie (3), sans se rappeler qu'il les recule, dans un autre livre de sa géographie, jusqu'à la ligne de l'Évenus (4). Le rédacteur de son Épitome plus correct nous trace d'une manière si précise la position des peuplades de cette région, qu'on les retrouve encore en place : « les Acarnanes, dit-il, habitent au levant du golfe Ambracique; et de suite « vient le fleuve Achéloüs. Plus au levant encore sont « les Étoliens, et après eux les Locriens Ozoles, puis « le mont Parnasse; » mais ces indications ne fournissent aucunes limites précises. Xénophon, Éphore, Tite-Live ne laissent pas moins de vague sur sa circonscription, en lui adjoignant l'Amphilochie, qui fait partie de l'Épire (5), et en disant même que l'Aréthon coule *à travers l'Acarnanie*.

---

(1) Ce nom ne peut être donné qu'à une peuplade de l'Étolie, province dans laquelle il exista une bourgade appelée Éphyre, ἔϛι καὶ κώμη Αἰτωλίας Ἔφυρα. STEPH. BYZ.

(2) Herodot. Euterp., § 10; Polymn., § 136.

(3) Strab., lib. X, p. 450.

(4) *Id.*, lib. VIII, p. 336.

(5) Tit.-Liv., lib. XXIII, 17; XXXVIII, 3, 4.

D'autres écrivains, loin d'étendre les frontières de l'Acarnanie, semblent à peine la ranger au nombre des provinces de la Grèce. Pline la comprend dans son chapitre de l'Épire (1), en se contentant d'énumérer quelques-unes de ses villes; Pomponius Mela l'englobe dans la Macédoine (2); et Élien (3), ainsi que Ptolémée (4), n'en font qu'une des subdivisions de ce royaume. Favorinus (5) donne à l'Acarnanie les noms d'Ambracie et de Nicopolis; Tzetzès adopte cette étrange érudition. Aussi il faut avouer, comme le remarque Paulmier de Grenteménil, qu'aucune autre partie de la Grèce ne fut jamais aussi vaguement déterminée, ni désignée sous autant de noms différents (6).

Quant à ses habitants, on les trouve appelés Lélèges, Téléboëns (7); et Thucydide ainsi que Pausanias (8) nous apprennent qu'ils prirent leur nom historique d'Acarnan, fils d'Alcméon, dont Apollodore parle longuement, aussi bien que d'un autre fils appelé Amphilochicus. On trouve les Acarnanes mêlés dans presque toutes

---

(1) Plin. Hist., lib. II.

(2) De sit. orb. lib. II, c. 3.

(3) Ælian. lib. XIII, c. 19.

(4) Ptolem., lib. III, c. 14; Acarnanum, Curetes et Abantes primò.

(5) Favorinus, in voce Σείρονες, loquens de Acarnania quæ dicitur Ἀμϐρακίας (leg. Ἀμϐρακία) νῦν καὶ Νικοπόλεως (leg. Νικόπολις); et Tzetzès in voce Ἁρπυόγονον, ap. Lycophr., v. 648.

(6) Palmer., *De Acarnania*, c. 1, p. 368.

(7) Arist., cit. a Strab., lib. VII, p. 321. Biblioth. d'Apollod. liv. II, § 5; Strab., lib. VII, p. 495; Odyss., lib. XV, § 426.

(8) Bibl. d'Apollod. lib. II, § 6, 7; Thucyd., lib. II, 147, § 102; Paus., lib. VIII; Scylax, Steph. Byz.

les guerres de la Grèce, jusqu'au temps où ils subirent le joug des Romains (1), auxquels ils se soumirent, en apprenant la défaite de Philippe aux Cynocéphales, catastrophe suivie de la prise de Leucade, leur capitale, par le légat Flaminius. Depuis cette catastrophe, une longue nuit couvre l'Acarnanie, dont le nom n'est cité que de loin en loin par les Byzantins jusqu'à l'époque des invasions des Triballes (2), des Normands et de Roger, roi de Sicile, qui ajoutait son nom et celui de l'Étolie aux prérogatives honorifiques de sa couronne (3). On la voit ensuite donnée à Nicéphore par le despote Michel, qui légua à ce fils la Vieille-Épire, comprenant les Thesprotes, les Acarnaniens, les Dologres (Dolopes), les Corcyréens, les Céphaloniens et les Ithaciens (4).

---

(1) Tit.-Liv., lib. XXXIII, c. 17, et lib. XIV, c. 3.

(2) On la voit réunie à l'empire romain sous le règne d'Andronic; occupée par les Serviens depuis 1348 jusqu'en 1357. Reprise vers ce temps par Jean Cantacuzène, elle fut restituée par le *Crale* de Servie *aux Romains*, ainsi que la Thessalie, Servia, Berrhoa, Gyneco-Castron, Phéras, Mélenico, Strymbitza et Castoria. Depuis 1389 jusqu'en 1410, elle fut désolée et occupée par les Albanais sortis d'Épidamne.

STRITT., *Servic.*, l. XVII.

(3) Roger, roi de Sicile, ajoutait à ce titre ceux de prince des Acarnanes, des Étoliens, maintenant appelés *Artinotes*, et de tout le pays qui borde les golfes de Corinthe et de Crissa. L'interprète grec du concile de Latran en 1215, prouve que la féodalité y fut introduite alors, car il donne à certains personnages les noms de Ῥῆγας, princes, Δοῦκας, ducs, Μαρκησίους, marquis, Κομίτας, comtes, Βαρουνίους, barons, Βουργέσιους, bourgeois, qu'on trouve dans le diplôme de Roger.

NICET., lib. II, p. 50.

(4) Marmor. ist. di Corfù, lib. IV, p. 214, 215, 216, 217.

Au temps de Dominique Niger, elle formait encore un despotat (1), dont le chef appelé Grégoire fut assassiné par son neveu, qui était un comte de Céphalonie. Enfin soumise aux Turcs, ils en firent un vaivodilik pareil à celui d'Arta, qui est connu maintenant sous le nom de Xéroméros qu'on comprend parfois dans la Carlélie (2).

Cette contrée a pour limites la rive droite de l'Achéloüs, le golfe Ambracique, et la mer extérieure, que Strabon qualifie de *Sicilienne* (3), et qui est communément appelée Ionienne. Dans ce cadre, l'Acarnanie est bornée par les cantons de Radovich et d'Aspropotamos; et ses subdivisions forment trois villaïétis, qui sont ceux de Vonitza, de Xéroméros et de Valtos, dont je vais exposer la description, en y rattachant l'indication des villes anciennes qui illustrèrent cette contrée maintenant sauvage et presque déserte.

L'Acarnanie, ainsi que toute la côte de terre-ferme, jusqu'au-delà de Thèbes en Béotie, étant comprise dans le département consulaire dont j'étais investi, je portai mon attention sur les plages où les Ioniens, que la France protégeait alors, faisaient un cabotage qui réclamait souvent mon intervention. Avant cette époque, j'y avais été appelé pour inspecter un détachement de canonniers (4) expédiés de la Dalmatie par le général

---

(1) D. Niger l'appelle Despotat, ou petite Grèce.
Comment., XI, p. 289.

(2) Acarnaniam (quæ est Epeiro et Beotiæ intermedia) felicissime tentatam diripuit Mahumetus II.
Chrisph. Richerius, De reb. turc., lib. I, p. 31, Parisiis 1540.

(3) Strab., lib. II, p. 123.

(4) *Voyez* t. III, liv. VIII, c. III de ce voyage.

Marmont, qu'on avait dirigés sur Playa, où je les trouvai aux prises avec les Russes, alors en guerre contre la Porte-Ottomane, qui occupaient Sainte-Maure. Je profitai de cette circonstance, afin de commencer à étudier les parties méridionales de la Grèce, sans présumer que les événements me reporteraient dans le Péloponèse, où j'avais été captif en 1799.

Je m'étais préparé à cette expédition en relisant ce que les auteurs anciens ont écrit sur l'Acarnanie, lorsque je descendis pour la première fois, accompagné de mon frère, sur la plage d'Actium, au mois de mai 1807. Une erreur de d'Anville, partout exact et judicieux, m'avait fait douter si le rivage situé en face de Prévésa n'était pas celui d'Anactorium; mais dès que j'eus pris terre, je reconnus à ses myrtes, à ses lauriers et à ses ruines, l'antique cité d'Actium (1). A chaque pas je retrouvais cette terre illustrée, dès l'aurore de la civilisation, par le premier des cultes que les hommes pouvaient alors rendre à la divinité, en adressant leurs hommages au soleil, père des saisons, source de vie et de lumière. Apollon, descendu des dômes de l'Olympe, avait visité les Perrhèbes; la Thes-

---

(1) L'indication de Strabon est si positive, que je me demande encore comment d'Anville a pu s'y méprendre. *En entrant dans le golfe Ambracique, vous avez à droite les Grecs Acarnaniens et l'autel d'Apollon Actiaque. Sur une hauteur, vous voyez son temple,* λόφος τις ἐφ' οὗ νεώς; *une campagne où se trouve le bois sacré, et le port dans lequel César consacra des vaisseaux en action de graces de sa victoire.*

Lib. VII, p. 325. Thucyd. hist., I, 18, Τῆς Ἀνακτορίας γῆς, territoire ou dépendance d'Anactorium. Polyb. Hist. lib. IV, 63.

salie avait reconnu la puissance de ses flèches rapides, qui l'auraient délivrée du serpent Python, avant qu'il abaissât ses regards vers les bords du sein Ambracique. Une seconde conquête l'avait attiré sur ses plages; l'Acarnanie et l'Étolie étaient devenues ses terres ché ries; Actium, Leucade, qui était alors jointe au continent, dont elle fut séparée par un canal, ouvrage des Corinthiens, lui avaient élevé des temples; et ces lieux, plus favorisés que Delphes et que Claros, lui renvoyaient les tributs unanimes de la reconnaissance et de l'amour des peuples.

Cette plage, dès le temps même où elle ne possédait qu'un hiéron ou autel à ciel ouvert, avait été l'objet de la vénération religieuse des peuples. Dans la suite, comme à Delphes, à Olympie et à Dodone, lorsqu'une ville se fut élevée à côté de l'autel de l'oracle (1), son importance acquit un nouvel éclat. On institua des courses de chevaux, des jeux gymniques, des joûtes et des solennités triennales, qui appelèrent un concours prodigieux d'hommes avides de couronnes et de gloire, sur le rivage Actiaque, jusqu'au temps où l'inconstante fortune, couronnant le plus lâche des vainqueurs, remit à Auguste la palme de la victoire et le sceptre du monde. Alors cessèrent les fêtes religieuses d'Actium, qui fut rangée au nombre des co-

---

(1) Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo.
Hunc petimus fessi et parvæ succedimus urbi.
. . . .
Actiaque Iliacis celebramus littora ludis.

Æneid., lib. III, v. 274 ad 280.

lonies du peuple-roi (1); et la flatterie inventa une ère nouvelle pour perpétuer la mémoire d'une bataille navale gagnée par des Romains contre d'autres Romains. On bâtit sur la rive opposée, comme un monument triomphal, une ville où les pompes d'Apollon furent transportées, ainsi que les habitants des places voisines, pour peupler *la cité des parricides*, à laquelle on donna le nom de Nicopolis. Mais l'ouvrage du crime, comme celui de la religion mythologique, n'est plus; l'ère d'Actium et celle d'Octave sont oubliées. Les halliers couvrent la ville de la Victoire, ainsi que l'hiéron du fils de Latone, et le voyageur qui visite ces contrées de grands souvenirs, après avoir nommé Auguste, Antoine et Cléopatre, s'éloigne en soupirant.

En faisant ces réflexions nous arrivâmes au stade, où je trouvai des paysans occupés à arracher de larges pierres destinées à la construction d'un fort que le visir Ali faisait élever à l'entrée du golfe. J'examinai en détail quelques pans des murs d'un hippodrome, construits en *maçonnerie réticulaire;* et en remontant au nord-ouest, nous arrivâmes à la butte maintenant appelée Punta (la pointe), sur laquelle s'élevait le temple d'Apollon. D'autres travailleurs étaient occupés à faire des fouilles aux environs, pour mettre à découvert un canal aboutissant au Néorion, où l'on se proposait d'établir des salines. Comme on remuait plusieurs plaques de marbres, j'arrêtai le marteau des maçons au moment où ils allaient en briser une chargée d'une longue in-

(1) In ore ipso colonia Augusti Actium. Plin., lib. IV, c. 1; et Pompon. Mela, lib. II, c. 3.

scription que je copiai (1). Je reconnus ensuite les principales positions de la ville, ses puits, son théâtre, le lieu des naumachies, et celui d'où le général vénitien Strasoldo battit le château de Prévésa, qu'il força de capituler, le 29 septembre 1684. Je ne pus relever une autre inscription qu'on trouve sur un marbre placé dans le linteau de la porte du fortin qu'on bâtissait; et je pris le gisement des récifs qui terminent le cap occidental d'Actium.

Lorsque nous fûmes revenus à *la pointe*, où il n'existe plus qu'une tour servant de poste aux Albanais, et la maison d'un jardinier du visir, nous trouvâmes l'escorte qui devait nous accompagner à Playa. Nous partîmes

(1) Cette inscription, que j'adressai dans le temps à l'Institut de France, a été expliquée et commentée par M. Boissonade. Elle se trouve expliquée dans l'ouvrage intitulé : *Lucæ Holstenii epistolæ ad diversos*, ainsi que celle de l'église de l'Annonciade d'Arta, que j'ai citée précédemment, telle qu'elle fut copiée par mon frère. Les savants qu'elles peuvent intéresser étant à portée de consulter le commentaire que j'indique, peuvent y recourir et lire, *a* pag. 417 *ad* p. 458. Paris 1817.

Inscription d'Actium.

ΕΠΙΕΡΑΠοΔοΥΤΩΙΑΠοΛΛΩΝΙΤΩΙΑΚΤΙΩΙΦΙΔΗΜοΝοΣΠΡοΜΝ
ΑΜοΣΔΕΑΓΗΤΑΡοΧοΥΝΙΚΙΑΛΑΥΖΕΙοΥΣΙΜΠΡοΜΝΑΜοΝΩΝΔΕ
ΝΑΥΣΙΜΑΧοΥΤοΥΦοΙΤΙΑΝοΣΓΡΑΜΜΑΤΕοΣΔΕΤΑΙΒοΥΛΑΙΠΡοΙ
ΤοΥΤοΥΔΙΟΠΕΙΘΕοΖΜΑΤΡοΠοΛΙΤΑΚοΥΡοΠοΤΩΕΔοΞΕΤΑΙΒοΥΛ
ΑΙΚΑΙΤΩΙΚοΙΝΩΙΤΩΝΑΚΑΡΝΑΝΩΝΠΓοΞΕΝοΥΣΕΙΜΕΝΚΑΙΕΥΕ
ΡΓΕΤΑΣΤΟΥΚΟΙΝοΥΤΩΝΑΚΑΡΝΑΝΩΝΚΑΤΑΤοΝΝοΜοΝΑΓΑΣΙΑ
ΝοΛΥΜΠΙΩΝοΣΠΑΤΡΗΠοΠΛΙοΝΑΕΥΚΙοΝΤοΥΣΠοΠΛΙοΥΑΚΙΛΙο
ΥΣΡΩΜΑΙοΥΣΚΑΙΕΙΜΕΝΑΥΤοΙΣΚΑΙΕΚΓοΝοΙΣΕΝΑΚΑΡΝΑΝΙΑΙ
ΑΣΦΑΛΕΙΑΝΚΑΙΑΥΤοΙΣΚΑΙΧΡΗΜΑΣΙΚΑΙΚΑΤΑΓΑΝΚΑΙΓΑΣΚ
ΑΙοΙΚΙΑΣΕΙΚΤΙΣΙΝΚΑΙΤΑΛΛΑΤΙΜΙΑΚΑΙΦΙΛΑΝΘΡΩΠΑΠΑΝ
ΤΑοΣΑΚΑΙΤοΙΣΑΛΛοΙΣΠΡοΞΕΝοΙΣΚΛΙΕΥΕΡΓΕΤΑΙΣΤοΥΚοΙΝοΥ
ΤΩΝΑΚΑΡΝΑΝΩΝΥΠΑΡΧΕΙ.

aussitôt, en faisant route, pendant trois quarts de lieue, à travers les lentisques qui bordent l'humble rivage de la mer intérieure. Les eaux de la presqu'île, qui n'ont pas d'écoulement, forment en cet endroit un marais, dans lequel les buffles et les sangliers se vautrent pendant les chaleurs de l'été. Je vis sur ses bords le roseau crétois chéri des pasteurs, qu'Apollon mêlait aux lauriers de sa couronne (1). Nous entrâmes ensuite au milieu des forêts de lauriers, de myrtes et de caroubiers (σκυλοκέρατον), qui s'élèvent à une hauteur considérable; et au bout d'une demi-lieue, nous arrivâmes au col de la presqu'île, qui a un diamètre de trois quarts de lieue environ entre les deux mers.

Nous allions pénétrer de nouveau dans les bois; notre escorte détacha quelques éclaireurs en avant, avec ordre de nous attendre dans les *clairières;* et nous arrivâmes ainsi au poste retranché de Kokino-Vouni (2), où le visir avait placé une grand'garde, afin de surveiller les mouvements des Russes. Je cherchai inutilement quelques traces des ruines d'Échinus sur cette butte garnie d'oléastres et de poiriers à feuilles lancéolées. Après avoir raisonné avec le chef du poste, nous fîmes halte *aux tombeaux*, élevés sur un plateau bordé de lauriers, de frênes et de térébinthes, qui unissent et confondent les harmonies de leurs feuil-

---

(1) Aristophane dit que le roseau de Pan était aussi consacré à Apollon:

> Προσεπιτέρπεται δ' ὁ φορμικτὰς Ἀπόλλων
> Ἕνεκα δόνακος, ὃν ὑπολύριον
> Ἔνυδρον ἐν λίμναις τρέφω. ARISTOPH., *Ran.*

(2) Deux lieues d'Actium.

lages. Nous fîmes route de là, en parcourant une pelouse parsemée de bouquets d'arbres et alors émaillée de muguet en fleurs, auquel commençait à succéder la fraxinelle, l'alcée et l'anthémis; et nous entrâmes sous une voûte de verdure qui aboutit, dans une demi-lieue, au pont de la rivière que donne le lac de Boulgari. Après avoir passé son lit bordé de lauriers-roses, et gravi le versant septentrional du mont Strotos, dont l'extrémité occidentale, qui s'élève en face de Sainte-Maure, est appelée Lamia, nous aperçûmes à gauche le lac Boulgari, que je crois être l'Échinus (1) des anciens. Son étendue me parut être de trois milles (2); je comptai à sa surface cinq îlots verdoyants, peu élevés, et mes guides me dirent que sa pêche, qui s'afferme avec celles de Prévésa, n'y entre que pour mille piastres de revenu annuel. Je relevai le cours de la rivière qu'il envoie au golfe de Démata, et le gisement du lac Myrtuntium (3), que les modernes appellent *Pêcherie de Salténa.* Cet étang, que je visitai dans un autre voyage, avait été deviné par Paulmier, qui avait parfaitement saisi le sens de Strabon, interverti par D. Niger, lorsqu'il le place dans le golfe Comarus, vers Rhinassa, ou Régniassa. J'avais, à l'occident de mon point d'observation, la colonne, ou signal élevé par les Vénitiens sur un écueil qui indique

---

(1) Ἐχῖνος πόλις Ἀκαρνανίας. Steph. Byz.; Plin., lib. IV, c. 1.

(2) Sa direction se projette de l'O. N. O. au S. E.

(3) Μεταξὺ δὲ Λευκάδος καὶ Ἀμβρακικοῦ κόλπου λιμνοθάλασσά ἐςι Μυρτούντιον λεγομένη. STRAB., lib. X, p. 459. — Meletius parle d'un village nommé St-Pierre qui existait aux environs (Geogr. anc. et nouv. p. 322, col. 1); mais il n'est plus connu de nos jours.

la décharge de la *pêcherie de Salténa*, les rochers des Deux-Frères, situés au couchant du cap Phoki, et le Krio-Langado, qui est traversé par un torrent du Kokino-Vouni ou mont Rouge.

Après avoir levé les principales positions de la côte, nous nous préparâmes à traverser la grande forêt de Lamia, repaire ordinaire des voleurs, qui était alors infestée de partis des Souliotes sortis de Sainte-Maure pour intercepter les communications entre Prévésa et Playa. Il fallut renoncer à examiner des ruines situées au midi du lac Boulgari, pour ne pas me séparer de mon escorte. Nous tournâmes donc aussitôt au sud-ouest, afin de prendre un chemin récemment frayé par les canonniers français que mon frère avait rencontrés à Tchiuperli sur le Vardar, quelques mois auparavant. Cette trouée, pratiquée au milieu de la forêt la plus épaisse et la plus sombre de l'Acarnanie, parut rassurer les Albanais contre les ennemis, qui pouvaient se trouver sur nos flancs (1). Sans partager leur sécurité, j'admirais les nefs majestueuses de la forêt de Lamia, en suivant un chemin tracé par le fer et le feu qu'on avait employés pour se faire jour. De distance à autre, nous trouvions les ossements des buffles qui avaient succombé en traînant l'artillerie; et ces débris me rappelaient, non moins que les pans de forêts

(1) Ils s'y trouvaient en effet; Ali pacha, qui le savait, ne nous avait donné qu'une escorte de vingt hommes, dans l'intention de nous sacrifier; et nous dûmes notre salut au major Christakis, beau-père de Marc Botzaris, qui commandait cinq cents Souliotes embusqués dans les bois, par lequel nous fûmes respectés.

incendiés, l'image de la désolation que la guerre traîne à sa suite. Que nous avaient fait ces beaux arbres pleins de sève, pour les renverser? Quel génie fatal avait appelé les enfants des Gaules et des régions glacées de la Néva, pour combattre aux bords du Nérite de Leucade? A côté des chênes incendiés, les rossignols faisaient entendre leurs mélodieuses élégies; les ramiers gémissaient sous la voûte des frênes qu'enlaçaient des vignes, d'où pendaient des festons de chèvrefeuille, et des guirlandes de roses sauvages, dont le parfum embaumait les airs. Nous marchâmes pendant trois quarts d'heure sous ces berceaux, pour arriver au sommet du mont Strotos, faîte hérissé de rochers entremêlés de touffes d'absinthe, de sauge et de romarin. De cette hauteur, nous descendîmes pendant un mille à travers une futaie de chênes valloniers, jusqu'à une chapelle dédiée à *saint Antoine du désert*, près de laquelle coule une source qui envoie ses eaux à la mer de Leucade. Nous fîmes encore un mille pour arriver dans la vallée de Chécropoula, embellie d'oliviers séculaires, et autrefois cultivée par les paysans de Leucade. Cette campagne était leur grenier d'abondance (1), lorsque le lion de Saint-Marc régnait sur les mers de l'Ionie, mers qui ne baignent plus que des rives asservies par l'ennemi du nom chrétien. Enfin, à un quart de lieue de là, nous atteignîmes le monastère de Playa, bâti au couronnement d'un mamelon

---

(1) C'était en grande partie la propriété du comte d'Orio, noble vénitien, conseiller de l'empereur de Russie, habitant à Sainte-Maure, dont Ali pacha a confisqué les biens-fonds estimés à un million, au mépris du traité du 21 mars 1800.

dépendant des rameaux inférieurs du mont Olympe, qui s'abaissent vers la rive orientale du Nérite.

Jousouf-Arabe, lieutenant du visir Ali pacha, qui y avait établi son quartier, étant absent, nous nous rendîmes à la redoute que les Français venaient de construire sur la butte de Pétatia, en face des forts Alexandre et Constantin, îlots voisins des attérages de Leucade. Nous y retrouvâmes nos braves soldats, occupés à construire des bateaux plats pour une descente que personne n'avait envie de faire (1). Des forges s'élevaient, on avait jeté un pont sur le ruisseau de Pétatia, afin de faciliter les communications avec la batterie du Téké, d'où l'on se proposait de canonner la citadelle de Sainte-Maure. Le colonel Nicole et le capitaine Ponceton donnaient l'exemple du travail aux armatolis et aux paysans grecs placés sous leurs ordres, tandis que les Turcs, retranchés hors de la portée du canon

(1) L'objet qui occupait uniquement les Français était d'opérer une diversion, en attirant l'attention des Russes vers Leucade, afin de les empêcher de porter des renforts aux bouches du Cattaro. Indépendamment des vingt-deux canonniers expédiés de la Dalmatie, il en était arrivé une compagnie entière du royaume de Naples, qui fut répartie par escouades à Port-Panorme dans la Chimère, à Santi-Quaranta, à Prévésa, à Missolonghi et à Lépante. Tous étaient placés sous ma direction, mais j'ai toujours ignoré par qui leur secours fût sollicité. Au reste, j'eus l'occasion de me convaincre que toute espèce *d'amalgame militaire* avec les Turcs est une chose impraticable, par les dédains et les injustices dont on accabla des hommes que leur conduite irréprochable, leur courage et leur excellente discipline, auraient fait chérir et estimer par toute autre nation que celle *qui ne voit que des ennemis et des réprouvés dans tous les chrétiens*.

des Russes, insultaient à leurs défenseurs, qu'ils auraient abandonnés au moindre danger.

Le territoire de Playa (1), qui est maintenant en friche, serait susceptible d'un grand rapport; mais la désertion des habitants, l'air déja mal-sain, à cause du voisinage des bas-fonds de Sainte-Maure, devenu plus délétère par le défaut de culture, ne permettent pas d'espérer qu'on voie de long-temps s'y rétablir quelques villages. Des myriades de serpents, et surtout de vipères, rendent ses pâturages extrêmement dangereux: et une grosse espèce de taons, qui éclosent à la fin de mai, en chassent le bétail. Dès que cette saison est arrivée, on n'y trouve plus que des troupeaux de chèvres et de moutons, dont le pelage seul peut résister à ces insectes, qui sont le tourment et le fléau des bergers. Dans un moment, et cela m'est arrivé, on est assailli par ces mouches; et la suite des saignées produites par leurs piqûres, étant de tous les instants, ne tarde pas à affaiblir les hommes les plus robustes.

Je reconnus, dans ce premier voyage, les anses et les caps formés par les contre-forts du mont Olympe jusqu'à Sbordougna, calanque au milieu de laquelle on voit l'îlot de Saint-Nicolas, ainsi que la côte qui s'enfonce cinq milles au levant d'été, jusqu'au-dessous du village ruiné de Bogogna. Des hauteurs de ce hameau, j'estimai approximativement que la distance entre Vonitza, qui fut le port d'Anactorium, et le rivage du

---

(1) Πλαγία, comme son nom l'indique, est un lieu couvert de bois, propre aux embuscades et rempli de voleurs.

Schol. Aristoph. ad Aves, p. 550. Λόχμη. Etymolog. M. Hesych. ead. voc.

golfe de Zaverda, répondant au Palærus de d'Anville; que cette distance, dis-je, est de trois lieues marines en ligne droite. Je redescendis ensuite de ce point, en traversant la gorge de Triveségni, qui est bordée de cyprès; et après avoir passé un torrent dont l'origine commence une lieue à l'E., près de la chapelle de Saint-Démétrius, je me repliai sur le couvent de Playa. Jousouf-Arabe, mulâtre, qu'on disait être frère consanguin d'Ali pacha, étant de retour à son quartier, voulut nous en faire les honneurs, en remplissant les fonctions de cuisinier, auxquelles il préluda en égorgeant avec son damas un énorme mouton. Malgré mes instances, il éplucha lui-même et fit bouillir un grand plat de riz, qu'il nous servit; et il nous combla de tant d'amitiés, avec des manières si douces, que je doutai un moment des actions atroces qui lui avaient mérité le surnom d'*hémovore*, ou *buveur de sang*. C'était pourtant le tigre dévastateur de l'Acarnanie, qu'il désolait depuis dix ans; et cet homme, que j'entendais en frémissant m'appeler *son cher fils*, avait déchiré avec ses dents le foie encore palpitant d'un primat chrétien d'Agrapha, auquel il supposait des intelligences avec les bandes de klephtes ou voleurs du Xéroméros.

Je ne trouvai rien de particulier à voir dans le monastère de Playa, et nous reprîmes le lendemain la route d'Actium, sous l'escorte de trois cents Albanais, que Jousouf-Arabe détacha pour nous accompagner. Comme ils savaient les Souliotes rentrés à Sainte-Maure, ils étaient fort braves. Il ne fut question que de les battre, si on les rencontrait sur notre che-

min; et même de tailler en pièces tous les Moscovites, dont l'apparition seule les aurait fait fuir dans les montagnes. Graces au ciel, on ne rencontra personne; et nos fiers-à-bras atteignirent, sans signaler leur noble courage, Prévésa, où je trouvai Ali pacha occupé à tracer le plan du fort de Saint-Georges, qu'on voit maintenant sur la rive nicopolitaine, à l'entrée du golfe Ambracique.

Peu de temps après ce dernier voyage, j'eus occasion de me rendre à Vonitza; et je terminai ainsi la reconnaissance topographique du golfe et de la partie septentrionale de l'Acarnanie. J'avais, dans cette circonstance, à mes ordres un bateau, avec lequel j'abordai à l'extrémité orientale de la presqu'île d'Actium, d'où j'entrai dans la forêt de Volimi. En remontant vers le lac Boulgari, qui est éloigné de trois quarts de lieue de la mer intérieure, mes guides firent lever des bandes de sangliers, sur lesquels ils déchargèrent quelques coups de fusil; et nous descendîmes au village de Conidari, situé à quatre milles et demi de la pointe d'Actium. J'avais, une demi-lieue au S. E., le monastère de Saint-Basile, dont les moines étaient autrefois seigneurs de quinze familles vassales, qu'Ali pacha a asservies, ainsi que les religieux, en les réunissant à ses autres fermes. Étant remonté sur ma barque, je découvris, au fond de la partie du golfe appelée Mavri, Tchiftlik, village de trente feux, dont les habitants sont tous pêcheurs ou bûcherons; et à peu de distance, je pris terre sur une des plages rocailleuses de la presqu'île d'Anactorium.

Parvenu au haut de la croupe, sur laquelle la ville

était bâtie, je jouis de la vue des deux bassins du golfe Ambracique; mais je ne trouvai que des ruines romaines, quelques citernes à ciel ouvert, une chapelle du moyen âge, et aucune trace de monuments helléniques. Cependant la fondation d'Anactorium remonte à une assez haute antiquité, puisque Scymnus dit que cette ville devait son origine à une colonie d'Acarnaniens et de Corinthiens (1). Elle fournit à l'armée grecque, pour la bataille de Platée (2), huit cents hommes qui furent opposés aux Saces, placés près des Indiens. On reconnaît l'exactitude de Méla et de Scylax, rectifié par Paulmier (3), ainsi que celle de Pline (4), qui placent cette ville dans l'intérieur du golfe Ambracique et dont Strabon fixe la distance à quarante stades d'Actium. Comme toutes les places fortes, celle-ci, après avoir été souvent prise et reprise dans les guerres des républiques grecques, était passée au pouvoir des Romains, qui en firent un des comptoirs de l'Acarnanie. Sa population fut transférée dans la suite par Auguste à Nicopolis (5) et elle disparut pour jamais sous les coups des barbares commandés par Gizéric. On ne sait pas comment une nouvelle colonie

---

(1) Ἐν τῇ παραλίᾳ δ' ἐςὶν Ἀνακτόριον πόλις· ταύτην δὲ Ἀκαρνᾶνες καὶ Κορίνθιοι ἀπῴκισαν.

SCYMN., *Chius*. Thucyd. hist. lib. I, 31.

(2) Herodot. Calliop. §. 31.

(3) Palmer., lib. III, c. 3, p. 377.

(4) Anactorium in sinu Ambraciæ oppidum. Lib. IV, c. 1.

(5) Pausan. V, 23. Elle est citée par Harmenopulos sous le nom de Vonizza, 81.

s'établit auprès de son port, où elle fonda la ville de Vonitza (1), qui était comptée au nombre des églises de l'orient, dès l'année 147 (2).

Vonitza, ravagée à diverses époques, fut au moment d'être renversée de fond en comble en 1715, quand le beglierbey ou Romili valicy s'empara de Leucade, mais les succès faciles qu'il obtint l'engagèrent à l'épargner. Rendue deux ans après à la seigneurie de Venise, le traité de Campo-Formio l'avait cédée aux Français, qui la perdirent par le traité de 1800, en

---

(1) Vinozza, colonia posta nella foce del golfo dell' Arta. Marmor. ist. di Corfù, lib. I, p. 45.

(2) On remarque le nom de son prélat parmi les signataires du premier concile d'Éphèse, avec le titre de

Théodore évêque de Dodone de la vieille Épire :

Θεόδωρος ἐπίσκοπος Δωδώνης, παλαιᾶς Ἠπείρου.

Quoique cette qualification soit conservée dans la notice de Hiéroclès, on la trouve rectifiée quelques siècles après, par l'interprétation de Dodone ou Vonditza (*), dans le catalogue de Léon le sage empereur et de Philippe Cyprius, qui qualifient ce siége de suffragant de Naupacte. Enfin, on voit cette ville appelée simplement Vonditze (**), d'où est venue la dénomination moderne de Vonitza. Elle a maintenant perdu le titre d'évêché.

(*) Δωδώνη, ἢ Βόνδιτζα. Ses évêques furent :

I. Théodore au 1er concile d'Éphèse, en 197.
II. Philothée au concile de Chalcédoine, en 372.
III. Uranios au synode de la vieille Épire, en 536.
IV. Julien dans la relation du synode de la vieille Épire.
V. Jean dans les lettres à Germain II, patriarche, en 1283.

ORIENS CHRIST.

(**) Lib. III, Jur. Græco-Rom., p. 233.

vertu duquel la Russie et l'Angleterre abandonnèrent cette ville chrétienne aux Mahométans.

Vonitza, telle que je l'ai vue, comptait à peine cent familles grecques, habitant deux quartiers situés à la base d'une montagne couronnée par la forteresse des Vénitiens. La partie occidentale de son vallon est occupée par un lac d'eau saumâtre, et baignée de l'autre côté par la rivière de Képhalo-Vrysi, qui descend du mont Olympe d'Acarnanie (1). C'est sur ses bords qu'on trouve la fontaine et le beau village de Paradisi, ainsi que le monastère de la vierge de Vrachotina, où l'on se rend en pélerinage, afin d'obtenir la guérison des fièvres. Mais on chercherait vainement à Vonitza et aux environs, les ruines mentionnées par Mélétius, et le village d'Élias, qu'il dit être l'ancienne Alyzée, qu'on n'y trouve pas plus que le port sacré d'Hercule, qui est situé au rivage de la mer extérieure, vers l'embouchure de l'Achéloüs. Les escarpements des montagnes que j'ai explorées m'ont offert les traces de plusieurs villages modernes, mais je n'ai reconnu nulle part l'emplacement d'aucune ville.

Le canton de Vonitza finit sept milles à l'orient de la ville qui lui donne son nom, près du village de Balibey, où une rivière (2) venant des montagnes voisines, le sépare du Valtos, qui comprend l'Agraïde. Dans son étendue, la juridiction de Vonitza renferme en tout

(1) Les sources de la rivière de Képhalo-Vrysi se trouvent deux lieues et demie au midi, près du monastère de Robou.

(2) Cette rivière, dont le nom ancien m'est inconnu, fait tourner, dans un cours de trois milles, six moulins, qui sont la propriété des sultanes Validés de Constantinople.

une population grecque de deux mille cinq cent cinquante individus. Son commerce, qui était autrefois considérable, lorsque la France vivifiait le golfe Ambracique par sa navigation, se réduit à la vente d'un chargement de vallonée, et de deux mille charges environ de maïs et de riz, qui sont achetées par les habitants de Leucade.

CHAPITRE II.

Xéroméros — Loutraki, ou Limnée. — Mont Boubistas. — Candili. — Ruines d'Alyzée. — Sclavéna, ou Solium. — Catouna, ou Coronte. — Tripho, anciennement Tyrrheum. — Anape, ou rivière d'Aëtos. — Lac Uria. — Dragomestre. — Ruines et port d'Astacos. — Palæo-Catouna. — *Æneia Vetus*. — Pétala, port sacré d'Hercule. — Catochi. — Lac Lézini, ou Cynia. — Trigardon, anciennement OEniades. — Machala. — Distance entre Stratos et Conope, aujourd'hui Conopina.

Le Xéroméros, pays de tristes souvenirs à cause des meurtres et des brigandages dont il fut toujours le théâtre, est la contrée la plus sauvage de l'Acarnanie. Flanqué au septentrion par les escarpements boisés du mont Olympe, ou Berganti; ouvert à l'occident aux pirates de Méganisi et de Calâma, îles peu civilisées qui dépendent de Leucade, dans une étendue de onze lieues de côte, depuis le cap Asprogialo du Nérite jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs, il est borné par ce fleuve au midi, et vers l'orient d'été par des lacs presque contigus.

Dès qu'on est entré dans ce canton, on est frappé

du spectacle que déploie de toutes parts une nature affranchie, depuis des siècles, des caprices de l'homme. Autour de vallées mystérieuses et de prairies luxuriantes, s'élancent des montagnes couronnées, comme Cybèle, de créneaux chargés de pins et de cyprès. Ailleurs, se déploient des forêts ténébreuses formées de chênes et de châtaigners, que le temps seul renverse sur le sein de la terre qui les vit naître. Sous leurs nefs et au milieu des prairies, errent d'innombrables troupeaux de daims, de cerfs, d'animaux sauvages et domestiques, vivant dans un état de paix qui rend leur condition presque également libre. Entre les parvis des forêts, on découvre à de grandes distances, des villages, et quelques chapelles bâties sur des collines, ou situées au bord de grands lacs poissonneux, et toujours dans les sites les plus pittoresques d'une contrée où l'homme, le seul être de la création qui soit asservi, défriche et cultive un sol, dont les fruits les plus doux sont dévorés par ses oppresseurs.

Tel est l'état de l'Acarnanie, et telle fut la perspective qui s'offrit à mes regards, lorsque plongeant du haut des montagnes sur la partie occidentale du Xéroméros, je mesurais les versants qui s'inclinent vers la mer d'Ithaque, et les amphithéâtres dont les plans s'abaissent jusqu'aux rives fleuries de l'Achéloüs *aux belles ondes*. Polybe, Thucydide, m'avaient tracé la route que je devais tenir; Strabon, Plutarque, Diodore, Tite-Live, et le chantre des amours même, m'avaient indiqué les villes que je recherchais dans leurs ruines, les napées et les rivières qui devaient attirer mon attention. J'entrai plein de souvenirs dans la terre classique, depouillée des villes qui firent sa

gloire, mais encore parée des mêmes pompes de la nature qu'aux temps où Acarnan, fils d'Alcméon (1), donna son nom et ses lois aux habitants des vallées du mont Olympe d'Acarnanie.

J'étais débarqué à Limnée (2), que les modernes appellent Loutraki, port peu fréquenté du golfe Ambracique, où l'on ne trouve plus qu'une douane, des magasins enveloppés d'un cordon de murs, et, pour souvenir des arts qui fleurirent sur ce rivage, quelques tambours de colonnes en marbre blanc d'une petite dimension. Vainement je recherchai les traces de quelques édifices; il aurait fallu s'enfoncer dans les bois, et les Albanais étaient trop circonspects pour se hasarder loin de leur poste. Nous ne devions cependant pas être éloignés de l'emplacement de Limnée, place ouverte (3), que le Lacédémonien Cnémus, dans son expédition contre Stratos, abandonna au pillage, en se détournant un peu du chemin qu'il devait tenir, pour pénétrer dans l'Agraïde (4). En effet, ce général, parti de Leucade, avait dû prendre sa route au midi du lac Boulgari et

(1) *Hist. de l'Établiss. des Col. grec.*, par R. Rochette, t. II, p. 241.

(2) Λιμνία. Étienne de Byzance en fait un bourg de l'Argolide, parce qu'il a pris le change relativement à Argos-Amphilochicum, dont Limnée était une dépendance.

(3) Καὶ διὰ τῆς Ἀργείας [leg. τῆς Ἀγραίας. Palmer.] ἰόντες Λιμναίαν κώμην ἀτείχιστον ἐπόρθησαν.

Thucyd. hist., lib. II, 131, 80.

(4) Thucydide, en parlant de l'expédition de Cnémus, dit que pour encourager ses soldats, il leur fit piller (en se détournant un peu de sa route) *Limnée*, *bourgade ouverte*, mais riche par son commerce maritime. Lib. II, 131, 80.

de Robou, pour se porter vers le défilé de Catouna; et il ne put passer à Limnée qu'en déviant à gauche, pour s'approcher de la rive méridionale du sein Ambracique.

Afin d'arriver au défilé qui donne entrée dans la vallée de l'Achéloüs, je tenais la même route que Philippe, fils de Démétrius, avait prise dans son expédition contre les Étoliens. Voyageur pacifique aux terres étrangères, je suivis le sentier que ce chef des Macédoniens, qui était venu par mer de Leucade à Limnée (1), avait pris; et à partir de ce port, je remontai pendant deux lieües une gorge qui traverse le mont Olympe. Je relevai de cette hauteur la projection de la montagne qui sépare le versant méridional de l'Acarnanie jusqu'au Nérite, des plages du golfe Ambracique, et le gisement des villages de Voustri et d'Achèra (2). Le dernier de ces hameaux, situés au penchant septentrional de la première contrepente du mont Berganti, que les paysans appellent ici montagne de Boubistas, commande l'entrée d'une vallée habitée par quarante familles chrétiennes, dont les villages sont Comboti, Varnaca, et Candili (3), réunion de douze cabanes, qui donne son nom à un port voisin de Méganisi, l'une des îles Téléboïdes. Les chrétiens relégués dans ces escarpements, recueillent dans la forêt de Lycodonti

(1) Polyb., lib. V, 5, 6, 14.

(2) Voustri, trois heures S. de Loutraki; du précédent, une heure un tiers S. S. O, Achèra.

(3) Achèra, une heure à l'O., Comboti; du précédent, une heure O., Varnacā, forêt de Lycodonti; une heure un tiers O., Candili.

une quantité considérable de vallonée, dont le produit sert à acquitter leurs tributs et à acheter quelques objets provenants du commerce étranger. Du reste, ils existeraient comme séparés du monde au milieu de leurs rochers, s'ils n'y étaient trop souvent visités par les voleurs et les Albanais.

Le pays présente un aspect plus riant en approchant de Candili, plaine fertile entourée de coteaux, et autrefois habitée par une population nombreuse. C'est dans cette vallée, deux milles au N. O. de Candili, près de Sclavèna, qu'on retrouve les ruines d'une place que je crois être Solium, colonie de Corinthe (1). On sait comment elle fut cédée aux habitants de Palærus (2), afin d'en cultiver les terres, conditions imposées de nos jours par Ali pacha à quelques bannis de Leucade qui fondaient une colonie dans son voisinage, lorsque j'y voyageais. A l'orient de Candili, on me fit voir d'autres ruines en maçonnerie cyclopéenne, et quelques constructions helléniques qui durent appartenir à Alyzée. L'examen des distances seul me fit cependant reconnaître cette ville, que Strabon place à quinze stades (3) de la mer, et Cicéron (4) à cent vingt

(1) Σόλιον πόλισμα ἢ Σόλλιον, Thucyd., lib. II, 101, 30. Σόλλιον Κορίνθου πολίχνιον, Steph. Byz. πόλισμα τῆς Ἠπείρου ἐςὶν ἐν τῇ Ἀκαρνανίᾳ, Schol. Thucyd. n. 86.

(2) Παλίρος, Thucyd., lib. II, 101, 30; Παλαίρος, Strab., lib. X, p. 459. Palmer. Græc. Antiq. 11, Cellar. Geograph. Antiq. 13.

(3) Ἀλύζεια, Strab., lib. X, p. 450, 459; Thucyd., lib. II, 30, Steph. Byz. Ubbo Emmius, Respub. Græc. t. II, R. Ætol. p. 260; Danville, Ac. des I. et B. l. t. XXXIII, edit. in-4°.

(4) Cicero, Tyroni suo, lib, XVI, epist. 393.

de Leucade; mesure conforme à celle des caboteurs ioniens, qui l'évaluent à dix-sept milles grecs. Ainsi, l'étendue de l'Acarnanie, prise du défilé où je me trouvais à l'occident, jusqu'au port de Candili, ou Alyzée, est de quatre lieues marines et deux tiers; sa distance avec la ville de Sainte-Maure, de quatre lieues et une fraction en plus au N. O., et ma distance avec Loutraki, de trois lieues et un tiers, chose essentielle à noter, afin de pouvoir s'orienter dans l'exploration de l'Acarnanie. Quant à Alyzée, dont les environs sont arrosés par un ruisseau qui cumule les eaux des torrents de Boubistas et de Sclavéna, il n'y a plus rien de particulier à voir que les soubassements d'une acropole cyclopéenne, ouvrage attribué à un fils d'Icare. Les paysans qui me vendirent des médailles (1) avaient entendu dire à leurs ancêtres que les Vénitiens avaient tiré de ses ruines, des marbres et plusieurs choses précieuses. Malgré les fouilles de cette époque, et les déprédations des Romains, qui furent les premiers spoliateurs d'Alyzée, je pense qu'on pourrait encore y faire quelques découvertes intéressantes pour la science.

Du village de Voustri, où j'ai suspendu la narration de mon itinéraire, comme je le ferai encore à d'autres

---

(1) *Argent.* Apollon assis à gauche, tenant son arc tendu dans la main droite. Dans le champ à droite, monogramme D. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ.

R. Face humaine avec cornes et col de taureau; dans le champ, ΛΥΚΟΥΡΓΟΣ.

Bronze. Tête de Jupiter laurée à gauche.

R. A. Cheval libre, marchant à droite.
ΑΥ.

stations, afin de réunir dans un faisceau les reconnaissances topographiques faites à diverses époques, nous dirigeâmes au S. S. E. et au S. O., en montant pendant une heure, pour arriver à Catouna (1). Je dominais, de cette hauteur à l'orient, le grand Ozéros (2); et on m'indiqua, dans la même direction, des ruines placées du côté de Stratos, qui semblent être celles de Coronte (3). Je regrettai de ne pouvoir visiter cette acropole, dont le nom altéré a peut-être été donné à Catouna, bourgade de cent vingt familles chrétiennes, où je ne trouvai aucun vestige d'antiquité. Ses environs, que j'explorai inutilement pour y découvrir quelques monuments, me parurent bien cultivés; et je signalai dans le lointain, les plans de mes horizons variés par une suite de forêts qui se déploient sur les innombrables croupes de montagnes.

Au S. O. de Catouna, s'ouvre la vallée de Tripho, village éloigné d'une lieue de Catouna, près duquel on remarque une enceinte cyclopéenne qui semble être celle de Tyrrhæum (4). Cette place, comme Coronte,

---

(1) Catouna. Κατοῦνα, Camp ou campement. Mau. Moschopul. in lexic. Philostrat. Cod. Barbaro-græc. lib. III, num. 6. Sgouropul. Hist. concil. Florent. c. 26, § 2.

(2) *Ozéros*, en esclavon, signifie *lac;* et il est probable que cette dénomination, qui s'est conservée, vient des Scytho-Slaves, ou Triballes, restés long-temps maîtres de l'Acarnanie.

(3) Κόροντα πόλιν Ἀκαρνανίας; Thucyd., lib. II, 146, 102; Steph. Byz. Palmer. Græc. ant. p. 419.

(4) Tyrrhæum seu Thyrium, Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 11, 12; lib. XXXVIII, c. 9; lib. XLIII, c. 17. Θύριον πόλις Ἀκαρνανίας. Sigonius; Polyb. Hist. IV, 6, p. 382, 25, p. 410. Cette

se trouvait au col des défilés qui, de Limnée, aboutissent dans la vallée de l'Achéloüs, vers Stratos; et elles formaient de ce côté un système régulier de défense, tandis que la partie du mont Thyamos, dont je parlerai dans le chapitre suivant, était protégée par une forteresse considérable. Quant à la position de Tyrrhæum, elle est avantageusement située près de la rivière d'Aëtos, ou Anape, mentionnée par Thucydide, qui place la branche la plus orientale de son cours à quatre-vingt-stades de Stratos (1). Paulmier de Grentemenil et Samson avaient parfaitement conjecturé, contre l'opinion de Niger, que cette rivière se jette dans l'Achéloüs, et non pas dans le golfe d'Astacos. Dragomestré, situé auprès de ce mouillage, reçoit à la vérité une rivière qui vient de la montagne de Vips; mais elle est hors de la distance connue de Stratos, et ne peut conséquemment être l'Anape d'où *Cnémus opéra sa retraite sur OEniades*. Dans l'état où le réduisait l'échec qu'il avait éprouvé à Stratos, et dans la position où il s'était retiré, il avait devant lui la rivière encaissée d'Aëtos, la gauche appuyée aux montagnes de la forêt de Manina, et la droite à l'Achéloüs, ayant pour retraite un terrain coupé de torrents, qu'on suit

---

ville dut être autonome, si on en juge d'après la médaille suivante, qui me fut vendue par les paysans :

Argent. Tête de Pallas casquée à gauche; derrière la tête, un trépied; sous le menton, la lettre Θ; entre la tête et le trépied, Υ.

R. Pégase volant à gauche; au-dessous, la lettre Θ.

(2) Ἀναχωρήσας ὁ Κνῆμος τῇ στρατιᾷ κατὰ τάχος ἐπὶ τὸν Ἄναπον ποταμὸν, ὃς ἀπέχει σταδίους ὀγδοήκοντα Στράτου. THUCYD., lib. II, 132, 82; c'est-à-dire trois lieues et soixante toises.

pour se rendre à OEniades, place déserte qui est maintenant appelée Trigardon.

L'Anape (1), qui descend du versant méridional du mont Boubistas, prend ses sources au-dessus des villages de Tripho et de Covoïona, d'où il coule vers Aëtos, place bâtie sur les ruines de Métropolis, ancienne capitale de l'Acarnanie (2). Sa restauration, sous le nom d'Aëtos, fut l'ouvrage de Justinien, qui y institua un évêché suffragant de Naupacte (3). Cédée, après la prise de Constantinople, en 1204, avec l'Acarnanie, par Charles, dernier prince de la famille des Paléologues, à ses fils naturels Memnon, Turnus et Hercule, ces nouveaux enfants d'Atrée, au lieu de cultiver une terre fertile, en firent le théâtre de leurs dissensions; et leur postérité en fut expulsée en 1432 par Amurath II, qui était alors maître de Thessalonique. Cette catastrophe fut suivie de quelques guerres partielles entre les Vénitiens et les Turcs, jusqu'au temps où Mahomet II planta ses bannières sur les tombeaux des Acarnaniens, qu'il fit presque tous passer au fil de l'épée. Aëtos, renversée à cette époque, se trouve reproduite par un pauvre village de quinze familles grecques, victimes tour-à-tour de la rapacité

---

(1) Ἄναπος. Thucyd. lib. II, 132, 82.

(2) Polybe place la Métropolis d'Acarnanie dans la vallée de l'Achéloüs, entre Stratos et Conope; circonstance qu'on trouve répetée par cet historien, dans sa narration de la retraite de Philippe sur OEniades. *Hist.*, lib. IV, 64, p. 456; Steph. Byz.

(3) Ecclesia Ætii X, Prov. veter. Epir. Diœces. Illyric. oriental. in notit. Leonis imper. et Philipp. Cypr.

Episcop. Nicodemus.

Jur. Græco-Rom. p. 233, Oriens Christian.

des voleurs et des Albanais chargés de réprimer leurs brigandages. L'Anape, après avoir parcouru une vallée inculte et sans habitants, tourne au S. O. pendant un cours de deux lieues, jusqu'à Tchiftlik, village près duquel il se décharge dans l'Achéloüs.

D'Aëtos, où je suspends encore la narration de l'itinéraire qui sert à rattacher mes topographies spéciales, on laisse, deux milles à l'occident, Papadatès, village situé au milieu des forêts. Deux milles plus loin, dans la même direction, on trouve le *Xéro-Limni*, ou lac d'Uria (1), autour duquel paissent de nombreux troupeaux; et à une demi-lieue de ses bords, on monte à Médénico, village bâti au penchant oriental de la montagne de Vips. Les ruines cyclopéennes d'une citadelle et le nom de Médénico rappellent au voyageur le souvenir de Médéon (2), ville limitrophe de Tyrrhæum, située sur le chemin de Stratos à Alyzée. Dix familles grecques composent la population d'une place qui, sous d'autres auspices, pourrait devenir un entrepôt commercial; car c'est là que se bifurquent les chemins de communication avec Candili et Dragomestre. Les sentiers qui aboutissent à ces échelles, d'où le commerce et l'industrie sont maintenant exilés, se trouvent entre les chaînes du Boubistas et des montagnes de Vips, qui forment le défilé de Porta, où

(1) Uria; Strab., lib. X, p. 459.

(2) Μεδεών. Thucyd. Hist. lib. III, 209, 106. Μεδίων πόλις, Fragment. 18, p. 1491. Μεδεὼν τῆς Ἠπείρου πόλις καὶ κώμη, Steph. Byz. Polyb. Legat. XVIII, ap. Steph. Palmer. III, Græc. antiq. 5; Tit-Liv., XXXVI, c. 11; XLIV, 23, 32.

l'on trouve un monastère dédié à Saint-Georges, duquel relèvent huit familles vassales des moines qui cultivent avec elles cette contrée, dont le plateau aboutit au village de Candili (1).

Le second sentier, qui part de Médénico, prolonge pendant une lieue à l'ouest la lisière septentrionale de la forêt de Manina jusqu'au village ruiné de Kéchania, d'où il conduit, en traversant une solitude de trois lieues d'étendue, à Dragomestre. Ce bourg, dont la fondation remonte aux derniers siècles du Bas-Empire, est divisé en trois quartiers habités par cent familles chrétiennes et un petit nombre de Turcs. Une mosquée, deux églises, quatre fontaines publiques, et un grand nombre de maisons ruinées, prouvent que cette place, qui se dépeuple chaque jour, fut autrefois considérable. A moitié du chemin qui aboutit à la mer, dont elle est éloignée de cinq milles, on montre les restes d'une forteresse peu considérable, qui offrent un mélange de maçonnerie cyclopéenne entremêlée de restaurations faites à différentes époques. Les gens du pays croient reconnaître la ville d'Astacos dans cette ville. Leur indication s'accorde sur ce point avec le témoignage de Stra-

---

(1) Monastère de Saint-Georges; de là, deux heures dans la forêt de Lycodonti, Crissovitza, village (dont la vierge miraculeuse fut transportée au mont Polyanos; *Voyez* t. II, l. VI, c. 1. de ce voyage) éloigné de trois quarts d'heure de Médénico; un tiers d'heure, Prodromos, monastère; deux tiers d'heure N. O., Machèra; une heure N. O., Babini; une heure, Candili. Ce tracé de route, que j'indique scrupuleusement, me servira à faire connaître les rapports entre Stratos et Alyzée, quand j'aurai décrit l'ensemble de l'Acarnanie.

bon (1), qui place son port au-dessous du promontoire Crithote, qui est maintenant appelé cap Candili, en face des Oxyes, groupe d'îles situé dans l'aire de vent d'Ithaque. L'étendue de ce havre, le seul capable de recevoir et d'abriter des vaisseaux de ligne, a plus d'une demi-lieue d'occident en orient, sur une étendue double du nord au midi; et tout annonce qu'il dut être autrefois un mouillage d'une grande importance. La vallée dans laquelle il semble creusé présente, dans une étendue de sept milles, des coteaux boisés et quelques champs traversés par une rivière éphémère appelée Xéropotamos.

Au nord-ouest de Dragomestre, deux milles au-delà d'un prolongement de la forêt de Lycodonti, est situé Zavitza, village de soixante dix feux, et le monastère de Védernico, auquel sont attachées huit familles, qui défrichent, avec les religieux, cette terre de douleurs. Au midi de Dragomestre, on relève Vlizani et une partie de la forêt de Manina, qui embrasse toute la partie occidentale de l'Acarnanie jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs.

Afin de suivre méthodiquement la narration de mes topographies, je reporte maintenant l'attention du lecteur, du port d'Astacos à l'endroit où l'Anape conflue avec

(1) Εἶτα ἄκρα Κριθωτὴ καὶ Ἐχινάδες, καὶ πολις Ἄσακος. Strab., lib. X, p. 459; Thucyd. Hist. lib. II, 101, 30. Ἄσακος πολις Ἀκαρνανίας, Schol. *ibid.* 146, 102; colonia Cephalleniæ, Tit.-Liv., XXXVIIII, 11; Ptolem. lib. III, c. 14; 47,15; 38, 15; D. Niger Palmer. Geogr. antiq. III, c. 12, p. 417, 418, 419; Steph. Byz. Comme les Échinades sont maintenant réunies au continent, il faut prendre garde de les confondre avec les Oxyes ou Scrophés.

l'Aspropotamos, un peu au-dessous du village de Tchiftlik. A deux lieues de son confluent, si on marche à l'occident, après avoir gućé un grand nombre de ruisseaux et de torrents, on arrive à Zevgalaki, village habité par quinze familles grecques; et une lieue et demie plus loin, on trouve Palæo-Catouna, hameau voisin de la nouvelle Æneia de Strabon, qu'il place à soixante-dix stades de l'Achéloüs (1). A une demi-lieue de cette position, on arrive au pont de Lézini, rivière qui se rend au lac de ce nom, le village de Podolovitza, au-dessus duquel elle prend ses sources, restant trois quarts de lieue au nord. Enfin à deux lieues de ce pont, on descend à Pétala, mouillage profond, mais étroit, abrité par une île que les habitants de Céphalonie revendiquent, comme leur étant dévolue, en vertu du traité de 1800, qui cède à l'héptarchie Ionienne les îles et écueils, sans exception, situés en face du continent, depuis Avlone dans l'Adriatique jusqu'à la hauteur de Cérigo. D'après les recherches que j'ai faites, je regarde Pétala comme le port sacré d'Hercule, qui est nommé, après celui d'Astacos et avant OEniades, comme étant un des mouillages de l'Acarnanie sur la mer extérieure.

Le second sentier, qui part de Zevgalaki, en prolongeant la rive droite de l'Achéloüs, conduit, dans une heure et un quart, à Catochi, chef-lieu de canton

(1) Strab., lib. X, p. 459; Palmer. Græc. ant. lib. III, c. 7, p. 397. Le chemin qu'on doit suivre est le suivant: de Zevgalaki O. demi-quart N., une heure et demie au milieu des forêts; une heure et demie au-delà, Palæo-Catouna; une demi-heure O., pont de Lézini; deux heures O. S. O., Pétala.

du Xéroméros. Aux environs, on voit trois églises ou monastères desservis par des religieux, des rizières, des champs de maïs, et la vaste forêt de Manina, qui en opposant une digue au vent du nord-ouest rend ce séjour fiévreux pendant l'été. Catochi ne rappelle aucun souvenir, si ce n'est peut-être celui de la nouvelle Æneia, Αἰνεία, et ce n'est que quatre milles au sud-ouest qu'on ressaisit un fil de la géographie ancienne. Là, se trouve la décharge du lac Lézini, ou Cynia, qui verse ses eaux dans l'Achéloüs. Son bassin, dont la circonférence est évaluée à vingt milles, en y comprenant les bas-fonds, se confond en hiver avec les lagunes d'Œniades, ou Trigardon; on voit, au milieu, une île sur laquelle est bâtie l'église du Précurseur, desservie par six caloyers.

A quatre milles de la décharge du lac Cynia, on arrive à Œniades, ville bâtie sur un terrain d'alluvion, et inaccessible en hiver, ainsi que le rapporte Thucydide, pour une armée qui tenterait de l'assiéger (1). Le scholiaste de Thucydide confond à tort cette place avec Dragomestre (2), que nous avons fait connaître; Polybe marque sa position à l'extrémité de l'Acarnanie, en face des plages de Dymé (3), ville du Péloponèse; et on voudrait en vain s'appuyer d'un passage obscur de Strabon, pour la placer à la rive gauche de

---

(1) Tit.-Liv.; lib. XXXVIII, c. 11; Strab., lib. X, p. 459; Paus., lib. I, c. 11; Steph. Byz.

(2) Οἰνιάδαι. Thucyd. Hist., lib. I, 61, 111; Diod. Sicul., l. XI, p. 286, 287; Steph. interp. in Οἰνειάδαι. Thucyd., lib. II, 146, 102, 147; Schol., n. 73; Thucyd., lib. III, 213, 114; lib. IV, 239, 77; Palmer. Græc. antiq. lib. III, c. 8.

(3) Polyb. Hist., IV, 65, p. 457, 458; Hist., IX, 33, p. 794.

l'Achéloüs, puisqu'elle était de la dépendance des Acarnaniens, que ce fleuve séparait des terres de l'Étolie (1). Enfin sa position reconnue, ainsi que ses ruines appelées Trigardon, vues et dessinées dès le quinzième siècle, par Cyriaque d'Ancône, confirment à cet égard le témoignage des anciens (2). Vis-à-vis et au-dessous de cette place, la passe navigable du fleuve est appelée par les navigateurs *Bocca Colo Syrtis* (*arundinibus fremens*). C'est de là que partent les attérissements du fleuve et les marais couverts d'une végétation vigoureuse, mais remplis de serpents et d'insectes qui en éloignent les cultivateurs et les troupeaux (3).

Comme le gué de l'Achéloüs, au-dessous de Stratos, n'est pas praticable en hiver, les voyageurs suivent

---

(1) Ἡ δὲ πόλις καὶ ἡ χώρα τῶν Οἰνιάδων Ἀκαρνάνων ἔξω.
Excerpt. Legat., c. 28, p. 150.

(2) Voici la description qu'en a donnée un voyageur il y a près de trois siècles, cod. Barberino n° 822.

In Epiro prope Acheloi fluvii ostia est civitas magna et vetustissima quam incolæ Trigardon vocant, mœnibus undique, lapidibus magnis atque mirabili architectura munitam. Duas arces turritas habet in angulis et in medio civitatis theatrum XXX gradibus altitudinis, portum ad meridiem, in conspectu Ithacæ insulæ, et antra in urbe duo profundis aquis et altissimis et integro rupis munita et elaborata mirabili artificio opere, ex integro saxo murum IIII pass. altitudinis. On lit, à la suite de ce paragraphe, les paroles suivantes .. — d'opera incerta ... doppo l'ultimo parallelepipedo è inciso presso terra ΑΡΙΣΤΙΔΑΣ. — Codice di Giustiniano Giamberti da Sangallo.

(3) Les distances depuis Trigardon, en remontant la côte au N. O., placent le port Pétala à une heure un tiers; Dragomestre, deux heures un tiers; et Candili, au N. O. de celui-ci, quatre heures un huitième.

le chemin de Tripho à Catochi, pour prendre le bac qui maintient les communications avec l'Étolie. Mais dans les autres saisons, au lieu de se diriger par la vallée de l'Anape, on prolonge, à partir de Catouna, le versant oriental des montagnes qui encaissent le grand Ozèros jusqu'au village de Papadatès, où les eaux pluviales forment une espèce d'étang éphémère; et à une demi-lieue de là on arrive à Machala. Ce beau village qui se compose encore de soixante-dix maisons éparses sur un plateau romantique, est peu éloigné du monastère de Lycobitzi, desservi par vingt religieux. Enfin, deux lieues et demie au-delà, on arrive au gué de Stratos (1), lieu de passage connu des anciens, et fréquenté de nos jours par les habitants des deux rives de l'Achéloüs, comme leur point spécial de communication.

Si on récapitule, d'après ce que j'ai dit, les distances entre le gué de Stratos et Loutraki, ou Limnée, on verra qu'il y a neuf heures et un tiers de chemin, au pas de caravane, entre ces deux positions. Appliquant ensuite le rapport de cette route à la marche de Philippe, fils de Démétrius, on verra que mes données correspondent avec celles de Polybe (2), lorsqu'il dit

---

(1) Papadatès, une demi-heure S. E.; Machala, deux tiers d'heure E. S. E.; en plaine, une heure S., petit lac Ozèros; une heure E., gué de Stratos, ou Lépénou.

(2) Ὁ δὲ βασιλεὺς..... ἀναζεύξας ἐκ τῆς Λιμναίας δείλης, καὶ προελθὼν ὡς ἑξήκοντα στάδια, κατεστρατοπέδευσε· δειπνοποιησάμενος δὲ καὶ βραχὺ ἀναπαύσας τὴν δύναμιν, αὖθις ὁρμᾷ καὶ συνεχῶς νυκτοπορήσας πρὸς τὸν Ἀχελῷον ποταμὸν, ἄρτι τῆς ἡμέρας ἐπιφανούσης, μεταξὺ Κωνώπης καὶ Στρατοῦ σπεύδων ἄφνω καὶ παραδόξως ἐπὶ τὸν ἐν τοῖς Θερμοῖς τόπον ἐπιβαλεῖν. Polyb., lib. V, c. 6, p. 495.

« comment le roi, parti de Limnée, après avoir fait « faire soixante stades à son armée, lui permit de s'ar-« rêter, et qu'après l'avoir laissée souper, en conti-« nuant sa route pendant la nuit, il arriva au point « du jour entre Stratos et Conope pour se rendre à « Thermus. » Il est présumable qu'un corps d'armée, aussi peu chargé de bagages qu'on le suppose, et dans la durée de temps que je présume avoir été celle d'une nuit de dix heures, avec les haltes nécessaires pour se rallier, ne dut guère faire plus de sept lieues pour arriver au point du jour au passage de l'Achéloüs.

Cette distance s'accordant autant que possible avec celle que j'indique, je retrouve avec une égale précision celle entre Stratos et l'Anape, telle qu'elle est déterminée par Thucydide, dans son récit de la retraite de Cnémus (1). L'historien nous apprend comment « Cnémus, ayant échoué dans son entreprise « contre Stratos, se retira dès que la nuit fut venue « derrière le fleuve Anape, qui en est éloigné de « quatre-vingt stades. Ayant ensuite traité pour en-« sevelir ses morts, il se rendit le lendemain aux « Œniades. » Sur cette dernière ligne que j'ai explorée, en faisant l'ouest sud-ouest, à partir de Lépénou, ou Stratos, on retrouve à sept milles de distance environ, près de l'humble village de Conopina, les ruines de Conope; et deux milles et demi plus bas, le cours de l'Anape, derrière lequel le général des Lacédémoniens, vaincu par les Acarnaniens, se retrancha et conclut une suspension d'armes, afin d'enterrer ses morts, avant de se retirer à Œniades.

(1) Thucyd., lib. II, 132, 82.

Quant au rapport de distance, comme sommet d'un triangle entre Alyzée et Anactorium, position qui a singulièrement embarrassé Casaubon et Paulmier de Grenteménil, afin d'expliquer le κατὰ μέσην ὁδὸν, *à mi-chemin*, de Strabon (1), je me crois en mesure de résoudre cette difficulté. Si on se rappelle ce qui précède, on saura qu'Alyzée, ou Candili, est presque sous le méridien d'Anactorium, mais que les monts Berganti et Boubistas, formant une ligne insurmontable entre le nord et le midi de l'Acarnanie, obligèrent de tout temps les voyageurs à faire le détour de Stratos, c'est-à-dire à s'avancer près de neuf lieues à l'est, afin de prendre le défilé de Coronte, ou Catouna, pour se rendre de là, par Limnée, à Anactorium. Ainsi s'expliquent et s'accordent les auteurs anciens, toujours précis, quand on les confronte avec le terrain qu'ils ont décrit. On a, par ce moyen, la clef qui sert à expliquer les campagnes des Romains contre les Grecs dans l'Acarnanie; et une nouvelle lumière, répandue sur ses solitudes, dégage ses ruines des ténèbres dont elles étaient environnées. Le voyageur apprend où il peut aborder; et ceux que le hasard favorisera pourront un jour, en suivant le fil de mes explorations, rectifier les erreurs que j'ai commises au milieu des difficultés principales dont je donne la solution.

Mais quelle main se chargera de peindre l'Acarnanie en deuil? Qui pourra, sans gémir, considérer Actium, ville chérie d'Apollon; Anactorium, sujet de la contestation de Corinthe et des Acarnaniens; Limnée, re-

(1) N. 3, in p. 450, lib. X, Strab., et *Græc. Antiq.*, lib. III, c. 5, p. 388 et seq.

nommée par son commerce; Métropolis, deux fois capitale; la formidable Stratos, l'opulente Œniades, Astacos, où fleurirent les arts; Alyzée (1), riche des chefs-d'œuvre des premières écoles de la Grèce, et seize villes, ornement de cette contrée, sans déplorer les vicissitudes de la fortune? Qui ne frémira à l'aspect de tant de tombeaux? Quelle douloureuse comparaison entre les temps écoulés, si l'on compare la population ancienne de l'Acarnanie avec celle qu'on retrouve au milieu de ses ruines et de ses forêts?

Je me suis demandé, en examinant l'étendue des enceintes des villes et des acropoles que j'ai énumérées, quelle avait dû être leur population, en raisonnant sur le nombre des habitations qu'elles avaient pu renfermer. J'ai comparé autant que possible leur développement, leurs positions; et j'ai déduit, après un rapprochement entre les grandes et les moindres places, par une moyenne proportionnelle, qu'on pouvait hypothétiquement et au moindre taux évaluer à trois mille cinq cents habitants, la population de chacune des

(1) Sous le règne d'Andronic fils de Michel Paléologue il y avait encore un évêque d'Achéloüs suffragant de Naupacte, qui résidait à Cozyle on Mozyle, ville dont le nom rappelle celui de Alysée ou Alyzée, qu'on trouve écrit *Asillo,* port situé entre le cap *Figalo* et *Natelico* (Anatolico) dans la carte catalane sur bois Ms. de la Bibl. du Roi; sous la date de 1346. Niceph. Greg. l. VI, c. 1; Pachym. in Andronic., lib. I, c. 14.

Benjamin de Tudèle parle d'une ville appelée Achilion ou Achéloon, siége d'un évêque de ce nom. On y comptait alors (en 1173) une dixaine de juifs. *Voy.* ch. IV. La carte jointe à son voyage place cette ville au N. O. d'Anatolico vers le gisement d'Alyzée.

villes de l'Acarnanie. Ce principe posé, il en résulterait que les cantons dont je viens de donner la description, contenant seize villes, auraient eu cinquante-six mille habitants dans les places murées, ce qui, évalué dans le rapport d'un à cinq pour la population répandue dans l'étendue de la province entière, permettrait de penser que les cantons de Vonitza et de Xéroméros furent autrefois habités par deux cent vingt-quatre mille individus vivant des fruits de leur territoire et des produits du commerce.

Cette base, que je donne comme purement hypothétique, étant admise, je placerai à côté de l'état ancien de cette province son cadastre actuel, qui servira à démontrer à quel point de décadence est tombée une contrée autrefois si riche et si florissante. Enfin le tableau suivant fera connaître le nombre des derniers habitants de l'Acarnanie, qui se dépeuple de jour en jour d'une manière effrayante. Encore quelques années, et ce beau pays ne sera plus qu'une vaste solitude. Oh! combien de fois de tristes pensées m'ont affligé à l'aspect de ces lieux, où je croyais entendre Pindare et Sophocle s'écrier : *Qu'est-ce que l'être et le néant? Nous ne vivons qu'un jour! le songe d'une ombre, voilà l'homme* (1). *Vains fantômes, nous passons comme la fumée* (2); *la prospérité la plus brillante ne dure qu'un moment* (3).

---

(1) Ἐπάμεροι, τί δέ τις; τί δ' οὔτις σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι.
Pyth., VII.

(2) Ὁρῶ γὰρ ἡμᾶς οὐδὲν ὄντας ἄλλο πλὴν
Εἴδωλ', ὅσοι περ ζῶμεν, ἢ κούφην σκιάν.

(3) Pind., id. ibid.

ACARNANIE.

Noms des villes anciennes.	Noms des cantons modernes.	Villes et villages existants.	Nombre des familles.	Monastères.
		Conidari	15	St.-Basile, 2 moi-
Actium.		Tchiftlik	30	nes.
Échinos.	Vonitza.	Vonitza	400	Robou, 2 *idem.*
Anactorium.		Paradisi	40	Panagia - Vracho-
		Balibey	25	tina, 5 *idem.*
		Catouna	130	
		Pétégali	7	
		Tripho	15	
		Voustri	6	
		Achéra	9	
		Babini	40	
Limnée.		Machéra	10	
Coronte.		Crissovitza	10	
Tyrrhæum.		Prodomos	10	
Métropolis.		Podolovitza	30	
Stratos.		Covoïona	5	
Conope.		Dragomestre	100	Lycobitzi, 20 *id.*
Médéon.	Xéroméros.	Vlizani	10	Prodromos, 6 *id.*
Æneia.		Zavitza	70	Védernico, 20 *id.*
Œniades.		Candili	10	St.-Georges, 12 *id.*
Solium.		Palæo-Cat...	40	
Alyzée.		Catochi	150	
Astacos.		Médénico	10	
Pæanion.		Comboti	12	
		Conopina	10	
		Aëtos	15	
		Papadatès	20	
		Machala	70	
		Zevgalaki	15	
		Rigani	30	
Total des familles			1 344	
Nombre des individus			6720	

Maintenant, *six mille sept cent vingt Grecs* sont ce qui reste d'habitants dans cette province, désolée par

vingt siècles de révolutions. En vain voudrait-on, pour excuser ces désastres, alléguer *que les maladies des états, comme celle des hommes, sont dans la nature* (1). Ce serait ici blasphémer la providence. Les influences du ciel et la fertilité de la terre sont pour l'Acarnanie ce qu'elles furent au temps de sa splendeur; et sa misère seule est l'ouvrage de la tyrannie. Les landes, les guérets, les ruines, la solitude, déposent contre ses attentats; et tous les sophismes de la politique ne pourront les pallier ni en dissimuler l'horreur.

CHAPITRE III.

Parachéloïde Acarnanienne. — Route depuis Arta jusqu'au gué de l'Achéloüs. — Agraïde, ou canton de Valtos. — Mont Thyamos, ou Macrynoros. — Ruines d'Olpé, aujourd'hui Ambrakia. — Lacs d'Ambrakia et d'Ozéros. — Emplacement de Sparte dans la Phytie. — Ruines de Stratos, aujourd'hui Lépénou - d'Agraïs, maintenant Agriada.—Aperçu sur l'Apérantie et l'Eurytanie, jusqu'aux frontières de l'Anovlachie. — Population.

La Parachéloïde, ou pays situé *le long de l'Achéloüs*, était cette contrée (2) intercalée entre l'Athamanie, l'Amphilochie, le sein Ambracique, l'Agraïde, et l'A-

(1) Εἰ αἱ ἀνθρώπων νόσοι κατὰ φύσιν γίνονται.

GELL., l. VI, c. 1.

(2) Παραχελωῖται, Steph. Byz. Paracheloïda quæ sub Athamania est, Tit.-Liv., lib. XXXVIII; not. 2. Turnebus. Strabon indique une autre Parachéloïde à l'embouchure de l'Achéloüs, lib. IX, p. 458.

carnanie, qui appartint tour à tour à quelqu'un de ces cantons, sans avoir jamais formé d'autonomie.

Jusqu'à présent j'ai décrit l'Acarnanie d'après mes propres observations; et pour rejoindre mes topographies du Xéroméros et du canton de Vonitza à celles de l'Anovlachie (1), je vais exposer un itinéraire fait plusieurs fois par mon frère, depuis Arta jusqu'au château de Lépante. J'ai déja rapporté comment cet infatigable compagnon de mes travaux avait été obligé de fuir, lorsque la peste envahit Arta en 1816 (2); et il me suffit de dire que son premier voyage eut lieu avant cette époque, lors de la catastrophe de 1815, qui, en plongeant la France dans le deuil, se fit sentir dans le Levant à tous les agents du roi très-chrétien.

Mon but, dit mon fidèle compagnon de voyage, indépendamment du motif qui m'attirait à Patras auprès de mon frère, alors dangereusement malade, avait pour objet de reconnaître le Macrynoros (3), le gué de l'Achéloüs, celui de l'Évènus, les défilés de Calydon et du mont Taphyas; enfin le chemin qui conduit à travers l'Acarnanie et l'Étolie jusqu'à Naupacte, ou Lépante. Les forêts étaient purgées de Klephtes, les passages libres; et un corps de trois cents Mirdites, campés près du lac Trichon, me faisaient présager que mon voyage pouvait avoir lieu sans périls au moins apparents.

---

(1) T. II, liv. VI, c. 1, 2 de ce voyage.

(2) T. II, liv. V, c. 4 de ce voyage.

(3) Je sais que, suivant les règles de la syntaxe, on devrait écrire et prononcer *Macronoros, la longue montagne;* mais je me sers ici du nom usité.

Un des plus beaux jours de l'été commençait à éclairer la campagne, lorsque le dimanche, 2 juillet 1815, je quittai l'Arta, en remontant pendant un mille à l'orient, la rive gauche de l'Inachus. La brise du matin nous renvoyait les vapeurs parfumées du mont Chelonas (Χελώνας) contrefort du Djoumerca, jeté comme une limite entre le Valtos et le Radovich, dont je suivis la contrepente qui se déploie parallèlement à la montagne de Phanéroménie, et au bout d'un mille dans cette direction, nous arrivâmes à la chapelle de Saint-Théodore. Trois quarts de lieue plus loin, en marchant dans la même vallée, qui s'élargit, nous passâmes devant l'oratoire des Saints-Anargyres, situé en regard du monastère de Mégarki, qui est bâti sur le penchant des montagnes de gauche. Cinq familles chrétiennes venaient de jeter les fondements d'un village près de la retraite des religieux, qui ont greffé une quantité considérable d'oliviers plantés par bouquets dans ce terrain aride.

Nous avions à peine atteint la hauteur de Limni, village de quinze feux (1), que les vapeurs du matin, qui s'étaient condensées, annoncèrent un orage. Nous quittâmes aussitôt notre route pour gagner Comboti, où nous ne pûmes arriver assez à temps pour trouver un abri, car les nuages crevèrent au premier coup de tonnerre qui ébranla les airs. Le pays que nous eûmes à traverser présentait une culture variée de blés, de plantations de tabac et de cotonniers; tandis que les

---

(1) Un quart de lieue S. de Mégarki, est situé Limni, une heure onze minutes, et Peta trois quarts d'heure O., Comboti.

coteaux couverts de vignobles et d'oliviers étaient animés par de nombreux troupeaux.

Comboti, tchitflik de Mouctar pachà, est habité par plus de deux cents familles grecques. Sa situation sur des mamelons couverts de groupes de maisons, et les sources nombreuses qui coulent de toutes parts, me porteraient à croire que ce charmant village occupe l'emplacement que Thucydide nomme *les Fontaines* (1). Du haut de ses amphithéâtres, on plane sur l'étendue entière du sein Ambracique; on domine au loin un horizon entremêlé de villages et de tours placées, à de grandes distances, comme des vigies sur le rivage de la mer.

Le calme étant rétabli, et le soleil ayant repris son éclat, car les orages sont aussi bruyants que passagers sous le beau ciel de la Grèce, je me hâtai de rentrer dans ma route, malgré le mouvement d'une fiévre d'accès que je commençais à éprouver. Nous descendîmes de Comboti, en suivant au sud-est une chaussée pavée; et au bout d'un mille, nous guéâmes une rivière qui fait tourner plusieurs moulins. Nous traversâmes ensuite, durant une heure et demie, des coteaux ondulants, pour arriver au mont Thyamos, ou Macrynoros, en laissant à gauche le lac de Copréna.

Nous sortions d'un pays tranquille et florissant, pour

---

(1) Après avoir rapporté la marche d'Euryloque depuis Stratos, a travers la Phytie, par Limnée, l'Agraïde et le mont Thyamos, il dit qu'il entra sur le territoire d'Argos-Amphilochicum, en évitant les Acarnaniens campés *aux sources*; καὶ διελθόντες μεταξὺ τῆς τε Ἀργείων πόλεως καὶ τῆς ἐπὶ Κρήναις Ἀκαρνάνων φυλακῆς, etc.; lib. III, 208, 105, 106; Schol. ad I. 86, καὶ διὰ μεσογείου, διὰ τὴν ἐν Κρήναις κωλύουσαν φυλακήν.

entrer dans un désert abandonné aux loups, moins féroces que les brigands dont il favorise les crimes; et je ne vis pas sans inquiétude le chemin dans lequel j'allais m'engager. J'abordais avec anxiété la partie du mont Thyamos, maintenant appelée Skoulicari, qui fut autrefois le domaine des Agréens et des Amphilochiens (1), comme il fait maintenant partie des cantons de l'Arta et du Valtos; et je trouvais, ainsi qu'aux temps anciens, une contrée sauvage et inculte. Bientôt, nous nous avançâmes dans l'épaisseur horrible d'un bois sombre embarrassé d'arbres renversés que les paysans surnomment ἀςιϐὲς (2), et enlacé de branchages qui nous obligeaient à rester couchés sur nos chevaux. Après avoir fait une demi-lieue dans cette attitude, nous traversâmes quelques éclaircies d'un mille d'étendue, qui nous conduisirent en vue de la mer. Les terres basses qui nous restaient à droite étaient couvertes de champs cultivés par les habitants du village de Cataphrico, situé un quart de lieue à l'occident sur le bord du golfe Ambracique.

A cette distance, nous marchâmes entièrement à découvert. Je voyais la presqu'île de Salagora, les marais d'Argos Amphilochicum, et je jouissais du spectacle magnifique du sein Ambracique, alors animé par des escadrilles de barques que les brises de terre, ré-

(1) Θύαμος ὄρος ὅ ἐςιν ἄγροικον, Thucyd., lib. III, 209, 106; Palmer. Geogr. antiq., lib. III, c. 13. Les modernes appellent sa partie centrale Kyamos, probablement à cause d'une quantité considérable de caroubiers à siliques dont la fève appelée *kération* était le premier numérateur des poids à Athènes. *Poids et mesures des anciens*, PAUCTON, p. 275.

(2) Ἀςιϐὲς ἄλσος, *nemus impervium*. Suid.

veillées par la pluie qui venait de tomber, faisaient voguer dans des directions différentes. A côté de ce tableau, j'avais celui du Macrynoros et de ses forêts profondes, dont l'écho répétait le bruit des vagues qui venaient à de longs intervalles se briser contre les promontoires du rivage. Nous marchâmes ainsi entre la solitude et la mer, à travers des abatis d'arbres coupés pour chasser les voleurs, et des touffes d'agnus-castus en fleurs, lorsqu'au bout de deux heures de chemin, nous découvrîmes la riche plaine d'Armyros; et après une descente d'une lieue, nous arrivâmes au pont de Crikéli. Le torrent sur lequel il est jeté était alors à sec, mais à en juger par les pierres énormes qu'il roule, son cours doit être considérable dans la saison des pluies. Les gardiens de ce passage ne se présentèrent que pour me saluer, et j'étais loin de penser, d'après leur politesse, que l'année suivante, lorsque je fuyais la peste d'Arta, ils me rançonneraient pour me permettre de franchir le passage, à la sûreté duquel ils sont préposés. Enfin, après avoir laissé à droite Arabo et ses magasins, bâtis au bord d'une calanque à laquelle il donne son nom, j'arrivai dans trois quarts d'heure à Vlïcha, où je résolus de passer la nuit.

L'Agraïde (1), ou Valtos, que le torrent de Crikéli sépare des terres de l'Amphilochie, ou canton d'Arta, bornée au couchant par le sein Ambracique et par le

---

(1) Ἀγραῖοι ἔθνος πλησίον Ἀκαρνάνων, Steph. Byz. Ἀγραία χώρα, Ἀγραΐς. Thucyd., lib. III, 209, 106; 214, 111; 212, 113; Polyb. Hist. lib. XVII, 5. Ἀγραῶν ἔθνος, lib. II, 65; lib. X, 39; Strab., lib. X, p. 449, 465; Tit.-Liv. XXXII, 34; Palmer. Græc. Antiq. lib. IV, c. 3, p. 431, 432.

Xéroméros, a pour limites à l'orient le cours de l'Achéloüs, depuis le gué de Stratos jusqu'au pont de Coracos; et au septentrion, la chaîne de montagnes qui accompagne le cours du Voinicovo ou *rivière des gouffres*, qui prend sa source près de Vinitza. Arabo et Vlîcha, où nous nous étions arrêtés, sont les premiers villages de ce canton qu'on rencontre au sortir de l'Amphilochie. Celui où je me trouvais se compose de quarante familles, la plupart transportées de Prévésa par Ali pacha, après les avoir dépouillées de leurs propriétés. Ces infortunés, qui vivaient sous des cabanes en clayonnage, car il faut acheter la permission de pouvoir bâtir une maison en pierre, ne furent pas plutôt informés de ma présence, qu'ils accoururent pour m'entretenir de leurs misères. Quelques-uns m'apportèrent du lait, qui est le plus délicieux du monde, à cause de la qualité des pâturages, et malgré leur pauvreté, chacun rivalisait pour être agréable à celui qui les avait tant de fois protégés. Je remarquai à la plage une grande tour ruinée par les Vénitiens, dans leurs guerres contre les Turcs, sans apercevoir nulles traces de constructions anciennes. La calanque elle-même, que les caboteurs disent éloignée de quarante milles de Prévésa, ne m'offrit aucuns vestiges de mole; et j'appris que son commerce se réduit à l'échange de quelques denrées céréales contre du vin de Leucade, du poisson salé, des oignons et des fruits secs, avec lesquels les Ioniens soldent en partie leurs achats de grains.

Au point du jour, je quittai Vlîcha, en marchant pendant une demi-lieue à l'E., à travers une plaine parsemée de quelques champs couverts de belles mois-

sons, entremêlées de platanes, et traversées de torrents autrefois contenus par des chaussées, que la main du Grec asservi répare négligemment. On m'indiqua le gisement des villages de Varitada et d'Agrapidia, situés à une lieue au N. d'Ambrakia, dans le mont Versovo. Un quart de lieue plus loin, nous laissâmes à droite une chapelle ancienne et quelques cabanes délabrées bâties sur un coteau sourcilleux, qui cache la vue de la mer. Peu après, nous traversâmes un bois d'arbres de Judée; et au sortir, nous arrivâmes à la base du Sparton-Oros, dénomination que la chaîne du Macrynoros prend à cette distance. Nous étions à deux lieues de Vlîcha, au milieu d'un terrain rougeâtre couvert de genêts, entrecoupé de rochers, et d'escarpements ombragés de chênes valloniers et de micocouliers, lorsque nous arrivâmes à la partie du golfe qui s'avance dans les terres, en formant la rade appelée Ambrakia et Kentromatia, ou *carrières*, à cause des pierres qu'on y tire. Le renflement boisé des coteaux qui bordent cette mer intérieure, où les vaisseaux sont exposés aux rafales du vent de N. E., méritant une attention particulière, je m'appliquai à en recueillir les détails. Je déterminai en conséquence sur un mamelon très-escarpé, le gisement d'une ville murée et bastionnée, que d'Anville appelle *Argos-Amphilochicum*, et les gens du pays *Ambrakia*, ce qui est une erreur de la part du géographe et des paysans. Pour moi, qui savais qu'Ambracie est l'acropole de Rogoux (1), et Argos-Amphilochicum (2), la ville submergée de

(1) L. III, c. 5 de ce voyage.

(2) L. VI, c. 6 de ce voyage.

Philo-Castron, je retrouvais dans *Ambrakia* l'antique Olpé, ouvrage des Acarnaniens, qui y tenaient leur cour de justice (1). Sa situation sur un pic environné de remparts, sa distance précise d'Argos-Amphilochicum, sa position à l'entrée des défilés qui, de l'Acarnanie, conduisent dans l'Amphilochie, ses longues murailles aboutissant à la mer, m'apprenaient que j'étais à Olpé des Agréens. La construction hellénique posée sur des soubassements cyclopéens, dans la partie haute de la montagne, s'ouvre vers la mer à l'endroit où commence le chemin couvert, qui aboutit à un quai, où sont des magasins environnés d'un cordon de murs, pour les mettre à l'abri d'un coup de main des voleurs.

Le satrape de Janina venait de faire bâtir une maison au milieu de ces ruines insalubres; et il y établissait, ainsi qu'à Vlîcha, une colonie de Prévésans arrachés de leurs foyers. Comme nous fîmes halte au pied des rochers, sur lesquels je comptai environ trente maisons construites en pierres, quelques-uns des colons, plus semblables à des spectres qu'à des hommes, tant ils étaient dévorés par les fièvres, vinrent me saluer. Leurs plaintes, aussi naïves que justes, en me parlant des Russes qui les avaient livrés à *l'ennemi de l'humanité*, me perçaient le cœur. Ils me parlèrent du traité qui garantissait leurs personnes et leurs biens; et nous

---

(1) Ὄλπαι ἐς τὴν Ἀργείαν τεῖχος ἐπὶ λόφου ἰσχυρὸν πρὸς τῇ θαλάσσῃ· ὅ ποτε Ἀκαρνᾶνες τειχισάμενοι, κοινῷ δικαστηρίῳ ἐχρῶντο. Ἀπέχει ἀπὸ τῆς Ἀργείων πόλεως ἐπιθαλασσίας οὔσης, πέντε καὶ εἴκοσι σταδίους.

THUCYD., lib. III, 208, 105, 106, 107; 319, 108, 110; 211, 111, 113.

Ὄλπαι φρούριον Ἀκαρνάνων, καὶ Ἀμφιλόχιον δικαστήριον.

STEPH. BYZ.

invoquâmes ensemble le retour de la justice, fille de l'Éternel, que le temps ramènera tôt ou tard pour les Grecs (1).

En nous éloignant d'Olpé, nous descendîmes par un sentier raboteux; et après une marche de trois quarts d'heure, nous nous trouvâmes au bord du lac d'Ambrakia. A cette distance, nous n'étions guère, en ligne droite, qu'à deux mille d'Ambrakia, ayant vue sur la baie, le golfe et un lac de ce nom, qui est encaissé de montagnes âpres et sévères. Nous entrions probablement dans la Phytie, ou Phoëtie, qui avait pris son nom d'un des fils d'Alcméon, issu d'Amphiaraüs (2). Nous marchâmes pendant trois heures sur la rive septentrionale du lac, ayant à gauche *Palæa-Ambrakia*, village ruiné dont la population a été transférée à Olpé. Nous avions en vue la chapelle de la Notre-Dame

---

(1) Voici dans quels termes le colonel de Bosset s'exprime relativement à la violation de ce traité de 1800, qui ne fut jamais strictement exécuté par la Turquie : «War having broken out in that year (1809, between Russia and the Porte, Ali pasha, under the pretext of preventing the Russians from becoming masters of Prevesa, took possession of in the name of the Porte, as well as of Bucintro and Vonitza; but an arbitrary governement was there substituted for that which had been guaranteed by the Porte. The property of the inhabitants of those towns was confiscated and given to Turks; the lives of the citizens were no more respected than their property; new taxes were imposed; in short *the treaty of* 1800 *was violated in all its parts.*

Procedings in Parga and the Ionian Islands, p. 56. London 1819.

(2) Thucyd. Hist. III, 209, 106. Φοιτίαι, πόλις Ἀκαρνανίας, Steph. Byz.

des oliviers sauvages, le monastère d'Agrilos et le sentier qui conduit de Loutraki à Catouna, par Stano, village qu'on ne découvre pas à cette distance. Les environs de l'oratoire dédié à la vierge des oléastres sont couverts d'une si grande quantité de ces arbres, qu'ils forment une forêt dont les yeux ne peuvent mesurer l'étendue. Ils étaient alors chargés de fruits; et si ce plant était greffé, on en tirerait une quantité d'huile considérable. Mais qui oserait former une pareille entreprise, et qui voudrait la tenter dans un pays où la fertilité de la terre n'est qu'un titre à l'oppression de ceux qui la cultivent? La quantité de chênes que la nature a dessinés en courbes et en membrures propres à la construction des vaisseaux destinés à régner sur les mers, est encore beaucoup plus considérable que celle des oléastres. Je remarquai parmi ces merveilles de la nature, l'encaissement non moins admirable du lac, ses bords couverts d'arbustes, et les troupeaux nombreux qui paissaient aux environs, sous la garde de quelques bergers du village de Laspès.

En sortant du cirque qui encaisse le lac d'Ambrakia, au bout d'une demi-lieue à l'E. nous arrivâmes à la fontaine de Couphara, rendez-vous ordinaire des klephtes, et la seule eau fraîche qu'on trouve depuis Vlîcha (1). J'eus presque aussitôt devant moi la plaine traversée par l'Achéloüs, éloigné de dix milles; et une demi-lieue à l'orient, j'arrivai au grand Ozéros, qui est le second lac qu'on trouve sur cette route. Quoique moins considérable que celui d'Ambrakia, il me parut plus profond; et je suis porté à croire qu'il est la décharge

(1) Les Grecs appèlent cet endroit *Pigadia*, *les puits*.

du premier, dont il verse les eaux et les siennes dans l'Achéloüs, en traversant un large marais.

A peine avais-je quitté les bords du dernier de ces lacs, en continuant de marcher à l'orient, que je fus frappé d'un spectacle nouveau. Des milliers de vignes sauvages (1), enlacées aux arbres qu'elles revêtent de leurs pampres, présentaient de grands pavillons de feuillages ; d'autres, en retombant, formaient des guirlandes qui dessinaient des arcs, des portiques profonds, des temples, des colonnades, de galeries et des lointains mystérieux. Des myriades d'oiseaux gazouillaient sous ces ombrages, qui sont des asyles protecteurs contre l'ardeur du soleil et la fraîcheur des nuits. Nous fîmes halte à l'abri de ces voûtes majestueuses, ayant devant nous une plaine couverte de fougères, qui s'élèvent à plus de douze pieds de hauteur, en formant des îles découpées par des sentiers connus des seuls paysans, qu'il faut prendre pour guides lorsqu'on s'engage dans cette espèce de labyrinthe. J'aurais désiré visiter des ruines situées au N. E. du lac Ozéros, qui sont probablement celles de Phytie, que les paysans appellent Ligovisti; mais les montagnes étant presque inaccessibles à cause de l'épaisseur des bois, la chose ne fut pas praticable. Nous poursuivîmes donc notre route au pas, pendant trois lieues, jusqu'à Lépénou, d'où je mis une demi-heure pour arriver à Stratos, ville située sur une hauteur qui commandait anciennement le gué de l'Achéloüs.

(1) Parmi ces vignes se trouvent les espèces appelées ῥυάδες ἄμπελοι ou ψινάδες. — Theophr. Hist. Plant., lib. IV, c. 16; Geoponic. lib. V, c. 37.

Thucydide nous fait connaître dans le récit de la campagne de Cnémus toute la partie du Valtos de l'Acarnanie, à travers laquelle nous venons de tracer un itinéraire. « Les Ambraciotes, dit-il, et les Chaoniens, « désirant conquérir l'Acarnanie, persuadèrent aux « Lacédémoniens de les assister dans cette entreprise, en « les faisant appuyer par les forces navales des villes al- « liées, dont le rendez-vous fut fixé à Leucade... Cnémus « étant parti de son côté avec mille fantassins pesam- « ment armés, réunit sous son commandement les Am- « braciotes, les Leucadiens, les Anactoriens et mille « Péloponésiens. Les barbares lui fournirent mille « Chaoniens et un corps de Thesprotes qui servaient « avec eux. Sablynthus conduisait les Molosses et les « Atintanes; Oredus guidait les Paravéens et les Ores- « tiens; et Perdiccas avait envoyé mille Macédoniens, « qu'il réunit sous ses drapeaux, afin d'envahir et de « subjuguer l'Acarnanie (1) ». On peut juger par nos descriptions de l'Épire à quelles contrées de cette province appartenaient les peuplades que nous venons d'énumérer, et l'histoire ancienne s'expliquera par ce moyen, sans recourir à des hypothèses trop souvent hazardées.

L'enceinte entière de Stratos, capitale de l'Acarnanie (2), ses portes, ses tours, et les longs murs qui aboutissent au fleuve subsistent encore au couronnement et sur le penchant de la chaîne des montagnes de l'Agraïde. En examinant sa position, on est convaincu de la juste importance que lui donne Tite-Live, qui

---

(1) Thucyd. Hist. II, 131, 80.

(2) Στρατὸς, πόλις Ἀκαρνανίας. STEPH. BYZ.

la range à tort parmi les villes de l'Étolie (1). C'était la plus grande place et le chef-lieu ou prytanée des Acarnaniens (2), la clef des communications entre les deux rives de l'Achéloüs (3), dont elle n'est éloignée que de dix stades (4), et le point fortifié du gué fréquenté des voyageurs pendant une grande partie de l'année. Dans mon premier voyage, j'avais cru que la construction de cette forteresse (indiquée par Coronelli sous le nom d'*Alte-Muraglie*, et de *Porta* (5) par les paysans) était entièrement hellénique; mais j'ai su depuis qu'elle renferme un donjon en maçonnerie cyclopéenne, qui est encore couvert de créneaux (6). Je ne l'ai pas vu, et je n'ai pu vérifier non plus, comme on le dit dans le pays, si l'enceinte a été relevée par les Turcs (7). Paul Jove, qui pourrait con-

(1) Stratus, validissima tum urbs Ætoliæ erat, sita est super (*super* s'entend ici pour *trans*, au-delà) Ambracicum sinum, prope amnem Acheloum.

Tit.-Liv., lib. XLIII, c. 21. Plin. lib. II, c. 1.

(2) Τὸ κοινὸν τῶν Ἀκαρνάνων. Xenoph., *Hellen.* IV.

(3) Thucyd., lib. II, 132, 81, 82; 146, 102; Polyb., lib. IV, 64.

(4) Ἀπέχων δὲ τῆς πόλεως δέκα ϛάδια κατεϛρατοπέδευσε περὶ τὸν Ἀχελῷον ποταμόν (945 toises de la place). Polyb., lib. V, 6.

(5) C'étaient probablement ces créneaux auxquels on montait par un escalier aboutissant à une banquette qu'Homère appelle Κρόσσαι, comme on les nomme encore maintenant.

Just. Lips., *Poliorcet.*, lib. I, *Dialog.* III.

(6) *Porta*, les paysans lui donnent ce nom parce qu'il y a encore une porte entière.

(7) Il est probable que c'est de cette ville dont il est question dans la note VI du cod. Barberin., où les distances sont inexactement indiquées et les détails confus. L'auteur de ce ga-

firmer ce fait, se contente de dire que Soliman, auquel on attribue cette restauration, ayant échoué dans son entreprise contre Corfou, revint, après avoir laissé son amiral Barberousse à Buthrotum, par l'Arta, au gué de l'Achéloüs, qu'il passa pour se rendre à Lépante, d'où il se retira à Constantinople, sans parler des lieux qu'il aurait fait réédifier (1).

La position de Stratos étant déterminée, on comprend parfaitement les marches des armées grecques et romaines à travers l'Étolie et l'Acarnanie. On conçoit surtout, d'après ce qui vient d'être exposé (2), *pourquoi Euryloque et les Péloponésiens, partis de Proschium en Étolie, afin de coopérer au siége d'Olpé avec les Ambraciotes, durent laisser Stratos à droite, et le restant de l'Acarnanie à gauche; et comment après avoir traversé la Phytie et les confins du territoire de Médéon et de Limnée, ils entrèrent dans l'Agraïde, pays ami, qui n'appartenait pas à l'Acarnanie, où ils firent leur jonction avec les Ambraciotes.* On comprend avec une égale facilité les autres manœuvres de cette campagne fatale aux Lacédémoniens et à leurs alliés, qui

---

limatias double cite les inscriptions suivantes gravées sur deux cippes encadrés dans le rempart.

ΚΕΦΑΛΟΣ
ΓΛΑΥΧΟΥ

ΑΝΔΡΟΝΙΚΟΣ
ΤΕΛΩΝΟΣ
ΧΑΙΡΕ.

(1) Paul. Jov., *Hist.*, lib. XXXVI, p. 23.

(2) Thucyd. lib. III, 205, 100, 101, 102.

se perdirent en poussant une pointe au milieu d'une contrée ennemie, sans avoir assuré leur retraite (1).

Si le récit de Thucydide nous donne aussi clairement la direction des défilés de l'Acarnanie qui aboutissent au golfe Ambracique, Xénophon de son côté, dans la narration de l'expédition d'Agésilaüs, indique, sans les nommer, les lacs Ozéros et Ambrakia, près desquels *les Acarnaniens avaient leurs principaux pâturages*, qu'il place à *cent quatre-vingts stades du gué de l'Achéloüs* (2), distance correspondant à celle du fleuve et de l'Ozéros. Paulmier de Grenteménil avait conjecturé avec raison, malgré l'obscurité du texte de Polybe (3), que ces lacs devaient se trouver dans la partie étroite de l'Acarnanie, entre l'Achéloüs et le sein Ambracique, c'est-à-dire au N. E., en tirant vers le mont Thyamos, chaîne qui est maintenant appelée des noms de Macrynoros et de Sparton-Oros, que les anciens connaissaient probablement sous une seule dénomination. Ainsi se complète, par la confrontation des historiens avec mes recherches, la topographie entière de l'Acarnanie. Si je n'ai pas, dans toutes les applications, la rigueur mathématique des positions pour expliquer les narrations des anciens, c'est qu'elles sont elles-mêmes incomplètes ou altérées; et j'ai la persuasion d'être peu éloigné de la vérité. Ainsi j'ai soulevé le voile qui couvrait des problêmes géographiques

(1) Thucyd. lib. III, 210, 108, 109, 110.

(2) Ἡμέρᾳ πέμπτῃ καὶ δεκάτῃ ἀφ' ἧς εἰσέβαλε θυσάμενος πρωῒ διεπορεύθη πρὸ δείλης ἑξήκοντα καὶ ἑκατὸν ςάδια ἐπὶ τὴν λίμνην, περὶ ἣν τὰ βοσκήματα τῶν Ἀκαρνάνων σχεδὸν πάντα ἦν. *Hellen.* IV.

(3) Palmer., lib. III, c. 6.

regardés comme insolubles; j'ai revivifié l'Acarnanie entière; et avant de passer l'Achéloüs, je dois faire connaître l'Agraïde, qui forme la partie septentrionale du Valtos.

Ce canton était situé à l'orient et au midi des Amphilochiens (1), et une partie s'étendait dans l'Étolie (2); de manière que l'Agraïde, dont les habitants furent appelés *barbares* par les Grecs, s'étendait sur les deux rives de l'Achéloüs. Elle se trouvait, par sa circonscription, placée au-dessous des Athamanes, qui sont les habitants du Djoumerca et du Radovick, dont Théodouria est le chef-lieu (3), et de l'Apérantie, territoire occupé par les Valaques aspropotamites. D'après ces indications sommaires, si on se reporte à ce que j'ai dit relativement au cours de l'Achéloüs, depuis ses sources jusqu'au pont de Coracos, la ligne septentrionale de l'Agraïde sera déterminée à cette hauteur. Les deux principales vallées de ce canton, qui sont arrosées par le Voinicovo, dont le cours baigne l'Agraïde (4), ont à l'ouest-nord-ouest pour bornes les glaciers du Macrynoros; et la rive droite de l'Achéloüs, depuis le pont qu'on vient de citer jusqu'au gué de Stratos, à l'orient, dans une étendue de sept lieues. D'après ces dimensions, l'Agraïde sera évaluée approximativement à huit lieues dans toutes ses dimensions. En appliquant ensuite les

(1) Tucyd., lib. III, 209, 106.

(2) Polyb., *Hist.*, lib. XVII, 39, p. 1039; Strab., p. 338, 449, 465, 767.

(3) T. II, liv. V, c. 5 de ce voyage.

(4) Elle est également connue sous ces deux noms.

démarcations antiques aux localités, les géographes pourront placer l'Apérantie au canton d'Aspropotamos (1); les Eurytanes, au lieu occupé par les Tripoloïdes, qui, comme les Éthices, parlent une langue barbare (2), et se nourrissent, ainsi que leurs ancêtres, de viandes boucanées ou séchées au soleil. Enfin le Valtos nous présentera, au milieu de ses solitudes, une peuplade demi-barbare, dont je vais faire connaître les principaux villages.

Pour pénétrer dans cette région, après avoir passé les monts Agréens (3), on remonte pendant quatre milles la rive droite de l'Achéloüs, afin d'arriver au confluent du Voinicovo avec ce fleuve. De là, en faisant l'O. N. O. pendant quatre lieues (4), on parvient au tchiftlik de Kénourio, près duquel on voit une ville ruinée, que les paysans appellent Agraïda. Cette dénomination, et la construction pélasgique de son enceinte, en faisant reconnaître Agraïs, rappellent son origine héroïque. Son peu d'étendue prouve, comme

---

(1) Voyage, loc. sup. citat.

(2) Εὐρυτᾶνες, ἀγνωςότατοι δὲ γλῶσσαν καὶ ὠμοφάγοι εἰσὶν, ὡς λέγονται. Thucyd., lib. III, 203, 93.

Ὠμοφάγοι, mangeurs de viande crue, dit Thucydide; mais je pense qu'il a voulu désigner des viandes *non cuites*, telles que celles qu'on boucane par la fumée, ou bien en les faisant sécher au soleil, découpées par tranches, comme cela se pratique encore chez les Tripoloïdes.

(3) Ἄγραιον ὄρος, suivant les modernes.

(4) Lepenou, une heure un tiers N., confluent du Voïnicovo avec l'Achéloüs; deux heures O., confluent du Valtos avec le Voïnicovo; deux heures O. N. O., Kéchrina; deux heures *id.*, Varélada; deux heures *id.*, Serviniana; une heure, Kénourio; deux heures et demie O., golfe Ambracique.

le rapporte Diodore(1), qu'elle ne fut jamais d'une grande importance, et pourquoi Cassander (2) conseilla à ses habitants toujours harcelés, de se réunir dans des villes capables de les protéger, ce qui fit que les uns passèrent à Œniades, et un petit nombre à Agrinium (3), ville du canton moderne d'Agrapha (4).

La seconde vallée de l'Agraïde, à partir du confluent de la rivière Valtos avec le Voinicovo, c'est-à-dire un peu plus de deux lieues à l'O. de l'Achéloüs, est de cinq heures de pays dans la direction N. O. A cette hauteur, on trouve au penchant oriental du Sparton-Oros, près de Phéricati, les débris d'une enceinte murée qui appartient peut-être à l'antique Phoëtie, ou Phytie, comme l'homonymie paraît l'indiquer. A de grandes distances, on nomme les villages abandonnés de Syndecna et de Valmada, situés dans le mont Phryssias ou Amphrysse, dont les habitants furent exterminés, en 1806, par Jousouf-Arabe, lieutenant d'Ali pacha, sous le prétexte d'intelligences avec les Russes, qui furent de tout temps un fléau politique pour les Grecs. Depuis cette époque, l'Agraïde, veuve de ses habitants, car ceux que le fer épargna furent vendus comme de vils troupeaux, ne compte que dix-neuf cent quinze individus du rit orthodoxe. Ainsi, en comprenant dans l'Acarnanie ce troisième canton,

---

(1) Diodor., lib. XIX, sect. 67.

(2) *Id. ibid.*

(3) Ἀγρίνιον. *Id. ibid.*

(4) De cette hauteur, en redescendant le Voïnicovo par sa rive gauche, on passe à Donaïtza; et une heure un tiers plus bas, au pont de Maléchada, où l'on prend le sentier qui conduit cinq heures au N. O., par Xérachia, à Phéricati.

comme il y est englobé dans le cadastre impérial de Constantinople, cette province, formée du Valtos, du Xéroméros et du canton de Vonitza, ne possède maintenant que huit mille six cent trente-cinq habitants, destinés à disparaître sous le double poids de l'oppression et de la misère, partage des chrétiens disséminés sur le territoire fertile qui nourrissait les généreux Acarnaniens.

La constance dans le malheur, dit un auteur ancien, la probité, la candeur, l'amour de la liberté, étaient le caractère distinctif des Acarnaniens entre tous les Grecs (1). Contents de leur sort, ne demandant au Ciel que le territoire et les tombeaux de leurs ayeux, on les vit, au moment d'être accablés par les Étoliens, après avoir fait passer leurs femmes et leurs enfants chez les Épirotes, léguer à ce peuple le soin de leur ériger un tombeau avec cette inscription :

« ICI REPOSENT LES ACARNANES, MORTS POUR LA « PATRIE, EN COMBATTANT CONTRE L'INJURE ET LA « VIOLENCE DES ÉTOLIENS. »

HIC SITI SVNT ACARNANES, QVI ADVERSVS VIM ATQVE INJVRIAM ÆTOLORVM PRO PATRIA PVGNANTES OCCVBVERVNT.

Quelle nation élèvera un monument funèbre à la postérité de ce peuple toujours brave et toujours opprimé ? Quelle main érigera une colonne funéraire aux défenseurs de Missolonghi ?

---

(1) Polyb., IV, 30; IX, 40; XVI, 32; Tit.-Liv., XXVI, 25, 6.

ÉTOLIE ANCIENNE.

CHAPITRE IV.

Étolie; ses divisions anciennes et modernes; ses limites. — Ophie, ou Vlochos. — Route depuis le gué de Stratos jusqu'à Vrachôri. — Désastre d'une famille grecque. — Ruines de Thermus. — Route de Vrachôri jusqu'au lac Trichon, maintenant nommé Ozéros, et Soudi.—Pont en pierre de trois cent soixante-six arches, jeté entre ses bassins appelés Hydréa, Trichon et Lysimaque; sa decharge dans l'Achéloüs. — Attérissements des Échinades, formant aujourd'hui les Anachaïdes, ou fermes d'Angelo-Castron. — Emplacement d'Arsinoé. — Population. — Revenus territoriaux.

L'Étolie est cette partie de la Grèce comprise entre l'Achéloüs et l'Évenus, que le Pinde, qui se déploie pour s'unir au Parnasse, couronne au septentrion de ses croupes ombragées de forêts, et dont la partie méridionale est baignée par les eaux de la mer de Corinthe (1). Denys Périégète, après avoir parlé de Dodone qu'il indique au hasard, rabat son vol sur l'Aracynthe, d'où il contemple les plaines que traverse l'Achéloüs aux courants limpides (2); mais dans cette description il ne parle qu'en poëte, tandis que Strabon trace en géographe les mêmes limites que j'assigne à cette contrée (3).

(1) Herodot. III, Uranie. § 73. Dionys. Halicar. lib. I, 17; Strab., lib. X, p. 450.

(2) Dionys., v. 432, 433, 434, 435; Schol. p. 62, 63. edit. Henr. Steph. 1677.

(3) Strabon, pour la division, lib. X, p. 465. — *Idem*, pour

Il paraît que long-temps avant de prendre le nom d'Étolie, dérivé de la quantité de forêts dont elle était couverte (1), cette province porta celui de Curétie ; et antérieurement à cette époque, qui est celle des Homéristes, Étienne de Byzance veut qu'elle ait été appelée Hyanthis (2), à cause des Hyanthes chassés de la Béotie sous le règne de Cadmus, qui vinrent y former une colonie (3). Ainsi ces peuples précédèrent, dans la vallée de l'Achéloüs, surnommé le prince des fleuves (4), Étolus, fils d'Endymion (5), dont le nom prévalut sur ceux qu'elle portait avant son arrivée, et qui s'est perpétué jusqu'à l'époque des invasions des Bulgares et des Valaques (6).

Nicétas, qui écrivait à-peu-près dans ces temps de confusion, appelle les Étoliens Artinotes (7), parce

---

l'étendue, lib. VIII, p. 388. —*Idem*, pour ses limites, lib. X, p. 460.

(1) Αἰτωλία du mot ἄτος dorien employé par Pindare au lieu de ἄλσος, *sylva*. Henric. Stephan. Thesaur. ex Eustath.

(2) Steph. Byz., *in voc.* ΥΑΝΘΙΣ; Plin., lib. VII, c. 56.

(3) *Hist. de l'Établiss. des Col. Grec.*, par R. Rochette, t. I, p. 208.

(4) Homer. Iliad. II, v. 752 ; Hesiod. Deor. gener. v. 340 ; Macrob. Saturn. lib. V, c. 17 ; διαπρεπέςατος τῶν ποταμῶν, Schol. Apollon. IV, 293 ; Plutarch. de Flumin. Thucyd. Hist., lib. II, 102.

(5) *Hist. de l'Établiss. de Col. Grec.*, t. II, p. 32, 34 et 36.

(6) Chalcocondyl., p. 112 et 113.

(7) Ἀκαρνᾶνας δὲ καὶ Αἰτωλοὺς νῦν λεγομένους Ἀρτίνους... εἰσέπλευσε. Nicet., lib. II; Palmer., lib. IV, c. 3. Il paraît que le commentateur d'Étienne de Byzance connaissait l'état malheureux de cette contrée, quand il dit : *Hi primi Græcorum Romanos in Græciam adduxerunt, unde totius Græciæ servitus : sed du-*

que le chef-lieu du gouvernement ou despotat était fixé à l'Arta, et qu'on comprenait alors dans une seule province relevant d'un même prince, tout le pays qui s'étendait depuis Janina jusqu'à l'Évenus. Les choses étaient *à-peu-près* sur ce pied, lorsque l'Étolie passa, après la prise de Constantinople par les Latins, au pouvoir d'Ange Comnène, qui joignait à ce domaine l'Épire et l'Acarnanie, possessions que Charles, dont parle Cyriaque d'Ancône, ainsi que la Chronique de Janina, ne tenait plus que partiellement à cause des invasions des Triballes. Maintenant l'Étolie, appelée *Carlélie* ou *pays de Charles*, est homologuée aux archives impériales de Constantinople sous le titre de Carléli-Sangiac, et placée dans la suffragance du pacha de Négrepont. Mais par suite de la subversion des principes de l'autorité souveraine, qui n'est jamais si faible que lorsqu'elle est absolue, Ali pacha, au moyen de son or, par la ruse et la force, l'a réunie à ses possessions, qui s'étendent aujourd'hui jusqu'aux bords de l'Euripe. Ainsi un historien qui écrirait suivant le temps, et un voyageur auquel cette particularité serait inconnue, pourraient appeler les provinces différentes de la satrapie d'Ali du nom de pachalik de Janina; et en disant la vérité du moment, induire les géographes futurs en erreur, en confondant des choses distinctes avec ce qui est le résultat de circonstances d'occupation par suite d'envahissement (1).

---

riorem experiuntur sub Turcis, nec puto aliam esse gentem sub cælo infeliciorem. Not. 7, p. 48, edit. Amstelodami, 1678.

(1) *Voy.* la carte grecque de Képhalas qui englobe toutes ces contrées dans la satrapie d'Ali Tébélen. Paris 1817. Le tyran est tombé, qu'est devenu son héritage ?

En examinant les traditions des auteurs anciens, je pense qu'ils donnaient le nom d'Ophie (1) à la partie de l'Étolie située au N. du mont Aracynthe et des lacs qui baignent sa base; celui d'Étolie aurait, dans mon hypothèse, été appliqué à son versant méridional (2); et la dénomination de Parachéloïde, ou Parachélotide étolienne de Strabon, aux attérissements formés par l'Achéloüs, qui ont réuni les Échinades au continent (3). Dans cette supposition, les modernes, en adoptant ces divisions, ont donné les noms de Vlochos (4) à l'Ophie; celui de Zygos à l'Éolie, et la dénomination d'*Anachaïdès*, ou *fermes* d'Angélo-Castron, à la Parachéloïde. Ainsi, aux variantes près des noms, les distributions antiques du territoire se retrouvent; et c'est par la description du premier de ces cantons que je reprends la narration de l'itinéraire dont j'ai suspendu le récit au gué de Stratos.

Il était cinq heures après midi, lorsque je descendis au gué de l'Achéloüs, seul passage praticable aux voyageurs et aux caravanes; car au-dessous jusqu'à la mer, comme je m'en suis convaincu dans la suite, il n'existe que le seul bac d'hiver établi à Catochi. Des troupeaux de chevaux indomptés, de bœufs et de buffles à demi-sauvages, se baignaient ou se désalté-

---

(1) Ophie, Palmer, lib. IV, c. 5.

(2) Αἰολία, Strab., lib. X; Herodot., *Musa* VI; Thucydid., lib. III, 206, 102; Hesych.

(3) Strab., lib. X, p. 434 et 438.

(4) Ὑλῶχος signifie en grec vulgaire la même chose que Ὑλώδης, *silvosus*, *pays de forêts*; et celui de ζυγὸς correspond au *juga montium* des Latins, *montueux*.

raient dans les eaux limpides du fleuve, auquel un fond de cailloux et de gravier blanc ont sans doute fait donner le surnom d'*Aspropotamos* ou *fleuve blanc*. Nous entrâmes dans la première des trois branches, qui est la plus profonde; et nos chevaux (1) nous conduisirent en nageant sur un des bas-fonds couverts de lauriers-roses qui forment des îles fleuries au milieu de son lit. Nous passâmes avec moins de danger deux autres branches, en nous reposant sur des attérissements, et nous parcourûmes au-delà une grève couverte de galets, qui est coupée par onze branches du fleuve, à l'époque des grandes eaux, où il couvre plus d'un mille de terrain. Ses canaux, comme je viens de le dire, étaient réduits à trois, lorsque j'abordai pour la première fois aux terres de l'Étolie; et on m'assura que leurs eaux baissaient, vers la fin d'août, au point que les bêtes de charge les guéaient sans inconvénient (2).

Le Vlochos, dans lequel j'entrais, présente un bassin

---

(1) On se sert de chevaux dressés à ce service (appelés πιρατοία) pour passer l'Achéloüs en cet endroit.

(2) Au mois d'août 1807, M. le capitaine Ponceton, chargé de conduire par terre un parc d'artillerie qui se trouvait à Anatolico, jusqu'à la rade d'*Ambrakia*, ou Olpé, sur le golfe de l'Arta, fit la marche suivante. Le premier jour, il vint camper au-dessous d'Angelo-Castron; le second jour, il passa sur un pont en pierre les rivières Neschio et Primicos, qui sont la décharge du lac Trichon; le troisième jour, les eaux de l'Achéloüs, qui n'avait alors que quatre-vingts toises de large, étant très-basses, son artillerie, composée de pièces de douze et de seize, put traverser le fleuve à gué. Il remonta de là, en laissant les Ozéros et Ambrakia à gauche, et vint s'embarquer avec ses canons au port de Caravansérail, d'où il se rendit par mer à Prévésa.

couronné au septentrion par les hautes montagnes d'Agrapha, ou Agraïde d'Étolie, région sauvage qui s'étend vers la Thessalie; séparé à l'orient par la chaîne de Carpenitzé ou Carpénisi, et au midi par les escarpements du mont Aracynthe, ou Zygos. En avançant dans la plaine, qui commence à la rive gauche de l'Achéloüs, nous traversâmes des champs fertilisés par des irrigations que les paysans tirent du fleuve, au moyen d'aquéducs bien calculés. Pendant deux lieues, parcourues avec rapidité, nous eûmes en vue plusieurs villages jusqu'à Zapandi, bourgade de quatre-vingts familles mahométanes. A peu de distance, nous guéâmes une petite rivière venant du N.; et nous fîmes une lieue au-delà pour arriver à Vrachori, où nous entrâmes au moment où le soleil venait de se coucher. Elmas bey, mousselim du visir Ali pacha, prévenu de mon arrivée, avait fait préparer mon logement chez un archonte grec.

D'après cette attention, j'étais en devoir de rendre une visite à ce mousselim. Je croyais trouver un sauvage Arnaoute, tant son nom, prononcé avec l'accent de la frayeur, dans tous les lieux où j'étais passé depuis Vlîcha, m'avait prévenu contre lui. Mais je fus très-surpris, en voyant un jeune homme aimable, d'un extérieur doux, parlant de ses exploits avec modestie, et du visir, son maître, avec crainte. J'accusais ses détracteurs. Un tel homme ne pouvait être un monstre altéré de sang; tant de douceur n'appartenait pas à une ame féroce; je rejetais ce qu'on m'avait dit comme des rapports calomnieux. Il reçut avec plaisir mes compliments, et parut satisfait de ce que je lui dis, de façon que nous nous quittâmes charmés l'un de l'autre.

Je félicitais en secret les Étoliens d'être gouvernés par un tel vaivode, lorsqu'en traversant les cours du palais, une multitude d'hommes mutilés m'environnèrent pour me demander l'aumône. C'étaient à la vérité, la plupart, des victimes de la férocité des brigands, qui leur avaient coupé le nez et les oreilles. Ils quêtaient pour racheter des parents qui se trouvaient encore esclaves de ces scélérats; mais à côté de ces infortunés, j'en vis plusieurs aussi qui imploraient la pitié publique, afin d'amasser la rançon de leurs familles détenues par Ali pacha dans les prisons de Janina. Tout retentissait des plaintes des malheureux affligés par les brigands et par le satrape (1). Ainsi je donnai tant qu'il me fut possible à ces êtres froissés par la tyrannie et le brigandage, sans faire attention à un jeune homme de la figure la plus intéressante, qui m'arrêta à la porte de mon logement, en me demandant un moment d'audience que je lui accordai.

Après avoir éloigné tout le monde, il essuya ses larmes; et lorsqu'il eut examiné s'il ne pouvait être entendu, il me fit la confidence suivante : « Mon père « était, dit-il, naguère le plus riche habitant de la Lo« cride; que ce nom ne vous surprenne pas, monsieur, « car je lui dois une éducation qui m'a appris à con« naître le pays que nous habitons. Son ministère, il

---

(1) On rencontre souvent dans les villes et sur les chemins des mendiants porteurs de *boïourdis* d'Ali pacha, par lesquels *il les autorise à quêter pour racheter leurs parents, qu'il retient en prison, jusqu'à ce qu'ils aient fourni leur rançon.* A ces boïourdis sont jointes des *encycliques*, ou *circulaires* des archevêques ou des évêques, pour recommander ces sortes de collecteurs à la charité des fidèles.

« était prêtre, l'appelant de grand matin à l'église, « il trouva sous ses pas un enfant abandonné (1). La « fraîcheur de la nuit avait roidi ses membres; mais « il sentit battre le cœur de cette innocente créature, « qu'il enveloppa de sa pelisse et rapporta à ma mère. « *Le ciel*, dit-il, en lui présentant l'enfant, *nous* « *lègue le soin d'une victime livrée probablement sans* « *baptême aux bêtes féroces. Hâtons-nous, ma bien* « *aimée, de réconcilier cette pauvre creature avec* « *la divinité; sois le témoin de sa régénération, en* « *devenant sa mère spirituelle*. Cette proposition fut « reçue avec attendrissement par ma mère; on administra secrètement le baptême à l'enfant, dans la « crainte qu'appartenant à quelque mahométan, on « ne nous fît un crime de cet acte de piété (2); et on « lui donna le nom de *Théodore*, sous lequel il fut présenté au foyer domestique (3). Ma mère, qui allaitait une de mes sœurs, voulut être la nourrice de « Théodore, que nous appelâmes dans la suite du doux « nom de frère. Il était parvenu au milieu de nous « jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, lorsque mes parents, seuls dépositaires du secret de sa naissance, « lui en firent la confidence en lui proposant un établissement qui devait mettre le comble à sa reconnaissance. Mais hélas ! au lieu de bénir ses bienfaiteurs, il parut irrité; et quelques jours après,

(1) Χαμαιῤῥιτός. Novel. Justinian. 153.

(2) L'usage veut que tout enfant abandonné soit élevé dans la religion mahométane et la peine de mort est prononcée contre quiconque le fait baptiser : on le porte ordinairement au domicile du cadi.

(3) *Voyez* l'article *mœurs des Grecs*, t. V, de ce voyage.

« *notre frère* (ma bouche lui donne encore ce nom « de notre enfance) disparut sans que nous pussions « soupçonner ce qu'il était devenu.

« Dans nos conjectures, sous le toit paternel, té- « moin de l'innocence de nos entretiens, nous par- « lions tristement de Théodore; nous craignions par- « fois qu'il ne fût tombé dans quelque embuscade de « voleurs, ou qu'il n'eût songé à nous quitter pour « jamais en s'expatriant. Mon père se reprochait de « l'avoir affligé en lui apprenant sa condition. Nous « le faisions en même temps rechercher, nous prenions « des informations, lorsque trois émissaires expédiés « de Janina vinrent, par ordre d'Ali pacha, accompa- « gnés d'Elmas bey, apposer les scellés sur nos meubles, « saisir nos troupeaux et nous charger de chaînes. « Nous fûmes, dans cet état, mon père, ma mère, deux « sœurs et moi, conduits ou plutôt traînés à Janina, « par-devant le redoutable Ali pacha !... » Les sanglots ayant interrompu son discours, le jeune Grec reprit avec un sourire convulsif : « Nous parûmes devant « Ali qui nous apprit la cause de notre arrestation. « Mais quel fut notre étonnement, en voyant Théo- « dore à ses pieds. Était-il arrêté? Nous le crûmes un « moment, mais que devînmes-nous lorsque, l'au- « dace sur le front, et sans se troubler, il osa, oui le « malheureux, c'était lui, je m'en souviens.... il osa, en « levant la main sur les évangiles (1), proférer ces pa-

(1) Dans ces sortes d'occasions, il y avait toujours un livre des évangiles dans le salon du visir, sur lequel on faisait prêter le serment aux chrétiens; et un coran pour les mahométans, qui jurent par le livre fabuleux de leur croyance.

« roles : *Seigneur*, dit-il au visir, *je dois la vie à ce vieil-*
« *lard prosterné devant vous; mais je suis avant*
« *tout l'esclave de Votre Altesse, et ce titre l'emporte*
« *sur la reconnaissance. Je me serais cru à jamais*
« *déloyal et coupable, si je ne vous avais déclaré,*
« *comme je le répète, qu'il a trouvé dans tel champ*
« (il désignait l'endroit) *un trésor dont j'ignore la va-*
« *leur, car n'étant pas de la famille, j'ai toujours*
« *été suspect, et on s'est caché de moi pour se l'ap-*
« *proprier. Qu'on envoie sur les lieux, et on y trou-*
« *vera les preuves de ce que j'affirme.* Il parlait à coup
« sûr, car le méchant avait caché des vases brisés
« dans le terrain qu'il indiquait; et le pacha, qui con-
« voitait notre fortune, ne demandait qu'un prétexte,
« afin de satifaire sa cupidité.

« Au retour vrai ou supposé de ceux qui étaient
« chargés de la perquisition, mon père fut le premier
« appliqué à la question; et comme il ne pouvait rien
« révéler, on épuisa sur lui tous les raffinements de la
« cruauté. On le soumit à l'épreuve des roseaux; ses
« membres furent disloqués; on lui arracha les dents à
« diverses reprises; il fut tenaillé; enfin on lui rompit
« les jambes avant de le précipiter dans un cachot hu-
« mide, où il demeura abandonné aux soins d'un Al-
« banais qui a conservé ses jours. Ces tourments, tout
« grands qu'ils étaient, furent suivis d'un genre de sup-
« plice que je ne puis taire à celui que nous connais-
« sons depuis dix ans comme l'ami des infortunés !...
« Mon père, mon malheureux père, accablé de maux,
« vit successivement outrager sous ses yeux ma mère et
« mes sœurs, que le visir livra à la brutalité de ses bour-
« reaux !!!

« On avait méprisé ma jeunesse, j'étais demeuré ou-
« blié au fond des prisons, lorsque le visir me fit
« appeler. Après avoir salué celui devant qui je trem-
« blais, et baisé sa main homicide, j'attendais avec
« anxiété mon sort, lorsqu'il m'adressa en souriant ces
« paroles : *Ton père était innocent du vol d'un trésor*
« *dont on l'accusait de s'être emparé ; mais il fut au-*
« *trefois mon ennemi. Je consens à l'oublier ; ses biens*
« *sont à moi ; trouve huit mille piastres, et je ren-*
« *drai la liberté à ta famille.* J'eus beau lui représen-
« ter qu'ayant confisqué nos propriétés et nos meubles,
« il ne nous restait plus rien à lui donner. *Va*, reprit-il,
« *va mendier ; et quand tu auras amassé la somme*
« *que j'exige, je tiendrai ma parole !* Et il signa l'ordre
« (boïourdi) que je vous présente, afin de pouvoir cir-
« culer librement en demandant l'aumône, pour ra-
« cheter ma famille, qui gémit dans les cachots du sérail
« de Janina (1). »

---

(1) *Copie du boïourdi d'Ali Pacha.*

Ἐγὼ Ἀλὴ Πασᾶς.

Προςαγὴ τοῦ ὑψηλοτάτου βεζὴρ Ἀλὴ Πασᾶς· πρὸς ἐσᾶς Ντερβέντζιδες, Μπουλουκμπασάδες καὶ ἄλλοι ἐδικοί μου ἄνθρωποι· νὰ ξεύρετε ὅτι διαβαίνει καὶ περνᾷ 'ς τὸ μανσοῦπι μου (N) νὰ γυρέψῃ τὸ ψυχικὸν διὰ νὰ ἐξαγοράσῃ τοὺς ἐδικούς του, φυλακωμένους εἰς τὸ τρομερὸν χαψί μου καὶ νὰ εἶναι ἀπειράχθος ἀπὸ καθ' ἕνα. Χωρὶς ἄλλο.

Ἰωάννινα. Ἀλωναρίου 6. 1816.

Traduction.

Moi Ali Pacha.

Ordre du très-haut visir Ali pacha ; à vous gardiens des défilés, boulouk-bachis et autres nos subordonnés, sachez que (N) doit passer, circuler et séjourner librement dans mon gouver-

Cette atrocité, qui pourra paraître incroyable au lecteur, ne me surprit pas; cependant j'en fus tellement épouvanté, que, malgré les instances d'Elmas bey, je demandai à partir de Vrachori, où la terreur de son nom faisait trembler chacun pour sa tête. Je pressai, j'insistai; et voyant que je résistais à ses prières, car il avait conservé avec moi les plus grands égards, il feignit de s'imaginer que j'avais été mal reçu par le primat chez lequel j'étais logé; et sans autre information, il ordonna de lui appliquer mille coups de bâton. Déja on avait saisi ce malheureux, lorsque je courus chez Elmas bey, qui ne se relâcha de son injuste sévérité qu'en lui promettant de rester jusqu'au lendemain à Vrachori. Cette singulière façon de témoigner le plaisir *qu'il avait de me posséder* lui valut de ma part la promesse de revenir le visiter, si je savais qu'il eût rendu ses bonnes graces à mon hôte, car je craignais de sa part un retour de vengeance.

Comme il fallut séjourner à la cour d'Elmas, je profitai de cette circonstance pour faire quelques excursions dans le Vlôchos. Je déterminai autant que possible l'étendue de la plaine comprise entre le mont Panétolicum, ou Plocopari, l'Achéloüs et le lac Trichon, et je relevai les villages situés à l'occident, en procédant d'après le cours des eaux (1). Dans une seconde vallée, baignée

---

nement, afin de demander l'aumône pour racheter ses parents que je tiens dans mes redoutables prisons, et que personne n'ait à l'inquiéter. Sans réplique.

Janina, 6 d'Alonari (juillet) 1816.

(1) Dans cette première partie du versant de la plaine, on trouve, une heure E. du fleuve, Malagousta; une heure E. du précédent, Zapandi; deux tiers d'heure de celui-ci N., Pépé-

par la Thermisse, qui se décharge dans le lac, je parvins à reconnaître les ruines helléniques de Thermus (1), baignées pas cette faible rivière. Quelques vignobles épars sur les coteaux, des moulins et des maisons de campagne signalent de loin l'antique capitale de l'Étolie (2), où l'on pourrait faire des fouilles intéressantes. Polybe décrit la splendeur de cette ville, où « l'on célébrait « annuellement des jeux publics, pendant la durée des« quels les marchands venaient y trafiquer. C'était le « lieu des comices des Étoliens, la capitale de l'Étolie « toute entière, l'entrepôt des villes circonvoisines, dont « Thermus était considéré comme la place de sûreté et « le boulevard général. »

Vrachori, qui est le chef-lieu moderne de la Carlélie, fut, dit-on, fondé par des juifs chassés de Lépante, d'Angélo-Castron et de l'Acarnanie; mais cette tradition me paraît suspecte, en ce que ce peuple se place toujours sous la protection des villes établies, et ne colonise nulle part. Cependant on compte encore

renu; quatre heures N., sources de la rivière de Zapandi, Gnérassa, trois monastères desservis par douze caloyers; une heure N., sur une rivière qui se rend à l'Achéloüs, moulins à poudre près de Zilichovo; une heure S. de Gnérassa, Cernisegni et Lycochori en regard, sur les deux rives de la rivière de Zapandi; une heure S. Milias, éloigné de deux tiers d'heure de Pépérenu.

(1) Sources de la Thermisse, six heures N. de Vrachori, près de Dogrimi; une heure S. E. de ce village, Bicochori, une demi-heure S. O., Kéracha, et quatre villages situés sur les les bords de la rivière, à la distance d'une lieue environ les uns des autres. Enfin une heure au N. E. de Vrachori sont les ruines de Thermus.

(2) Θέρμος, Polyb., Hist. l. V. c. 8, *Excerpt. Legat.*, c. 9; Steph. Byz.

dans cette place environ cent vingt Israélites ayant le droit de synagogue ; trois mosquées et autant d'églises consacrées au culte de six cents familles chrétiennes et mahométanes. Parmi cette faible population, je ne remarquai presque aucune industrie, les Turcs vivant du produit de leurs timars ou fiefs, et les Grecs étant tous cultivateurs, de sorte que le commerce est entièrement entre les mains des Hébreux, qui font le trafic des soies. Les bazards ne m'offrirent qu'un petit nombre de boutiques peu fournies, et je ne trouvai que quelques ateliers turcs au bord de la Thermisse, où ils ont établi des manufactures de maroquins rouges et jaunes, qu'on prépare maintenant dans toute la Turquie (1).

Après avoir terminé mes courses, je revis Elmas bey, qui consentit enfin à me laisser partir ; et le lendemain, au point du jour, les chevaux se trouvèrent prêts à l'heure fixée, exactitude de service qui n'est pas ordinaire dans le Levant. Nous quittâmes Vrachôri un peu avant l'apparition du soleil ; en marchant un mille à l'E. jusqu'aux tanneries de la Thermisse ; et en tournant au S. S. E., dans un mille, nous arrivâmes au confluent d'une petite rivière qui tombe dans celle que nous suivions par sa rive gauche. A mesure que nous avancions, je m'apercevais que la culture diminuait, et qu'elle était comme cantonnée autour des villages que nous avions en vue. Ces hameaux, groupés sur le

(1) Cet art de préparer les maroquins vient des Carthaginois, qui l'ont enseigné aux Arabes, et ceux-ci aux Turcs.

HUET, *Commerce et Navigation des anciens*, p. 35, édit. de 1716.

penchant des coteaux, formaient presque à chaque pas des paysages qui avaient successivement pour fond, les coteaux de Calydon, et le mont Aracynthe. Après deux milles de marche, nous arrivâmes aux puits de Zevgarki, près duquel nous trouvâmes campé un corps de Toxides chargés de surveiller les mouvements des klephtes qui étaient répandus dans les montagnes. Comme ils nous dirent que le chemin jusqu'à Missolonghi était libre, nous poussâmes en avant; et dans une heure et un quart de marche depuis Vrachôri, nous eûmes la vue du lac Trichon, que les modernes appellent Ozéros, lac de Vrachôri et Soûdi, dénominations qui répondent à celles de Lysimaque, d'Hydra ou Hyria et de Trichon, qui ne servirent jamais qu'à désigner les diverses parties d'un seul et même lac; et nous arrivâmes bientôt à un grand marais par lequel il est séparé en deux bassins d'inégale grandeur.

Polybe nous indique la position du lac maintenant appelé Soûdi dans la partie de son histoire des guerres de Philippe (1). En écrivant une des campagnes de ce prince, il nous le montre traversant l'Acarnanie, en laissant à main gauche l'Agraïde, les Thestiens, Stratos, et Conope sur la droite; et après avoir guéé l'Achéloüs, s'avançant sur Thermus, ce qui est conforme à ce que j'ai exposé dans les tracés de route des chapitres précédents. Le même historien dit ensuite comment le roi, partant de Thermus, se dirigea sur l'Étolie Épictète, en laissant à droite Lysimachia, Trichonium (2), Phétium, sans indiquer la position de ces villes, qui

(1) Polyb., lib. V, c. 7, § 7.
(2) Τριχώνιον, Steph. Byz.; *Trichone*, Plin., lib. IV, c. 3.

étaient situées (1) dans l'Étolie ancienne. Mais comme je ne pourrais moi-même être clairement entendu, je dois, avant d'appliquer la géographie ancienne, exposer l'état actuel des lieux.

Le lac de Vrachôri, au bord duquel je me trouvais, a un peu plus de six lieues dans les grandes eaux depuis les montagnes qui séparent son bassin de la vallée de l'Événus, jusqu'à l'embouchure des rivières Primeos et Neschio, dont le cours aboutit à l'Achéloüs. La largeur de ce grand réservoir varie dans ses diamètres, depuis trois jusqu'à une lieue et demie dans le lac inférieur situé au couchant. Dans ces dimensions générales, la partie la plus rapprochée de Thermus est fixée par Polybe à trente stades (2), distance qui nous donne celle de cette ville au hameau de Haligni, situé près de ses bords. Ainsi il est probable que ce fut du côté de Ghévala et de Cernélos, au milieu de cette région hérissée d'aspérités, que Philippe remonta, ayant la gauche de son armée appuyée à la partie du lac appelée Trichonium (3). Il ne le prolongeait pas dans sa longueur, comme le remarque Paulmier (4), mais dans l'espace compris depuis Métapa (5), bourgade remplacée aujourd'hui par Métarga, jusqu'à Trachinium, qui dut exister vers Cernélos. Le texte de Polybe me fait hasarder cette supposition, que la suite de ma

---

(1) Plin., lib. V, c. 30; Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 11. Elle était détruite du temps de Strabon, ἠφανισμένη, p. 331.

(2) Polyb., lib. V, c. 8; une lieue et 335 toises.

(3) Polyb., lib. V, c. 7.

(4) Palmer., lib. IV, c. 12.

(5) Μέταπα.... ἀπέχει σχεδὸν ἑξήκοντα ςάδια τοῦ Θέρμου.
Polyb., lib. V, c. 7.

narration semble confirmer, puisque Philippe arriva à Thermus bien *avant le coucher du soleil.* Pour monter vers cette ville, comme on peut le comprendre en consultant la carte, l'armée, faisant route au N. O., dut s'éloigner du lac, et en parcourant trente autres stades, suivre la ligne comprise entre le torrent de Zacogliana et la Thermisse. Ce sont là les raisonnements faits sur le terrain, qui serviront à expliquer le système des guerres dont l'Étolie fut le théâtre.

Nous avions fait halte au bord du marais, afin de préparer nos armes pour pénétrer dans la région dangereuse du Zygos, lorsque nous entrâmes sur un pont de trois cent soixante-six arches qui embrasse la lagune dans une étendue d'environ six cents toises. Les Turcs prétendent que cette chaussée sur arcades est l'ouvrage de Soliman; les Grecs l'attribuent aux Normands; mais sa construction me porte à la regarder comme un ouvrage des Romains. Malgré la bordure de roseaux entremêlés de saules qui couvrent ses côtés, je distinguai, à travers quelques claires-voies, que le lac oriental verse ses eaux assez rapidement dans celui d'Angelo-Castron ou lac inférieur. J'observai sur quelques-unes des piles, des escaliers qui conduisent à des plates-formes bâties autour de la saillie des éperons. Je distinguai à ces espèces de môles, des anneaux auxquels on amarrait les barques employées au cabotage d'un lac entouré jadis des villes qui attiraient le commerce dans leurs ports. J'aperçus encore quelques bâteaux qui fréquentent le lac Trichon, ainsi que les *Ozéros* d'Acarnanie, afin d'exploiter les bois de construction dont ils sont environnés, et les pêcheries établies près de leur décharge.

Après avoir traversé le glacis qui existe à la tête du pont, j'eus la perspective entière des lacs de l'Acarnanie et de l'Étolie, dans lesquels on pénètre en remontant l'Achéloüs; et je donnai, par une sorte d'inspiration, des noms à tous les lieux qui m'environnaient. Ainsi j'appelai Trachinion le défilé qui traverse la forêt de Coudouni pour aboutir à l'Événus; j'appliquai le nom d'Hydra (1) à la partie orientale du lac de Vrachori; celui de Lysimachia (2) au bassin situé au-dessous d'Angélo-Castron; et la dénomination de Trichonion (Τριχωνεῖον) aux pêcheries établies à la décharge de ce vaste réservoir qui se dégorge dans l'Achéloüs par les canaux d'écoulement appelés Primicos et Nescio. Enfin de suppositions en suppositions, car je n'avais rien de positif pour baser mes raisonnements, je parvins cependant à reconnaître la terre d'alluvion appelée Parachéloïde d'Étolie, dans ce qu'on nomme maintenant *Anachaïdes*, ou *fermes* d'Angélo-Castron, dont la description complètera celle du canton moderne de Vlochos (3).

---

(1) Ovid. *Hyries*, *Metamorph.*, lib. VII, v. 371, 380; Strab., lib. X, p. 460.

(2) Polyb., lib. V, c. 7; Strab., lib. X, p. 460.

(3) *Cadastre du canton de Vlochos.*

Noms des villes et villages.	Nombre des familles.
Vrachori, chef-lieu.... (Grecs, Turcs, Juifs, Nègres)....	600
Zaconina..	40
Mountanitza.......................................	10
Coubelo...	20
Kenourio Tchiflik.................................	40
Metochi-tou-Vlochou...............................	10
	720

Pour remplir cette tâche, je dois revenir au gué de Stratos, afin de décrire un chemin que j'ai fait quatre fois, en me rendant directement par la plaine à Missolonghi. J'avais, dans cette marche, à l'orient, l'espace compris entre le fleuve et la rivière de Zapandi (1), lorsque je me dirigeai à travers un terrain couvert de rizières, en laissant à main gauche plusieurs villages (2), et après une heure et demie de marche, j'arrivai à Calivia, hameau éloigné d'un mille environ de l'Achéloüs. Comme il n'y avait rien à rechercher de ce côté, je poursuivis ma route pendant deux milles au sud-sud-ouest, en laissant à gauche Saint-Élie de Begoumi et Saint-Élie de l'Amandier, afin de prendre un pont de trente arches en pierre, jeté à la décharge du lac Soûdi, à trois quarts de lieue de son confluent avec

Noms des villages.		Nombre des familles.
	Report	720
Dimico		17
Koukistra		24
Calivia		35
Turchori	(80 T. 40 G.)	120
Zimolana		100
Malagousta		20
Platanos		10
Keracha		30
Plocopari	Deux monastères et 12 religieux.	30
Zoulichovo		15
Lycochori		30
Melios		10
	Total des familles	1,161
	Total des individus	5,805

(1) Rivière de Zapandi, qui tombe dans le lac Trichon.

(2) Ces villages sont Vlochos, Montanitza, Dimico, Koukistra et Kénourio.

l'Achéloüs (1). Nous entrâmes aussitôt dans une forêt d'une demi-lieue de diamètre, d'où nous sortîmes pour gravir la base d'une montagne couronnée par l'enceinte bastionnée d'Angélo-Castron, ville fondée par Ange Comnène sur l'emplacement d'Arsinoë (2). Elle avait, dit-on, succédé à Conope, tradition que nous croyons erronée, car Polybe place cette ville à l'endroit où existe Conopina (3). Les portes, les remparts et les tours de cette place, près de laquelle on voit un village de quinze familles chrétiennes, et le monastère du Pantocrator, existent presque en entier. Je regrettai que le temps ne me permît pas de visiter la citadelle; et je me contentai de relever son gisement, ainsi que celui de Mouriano, village situé un mille au sud-est, dont les habitants font des vases en bois appelés *plosques*, qui servent à transporter du vin aux champs et en voyage.

Je pus distinguer, des hauteurs où nous étions, la projection de l'Achéloüs; mais bientôt je perdis de vue son cours, en rentrant dans les bois, où nous fîmes un mille pour arriver à Doritza. Là, je reconnus la terre d'alluvion qui a attaché les Échinades au continent, et je commençai à entendre le sens allégorique de la mythologie. J'avais en vue la mer dont Thésée

---

(1) D'Anville et tous les géographes qui l'ont copié, font du lac Trichon plusieurs lacs qui sont le Trichon, Hydra et Lysimachia, quoiqu'il n'en composent qu'un seul, qu'ils font à tort couler dans l'Événus. Il y a deux autres ponts plus bas.

(2) Ἀρσινόη Αἰτωλίας, Steph. Byz.; Strab., lib. X, p. 460. *V.* n. 3; Palmer., ad pag. supr. citat.; Strab.

(3) Polyb., lib. IV, c. 64, v. c. 6, 7, 13; lib. IX, Fragm. II, c. 45; XXX, Fragm. 2, c. 14.

demandait le nom à Achéloüs (1), ainsi que ceux des îles maintenant unies à la terre ferme, qu'il entourait alors de *ses ondes argentées*, avant de se précipiter dans le sein d'Amphitrite (2). Le dieu, qui raconte à son hôte la métamorphose des Naïades en îles, parce qu'elles s'étaient attiré le courroux de Diane, dit comment il fut subjugué lui-même par Hercule, dans la lutte où il perdit une de ses cornes, emblême de la branche méridionale par laquelle il versait une partie de ses eaux dans le golfe d'Anatolico. On reconnaît encore, lorsqu'on en est prévenu, les traces de ce canal au-dessous de Stamna, village situé à la base du contrefort le plus occidental du mont Aracynthe. A la bordure de lauriers-roses, qui se déploient comme une voie fleurie, on peut suivre son cours antique jusqu'à la pêcherie de Tzambaraki, qui fait partie du golfe d'Anatolico. Cette lagune est, je crois, le lac Mélite (3), objet de plusieurs démêlés entre les Étoliens et les Acarnaniens, qui s'en disputaient la possession, sans doute à cause

---

(1) ....Tum maximus heros
Æquora prospiciens oculis subjecta, quis, inquit
Ille locus? digitoque ostendit: et insula nomen
Quod gerat illa doce, quamquam non una videtur.
Amnis ad hæc; non est, inquit quod cernimus unum;
Quinque jacent terræ: spatii discrimine fallunt
...............Procul en procul una recessit
Insula grata mihi. Perimelem navita dicit.....
OVID., *Met.*, lib. VIII.

(2) Νήσων τ' ἀλλάων, ὅσσας τ' ἀπὸ Χαλκίδος ἕρπων
Δίης ἀργυρέης Ἀχελώϊος ἀμφὶς ἑλίσσει.
DIONYS., v. 496.

(3) Strab., lib. X, p. 459. Et est, dicit Casaubonus, Λιμνοθάλαττα, n. 8, ad dict. pag.

de ses salines. Dans ces temps d'héroïque mémoire, où l'on se faisait la guerre pour un champ, comme on la fait aujourd'hui pour un royaume, les prétentions reposaient sur ce qu'Homère avait assigné l'Achéloüs pour frontière commune entre ces deux provinces (1); et comme le cours du fleuve avait été réduit à un seul canal, on se battait pour un terrain vague. A quelle époque ce changement s'opéra-t-il? la question ne me paraît pas susceptible d'être décidée. Mais on conçoit, à la vue du terrain, comment, au moyen d'une digue, on put empêcher l'Achéloüs de déborder dans le golfe d'Anatolico, et rejeter ses eaux vers Œniades. Alors, par un travail dont on attribua l'honneur au bras d'Hercule, les Échinades, situées dans le Delta, se trouvèrent, par le desséchement de la branche méridionale du fleuve, liées au continent, où dès le temps d'Hérodote la moitié se trouvaient réunies (2). Ainsi sortirent du milieu des lagunes que les pluies de l'hiver reproduisent encore temporairement, ces cinq Naïades aux crêtes calcaires qui forment maintenant autant de buttes couvertes de villages (3), et la Para-

(1) L'Acarnanie était bornée par l'Achéloüs et ses habitants n'avaient aucunes possessions sur la rive gauche de ce fleuve. Les deux villes de Plevrone étaient situées dans l'Étolie ainsi que le mont Aracynthe qui est le Zygos des modernes. C'est donc à tort que Paulmier de Grentemenil rejette dans cette circonstance le témoignage de Strabon, Græc. Antiq., lib. IV, p. 472.

(2) Homer. Iliad., II, v. 625; Herod. Euterpe. § X; Scylax peripl. Thucyd. Hist., lib. II, 102; Strab., lib. I, p. 59; Pausan., lib. VIII, 24; Plin. Nat. Hist., lib. II, 85; IV, 1.

(3) Ces cinq sommets, qui proéminent au milieu d'un ter-

chéloïde entière composée des Échinades. Cette terre nouvelle, qu'Hercule annexa au domaine de son beau-père OEneus (1), donna en même temps lieu à la fable de la corne d'abondance, symbole de la fertilité d'un sol inépuisable. Le patrimoine de Mégètes, l'ami de Jupiter (2), et les îles qui existaient encore au temps de Ptolémée, aujourd'hui attachées à la terre-ferme par de nouveaux attérissements, forment une étendue de quatre lieues de territoire sur deux de diamètre. Enfin, comme si les anciennes concessions étaient destinées à se reproduire dans tous les temps, la Parachéloïde, après avoir fait partie du domaine d'OEneus et des Césars de Byzance, est de nos jours affectée à la dotation des sultanes, qui la louent annuellement à titre d'*Anachaïdes* ou *fermes* dépendantes d'Angélo-Castron.

C'est à cette partie de l'Étolie que les divisions modernes bornent l'étendue du canton de Vlochos, contrée qui ne compte plus que Vrachori et les villages dont les principaux sont portés au cadastre. Telle est la population du grand plateau de l'Étolie (3), où l'on comptait autrefois cinq villes, parmi lesquelles Ther-

---

rain d'alluvion, sont couronnés par le village de Goûria, deux tiers d'heure S. de Doritza; Milo, une heure S. O. du précédent; Agouri, une heure un tiers plus bas, vers la mer; une heure à son S. E., Magerla; et de celui-ci, une heure un tiers E. S. E., Néochori.

(1) OEneus, père de Déjanire. Strab., lib. X, p. 458.

(2) Mégètes, fils de Phylée, au temps de la guerre de Troie, régnait sur les Oxies et les Échinades.

STRAB., lib. X, p. 459.

(3) Ἀνδρῶν Αἰτωλῶν πεδίον μέγα. DIONYS., v. 432.

nus (1), capitale, place forte, boulevard de la province et chef-lieu des états, renfermait à elle seule plus d'habitants que n'en possède maintenant le Vlochos. Cependant l'Étolie, cultivée par un faible nombre de bras enchaînés, produit encore avec la Parachélotide, calcul fait d'après le paiement des dîmes, pour un million deux cent soixante mille piastres ou francs de denrées provenant de son territoire (2).

---

(1) Strab., lib. X; Polyb., lib. V, c. 7; *Excerpt. Legat.*, c. *Fragment. a Vales. publicat.*, lib. XI.

(2) Les produits sont, pour le Vlochos : blé, 20,000 kilos; riz et maïs, 5,000; soie, 400 oques.

Pour l'Anachaïda d'Angélo-Castron : blé, 5,000 kilos; maïs, 50,000; riz, 10,000; orge et avoine, 8,000 mesures; soie, 100 oques. Dans ce calcul, on n'a pas compris les revenus des terres du Vacouf, des monastères, des spaïliks et des timars, ni ceux des champs exploités par les Céphaloniotes pour le compte du visir Ali, dont les revenus peuvent être calculés à 400,000 fr.; ce qui porterait le produit général de ce canton à 1,600,000 fr.

CHAPITRE V.

Seconde partie de l'Étolie ancienne. — Éolide, ou canton de Zygos. — Mont Aracynthe. — Défilé de Gérasovo. — Vallée des tombeaux. — Fontaine Sykia. — Cleïsoûra. — Chapelle du prophète Élie. — Tichium ou Olenos. — Anatolico. — Plevrone, aujourd'hui Kyra-tis-Irinis. — Missolonghi. — Ruine de Crocilium, ou Acragas, aujourd'hui Cortaga. — Plaine Lélante. — Embouchure de l'Évènus, ou Fidaris. — Emplacement de Chalcis. — Population et revenus du canton de Zygos (1).

Les Étoliens, qui succédèrent aux Curètes, après les avoir expulsés de Plévrone, donnèrent, dès une

(1) *Cadastre du canton de Zygos.*

Noms des villes et villages.	Nombre des familles.
Hypochori	60
Galata	50
Anera	6
Birbati (détruit)	2
Despina	20
Misarissa (détruit)	4
Botino	50
Bourlessa	20
Ghavalas	80
Grammatiki	20
Mattaraga	20
Papadates	50
Chassenage	20
Zandim	6
Cachteniki	12
Gérasovo	60
Sivitza	20
Magoula	45
Condouros	20
	565

haute antiquité (1), leur nom à la partie méridionale de l'Étolie ancienne, comprise entre la Parachélotide et l'Événus. Nous allions entrer dans cette contrée par le défilé qui aboutit à la plage d'Anatolico, en traversant la chaîne ardue du mont Aracynthe, lors-

Noms des villes et villages.	Nombre des familles.
Report	565
Mastro	35
Episcopi	20
Gourias (Saint-Michel, monastère religieux, 10)	60
ANATOLICO	350
Stamna	60
Saint-Élie de l'Amandier	20
Saint-Élie de Begoumi	15
Angelo-Castron (monastère du Pantocrator)	80
Mourstia	25
Bresacos	15
Zevgaraki	12
Sèvitza-Cato	25
Chrysovergi	6
Calivia	40
Doritza	10
Neochori	130
Gabelo	45
Calphenikia	40

Monastères.

Kéli, 6 religieux.
Monastiri, 12.
Onze couvents sont maintenant inhabités.

MISSOLONGHI	800
TOTAL des familles	2,353
TOTAL des individus	11,765

(1) Thucyd. Hist., lib. III, 206, 102; Palmer., IV; Græc. Antiq., 8. C'était, dit-il, une contrée et non une ville, appelée Aïton, comme l'affirme un des annotateurs de Thucydide, n. 92, ad pag. 219.

qu'en quittant le grand pont du lac Soûdi, nous tournâmes brusquement à l'ouest pour gravir des rochers escarpés. Malgré la difficulté du sentier, nous atteignîmes un entablement au niveau duquel j'aperçus les sommets tour à tour boisés ou nus de l'*abrupte* Aracynthe (1). Je planais sur une scène d'amphithéâtres peuplés jadis par la mythologie, de Faunes, de Pans, d'Égipans et de Tityres; je voyais les lieux chantés par Théocrite et Virgile, mais sous quels auspices et dans quel état! Au lieu de prêter l'oreille aux sons de la lyre d'Amphion, ou bien aux chants bucoliques de quelques innocents Corydons, mes guides et mon escorte, qui croyaient entendre les sifflets des brigands, tremblaient au moindre frémissement des feuilles. Nous avions à gauche le village de Gérasovo, à peu de distance, Zevgarachi, la vue du lac et des forêts de châtaigniers qui couvrent de ce côté les flancs du Zygos. Bientôt nous descendîmes par un sentier tracé en spirale; et après un mille de chemin, nous arrivâmes à la fontaine des Figuiers (Sykia), halte des voyageurs, et rendez-vous fréquenté des brigands. On m'indiqua aux environs de cette gorge dont le silence n'était alors interrompu que par le chant des Loriots, des Galiandres (2), et des Scartalis (3), sept villages peu nombreux qui composent une Anachaïda ou *ferme* dépendante du mousselim de Vrachori.

---

(1) *In Actæo Aracyntho*, du mot Ἀκτή, qui signifie *abrupte*.

(2) Γαληανδρα. *Turdus solitarius*, espèce de grive que les Orientaux estiment à cause de son chant; il y en a qui se vendent jusqu'à deux cents piastres.

(3) Le Scartalis, qui est la *Fringilla Flaveola* de Linné, égale le rossignol par l'éclat et la beauté de son chant.

Après nous être reposés à la fontaine, nous nous dirigeâmes au midi à travers une gorge encombrée de halliers; et ayant franchi un contrefort de la chaîne supérieure, que les habitants appellent Râchi (la croupe), nous gravîmes pendant un quart de lieue un défilé pierreux, au revers duquel nous longeâmes durant quatre milles les bords agrestes d'une rivière qui traverse la vallée des tombeaux. Au fond de cet entonnoir, où je ne vis aucun monument funéraire, mais qui a pris son nom à cause des fréquents assassinats dont il est le théâtre, nous abandonnâmes le cours de la rivière, qui se rend au lac Hydra (1). Surpris de la forte position de ce défilé, je m'informai s'il s'y trouvait quelque *vieux château ;* et on m'assura qu'il n'y avait d'autres ruines dans cette sauvage contrée que celles d'Angélo-Castron. Quoique assez près de Brisâco, je ne pus voir ce village, à cause des ressauts boisés des montagnes, sur les flancs desquelles nous marchâmes pendant une heure pour atteindre Cléïsoura, défilé redouté des voyageurs, qui est le Trachis antique d'Étolie.

Avant de pénétrer dans ce *coupe-gorge*, je relevai, un mille sur la gauche, le village de Sivitza-Apano ; et aussitôt les pentes brusques des chaînes parallèles des montagnes nous dérobèrent toute espèce d'horizon. Le soleil, qui était alors très-élevé, et le manque

---

(1) De l'endroit où l'on quitte la rivière jusqu'à Vrachori, la distance est de quatre heures et demie N. S. Le cours de ce ruisseau se dirige au N. E. vers Sivitza-Cato, situé à sa rive droite, d'où il tombe dans le lac à une demi-lieue du gué, où nous le passâmes.

absolu de courants d'air, rendaient notre marche accablante. Les chevaux glissaient sur les roches brûlantes, et nous étions comme dans une fournaise. Cependant nous parvînmes à escalader le sentier, à peine tracé au penchant des montagnes de droite. Les guides me firent remarquer au côté opposé de ce ravin les embuscades des voleurs, qui, depuis la destruction des arbres derrière lesquels ils se retranchaient, ont formé des épaulements avec des tas de pierre, à couvert desquels ils tirent sur les voyageurs. Une inscription, gravée à la face d'un rocher qui flanque la droite du sentier, rappelle que du haut de la montagne de gauche, une balle, dont on voit encore l'empreinte, frappa à l'énorme distance où nous nous trouvions, tant est considérable la portée de fusil des Albanais. Je ne pouvais me défendre d'une secrète inquiétude, en considérant les précipices dont nous étions entourés, lorsque mes guides, pour montrer qu'ils étaient bien armés, firent plusieurs décharges de mousqueterie qui produisirent une longue répercussion dans les échos. Enfin après trois quarts d'heure de fatigue, nous atteignîmes le point culminant du Trachis, d'où j'aperçus la mer, l'île et la ville d'Anatolico. Un vent délicieux, qui soufflait du large, nous permit de respirer, et ranima les forces de nos chevaux.

Autant que ma vue put s'étendre, j'observai, et je ne tardai pas à vérifier par mes marches, que le mont Aracynthe s'étend depuis l'Événus jusqu'au-dessous d'Angélo-Castron (1), où il expire par des pentes légèrement inclinées, à trois milles environ de la rive

(1) La distance E. O. est de neuf heures et demie.

gauche de l'Achéloüs. Ainsi cette montagne, qu'on ne sera plus tenté, je pense, de transplanter dans la Béotie, comme l'ont fait Servius (1) et le commentateur de Virgile (2), reprend sa place sur la côte de l'Éolide, au midi de l'Étolie ancienne. A droite du faîte sur lequel nous avions fait halte, on me montra dans la cavité d'un rocher, une chapelle dédiée au prophète Élie, qui a été fondée par les klephtes. On monte à cette grotte sacrée, que je ne fus pas tenté de visiter, par un escalier dangereux qui n'empêche pas qu'elle ne soit très-fréquentée. Là, sans crainte d'être surpris, les armatolis, non moins dévots que l'étaient autrefois les flibustiers, assistent à la messe, et se livrent aux exercices de piété. On voit suspendus aux murs et à l'autel une multitude d'*ex-voto*, d'offrandes et de dons précieux consacrés par des hommes qui croient racheter leurs crimes avec des compensations pécuniaires. Par une autre raison moins explicable, je sus qu'Ali pacha, qui poursuit à outrance ces klephtes, n'a pas cessé de respecter les *ex-voto*, les lampes d'argent et l'oratoire du prophète Élie (3), objet du culte des armatolis insoumis.

---

(1) Il l'appelle ἀγεογράφητος, et la discussion qu'il donne à ce sujet est lumineuse. PALMER., lib. IV, c. 10, p. 449.

(2) Annotationes C. Ruæi in 2 Virgilii Eclogam, ed. Hagæcomitum.

(3) Si Ali pacha respecte les églises des voleurs, il arrive rarement que ceux-ci se permettent d'en piller aucune. Cependant un d'entre eux s'avisa de voler les *ex voto* d'argent donnés par ses camarades à Notre-Dame de Paradisi près de Vonitza. A chaque objet qu'il mettait dans son sac, il faisait un signe de croix, et expliquait ses motifs, en disant à la Vierge : *Ceci*,

Nous employâmes un quart d'heure à descendre la pente méridionale du mont Aracynthe, et au sortir du défilé, je remarquai d'anciennes murailles bâties avec ciment, que je crus au premier aspect être les restes d'un aquéduc destiné à verser l'eau dans Plévrone. Mais en réfléchissant qu'il n'y a aucune source coulante dans la montagne que nous venions de traverser, pour être transportée, je crus avoir retrouvé Tichium (1), *redoute* qui ne pouvait être mieux située pour défendre les passages du côté de la mer. La chose acquit pour moi un nouveau degré de probabilité, quand les guides m'apprirent qu'il existait une chaussée pavée qui conduisait de cette ruine à Kyratis-Irinis, nom moderne de Plévrone. Comme je ne pus suivre les traces de cette voie, parce qu'il fallait nous rendre à Anatolico, nous traversâmes une plaine de trois quarts de lieue qui aboutit à la mer, en laissant derrière nous le marais de Strovitza et les magasins de Tzambaraki, situés au bord du lac Mélite,

---

Despœna (souveraine), vous a été donné par un tel qui l'avait volé; cette couronne vous fut offerte par un homicide. Et après avoir établi sa censure sur chaque article, il se retira chargé des dépouilles du sanctuaire. Ce pillage ayant été connu, le klephte, coupable de sacrilége, fut livré par les siens à Ali pacha, qui le fit pendre. Le visir, qui a ses capitulations de conscience, confisqua à son profit les dépouilles sacrées, *qui*, disait-il, *n'étaient plus celles de l'église, mais d'un voleur dont il avait puni le crime et l'impiété.*

(1) Thucyd. Hist., lib. III, 203, 96; Tit.-Liv., liv. XXXVI, 16, 19. Ait Tichiunta esse montis cacumen, ut Callidromus et Rhoduntia, cui assentitur Appianus qui Τειχιοῦντα scribit. De Bell. Syr. p. 96, 97, edit. H. Steph. Palmer. Græc. Antiq. V.

près de Stamna. Dans notre marche au sud-est, nous avions en vue Anatolico, qui se présente de loin comme un grand vaisseau échoué au milieu des bas-fonds du golfe. Nous croyions y toucher, mais trompés par l'aspect des angles rentrants des pêcheries, nous dûmes les contourner pendant deux milles avant d'arriver au *Pératia*, ou bac, établi entre l'île et une fontaine appelée Crionero, à laquelle les habitants viennent puiser l'eau nécessaire à leurs besoins.

La dernière des Échinades, qui n'est pas Dulichium, île maintenant submergée et connue des Ithaciens, mais l'humble Pémêle, a reçu des modernes le nom d'Anatolico, peut-être par rapport à sa situation à l'orient de l'embouchure de l'Achéloüs. Un monoxylon, qui se trouvait à la plage, me transporta dans cette île, où je débarquai près d'une place que les habitants commençaient à orner de quelques platanes. J'appris que leur ville renfermait trois cent cinquante familles, parmi lesquelles quarante environ sont mahométanes. Du lieu où je me trouvais, je pus compter trois églises et une mosquée; et en voyant le teint frais des habitants, je fus étonné d'entendre dire que l'air de ce séjour est un des plus insalubres de la côte. Ceux que j'interrogeais demeurèrent à leur tour fort surpris, quand je m'informai s'il était vrai, comme le raconte Mélétius, qu'il était autrefois sorti *un fleuve de sang* du fond de leurs lagunes. Chacun se regardait, et il me fut facile de comprendre que le géographe grec avait été trompé par quelque fable de l'invention de ses compatriotes, qui n'a rien au reste de plus extraordinaire que bon nombre de contes pareils rapportés par les auteurs anciens.

Je ne m'arrêtai à Anatolico que le temps nécessaire pour dîner, tandis que mon escorte prenait son repas près de la fontaine qui jaillit avec abondance de la base aride du mont Aracynthe. J'aurais pu éviter les circuits du golfe, en naviguant directement vers Missolonghi; mais je préférai la voie de terre, afin de reconnaître les points qui pouvaient me donner quelques nouvelles lumières sur une contrée où tout est intéressant et historique.

Revenus au rivage, nous dirigeâmes droit à l'orient, à travers une plaine négligée, bordée à gauche d'épais rideaux d'oliviers qui couvrent les coteaux inférieurs du Zygos. Parfois nous traversions des bancs de sel qui effleurit spontanément à l'extrémité des lagunes. Parfois nous retombions au milieu de quelques champs cultivés, en prolongeant les pêcheries entremêlées de cabanes habitées par des Grecs qui passent leur vie au milieu de leurs madragues, où les poissons vivent parqués et à la disposition de l'homme. Je voyais dans les étangs, des bandes de cygnes sauvages, d'onocrotales et d'oiseaux aquatiques bercés par les vagues. Ils semblaient poursuivre, en voguant à l'occident, la lumière du soleil, dont les derniers rayons rougissaient les hauts sommets d'Ithaque, île autrefois souveraine des plages et des écueils que je contemplais (1). Nous dûmes bientôt rentrer dans les terres afin de prendre une chaussée percée d'arches, jetée

(1) La plage sur laquelle je viens de tracer ma route étant submergée pendant l'hiver, on suit alors la base du mont Aracynthe, où l'on trouve plusieurs ponts bâtis sur les torrents qui en descendent.

sur un marais formé par des sources coulantes, près desquelles on voit deux moulins. Nous étions alors à sept milles d'Anatolico, lorsque les guides me firent apercevoir au penchant du mont Aracynthe l'enceinte de la seconde Plévrone, qu'ils appellent le *château de la dame Irène*, du nom d'une princesse de la famille des Paléologues, qui avait, dit-on, restauré cette ville maintenant déserte.

J'avais constamment marché depuis Anatolico sur une terre d'émersion, et après avoir dépassé les moulins et le monastère de Condro, nous ne tardâmes pas à prendre la chaussée qui aboutit à Missolonghi, que les Grecs appellent la petite Venise. Mais quelle différence entre la reine de l'Adriatique, ville aussi étonnante par sa position que par la sagesse de ses institutions et par son commerce, avec un cloaque situé dans les bas-fonds de l'Étolie!

Missolonghi, ville tout-à-fait moderne, bâtie sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle de nouveaux attérissements lui servent de digue, dut son origine à des pêcheurs. Quelques personnes croient qu'elle a succédé à une bourgade appelée Onthis, qui était le port de la seconde Plévrone. Dévastée en 1715 par les Turcs qui s'étaient emparés du Péloponèse, elle avait réparé ses pertes et formé une marine marchande assez florissante, lorsque l'insurrection de la Morée attira des calamités inattendues sur ses habitants. M. Rose, consul de France à Patras, dans une lettre du 22 avril 1770, adressée au duc de Choiseul, disait « que dix « mille insurgés s'étant emparés de Patras, il avait dû « quitter sa résidence. Nous avons, écrivait-il, relâché à « Missolonghi, où nous avons vu pendant trois jours et

« trois nuits brûler cette ville qui est réduite en cendres « ainsi que quatre-vingts bâtiments apppartenant à « ses navigateurs : ce crime est l'ouvrage des Dulci-« gnotes qui ont détruit la petite ville d'Anatolico et « emmené ses habitants en esclavage. » Les Missolonghiotes étaient parvenus depuis ce temps à se créer un cabotage très-étendu au Levant et dans l'Adriatique. Gouvernés d'après leurs coutumes, sous la souveraineté du sultan, ils avaient des capitalistes, ainsi qu'une marine de vingt vaisseaux marchands et de quarante brazzères (1), lorsqu'en 1804, la ville fut envahie par le satrape de Janina, et détachée, ainsi que l'Étolie, du sangiac de Négrepont. Alors, avec l'opression qui exigeait des tributs exorbitants, commença la gêne des armateurs, qui causa la perte du commerce de cette échelle. Les bâtiments de Dulcigno et d'Antivari viennent maintenant y charger le sel que les Missolonghiotes leur portaient autrefois, et la navigation de ces derniers se réduit à une polacre et à dix-huit barques du port moyen de vingt tonneaux, qui suffisent au cabotage avec la côte et l'heptarchie des îles Ioniennes. Les flaques d'eau croupissante couvertes de sphaigne (2), et la mauvaise odeur des bas-fonds, m'avaient fait penser que l'air de cette ville, habitée par huit cents familles grecques, devait être contagieux; mais par un bienfait particulier du vent de nord-ouest, qui souffle régulièrement chaque après-

(1) Brazzere, bâtiment à voiles latines et à rames, dont les plus grands sont ordinairement pontés.

(2) Sphaigne, mousse aquatique des marais composée de filaments soyeux d'un beau vert.

midi, j'appris des habitants que la température y est aussi salubre qu'elle est destructrice et contagieuse à Anatolico.

On peut croire que les lagunes de Missolonghi sont les pêcheries poissonneuses du lac Onthis de l'Étolie, qui étaient autrefois affermées par les riches négociants romains de Patras (1); et Missolonghi, le port que Callimaque attribue aux Échinades (2), qui sont maintenant réunies au continent.

Dans mes promenades sur les golfes, je déterminai approximativement leur circonférence à vingt lieues, en y comprenant les bas-fonds d'Anatolico et le bras de mer qui s'avance jusqu'à Stamna, au fond duquel se jetait autrefois la branche méridionale de l'Achéloüs; enfin j'estimai que sa longueur d'orient en occident pouvait être fixée à six lieues. Nous fîmes trois milles environ en mer, en dirigeant au sud-ouest, pour nous rendre à l'ancrage de Vasiladès, où les vaisseaux mouillent par trois et cinq brasses de fond. La ligne des hauts fonds situés en avant de ce fortin est désignée sous le nom de Procopanistos. Aux environs on remarque, à la distance d'une portée de canon, la chapelle de Aïsosti, et l'île Scylla. Je relevai une lieue au S. E. de Missolonghi l'île inhabitée de Kleisovo, où l'on pourrait établir une ligne de palissades, afin de défendre les approches de Missolonghi.

Missolonghi, ville d'éternelle mémoire! territoire

(1) Schol. Nicandr. ad Theriac. v. 215 et seq. Cic. ad Familiar., lib. XIII, epist. 17 et 50.

(2) ....Λιπαρὸν νήεσσιν Ἐχινάδες ὅρμον ἔχουσαι.

In Delo. v. 154.

sacré de l'honneur et de l'héroïsme! oh combien j'étais loin de prévoir alors ta gloire et tes malheurs! Comment cette faible et misérable tour des Vasiladès a-t-elle pu arrêter pendant un seul jour les efforts des Turcs? Comment Anatolico, île sans défense, à laquelle on pourrait aborder sur des radeaux, n'a-t-elle pas cédé à une simple sommation? Quels moyens si longs de défense pouvait-on espérer de Missolonghi? rien ne peut s'expliquer par des calculs humains. La Croix, le nom de l'Éternel, le sang des martyrs du Christ ont multiplié la force et les ressources des Hellènes. Que les enfants de Bélial triomphent, *Dieu se rendra admirable par la voix de son tonnerre;* bientôt *la bête féroce rentrera dans sa tanière, et elle demeurera dans sa caverne* (1).

Nous entrâmes dans les bas-fonds séparés par des cloisons de roseaux, au milieu desquels vivent des pêcheurs solitaires. Comme aux temps anciens, je retrouvai leur pauvreté, leurs filets, leurs hameçons, leurs canots échoués sur la grêve, et les huttes en clayonnage couvertes de joncs, où l'homme, vieux de travail et de privations, n'a pas même un chien pour compagnon. Enfin, aux haillons qui meublaient leurs cabanes, au teint hâlé des ichthyophages étoliens, je reconnus les détails des pêcheries et des pêcheurs qui inspirèrent à Théocrite une de ses plus belles idylles, qu'il était réservé à son gracieux traducteur Firmin Didot de reproduire dans notre langue (2).

---

(1) Job. c. 37, v. 5, 8.

(2) Ἰχθύος ἀγρευτῆρες ὁμῶς δύο κεῖντο γέροντες, etc.

Au fond d'une cabane, asyle humble et sauvage,

D'autres scènes non moins intéressantes m'occupèrent dans ces sortes de promenades. Je me plaisais à entendre raconter comment les poissons se cantonnent sur ces plages, le temps de leur frai et les époques de leurs passages. J'assistai à la pêche avec la nasse, je fus témoin de celle au harponnage, qui se fait à la lueur des feux, lorsque la nuit obscure couvre les lagunes; et comme nous revînmes débarquer au pied du *château de la dame Irène*, je pus prendre une idée de l'état de ses ruines (1).

La seconde Plévrone (2) (car la première se trouve au bord de l'Évenus), qui exista près d'Arsinoé et de Lysimachia, était la ville que j'apercevais au penchant

---

Dont le toit est de jonc et le mur de feuillage,
Deux pêcheurs déja vieux ensemble étaient couchés.
Ils dormaient sur un lit de roseaux desséchés :
Leur tête, reposant sur des habits rustiques,
Pressait et l'osier souple et leurs feutres antiques.
Là, sont de leur métier les instruments divers;
Des nasses, des filets encor d'algues couverts,
Quelque vieil hameçon et quelque ligne usée.
Plus loin sur des rouleaux leur barque était posée.
C'étaient là leurs trésors; c'était là tout leur bien.
Ils n'ont pas un seul vase, ils n'ont pas même un chien,
Un chien, des malheureux le compagnon fidèle.
De la pêche occupés, n'espérant rien que d'elle,
Pour unique compagne ils ont la pauvreté,
Pour seul voisin, la mer, qui vient, de tout côté,
De ses flots murmurants embrasser leur chaumière.

Traduction de Firmin Didot.

(1) J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parcourir Plévrone et de la voir à loisir; et je réunis mes observations faites à diverses époques, dans un seul faisceau.

(2) Plevron. Thucyd. Hist., lib. III, 206, 102; Strab., lib. X, p. 460.

méridional du mont Aracynthe. Son développement, qui consiste en deux enceintes d'époques différentes, avec deux portes, l'une au nord et l'autre à l'orient, est entier. La dernière des portes a perdu son linteau qu'on remarque parmi les ruines. Mais la porte septentrionale qui conserve un ornement approchant de celui de Mycènes, présente des constructions helléniques et romaines, avec des restaurations des temps modernes. L'acropole, qui est peut-être l'Olénos d'Homère (1), placée à l'occident, est construite en maçonnerie pélasgique de la plus haute antiquité. Les remparts ou murs d'enceinte ont partout huit pieds d'épaisseur, et sont en larges blocs de pierre polie, dont quelques-uns ont neuf pieds de longueur. On remarque du blocage entre les parements intérieurs et extérieurs, mais parfois un seul bloc forme la hauteur de deux ou trois assises. Dans un espace isolé, on trouve les restes d'un portique qui entourait probablement l'agora ou marché public, des citernes ruinées, et un grand réservoir quadrilatéral, taillé dans le roc, divisé en compartiments pavés. Ne pourrait-on pas présumer que la ville de la *dame Irène*, dont les constructions sont accumulées les unes autour des autres, fut Olenos, Plévrone première, et peut être la seconde Plévrone, chose qui indiquerait une suite de restaurations, jusqu'au temps des constructions du moyen âge qui attestent le séjour des Romains du Bas-Empire?

Vers la partie la plus élevée, je crus reconnaître au pourtour d'un donjon, les traces de la construction

(1) Polyb., lib. IV, c. 64; lib. V, c. 6; lib. IX, fragment. 11. Strab., lib. X, p. 460.

cyclopéenne, une chambre récrépie en stuc; et je ne remarquai nulle autre part aucun vestige des arts qui durent y fleurir, si on en juge par les médailles qu'on y trouve (1), et par les restes d'un petit théâtre. J'eus, de cette hauteur, la vue entière de l'Éolide, des golfes, de l'embouchure des fleuves, du gisement des îles Ioniennes et du développement des côtes septentrionales du Péloponèse. Capitale d'une contrée pastorale, quand la mer, qui s'éloigne chaque jour, baignait les bases de ses coteaux, Plévrone dut voir émerger successivement du sein des ondes de la Parachéloïde, les attérissements de Missolonghi, et cette campagne Lélante, qui, comme le lac Mélite, fut la cause de tant de combats entre les habitants de l'Étolie Épictète et ceux de l'Éolie. Maître de l'horizon, je compris pourquoi Thermus était le dépôt et le lieu de réfuge des Étoliens, quand ils étaient menacés d'une invasion étrangère (2). Quelle autre position serait en effet plus admirablement choisie pour concentrer les forces de cette province, si on se rappelle que le défilé de Métapa et de Pamphie est dangereux; que celui dont je viens de tracer les embarras est presque inaccessible;

(1) Parmi les médailles qu'on me vendit, la plus remarquable est la suivante :

Argent. Tête d'Hercule jeune, à droite, couverte d'une peau de lion.

R. ΑΙΤΩΛΩΝ. Homme tourné à droite, assis sur des boucliers de différentes formes, la tête couverte du pétase, vêtu de la pénule, une ceinture autour des reins, bottines aux jambes, la main droite sur un bâton noueux, tenant dans la gauche une épée courte dont le ceinturon lui enveloppe le bras; dans le champ, Α. ΣΘ, et un monogramme.

(2) Polyb., lib. V, c. 7.

enfin que, maître d'Angélo-Castron et du pont de la décharge des lacs, toute la ligne méridionale du Vlochos peut être surveillée et défendue avec peu de troupes? Qu'avait-on, dans une pareille position, à craindre d'un ennemi qui se montrait du côté du Péloponèse? Et ne peut-on pas taxer de témérité le coup de main de Philippe, qui s'empara de Thermus, en se frayant une route par le défilé de Métapa, où il pouvait être accablé, si sa marche eût été éventée? La position n'est pas moins forte du côté de l'Achéloüs, dont toute la défense consisterait à garder le gué de Stratos. Enfin le Panétolicon et les chaînes du mont Callidrome au septentrion, n'offrent-elles pas des barrières insurmontables du côté de la Thessalie? Où pouvait-on mieux placer une capitale, dans un pays sans cesse agité par les guerres? La nature des lieux est encore la même; ce serait derrière les rochers de l'Aracynthe que pourrait se relever le bastion militaire du Vlochos, et Vrachori deviendrait alors la capitale d'une province d'hommes belliqueux que l'oppression a refoulés dans les montagnes, où je montrerai leurs peuplades, restées chrétiennes et toujours armées.

Après avoir séjourné à Missolonghi, je dus, pour contiuuer mon voyage vers l'Événus et dans l'Étolie Épictète, reprendre la chaussée qui traverse les lagunes; et à une demi-lieue de là, nous arrivâmes a l'extrémité des salines. En tournant ensuite à l'orient, nous commençâmes à nous éloigner insensiblement de la mer, en rangeant la base des montagnes, tandis que nous laissions à droite un terrain cultivé et des jardins qui sont remplis de végétaux de la plus grande beauté (1).

(1) La végétation est tellement forte dans le terrain de Misso-

Bientôt après, nous traversâmes des champs de maïs, des plantations de tabac, des cotonnières entremêlées de carreaux de sésame; et dans deux heures et demie de marche, pendant lesquelles je ne remarquai que le seul village de Gabélo, situé au pied du Zygos, nous arrivâmes au bord de l'Événus, que les modernes appellent Fidaris. Nous venions de traverser le grand diamètre d'une nouvelle terre d'émersion, connue des anciens sous le nom de Lélante (1), et qui est maintenant appelée Anachaïda, ou *ferme* d'Hypochori.

En remontant, de ce point extrême de la plaine au septentrion, la rive droite de l'Événus pendant un quart-d'heure, je vis à gauche les cabanes de Cortaga, qui est vraisemblablement l'Acragas des géographes. A peu de distance, je reconnus des ruines cyclopéennes avec des restaurations helléniques que les savants du pays disent être celles de Calydon; mais leur érudition est en défaut. Ces débris me parurent, par leur position, avoir appartenu à Crocyléa (2) et à Acragas, car dans la Grèce plusieurs villes de noms différents paraissent s'être succédées sur les mêmes terrains. En adoptant cette idée, que les savants réduiront à sa juste valeur, on peut expliquer comment Démosthène, général des Athéniens, partant de l'extrémité orientale de l'Étolie Épictète, pour se porter dans l'Éolide, arriva le premier jour de marche, à Potidania; le second à Crocyléa, qui serait près du

---

longhi, qu'on y voit des choux-pommes qui pèsent jusqu'à quarante livres, et on m'en a montré même de plus gros.

(1) Λήλαντον πεδίον, Strab., lib. X, p. 447 et 465.

(2) Crocyléa, Thucyd., lib. III; Strab., lib. VIII, p. 376.

gué actuel de l'Evénus; et le troisième à Tichium, dont j'ai indiqué la position à l'issue méridionale du défilé du Zygos. Ne serait-il pas possible de supposer qu'au temps d'Étienne de Byzance, Crocyléa était remplacée par Acragas, dénomination empruntée de *la fertilité* de ses coteaux qui donnent encore le meilleur vin de l'Étolie(1)? De pareils changements étant communs dans les noms, je présume qu'il faut voir Crocyléa et Acragas, dans les ruines maintenant existantes près du village moderne de Cortaga.

A peu de distance de cette gorge, on entre dans le vallon de Birbati; et Missaressi est le dernier village sur cette ligne qui sépare le canton de Zygos de l'Apocoro, ou Apodotie, et de l'Apocleïstra, que je ferai connaître en esquissant la potamographie de l'Événus(2).

Il me restait à visiter la campagne Lélantique(3), ou ferme d'Hypochori, pour compléter la description de l'Éolide; et comme j'ai fait son relevé à une épo-

---

(1) Acragas etiam urbs Ætoliæ nominatur a Stephano tanquam ex Polybio; et ait : Ποταμὸν καὶ τὴν πόλιν ἀπὸ τῆς χώρας ὀνομᾶσθαι Ἀκράγης, διὰ τὸ εὔγειον; id est : *Fluvium et urbem vocari a regione, quæ ob soli bonitatem dicebatur* Ἀκράγης, *soli excellentiâ.* PALMER., lib. IV, c. 14.

(2) De Cortaga, on entre dans le vallon de Birbati; de Birbati à Gouria N., deux tiers d'heure; du précédent à Despina N., deux tiers d'heure; de Despina une heure N., Missaressi. Les autres villages du Zygos, situés dans l'Aracynthe, et qui ne peuvent figurer que dans une carte de détails, se trouvent dans la forêt de Coudouni (des grelots), qui couvre sept lieues de pays.

(3) Schol. Thucyd. Hist., lib. I, 10, 29.

que différente, je vais la décrire, en procédant des bords de la mer jusqu'au gué où je reprendrai bientôt ma narration.

J'étais débarqué au pied du mont Chalcis, ou Varasova, dans l'idée d'y retrouver les restes de Calydon. En partant de la baie à laquelle le Varasova donne son nom, baie où l'on trouve un restant de mole et une tour délabrée, je crus un moment approcher du terme désiré de mes recherches. Mais en examinant le sol que je foulais, je reconnus encore une terre d'alluvion formée par les attérissements de l'Évênus. Cette réflexion me porta à visiter d'abord les embouchures de ce fleuve, qui sont séparées par un delta de deux mille et demi d'étendue nord et sud, sur un quart de lieue de base d'orient en occident. J'examinai successivement les deux branches qui portent les noms d'Hypochori et de Galata; et après cette excursion, je rétrogradai vers la calanque d'où j'étais parti sans avoir trouvé Calydon.

Après avoir dîné au bord d'une fontaine appelée Krio-Néro, nom générique de toutes les sources fraîches, à peu de distance d'un caravansérail ruiné, je repris ma route à pied, en traversant une campagne couverte de maïs, de champs de sésame et d'anis, que les cultivateurs arrosent, en détournant des filets d'eau du Fidaris. J'examinai soigneusement les flancs escarpés du mont Chalcis, dont la base est couverte d'éboulements de rochers; et je me convainquis qu'il n'avait jamais existé de ville de ce côté. J'avais parcouru un mille de chemin environ, lorsque j'aperçus à gauche un lac appelé *Xéro-Limni*, parce qu'il tarit presque

entièrement en été. Ses lagunes, qui conservaient encore de l'eau, étaient couvertes de plantes naïades, telles que l'hippuris, la sagittaire aux feuilles lancéolées, le myosotis; et à trois quarts de lieue de ses bords, en marchant au nord demi-quart ouest, j'arrivai à Galata, village de quatre-vingts familles grecques, jadis plus considérable, si on en juge par l'étendue de ses ruines. Je n'eus besoin que de me nommer pour obtenir des chevaux; et à un quart de lieue de là, je passai avec ma caravane la première branche de l'Évênus ou Fidaris. Terrible et impétueux dans la saison des pluies, comme je pus m'en convaincre par ses dévastations et la grosseur des pierres qu'il entraîne, il ne couvrait plus dans ce moment le fond scabreux de son lit que de deux pieds d'eau. Après l'avoir gueé, je me trouvai dans la Chersonèse, ou plutôt dans le Delta, dont parle Ptolémée (1); et un quart de lieue plus loin, nous arrivâmes à Hypochori, que les paysans prononcent Bochori.

Ce village, où je m'arrêtai le temps nécessaire pour faire quelques observations, me paraît, d'après les traditions existantes (car les ruines qui pourraient servir de preuve sont recouvertes d'attérissements), occuper l'emplacement de Chalcis, ville qu'Homère appelle littorale (2), parce que de son temps elle se trouvait au bord de la mer. Sa distance du golfe de Missolonghi,

(1) Ptolem., lib. III, c. 15.

(2) *Iliad.*, lib. II, v. 640; Schol. Thucyd. Hist., I, 60, n. 87, Χαλκὶς Ἀκαρνανίας leg. Αἰτωλίας. Chalchis Ætoliæ oppidum. Tit.-Liv., XXXVI, 11, 4.

qui n'est que d'une demie-lieue, et le mouillage de Vasiladès, le seul qu'on trouve sur cette côte depuis Dragomestre, me paraissent être le *port hospitalier* dont parle Sénèque (1), et que Paulmier de Grenteménil a parfaitement indiqué (2). Je relevai d'Hypochori tous les villages que j'avais en vue, jusqu'à Missolonghi et au gué de Cortaga, en terminant ainsi la topographie de l'Étolie ancienne (3) par celle de la plaine Lélantique.

Dans son systême particulier d'administration, le canton de Zygos, ou Éolide, est divisé en trois *anachaïdes*, ou *fermes*, qui sont : Anatolico, Missolonghi et Hypochori. Les revenus, calculés par divisions, sont, pour la première (4), estimés à cinq cent quatre-

(1) ....Ioniis et fluctibus hospita portu
Chalcis........... SENECA.

(2) Palmer., lib IV, c. 16.

(3) Je relevai à deux tiers d'heure S., Kénourio ; une heure un tiers au-delà, finit la presqu'île Lélantique ; deux heures et demie N. O. d'Hypochori, Missolonghi ; et une heure un tiers N., Cortaga.

(4) *Produits de la première Anachaïde.*

Blé	10,000 kilos	100,000	piastres.
Maïs	4,000 *Id.*	24,000	*Id.*
Avoine	2,000 *Id.*	8,000	*Id.*
Coton	50,000 oques	150,000	*Id.*
Raisins de Corinthe, pour		37,000	*Id.*
Huile	3,000 barils	105,000	*Id.*
Vin	15,000 *Id.*	150,000	*Id.*
Fermage des pêcheries		9,000	*Id.*
Douanes		4,000	*Id.*
TOTAL		587,000	*Id.*

vingt-sept mille piastres; ceux de la seconde (1), à quatre cent cinquante-un mille piastres; enfin la troisième ferme (2), qui comprend la plaine Lélantique, dans laquelle on compte onze villages, donne à son tour un revenu de trois cent trois mille piastres. Ainsi les revenus annuels de l'Éolide étaient évalués, en 1815, à un million trois cent soixante-quatorze mille cinq cent piastres, qui répondaient, au cours du change pour le temps où ce calcul est fait, à environ quinze cent mille francs de notre monnaie.

---

(1) *Deuxième Anachaïde.*

Blé	15,000	kilos	150,000	piastres.
Maïs	2,000	*Id.*	12,000	*Id.*
Orge	4,000	*Id.*	20,000	*Id.*
Châtaignes, pour			10,000	*Id.*
Coton, pour			30,000	*Id.*
Huile	3,500	barils	122,500	*Id.*
Vin	3,000	*Id.*	40,000	*Id.*
Raisins de Corinthe			37,000	*Id.*
Pêcheries			20,000	*Id.*
Douanes			9,000	*Id.*
TOTAL			450,500	*Id.*

(2) *Troisième Anachaïde*

Blé	8,000	kilos	80,000	piastres.
Maïs	20,000	*Id.*	120,000	*Id.*
Riz, pour			88,000	*Id.*
Orge, pour			15,000	*Id.*
TOTAL			303,000	*Id.*

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

